



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

Revue de l'Instruction Publique en Belgique



REVUE
DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE
EN BELGIQUE.

REVUE
DE
L'INSTRUCTION PUBLIQUE
(SUPÉRIEURE ET MOYENNE)
EN BELGIQUE

PUBLIÉE SOUS LA DIRECTION DE
MM. A. Wagener, Ch. Michel et P. Thomas

TOME XXXVIII

GAND
IMPRIMERIE EUG. VANDER HAEGHEN, RUE DES CHAMPS
—
1895.

TABLE DES MATIÈRES

DU TOME XXXVIII.

L24
R4
52
v.38

QUESTIONS D'ENSEIGNEMENT, LETTRES ET SCIENCES.

	Pages
Société pour le progrès des études philologiques et historiques . . .	1
La religion Persane sous les Achéménides, par DE HARLEZ	4
L'enseignement du français dans les Athénées royaux, par E. RUTTEN	77
Les écoles publiques anglaises, par G. DUFOU	85, 231
Encore l'authenticité des annales et des histoires de Tacite, par A. WAGENER	149
ὄν et ὥς suivis d'un verbe qui en est grammaticalement indépen- dant, par J. KEELHOFF	166
Essais philologiques sur les belgicisms, par LOUIS LATOUR	221, 378
Le testament de Gaius Longinus Castor, par Jos. WILLEMS . . .	293
Les collèges de vétérans dans l'empire romain, par LÉON HALKIN . .	365

COMPTE RENDUS.

Pauly's Realencyclopädie der classischen Alterthumswissenschaft, par F. C.	16
A. Masson et J. Hombert. Lysias. Discours choisis, avec une introduction, des notes, et un index des noms propres et des termes d'antiquités, par J. LEMOINE	19
Luigi Valmaggi. Manuale storico-bibliografico di filologia classica, par J. KEELHOFF	27
Cagnat et Goyau. Lexique des Antiquités romaines, par J. P. WALTZING	33
Stéphane Gsell. Essai sur le règne de l'empereur Domitien, par J. P. WALTZING	35
Ch. Duviolier. Les influences française et germanique en Belgique, par H. PIRENNE	42

M543044

II.

Van Sente Brandane, naar het Comburgsche en het Hulthemsche Handschrift opnieuw uitgegev. door E. Bonebakker, par J. VERCOULLIE	47
Paul Sabatier. Vie de S ^t François d'Assise, par H. PIRENNE . . .	50
F. Bournon. La Bastille. — Histoire et description des bâtiments. — Administration. — Régime de la prison. — Événements historiques par F. MAGNETTE.	52
Ernest Dubois. Les Trade-Unions et les associations professionnelles en Belgique (projet de loi), par O. PYFFEROEN	57
G. Ferté. Aristophane, pièces choisies (extraits) par EM. BOISACQ .	104
A. Bailly. Dictionnaire grec-français, rédigé avec le concours de M. E. Egger, par J. KEELHOFF	107
E. et J. Deltombe. Vocabulaire grec mis en rapport avec les Éléments de grammaire grecque de MM. Roersch et Thomas, à l'usage des classes de 5 ^e , 4 ^e et 3 ^e , par L. PREUD'HOMME	114
D ^r J. L. Haller. Keus uit Theokritus Idyllen, par AD. DE CEULENEER	115
Raymond Bonafous. Henri de Kleist. Sa Vie et ses Œuvres, par A. BLEY	118
A. Van Brandt. Lexigraphie grecque, par J. DELBŒUF	187
Ludwich Buchhold. Die Antikensammlungen des Grossherzoglichen Museums in Darmstadt, par F. C.	192
J. Reinach. L'Éloquence française, par OSCAR PECQUEUR . . .	122, 193
A. Brachet et J. Dussouchet. Cours supérieur de Grammaire française, par H. LEJEUNE	204
Armand Brette. Recueil de documents relatifs à la convocation des États généraux de 1789, par F. MAGNETTE	208
J. Bidez. La biographie d'Empédocle, par LÉON PARMENTIER . . .	248
Ph. Martinon. Albii Tibulli libri quatuor. Les élégies de Tibulle, Lygdamus et Sulpicia, par PAUL THOMAS	253
C. Calh. Studi su i Priapea e le loro imitazioni. — Id. La vita e le opere di L. Cornelio Sisenna, par P. T.	256
Henri Francotte. L'antidosis en droit athénien, par J. P. WALTZING.	269
Oscar Pyfferoen. Les réformes communales. Électorat, fonctionnaires, police, par HENRI BODDAERT	273
Das Monument von Adamklissi (Tropaeum Traiani) unter Mitwirkung von O. Benndorf und G. Niemann, herausg. von Gr. G. Tocilescu, par FRANZ CUMONT.	314
G. Wissowa. Pauly's Real-encyclopädie der classischen Alterthumswissenschaft, par F. C.	318
Paul Guiraud. La Propriété foncière en Grèce jusqu'à la conquête romaine, par ADH. MOTTE	258, 320, 399
Ernest Discailles. Charles Rogier (1800-1885), d'après des documents inédits, par PAUL BERGMANS	397
Herbart. Principales œuvres pédagogiques, par P. HOFFMANN . .	411

III.

ACTES OFFICIELS.

Nominations	216, 222, 359, 429
Université de Liège. — Modifications au programme de l'examen de docteur en philosophie et lettres	280
Concours général de l'enseignement moyen du 1 ^{er} degré, en 1893 .	350
Office international de publicité	428
Prix Gantrelle.	428
VARIA	59, 138, 215, 277, 349, 421
PÉRIODIQUES	64, 143, 217, 284, 361, 433

REVUE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE EN BELGIQUE.

Tome 38.

1^{re} Livraison.

QUESTIONS D'ENSEIGNEMENT, LETTRES ET SCIENCES.

SOCIÉTÉ POUR LE PROGRÈS DES ÉTUDES PHILOLOGIQUES ET HISTORIQUES.

*40^e séance, tenue au Conservatoire royal de Bruxelles,
le Mercredi 26 Décembre 1894.*

La séance est ouverte à 2 heures, sous la présidence de M. Mesdach de ter Kiele, procureur général près la Cour de Cassation. Sont présents : MM. Wagener, *secrétaire-général*; Du Fief, *trésorier*; Frederichs, Gelders, Leclère, Lonchay, Magin et Wittman. MM. Paul Fredericq, *secrétaire-adjoint*; Crutzen, Gevaert, Keelhoff et Roger de Goey se sont excusés de ne pouvoir assister à la réunion.

L'assemblée procède d'abord au renouvellement de son bureau, formalité nécessaire puisqu'il n'y a plus eu d'élection depuis 1888. M. Mesdach de ter Kiele est réélu président; M. Wagener, secrétaire-général; M. Paul Fredericq, secrétaire adjoint; M. Du Fief, trésorier; M. Vanderkindere et M. le chanoine Féron sont nommés vice-présidents; M. Lonchay devient deuxième secrétaire adjoint.

Sur la proposition du bureau, M. Greyson, directeur général honoraire de l'enseignement moyen, M. Germain, secrétaire général du ministère de l'Intérieur et de l'Instruction publique, sont nommés membres d'honneur, ainsi que M. Van Camp, directeur général de l'enseignement moyen et depuis longtemps déjà membre effectif de la Société.

M. Du Fief, *trésorier*, présente le compte de l'année écoulée, qui accuse un boni de fr. 3625,92. M. Wagener demande l'emploi qu'il conviendrait de faire de cette somme considérable : fonder des prix, accorder des jetons de présence, encourager des entreprises scientifiques? M. Lonchay remar-

que que la Société a déjà mis au concours des questions intéressantes auxquelles on n'a pas répondu et qu'elle pourrait placer plus utilement ses fonds en accordant des subsides aux sociétés ou aux réunions scientifiques qui ne disposent d'aucun capital, aux sociétés d'étudiants, par exemple : il signale, à cette occasion, en la recommandant à la bienveillance de l'assemblée, la *Bibliographie des articles de revue concernant l'histoire de Belgique*, entreprise par les élèves du séminaire historique de l'Université libre de Bruxelles, sur le modèle du *Repertorium* de Robert Fruin, et qui sera le complément de la *Bibliographie de l'histoire de Belgique*, de M. Pirenne. Cette question de l'emploi des fonds disponibles de la Société figurera à l'ordre du jour de la prochaine séance.

L'assemblée ne peut discuter le travail que M. Keelhoff a publié dans la *Revue de l'Instruction publique*, (t. XXXVI, 4^e livraison, pp. 241 ss.), sur la *part qui dans la culture formelle et dans la culture réelle de l'esprit devrait être attribuée respectivement aux langues anciennes et aux langues modernes*, puisque M. Keelhoff est absent, non plus que les thèses présentées par M. Roger de Goeij sur la manière dont il convient de traduire les langues mortes, M. de Goeij étant également absent.

M. Frederichs donne lecture d'une intéressante étude sur l'Inquisition dans le duché de Luxembourg, d'où il ressort que cette province a eu des inquisiteurs comme les autres provinces des Pays-Bas, inquisiteurs nommés par le Saint Siège ou délégués par les différents évêques dont les Luxembourgeois relevaient au spirituel. En présence des preuves fournies par M. Frederichs il ne sera plus permis de croire que les hérétiques du Luxembourg, — si peu qu'il y en ait eu —, ont été plus heureux que leurs corréligionnaires des autres parties des Pays-Bas.

M. Wagener revient sur l'authenticité des *Annales* et des *Histoires* de Tacite, que M. Hochart persiste à nier malgré les arguments que M. Wagener lui-même lui a opposés dans une lecture faite à la Société dans la séance du 12 avril 1892. L'honorable *Secrétaire-général* communique aux membres présents des copies de deux inscriptions de la province d'Afrique (C. I. L. VIII, 10018 et 10023), qui prouvent l'exis-

tence du proconsul Lucius Asprenas, cet amant de Julie dont Tacite est seul à parler, et dont on ne comprendrait pas la présence dans les *Annales*, si ce travail était dû à l'imagination de Poggio Bracciolini, comme M. Hochart le prétend. Après avoir entendu l'argumentation de M. Wagener, le lecteur le plus sceptique ne contestera plus à l'historien latin la paternité d'une de ses œuvres les plus célèbres ¹.

La séance est levée à 4 heures.

L.

¹ La lecture de M. Wagener sera publiée dans une des plus prochaines livraisons de la *Revue*.

LA RELIGION PERSANE

SOUS LES ACHÉMÉNIDES.

Plusieurs fois déjà j'ai signalé ce fait, incontestable à mes yeux, que les Achéménides, tout en professant la croyance au Dieu Ahuramazda de l'Avesta, ne reconnaissaient pas l'autorité religieuse de ce livre, n'en suivaient point toutes les doctrines. Les lettrés et prêtres parsis, persuadés de sa haute antiquité et de son extension sur toute la Perse primitive, n'ont point été satisfaits de cette constatation et se sont efforcés de démontrer le contraire. Ils n'ont nullement réussi, ce me semble, et, je pense bien qu'il ne me sera pas difficile de faire partager ma conviction à mes lecteurs.

La religion de l'Avesta se distingue par quelques traits qui en constituent l'essence et sans lesquels il n'y a plus de religion avestique ni zoroastrisme. Ces doctrines essentielles sont principalement ; 1° le dualisme qui admet à côté de l'Esprit du bien, Dieu créateur, auteur de tous les biens, un Esprit du mal, créateur de tous les maux, de tous les obstacles à la vie matérielle et morale, père du mensonge, de la rébellion, etc.

2° La croyance à certains génies, inférieurs au Dieu suprême il est vrai, mais doués cependant d'une puissance propre, qui en fait des dieux inférieurs. Tels sont les six Ameshaspentas, Mithra, Haoma et autres.

3° Les impuretés naissant de la condition des cadavres, du contact d'une chair morte et la défense d'ensevelir des cadavres.

Nous n'insisterons que sur ces trois points, car à eux seuls, ils suffisent pour tracer une ligne de démarcation tranchée entre la religion de l'Avesta et toute autre qui s'écarte de ses principes à ce triple point de vue. Évidemment celui qui enterre des cadavres viole ouvertement les lois avestiques les plus importantes.

Or il en est ainsi, sans aucun doute, de la religion persane au temps des rois achéménides, et conséquemment leurs doctrines religieuses, quelles qu'elles fussent, ne s'appuyaient point sur l'Avesta. Notre première proposition ne sera pas difficile à démontrer d'une manière péremptoire.

1^{er} POINT. En ce qui concerne Cyrus, la chose est bien aisée. Les derniers textes découverts qui parlent de la conquête de Babylone nous montrent le Grand Roi se proclamant, lui-même, le fidèle des Dieux de la Chaldée. Or pour un zoroastrien, Merodach, Bel etc., étaient, sans contredit, des génies rivaux d'Ahuramazda, des dieux des nations considérés comme des dévas, des démons, par les Mazdéens avestiques. La proclamation de Cyrus l'eût constitué vis-à-vis de ses sujets, s'ils eussent été disciples de l'Avesta, un adorateur des démons, un *daevayaçna* maudit par le livre sacré. On ne peut supposer raisonnablement que Cyrus eût cru pouvoir échapper à l'œil soupçonneux de ses sujets zoroastriens et se proclamer *Daevayaçna* à Babylone sans que les Persans mazdéens eussent eu connaissance de cette apostasie.

Quant à Darius, les circonstances sont tout opposées. Dans les inscriptions de ce prince le monothéisme est encore plus accentué que dans les parties les plus pures de l'Avesta.

Pour lui il n'y a proprement qu'un seul Dieu par la volonté duquel tout se fait, tout est créé.

Baga vazraka Auramazdâ. " Le Dieu grand puissant est Ahuramazda. C'est lui qui a créé la terre, c'est lui qui a créé le ciel et l'homme. C'est lui qui a fait roi Darius, seul maître de peuples nombreux. Auramazda m'a donné son appui; par sa volonté mon armée a vaincu l'ennemi. Tout ce qu'a été fait, je l'ai fait par la volonté, la grâce d'Auramazda. „ Ainsi parle Darius, proclamant ne rien devoir d'essentiel à tout autre qu'au Grand Dieu créateur.

Il reconnaît, il est vrai, des *bagas* ou génies inférieurs auxquels il demande seulement de concourir à l'action protectrice d'Ahuramazda : *Auramazdâmâm pâtur hadâ bagaibis' Vithibis'*. Qu'Ahuramazda me protège avec les bagas des clans. " Ahuramazda est le plus grand des bagas : „ *Auramazdâ mathis'ta bagânâm*, il domine au dessus de tous les bagas.

On voit encore ici une différence radicale. Il ne s'agit

nullement des *Ameshaçpentas* ni d'aucun *Yazata*, qu'un zoroastrien avesticole n'eût point manqué de citer, mais simplement des *baga* des Vith, êtres que ne connaît point le livre sacré du zoroastrisme. Ce *mathis'ta bagânâm* rappelle l'expression biblique *Magnus dominus, rex magnus super omnes deos*.

Des génies avestiques, Mithra et Anahitaseuls apparaissent dans les inscriptions paléopersanes, et cela tardivement, sous les Artaxerxès Mnémon et Ochus.

2. Cette première différence, déjà suffisante pour séparer complètement les deux religions, devient presque une opposition si l'on considère la théorie dualistique.

La religion avestique a pour but premier de faire rejeter tout culte des dévas, de honnir Anromainyus, l'esprit du mal, de proclamer que tout mal, toute perversité et spécialement le mensonge vient de lui. C'est lui qui a troublé la création par la diffusion des maux physiques et moraux et qui la trouble encore constamment. C'est lui qui répand l'erreur et la tromperie, nul autre que lui n'en est l'auteur.

La mazdéen avestique doit le proclamer, pourchasser partout cet auteur du péché et le détester comme tel en toute occasion.

Or le langage des rois achéménides est tel que jamais un disciple de l'Avesta n'aurait pu le tenir. Jamais la moindre allusion n'est faite ni au mauvais génie, ni à aucun de ses satellites.

Les grandes inscriptions de Darius sont presque entièrement consacrées au récit des entreprises d'ambitieux révoltés contre le pouvoir divinement institué (*vas'nâ Auramazdâha*) et cherchant à tromper le peuple. Dans l'inscription H. I. 17. ce grand roi supplie Ahuramazda de délivrer son peuple des invasions et de la stérilité. Ailleurs il exhorte ses successeurs à éviter le mensonge, à punir sévèrement les trompeurs; il presse ses sujets d'observer les lois de la justice (Beh. IV. 38). Dans de semblables occasions, un zoroastrien ne pouvait manquer de faire remonter la responsabilité de ces maux au mauvais esprit et, dans les derniers cas surtout, de maudire la druje, instrument du mensonge. Or Darius n'en fait absolument rien. Bien plus, il n'attribue les rébellions incessantes qu'à la fourberie humaine, à celle des divers usurpateurs

Dahyâva imâ tyâ hamitriyâ abava draugad'is hamitriyâ akunaus' tyâ imaiy Kâram adurujiyas'a. " Ces contrées qui devinrent rebelles, le mensonge les fit révolter; c'est lui qui trompa le peuple. „ Et cette sentence termine toute une série de récits où il est raconté comment tel ou tel usurpateur trompa le peuple (*adurujiya*) en se faisant passer pour le souverain légitime de l'une ou l'autre contrée soumise à l'empire persan. Il n'y a donc là que des tromperies humaines, et *drauga* n'est certainement pas la Druje avestique.

La langage de Darius exclut donc toute croyance à un esprit du mal ou du mensonge, d'autant plus que le roi persan termine cette énumération par ces paroles plus significatives que toutes les précédentes. „ Toi, qui sera roi après moi, garde-toi fermement contre le mensonge (*hacâ draugâ dars'am patipayauvâ*), juge sévèrement tout homme menteur. Comme pour ne laisser place à aucun doute, le même souverain ajoute, dans une inscription de son palais :

“ Qu'Ahuramazda protège le pays contre toute armée ennemie, contre toute stérilité (mauvaise année), contre la tromperie. Qu'un ennemi n'envahisse jamais cette contrée, soit une armée, soit une année de stérilité, soit la tromperie. „

Ainsi Darius a beau parler et se répéter, dans les cas mêmes où la pensée de l'esprit du mal et du mensonge devait le plus se présenter à son esprit: jamais il n'y a fait la plus légère allusion; il s'énonce au contraire comme s'il n'existait point à ses yeux.

Prétendre que ce silence obstiné est uniquement l'effet du hasard, cela n'est pas parler sérieusement.

3. Ces deux points solidement établis, il nous reste à examiner le troisième, le seul aussi qui ait fourni matière à une controverse sérieuse. Mais ici ce ne sont plus les inscriptions, c'est l'histoire qui doit nous fournir les éléments de la discussion. Posons donc la question avec netteté.

Il est absolument certain que la disposition disciplinaire la plus importante de l'Avesta est la défense d'enterrer les cadavres humains, de souiller la terre par le contact d'une chair morte provenant d'un homme. Le Vendidad presque tout entier est consacré à interdire l'enterrement et toutes les conséquences de la souillure du sol causée par les débris humains.

D'autre part il n'est pas sérieusement contestable que les Perses, au temps des rois Achéménides, ensevelissaient leurs morts dans la terre, sans crainte de la contaminer, et les sépultures des souverains de cette dynastie sont là pour attester un usage absolument contraire aux prohibitions avestiques les plus sévères et fondamentales.

Ce fait semble entièrement hors de conteste; il a cependant été contesté avec chaleur par les docteurs parsis qui ne peuvent renoncer à l'idée d'un Cyrus et d'un Darius zoroastrien, avesticole.

Pour soutenir leur dénégation ils ont prétendu que les corps n'avaient point été enfouis en terre comme ceux des autres monarques de l'Asie, mais qu'on avait simplement enterré leurs ossements desséchés comme ceux des fidèles disciples de l'Avesta. Le code religieux, disent-ils, ne prohibe que l'enterrement des parties charnues. D'après les prescriptions du chapitre VIII du Vendidad, on doit exposer les corps entiers jusqu'à ce que tout ce qui est mou et coulant en ait été enlevé par les bêtes sauvages. Après quoi on recueille les os desséchés dans une caisse de pierre qu'on appelle *astodân*, ce que l'on rendrait d'une manière équivalente par "ostéothèque", et que l'on confie à la terre sans plus craindre de la contaminer.

Les sépultures des rois achéménides n'étaient point autre chose, comme leur forme le prouve.

Voilà l'argument principal, que les docteurs parsis ont cherché à corroborer par les dires d'Hérodote.

Nous ne discuterons pas la justesse de cette interprétation de l'Avesta, qui n'est nullement assurée. Nous l'admettrons provisoirement. Néanmoins il nous sera facile de démontrer que cette objection des lettrés parsis ne soutient pas l'examen. Nous ne croyons pas, d'abord, qu'aucun philologue nous contredira quand nous affirmerons que l'hypothèse des destours de Bombay est absolument inadmissible. S'imaginer les corps de personnages tels que Cyrus, Darius et Artaxerxès, jetés, abandonnés pendant de longs jours en proie aux loups et aux vautours, est une chose qui dépasse toute crédibilité. Et plus étonnant encore serait le fait que personne parmi les Grecs qui ont habité la Perse et fréquenté sa cour n'ait jamais

soupçonné l'existence de cette coutume, qu'elle ait échappé à l'observation d'Hérodote, de Ctésias, de Xénophon et d'autres grecs illustres, hôtes de la Perse.

En outre la forme des tombes achéménides prouve tout le contraire de ce qu'en disent les docteurs parsis. Bien loin d'être des réceptacles courts et étroits, destinés à recevoir des ostéothèques de petites dimensions, c'étaient des loges d'une grande étendue. Voici, en effet, ce qu'en dit Ker-porter dans la relation de son exploration des tombes de *Nak'-i-Rustem*. *The length of the sarcophagus cavity is 8 feet 3 inches by 5 feet; its depth 4 f. 4 inches. All were alike perfectly empty* : La longueur des loges (*les vrais cercueils*) est de 8 pieds 3 p. sur 5, la hauteur en est de 4 p. 4. p. Toutes étaient également vides.

Ces dimensions prouvent, par elles seules, que ces cavités étaient destinées à recevoir des corps entiers, tout étendus, et le vide complet démontre qu'elles n'avaient point reçu de boîtes à os comme on le prétend.

Les Parsis ont cru cependant découvrir la preuve de cet usage dans la forme du tombeau de Cyrus qu'Arrien décrit au L. VI § 29 de son *Anabasis Alexandrou*. Mais ils se sont trompés de tous points : ils ont mal compris l'auteur grec et n'ont lu qu'un fragment de son récit.

Le tombeau de Cyrus était si étroit, disent-ils, que le corps d'un homme de taille ordinaire ne pouvait y être introduit. Mais c'est une erreur complète. Arrien dit cela non point de la chambre sépulcrale mais de sa porte *θυρίδα ... στενήν ὥς μόλις* etc. L'intérieur en était beaucoup plus spacieux; il contenait une litière adjointe au cercueil, assez large pour que les voleurs qui avaient dépouillé le sépulchre de ses richesses, ne pussent l'enlever malgré leurs efforts pour en diminuer le volume ¹. Arrien atteste, en outre, que ce cercueil contenait le corps de Cyrus (*τὸ σῶμα*), ce qui ne pourrait se dire d'os détachés et rassemblés dans une caisse. Bien plus, il ajoute

¹ Ils le martelèrent, le coupèrent et le brisèrent de tous côtés. Ils étaient donc entrés dans l'édicule. Celui-ci contenait du reste un cercueil, un lit, une table, des habillements, des armes. Ce n'était donc pas une caisse étroite.

que, par ordre d'Alexandre, Aristobule recueillit les restes du corps du grand roi τοῦ σώματος ὅσαπερ ἐτι σῶα ἦν καταθεῖναι ἐς τὸν πύελον. Si le sépulchre contenait tous ces objets, si les voleurs et Aristobule y ont pénétré, il n'était pas si petit qu'on le prétend. Le mur de devant fut achevé après que tout avait été introduit dans la chambre sépulchrale.

N'oublions pas non plus ce fait bien remarquable, rapporté par le même auteur : près du monument de Cyrus habitaient des mages chargés par les souverains persans de veiller sur le tombeau du fondateur de l'empire, et ces prêtres recevaient tous les mois un cheval pour être offert en sacrifice à Cyrus.

Conçoit-on des rois Zoroastriens, fidèles aux lois de l'Avesta, faisant immoler un animal en sacrifice à un homme, eût-il même été le maître du monde ? C'est bien le cas de le dire ; poser la question c'est la résoudre. Cependant quand Arrien visita la tombe de Cyrus, ces mages étaient encore là.

Tout ceci prouve en outre que l'édicule regardé aujourd'hui comme le tombeau de Cyrus n'a aucun titre à cet honneur. Mais ce n'étaient pas seulement les morts de rang impérial que les Perses ne traitaient point à l'Avestique, c'était aussi le commun des mortels. On ne saurait croire, en effet, que Xénophon, pendant son long séjour en Perse, n'eût jamais rien aperçu de cet usage étrange et barbare, s'il avait été pratiqué, ni qu'il n'en eût jamais rien signalé, s'il l'eût constaté quelque part. Ceci, il est vrai, n'est qu'un témoignage indirect ; mais il n'en est pas moins concluant, corroboré, comme il l'est, par les attestations explicites d'Hérodote.

Après avoir exposé longuement le tableau des mœurs persanes, le père de l'histoire nous avertit qu'il sait tout cela de science certaine ἀτρεκέως ἔχω εἰδώς εἰπεῖν, mais que ce qui concerne le traitement des cadavres, on ne le dit que secrètement ὧς κρυπτόμενα λέγεται.

Or, ce que l'on se dit à l'oreille c'est que le cadavre entier d'un persan (ἄνδρος περσέω ὁ νέκυσ) n'est point mis en terre avant, non point que ses chairs aient été entièrement dévorées, mais avant qu'il n'ait été trainé par un oiseau ou un chien : οὐ πρότερον θάπτεται ἄνδρὸς περσέω ὁ νέκυσ πρὶν ἂν ὑπ' ὄρνιθος ἢ κυνὸς ἐλκυσθῆναι.

Puis il ajoute : je sais de science certaine que les mages

en agissent ainsi, car ils le font ouvertement. Quant aux Perses, ayant enciré le cadavre, ils l'enfouissent dans la terre, *κατακρηώσαντες δὴ τὸν νέκυν*. Que conclure de ces paroles? Évidemment, ou les mots n'ont plus de sens, ou cela veut dire que les Mages pratiquaient l'Avesta (ce dont personne ne doute), que certains Perses les imitaient en secret quoiqu'imparfaitement (car *ἐλκυσθῆναι* ne veut pas dire "dévorer les chairs et le reste, jusqu'à ce que les os soient entièrement nus et secs, „ mais simplement "trainer sur un espace plus ou moins long) — mais que la généralité enterrait sans plus les cadavres après les avoir enduits de cire, soit complètement, ce qui est peu probable, soit simplement après avoir bouché les orifices du corps.

Pour échapper aux conséquences de cette affirmation d'Hérodote, les savants parsis font dire à l'historien grec " que les Perses enterrent les ossements „. Mais c'est mal comprendre le texte. Hérodote dit expressément *τὸν νέκυν γῇ κρύπτουσι*. Ce qu'ils enterrent c'est le *νέκυσ*, le corps mort, et non les ossements seuls.

Le scholar parsi Jamshedji Modi a cru trouver dans Hérodote un autre passage favorable à sa thèse. Voici comment il le traduit : Plusieurs années après la bataille de Platée " les Platéens firent la découverte suivante : les chairs tombées à bas des corps des morts et les os ayant été ramassés en un point, les Platéens trouvèrent un crâne sans jointure... „

Il ne s'est pas aperçu que si Hérodote avait réellement écrit cette phrase dans les circonstances où il le pense, si la découverte avait été faite plusieurs années (*many years*) après la bataille, ce qui serait une merveille, c'est que les chairs des cadavres fussent demeurées autour des os et ne fussent point tombées en poussière et eussent disparu complètement. Comment la découverte d'ossements secs plusieurs années après la mort de leurs ci-devant possesseurs, prouverait-elle que les cadavres avaient été livrés aux bêtes sauvages pour en enlever les chairs?

Mais il n'en est nullement comme le pense M. J. Modi. La découverte se fit après le combat et sur le champ de bataille même. D'abord les Grecs vainqueurs trouvèrent les cadavres (*κειμένων νεκρῶν*) gisant sur le sol tout habillés et portant

encore leurs armes et leurs ornements précieux (Hérodote, IX-80), qu'ils leur enlevèrent. Puis, c'est au même endroit et et peu après que les Platéens trouvèrent ce dont parle M. J. Modi. Ce fait est raconté de la manière suivante. Dans la fouille du camp des Perses et de leurs dépouilles il apparut encore quelque chose de plus : *τῶν νεκρῶν περιψιλωθέντων τὰς σάρκας (συνεφόρεον γὰρ τὰ ὅστέα οἱ Πλαταιεὺς ἐς ἓνα χώρον) εὐρέθη κεφαλὴ οὐκ ἔχουσα ῥαφὴν οὐδεμίαν*. Les cadavres ayant été dépouillés de leurs chairs (car les Platéens avaient réunis tous les os en un seul lieu), il fut trouvé une tête sans aucune soudure et formée d'un os unique. „

Voilà le texte exact. Il y avait donc là des cadavres dépouillés de leur chair et des os entassés. Qui donc avait décharné ces corps? Etaient-ce les Perses eux-mêmes? Non sans doute, car ils s'étaient enfuis précipitamment, laissant toutes leurs richesses dans leur camp, sur le sol. Nous avons vu d'ailleurs que les Grecs avaient trouvé des cadavres tout habillés, tout ornés, bien loin d'avoir été décharnés.

En outre les Zoroastriens, même les plus stricts observateurs de la loi sainte ne déchiraient pas eux-mêmes leurs morts pour leur enlever les chairs. C'eût été à leurs yeux une besogne horrible.

L'argument tiré de ce passage porte donc à faux, et l'on ne peut puiser dans le texte d'Hérodote aucun argument défavorable à notre thèse; tout au contraire, il le confirme.

M. Modi invoque aussi le témoignage de Strabon, mais ce qu'il en rapporte contredit complètement son opinion. Le célèbre géographe reconnaît que les Perses enterraient leurs morts après les avoir enduits de cire. Ailleurs il nous apprend que l'exposition des cadavres pour en faire dévorer les chairs par les animaux sauvages était une coutume des montagnards du Pamir, introduite de son temps, semble-t-il, en Bactriane ¹.

C'est donc en vain que l'on espère trouver dans les auteurs grecs un soutien de l'opinion traditionnelle. En revanche, il n'est pas difficile d'y constater de nouveaux arguments pour la détruire : 1° Le champ de bataille de Platée nous en

¹ Comp. mon Introduction à l'Etude de l'Avesta, pp. XVI et XVII.

fournit un des plus décisifs. Nous y voyons en effet les Grecs enterrer le corps de Mardonius (*θάψαι Μαρδόνιον*) et recevoir une riche récompense de la main de son fils pour ce trait d'humanité. — *δῶρα μέγала λαβόντας ... διὰ τοῦτο τὸ ἔργον*. — Un Zoroastrien les aurait, au contraire, honnis pour cet acte d'impiété (V. L. IX, § 84).

2° Le tableau que le vieil historien trace de la religion persane la montre comme l'opposé, en bien des points, des prescriptions de l'Avesta. En voici les principaux.

“ Les Perses sacrifient sur le sommet des montagnes, ils y vont pour sacrifier à Zeus; ils appellent Zeus la voûte entière du ciel : *τὸν κύκλον τοῦ οὐρανοῦ Δία καλέοντες*. Ils sacrifient aussi au soleil, à la lune, à la terre, au feu, à l'eau et aux vents. „

Il est possible que le Zeus dont parle Hérodote soit l'Ahuramazda des inscriptions, mais rien n'est moins assuré et il se peut très bien que Darius et ses successeurs eussent une croyance différente de celle du peuple.

En outre l'Avesta a bien de courtes hymnes au soleil et à la lune, mais il n'a point de sacrifice pour ces astres ni pour la terre, et les hymnes dont nous parlons n'ont aucunement le caractère d'un culte; ce sont simplement des louanges banales des corps physiques lumineux et des vœux formés pour le maintien de leur éclat.

La description du sacrifice que donne Hérodote nous éloigne aussi de beaucoup de la liturgie avestique. Chez les Perses point d'autel, point de feu allumé ou de libation. Chacun sacrifie à sa guise, en conduisant une victime en un lieu pur; seulement il doit être accompagné d'un mage qui chante des hymnes, “ une théogonie „ dit l'historien grec. Après ce chant le sacrificateur, simple profane, emporte les chairs de la victime et en fait ce qu'il veut (Voir I, 133-134).

Il serait inutile de faire remarquer que tout cela est aux antipodes des prescriptions du rituel avestique, qui ne reconnaît le droit de sacrifier qu'aux seuls Atharvans ou prêtres du feu, obligés à entretenir continuellement l'autel du feu et à n'offrir le sacrifice qu'aux lieux consacrés à cet usage.

Si d'Hérodote nous passons à Xénophon, les différences vont s'accroître encore d'avantage. Qu'il nous suffise de rappeler

le cortège divin qui précéda Cyrus lors de sa première sortie solennelle du palais (Cyrop. VIII, 3). " Lorsque les portes du palais furent ouvertes apparurent d'abord quatre taureaux superbes, destinés à Zeus et aux autres Dieux que les mages avaient désignés. Après eux des bœufs et des chevaux, victimes destinées au soleil. A leur suite était conduit un char blanc, au joug d'or, portant une couronne consacrée à Zeus; puis le char blanc du soleil couronné de la même manière. Venait ensuite un troisième char dont les chevaux étaient revêtus de couvertures pourpres et derrière lequel des hommes marchaient portant du feu dans un grand foyer „¹.

Rien de cela certainement n'a une physionomie avestique; il serait difficile de croire que Xénophon ait inventé le tout, d'autant plus que les renseignements fournis par Justin concordent parfaitement avec les données de la Cyropédie. Nous pourrions multiplier les exemples de ces contradictions. Ajoutons simplement cette remarque : Si l'Avesta, si la loi de Zoroastre avait régné en Perse à cette époque, il serait inconcevable qu'aucun historien grec digne de foi n'en eût eu connaissance et n'en eût dit le moindre mot. On sait que les paroles attribuées à Xanthus ne sont pas de lui, que la phrase de l'Alcibiade de Platon où Zoroastre est mentionné, est justement frappée d'atéthèse et porte en elle tous les caractères de l'interpolation.

Ce silence absolu est certainement des plus significatifs, surtout chez des écrivains dont l'attention se portait naturellement sur les idées religieuses des peuples dont ils s'occupaient dans leurs ouvrages.

Je ne crois pas devoir prolonger la discussion. Aux yeux de tout lecteur impartial, il est évident que les Perses, au temps des Achéménides, ne reconnaissaient pas l'autorité de l'Avesta et n'en suivaient point les prescriptions. La religion

¹ Voici en outre les paroles de Cyrus mourant :

Quand je serai mort, ne placez mon corps (τὸ δ'ἐμὸν σῶμα) θῆτε ni dans l'or, ni dans l'argent, ni dans rien d'autre, mais rendez-le, le plus vite possible, à la terre: ἀλλὰ τῇ γῇ ὡς τάχιστα ἀπόδοτε. On ne peut s'expliquer plus clairement. (Cyrop. VIII ch. 7, 28). Pas d'exposition du corps, pas d'ostéothèque, ni d'ossements décharnés, mais le corps entier mis tout de suite dans la terre.

de ses rois, bien qu'elle eût pour objet principal le culte d'Ahuramazda, identique de nom et supérieur de fait au Dieu suprême de l'Avesta, se distinguait de celle-ci par des traits essentiels qui en faisaient une religion à part. Quant à celle du peuple, tous les témoignages dignes de foi qui la concernent nous la montrent bien plus différente encore que celle de ses souverains. Il y a certainement entre le culte du peuple persan et celui du zoroastrisme avestique des traits de ressemblance, qu'on ne peut raisonnablement dénier, mais ils se rapportent plutôt à l'état primitif de la religion persane, antérieur à la réforme zoroastrienne, et n'impliquent aucune adhésion à celle-ci.

Le zoroastrisme avestique forma comme des branches nouvelles, greffées sur un arbre antique, qui n'en absorbent point toute la sève mais ne laissent point paraître l'origine multiple de l'ensemble.

Sous les rois Achéménides, les mages avaient cherché, sans grand succès, à propager leurs doctrines et leurs livres. C'est seulement sous les Parthes et les Sassanides qu'ils parvinrent à les faire prévaloir.

N. Darmesteter, dont la science déplore la mort prématurée, avait, dans son grand ouvrage sur l'Avesta, soutenu l'opinion des Parsis. Il pensait que l'enterrement des cadavres entiers chez les Perses n'était pas démontré. Nous venons de voir qu'il l'est surabondamment.

Il s'appuyait surtout sur cette opinion à lui, qu'il existait sous les Achéménides un *Grand Avesta* dont le nôtre n'est qu'un fragment. Nous ne discuterons pas, en ce moment, cette opinion fondée sur des témoignages bien peu sûrs; nous remarquerons simplement que, si même ce Grand Avesta a jamais vu le jour, il n'appartenait pas à la Perse, il n'en avait point la langue. C'était l'œuvre des Eraniens du nord et n'avait point encore été reçu en Perse, comme code religieux, sous les successeurs de Cyrus. Ce que nous avons exposé dans cette étude le prouve surabondamment. Rien donc jusqu'ici n'infirmes notre opinion, n'affaiblit notre argumentation.

DE HARLEZ.

COMPTES RENDUS

Pauly's Realencyclopädie der classischen Alterthumswissenschaft. Neue Bearbeitung herausg. von GEORG WISSOWA. Vol. I, Aal-Apollokrates, Stuttgart, J. B. Metzlersche, 1894.

A mesure que la science s'étend et que les savants se spécialisent, le besoin de bons livres de référence se fait plus vivement sentir. La mémoire individuelle est de moins en moins capable d'embrasser l'ensemble des faits établis, mais à cette nécessité fâcheuse, qui s'impose de plus en plus, d'ignorer beaucoup de choses connues, la facilité croissante d'information doit servir de remède. Les historiens de l'antiquité sont à cet égard depuis longtemps privilégiés. Il est peu de domaines où il soit aussi facile que sur celui-ci de s'orienter rapidement et sûrement sur les questions les plus spéciales. L'ouvrage dont nous annonçons ici la publication occupera certainement le premier rang parmi les répertoires dont nous disposons, et sera pour l'étude du monde ancien un instrument de travail d'une valeur sans égale.

La vieille *Realencyclopädie* de Pauly a rendu trop de services pour qu'il soit permis d'en médire; mais, parue de 1842 à 1852, elle semblait déjà en 1864 assez imparfaite à Teuffel pour qu'il se décidât à en publier une édition remaniée. Comme on sait, arrivé à la lettre B, Teuffel dut s'arrêter, et depuis lors personne n'osa reprendre le projet qu'il avait été obligé d'abandonner, et qui paraissait de moins en moins réalisable. M. Wissowa ne s'est pas laissé effrayer par les difficultés de l'entreprise. Il n'a pas désespéré immédiatement — et l'événement paraît justifier sa confiance — de pouvoir, aidé par des savants compétents, condenser en une dizaine de volumes maniables, tout ce que nous savons aujourd'hui sur l'histoire, la géographie, les institutions, la littérature, la philosophie, la religion et l'art antiques — en un mot de refaire, en tenant compte des progrès réalisés depuis un demi-siècle, l'œuvre à laquelle Pauly a donné son nom.

Je dis refaire, non refondre. Il suffit en effet de comparer quelques articles de ce dictionnaire nouveau, fût-ce à l'édition de Teuffel, pour se convaincre que c'est un travail vraiment original. Rien ne peut même mieux nous faire saisir que cette comparaison, combien dans l'espace d'une génération notre connaissance de l'antiquité s'est élargie, approfondie, métamorphosée. Tandis qu'une réimpression photographique du *Glossarium mediae Græcitatatis* de Du Cange était récemment enlevée en quelques mois, il a fallu pour rendre la *Realencyclopædie* acceptable au public, la transformer si complètement que cette édition nouvelle n'a guère de commun avec la précédente que le titre et le plan.

L'ancien ouvrage est assez connu pour qu'il soit superflu d'insister sur le caractère général de celui qui le remplace, et prétendre juger celui-ci dans son ensemble après un examen nécessairement incomplet, pourrait paraître téméraire. Il faudrait pour oser l'apprécier une compétence — encyclopédique. Une œuvre aussi considérable et due à une collaboration aussi multiple, ne peut guère être partout égale à elle-même; un long usage permettra seul de se rendre compte de la valeur relative de ses diverses parties; mais celle des morceaux que j'ai pu contrôler, a dépassé mon attente. Le bon y est ordinaire et l'excellent plus fréquent que le médiocre.

Ce dictionnaire est pour chacune des branches qui y sont représentées, plus complet qu'aucun des lexiques spéciaux qui l'ont précédé; l'indication des sources est abondante et précise; la bibliographie, au courant; et dans les articles étendus les divers auteurs ont su presque toujours distinguer l'essentiel de l'accessoire et être clairs tout en restant brefs. Mais ce qui les sépare surtout de la plupart des compilateurs d'encyclopédies, c'est qu'ils ne se sont pas bornés à résumer avec plus ou moins d'habileté ce qui avait été écrit avant eux. Bien des pages témoignent de recherches spéciales, renferment des idées originales, indiquent des rapprochements nouveaux. Nous citerons par exemple l'article *Aera* de M. Kubitschek (col. 606-666), qui sera pour les épigraphistes et les numismates un guide précieux dans le dédale des chronologies locales — l'article *Ala* de M. Cichorius (c. 1226-1270), où il énumère tous les corps de troupes qui ont porté

ce nom et en esquisse les destinées — l'article *Altar* de M. Reisch (1642-1691) aussi important pour la mythologie que pour l'archéologie — l'article *Antiochos* de M. Wilcken (c. 2450-2491), série de biographies qui forme presque une histoire de la Syrie et de la Commagène depuis Alexandre jusqu'à la conquête romaine —; mais nous n'en finirions pas si nous voulions énumérer toutes les monographies qui mériteraient une mention. Celui qui s'est essayé à de pareils travaux et qui sait le temps que coûte le moindre de ces résumés, où chaque phrase pour ainsi dire nécessite de longues recherches, s'étonnera que la somme immense de labeur que supposent les 2903 colonnes compactes de ce volume, ait pu être fournie aussi rapidement. Et M. Wissowa espère pouvoir publier en dix ans les dix tomes que doit encore comprendre cette encyclopédie!

C'est que des collaborateurs nombreux, convaincus de l'utilité de l'œuvre, se sont offerts pour y participer. Cent dix neuf noms, la plupart de spécialistes éminents dans les matières qu'ils doivent traiter, sont énumérés dans la préface. J'en compte une vingtaine rien que pour la géographie. En présence de ce concours empressé pour un travail qui ne rapportera à ceux qui s'y sont engagés ni grand honneur, ni grand profit, on trouvera peut être que M. Wissowa a quelque droit de parler dans sa préface de cet idéalisme, qui, dit-il non sans fierté, *der philologischen Wissenschaft stets eigen gewesen ist, und ihr, wenn je, so in heutigen Zeitaläufen unentbehrlich ist.*

Mais le mérite de cette entreprise revient avant tout à celui qui a su grouper autour de lui tous ces dévouements, et a consenti à sacrifier une douzaine d'années de sa vie, *grande mortalis aevi spatium*, à un labeur ingrat de révision et de correction. Les articles que M. Wissowa a signés ne représentent qu'une minime partie de la peine que ce premier volume lui a coûtée. Si les difficultés de cette tâche risquent peut-être de ne pas être appréciées comme elles le devraient, M. Wissowa pourra du moins se dire qu'il a suscité une œuvre qui rendra aux historiens et aux philologues des services de premier ordre — et sans doute cela lui suffit.

L'impression, quoique très serrée, est parfaitement lisible et d'une remarquable correction. Ici aussi il y a un progrès considérable sur le vieux Pauly gothique.

F. C.

Lysias. Discours choisis, avec une introduction, des notes, et un index des noms propres et des termes d'antiquités, par MM. A. MASSON et J. HOMBERT, professeurs à l'Athénée royal de Tournai. Tournai, 1894, Decallonne-Liagre, libraire-éditeur.

Les éditions annotées en français de l'orateur attique Lysias sont bien rares; à peine en trouve-t-on une du discours contre Eratosthène.

Il y avait là une lacune à combler, d'autant plus grave que, réservé jusqu'ici à l'explication universitaire, cet auteur est porté actuellement au programme des deux classes supérieures des Athénées et que nos élèves, privés de toute édition classique, ne pouvaient se livrer à un travail préparatoire efficace; il devait en résulter un accroissement considérable de la répugnance que manifestent déjà nos écoliers pour les études grecques.

Grâce à M. Gelders, nous possédons, depuis 1892, une bonne édition du discours contre Eratosthène ¹.

La voie était frayée. Animés d'une noble émulation, MM. Masson et Hombert y sont entrés courageusement et nous donnent aujourd'hui une édition plus complète de Lysias, contenant cinq discours : contre Eratosthène, contre Agoratos, contre Nicomachos, pour Mantitheos et pour l'Invalide.

Vulgariser les principaux discours de l'orateur attique que l'on peut mettre entre les mains des jeunes gens, leur permettre d'en lire un plus grand nombre, rendre plus facile et plus attrayant le travail du professeur et de l'élève, tel est le but que se sont proposé nos collègues de l'athénée de Tournai.

C'était une entreprise bien ardue, hérissée de difficultés de tout genre, que de publier une édition vraiment classique de cet auteur, où l'on rencontre à chaque ligne des allusions aux événements contemporains, aux institutions et aux coutumes de la Grèce antique.

Hâtons-nous de dire que MM. Masson et Hombert ne se sont pas montrés inférieurs à la lourde tâche qu'ils ont assumée

¹ *Lysias. Discours contre Eratosthène*. Texte revu et annoté par C. Gelders, professeur à l'Athénée royal de Bruges. Bruxelles, 1892, J. Lebègue et C^{ie}, imprimeurs-éditeurs.

et dont les difficultés étaient de nature à décourager plus d'un professeur.

Ils semblent avoir adopté le plan suivi par O. Riemann dans ses belles éditions de Tite-Live. En effet, ce qui distingue cette édition, c'est d'abord une Introduction historique assez développée (19 pages), exposant la situation politique d'Athènes depuis la fin de l'expédition de Sicile jusqu'au rétablissement de la démocratie.

Les différents changements apportés à la constitution athénienne par l'oligarchie victorieuse, l'établissement d'une commission composée de dix proboules et de vingt autres citoyens pour reviser les lois, le Conseil des 500 remplaçant les 400, l'oligarchie supplantée par une démocratie tempérée, la révision de la constitution, les derniers épisodes de la guerre du Péloponnèse, les négociations de Théràmène et la conclusion de la paix, l'établissement des Trente, leur gouvernement, leurs exécutions, le rôle de Thrasybule, le succès de la démocratie et son rétablissement, tels sont les principaux chapitres de cet exposé historique commun aux trois premiers discours et indispensable pour comprendre le texte. Quelques mots spécialement consacrés aux principaux personnages de ces discours, Eratosthène, Agoratos et Nicomachos, font connaître les circonstances et la cause des procès où ils sont impliqués.

Chacun des discours pour Mantitheos et pour l'Invalide est en outre précédé d'une courte notice afin de projeter quelque lumière sur le texte.

Cette partie est entièrement neuve et donne du prix à cette édition destinée aux classes. MM. Masson et Hombert ont bien fait de rappeler, dans un style à la fois simple et clair, ces points fort obscurs de l'histoire politique d'Athènes. Cette Introduction historique dispensera les élèves d'avoir recours à un manuel d'histoire : elle résume en quelques pages tout ce qu'il est indispensable d'avoir présent à l'esprit quand on veut traduire un auteur comme Lysias. Le professeur pourra faire résumer cette introduction, sous forme de conférence, avant d'aborder la traduction.

En second lieu, nous trouvons à la fin du volume un Index des noms propres et des termes d'Antiquités qui se rencontrent dans les cinq discours.

Cette table, dressée par ordre alphabétique, donne à l'ouvrage de MM. Masson et Hombert une valeur inestimable. A côté des noms propres, nous avons un répertoire de termes juridiques où nous puisons les détails relatifs à l'organisation et à la procédure des tribunaux athéniens.

C'est un vrai cours d'Antiquités grecques en trente pages serrées, ne contenant que les choses indispensables, expliquant d'un façon lumineuse l'organisation et les pouvoirs de la *βουλή* et de l'*ἐκκλησία*, la composition et les attributions de l'Aréopage, du tribunal des héliastes et la procédure à suivre, faisant connaître les différentes actions judiciaires à Athènes, les *δίκαι* et les *γραφαί*, ce qu'on doit entendre par procédure extraordinaire (*ἀπαγωγή*), par *εἰσαγγελία*, visant les délits politiques graves, les crimes de haute trahison etc., par *προβολή*, dénonciation, et par *συκοφάντης*, délateur, la nature des peines (*ἀτιμία*, *δήμεσις* et *θάνατος*).

MM. Masson et Hombert signalent, au cours de ces explications, les passages des différents discours où ces termes sont employés. Ils n'ont pas oublié non plus les magistratures, les Archontes, les Stratèges, les *ἐνδεκα*, l'épreuve à subir avant l'entrée en charge des magistrats (*δοκιμασία*), la reddition des comptes (*εὐθύνη*), les charges des citoyens, les *λειτουργίαι*, avec le correctif de l'*ἀντίδοσις*, et l'*εἰσφορά*, la condition et les obligations des métèques et des esclaves, enfin les honneurs à rendre aux morts.

Cette partie, bien traitée, est très intéressante; nous avons éprouvé le plus grand plaisir à la parcourir. Il est nécessaire d'y revenir souvent, si l'on veut bien comprendre les discours de Lysias, et MM. Masson et Hombert ont soin d'y renvoyer, dans leurs notes, au bas des pages, chaque fois que le passage l'exige.

Il eût été utile d'y ajouter quelques figures, et de faire suivre l'Index d'un plan d'Athènes ancienne et d'une carte de l'Attique.

Quoi qu'il en soit, reconnaissons que les auteurs ont eu le talent de résumer clairement tout ce qui concerne les antiquités politiques, judiciaires et autres, et que ce Dictionnaire atteint son but.

Voilà des innovations des plus heureuses et qui font de cet ouvrage une édition réellement originale.

Le livre débute par une substantielle notice sur Lysias, ni trop concise ni trop développée, selon les vœux de la pédagogie allemande, vulgarisée en Belgique par l'ouvrage du chanoine Féron : l'Enseignement du latin.

Les auteurs insistent à bon droit sur les deux phases bien distinctes de la carrière oratoire de Lysias, celle qui précède son discours contre Eratosthène et celle qui le suit, tout en faisant ressortir l'influence exercée sur l'orateur par l'école sicilienne. Ils empruntent à M. Girard des extraits de son livre sur l'éloquence attique¹ pour caractériser l'œuvre de Lysias et renvoient à cet ouvrage les élèves studieux et le professeur désireux d'une appréciation plus détaillée.

Quant au texte, c'est celui de Scheibe. Les changements qu'ils y ont introduits, MM. Masson et Hombert les justifient en indiquant comme références les meilleurs philologues et en donnant la liste à la fin du volume. Nous y constatons l'absence de *αὐτός*, Eratost. § 81, écrit *αὐτός*, par erreur sans doute, puisque la note explique *αὐτός* = *ὁ αὐτός*, et de *ταῦτα πράξουσι*, Ibid. § 51, où Scheibe a *ταῦτα*.

Dans le commentaire, il ne restait plus à donner que les explications grammaticales. Pour le reste, on renvoie à l'Introduction et à l'Index. Néanmoins, malgré les faits nombreux qui y sont contenus, souvent le passage exige une explication plus précise, plus directe, mieux appropriée au texte. C'est ce que les auteurs ont compris et, à chaque pas, à côté de l'explication grammaticale, se rencontre un mot, un détail, un développement de nature à faire mieux comprendre le discours.

La partie grammaticale est traitée avec un soin tout particulier; c'est sur elle que nous avons porté avant tout notre attention. Il faut louer MM. Masson et Hombert d'avoir compris que les difficultés d'interprétation ne proviennent que trop souvent de l'ignorance des règles syntaxiques. Les notes grammaticales abondent; mais elles ont une forme concise, et la règle est non seulement indiquée, soit par un renvoi à la grammaire, soit par la traduction, mais souvent aussi résumée pour stimuler l'initiative de l'élève.

¹ JULES GIRARD. *Études sur l'éloquence attique*. Paris, 1884, Hachette.

On dira peut-être que le travail préparatoire de l'élève devient trop facile (que n'est-ce la vérité!) et que la tâche du professeur est fort allégée. A cela nous répondrons qu'abondance de biens ne nuit jamais, que le premier rencontrera toujours assez d'obstacles capables de l'arrêter et, que c'est le seul moyen de lire un plus grand nombre de discours. D'autre part, le maître pourra consacrer aux idées, aux procédés oratoires et aux développements littéraires un temps plus considérable.

Ce qui nous a particulièrement frappé, c'est le soin avec lequel les auteurs se sont attachés à faire ressortir la signification du moyen : Eratost. § 4, *δικάζομαι δίχην*, Ibid. § 20, *λυσάμενος*, Ibid. § 68, *εὐρήνην ποιεῖσθαι*, etc. etc. Il manque Ibid. § 27, *γνώμην ἀποδεδειγμένος*, exprimer *son* opinion *personnelle*. Ils expliquent bien aussi la valeur des participes, distinguant fréquemment le participe présent du participe imparfait, puis les périphrases formées au moyen d'un substantif, 1° avec *ποιεῖσθαι*, Erat. § 2; 2° avec *ἔχειν*, Ibid. § 20; ajoutez : *συγγνώμην ἔχειν*, Ibid. § 29 et 30, *προθυμίαν ἔχειν*, Ibid. § 50, *ἡσυχίαν ἄγειν* comme *ἔχειν*, Ibid. § 75; 3° avec *εἶμι* et *γίνομαι*, Ibid. § 31.

Pour le discours contre Eratosthène, les auteurs ont mis à profit, et avec raison, l'édition de M. Gelders et ils l'ont parfois heureusement corrigée, *ἔτυχεν* (*δούς*) § 18. D'autre part, chose précieuse, les renvois se font à la grammaire grecque de MM. Roersch et Thomas, 2° éd., employée uniquement, pour ainsi dire, dans nos Athénées.

Sous le rapport de l'exactitude, MM. Masson et Hombert nous permettront de signaler quelques vétilles.

La règle du style indirect résumée, Erat. § 2, prête à équivoque. Il semble en résulter qu'après un temps secondaire, l'optatif est de rigueur. Quoique fréquent, il n'est cependant que facultatif; *ibid.* au § 6, le renvoi à § 222, 1° de la Gr. sert de correctif, il est vrai. La règle se précise plus loin : *ibid.* § 11, *ἔφασκέν με ἀγαπήσειν, εἰ σώσω*. Disc. dir. *ἀγαπήσεις, εἰ σώσεις*, et § 14 : *ἡγείτο ἅπαν ποιήσειν αὐτόν, εἴ τις ἀργύριον δόδοι*. Disc. dir. *εἰάν τις δίδω*, (ajouter : *ou εἴ τις δώσει*) et § 45. L'emploi simultanée, dans la même phrase, de l'optatif et de l'indicatif après un temps secondaire est signalé, *ibid.* au

§ 48 avec renvoi à la Gr. N'eût-il pas été préférable de formuler la règle complètement au § 2 et d'y renvoyer dans les §§ suivants?

§ 5, *ἐμαντοῦ*, pronom réfléchi *au lieu du* pronom personnel. Il faut dire : *et non* le pronom pers. — Pourquoi renvoyer, § 34, *συνειπών* = *εἰ συνεῖπες*, hypothèse non réelle, à § 20, *ἔχοντες* = *εἰ ἔχοιεν*, fait possible? De même, § 85 *συμπραττόντων* = *εἰ μὴ συνέπραξαν*?

§ 84, *ἦντινά τις βούλοιτο*. " Cet optatif après un temps principal exprime un cas supposé. „ Ne fallait-il pas ajouter que cette propos. relative se rapporte à un infinitif dépendant d'un temps principal et que c'est une dérogation à la règle du style indirect? Koch § 118, 6. Il faudrait régulièrement *ἂν βούλη*.

Un cas analogue est indiqué, Agoratos, § 86 : *οὐκ ἂν εἴη* (*ἐπ' αὐτοφώρῳ*), *ὅς ἀποκτείνει*. Il n'en est rien, cet exemple s'explique naturellement : c'est l'hypothèse sous la forme relative (Gr. § 269, II, 1^o et rem. 4) et *ὅς* a le sens de *εἴ τις*.

§ 46 : *οὐ γὰρ ἂν δυναίμην*, s. e. *εἰ ἐβουλόμην*. Nous préférons *εἰ βουλόμην*, comme moins absolu que le mode de la non-réalité. Nous expliquerions de même, § 50 : *ἴσως ἂν ἔχοι*, s. e. *εἰ βούλοιτο*.

Nous relevons çà et là quelques omissions; § 5 : *πρῶτον εἰπών*. Rappeler (v. notice et § 3) que ce discours est le seul que Lysias ait prononcé lui-même. Généralement les cas de l'hypothèse non réelle ne sont pas signalés, sinon § 29, 85 et 98, le 1^{er} et le dernier dans une proposition relative, par attraction de mode. La règle n'est pourtant pas si facile. Le verbe *καθίσταμαι* avec *εἰς* et l'acc. entre dans un grand nombre d'expressions, par ex. : § 3, 5, 21, 37, 44, 48, 55 et 81. Pourquoi ne pas lui consacrer une petite note? Nous en dirons autant de *πάσχειν*, § 4, 25, 32, 35, 57 et 84, expliqué seulement § 32 dans *τί παθόντες*; il est cependant construit comme un verbe passif avec *ὑπό* et le gén. § 50 et 96.

Ne convient-il pas de faire remarquer le sens du plus-que-parfait de *συλλαβεῖν* § 34, puisque *ἀπάγαγοι* avec ce sens est indiqué § 16? De même le double acc. dans : *πάντα τὰ κακὰ ἐργασμένοις τὴν πόλιν* § 33? — § 49 : *ὦν... μεῖζω* etc. Ne serait-il pas bon de rappeler la règle identique du latin par l'exem-

ple : *simulacra, quibus nihil perfectius vidimus?* Pourquoi ne pas parler de ὡς suivi d'abord du nominatif ἔχων, puis d'un gén. abs. § 2?

Sans doute, MM. Masson et Hombert ont craint de grossir encore le nombre des notes déjà si considérable; d'ailleurs il est bien difficile de garder une juste mesure, de ne pas pécher par excès ou par omission.

Ils auraient pu aussi supprimer certaines remarques qui doivent être connues des élèves des classes supérieures, par ex. : l'acc. déterm., certains cas de l'emploi de l'article et les cas les plus faciles du gén. avec les verbes. Si l'on juge nécessaire de traduire des expressions telles que : οὐκ ἔᾶν, οὐ φημι, ne faut-il pas aussi en traduire beaucoup d'autres plus importantes, par exemple : ἐπὶ σοὶ μόνῳ ἐγένετο, § 26, ἐπὶ τούτοις ἐστὶ, § 33, κακῶς πραττόντων, § 45 (être malheureux), οὕτως διακειμένοι, § 73 (dans cette triste situation)?

La règle devrait toujours se joindre au premier cas rencontré et par conséquent la note relative à ἀντῶν θάνατον καταψηφισθαι, § 100, devrait se trouver § 52, pour un cas identique; de même celle de τῶν ἐπικουρησόντων, § 90, pour le partic. futur précédé de l'article, à τοὺς ἀπολουμένους, § 32.

Le discours contre Agoratos, beaucoup plus facile que le précédent, ne donne lieu qu'à quelques observations.

Partout se révèle le soin des auteurs et tous les détails sont étudiés minutieusement. Sur un point toutefois nous ne pouvons partager la manière de voir de MM. Masson et Hombert, malgré l'autorité sur laquelle ils s'appuient, c'est lorsqu'ils considèrent ἐπὶ δέκα στάδια, § 14, comme le complément direct de διελεῖν. Cette expression doit avoir le sens habituel de " sur une étendue de dix stades " et précise le gén. partitif τῶν τειχῶν, qui est le véritable complément direct, comme § 9. L'analogie de ce passage avec le § 8 a dicté probablement cette remarque et toutefois, même dans ce dernier cas, il nous semble difficile d'admettre l'expression ἐπὶ δέκα στάδια comme le sujet de κατασκαφεῖν. Ne pourrait-on l'expliquer en regardant ici le génitif partitif comme sujet : à condition de détruire une partie des Longs Murs sur une étendue de dix stades de chacun?

Certaines omissions sont regrettables. Ex. : ἐγνωότες ἦτε,

périph. pour insister sur l'état présent et faire ressortir nettement l'idée marquée par le verbe; τοῦ δ' ἔνεκα, § 20, = τίνος δ' ἔνεκα; πολλοὺς καὶ ἀγαθούς, §§ 13, 27 et 43; ἕως κατασταλή, § 25, optatif avec ἕως, parce qu'il s'agit d'un fait futur subordonné à un temps secondaire, Gr. 265, 2^o, rem.; ἵνα τελευτήσῃαν § 39, après un présent hist. qui a la valeur d'un temps secondaire; ἢ πῶς οὐκ ἂν εἴη, § 86. ἢ = *an* latin, au commencement du second membre de phrase d'une interrogation double dont le premier est sous-ent. : *Cela est-il vrai, ou bien comment ...?* ὅπως γένοιτο, § 32, après ἐπεμελοῦντο, pour marquer le but au lieu de l'indic. futur γενήσεται, comme les auteurs l'indiquent, § 93, pour ἐνθυμεῖσθε ὅπως et le subj.

Que vient faire la remarque concernant δύναται, § 87, qui ne figure pas dans le texte?

Il eût été préférable d'énumérer dans une remarque unique les verbes intransitifs qui servent de passifs à d'autres verbes, plutôt que d'éparpiller les observations suivant les circonstances, comme ἐκπίπτω, § 77 et ἀποθνήσκω, § 4, répété, § 67, quoique rencontré plusieurs fois dans Erat., § 25, sans explication. On eût pu réunir de même ἐργάζομαι, §§ 51 et 75 et ποιῶ, §§ 45, 75, 84 et 92 (expliqué pour la 1^{re} fois), construits avec deux accusatifs.

ἐλεεῖν est signalé au passif, § 33 et nous le voyons déjà avec l'acc. §§ 15 et 44.

Dans le discours contre *Nicomachos*, les §§ 26 et 27 sont hérissés de ἀλλά, et pas la moindre note. Le cas est pourtant le même que *Invalide*, § 24. On a aussi ἀλλά avec deux sens différents, dans une interrogation à plusieurs membres ou plutôt dans une série d'interrogations qui commence par πότερον, l'un opposant la réponse ou la réfutation, l'autre s'expliquant par une ellipse.

Pourquoi ne pas signaler : ὅσα ἔτη γεγινώς, § 2, *quot annos natus*, Gr. 245, rem. 2. a, et la périph. (δίκην) εἰληφότες ἔσεσθε, futur antérieur, *vous l'aurez châtié?*

συνήδην τοῖς κατηγοροῖς βουλομένοις, *Mantit.* § 1. A l'explication grammaticale très complète devrait être jointe la signification : *savoir parfaitement que ...*

τρίτον ἔτος τουτί, *Invalide*, § 6. " Il y a trois ans. ", Il faut deux, et non pas trois.

MM. Masson et Hombert n'abusent pas des renvois à une explication antérieure; ils s'en montrent même trop avarés; ainsi *ἀπολογεῖσθαι*, " dire pour sa défense ", se rencontre, Erat. §§ 38, 77 et 89, sans renvoi au § 7. Certaines répétitions ou renvois s'imposent cependant dans les notes des derniers discours, d'autant plus qu'il faut admettre que la traduction peut ne pas se faire dans l'ordre adopté par les auteurs, ainsi, Invalide : *οὐς ἐλεοῦσι*, § 2, *ὁ τοιοῦτος*, § 2, *τὸν διαδεξόμενον*, § 6, etc. etc.

Les fautes d'impression sont relativement peu nombreuses et les auteurs en ont déjà corrigé quelques-unes dans les Errata joints à l'ouvrage. Il leur sera facile de les faire disparaître complètement dans une prochaine édition.

Ces critiques paraîtront bien puérides en comparaison des remarques excellentes qui émaillent le commentaire de ces Discours choisis. MM. Masson et Hombert voudront bien nous les pardonner; d'ailleurs, pour leur rendre justice, nous nous plaisons à reconnaître que nous ne possédons pas encore, en Belgique, une édition d'auteur grec qui puisse rivaliser avec celle-ci.

Aussi nous aimons à croire que nos collègues des classes supérieures feront à cette édition de Lysias un accueil favorable.

Ce volume sorti des presses de M. Decallonne-Liagre, libraire-éditeur à Tournai, ne laisse rien à désirer sous le rapport typographique et fait honneur à cette maison, si avantageusement connue par la publication de divers ouvrages grecs.

Charleroi.

J. LEMOINE.

LUIGI VALMAGGI : **Manuale storico-bibliografico di filologia classica**. Torino Clausen 1894, in-8°, 336 p., 8 lire.

M. Valmagg, professeur de philologie latine à l'Université de Turin, connu dans le monde savant par plusieurs ouvrages estimables, vient de publier un livre qui comble sans doute une lacune dans la patrie de l'auteur, mais qui rendra peu de services aux étudiants en possession des manuels de S. Reinach, de Hübner ou de Boeckh, parce qu'il est à la fois trop

inexact et trop incomplet. Il est vrai qu'à chaque chapitre l'auteur renvoie aux chapitres correspondants des autres bibliographies, mais cette méthode même est assez naïve. Je me méfie d'ailleurs des bibliographies qui portent sur l'ensemble des disciplines de la science. Qu'un Boeckh ait été capable d'embrasser dans sa vaste intelligence tout le domaine de la philologie classique, c'est certes admirable, mais les Boeckh sont rares; qu'un débutant, dans sa juvénile ardeur, croie pouvoir parcourir tout le champ de l'antiquité grecque et romaine, je le comprends encore; mais qu'un homme ayant déjà quelque expérience personnelle de la méthode scientifique s' imagine pouvoir écrire une bibliographie complète, cela me paraît étonnant. Un savant comme M. Hübner n'y a réussi qu'à moitié (cf. mes observations *Revue de philologie* 1892, p. 115-116).

En effet, pour écrire en connaissance de cause la bibliographie d'une science, il faut avoir soi-même manié beaucoup les livres afin d'en connaître le côté fort et le côté faible, c'est-à-dire qu'on peut, à mon avis, faire la bibliographie d'une discipline spéciale dont on a fait une étude approfondie, mais non pas une bibliographie générale de la philologie classique. Si l'on n'a pas pratiqué soi-même les ouvrages que l'on cite, on peut faire un catalogue de bibliothèque, mais non rédiger un guide qui puisse diriger les jeunes gens dans leurs études. Dans l'état actuel de la science, chacun doit se contenter d'en fouiller un coin pour parvenir à le posséder à fond, et ce ne sont que des regards distraits que l'on peut jeter sur le restant du domaine. Ainsi je doute qu'un grammairien puisse s'occuper sérieusement de numismatique ou un numismate sérieusement de grammaire, de même qu'un historien aurait peut-être quelque peine à faire une bonne bibliographie de la métrique. Bien plus, quel est le philologue qui embrasse avec une compétence égale les études latines et grecques? Cobet regret-tait que Madvig se fût occupé des poètes grecs!

Un homme peut donc faire une bonne bibliographie d'une discipline spéciale, mais il faudrait des qualités d'esprit et une application bien rares pour faire une bibliographie satisfaisante de la philologie entière.

Je ne veux pas examiner toutes les parties du livre de

M. Valmaggi puisqu'aussi bien je ne pourrais y appliquer partout un jugement également éclairé. Je m'en tiendrai principalement au chapitre qui traite de la syntaxe grecque. Avant tout cependant, je dois déclarer que M. Valmaggi s'est trop fié au *Grundriss* de HÜBNER, puisqu'il en reproduit même les erreurs, ce qui m'est une preuve qu'il cite des livres que jamais il n'a vus. C'est pour le même motif sans doute qu'il en omet souvent qui sont de la plus grande importance mais dont il méconnaît le mérite.

P. 18, l'auteur répète à tort que le 8 avril 1777 fut le jour de naissance de la philologie classique, parce que ce serait alors que F. A. Wolf s'est fait inscrire à Göttingen comme *Studiosus philologiae*; cf. IWAN MÜLLER : *De Seminarii philologici Erlangensis ortu et fatis*. Erlangen 1878. Page 42 l'indication suivante est erronée : S. F. W. HOFFMANN, *Bibliographisches Lexicon d. gesammten Litteratur der Griechen und Römer* [1830-33] Leipz.³ 1838-45, voll. 2. [mancano gli scrittori romani]. L'erreur est singulière. D'abord la seconde édition a 3 volumes, non deux; ensuite, il n'y manque rien du tout; en effet le titre de la seconde édition a été changé et porte : *Bibliographisches Lexicon der gesammten Litteratur der Griechen*. L'observation de M. Valmaggi s'explique par celle de Hübner², p. 75 " Römer fehlen. "

Page 62, *Le Muséon* aurait dû être cité sous la rubrique " Belgio " et non pas à la page 63 parmi les revues françaises. L'auteur lui-même annonce qu'elle est publiée à Louvain. Page 79, la *Linguistique* de Hovelacque aurait dû être citée en quatrième édition, 1887, puisqu'elle a subi une refonte importante. Pour la première fois l'auteur y expose les théories des néo-grammairiens. Pourquoi donc citer l'édition de 1876? Page 85, la bibliographie de l'histoire de la grammaire grecque est bien maigre et bien mal composée. Mon intention n'est pas de signaler ici toutes les omissions. Mais comment l'auteur a-t-il pu oublier des ouvrages capitaux tels que ceux de RUMPEL, *Die Casuslehre* Halle 1845, où se trouve exposée l'histoire de la théorie des cas, et KOPPIN, *Beitrag zur Entwicklung und Würdigung der Ideen über die Grundbedeutungen der Griechischen modi*, Wismar et Stade 1877-1880, ouvrage dans lequel on trouve une exposition de l'histoire de la théorie

des modes? HÜBSCHMANN, *Zur Casuslehre*, München 1875, n'est pas non plus à négliger pour l'histoire de la théorie des cas, bien que ce livre soit inférieur à celui de Rumpel. De pareilles omissions sont vraiment étranges. Page 85, la *griechische gram.* de Rost, publiée en 1856 est la *septième* édition. Dans une bibliographie de la grammaire grecque, il serait convenable de mentionner la *greek grammar* de JELF, cinquième édition, Oxford 1881, plutôt que le vieux BURNOUR, qui est présenté non comme un manuel, mais comme une grammaire savante. La grammaire de Jelf est très utile pour l'étude de la *κωινή*. Si à la page 86 M. Valmaggi accorde deux volumes à la *grammaire comparée* de BAUDRY, c'est sans doute parce que cette même erreur se trouve dans HÜBNER, attendu que seul le premier volume a paru. Il semblera aussi singulier que l'auteur cite le petit résumé de KING AND COOKSON, *Comparative grammar* etc. (le vrai titre est *an introduction to the...*), alors qu'il omet le grand ouvrage de ces deux savants : *The principles of sound and inflexion as illustrated in the greek and latin languages*, Oxford 1888. Le paragraphe consacré aux manuels de grammaire grecque est très incomplet. On ne se résoudra pas volontiers à en voir absents la *greek grammar* de GOODWIN ni la *griechische Schulgrammatik* de E. KOCH, encore moins la traduction française de cette dernière, bien supérieure à l'original allemand. Quiconque a manié quelque peu les grammaires grecques a dû se convaincre de son excellence, encore que tout n'y soit pas parfait. La seconde édition des *Eléments de grammaire grecque* de ROERSCH et THOMAS a une valeur bien autrement scientifique que la grammaire de CHASSANG, ouvrage des plus médiocres, citée, je ne sais pourquoi, en dixième édition 1885, alors qu'incontestablement l'édition procurée par CLAIRIN est fort supérieure à l'ouvrage original. La *griechische Schulgrammatik* de AKEN, bien que datant de 1868, reste toujours utile et on ne peut que regretter de ne pas la voir mentionnée.

Les travaux syntaxiques cités p. 87, sont absolument insuffisants. En admettant même le point de vue de l'auteur, qui exclut tous les travaux spéciaux et se contente de renvoyer dans sa préface au *Grundriss* de HÜBNER, comme si ce livre contenait la loi et les prophètes, on ne saurait se contenter

des quelques ouvrages de syntaxe indiqués un peu au hasard. L'auteur cite Scheuerlein, ce qui est bien, mais pourquoi pas Schmalfeld? Est-il possible de passer sous silence les *Moods and Tenses*, de GOODWIN (édition de 1889) ou les *Grundzüge der Lehre von Tempus und Modus im griechischen* de AKEN, Rostock 1861, livre dans lequel a été fondée la théorie encore actuellement enseignée? Je vais plus loin. Dans une bibliographie de la syntaxe grecque, on ne peut s'abstenir de mentionner l'ouvrage de BECKER : *Organism der sprache* (1827 et 1841), car la division actuelle des propositions, telle qu'on l'enseigne depuis Kühner, repose en réalité sur Becker (cf. METGER, *Beleuchtung des Einflusses der Beckerschen Sprachtheorie auf die griechische Syntax*, Emden 1843).

Je regrette donc de devoir le dire : cette nouvelle bibliographie me paraît faite à la légère. Je pourrais examiner de plus près le chapitre concernant la grammaire et la littérature grecques, mais je le crois inutile après ce que j'en ai dit, et il ne me semble pas nécessaire non plus d'examiner les autres chapitres du livre. D'abord je n'y serais pas sur mon propre terrain, et d'ailleurs certaines erreurs un peu fortes me font craindre qu'ils ne soient pas à l'abri de tout reproche.

Ainsi, qui a connaissance d'une *Wissenschaftliche lat. gramm.* publiée en 1892 à Leipzig, en quatre volumes, par LANDGRAF, SCHMALZ, STOLZ et WAGENER? ce livre est cité à la page 92. Je ne suis pas latiniste et puis me tromper, mais je pense que ces savants ont uniquement publié à cette époque une espèce de programme de leur grammaire, et que c'est cette année seulement (1894) que le premier fascicule vient de paraître sous le titre de *Historische grammatik der lateinischen sprache*. A la page 102 la réduction du dictionnaire grec-anglais de LIDDELL AND SCOTT se trouve mentionnée, mais non pas le grand *greek-english Lexicon* des mêmes auteurs, bien autrement important cependant que Pape ou Alexandre. Il est vrai qu'à la page 169 l'auteur cite gravement l'*Histoire de la littérature grecque* de DRIoux, laborieux vulgarisateur, qui n'a évidemment pas la plus légère teinte de philologie; ce misérable manuel est un résumé de Schoell qui, selon M. Drioux, " a en quelque sorte épuisé la matière. „ Cette seule phrase de la préface, s'il eût vu le livre, aurait dû édifier M. Valmaggi et

le mettre en garde contre l'*histoire de la Grèce* du même auteur, citée page 205. L'*Histoire de la littérature grecque* de NAGEOTTE méritait une mention, mais pourquoi en outre citer son *Précis*, destiné spécialement aux jeunes filles et aux personnes n'ayant pas étudié les langues anciennes? A la page 170, Hübner a encore induit en erreur M. Valmaggi qui cite JEBB : *The attic orators from Antiphon to Isaeos* (1876) Oxford² 1880, reproduisant ainsi les deux erreurs de la page 165 du Grundriss. L'auteur n'a évidemment jamais vu l'ouvrage qu'il cite. Il saurait autrement que le livre de Jebb a été publié à Londres chez Macmillan, non pas à Oxford, et qu'en 1880 il n'y a pas eu de seconde édition. C'est dans le courant de cette année seulement (1894) qu'elle vient de paraître, et c'est une simple réimpression de l'ouvrage primitif. M. Hübner et à sa suite M. Valmaggi ont confondu avec les *Selections from attic orators*, publiés pour la première fois en 1880, comme complément du premier ouvrage. L'*Histoire des grecs* de DURUY compte trois volumes, non deux, comme le disent Valmaggi, p. 202 et Hübner, p. 194. C'est ce même ouvrage que, p. 198, l'auteur trouve d'une " assai scarso valore scientifico. „ M. Duruy ne serait-il pas assez sceptique? J'avoue que cela n'est pas pour me déplaire et que je fais miennes les idées émises p. 5, l. 1-8 par A. BAUER, dans son *Thukydides und Müller-Strübing*, Nördlingen 1887. Dans sa candeur, M. Valmaggi n'a pas jugé ainsi le manuel de Drioux. On ne peut s'empêcher non plus de sourire en voyant cité page 170 à côté des *Fasti* de CLINTON, les *Tafeln d. griech. Litteraturgeschichte* de FREUND, comme ouvrage de chronologie. Je crois qu'il est inutile d'insister.

Les fautes d'impression sont nombreuses, comme dans l'excellent petit livre de V. INAMA : *filologia classica*, Milano 1894. Ainsi pp. 11 et 17 lisez Vollgraff, non Vollgraf; p. 27, publ. non pubbl.; p. 28, Wiederbelebung non Viederb.; p. 62, Manceaux non Monceaux; Duhent non Duchent; p. 64, histoire, non histoires; p. 65, Gärtner, non Gürtner; p. 78, études, non études; p. 87, Hamant, non Amant; p. XXII, Boisacq, non Baisacq, etc. etc.

J. KEELHOFF.

Lexique des Antiquités romaines, rédigé, sous la direction de R. CAGNAT, par G. GOYAU, avec la collaboration de plusieurs élèves de l'École normale supérieure. Paris, Thorin, 1895. — Prix : 7 francs.

Sous ce titre, M. Cagnat et ses élèves viennent de faire paraître un ouvrage qui remplacera certainement le *Dictionnaire des Antiquités grecques et romaines* de RICH, dans les bibliothèques de nos athénées et collèges : professeurs et élèves y trouveront un utile, un indispensable supplément au dictionnaire latin-français.

L'ouvrage de Rich, traduit par Chéruel, est déjà vieux de trente ans, et il n'a jamais été suffisant, parce qu'il ne s'occupe guère que de l'archéologie. Le plan du nouveau lexique est beaucoup plus étendu et il embrasse le vaste domaine des institutions publiques et privées des Romains. Dans ce domaine, les auteurs ont choisi l'essentiel, ce qui est nécessaire pour l'intelligence des textes classiques, laissant de côté les mots de basse époque et les termes techniques que l'on ne trouve que dans les écrivains spéciaux.

Dans la table qui termine le volume et qui est destinée à faciliter l'étude systématique d'une branche quelconque, les mots sont rangés par sujets et par catégories, sous les rubriques suivantes :

I. L'année romaine. — II. La religion romaine. — III. Le droit et la procédure. — IV. Les institutions de la Rome primitive. — V. Le gouvernement de la république. — VI. L'Empire. — VII. L'Italie et les Provinces. — VIII. L'armée. — IX. La marine. — X. Les finances. — XI. Monnaies et mesures. — XII. Le vêtement. — XIII. L'architecture publique et privée. — XIV. La vie domestique. — XV. Les divertissements et les occupations libérales. — XVI. La vie à la campagne. — XVII. Voirie et aqueducs.

Voilà les matières traitées. Les différents articles sont composés avec exactitude, d'après les travaux les plus récents de la science, et rédigés avec clarté et concision. A cause de la destination de l'ouvrage, tout appareil scientifique a été laissé de côté, et avec raison. Pas de renvoi aux sources : ceux qui veulent approfondir ou vérifier auront recours aux *Manuels*

spéciaux. Les articles sont signés, sauf ceux qui concernent le droit et la religion (ils ont été traités par M. Goyau), et ceux qui ont rapport aux institutions financières et militaires (ils sont l'œuvre de M. Cagnat lui-même); les autres ont pour auteurs MM. Gastinel, Jouguet, Michaut, Perdrizet, Roger et Vial.

Un grand nombre d'articles sont illustrés de planches ou de figures. Chaque fois qu'il était utile de mettre sous les yeux l'objet décrit, on donne une figure représentant un objet authentique ou composée d'après les auteurs anciens. Quelques-unes manquent peut-être un peu de netteté, mais la plupart sont très satisfaisantes. On remarquera la belle planche coloriée du frontispice, qui donne une idée des peintures murales de Pompéi, ainsi que celles qui reproduisent l'état actuel du forum, le *tablinum* d'une maison antique de Pompéi et beaucoup d'autres. Le plan de la Rome impériale, qui suit le volume, sera également utile.

On voit quels services ce livre est appelé à rendre à l'enseignement moyen, auquel il paraît être destiné uniquement. Il importe que les heures consacrées au latin ne soient pas absorbées par d'interminables commentaires laudatifs ni par des exercices grammaticaux toujours stériles, s'ils ne sont pas faits en vue de donner l'intelligence d'un auteur. Il importe que les élèves lisent des œuvres étendues de la littérature latine, afin qu'ils puissent pénétrer dans la vie antique et comprendre, autant que leur âge le permet, la civilisation romaine. A cet effet, il faut qu'ils préparent chez eux des passages de plus en plus longs, dont ils rendent compte en classe. C'est ainsi qu'on les habitue peu à peu à lire par eux-mêmes les auteurs latins, et une fois qu'ils se sentiront capables de les lire, ils y prendront goût.

On a publié récemment, en France et en Belgique, de belles éditions qui facilitent ces lectures à domicile¹ : outre un commentaire grammatical, elles renferment une Table des noms propres historiques et géographiques et des termes

¹ Nous faisons allusion aux éditions de Tite-Live publiées par O. Riemann, chez Hachette. MM. Masson et Hombert, professeurs à l'athénée de Tournai, viennent de faire paraître une édition classique de cinq *discours de Lysias*, conçue d'après le même plan (Decalonne-Liagre, Tournai, 1894).

relatifs aux institutions, aux usages, aux coutumes de la vie religieuse, civile, politique et militaire qui se rencontrent dans l'auteur. Telle édition de Tite-Live se termine par un véritable traité des antiquités romaines. Cela est fort utile; c'était même nécessaire avant la publication du Lexique de M. Cagnat. Cependant il faut avouer que c'est un abus et un excès; car il faudrait une édition pareille pour chaque auteur classique et ces longs appendices, qui se répètent forcément les uns les autres, doublent et triplent parfois le volume ainsi que le prix. Dorénavant ce sera inutile pour les auteurs latins, si l'emploi du nouveau Lexique devient aussi général que celui du Dictionnaire latin-français. Dans le budget des élèves, il prendra la place du Dictionnaire français-latin qui doit être banni des écoles.

J. P. WALTZING.

Essai sur le règne de l'empereur Domitien, par STÉPHANE GSELL (Bibl. des Ecoles fr. d'Athènes et de Rome, 65^e fascicule). Paris, Thorin, 1894.

L'histoire des empereurs romains n'est pas encore faite d'une manière définitive. L'épigraphie et la numismatique fournissent, pour la période impériale, une multitude de renseignements utiles, mais tous ces matériaux, très fragmentaires de leur nature, exigent un travail préparatoire qui est loin d'être achevé. Pourtant nous avons déjà, sur des règnes isolés, une série d'études qui peuvent être regardées comme complètes dans l'état actuel de la science. Pour n'en rappeler que quelques-unes, V. Gardthausen a commencé, sur Auguste et son siècle, un grand ouvrage dont deux volumes ont paru; C. De la Berge a publié une bonne thèse sur le règne de Trajan; G. Lacour-Gayet a étudié Antonin le Pieux et son temps; enfin A. De Ceuleneer nous a donné un Essai sur la vie et le règne de Septime Sévère que l'Académie royale de Belgique a couronné il y a vingt ans ¹.

¹ *Augustus und seine Zeit*, von V. GARDTHAUSEN, Teubner, 1891. *Essai sur le règne de Trajan*, thèse, par C. DE LA BERGE, Paris, Vieweg, 1877. *Antonin le Pieux et son temps*, thèse, par G. LACOUR-GAYET, Paris, Thorin, 1888. *Essai sur la vie et le règne de Septime Sévère*, par A. DE CEULENEER, 1874 (Mémoires couronnés, Tome XLIII).

M. Gsell, ancien membre de l'École française de Rome et professeur d'archéologie à l'École supérieure des lettres d'Alger, a choisi comme sujet d'étude le règne de Domitien; il a limité son travail au gouvernement de ce prince, et ne s'est pas proposé de tracer un tableau complet de l'état du monde romain à la fin du premier siècle. Il n'a donc pas insisté sur les lettres et les arts, ni sur les mœurs et les croyances. Après avoir rassemblé tout ce que nous savons de Domitien avant son avènement (ch. I), il examine successivement le caractère général de son gouvernement (ch. II), son activité dans le domaine de la religion, des mœurs, de la législation et de la justice (ch. III), les embellissements que reçut la ville de Rome (ch. IV), les effets bienfaisants de ce règne en Italie, dans les provinces, sur l'armée (ch. V), les guerres faites en Bretagne, sur le Rhin, sur le Danube, en Afrique et contre les Parthes (ch. VI); il montre les causes de l'hostilité des grands contre Domitien (ch. VII) et il décrit la période de terreur qui termina son règne (ch. VIII). Aux poursuites exercées contre l'aristocratie se rattachent enfin les persécutions contre les philosophes et la politique suivie envers les juifs et les chrétiens (ch. IX et X). Le chapitre final raconte le meurtre de Domitien et énumère les conséquences de son règne. Deux Appendices contiennent des observations sur les sources et les Fastes consulaires et provinciaux.

Tel est le plan de cette étude consciencieuse, qui mérite tous nos éloges au point de vue scientifique. Il semble que, dans les sources anciennes, rien n'ait échappé à l'auteur et que les travaux modernes qui en discutent la valeur et qui les éclairent, aient tous été mis à profit. Les détails relatifs au règne de Domitien ont été réunis soigneusement jusqu'aux plus infimes; classés dans l'ordre indiqué, ils concourent à nous donner de ce règne, envisagé au point de vue politique, un tableau aussi complet qu'on peut le tracer aujourd'hui.

Quand on a lu cette étude minutieuse, la figure de Domitien nous apparaît-elle sous un jour nouveau? Nous ne le pensons pas, du moins dans les grandes lignes. Depuis sa mort, on discute avec passion sur ce prince tant détesté de son vivant, et des modernes ont pris à la lettre les diatribes des anciens.

Pourtant, comme le dit M. Gsell dans son avant-propos, V. Duruy (*Hist. des Romains*, IV, pp. 688-726) et H. Schiller (*Geschichte der roemischen Kaiserzeit*, I, pp. 520-538) avaient apprécié avec mesure ce prince sur lequel on a tant déclamé. Voici la conclusion de Duruy : " Si, pour juger Domitien, comme Tibère, on se met à Rome au milieu de la noblesse, c'est, dans les dernières années, un exécration tyran ; si l'on ne voit que l'Empire, il peut passer pour un prince ferme et vigilant. „ M. Gsell n'est, en somme, ni plus sévère ni plus indulgent. Quand il considère le gouvernement de Domitien hors de Rome, il trouve en lui un " sage administrateur „. Les provinciaux, qui ne demandaient que la paix et l'ordre chez eux, lui furent reconnaissants, parce qu'il surveillait les magistrats et les proconsuls et qu'il réprimait les exactions : jamais, dit Suétone, les gouverneurs ne furent ni plus désintéressés ni plus justes. " Bonne administration, libertés municipales, diffusion du droit de cité, accès plus facile aux honneurs, travaux publics, développement de la prospérité matérielle : tels furent les avantages dont ils paraissent avoir joui sous ce règne. „ (Page 155). Parmi les soldats, Domitien était populaire : il augmenta d'un tiers la solde, qui n'était plus en rapport avec le prix des denrées, au risque de compromettre les finances. Tant pour chercher un dérivatif aux conspirations sans cesse renaissantes que pour s'élever au-dessus de tous par la gloire militaire, il fit la guerre à tous les confins de l'Empire. Ce fut du reste presque toujours une guerre défensive, et si les expéditions dirigées par lui ou par ses généraux dont il s'appropriait les succès, ne furent pas toujours glorieuses, elles eurent du moins pour effet d'écarter les périls qui menaçaient l'Empire. Domitien se contenta des frontières du Rhin, du Danube et de l'Euphrate ; c'était la politique inaugurée par Auguste et suivie encore par Trajan et par Hadrien, ce qui prouve qu'elle était la bonne. A l'intérieur, il assura au monde romain une justice régulière et incorruptible ; il se fit le restaurateur et le défenseur de la religion nationale et il essaya de rétablir les mœurs, mais sans donner le bon exemple. Bref, son administration mérite des éloges, avec quelques réserves pourtant ; il ne put restaurer les finances compromises par Titus, il les ruina, au contraire, par le faste de ses constructions, par les jeux

et les cadeaux qu'il donna au peuple pour se l'attacher, par de nouvelles dépenses militaires.

Domitien administra donc l'Empire avec sagesse et fermeté, mais à Rome même, dans ses rapports avec le sénat et l'aristocratie, il fut toujours un despote et il devint à la fin un tyran cruel et barbare. La noblesse le détestait à cause des honneurs inouïs qu'il exigea, à cause du mépris qu'il eut toujours pour les droits du sénat, à cause de son caractère méchant aigri par la défiance, à cause de ses débauches abominables. Son règne fut une lutte sans trêve contre les grands, et cette lutte peut être considérée sous deux faces.

„ Le régime impérial était, depuis Auguste un compromis entre le gouvernement d'un seul et le gouvernement de l'aristocratie. „ Cette dyarchie fondée par Octave, qui partageait le pouvoir entre le prince et le sénat, représentant de la souveraineté nationale, subissait une transformation incessante, qui devait aboutir, sous Dioclétien et Constantin, à l'omnipotence impériale. Il est curieux d'étudier les étapes successives de cette lente évolution; elles sont marquées par les différents règnes, parce que les relations entre les deux pouvoirs, dont l'un était malgré tout omnipotent s'il le voulait, dépendirent toujours du caractère du prince. C'est dans une monographie que l'on peut le mieux mettre en lumière les progrès de la toute-puissance impériale, et c'est l'un des côtés les plus intéressants de la biographie d'un empereur. M. Gsell n'y a pas manqué. „ Le règne de Domitien marque précisément une date importante dans cette transformation de la dyarchie en monarchie. „ (Page 37). Ce prince, d'une nature impérieuse, qui haïssait le sénat autant que les grands le détestaient, voulut gouverner seul. „ Ses tendances absolutistes s'expliquent à la fois par le sentiment qu'il eut de l'incapacité de l'aristocratie, par son caractère orgueilleux, jaloux et misanthrope, enfin par l'antipathie assez justifiée que, dès le début de son règne, la plupart des sénateurs lui inspirèrent. „ (Page 42). D'une manière systématique, il empêcha le sénat de prendre part à des délibérations sérieuses; il le considéra en ne lui soumettant que des affaires futiles. Grâce à la censure perpétuelle qu'il se fit donner et qui lui conférait la *lectio senatus* et le droit d'allection, c'est-à-dire d'y faire

entrer des hommes qui n'avaient pas exercé la questure, et de leur donner le rang qu'il lui plaisait, il composa le sénat presque à son gré et il en modifia la hiérarchie. Il le forçait d'obéir sans examen, sans résistance, à ses volontés (Pages 55. 335). Au point de vue administratif, il diminua aussi les attributions du sénat, comme celles des magistrats. Il prit ses principaux fonctionnaires et conseillers dans l'ordre sénatorial, mais il employa les chevaliers plus qu'on ne l'avait fait avant lui; il se servit aussi de ses affranchis, sans en faire des favoris maîtres de l'Etat. Les secrétariats impériaux furent parfois confiés à des chevaliers, mesure qui préparait la transformation de ces offices en fonctions publiques; Hadrien en fit de véritables ministères. L'ordre équestre grandit en face du sénat et il est à la dévotion du prince, comme le peuple et l'armée. M. Gsell énumère différentes autres mesures par lesquelles l'empereur diminua l'importance du sénat; mais celui-ci avait encore trop de prestige pour que l'établissement de la monarchie fût possible, et c'est ce qui explique l'indécision de Domitien en cette matière. " Vouloir annuler complètement cette assemblée, dit M. Gsell, c'eût été faire violence aux mœurs et aux idées de toute la société romaine. Domitien ne l'osa pas. S'il travailla à détruire la dyarchie, il n'établit pas, il n'organisa pas définitivement la monarchie, pour ne pas s'attirer la haine implacable de l'aristocratie, dont il n'ignorait pas la puissance. La dissimulation que ses ennemis lui reprochèrent souvent fut surtout de la prudence. „ (Page 74). La " servitude „ où il tint le sénat, comme disent les écrivains aristocratiques tels que Pline et Tacite, porta ses fruits. Quand Nerva et Trajan réagirent contre cette politique, quand ils voulurent rendre au sénat la place qui lui revenait dans l'Etat, cette assemblée, grâce à une longue inaction, avait perdu tout à la fois la pratique et le goût des affaires publiques. Pline le Jeune constate et déplore amèrement l'inexpérience, l'incapacité et la légèreté de ses collègues, qui se déchargeaient sur Trajan de leurs attributions. Ce que Domitien avait fait, il était devenu difficile, impossible de le défaire.

" Il est plus aisé d'étouffer les talents que de les ramener, „ s'écrie Tacite. La monarchie avait fait un pas, et l'esprit

libéral des successeurs de Domitien ne put la faire rebrousser. Lui-même, par prudence plutôt que par défaut de génie organisateur, ne l'établit pas et ne constitua pas une administration régulière; mais en léguant à Trajan et à Hadrien un sénat incapable, il les força de marcher dans la voie où il était entré. M. Gsell fait bien ressortir ces conséquences que devaient produire les empiétements de ce prince (Pages 32-74 et 336-337).

On comprend que l'aristocratie le détestait, et qu'à une époque où la liberté n'était pas encore tout à fait oubliée, un tel despote fut toujours en butte aux conspirations; sans cesse sa vie fut en danger. Plein d'orgueil et de vanité, jaloux des premiers personnages de l'empire, généraux ou hommes d'Etat, tenant tout le monde à distance, empêchant les particuliers de parvenir à une trop grande réputation, s'attribuant les succès de ses capitaines sans y avoir pris aucune part, mal disposé pour les hommes de naissance illustre, en qui il craignait des rivaux, aigri depuis sa jeunesse parce que Vespasien et Titus l'avaient tenu à l'écart, devenu ombrageux et misanthrope, soupçonneux et défiant, enfin obligé de se défendre contre les conspirations sans cesse renaissantes, il finit par devenir un exécration tyran, et durant ses deux dernières années il fit régner la terreur. Il ne fut pas cruel par goût du sang, mais il le devint par peur, *metu saevus*, et aussi par rapacité, et cette rapacité venait du besoin de remplir le trésor épuisé, *inopia rapax*¹. Il s'en prenait à ceux qu'un acte, un mot, un signe quelconque lui rendait suspects d'hostilité à son égard, mais ce ne fut peut-être qu'après la conjuration d'Antonius Saturninus, gouverneur de la Germanie supérieure, que les exécutions commencèrent. Il s'en prenait aussi aux sénateurs riches, dont les biens confisqués venaient remplir sa caisse vide. Autrefois il avait dit qu'un prince qui ne punit pas les délateurs les encourage; maintenant il se servit d'eux. Ce fut l'époque des délateurs et des accusateurs publics, stigmatisés par Tacite et par Pline, dont le témoignage ne peut cependant pas être admis sans réserve. On trouvera dans le Mémoire de M. Gsell le portrait de ceux qui nous sont connus.

¹ Suet., Domit., 3 : *inopia rapax, metu saevus*.

Aucun sénateur n'était plus sûr, même dans sa maison : on excitait à la délation les amis, les parents, les clients, les affranchis. Et c'était le sénat qui devait juger les accusés, car Domitien voulait se décharger de la responsabilité, et — Tacite a honte de le dire — les sénateurs, pâles de terreur, rendaient des sentences sanguinaires, parfois plus rigoureuses que le tyran ne le désirait : c'était pour Domitien une occasion de faire parade de générosité, en laissant aux condamnés le choix du genre de mort!

La noblesse fut décimée et le sénat fut décapité dans ses plus illustres membres. Les philosophes, dont beaucoup appartenaient à l'aristocratie et dont les théories politiques inspiraient la haine du régime présent, furent également persécutés¹. M. Gsell trace le tableau de cette sombre période où, selon Juvénal, "c'était dans la noblesse un prodige de vieillir." (Pp. 262-275 et 317-333). Domitien lui-même, qui avait toujours vécu triste et sombre, n'eut plus alors un moment de tranquillité; non sans raison, il se croyait entouré d'assassins. Quand il périt victime d'un complot ourdi dans son palais même, par sa femme et ses serviteurs, dont il avait songé à se défaire, au mois de septembre 96, ce fut un soulagement pour le sénat qui abolit sa mémoire et pour toute l'aristocratie; mais les provinciaux ne s'associèrent pas à cette joie, et les soldats, remplis d'indignation, songèrent à le venger.

Tel fut ce prince qui a laissé une mémoire si détestée et si détestable, mais que Tacite et Pline n'ont pu juger *sine odio et ira* : administrateur sage et ferme pour l'Empire, tyran pour le sénat qu'il ravala et pour la noblesse qu'il décima. Après l'étude de M. Gsell, ce jugement rendu avant lui déjà, peut être regardé comme définitif. M. Gsell a réuni, pour le confirmer, tous les documents dont nous disposons actuellement, il en a fait un emploi judicieux, et son ouvrage est une contribution importante et consciencieuse à l'histoire de l'Empire romain.

Liège.

J. P. WALTZING.

¹ M. Gsell (Page 303-316), montre aussi que vers la fin de son règne éclata une violente persécution religieuse : ce fut alors que le pouvoir impérial manifesta pour la première fois sa volonté d'arrêter les progrès du christianisme, en qui il vit un ennemi de la religion nationale.

CH. DUVIVIER. **Les influences française et germanique en Belgique.** *La querelle des d'Avesnes et des Dampierre jusqu'à la mort de Jean d'Avesnes (1257).* Bruxelles et Paris, 1894. 2 vol. in-8°.

Le nom de M. Ch. Duvivier est bien connu des médiévistes. Ses beaux travaux sur le *Hainaut Ancien*, d'une érudition si exacte et d'une information si abondante, ont la fortune, malheureusement trop rare pour les ouvrages belges, d'être connus en dehors de notre pays. Le nouveau livre qu'il vient de faire paraître, après un repos de plusieurs années, prend place dignement à côté de son aîné. Quand je parle de repos, il ne peut être question d'ailleurs que de repos apparent. En réalité, l'auteur a patiemment exploré, avant de se décider à prendre la plume, de nombreux dépôts d'archives. Son second volume comprend 325 documents de toute nature servant de pièces justificatives. Ces documents ne sont pas tous inédits, mais presque tous présentent un vif intérêt. Quelques-uns d'entr'eux cependant eussent pu être remplacés par une simple analyse. Mais abondance de biens ne nuit pas et il n'y aura qu'une voix pour proclamer ce volume de preuves, le recueil le plus important qui existe d'actes relatifs à l'histoire politique de notre pays au milieu du XIII^e siècle.

C'est, qu'en effet, la querelle des d'Avesnes et des Dampierre constitue l'épisode essentiel de notre histoire, au siècle de S^t Louis et de Frédéric II. Toutes les principautés des Pays-Bas, Flandre, Hainaut, Brabant, Liège, Hollande, Namur, Luxembourg, y ont été entraînées. Elle a brisé la longue union des comtés de Flandre et de Hainaut, et suscité entre leurs princes une hostilité dont l'influence sera prépondérante sur les événements ultérieurs, jusqu'au milieu du XIV^e siècle. Bref, elle a modifié profondément l'équilibre de cette agglomération de territoires qui devaient se réunir, deux siècles plus tard, sous le sceptre des ducs de Bourgogne. Mais il y a plus encore. Cette querelle qui, à première vue, semble purement locale, a eu une importance européenne. Elle marque une des phases les plus décisives de la lutte pour les Pays-Bas que se livrent la France et l'Empire, tantôt par les armes, plus souvent par la diplomatie; elle se rattache, par un lien intime, à ce qu'on peut appeler la *Question d'Occident* de

l'Europe médiévale. La part qu'y a prise St Louis, les succès qu'il a su habilement, grâce à elle, se ménager au détriment du roi des Romains, annoncent déjà la politique des frontières naturelles que Philippe le Bel va bientôt proclamer, et M. Duvivier a eu raison d'écrire au titre de son ouvrage : *Les influences française et germanique¹ en Belgique*.

Cependant ce n'est pas le côté politique de la querelle qui a surtout appelé son attention. Il a été attiré beaucoup plus par son côté juridique. Il a compulsé avec un véritable amour ces actes de procédure, ces dépositions de témoins, ces enquêtes, ces mémoires, hérissés de citations de droit romain et de droit canonique, que les procureurs des fils de Marguerite de Constantinople ont rédigés à l'envi pendant nombre d'années.

Juriste de profession, il a débrouillé avec un tact très sûr cette procédure si compliquée et si curieuse, et l'exposition sobre et lumineuse qu'il en fait, emporte la conviction. On peut dire qu'à cet égard, son travail est définitif. Grâce à lui, la querelle des d'Avesnes et des Dampierre est sans doute le débat féodal dont l'histoire est le mieux connue. Elle nous apparaît comme une action politique parallèle, en quelque sorte, à un procès civil. Elle pourrait servir à démontrer la justesse des paroles de Stubbs sur les guerres de l'époque moderne, qui se font pour des intérêts, et sur celle du moyen âge, qui se faisaient pour des droits.

Parmi les parties les plus instructives de l'étude de M. Duvivier, je signalerai en première ligne les conclusions sur la sentence de St Louis en 1246. L'auteur montre fort bien qu'il n'y faut voir qu'un compromis laissant intacte la grosse question de la légitimité des d'Avesnes. Ce fut un *arrêt de circonstance*, et l'arbitre n'oublia pas, dans cette affaire, ses propres intérêts. " On peut dire que ce ne fut pas St Louis qui prononça, mais le roi de France „. On lira avec non moins de profit les chapitres traitant des deux procès relatifs à la légitimité des d'Avesnes. Dans le premier, intervenu après la sentence royale, Marguerite se montra favorable à ses fils aînés; dans le second, au contraire, la haine qu'elle

¹ Allemande ou même, pour être tout à fait exact, impériale, n'aurait-il pas mieux valu ?

avait amassée contre eux après la défaite de Westcapelle et la confiscation de la Flandre impériale par Guillaume de Hollande, la poussa, au prix de son propre déshonneur, à les faire déclarer bâtards.

Il me reste à présenter à M. Duvivier quelques objections de détail. Suivant l'opinion courante, il considère Baudouin d'Avesnes comme l'auteur de la chronique qui est connue sous son nom dans notre historiographie nationale, et partant, il se réfère volontiers au témoignage de cette chronique. Or, il n'est pas difficile de démontrer que c'est seulement sur une erreur assez inexplicable que reposent les titres littéraires de Baudouin d'Avesnes. M. Duvivier n'a pu s'empêcher de s'étonner de le trouver " discret comme la tombe ", sur tous les événements qui intéressent sa famille. Il a remarqué aussi que le pseudo-chroniqueur exagère énormément le chiffre des combattants à la bataille de Westcapelle, à laquelle cependant il a assisté. Ces indices suffiraient déjà à rendre fort suspecte l'attribution de notre chronique à Baudouin. Mais pour peu que l'on examine attentivement la question, aucun doute ne subsiste plus. Le seul texte que l'on invoque pour faire de Baudouin d'Avesnes l'auteur de la chronique, est le passage suivant du *Lignage de Coucy* : " Ce livre icy parle du lignage de Coucy, de Dreux, de Bourbon et du lignage de Courtenay; et le feist messire Enguerrand, sires de Coucy, d'Oysy et de Montmiral, extraire des originaux d'un grant livre de croniques que messire Baudouin d'Avesnes, jadis sire de Beaumont, avoit; lequel livre parloit de toutes les anciennes lignées tant des roys comme des barons de France; mais ly sires de Coucy dessus-dis a prins seulement et faict extraire des originaux les quatre lignées dessus-dites, et faict accroistre selon ce que les lignages estoient depuis creus et multipliés; et feist ce livret escrire l'an de l'incarnation Nostre-Seigneur Jésus-Christ M. CCC. III, ou mois de May. Auquel livre il faict mention de plusieurs dont ne parle point ou grand livre monseigneur Baudouyn d'Avesnes, car ils n'estoient point encore nés ¹ „.

¹ Voy. KERVYN DE LETTENHOVE, *Istorie et croniques de Flandre*, t. I, p. XIX. Le texte est visiblement modernisé.

Kervyn de Lettenhove a cru trouver dans ce passage la preuve certaine que le *grand livre*¹ qui a servi de source au *Lignage de Coucy*, avait pour auteur Baudouin d'Avesnes. D'après lui, si les premières phrases du texte ne donnent Baudouin que pour le possesseur du livre en question (*que Messire B. d'A. avoit*), ses derniers mots, en revanche, le désignent comme l'écrivain (*dont ne parle point ... monseigneur B.*). Heller², tout en admettant la même interprétation que Kervyn, ne va pas aussi loin que lui. Il pense que Baudouin a fait seulement compiler sous ses yeux les chroniques qui portent son nom. Il est étonnant que ces deux érudits aient pu se tromper aussi complètement sur le sens d'un texte aussi clair. En réalité, pas un mot dans le *Lignage de Coucy* n'attribue la paternité du *grand livre* à Baudouin d'Avesnes. Dans le passage considéré comme décisif "dont ne parle point au grand livre monseigneur Baudouyn d'Avesnes, „monseigneur n'est pas sujet de *parle* mais complément déterminatif de *livre*³, et il faut traduire : dont [on] ne parle point dans le grand livre de monseigneur Baudouin d'Avesnes. Ainsi, notre texte nous apprend seulement que Baudouin était propriétaire d'une chronique, dont Enguerrand de Coucy a fait extraire plus tard les détails relatifs à sa famille⁴. Et c'est encore trop à mon avis de dire avec Heller que cette chronique fut rédigée dans l'entourage et sous l'inspiration du fils de Marguerite de Flandre. Comprendrait-on en effet, s'il en avait été ainsi, les exagérations relatives à la bataille de Westcapelle; s'expliquerait-on surtout, le silence gardé sur la participation de

¹ Le grand livre en question est certainement la chronique dite de Baudouin d'Avesnes.

² Über die Herrn Balduin von Avesnes zugeschriebene Hennegauer Chronik. (*Neues Archiv der Gesellschaft für ältere deutsche Geschichtskunde*, t. VI, p. 142).

³ Est-il besoin de rappeler ici qu'au XIV^e siècle le français possède encore deux formes distinctes pour le cas sujet et les cas obliques. Dans l'espèce, le mot *messire* au nominatif devient *monseigneur* à l'accusatif, au génitif et au datif. Notre texte dit très correctement : *que messire Baudouin d'Avesnes avoit*, et : *ou grant livre monseigneur Baudouin d'Avesnes*.

⁴ C'est dans ce sens qu'il avait été interprété déjà par V. LECLERC *Histoire littéraire de la France*, t. XXXI, p. 753.

Jean d'Avesnes à l'élection de Richard de Cornouailles comme roi des Romains? Je sais bien que notre chroniqueur s'abstient soigneusement de mentionner le fatal mariage de Baudouin d'Avesnes et ses conséquences, ainsi que la mort tant commentée de Guillaume de Dampierre au tournoi de Trazegnies. Mais que peut on conclure de là, si ce n'est qu'il a jugé utile de ne pas réveiller des souvenirs pénibles pour la dynastie des d'Avesnes, qui régnait en Hainaut au moment où il écrivait?

M. Duvivier semble disposé, en divers passages de son livre, à reconnaître à Jacques de Guyse une autorité plus grande que celle qu'on s'accorde habituellement à lui attribuer¹. Il croit entre autres au caractère historique des détails que Jacques nous rapporte sur les *Ronds* du Hainaut, et il explique par l'institution de la vengeance la conduite de ces *outlaws* du XIII^e siècle. Cette explication est malheureusement plus ingénieuse que solide. Il faut continuer à considérer comme une fable l'histoire de la *societas rotundorum*. Il en serait sans doute autrement si deux chartes du XIII^e siècle, qui mentionnent l'existence des *Ronds*, étaient authentiques. M. Duvivier l'a bien compris et après avoir étudié ces documents, que M. Wauters rejette comme apocryphes, il déclare qu'il n'y voit rien qui les rende suspects. Pourtant l'un et l'autre présentent des particularités qui doivent les faire décidément arguer de faux. Le premier mentionne des *aurei*, alors que l'on sait très certainement qu'aucune monnaie d'or n'a été en usage dans notre pays au cours du XIII^e siècle. Quant au second, il donne à l'évêque de Liège, Henri de Gueldre, le titre d'*electus Leodiensis et dux Bullionensis*, que ce prince n'a jamais porté². L'histoire des

¹ M. Duvivier n'a pas connu l'étude très importante que Wilman a consacrée à ce chroniqueur dans l'*Archiv der Gesellschaft für ältere deutsche Geschichtskunde*, t. IX.

² Les deux chartes en question nous ont été conservées par Jacques de Guyse. M. Duvivier les a imprimées dans son t. II n^{os} 177 et 179. Jacques donne une troisième lettre par laquelle le bailli de Hainaut prie l'évêque de Liège de bannir les *Ronds* de ses États (Duvivier n^o 178). Bien que le texte de cette troisième lettre, qui est fort courte, ne contienne pas de détails propres à la faire rejeter, il est probable qu'elle est fausse comme les deux autres, puisqu'elle vient de la même source et se rapporte aux mêmes événements.

Ronds, privée ainsi de ses preuves diplomatiques, n'est plus qu'une simple fable. Rien n'empêche pourtant d'admettre qu'elle ait un fond de réalité et se rapporte à des mouvements populaires provoqués en Hainaut par les exactions de Marguerite.

La longueur de cette digression ne doit pas tromper le lecteur sur son importance. Elle ne touche, en réalité, qu'à des points fort accessoires du livre de M. Duvivier. Il serait malaisé d'ailleurs d'augmenter le nombre des questions sur lesquelles on différera d'avis avec lui ¹. Dans l'ensemble comme dans les détails, son œuvre, longuement méditée, richement documentée et écrite avec une critique très sûre et très prudente, prend place sans conteste parmi les meilleurs travaux historiques publiés en Belgique dans les dernières années.

H. PIRENNE.

Van Sente Brandane, *naar het Comburgsche en het Hulthem-sche Handschrift opnieuw uitgegeven door E. BONEBAKKER*. I. *De Teksten*, II. *Inleiding en Aanteekeningen*. Amsterdam, gebr. Binger, 1894. 66 et xxviii + 72 pp. in-4°.

Saint Brandan — d'autres disent Saint Brandaines — est un des saints les plus célèbres de l'Irlande. Il vécut au IV^e siècle († 576 ou 577), fut abbé d'un couvent en Galloway, au sud-ouest de l'Écosse, et aurait, après un long voyage sur

¹ Voici quelques menues remarques faites à la lecture. — P. 11. A côté des chroniqueurs belges et français, il aurait été utile de citer aussi les historiens hollandais, entre autres Melis Stoke et Willelmus Procurator. — P. 89 n. La chronique de Gand citée n'est autre que les *Annales Gandenses* aujourd'hui publiées dans le *Mon. Germ. Hist. Script.* t. XVI. — P. 125. Il n'est guère possible que Jean d'Avesnes se soit rendu à Rome. C'est sans doute à Lyon qu'il aura vu Innocent IV. — P. 207. La tradition d'*honoravit* est, je pense : lui rendit l'honneur. — P. 235 et suiv. M. D. aurait trouvé des détails utiles dans l'ouvrage de M. Sternfeld, *Karl von Anjou*, Berlin, 1888. — Je ferai enfin remarquer, en terminant, que plusieurs parmi les dates des pièces justificatives publiées par M. D. ont été mal réduites au style moderne : N^o C. 17 août, au lieu de 20 août; CVI. 12 août, au lieu de 13 août; CXXI. 24 novembre, au lieu de 20 novembre; CXXXVI-CXXXIX, 1 septembre au lieu de 31 août, etc.

mer, écrit un livre *de fortunatis insulis*. De bonne heure la légende fait de lui un Ulysse parmi les saints. Une rédaction latine, qui existait déjà au X^e siècle, raconte qu'un jour il brûla un récit des merveilles de la création, parce qu'il ne pouvait y croire. Là-dessus un ange lui apparaît et lui ordonne de voyager pendant neuf ans sur les différentes mers pour se convaincre de la toute-puissance de Dieu. Ces voyages en effet déroulent à ses yeux une série ininterrompue de merveilles plus étonnantes les unes que les autres. A son retour il dépose son journal de voyage sur l'autel de la sainte Vierge et meurt après avoir à peine eu le temps de célébrer une dernière fois la messe.

On peut difficilement se figurer un mélange plus extravagant de mythologie classique, bretonne et germanique avec des traditions bibliques et chrétiennes et des rêveries monastiques, que les Bollandistes appellent avec raison des *deliramenta apocrypha*. Plusieurs cependant admettent que tout cela repose sur un souvenir lointain d'une expédition aventureuse vers un nouveau monde, entreprise par un précurseur de Colomb, mais dont toute notion historique se serait perdue¹.

Pendant plusieurs siècles la légende est reproduite en prose ou en vers dans plusieurs langues de l'Europe, notamment aussi en néerlandais.

Une traduction moyen-néerlandaise en prose du XV^e siècle de la *Vita S. B.*² nous est connue par un manuscrit de la bibliothèque de l'Université d'Utrecht, qui contient 18 vies et légendes de saints. La *Vita* a été éditée d'après trois manuscrits par Jubinal (1836), et d'après deux autres manuscrits par Schröder (1871), mais il en existe encore d'autres, et le moyen-néerlandais n'est la traduction d'aucune des cinq rédactions latines déjà éditées.

Nous n'avons pas encore non plus de certitude pour la source des deux traductions moyen-néerlandaises en vers, que M. Bonebakker vient de rééditer avec une introduction et

¹ Voir J. TE WINKEL, *Geschiedenis* (1887), I, 279-283, et W. JONCKBLOET, *Geschiedenis* (1888), I, 433-436.

² Éd. H. MOLTZER, dans *Bibliotheek van Nnl. Lett.* XLV.

des notes. Elles se trouvent, l'une au n° 2 du manuscrit Van Hulthem¹, l'autre au n° 11 du manuscrit de Combourg². Ce sont deux remaniements indépendants d'un même texte néerlandais perdu, qui remonterait au XIII^e, peut-être à la fin du XII^e siècle, et qui serait la traduction d'un texte haut-allemand, également perdu, mais remanié à son tour dans un poème moyen-allemand, un poème bas-allemand et une rédaction en prose haut-allemande³.

Telle est la filiation fixée par M. Bonebakker et, à peu de modifications près, généralement admise. Mais il nous semble que les vers 2263-2275 du texte Combourgeois donnent à réfléchir (ce passage n'a pas de parallèle dans le texte de Van Hulthem), car il est peu probable que le traducteur eût fait allusion aux rédactions *latines*, conservées dans de nombreux couvents et dans de nombreuses localités, s'il avait traduit sur un texte allemand.

L'éditeur nous donne une reproduction fidèle de ses deux textes et les juxtapose pour en faciliter la comparaison. Mais cette fidélité doit s'entendre *cum grano salis* : ainsi il a ajouté la ponctuation et fait un alinéa pour chaque vers — soit — ; mais en outre il a employé les majuscules initiales et distingué *i - j* et *u - v* d'après l'orthographe moderne ; il a négligé d'indiquer par un moyen typographique les abréviations déchiffrées, et il s'est permis de remplacer par *oo* tous les *oe* non-étymologiques. Ces modifications peuvent difficilement se défendre de la part de quelqu'un qui croit que les éditions de textes moyen-néerlandais n'ont de l'intérêt que pour la science et ne doivent se faire que pour les savants. Cependant il a scrupuleusement respecté l'orthographe, la liaison et la séparation des mots, les formes des désinences, de sorte que, somme toute, nous avons enfin une bonne édition de nos textes de saint Brandan.

L'introduction décrit les textes et justifie la façon dont la

¹ Éd. PH. BLOMMAERT, *Oudvlaemsche Gedichten* (1838) I. — Sur le manuscrit Van Hulthem, voir SERRURE, *Vaderlandsch Museum*, III.

² Éd. PH. BLOMMAERT, *ibid.* (1841) II et W. BRILL, *Biblioth. van Mnl. Lett.* VI. — Sur le manuscrit de Combourg, voir KAUSLER, *Denkmäler* (1840) I, xxix et suiv.

³ Éd. SCHRÖDER avec le texte latin (1871).

réédition est faite. Les notes expliquent tous les faits grammaticaux et lexicographiques difficiles ou remarquables et proposent très souvent des corrections heureuses aux leçons des manuscrits. Cependant il arrive quelquefois que l'éditeur, se plaçant à un point de vue exclusivement conservateur, ait voulu défendre quand même des leçons contradictoires : ainsi *ic*, 568 Combourg, et *hi*, 551 Van Hulthem, donnent d'après lui tous les deux un sens convenable, alors que le contexte exige manifestement *ic*. Dans leur ensemble les notes sont bonnes et constituent un progrès sur la *Bijdrage* de BERGSMAN (Groningue, 1887), qui était d'ailleurs elle-même un travail de mérite.

J. VERCOULLIE.

PAUL SABATIER. **Vie de St François d'Assise.** Paris, 1894, in-8°.

“ L'amour, dit quelque part M. Sabatier, est la véritable clef de l'histoire, „ et si peut-être tout le monde ne sera pas, sur ce point, de son avis, il est incontestable du moins que l'amour qu'il a éprouvé pour son héros explique l'heureuse fortune de son livre. En moins d'un an, la vie de S. François d'Assise a eu six éditions et quoique l'intérêt du sujet et l'orientation de plus en plus manifeste des esprits vers les hommes et les choses du moyen-âge n'aient pas été étrangers à ce brillant succès, l'auteur peut, à bon droit, en revendiquer pour lui la plus grande part. Il a réussi tout à la fois à charmer les gens du monde et à mériter les éloges des érudits de profession. Aucune peine, aucun effort n'ont rebuté sa piété franciscaine. Il a voulu tout voir et tout contrôler par lui-même. Il a parcouru maintes fois les beaux paysages de l'Ombrie où s'est écoulée la vie du Saint, il a erré sur ses traces dans la ville et dans la banlieue d'Assise, qui sont encore à peu près ce qu'elles étaient il y a six ou sept siècles. Mais il n'a pas négligé non plus la tâche moins attrayante de compulsier les archives et les bibliothèques, de critiquer les sources et de discuter les résultats de ses devanciers. Il est arrivé ainsi à faire de cette figure si originale et si charmante de S. François un portrait qui, dans ses traits

essentiels, semble aussi exact qu'il est vivant. Sans doute, bien des difficultés subsistent encore et M. Sabatier ne se flatte pas d'avoir fait la lumière sur tous les points. Les documents relatifs au *poverello* ont été trop remaniés pour qu'il soit possible d'arriver partout à la certitude ou même à un degré de vraisemblance suffisant. L'hypothèse, ou si l'on veut l'invention, doit nécessairement jouer ici un grand rôle. Trop souvent, l'auteur n'a pu suivre d'autre guide que son sentiment personnel, et l'on sait combien un pareil guide est sujet à s'égarer.

La classification des sources adoptée par M. Sabatier est très judicieuse et très complète. Rien d'important ne semble lui avoir échappé. Le premier, il a utilisé des documents très précieux conservés dans les archives du Sacro-Convento d'Assise. En règle générale, ses conclusions sur la valeur des diverses biographies emportent la conviction. Parmi les parties les plus intéressantes de son étude, je signalerai spécialement les pages consacrées au *Speculum vitae S. Francisci et sociorum ejus*, ouvrage imprimé au commencement du XVI^e siècle, et dans lequel l'auteur croit avoir retrouvé des lambeaux de la légende originale des Trois-Compagnons. En revanche, on souhaiterait que M. Sabatier eût passé moins rapidement sur la question de l'authenticité des lettres attribuées à S. François, et qu'il eût traité moins dédaigneusement (p. XLI) un détail paléographique qui, dans l'espèce, a une importance considérable.

Nous ne pouvons naturellement songer à résumer ici, en quelques mots, la biographie de S. François, telle que M. Sabatier l'a reconstituée avec autant de science que d'habileté. Nous nous bornerons à consacrer les dernières lignes de ce compte rendu à l'examen d'une idée qui, à mesure que l'on avance dans la lecture de l'ouvrage, se dégage de plus en plus nettement.

M. Sabatier croit que S. François n'a supporté qu'à contre-cœur l'intervention de Rome dans ses affaires, et il considère cette intervention comme déplorable. Entre les frères de la Commune-Observance et les Zelanti, il n'hésite pas : il est résolument pour les derniers. D'un bout à l'autre du livre, la papauté apparaît comme le mauvais génie de la réforme franciscaine, qui la détourna de sa voie et lui fit manquer

son but. Elle fit aboutir ce mouvement, anti-monastique à l'origine, à la constitution d'une nouvelle famille de moines.

Il est pourtant impossible de comprendre comment les Franciscains eussent pu, au XIII^e siècle, se développer en dehors de l'église et indépendamment d'elle. Leur sort a été celui de tous les réformateurs religieux du moyen âge. Laissés à eux-mêmes, ils eussent sans doute étonné le monde par leurs vertus et leur enthousiasme, mais ils n'eussent rien fondé de durable. Leur œuvre ne pouvait subsister qu'en s'appuyant sur l'église. S. François avait peut-être rêvé pour ses frères d'autres destinées. Il appartient à cette race de Saints, mystiques et poètes, que représentent, déjà quatre siècles avant lui, les moines irlandais du VIII^e et du IX^e siècle, les S. Colomban et les S. Gall. Pas plus qu'eux, il n'a songé que, pour conquérir le monde, il fallait avant tout une discipline sévère et une force organisée. Et de même qu'il a fallu que ce fût S. Boniface qui accomplit, d'accord avec Rome, l'œuvre dont n'avaient pu venir à bout les efforts solitaires des missionnaires celtiques, de même c'est au pape qu'il appartient de fonder l'ordre des Franciscains, et de créer une des plus puissantes *milices* qui aient jamais combattu pour l'église catholique.

H. PIRENNE.

La Bastille. — *Histoire et description des bâtiments.* — *Administration.* — *Régime de la prison.* — *Événements historiques,* par F. BOURNON. Paris, 1893. Imprimerie Nationale (Collection de l'Histoire générale de Paris).

Un jeune historien français, M. F. Bournon, en publiant son livre sur la Bastille, a rendu un grand service aux amis de l'histoire. Tous ceux, et ils sont nombreux, qui, ne pouvant par eux-mêmes consulter les documents d'archives ou lire tous les livres, monographies et articles de revues parus sur la matière, éprouvent le besoin qu'on leur donne un tableau d'ensemble, qu'on leur présente des conclusions précises et claires, doivent lui en savoir infiniment gré.

Répondre à ce besoin et y satisfaire, c'est là en effet le

mérite réel de l'ouvrage si intéressant que nous renseignons ici, car il clôt en quelque sorte une série de travaux divers publiés depuis quelques années sur l'histoire de la Bastille, sur celle de son régime intérieur, de son administration, enfin sur la prise de la célèbre forteresse, le 14 juillet 1789.

Ce qui fait la valeur du livre de M. Bournon, c'est que celui-ci ne s'est pas contenté de recourir aux publications de ses prédécesseurs, mais qu'il a travaillé à l'aide des sources mêmes, et que tout en utilisant, comme de raison, les découvertes essentielles déjà faites, il les revise et les rectifie plus d'une fois.

Quelles sont les sources officielles dont il a été fait usage? Les archives de la Lieutenance de police, conservées à la Bibliothèque de l'Arsenal de Paris; le fonds français du dépôt des manuscrits de la Bibliothèque Nationale, où se trouvent une série de lettres de cachet, un recueil complet des lettres du lieutenant de police Lenoir, en 1778, ainsi que d'autres collections précieuses; le fonds Clairambault, appartenant au même dépôt; le département des estampes, qui y est annexé; les Archives Nationales, celles de la Préfecture de Police, celles de la Ville de Paris, certains documents de la Bibliothèque Mazarine, des registres conservés au Musée Carnavalet.

On le voit, nul historien ne saurait être mieux armé que M. Bournon.

En outre, celui-ci a fait un usage judicieux et prudent des mémoires et écrits parus au XVIII^e siècle sur la Bastille, il a enfin mis à profit les différents travaux modernes de Franç. Ravaisson, de MM. L. Ravaisson, Funck-Brentano, Bégis, V. Fournel, Couret, Seré, et s'est aidé, pour ses recherches bibliographiques, des si utiles recueils de MM. Tournoux (*Bibliographie de l'Histoire de Paris pendant la Révolution française*) et A. Tuetey (*Répertoire général des sources manuscrites de l'histoire de Paris pendant la Révolution française*).

Cette histoire de la Bastille offre donc toute garantie de science; elle réunit toutes les conditions voulues pour être lue sans défiance et en toute sûreté. De plus elle est écrite dans un style clair en même temps que sobre, et les faits sont présentés d'une façon sereine et *impartiale*. C'est en résumé une œuvre bonne et forte et, pour conclure nous croyons devoir

reproduire ces mots d'un critique expert entre tous en la matière, M. Funck-Brentano (*Bibliothèque de l'École des chartes*, Mai-Août 1894, p. 361) : " La série nombreuse de publications dont la Bastille a été l'objet depuis 1889 vient d'être close par l'important ouvrage de M. F. Bournon, où l'on trouvera l'histoire *définitive*, et, il est presque permis de le dire, officielle de la célèbre forteresse, dont le rôle, puis la chute, ont été l'objet de tant de discussions. Rien n'est laissé de côté dans l'œuvre qui nous occupe, et l'on apprend à connaître la Bastille sous toutes ses faces, aussi bien dans ses murs même que dans les fonctionnaires qui l'administraient, les prisonniers qui l'ont habitée, et les émeutiers qui la renversèrent. „

De là, la division même de l'ouvrage en quatre parties, respectivement relatives à la description de la prison-forteresse, à son administration, à son régime, et à son histoire à travers les siècles.

Le premier chapitre offre, relativement aux suivants, un intérêt secondaire, d'autant plus que la disposition et l'aspect de la vieille " Bastille Saint-Antoine „ changèrent peu, de sa fondation, en 1370, jusqu'à sa disparition, en 1789.

Le second chapitre, traitant de l'administration, est déjà beaucoup plus instructif. On y voit, le caractère de la Bastille varier pendant longtemps, celle-ci être alternativement forteresse et prison d'État, comme ce fut déjà le cas sous Louis XI, et devenir enfin, sous Richelieu, et d'une façon définitive, ce qu'elle resta jusqu'au jour de sa chute, c'est-à-dire un lieu de détention et de mise au secret de prisonniers autres que ceux de droit commun.

Pour administrer le " château, „ il existait, comme on sait, un assez grand nombre d'officiers royaux, chefs des services intérieurs de la prison ou commandants des troupes de garnison. Grâce à M. Bournon, nous connaissons bien maintenant, outre les budgets de la Bastille depuis Louis XIV, les traitements et les attributions de ces différents fonctionnaires : " capitaine gouverneur, „ lieutenant du Roi, major, aide-major, ingénieur-architecte, médecin, " chirurgien-major „ jusqu'aux humbles " portecclés, „ ainsi que la composition de la garnison, la solde, le recrutement, etc. Chose nouvelle, l'auteur est parvenu à dresser d'une manière à peu près complète la liste

chronologique des gouverneurs, lieutenants du Roi, majors et aide-majors, depuis Jean La Personne, vicomte d'Acy, probablement le premier gouverneur (1386-1392), jusqu'au malheureux de Launey (et non de Launay), mis à mort le 14 juillet 1789.

La partie la plus curieuse, la plus remplie de faits et aussi la plus neuve pour le grand public, est celle qui traite du régime intérieur de la prison, déjà étudié en détail par M. Funck-Brentano (*Revue historique*, 1890).

Mais c'est à dessein que ce côté de l'histoire de la Bastille n'est pas présenté dans tout son développement. L'auteur a préféré s'en tenir aux conclusions, aux traits généraux " où „ les figures ne sont pas traitées isolément, mais par catégories, „ et qui montrent ce que fut, suivant les époques, le régime „ applicable à chacune d'elles. „ (Introduction, page III). Régime variable, s'il en fut, variable suivant les personnes, suivant les temps et où chacun pouvait trouver à puiser des faits le condamnant ou le défendant contre ses accusateurs d'autrefois et d'aujourd'hui. Parmi ces faits, les uns, — les plus nombreux à la vérité, — font de la Bastille, comme dit M. Bournon, une " prison aimable et hospitalière entre toutes, „ d'autres tendraient à prouver le contraire. En somme, rien n'était plus variable (avant 1750) ni plus arbitraire que le régime de la Bastille.

Quoi qu'il en soit, il faut absolument, en la matière qui nous occupe, étudier d'après les textes; il ne faut pas " malgré tout „ apporter dans cette étude des idées préconçues. „ (p. 117). — " Faute d'avoir étudié et comparé ces textes, pour s'en „ être aveuglément rapporté aux allégations mensongères de „ Renneville ou du faux Latude (Danry), aux récits de Linguet, „ dont le fond est l'hyperbole, on avait représenté la Bastille „ comme un lieu de tortures matérielles et morales, où les „ prisonniers pourrissaient au fond de leurs cachots, privés „ de tout soin. Cette opinion ne résiste pas à la lecture des „ règlements de la prison, des instructions données aux porte- „ clefs, des bulletins rédigés par le major, des comptes du „ mobilier et de la cuisine „ (Introduction, p. IV), nous pourrions ajouter, des mémoires, même peu bienveillants, de certains détenus. " De toutes les prisons d'alors, la Bastille

„ était certainement la moins cruelle.... C'était une prison „ d'État; on y entraît arbitrairement par ordre du Roi, sans „ savoir quand on en sortirait, et si la liberté est le plus précieux de tous les biens, la crainte de ne la recouvrer jamais „ doit être le plus affreux supplice. „ Cela est incontestable et n'a jamais été contesté non plus. Mais ce qui ne doit plus, il faut l'espérer après les travaux de MM. Bégis, Funck et Bournon, être accepté et reproduit de livre en livre, ce sont les fausses traditions, les racontars, les exagérations, dont s'est composée jusqu'ici l'histoire du régime appliqué aux embastillés. Les pages que notre auteur y consacre, résumant toutes les découvertes antérieures, ne peuvent plus permettre le moindre doute à ce sujet; car aucun fait caractéristique n'y est omis, aucune parcelle de la vie du prisonnier n'y est laissée dans l'ombre. La lumière a été portée partout, elle a pénétré dans tous les recoins de la terrible forteresse! Et aujourd'hui enfin, plus d'un siècle après sa destruction, elle apparaît sous son véritable aspect. Si les Français de 1789 avaient connu, comme nous la connaissons maintenant, la vérité sur ce qu'était la Bastille et sur ce qui s'y passait en réalité, ou si l'autorité n'avait pas toujours laissé planer sur elle un mystère qui, il faut bien le dire, était aussi inutile que dangereux, il est probable qu'il n'y aurait jamais eu de 14 juillet et que la Bastille eût été démolie “ par voie administrative, “ comme il en avait du reste été question à plus d'une reprise (projets de Corbes [1784], de Puget, et de Davy de Chavigne, 8 juin 1789)!

La dernière partie de l'ouvrage de M. Bournon est, encore une fois, intéressante et instructive à plus d'un titre, surtout en ce qui concerne les événements des 13 et 14 juillet 1789. Il y aurait beaucoup à y puiser pour le mettre en relief aux yeux du lecteur. Mais nous devons nous borner. Qu'il nous suffise de dire que celui qui voudrait connaître les causes directes et réelles de l'événement, sa portée et son importance exactes, avoir des détails sur le siège, savoir ce qu'il advint des vaincus et des vainqueurs, ce que l'on fit des pierres même de l'édifice (fabrication et vente de “ petites bastilles “ par Palloy), etc., trouvera dans le livre de M. Bournon de quoi le satisfaire : récit attachant et clair, notes nombreuses et puisées aux sources les plus diverses et les plus sûres, appendices et pièces justificatives pleines d'intérêt.

Nous ne croyons pas que l'éloge que nous avons fait du livre de M. F. Bournon soit exagéré. Il faudrait de nombreuses pages pour noter uniquement les résultats acquis désormais à l'histoire grâce à lui, — et à ses devanciers, — dans le domaine qu'il a exploré pour le compte de la Commission des travaux historiques de la Ville de Paris.

F. MAGNETTE.

Docteur en Philosophie.

Paris, octobre 1894.

Les Trade-Unions et les associations professionnelles en Belgique (projet de loi) *par* ERNEST DUBOIS, *chargé de cours à l'Université de Gand.* — Gand, Siffer, 1894. 1 vol. in-12°. 224 pp.

Au moment où le projet de loi sur les syndicats professionnels allait de nouveau être déposé sur le bureau de la Chambre des Représentants, M. Dubois, comprenant l'utilité de la législation comparée en cette matière, a entrepris d'étudier d'une façon toute particulière les *trade-unions* anglaises.

Son livre comprend deux parties : la première est l'exposé méthodique, non purement objectif, mais en même temps critique du régime sous lequel vivent les *trade-unions*, et des conséquences produites par les lois qui les régissent et par l'esprit d'initiative individuelle dont elles sont si fortement imprégnées.

La consécration intégrale du droit d'association est un fait relativement récent dans le Royaume-Uni. Jusqu'en 1824 les coalitions étaient interdites, et jusqu'en 1871 la jurisprudence avait persisté à considérer comme illégales les associations d'ouvriers dont le but serait d'influer sur les salaires et les conditions du contrat de travail. Ce sont les lois organiques de 1871-1876 qui d'une part ont pleinement reconnu la légitimité des *trade-unions*, et d'autre part ont défini, avec une assez grande largesse de droits et de privilèges, leur situation juridique. A partir de cette date nous les voyons se développer et prospérer, prendre un essor considérable.

L'étude de la situation actuelle des *trade-unions* embrasse

la plus grande partie du volume de M. Dubois. En parlant du but que ces associations poursuivent, il distingue les intérêts professionnels proprement dits et les institutions de prévoyance qui peuvent venir se greffer sur les premiers. En Angleterre les unions sont les unes " professionnelles ", les autres " mutualistes ", d'autres encore sont mixtes. Les préférences de l'auteur vont manifestement à ces dernières. A ce propos il fait d'ailleurs ressortir l'évolution suivie par les *trade-unions* au cours de ce siècle et dont l'opposition entre l'ancien unionisme et le *neo-trade-unionism* est une des phases. Ce dernier a pour caractéristique essentielle de substituer aux unions principalement ou partiellement mutualistes des unions strictement et exclusivement professionnelles.

Sur les autres points, M. Dubois nous fournit également des renseignements puisés aux meilleures sources et mis au courant des derniers événements, notamment pour tout ce qui concerne la composition des unions, leur organisation intérieure, leurs rapports avec les autres associations, spécialement avec des fédérations dont elles-mêmes font partie, enfin, l'attitude des *unions*, soit vis-à-vis des patrons, soit vis-à-vis des ouvriers non-syndiqués.

Ainsi préparé par l'étude de la législation étrangère, l'auteur développe dans la seconde partie de son travail, une proposition de loi conçue par lui au point de vue belge. Article par article, il justifie brièvement chacune des dispositions que son projet contient. C'est ici que l'on s'aperçoit du parti que l'on peut tirer des expériences déjà faites en d'autres pays.

Il en arrive ainsi à compléter et à amender en plus d'un point important le projet officiel déposé au Parlement, et à rectifier certaines idées courantes.

Parmi les principales stipulations de son projet, on peut citer celles qui déterminent quelles personnes pourront faire partie des associations professionnelles soit comme membres effectifs, soit comme membres honoraires, qui fixent les droits et obligations des femmes mariées et des mineurs dans ces sociétés. Il se prononce d'une façon catégorique contre l'octroi de la personnification civile aux associations de personnes adonnées à une profession libérale, telles que le barreau, l'enseignement, etc. Il exclut de l'administration des syndicats

les individus tarés, comme les faillis et les condamnés, et en outre, ainsi que le fait la loi anglaise, les débiteurs de boissons. Peut-être faudrait il réclamer de plus sérieuses garanties contre la tyrannie des syndicats qui pourront, par la modification que le ministre de la justice a proposée à l'article 310 du Code Pénal, user et abuser de leur puissance contre les ouvriers non syndiqués : le mal n'est pas imaginaire puisqu'il s'est déjà présenté à diverses reprises en France.

Le livre de M. Dubois vient à son heure. Mais pour être un livre d'actualité, ce n'en est pas moins un travail rigoureusement scientifique. L'auteur indique en note et en appendice les sources de ses informations, les documents et les ouvrages sur lesquels il s'est appuyé. Les législateurs et les publicistes auront à consulter cette étude, et il faut espérer qu'ils s'en serviront pour améliorer autant que possible la loi future sur les associations professionnelles en Belgique.

O. PYFFEROEN.

VARIA.

FRANCE. — M. Sylvain Lévi a fait paraître dans la *grande Encyclopédie*, un article assez étendu (XX. 669-711) où il passe en revue et analyse presque tous les problèmes relatifs à l'Inde. Je suis heureux de signaler cette étude à la curiosité des indianistes, à celle de tous les esprits soucieux d'avoir une vue nette et documentée des civilisations indiennes.

Dans la situation actuelle de nos connaissances, l'article de M. S. Lévi répond à un véritable besoin, et il n'est pas un "*indian scholar*", si versé qu'il soit dans la technique de son métier, qui ne le lise avec profit. L'extrême division du travail, imposée rigoureusement par la redoutable richesse des sources, présente un grave inconvénient : elle isole le travailleur dans un cercle relativement étroit, elle le condamne à l'examen minutieux des détails, spécialise et restreint son champ d'investigation. Absorbé dans la dissection de faits et de documents particuliers, l'indianiste

ne comprend pas suffisamment le développement normal de la vie indienne et l'infinie complexité des problèmes : les arbres l'empêchent de voir la forêt. De là des méprises cruelles. L'étude de M. S. Lévi ouvre de larges horizons et donne une synthèse heureuse de l'ensemble; cette étude sera donc la très bien venue.

Le Védisme, le Jaïnisme, le Bouddhisme, le Brahmanisme sous ses différentes faces — pour ne parler que des religions — sont trop souvent considérés en eux-mêmes, avec une préoccupation médiocre de leurs rapports réciproques, de leur incontestable parenté. Or, naturellement et logiquement issus d'un milieu commun, ces divers mouvements religieux ne peuvent être saisis dans leur signification véritable et scientifiquement interprétés, si l'on n'a point conscience de leur unité fondamentale.

Nous savons aujourd'hui que l'Inde, longtemps envisagée comme un pays fermé, isolé de la civilisation générale, a subi le contre-coup de toutes les révolutions de l'Asie et de l'Europe; qu'à son tour, élaboratrice patiente et ingénieuse d'idées et de notions généralisées depuis, elle peut réclamer une large part dans ce patrimoine commun à l'humanité que les Grecs et l'Orient nous ont légué. Il importe d'étudier l'histoire de ces actions et réactions successives, de reconnaître le cas échéant l'influence des Perses, des Grecs et des Musulmans. L'Inde n'est pas assez riche en chroniques et en traditions codifiées pour que son historien puisse négliger aucune source d'information : il devra interroger les Grecs, les Chinois et les Arabes.

Surtout il est un champ d'études merveilleusement fécond pour l'indianiste, qu'il soit védisant ou archéologue : c'est l'Inde actuelle, où survivent, non seulement les idées, mais encore les pratiques de l'antiquité. L'âme hindoue est restée la même, passionnée, extatique, soucieuse des formules plus que des réalités, ou pour mieux dire, voyant dans les formules, dans l'agencement des idées et quelquefois dans la concordance phonétique des mots, les réalités suprêmes ¹. Des générations successives d'ascètes et d'innombrables foules ont vécu d'une vie idéale, presque hypnotisée, réalisant en pleine lumière historique et pendant des siècles nombreux, un type dont la vraisemblance humaine et la possibilité paraissent très contestables.

Mais ce n'est là qu'un fragment du vaste panorama. L'Inde, méditative et pieuse, est aussi savante et artiste. On sait l'originalité de l'architecture bouddhique; on connaît les formes particulières que la sculpture grecque et arabe ont adoptées sur le sol hindou. Le Râmâyana et le théâtre Indien contiennent des épisodes d'une grâce savoureuse, des détails remarquablement pittoresques. Goethe a dit sur Çakuntalâ des vers bien connus. Schopenhauer déclare que les Upanishads sont la consolation de sa vie ². —

¹ Nara-kapâla = Naraka-pâla. Crâne d'homme = gardien des enfers; c'est en buvant du sang dans un crâne qu'on peut, d'après les Tantras, conjurer efficacement les démons.

² La devise du livre d'Anquetil est celle-ci : *Quisquis deum intelligit deus fit.*

L'Inde est savante : en arithmétique, en médecine, en astronomie, elle peut s'enorgueillir, sinon de trouvailles originales, du moins d'arrangements ingénieux ; mais ce qui constitue sa gloire, c'est d'avoir appliqué des facultés intenses d'analyse et d'abstraction à des sujets que seule ou la première, elle a traités d'une manière scientifique. La grammaire tout entière est son œuvre : nos néo-grammairiens sont les élèves directs de Pānini, le contemporain d'Alexandre. La rhétorique, la dialectique, la critique littéraire, la prosodie sont nées sur le sol de l'Inde. Presque aussi bavarde que la Grèce, mais plus éprise de métaphysique, l'Inde a fait fleurir des écoles innombrables, qui ont édifié la théorie du culte, de la morale, du théâtre ; l'une d'elles, et avec quelle conviction ! a établi la grammaire et, si j'ose dire, la syntaxe de l'ascétisme ; d'autres, théologiques et raisonneuses, ont devancé Hégel et surpassé Spinoza.

Ce qui donne à l'histoire de l'Inde un charme particulier, un grand intérêt humain, c'est d'abord l'influence prépondérante que le Bouddhisme a exercée sur l'extrême Orient ; c'est aussi le caractère dramatique et mouvementé de cette histoire : je ne parle pas des guerres et des dynasties — dont l'énumération forme dans l'article de M. S. Lévi un paragraphe d'une allure remarquable et d'une grande sécurité d'information — je parle de l'histoire intime de l'Inde, notamment de l'histoire des idées mises en œuvre par les Brahmanes pour généraliser la civilisation brahmanique. Quelques milliers d'Aryas ont passé les gorges de l'Hindoukoush plusieurs siècles, ou plusieurs millénaires avant N. S. Les premiers ancêtres des Brahmanes introduisirent dans l'Inde les langues, les mythologies dites aryennes. On sait très peu de chose des temps anciens, mais, chose plus importante, on aperçoit nettement les phases successives de la brahmanisation de l'Inde et de l'hindouisation du brahmanisme, isolé d'abord par la caste du milieu hindou. Les livres sacrés et orthodoxes scandent les mouvements désordonnés de la pensée populaire.

M. S. Lévi dresse le bilan des systèmes et condense en des phrases rapides le résultat des travaux indianistes. Quelques-unes de ces phrases — par exemple, dans les paragraphes relatifs au Bouddhisme et à la situation actuelle de la société hindoue — sont particulièrement heureuses. Le "*scholar*", lit entre les lignes, il admirera les vues neuves de l'écrivain, il comprendra ce que pourrait donner, assiduellement pratiquée, la comparaison des littératures anciennes et modernes. Mais le lecteur vulgaire n'est pas désorienté par la science du maître, c'est à lui que s'adresse l'exposé systématique des faits. Le sens véritable (*paramârthasatya*) se trahit par l'arrangement des données, se cache dans des mots inaperçus : les seuls "*vrata-dharas*", peuvent deviner.

M. S. Lévi se préoccupe aussi de la géographie physique, politique et morale de l'Inde. La topographie et l'onomastique indiennes complètent souvent les renseignements des inscriptions, des chroniques et des voyageurs étrangers¹. La connaissance de la géographie est utile à la chro-

¹ Voir du même auteur la thèse latine "*quid de graecis veterum indorum monumenta tradiderint*", 1890 — le Bouddhisme et les Grecs dans la

nologie proprement dite, mais, d'un point de vue plus général, on peut affirmer qu'elle permet d'étudier les conditions physiques et sociales du développement d'un peuple. — A la description économique et géographique de l'Inde se rattache naturellement l'histoire des relations de l'Inde avec le monde ancien et moderne. Le commerce Indien mérite un examen particulier. Minayeff, dans un livre récemment traduit en français ², parle excellemment de l'unité sociale de l'Inde affirmée et développée par les voyages incessants des ascètes et des moines Bouddhiques. Le trafic des marchandises n'a pas moins contribué que les migrations de moines mendicants à fondre les éléments hétérogènes que renfermait et renferme encore le continent hindou. — Nous devons aux relations de l'Inde avec l'Occident la fable ésopique, les fabliaux et La Fontaine, peut être Pythagore, à coup sûr le gnosticisme et les sectes manichéennes. — La sorcellerie a toujours été article d'exportation.

On le verra par l'énumération qui suit, l'article de M. S. Lévi contient en résumé une véritable encyclopédie de l'Inde; ce qu'il est difficile d'exprimer, c'est l'esprit qui anime cette compilation : l'auteur a le sentiment intense de la vie et de la pensée indiennes, la préoccupation constante de préciser, de matérialiser, si j'ose ainsi dire, les idées vagues ou trop abstraites dont les indianistes se contentent quelquefois. Nous aimons savoir où et quand les choses se sont passées. Il faut placer dans leur milieu les écoles et les personnalités historiques; il faut aller au document concret, ne se résoudre à l'hypothèse qu'au dernier moment; — il faut, par exemple, comprendre la caste comme elle est, dans sa diversité vivante, et non d'après le schème artificiel des brahmanes. L'étude des mœurs et des cérémonies actuelles substitue des données certaines et objectives aux indications suspectes des traités spéciaux. Pourquoi borner nos recherches au dépouillement des livres quand l'examen des faits contemporains, des faits historiques peut fournir un moyen de contrôle efficace, une source inépuisable de documents?

TABLE DES MATIÈRES.

Inde. Situation, limites, superficie, nom — relief du sol — géologie, régime des eaux, climats, flore.

Géographie politique et administrative — population, armée, finances.

Ethnographie et démographie, castes, instruction, statistique vitale (paragraphe très documentés et très neufs).

Géographie économique, mines, agriculture, travaux publics et voies de communication, industrie, commerce.

Histoire. L'auteur résume avec un égal bonheur l'histoire si touffue des

Revue des études grecques 1891, et la note lue au Congrès de Londres sur " un projet de cartographie historique de l'Inde. "

² *Recherches sur le Bouddhisme*, traduit par M. ASSIER DE POMPIGNAN, dans Musée Guimet. Bibliothèque d'études. 1894.

temps modernes, depuis les Mongols, et les données d'ordre historique ou légendaire, parfois insuffisantes, qui sont relatives aux époques anciennes. Je forme le vœu qu'il reprenne ailleurs et dans un format plus large les quelques pages ici consacrées à ce sujet. Personne n'est mieux qualifié que lui pour cette entreprise désintéressée : c'est à lui qu'il appartient de donner, d'une manière définitive, la statistique des "dates", certaines et des dates controversées : toutes ces questions de chronologie sont cruellement embrouillées, à cause de la nature des sources (Purânas, chroniques, inscriptions, Bouddhistes, Grecs, Chinois), à cause du caractère discursif et fragmentaire de tous les travaux européens. Désespérant de s'orienter dans ce dédale, la plupart des indianistes se résignent à ignorer les "data", de l'histoire indienne — ai-je besoin de dire les suites fâcheuses de cette ignorance? — et le public lettré conclut à la non-existence de cette histoire. De là, peut-être, le dédain de tous les esprits positifs, effrayés d'un désordre plus apparent que réel. — Le sommaire de M. Lévi comble un grand vide; j'espère que c'est la préface du livre d'histoire vainement attendu.

Religions. Védisme, Brahmanisme, Bouddhisme, Jaïnisme, Parsis, Juifs, Chrétiens (note curieuse), Musulmans.

Langues (sanskrit, bhâshâs, prâcrits littéraires, prâcrits religieux, inscriptions d'Açoka, vernaculaires, langues dravidiennes et kolarïennes). L'auteur rappelle brièvement la jolie théorie de M. Hoernle sur les deux vagues successives de l'invasion ârienne.

Littérature (vue à vol d'oiseau). *Écritures* (avec trois planches). Signes de numération (le zéro). *Arts* : architecture bouddhique, jaïna, hindoue; sculpture (huit planches)⁴.

Les chiffres et les statistiques sont empruntés au dernier recensement (1891). L'article de M. S. Lévi est une nouveauté géographique pour ceux qui n'ont pas à leur disposition les publications presque introuvables du gouvernement anglais.

LOUIS DE LA VALLÉ POUSSIN.

⁴ Une carte tirée en couleurs, moderne et archéologique. Gravures : 1 Siva et sa famille, 2 Vichnou portant Brahma dans le lotus, 7 Sanchi : porte nord du stûpa, 8 Karli, intérieur du grand caitya, 9 et 10 fresques du temple souterrain d'Ajanta, 11 temple de Tanjore, 12 temples jaïnas de Palitana, 12 Bhouvaneswar : grand temple, 14 Le Tadj, à Agra, 15 statue du temple de Bhouvaneswar, 16 Bouddha émacié (sculpture indo-grecque).

PÉRIODIQUES.

Revue critique d'histoire et de littérature, recueil hebdomadaire publié sous la direction de M. A. Chuquet.

Sommaire du 26 novembre 1894 : De Girard, Le caractère naturel du déluge (S. R.). — Basset, Apocryphes éthiopiens, III-IV; L'ascension d'Isaïe; Les Légendes de S. Tertag et de S. Sousnyos (Rubens Duval). — De Fritze, L'offrande de l'encens chez les Grecs (S. R.). — Satti, Léonidas d'Alexandrie (H. Ouvré). — Ringnald, L'armée de Sparte (Am. Hauvette). — Wechsler, Les plaintes de la Vierge (A. Jeanroy) — Héron, La Muse Normande de David Ferrand (A. Delboulle). — Sources de l'histoire de Bohême, p. Emler, etc. (H. Leger). — Claudin, Les origines de l'imprimerie à Saint-Lô (Emile Picot). — Hancke, Bodin (H. Hauser). — Ernest Dupuy, Palissy (Raoul Rosières, T. de L.). — Crouslé, Fénelon et Bossuet, I (Charles Dejob). — Wiesener, Le Régent, l'abbé Dubois et les Anglais, II (J.-H. Mariéjol). — Harisse, Christophe Colomb et les Académiciens espagnols (Emile Picot).

Du 3 décembre : Seidel, Manuel du dialecte arabe d'Égypte (Clermont Ganneau). — Bérard, De l'origine des cultes arcadiens (Salomon Reinach). — Tacite, Germanie, p. Furneaux (Emile Thomas). — J. Fuchs, Polybe et Tite-Live sur la seconde guerre punique; Morgenstern, Catulle; Cicéron, pro Milone, p. Reid (E. T.). — Courteault, Jean de Gestède et Michel de Bernis (T. de L.). — Schorbach, Les Histoires du chevalier Beringer et Dietrich de Bern (A. C.). — Villari, Machiavel, I, 2^e éd. (P. N.). — Sonnets de Pic de la Mirandole, p. Ceretti, p. Dorez (P. N.). — Joret, Peiresc (A. C.). — Welter, Wallenstein dans les drames de son temps; La Fontaine, œuvres diverses, p. Hémon; Robinet, Condorcet; Pingaud, L'affaire de Besançon; Cère, Madame Sans Gêne et les femmes-soldats; Montchenu, Rapports sur Sainte-Hélène, p. Firmin-Didot; Lettres de Humboldt à Nicolovius, p. Haym; Duquet, Paris, Thiers, le plan Trochu et L'Hay; Monod, Les maîtres de l'histoire, Renan, Taine, Michelet; La Jonquière, L'armée à l'Académie (A. C.).

Du 10 décembre : Recherches indo-germaniques, IV (V. Henry). — Savelli, Themistocle (Am. Hauvette). — Maurenbrecher, Les chants saliens; Nencini, Corrections au texte de Lucrèce; Riese, L'Anthologie latine, I (P. L.). — Phèdre, Fables, p. Ulysse Robert (H. O.). — Soranus, Gynécologie, p. Huber et Lueneburg (Robert Fuchs). — Priscien, p. Rose (Paul Lejay). — Grégoire le Thaumaturge, Discours d'actions de grâces à Origène, p. Koetschau (P. L.). — W. Meyer, Grégoire de Nysse (P. L.). — Zoeckler, Études bibliques (A. L.). — Gregory, Introduction au Nouveau Testament, III (A. L.). — Neumann, L'empire byzantin avant les croisades (Ch. Diehl). — Lazzarini, La bataille de Portolongo (N. Jarga). — S. Berger, La Bible

italienne au moyen âge (P. L.). — Villari, Les deux premiers siècles de l'histoire de Florence (F.-T. Perrens). — Ten Brink, Shakspeare (Ch. J.). — Gasté, La querelle du Cid (Félix Hémon). — Lemas, Le district de Fougères pendant la chouannerie (H. Baguenier-Desormeaux). — Herrensneider, Horbourg: Kiefer, Balbronn (A. C.). — Bryan, La Marche germanique (Ch. Seignobos). — Une lettre de Victor Duruy.

17 décembre : Abou-Zeïd, Le livre des raretés philologiques; Jacob, Études sur les poètes arabes, II (B. M.). — Soerensen, Le sanscrit dans l'évolution linguistique de l'Inde (V. Henry). — Heller, Le Kavirahasya (Louis Finot). — Stumme et Wagnon, Chants des Bédouins de Tripoli et de la Tunisie (Clermont-Ganneau). — Robert-Tornow, Miel et abeilles dans l'antiquité (Ch. J.). — Tacite. Dialogue des orateurs, p. Gudeman (Émile Thomas). — Mary Darmesteter, Froissart; J. Reinach, Diderot (Félix Hémon). — Gigas, Lettres des Bénédictins de la Congrégation de Saint-Maur (T. de L.). — Saint-Simon, Mémoires, p. Boislisle, X.; Boislisle, Paul Scarron et François d'Aubigné (T. de L.). — L.-G. Pélissier, Quelques lettres des amies de Huet; Lettres du baron Peyrusse (T. de L.). — Boissière et Ernault, Notions de versification française (E.). — Prothero, Documents sur les institutions au temps d'Élisabeth et de Jacques I (Ch. Seignobos). — White, Harter, Hepburn, Watker, Bacon, Woodford, Molesworth, Études sur le crédit et la monnaie (Ch. Seignobos). — Ducrocq, La personnalité civile de l'État (Ch. S.).

24 décembre : La Râjatarangini, p. Stein (Sylvain Lévi). — Reichardt, Le vers saturnien; Rönstrem, Le vers de Virgile; Dingeldein, La rime chez les anciens; Ramorino, La prononciation latine (Paul Lejay). — Jespersen, Le progrès dans le langage (V. Henry). — E. Beaudouin, La limitation des fonds de terre (H. Monnier). — Nicole, Un édit de Léon le Sage (Ch. Diehl). — Gioda, Botero, I (Charles Dejob). — Keary, Catalogue de l'Académie des beaux-arts de Venise (Léon Dorez). — Lanson, Histoire de la littérature française (Henri de Curzon). — Réponse de M. Bérard à M. Salomon Reinach et Réplique de M. Salomon Reinach.

Du 7 janvier 1895: Chavannes, Voyages des pèlerins bouddhistes (Sylvain Lévi). — Preller, Mythologie grecque, 4. édit., p. Robert, I, 2 (P. Decharme). — Pauly, Real-Encyclopaedie, p. Wissowa, I (Salomon Reinach). — Lucain, I, p. Lejay (A. Cartault). — Flamini, Études d'histoire littéraire (Charles Dejob). — Babelon, La gravure en pierres fines (Salomon Reinach).

14 janvier : Hilgenfeld, Jabalaha (J. C. Chabot). — Castellani, Le mythe de Médée (P. Decharme). — Cantor, Histoire des mathématiques, I (My). — Platon, Phédon, p. Christ (P. Couvreur). — Kretschmer, Les inscriptions des poteries grecques (My). — De Vries, Un fragment de Boèce en notes tironiennes (Paul Lejay). — Bright, Recueil de morceaux anglo-saxons; Clark Hall, Petit dictionnaire anglo-saxon (V. Henry). — Durand-Fardel, Traduction libre de la Divine Comédie (Charles Dejob). — Besson, Platen (A. Bossert). — Winterlin, Artistes du Wurtemberg (A. Pinloche). — Ziegler, La Realgymnasium (Alfred Bauer).

21 janvier : Souyouti, p. Serbold (J.-B. C.). — R. Duval, Lexique de Bar Behloul, IV; M^{me} A. Smith Lewis, Les Evangiles en syriaque; Les Actes

des apôtres, p. Blass (J.-B. Chabot). — Kiepert, *Formae orbis antiqui*, I (R. Cagnat). — Dieterich, *Nekyia* (My). — Stadtmueller, *Anthologie grecque*, I (P. Couvreur). — Cicéron, *Verrines*, p. Em. Thomas (Paul Lejay). — Schmidinger, *Florus* (P. L.). — Suite des *Mémoires de Gaches*, p. Pradel (T. de L.). — G. de Grandmaison, *L'abbé de Talhouet* (H. Bagenier-Desormeaux). — Séailles, Ernest Renan (Raoul Rosières).

28 janvier: Conti Rossini, *Lebna Dengel* (J.-B. C.). — Baumstark, *Les versions syriaques de Sergius de Reschaina* (Rubens Duval). — De Boer, *Gazali et Ibn Roshd* (Baron Carra de Vaux). — Sittl, *Archéologie de l'art* (Salomon Reinach). — Ganzenmueller, *La Ciris* (Paul Lejay). — Kuenen, *Essais sur la science biblique*; Kayser et Marti, *Théologie de l'Ancien Testament*; Staerck, *Le Deutéronome* (M. Vernes). — Pauler, *La Hongrie sous Arpad* (J. Kont). — P. Robert, *Études sur la littérature française* (R. R.). — Vidal de la Blache, *Atlas général d'histoire et de géographie* (H. de Curzon). — Levasseur, *Le salaire aux États-Unis; La question des sources du Mississippi* (B. Auerbach). — De Ridder, *Catalogue des bronzes de la Société archéologique d'Athènes* (Salomon Reinach).

Berliner Philologische Wochenschrift, herausgegeben von Chr. Belger und O. Seyffert. 1894. Calvary.

1. Januar. 1894. — Rezensionen und Anzeigen: A. Ludwig, *Adnotationum criticarum ad scholia Genavensia pars II* (Egenolff). — H. L. Ebeling, *A Study in the sources of the Messeniaca of Pausanias* (H. Hitzig). — Claudii *Claudiani carmina* rec. Th. Birt (F. Gustafsson). — J. Lange, *Billedkunstens Fremstilling af Menneskeskikkelsen i dens aeldste Periode indtil Højdepunktet af den graeske Kunst* (A. Furtwängler). — Fr. v. Schwarz, *Alexanders des Grossen Feldzüge in Turkestan* (G. Hertzberg). — U. Pedrolì, *Roma e la Gallia Cisalpina* (H. Schiller). — Carton, *La lex Hadriana et son commentaire par le procurator Patroclus* (J. Schmidt). — F. Schubert, *Zur mehrfachen präfixalen Zusammensetzung im Griechischen* (F. Stolz). — F. Paulsen, *Über die gegenwärtige Lage des höheren Schulwesens in Preussen* (C. Nohle).

6. Januar. — Rezensionen und Anzeigen: M. R. v. Karajan, *Über den Bau der Recitativpartien bei den griechischen Tragikern und den Prolog des Sophokleischen Aias* (Wecklein). — Platons Staat, B. I., erklärt von M. Wohlrab (O. Apelt). — Texte und Untersuchungen zur Geschichte der altchristl. Litteratur, herausg. von O. v. Gebhardt und A. Harnack VII. Bd., Heft 3 u. 4. *Apollinaris von Laodicea, sein Leben und seine Schriften, nebst einem Anhang: Apollinariii Laodicensi quae supersunt dogmatica*, von J. Dräseke (A. Hilgenfeld). — O. Lottich, *Statius' Trostgedicht an den Claudius Etruscus* (H. Müller). — F. Robiou, *La question des mythes* (H. Steuding). — *Revue d'exégèse mythologique*, réd. par Fourrière (H. Steuding). — E. Curtius, *Die Stadtgeschichte von Athen* (Chr. Belger). — A. Mau, *Führer durch Pompeji* (F. v. Duhn). — A. H. Allcroft and W. F. Mason, *The tutorial history of Rome* (H. Schiller). — C. Roy, *Les Fétiaux du peuple romain* (H. Schiller). — E. Steidle, *Das Soldatentestament* (J. Baron).

13. Januar. — Rezensionen und Anzeigen: *The Choephoroi of Aeschylus*,

by A. W. Verrall (Wecklein). — Q. Horatii Flacci sermonum et epistularum libri, von L. Müller (M. Hertz). — Guhl und Koner, Leben der Griechen und Römer. 6. Aufl., hrsg. v. R. Engelmann (B.). — Monuments grecs publiés par l'association pour l'encouragement des études grecques en France (A. Furtwängler). — C. Angermann, Beiträge zur griechischen Onomatologie (Fr. Stolz). — J. Rothfuchs, Beiträge zur Methodik des altsprachlichen Unterrichts (C. Nohle).

20. Januar. — Rezensionen und Anzeigen: Fr. Cauer, Philotas, Kleitos und Kallisthenes (G. Hertzberg). — C. Borromeo, Del concetto delle Georgiche di Virgilio (A. Zingerle). — J. M. Stowasser, Lexikalisch Kritisches aus Porphyrio (L. Adamek). — Xenia Austriaca, Festschrift der österreich. Mittelschulen zur 42. Philologen-Versammlung. I. Abt. I. Vindobona von W. Kubitschek. VIII. Fundkarte von Aquileia, von H. Maionica (G. Wolff). — P. Hartwig, Die griechischen Meisterschalen der Blütezeit des strengen rotfigurigen Stiles (A. Furtwängler). — N. Persichetti, Viaggio archeologico sulla via Salaria nel circondario di Cittaducale (J. Schmidt). — G. Schneider, Hellenische Welt- und Lebensanschauungen in ihrer Bedeutung für den gymnasialen Unterricht (F. Leonhar.). — Fr. Paulsen, Wesen und geschichtliche Entwicklung der deutschen Universitäten (C. Nohle).

27. Januar. — Rezensionen und Anzeigen: L. Eysert, Rhesus im Lichte des Euripideischen Sprachgebrauchs. — J. C. Rolfe, The tragedy Rhesus (Wecklein). — Incantamenta magica Graeca Latina, ed. R. Heim (H. Lewy). — T. Macci Plauti comoediae, rec. Fr. Ritscheli. Tomi IV. fasc. IV. Mostellaria, recogn. Fr. Schoell (Fr. Skutsch). — P. Hartwig, Die griechischen Meisterschalen der Blütezeit des strengen rotfigurigen Stiles (A. Furtwängler). — G. Perrot et Ch. Chipiez, Histoire de l'art dans l'antiquité. Tome IV. La Grèce primitive, l'art mycénien (Chr. B.). — W. Nestle, Funde antiker Münzen im Königreich Württemberg (F. Haug). — H. F. Hitzig, Die Stellung Kaiser Hadrians in der römischen Rechtsgeschichte (M. Voigt). — H. Schmidt, De duali graecorum et emoriente et reviviscente (Fr. Stolz).

3. Februar. — Rezensionen und Anzeigen: G. Vogrinz, Der homerische Gebrauch der Partikel *εἰ* (R. Peppmüller). — Hieroclis synecdemus, rec. A. Burckhardt (H. Gelzer). — Horace satires and epistles, by J. H. Kirkland (M. Hertz). — M. Tullii Ciceronis de imperio Cn. Pompei ad quirites oratio, par L. Preud'homme (Fr. Müller). — H. Nissen, Griechische und römische Metrologie (Fr. Hulstsch). — H. Brunn, Griechische Kunstgeschichte. I. Buch. (H. Milchhoefer).

10. Februar. — Rezensionen und Anzeigen: A. Rzach, Zur ältesten Überlieferung der Erga des Hesiodos (R. Peppmüller). — Alexandri Aphrodisiensis praeter commentaria scripta minora. Quaestiones. De Fato. De Mixtione, ed. Ivo Bruns (M. Wallies). — T. Livi ab urbe condita libri, ed. A. Zingerle Pars VI, 1. (Fügener). — Tacitus, The Agricola and Germania, ed. by A. G. Hopkins (K. Niemeyer). — H. Winckler, Altorientalische Forschungen, I. (W. Jensen). — W. Ihne, Römische Geschichte. I. (H. Schiller).

17. Februar. — Rezensionen und Anzeigen: N. Kaufmann, Die teleologische Naturphilosophie des Aristoteles und ihre Bedeutung in der Gegenwart (F. Duemmler). — L. Goetzeler, Animadversiones in Dionysii Hali-

carnassensis Antiquitates Romanas. I. (K. Jacoby). — Plutarchs Romane Questions, transl. by Ph. Holland. Now again edit. by F. B. Jevens (Ed. Kurtz). — Ad. Gregorius, De M. Annael Lucani Pharsaliae tropis (C. Hosius). — R. Wuensch, De Taciti Germaniae codicibus Germanicis (K. Niemeyer). — H. Peter, Die Scriptores historiae Augustae (M. Petschenig). — H. Winckler, Geschichte Babylonien und Assyriens. I (C. Lehmann). — A. Riegl, Stilfragen (F. Duemmler). — J. La Roche, Beiträge zur griechischen Grammatik (G. Meyer).

24. Februar. — Rezensionen und Anzeigen: Herodotus books V and VI Terpsichore and Erato, edited by E. Abbott (H. Stein). — Fr. v. Jan, De Callimacho Homeri interprete (A. Ludwig). — Plutarch's life of Demosthenes, by H. A. Holden (Ed. Kurtz). — Analecta graeco-latina (A. Ludwig). — T. Macci Plauti comoediae ex rec. G. Goetz et Fr. Schoell (F. Skutsch). — H. Winckler, Geschichte Babylonien und Assyriens. II (C. F. Lehmann). — A. Pischinger, De arbitris Atheniensium publicis (V. Thumser). — A. Karagiannides, Die Nichteuklidische Geometrie vom Altertum bis zur Gegenwart (S. Günther). — P. Ducourtieux, Le cimetière gallo-romain, mérovingien et carolingien de la Courtine à Limoges (J. Schmidt). — A. Dyroff, Geschichte des Pronomen reflexivum (Fr. Stolz).

3. März. — Rezensionen und Anzeigen: Syriani in Hermogenem commentaria ed. H. Rabe. Vol. II: Commentarium in librum *περί στάσεων* (C. Hammer). — Titi Livi ab urbe condita libri XXI—XXIV, XXX ed. A. Zingerle. Für den Schulgebrauch bearb. von P. Albrecht (Fügner). — Friedel, De scriptis Caeli Aureliani methodici Siccensis (G. Helmreich). — Th. Reinach, Les origines du bimétallisme (Fr. Hultsch). — H. Winckler, Geschichte Babylonien und Assyriens. III (C. F. Lehmann). — Fr. Fröhlich, Lebensbilder berühmter Feldherren des Altertums (H. Schiller). — E. Espérandieu, Revue des publications épigraphiques relatives à l'antiquité chrétienne (J. Schmidt). — H. Luckenbach, Abbildungen zur alten Geschichte (φ). — G. Ebers, Antike Porträts (F. K.). — G. Meyer, Essays und Studien zur Sprachgeschichte u. Volkskunde. II. (K. Krumbacher).

10. März. — Rezensionen und Anzeigen: Dionis Prusaensis, quem vocant Chrysostomum, quae exstant omnia. Ed. J. de Arnim. Vol. I (P. Wendland). — Cicero. Orationes Caesarianae. Pro Marcello. Pro Ligario. Pro rege Deiotaro. By W. Y. Fausset (Fr. Müller). — M. Manitius, Analekten zur Geschichte des Horaz im Mittelalter (M. Hertz). — Fontes iuris Romani antiqui, edidit C. G. Bruns. Editio sexta cura Th. Mommseni et O. Gradenwitz. Pars prior: Leges et negotia (O. Geib). — J. Overbeck, Geschichte der griechischen Plastik. 4. Aufl. II, 1 (Sittl). — A. H. Allcroft, History of Rome (H. Schiller). — The Babylonian expedition of the University of Pennsylvania. Series A. Cuneiform Texts, ed. by H. V. Hilprecht (H. Winckler). — D. Bikélas, La Grèce byzantine et moderne (Th. Krumbacher). — E. Kalinka, De usu coniunctionum quarundam apud scriptores Atticos antiquissimos (P. Egenolff).

17. März. — Rezensionen und Anzeigen: Hymni Homerici, rec. A. Goodwin (A. Ludwig). — Aeschyli Fabulae, edidit N. Weckleiu. Auctaria (H. Stadtmüller). — G. Wentzel, De grammaticis Graecis questiones selectae. I.

(P. Egenolff). — F. Falbrecht, *De tertio Andriae exitu* (A. Greifeld). — W. Müller, *De Caesaris quod fertur Belli Africi recensione* (H. Meusel). — J. Beloch, *Griechische Geschichte*. I (Holm). — G. Cozza-Luzi, *Sopra quattro epigrafi dei Canulei a Bolsena* (J. Schmidt).

24. März. — Rezensionen und Anzeigen : Aem. de Geysso, *Studia Theognidea* (R. Peppmüller). — Cornuti *artis rhetoricae epitome*, edidit J. Graeven (P. Egenolff). — R. Sabbadini, *Il commento di Donato a Terenzio* (R. Büttner). — J. Beloch, *Griechische Geschichte*. II (Holm). — T. Imhoof-Blumer, *Porträtköpfe auf römischen Münzen der Republik und der Kaiserzeit* (R. Weil). — C. Mutzbauer, *Die Grundlagen der griechischen Tempuslehre und der Homerische Tempusgebrauch* (Fr. Stolz).

31. März. — Rezensionen und Anzeigen : Homers *Odyssee*, erklärt von V. H. Koch, neu bearb. von Capelle. 1. Heft (R. Peppmüller). — A. Swoboda, *Beiträge zur Beurteilung des unechten Schlusses von Euripides' Iphigenie in Aulis* (Wecklein). — Th. Gomperz, *Aus der Hekale des Kallimachos* (G. Knaack). — Aem. Wörner, *De Ariaetho et Agathyllo fabulae apud Arcades Aeneïae auctoribus* (W. H. Roscher). — A. Polaschek, *Cäsars Bürgerkrieg, das bell. Alex. und bell. Afr. und der cod. Vindob. 95* (H. Meusel). — W. Windelband, *Geschichte der alten Philosophie*. 2. Aufl. (F. Lortzing). — E. Hatch, *Griechentum und Christentum* (A. Hilgenfeld). — Pr. Castanier, *Histoire de la Provence dans l'antiquité depuis les temps quaternaires jusqu'au V. siècle après J.-C.* (J. Schmidt).

7. April. — Rezensionen und Anzeigen : F. Hanssen, *Sobre la interpretación de un pasaje de la Iliada (de Iovis consilio)* (R. Peppmüller). — F. F. C. Fischer, *De deo Aeschyleo* (Wecklein). — Fr. Hultsch, *Die erzählenden Zeitformen bei Polybios* (Th. Büttner-Wobst). — S. Optati *Milevitani libri VII*, recogn. C. Ziwsa (M. Petschenig). — G. Rizzo, *La tavola dei Ginnasiarchi a Tauromenio* (V. Thumser). — Ed. Meyer, *Untersuchungen über die Schlacht im Teutoburger Walde* (G. Wolff). — *Festschrift zur Feier des fünfzigjährigen Bestehens der Numismatischen Gesellschaft zu Berlin* (R. Weil).

14. April. — Rezensionen und Anzeigen : J. La Roche, *Homerische Untersuchungen*. II. (R. Peppmüller). — F. Blass, *Die attische Beredsamkeit* 3. Abt. 1. Abschnitt : *Demosthenes* (Thalheim). — S. Sepp, *Pyrrhoneische Studien* (F. Dümmler). — Sallust, *Catiline*, edited by T. M. Neathy and B. J. Hayes. — C. Sallusti Crispi *historiarum reliquiae* edidit B. Maurenbrecher. Fasc. II : *Fragmenta*. — A. Kunze, *Sallustiana*. 2. Heft : *Der Gebrauch von fore, futurum esse, foret, forent, essem und seinen Formen* (J. H. Schmalz). — M. G. Doublet, *Notes sur les œuvres littéraires de l'empereur Hadrien* (M. Hertz). — D. Kalopotakes, *De Thracia provincia Romana* (A. Schulten). — E. Espérandieu, *Musée de Périgueux. Inscriptions antiques* (J. Schmidt).

21. April. — Rezensionen und Anzeigen : Homers *Odyssee*, für den Schulgebrauch erklärt von K. F. Ameis. 1. Bd., 2. Heft, 9. A., besorgt von C. Hentze (Rud. Peppmüller). — Th. Gomperz, *Griechische Denker*. 1. Lief. (F. Lortzing) 1. — A. Harnack, *Geschichte der altchristlichen Litteratur bis Eusebius*. 1. Teil : *Die Ueberlieferung und der Bestand der altchristlichen Litteratur bis Eusebius* (A. Hilgenfeld). — J. Schaefer, *Quaestiones*

criticae et exegeticae ad Sillii Italici Punicorum I. I—IV (L. Bauer). — E. Dünzelmann, Das römische Strassennetz in Norddeutschland (G. Wolff). — L. Cwiklinski, Klemens Janicki (K. Wotke).

28. April. — Rezensionen und Anzeigen : S. Reiter, Drei- und vierzeitige Längen bei Euripides (Wecklein). — J. Ilberg, Prolegomena critica in Hippocratis operum quae feruntur recensionem novam (Löschhorn). — M. Heller, Quibus auctoribus Aristoteles in republica Atheniensium conscribenda et qua ratione usus sit (Fr. Cauer). — Fr. Hultsch, Die Näherungswerte irrationaler Quadratwurzeln bei Archimedes (S. Günther). — Th. Gomperz, Griechische Dichter. 1. Lief. (F. Lortzing). — Fr. Fügner, Des Cornelius Nepos Lebensbeschreibungen (Gemss). — P. Thomas, Le réalisme dans Pétrone (C. Haerlin). — Digest XLVII, 2 de furtis, translated by C. H. Monro (O. Geib). — Th. Mommsen, Abriss des römischen Staatsrechts (H. Schiller). — F. Hettner, Die römischen Steindenkmäler des Provinzialmuseums zu Trier (F. Haug). — E. Renan, Studies of religions history (A. Hilgenfeld). — M. May, Beiträge zur Stammkunde der deutschen Sprache (Fr. Skutsch).

5. Mai. — Rezensionen und Anzeigen : J. H. Wright, Herondaea (O. Crusius). — U. v. Wilamowitz-Möllendorff, Aristoteles und Athen (Fr. Cauer). — E. Nageotte, Histoire de la Littérature latine (H. Bender). — Corneli Taciti Dialogus de oratoribus, by W. Peterson (C. John). — A. Semenov, Antiquitates iuris publici Cretensium (Thumser). — Des Münsterischen Humanisten Johannes Murmellius Elegiarum moralium libri quatuor, herausg. von A. Römer (K. Wotke). — A. Doering, System der Pädagogik im Umriss (H. Schiller).

12. Mai. — Rezensionen und Anzeigen : U. v. Wilamowitz-Möllendorff, Aristoteles und Athen (Fr. Cauer). — C. R. v. Holzinger, Ein Idyll des Maximus Planudes (M. Schneider). — A. Persil Flacci D. Iunii Iuvenalis Sulpiciae saturae rec. O. Jahn-Fr. Buecheler. Ed. III (F. Skutsch). — H. Wentzel, De infinitivi apud Iustinum usu (Fr. Rühl). — A. Pridik, De Cei insulae rebus (V. v. Schoeffer). — K. Wessely, Ein griechischer Heiratskontrakt vom Jahre 136 n. Chr. (Thalheim).

19. Mai. — Rezensionen und Anzeigen : A. Ludwig, Homerica (P. Egenolff). — J. Poppelreuter, De comoediae atticae primordiis (F. Dümmler). — K. Thiemann, Wörterbuch zu Xenophons Hellenika (R. Grosser). — T. Macci Plauti Epidicus, by H. Gray. — T. Macci Plauti Stichus, by C. A. M. Fennell (O. S.). — C. Morawski, De Latinis rhetoribus observationes (Fr. Marx). — L. Constans, Étude sur la langue de Tacite (K. Niemeyer). — M. Ohnefalsch-Richter, Kypros, die Bibel und Homer (Ed. Meyer). — Guil. Bannier, De titulis aliquot atticis rationes pecuniarum Minervae exhibentibus (Val. v. Schoeffer). — Knudtzon, Assyrische Gebete an den Sonnengott. Bd. I. (H. Winckler).

26. Mai. — Rezensionen und Anzeigen : Pindar, The Olympian and Pythian Odes, by Fennell (L. Bornemann). — J. Lind, De dialecto Pindorica I. Prolegomena et de vocalismo Pindarico ex proximis sonis non apto (L. Bornemann). — Th. Klett, Sokrates nach den Xenophontischen Memorabilien (Ferd. Dümmler). — Agyptische Urkunden aus den Königlichen

Museen zu Berlin (Gradenwitz). — Catulli Veronensi liber, rec. Aem. Baehrens. Nova editio a K. P. Schulze curata (L. Traube). — Corpus glossariorum latinorum. Vol. V. Placidus, Liber glossarum, Glossaria reliqua ed. G. Goetz (A. Funck). — G. Loria, Le scienze esatte nell' antica Grecia. Libro I. (S. Günther). — A. Savelli, Temistocle dal primo processo alla sua morte (Holm). — H. Gaebler, Erythrae (Val. von Schoeffer). — St. Cybulski, Castra Romana (R. Scheider). — C. Wied, Praktisches Lehrbuch der neugriechischen Volkssprache (G. Meyer).

2. Juni. — Rezensionen und Anzeigen : A. Serbin, Bemerkungen Strabos über den Vulkanismus (A. Häbler). — Ivo Bruns, De Dione Chrysostomo et Aristotele critica et exegetica (K. Praechter). — Flavii Iosephi opera omnia. Post I. Bekkerum recognovit S. A. Naber. — Œuvres complètes de Flavius Joseph, par J. A. C. Buchon (C. Frick). — M. Tulli Ciceronis Laelius de amicitia, hrsg. von Th. Schiche (H. Deiter). — A. Grueneberg, De Valerio Flacco imitatore (L. Mueller). — A. Röhricht, Die Seelenlehre des Arnobius (Sittl). — V. Thumser, Aufgaben eines zukünftigen griechischen Staatsrechtes (Thalheim). — E. Ruggiero, L'arbitrato pubblico in relazione col privato presso i Romani (O. Geib). — J. v. d. Vliet, Trifolium Latinum (M. H.). — A. Darmesteteter, La vie des mots étudiée dans leurs significations. 4. éd. (G. Meyer).

9. Juni. — Rezensionen und Anzeigen : Paulys Realeneyklopädie der klassischen Altertumswissenschaft. Neue Bearbeitung, herausg. von G. Wissowa (M. Hertz). — M. Müller, De Seleuco Homérico (P. Egenolf). — C. Deichmann, Das Problem des Raumes in der griechischen Philosophie bis Aristoteles (F. Dümmler). — Die Apologie des Aristides, untersucht und wiederhergestellt von R. Seeberg. — Die Apologie des Aristides, von E. Hennecke (A. Hilgenfeld). — Q. Orazio Flacco, Le odi, gli epodi e il carme secolare commentati per uso delle scuole dal Dr. Carlo Canilli (J. Häussner). — H. F. T. Ringnalda, De exercitu Lacedaemoniorum (A. Bauer). — A. Vanni, Svolgimento storico del concetto di obbligazione nel diritto romano (O. Geib). — G. F. Pichi, Rivendicazioni. La villa di Plinio il giovane in Thuscis (Winnefeld).

16. Juni. — Rezensionen und Anzeigen : L. Bornemann, Pindars erste istsmische Ode "An die Vaterstadt", (H. Jurenka). — Polybii historiae. Editionem a L. Dindorfio curatam retractavit Th. Büttner-Wobst (Wold. Schwarze). — Fr. Malchin, De auctoribus quibusdam qui Posidonii libros meteorologicos adhibuerunt (S. Günther). — L. Müller, Ueber die Volksdichtung der Römer (H. Bender). — P. Vergili Maronis carmina selecta ... herausgegeben von J. Golling (K. Wotke). — E. Meyer, Geschichte des Altertums. 2. Bd. : Geschichte des Abendlandes bis auf die Perserkriege. I (Holm). — Aem. Jacobs, Thasiaca (L. Büchner). — G. Botti, Il museo di Alessandria e gli scavi nell' anno 1892 (Holm). — Wie studiert man klassische Philologie und Geschichte? (M. H.).

23. Juni. — Rezensionen und Anzeigen : Diophanti Alexandrini opera omnia, edidit P. Tannery. Vol. I (Fr. Hultsch). — J. Ilberg, Das Hippokratēs-Glossar des Erotianos und seine ursprüngliche Gestalt (L. Cohn). — Ch. Graux, Notices sommaires des manuscrits grecs d'Espagne et de

Portugal, par Alb. Martin (Reitzenstein). — H. Georgii, Die antike Aneiskritik im Kommentar des Tiberius Claudius Donatus (Ant. Zingerle). — R. Peiper, De Senecae tragoediarum lectione vulgata (P. Melzer). — C. Cali, Studj su i Priapea e le loro imitazioni in latino e in volgare con la collazione del codice Benedettino n. 30 (Skutsch). — E. Meyer, Geschichte des Altertums. 2. Bd.: Geschichte des Abendlandes bis auf die Perserkriege. II (Holm). — W. Kopp, Griechische Staatsaltertümer. 2. Aufl., besorgt von V. Thumser (Thalheim). — R. v. Fischer-Benzon, Altdeutsche Gartenflora (A. Funck). — C. Pascal, Saggi linguistici (Bartholomae). — O. Jäger, Pro domo (H. Schiller).

30. Juni. — Rezensionen und Anzeigen: L. Cwiklinski, Einige Bemerkungen über die Komposition des Sophokleischen Philoktet (Wecklein). — The Philoctetes of Sophocles ed. by Fr. Pierrepont Graves (Wecklein). — A. Fahlberg, De Hercule tragico Graecorum (H. Steuding). — Texts and studies, contributions to biblical and patristic literature edited by J. A. Robinson. Vol. II. No. 2: The Testament of Abraham by M. Rh. James. Vol. II. No. 3: Apocrypha anecdota by M. Rh. James. I (A. Hilgenfeld). — G. G. Curcio, Studio su P. Papinio Stazio (F. Skutsch). — Cornelli Nepotis Vitae, curavit C. L. Bertini. — C. L. Bertini, Commento alle vite di Cornelio Nepote. — Cornelli Nepotis vitae, ed. Fumagalli (Gemss). — S. Berger, Notice sur quelques textes latins inédits de l'Ancien Testament (Haeberlin). — J. Merkel, Ueber die sogenannten Sepulkralmulten (Maschke). — A. Billerbeck, Susa (J. V. Prásek). — E. Hasse, Der Dualis im Attischen (G. Meyer).

7. Juli. — Rezensionen und Anzeigen: Ed. Loch, De titulis Graecis sepulcralibus. — Sylloge Epigrammatum Graecorum quae ante medium saeculum a. Chr. n. tertium incisa ad nos pervenerunt, edidit E. Hoffmann. — Select Epigrams from the Greek Anthology edited J. W. Mackail (H. Stadtmüller). — J. H. Bernard, On some fragments of an uncial Ms. of S. Cyril of Alexandria written on Papyrus (R. Reitzenstein). — Texts and studies, contributions to biblical and patristic literature edited by J. A. Robinson. Vol. II. No. 3: Apocrypha anecdota by M. Rh. James. II (A. Hilgenfeld). — C. Iulii Caesaris belli Gallici libri VII. A. Hirtii liber VIII. Rec. H. Meusel (R. Schneider). — B. Niese, Geschichte der griechischen und makedonischen Staaten seit der Schlacht bei Chäronea. 1. Teil (G. Hertzberg). — Br. Sauer, Der Torso von Belvedere (Ferd. Dümmler). — E. Stampini, Alcuni osservazioni sulla leggenda di Enea e Didone nella letteratura Romana (H. Steuding).

28. Juli. — Rezensionen und Anzeigen: H. Weil et Th. Reinach, Nouveaux fragments d'hymnes avec notation musicale (K. v. Jan). — P. Natorp, Die Ethica des Demokritos (F. Lortzing). — A. Dieterich, Nekyia (H. Lewy). — A. Charisius, Die Oden des Quintus Horatius Flaccus (J. Häussner). — Cornelli Nepotis vitae, rec. M. Gitlbauer (Gemss). — C. Weyman, Studien zu Apuleius und seinen Nachahmern (C. Haeberlin). — Sylloge commentationum quam viro clarissimo Constantino Conto obtulerunt Philologi Batavi (L. Cohn). — R. Schubert, Geschichte des Pyrrhus (G. Hertzberg). — S. Günther, Abriss der Geschichte der Mathematik im Altertum (F. Müller). — J. Morgoulieff, Étude critique sur les monuments antiques représentant

des scènes d'aceouchement (F. Dümmler). — Fr. Knatz, Quomodo Persei fabulam artifices Graeci et Romani tractaverint (H. Steuding). — K. Brugmann, Grundriss der vergleichenden Grammatik der indogerman. Sprachen. II. Band, 2. Hälfte. Indices (O. Bremer). — A. Erman, Ägyptische Grammatik (W. Spiegelberg). — Th. Zielinski, August Nauck (Wecklein).

11. August. — Rezensionen und Anzeigen : P. Natorp, Die Ethica des Demokritos (F. Lortzing). — Philonis Mechanicae Syntaxis libri quartus et quintus. Rec. Rich. Schoene (Franz Poland). — W. M. Lindsay, The Saturnian Metre (Keller). — J. A. Thomson, De comparationibus Vergilianis (Anton Zingerle). — Ciceros Rede für T. Annii Milo, hrsg. von H. Nohl. 2. A. (G. Landgraf). — Val. v. Schöffer, Bürgerschaft und Volksversammlung in Athen I. (A. Pridik). — Ettore Pais, Storia d'Italia dai tempi più antichi sino alle guerre puniche. Parte I : Storia della Sicilia e della Magna Graecia (Holm). — L. Jossierand, Essai sur la nature des actions qui sanctionnent les negotia nova (J. Baron). — A. Furtwängler, Meisterwerke der griechischen Plastik (G. Körte). — Gust. Meyer, Neugriechische Studien (Karl Krumbacher).

18. August. — Rezensionen und Anzeigen : G. Fraccaroli, Le Odi di Pindaro dichiarate e tradotte (L. Bornemann). — Herodotos VIII Urania. Herodotos IX Kalliope, by E. S. Shuckburgh (J. Sitzler). — L. P. Roeghoelt, Ps. Lysiae oratio contra Andocidem (Thalheim). — H. F. Tozer, Selections from Strabo (A. Häbler). — Fr. Hilff, Observationes criticae et exegeticae ad Silii Italici Punicorum I. V—X pertinentes (L. Bauer). — Hermeneumata Vaticana emend. ill. Immanuel David Lesbius (A. Funck). — Jahresberichte der Geschichtswissenschaft, hrsg. J. v. Jastrow. XV. Jahrg. (L. Büchner). — Th. Friedrich, Kabiren und Keilinschriften (K. Dyroff). — H. D'Arbois de Jubainville, Les premiers habitants de l'Europe (W. Deecke). — H. Riggauer und Dr. Hey, Eine Sammlung antiker Münzen und Médailles (C. Mehlis). — H. Schuchardt, Weltsprache und Weltsprachen (Löschhorn).

25. August. — Rezensionen und Anzeigen : Arati Phaenomena. Rec. E. Maass (G. Knaack). — R. Sagawe, δὲ im Nachsatz bei Herodot (J. Sitzler). — Demosthenes against Androtion and against Timocrates, by W. Wayte (Thalheim). — E. Cocchia, Gli epigrammi sepolcrali dei più antichi poeti latini (C. Haeblerlin). — M. Porcii Catonis de agricultura liber, M. Terentii Varronis rerum rusticarum libri tres ex recensione H. Keilii. Vol. II. fasc. I : Commentarius in Catonis de agricultura librum (Φ.). — M. Tullii Ciceronis pro L. Murena et pro P. Sulla orationes, ed. R. Novák (G. Landgraf). — A. Holm, Griechische Geschichte von ihrem Ursprunge bis zum Untergange der Selbständigkeit des griechischen Volkes. Bd. 4 (R. Weil). — D. Joseph, Die Paläste des Homerischen Epos (P.). — A. Kalkmann, Die Proportionen des Gesichts in der griechischen Kunst (A. Furtwängler). — E. Lattes, Saggi e appunti intorno alla iscrizione Etrusca della Mummia (W. Deecke).

1. September. — Rezensionen und Anzeigen : Fr. Johnson, De coniunctivi et optativi usu Euripides in enuntiatis finalibus et condicionalibus (Wecklein). — F. Tocco, Del Parmenide del Sofista e del Filebo (O. Apelt). — Plutarchi Pythici dialogi tres, rec. G. R. Paton (Ed. Kuriz). — W. Nissen, Die Diataxis des Michael Attaleiates von 1077 (J. Dräseke). — S. v. Raumer, Die Metapher

bei Lucrez (W. Pecz). — Incerti auctoris de ratione dicendi ad C. Herennium libri IV, edidit Fr. Marx (Ed. Ströbel). — A. Kalkmann, Die Proportionen des Gesichts in der griechischen Kunst (A. Furtwängler).

8. September. — Rezensionen und Anzeigen : C. Fries, *Quaestiones Herodoteae* (Wecklein). — *Platonis Protagoras*, by J. Adam and A. M. Adam (O. Apelt). — G. M. Columba, *Gli studi geografici nel I secolo dell' impero Romano. Parte I : Le dimensioni della terra abitata* (A. Häbler). — A. Schlemm, *De fontibus Plutarchi commentatium De audiendis poetis et De fortuna* (Ed. Kurtz). — O. Morgenstern, *Curae Catullianae* (H. Magnus). — C. Iulii Caesaris commentarii cum A. Hirtii aliorumque supplementis ex rec. B. Kübleri. Vol. I : *Comm. de bello Gallico* (R. Menge). — E. v. Stern, *Zur Entstehung und ursprünglichen Bedeutung des Ephorats in Sparta* (Holm). — R. Lanciani, *Forma urbis Romae* (O. Richter). J. G. Droysen, *Kleine Schriften zur alten Geschichte* (G. Hertzberg).

15. September. — Rezensionen und Anzeigen : J. Pickard, *The relative position of actors and chorus in the Greek theatre of the fifth century* (E. Bodensteiner). — Herodotus erklärt von H. Stein (J. Sitzler). — Demosthenes, *Neun philippische Reden*, erklärt von C. Rehdantz-F. Blass. 8. A. (Thalheim). — C. Iulii Caesaris commentarii cum A. Hirtii aliorumque supplementis ex rec. B. Kübleri. Vol. I : *Comm. de bello Gallico* (R. Menge). — A. Dammann, *De Festo Pseudophiloxeni auctore* (A. Funck). — D. Comparetti, *Le leggi di Gortyna e le altre iscrizioni arcaiche Cretesi. I* (W. Larfeld). — F. Cordenons, *Un po' più di luce sulle origini, idioma e sistema di scrittura degli Euganei-Veneti* (G. Meyer). — I. Ries, *Was ist Syntax?* (Fr. Stolz).

22. September. — Rezensionen und Anzeigen : H. Jurenka, *Novae lectiones Pindaricae*. — *Zur Kritik und Erklärung der sechsten olympischen Ode des Pindar* (L. Bornemann). — J. Panzer, *De Mythographo Homérico restituendo* (H. Steuding). — Preuschen, *Analecta*, kürzere Texte zur Geschichte der alten Kirche und des Kanons (H. Joachim). — M. Schanz, *Geschichte der römischen Litteratur bis zum Gesetzgebungswerk des Kaisers Justinian. I. II* (M. Hertz). — D. Comparetti, *Le leggi di Gortyna e le altre iscrizioni arcaiche Cretesi. II* (W. Larfeld). — *Excavations at Megalopolis 1890-1891*, by E. A. Gardner, W. Loring, G. C. Richards, W. J. Woodhouse (A. Furtwängler). — C. Mehlis, *Neue Beiträge zur mittelhheinischen Altertumskunde* (F. Haug). — *Beiträge zur historischen Syntax der griechischen Sprache*, hrsg. von M. Schanz. Bd. VI, Heft 1 : O. Schwab, *Historische Syntax der griechischen Komparation in der klassischen Litteratur* (Fr. Stolz).

29. September. — Rezensionen und Anzeigen : *ΚΕΒΗΤΟΣ ΙΙΙΝΑΞ*. *Cebetis tabula*, rec. C. Praechter (Fr. Susemihl). — *Diodori bibliotheca historica*, rec. Fr. Vogel. Vol. III (K. Jacobi). — Fr. Hueffner, *De Plauti comoediarum exemplis atticis quaestiones maxime chronologicae* (Holm). — *Chronica minora collegit et emendavit C. Frick*. Vol. I. (H. Gelzer). — E. Espérandieu, *Inscriptions antiques de la Corse* (F. Haug). — K. Sartori, *Studien aus dem Gebiete der griechischen Privataltertümer. I. Das Kottabosspiel der alten Griechen*. — Chr. Böhm, *De cottabo* (Fr. Studniczka). — C. Brunner, *Die Spuren der römischen Ärzte auf dem Boden der Schweiz* (K. Ilberg). — H.

Blase, Geschichte des Plusquamperfekts im Lateinischen (Fr. Stolz). — Pauli Manutii epistulae selectae (L. Geiger).

6. Oktober. — Rezensionen und Anzeigen : F. Atenstaedt, De Hecataei Milesii fragmentis, quae ad Hispaniam et Galliam pertinent (A. Häbler). — Thucydides book VII, edited by E. C. Marchant (G. Behrend). — Catullus edited by E. T. Merrill (H. Magnus). — Ciceros ausgewählte Briefe, erklärt von J. Frey. 5. A. (L. Gurlitt). — Anecdota Maredsolana. Vol. II. Sancti Clementis Romani ad Corinthios epistulae versio latina antiquissima. Edidit C. Morin (A. Hilgenfeld). — R. Kekulé, Ueber eine weibliche Gewandstatue aus der Werkstatt der Parthenongiebelfiguren (E. Pernice). — K. Sartori, Studien aus dem Gebiete der griechischen Privataltertümer. I. Das Kottabosspiel der alten Griechen. — Chr. Böhm, De cottabo (Fr. Studniczka). — M. Clerc, De rebus Thyatirenorum (L. Büchner). — J. Rozwadowski, Ueber die lateinischen Verba denominativa auf -tare (A. Funck).

13. Oktober. — Rezensionen und Anzeigen : R. C. Jebb, The growth and influence of Classic Greek Poetry (H. Bender). — E. Holzner, Kritische Studien zu den Bruchstücken des Euripides (Wecklein). — Dionis Cassii Cocceiani historia Romana. Recognovit J. Melber. Vol. II. (U. Ph. Boissvain). — D. Rapolla, Vita di Quinto Orazio Flacco (J. Häussner). — M. Tulli Ciceronis Cato maior de senectute, edidit A. Kornitzer (H. Deiter). — W. Heraeus, Spicilegium criticum in Valerio Maximo eiusque epitomatoribus (F. Rühl). — J. Overbeck, Geschichte der griechischen Plastik. 4. A. (Sittl). — J. Baillet, Le papyrus mathématique d'Akhmin (Fr. Hultsch). — Ph. Meyer, Die Haupturkunden für die Geschichte der Athosklöster (C. Neumann).

20. Oktober. — Rezensionen und Anzeigen : Epigrammatum Anthologia, vol. III, ed. Cougny. — H. van Herwerden, Studia critica in epigrammata Graeca (H. Stadtmüller). — Xenophon, Hellenica, Book III. Edited by A. H. Allcroft and F. L. D. Richardson (J. A. Simon). — O. E. Schmidt, Der Briefwechsel des M. Tullius Cicero (J. H. Schmalz). — Claudii Claudiani carmina, recognovit I. Koch (F. Gustafsson). — Gius. Cozza-Luzi, Di un nuovo papiro ravennate nella biblioteca (Fr. Rühl). — E. Bethe, De scaenorum certaminum victoribus (C. Haeblerlin). — Monumenta antichi pubblicati per cura della Reale Accademia dei Lincei (Fr. Hauser). — E. Gorra, Lingue neolatine (Fr. Stolz). — K. Hirzel, Ueber Vorbildung und Prüfung zum höheren Lehramt (C. Nohle).

27. Oktober. — Rezensionen und Anzeigen : Scriptorum physiognomici Graeci et Latini. Rec. R. Pörster (O. Keller). — A. Winter, Meletius und Orion (J. Ilberg), Texte und Untersuchungen zur Geschichte der althristl. Litteratur, hrsg. von O. v. Gebhardt und A. Harnack. XI. Bd., Heft 2 : Acta sc. Nerci et Achillei, von H. Achelis (A. Hilgenfeld). — R. Reitzenstein, Drei Vermutungen zur Geschichte der römischen Litteratur (M. Hertz). — C. Cipolla, Considerazioni sulle Getica di Iordanes (C. Frick). — C. Robert, Die Iliupersis des Polygnot (Fr. Hauser). — Fr. Neue, Formenlehre der lateinischen Sprache III. 3. A. (A. Funck). — Monumenta Germaniae Paedagogica. Bd. XII : Das Doctrinale des Alexander de Villa-Dei. Bearbeitet von D. Reichling (K. Wotke).

3. November. — Rezensionen und Anzeigen : G. Eichler, Die Redebilder in den Schriften Xenophons (Löschhorn). — *Grammatici graeci*. IV 2. Georgii Choerobosci scholia, Sophronii excerpta, recensuit A. Hilgard (A. Ludwig). — C. Sigmund, De coincidentia eiusque usu Plautino et Terentiano (H. Blase). — C. Sallusti Crispi de coniuratione Catilinae et de bello Iugurthino, erkl. von R. Jacobs. 10. verb. Aufl. von H. Wirz (J. H. Schmalz). — Th. Stangl, Bobiensia (H. Gaumitz). — E. Pernice, Griechische Gewichte (R. Weil). — E. Graf, Die Theorie der Akustik im griechischen Altertum (K. v. Jan). — Fr. Fröhlich, Lebensbilder berühmter Feldherren des Altertums (H. Schiller). — J. Cozza-Luzi, De Ottoboniano-Vaticanis Graecis codicibus nuper recensitis commentatio (Fr. Rühl). — P. Cauer, Die Kunst des Uebersetzens (C. Nohle).

10. November. — Rezensionen und Anzeigen : B. Diederich, Quomodo dei in Homeri Odyssea cum hominibus commercium faciant (Löschhorn). — W. Schwartz, Nachklänge prähistorischen Volksglaubens im Homer (H. Steuding). — Herondae Mimambi, accedunt Phoenicis Coronistae, Mattii mimiamborum fragmenta, edidit O. Crusius (H. Stadtmüller). — Catullus. With the Pervigilium Veneris. Edited by S. G. Owen (H. Magnus). — A. Genthe, De Lucani codice Erlangensi (C. Hosius). — H. Koesters, Quaestiones metricae et prosodicae ad Valerium Flaccum pertinentes (L. Mueller). — W. Christ, Das Theater des Polyklet in Epidauros (A. Müller). — P. Jörs, Die Ehegesetze des Augustus (O. Geib). — v. Spruner-Sieglin, Atlas antiquus (L. Büchner). — M. v. Wolf, Lorenzo Valla (C. Wotke).

17. November. — Rezensionen und Anzeigen : L. Parmentier, Euripide et Anaxagore (Wecklein). — Les Mimes de Hérodas traduits en français, par P. Ristelhuber (R. Herzog). — E. Schwartz, Demosthenes erste Philippika (Thalheim). — M. Annaei Lucani de bello civili liber primus, par P. Lejay (C. Hosius). — C. Mueller, de imaginibus similitudinibusque, quae in Claudiani carminibus inveniuntur (F. Gustafsson). — Scelte lettere di M. T. Cicerone, trad. di A. Cesari (L. Gurlitt). — Fr. Aly, Geschichte der römischen Litteratur (H. Bender). — Mitteilungen über römische Funde in Heddernheim, I (F. Haug). — H. Prutz, Die Königliche Albertus Universität zu Königsberg i. Pr. (M. Hertz).

REVUE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE EN BELGIQUE.

Tome 38.

2^{me} Livraison.

QUESTIONS D'ENSEIGNEMENT, LETTRES ET SCIENCES.

L'ENSEIGNEMENT DU FRANÇAIS DANS LES ATHÉNÉES ROYAUX.

Le passage suivant de la préface d'une chrestomathie française, rééditée au commencement de cette année, me paraît exprimer si fidèlement les errements où l'on a versé jusqu'à présent dans l'enseignement de la langue française, qu'il me suffira de le transcrire pour être au cœur même de mon sujet :
" Plusieurs professeurs nous ont demandé d'insérer un plus grand nombre de morceaux d'auteurs contemporains.
„ *Arouons-le, nous avons eu quelque scrupule de les satisfaire.*
„ Les écrivains de génie, *les auteurs classiques*, ont réalisé dans leurs chefs-d'œuvre toutes les lois de l'esthétique. Ils ont tout embrassé, les hommes et les choses. Leur langue *revêt toutes les formes*, prend tous les tons, toutes les couleurs. „
S'il en est ainsi, les tendances littéraires modernes, depuis le romantisme jusqu'au naturalisme, n'ont pas besoin d'être étudiées ni enseignées, non plus que l'évolution de la langue depuis Racine et La Fontaine : les classiques sont parfaits, et il serait absurde de vouloir que l'élève visât au delà de la perfection; les classiques sont et doivent être l'alpha et l'oméga de notre enseignement.

Tel n'est pas, j'en suis certain, l'avis de l'auteur de la préface citée. Telle est malheureusement l'idée qui a présidé à la confection de nos programmes d'études, il y a près d'un demi-siècle, et en a fait exclure jusqu'à présent tout essai de modernisation, même le plus sage et le plus timide. Depuis la cinquième jusqu'en rhétorique, l'enseignement théorique du français se résume en ces deux points : étude des genres littéraires, analyse et explication des grands écrivains classiques.

En 5^e, c'est La Fontaine et Fénelon; en 4^e, La Fontaine et les Épistolaires, principalement du XVII^e et du XVIII^e siècle (le programme a soin de l'ajouter); en 3^e, Boileau, Buffon; en 2^{de} et en 1^{re}, Corneille, Bossuet, Racine, Molière.

Je le sais : " Le style de La Fontaine, dit Chamfort, est peut-être ce que l'histoire littéraire de tous les temps offre de plus étonnant. " — " Il nous a donné, dit Taine, notre œuvre poétique la plus nationale, la plus achevée et la plus originale. " — " Fénelon marque tout au coin de l'immortalité " d'après un autre. Aussi me garderai-je bien de contredire ces savantes appréciations. Je demanderai seulement à nos pédagogues si, sur la foi de ces critiques de haute envergure, ils ne sont pas tombés dans le vilain péché de justifier " la moins pardonnable offense; " si, partant de l'idée que tout est parfait dans les œuvres classiques, ils n'ont pas fait litière du sage *quandoque bonus dormitat Homerus*, pour s'écrier, à propos de toutes et de tout : c'est beau! c'est bien! c'est parfait!

Un souvenir d'école : le vers si simple et si naturel de La Fontaine :

(la peste) Faisait aux animaux la guerre.

mettait notre professeur hors de lui; perdu d'enthousiasme : " Voyez, disait-il, quelle poésie dans un vers en apparence si „ dénué d'ornements poétiques. L'imparfait semble évoquer le „ passé, pour nous faire assister à son accomplissement. Et „ puis le signe caractéristique de la poésie, l'inversion, imprime „ à ce vers le cachet antique où la simplicité et l'harmonie se „ donnent la main. Ne faut-il pas que l'esprit s'arrête sur ce „ mot : la guerre! C'est le ton de Area de Sophocle, ce nou- „ veau Mars qui.... „ Je demanderai encore si Villemain, Taine, Nisard, en faisant l'éloge des classiques, pouvaient se douter qu'un jour, en Belgique, on invoquerait leur témoignage pour exclure de notre enseignement secondaire, en l'an de grâce 1895, l'étude de la littérature contemporaine, de la langue et des procédés artistiques des modernes.

Il est bien vrai que, dans toutes les classes, nos élèves ont entre les mains une chrestomathie, une anthologie, un recueil dont certains morceaux sont empruntés aux écrivains modernes. Mais ces extraits leur sont mesurés avec tant de parci-

monie, sont un si faible reflet, pour ne rien dire de plus, de la littérature des vingt-cinq dernières années, qu'il faut bien avouer que l'étude des classiques est toujours, comme par le passé, le pivot de notre enseignement des lettres françaises. Aussi bien, je ne m'imagine pas que le professeur de rhétorique, par exemple, après avoir consacré une partie des trois heures dont il dispose par semaine, à l'étude des préceptes et à la correction des devoirs, puisse faire autre chose que de voir son discours de Bossuet, sa comédie de Molière et sa tragédie de Corneille ou de Racine.

L'élève doit-il donc imiter, en écrivant, ses modèles classiques, réfléchir cette littérature du dix-septième siècle, qu'on lui a expliquée, à l'exclusion de toute autre et jusque dans les moindres détails de fond et de forme, pendant de si longues années? Qui oserait le prétendre? Qui pourrait s'empêcher de sourire s'il écrivait avec Fénelon " le ciseau de la Parque blême a tranché le fil de ses jours? „ — ou avec M^{me} de Sévigné : " Je m'en vais vous mander la chose la plus étonnante, la plus surprenante, la plus merveilleuse, la plus miraculeuse, la plus triomphante, la plus assourdissante...? „ ou avec Bossuet : " la justice s'est construit un temple éternel „ et incorruptible dans le cœur du sage Michel Le Tellier, et „ il se voit élever aux plus grandes places, non par ses propres „ efforts, mais par la douce impulsion d'un vent favorable? „ — Combien cet art nous paraît puéril aujourd'hui! Combien ces images, ce goût diffèrent de notre manière de peindre et de concevoir! Et l'élève, imbu jusqu'à saturation de cette littérature, la seule mise à sa portée, ne devra-t-il pas faire dans la suite les plus grands efforts pour s'en affranchir, pour habituer ses yeux et son esprit à voir les choses à travers d'autres prismes?

On objectera sans doute qu'il est formé à la rédaction française par la lecture des modernes à domicile; que cette lecture doit même se faire sous le contrôle et sur les indications du professeur. — Rien de plus vrai. Mais nous savons aussi, par expérience, qu'abandonné à lui-même, il lit mal, ne comprend pas toujours, n'est curieux que du dénouement; qu'il n'est pas encore en état de démêler la technique, les procédés littéraires de l'auteur recommandé; que le contrôle du maître ne peut

porter, étant donné le peu de temps à consacrer à cette vérification, que sur le fond de la lecture indiquée; et qu'en dernière analyse, l'élève ne connaît bien que ce qui a été disséqué, commenté, expliqué à l'école, c'est-à-dire les auteurs classiques. — Ce qui ne nous empêche pas, tant nous sommes logiques, d'exiger, dans les concours généraux, par exemple, qu'il écrive dans un style dont nous ne lui avons pas révélé les secrets, qu'il ait des idées et des sentiments avec lesquels nous ne lui avons pas fait prendre contact.

Ne faut-il donc plus suivre la chaîne des manifestations de la pensée humaine depuis l'antiquité jusqu'à nous? Et les chefs-d'œuvre du XVII^e et du XVIII^e siècle ne sont-ils plus capables d'affiner le goût, de former le cœur, d'élever l'esprit, pour parler le langage traditionnel? — Certes, mais à condition que le passé serve de repoussoir au présent; que l'enseignement du français s'achève et ne demeure pas un tronc sans tête, et qu'après avoir montré à l'élève ce qui ne se dit et ne se pense plus, on lui montre ce qu'il doit imiter et mettre en réserve. Car les chefs-d'œuvre des siècles passés, avec leur simplicité naïve, leur sobriété de couleur, leur dictionnaire restreint, ne traduisent plus les besoins si multiples et si complexes de notre époque, ne sont plus l'image de l'homme et de la société d'aujourd'hui, entités autrement ondoyantes et diverses. Lorsque la méthode expérimentale, appliquée à l'ordre des choses, eut fait ces merveilleuses découvertes scientifiques qui ont bouleversé le monde et sont la gloire du XIX^e siècle, la littérature, qui ne saurait s'immobiliser ni s'abstraire dans le passé qu'en s'étiolant et s'anémiant, appliqua cette même méthode à l'analyse des faits psychologiques, et, pénétrant plus avant dans l'homme moral, mit à nu tout un ordre d'aspirations, de passions, de sentiments inconnus jusqu'alors. Mais pour mettre en valeur toutes ces richesses nouvelles, ou plutôt de découverte récente, des instruments nouveaux étaient indispensables. Et comme tout ce qui répond à un besoin se découvre promptement, se vulgarise et fait fortune en peu de temps, la littérature moderne eut bientôt créé une langue nouvelle, fait lever de nouveaux horizons, fécondé de nouveaux sillons, et nous fait assister, depuis vingt-cinq ans, à l'épanouissement de la pensée humaine renou-

velée, le plus prodigieux que l'histoire des lettres ait jamais eu à enregistrer.

Est-il encore permis, après cela, de tenir la jeunesse studieuse claustrée dans son petit temple classique, dont le souffle moderne a depuis longtemps balayé les mystères et les idoles? — Rien cependant n'a été fait jusqu'à présent, pour mettre notre enseignement d'accord avec les tendances littéraires nouvelles. Tout comme il y a cinquante ans, La Fontaine, Buffon, Boileau, Racine, Corneille, figurent à toutes les pages de notre programme, sans que le nom d'un seul contemporain y ait été inscrit à leur suite. S'il convient au professeur de lire et d'expliquer, non pas une œuvre, mais quelques passages d'un auteur moderne, il peut le faire sans doute, mais sous sa responsabilité. Et celle-ci peut être autre chose qu'un vain mot. D'étude systématique de la langue et de la manière des modernes, de direction et d'impulsion uniforme vers ce but, nulle trace dans nos programmes. Pourvu qu'il voie les classiques imposés, le professeur est libre, quant au reste, de s'abandonner à ses sympathies, à ses propensions, à ses caprices. A l'étude du français seul, on applique la méthode anti-rationnelle qui consiste à partir d'œuvres littéraires tombées en désuétude, pour arriver, si et quand on peut, à la littérature de nos jours; en d'autres termes, nous étudions le français en descendant le fleuve des manifestations littéraires du génie français : mais ce fleuve, on va le prendre si haut, si près de sa source, et la descente se fait si lentement, que le but final n'est jamais atteint. Tout autre est la marche qu'on suit dans l'enseignement des langues anciennes et modernes. Ici, l'on s'établit d'emblée et le plus fortement possible, au point où convergent toutes les routes : l'élève étudie soigneusement et longtemps la langue qui doit véhiculer sa pensée, et ce n'est que lorsqu'il en est suffisamment maître, qu'on remonte avec lui vers des œuvres plus anciennes, dont il sentira d'autant mieux alors l'expression et l'inspiration différentes, qu'il aura approfondi davantage la langue qu'il parle et écrit lui-même. L'atticisme étant l'apogée de la belle expansion du génie grec, c'est la langue des attiques qu'il apprend en premier lieu, et ce n'est que plus tard, presque à sa sortie du collège, qu'il aborde la

langue d'Homère, d'Hésiode, de Thucydide. — La latinité qu'il doit reproduire dans ses thèmes est celle de Tite-Live et de Cicéron : aussi ne consacre-t-il pas moins de trois années à l'étude de ces auteurs. — Les cinq premières années, il ne voit que des auteurs néerlandais du XIX^e siècle ; en poésie et en rhétorique seulement, quand la langue primitive ne peut plus le tromper ni déteindre son propre style, il ajoute aux contemporains, toujours expressément maintenus au programme, quelques écrivains du XVII^e et du XVIII^e siècle : Hooft, Vondel, Van der Palm. Quoi d'étonnant alors qu'il arrive, dans ces langues, à des résultats aussi beaux que caractéristiques, en français, à des résultats nuls ou insignifiants ? Car ici, la déroute, commencée en quatrième, s'accroît d'année en année, pour aboutir, en rhétorique, à un lamentable échec.

Au concours général de 1892, les 238 élèves de quatrième latine ne remportent, en rédaction française, que 6 distinctions, et le premier, avec 66 points, ne dépasse pas la mention honorable. Par contre, cette même classe obtient, en latin, 54 distinctions, dont 5 prix et 22 accessits, et en grec, 51 distinctions, dont 5 prix et 17 accessits. — Les 158 élèves de troisième professionnelle qui prennent part au concours de français, remportent 11 distinctions (1 accessit, 10 mentions honorables), alors qu'en langue allemande, ils en obtiennent 47 (5 prix, 16 accessits, 26 mentions honorables). — Au concours spécial de flamand, les 89 concurrents remportent 3 prix, 6 accessits, 27 mentions honorables. — En 1893, on attribue, aux élèves de rhétorique de l'athénée royal de Tournai, le 1^{er} prix de latin, le 1^{er} et le 2^e prix d'allemand, le 1^{er} et le 3^e prix d'anglais, le 1^{er} prix de mathématiques (1^{re} scientifique) ; à ceux de quatrième, le 1^{er} prix de latin, le 2^e prix de flamand. Et ces mêmes élèves, qui formaient certes un noyau d'élite, n'obtiennent tous ensemble, en composition française, qu'une 2^e et une 3^e mention honorable¹. La conclusion s'impose : notre enseignement du français ne donne pas de résultats ; la leçon du maître n'est pas ici la maïeutique conduisant à bien les sentiments et les idées de l'élève.

¹ Le rapport sur le concours de 1894 n'a pas encore paru.

Nous concédons volontiers que l'étude du français présente des difficultés plus grandes que celle de toute autre langue : une syntaxe branlante en ses principales règles; une orthographe aussi capricieuse qu'illogique. Portons-y remède; le plus tôt sera le mieux. Encore est-il que si c'était là l'unique cause de l'insuccès de nos élèves en rédaction française, bon nombre surmonteraient cette difficulté. Car ils ne sont pas rares, dans nos écoles, les jeunes gens intelligents et studieux qui possèdent de bonne heure cette virtuosité *sui generis*, qui consiste à marcher d'un pied ferme au milieu des subtilités morphologiques de la langue. Pourrait-on, du reste, leur tenir rigueur si, avec la belle fougue de leur âge, ils laissaient l'un ou l'autre participe en détresse, faisaient la nique à l'un ou l'autre canon de Noël et Chapsal, pourvu que leur composition eût les qualités de style et de pensée qui caractérisent un bon travail? Nous constatons d'ailleurs qu'à partir de la quatrième classe, ils orthographient le mot français d'une manière très satisfaisante; c'est même la seule chose qu'ils sachent bien; pour tout le reste : sonorité du terme, relief de l'expression, coloration de l'idée, harmonie de la phrase, balancement de la période, ils trébuchent à chaque pas. — C'est parce que leur goût n'est pas formé, dites-vous. — D'accord. Mais peut-il l'être par le seul procédé d'élimination, qui leur montre ce qu'ils doivent fuir, sans mettre sous leurs yeux ce qu'ils doivent imiter? Si oui, soyons logiques, et simplifions la tâche de l'élève en déclarant, une fois pour toutes, qu'à l'avenir, on ne lui demandera plus ce qu'il n'a pas appris, et ce qu'il ne sait par conséquent pas nous donner; qu'en dehors du classicisme, il n'y a rien qui mérite ses soins, parce que l'idéal est en arrière, que le XVII^e siècle est le dernier mot de la perfection, et que toutes les tentatives ultérieures de rénovation littéraire ont abouti à un misérable avortement; qu'il méritera donc tous les suffrages, *omne feret punctum*, quand sa poétique, émaillée de choses comme : " dès que l'aurore aux doigts de roses entr'ouvrira les portes dorées de l'Orient ", se bercera dans les seuls nimbes du Grand siècle, parce que l'image moderne, par exemple : " la France alors était vidée ", jusqu'aux moelles par l'Angleterre qui, semblable à ce " poulpe fabuleux, le Kraken, émerge de la mer et lance, au-

„ dessus du détroit, sur la Bretagne, la Normandie... ses tentacles dont les ventouses ne laissent plus, en se soulevant, „ que des villes taries, que des campagnes mortes ¹, „ manque de relief, de justesse et de force. Tranquillisons-le en disant que, désormais, on biffera sans pitié de la liste des correcteurs de ses essais, le nom de tous ceux qui, à l'instar [de G. Eekhoud et de bien d'autres, pourraient être d'avis que l'évolution littéraire est aussi certaine et réelle que celle de l'universalité des choses; que la perfection est ce grand cercle dont la conférence n'est nulle part; que l'expression littéraire n'est que le moule de l'idée du moment, et, comme tel, essentiellement transitoire; que si les modernes reflètent trop souvent *les appétences d'un affreux temps*, c'est parce que la société traverse une de ces crises dont l'art a précisément pour mission d'aider à préparer l'heureux dénouement; mais qu'attarder, pour cela, toute une génération dans l'étude exclusive de formes artistiques qui ont fait leur temps, et ne sont pas destinées à revivre, est à la fois une entreprise insensée et une faute impardonnable. Disons... Mais quoi! l'absurdité est flagrante : nul n'oserait la soutenir.

Ouvrons donc l'école à deux battants, et, en raison du temps perdu, le plus tôt possible, aux bons écrivains modernes : c'est eux que l'élève doit connaître et imiter; leur art doit être le but, le centre unique toujours en vue, autour duquel tout le reste, antiquité latine et grecque, classicisme français, doit se grouper comme un moyen. Faisons une réalité du mot que nous enseignons sans le pratiquer : *humani nil a me alienum puto*.

E. RUTTEN.

¹ J. K. Huysmans.

LES ÉCOLES PUBLIQUES ANGLAISES.

(Suite, voir T. XXXVII, 6^e Livraison, p. 365).

L'éducation anglaise est le produit d'une série de facteurs qui ne se rencontrent point partout. Voilà ce qu'il faut commencer par rappeler pour placer la question sur son véritable terrain. Il ne suffit pas, en matière éducative, de critiquer nos institutions en proposant l'Angleterre pour exemple. Tout exemple n'est point imitable dans toutes les circonstances, pas plus que telle plante ne fleurit sous toutes les latitudes. L'éducation est un produit de la civilisation, et celle-ci, puissamment aidée par la nature et l'histoire, a creusé une profonde tranchée entre les deux pays. N'ayant pas eu la même destinée à remplir sur la terre, leur méthode de développement de l'être humain s'en est ressentie.

Quand on se demande quel doit être le but de l'éducation, on peut s'arrêter aux propositions suivantes admises par tout le monde. Développer dans une parfaite harmonie les deux éléments constitutifs de l'être, l'âme et le corps; faire de celui-ci le meilleur des serviteurs et de celle-là le meilleur des maîtres, sans jamais renverser un ordre qui est l'expression naturelle de la supériorité de l'Idée sur la Matière, voilà l'idéal à atteindre. Il y a donc une *éducation physique*, comme il y a une éducation intellectuelle et morale. Chez les Grecs la première prévalait, et seuls ses plus grands penseurs eurent l'intuition prématurée de ce que la seconde pouvait être. A Rome nous rencontrons déjà un enseignement organisé; mais après avoir été laissé aux esclaves, il passa aux mains d'étrangers, et se bornait en quelque sorte à la rhétorique. Au moyen âge, après le chaos qui sépara la chute de l'empire romain de la formation des états modernes, l'éducation appartenait aux écoles bénédictines et déclina avec l'Ordre. Si insuffisant qu'ait été cet enseignement, quand on le compare à ce que nous avons réalisé aujourd'hui, encore a-t-il des titres impérissables à la reconnaissance de l'humanité. On pourrait soutenir qu'en sauvant tant de débris des brillantes civilisations antiques, l'Ordre contribua à enfermer la pensée humaine dans des chemins tout tracés, sous la garde du Stagirite;

mais qui sait où nous en serions sans cet esclavage préparatoire, qui, il faut bien le dire, a rendu désirable et possible la liberté? D'autre part, tant qu'il y eut une chevalerie, celle-ci dut se préparer à son rôle. Mais son éducation physique avait un but bien déterminé et n'était guère une fin en elle-même, comme celle des Grecs ou des Anglais. Cette dernière était impossible dans une société chrétienne qui, pour élever l'âme à sa source idéale, recommandait d'annihiler le corps en le mortifiant. Cette interprétation rigide de la Bible, comme d'ailleurs toute la conception monastique de l'homme et du monde, fut ébranlée par la Réforme. Par telle mesure comme l'abolition du célibat des prêtres, elle voulut prouver qu'on avait tort de considérer le corps comme une quantité négligeable et faite pour tous les sacrifices.

La nouvelle idée germa d'abord en France. Rabelais et Montaigne proclamèrent la nécessité des exercices corporels, et déclarèrent qu'avant d'être avocat ou médecin, il fallait être homme. Vers la même époque Elyot, dans son *Gouverneur*, et Mulcaster¹, dans ses *Positions*, en exposèrent longuement les avantages, tandis qu'au siècle suivant Brinsley, l'auteur d'un dialogue² entre deux maîtres d'école, voulait qu'on s'occupât autant du développement physique que de l'instruction. Toutes ces idées acquirent une influence décisive et durable lorsqu'un philosophe célèbre s'en fit le parrain. Il est incontestable que les *Thoughts Concerning Education* (1693) contribuèrent notablement à propager ce qui est devenu aujourd'hui le trait le plus caractéristique de l'éducation anglaise. La voix de Locke eut une portée plus grande, grâce à la langue qu'il avait choisie, au milieu dans lequel il vivait, à l'autorité de son nom et à la valeur exceptionnelle de son livre, qui brisait avec le passé. Il était en mesure de savoir à quoi s'en tenir, lui qui avait passé par l'école de Winchester et le collège de Christ Church, qui avait

¹ Mulcaster fut directeur de Merchant Taylors' School au 16^e siècle.

² *Ludus Literarius, or the Schoole Master*. Je dois la connaissance de ces écrits à un article de M. J. Parmentier sur les *Ecoles en Angleterre après la Renaissance et la Réforme*, paru dans la *Revue internationale de l'Enseignement*, Novembre 1893.

dirigé l'éducation du fils de lord Shaftesbury et partagé la fortune du comte. S'exerçant ainsi par la pratique et fréquentant toute sa vie la meilleure société, il acquit une célébrité et une compétence dont son œuvre fut la première à profiter.

Locke préférerait l'éducation particulière à l'éducation en commun, et ses conseils, comme ceux de Montaigne, ne s'adressaient qu'aux grands, à l'*honestior juvenus*. Tout cela s'explique. Nulle révolution n'était venue prêcher l'évangile de l'égalité. Rousseau lui-même disait encore que le pauvre n'avait pas besoin d'instruction. Puis l'enseignement était tombé très bas. L'ignorance des maîtres n'était égalée que par le mépris qui pesait sur eux. Moins estimés que des valets, ils étaient payés en conséquence. La noblesse cessa de confier l'instruction de ses enfants à des rôturiers qui, chose bizarre mais logique, tenaient la fêrule levée sur l'enfant dont ils étaient réduits à mendier les faveurs plus tard. Ainsi les écoles se dépeuplèrent et cette sécession eut pour conséquence, si nous pouvons en croire Swift, de préparer l'avènement du peuple à la direction des affaires de l'état au 18^e siècle.

Dans ce discrédit temporaire de l'instruction publique et au milieu du bruit des armes, les jeux athlétiques, qui faisaient partie de l'éducation d'un gentleman, devinrent de plus en plus populaires. Aussi quand les écoles publiques se repeuplèrent, dans la deuxième moitié du 18^e siècle, le goût du sport s'y épanouit brillamment. J'imagine d'ailleurs que l'enseignement, en grande partie classique, dut y contribuer aussi. Est-ce que les Grecs n'avaient pas leurs jeux Olympiques, dont les vainqueurs étaient nourris par l'Etat et chantés par Pindare? Est-ce que la beauté et la force du corps, l'agilité et l'adresse des membres n'étaient pas véritablement l'objet d'un culte public? Il y a là une influence secrète qu'il me semble impossible de nier et que le choix des termes (*athletics*) confirme.

Ce culte prononcé des exercices physiques en général ne date réellement que du siècle dernier. Alors nous le voyons faire partie de la plupart des théories pédagogiques. C'est à Rousseau qu'en revient le mérite. Chez lui le style comme les idées étaient neufs. Son *Emile* eut un succès immense, qui ne fit qu'augmenter quand la " Profession de foi du vicaire

savoyard », fit mettre le livre à l'index¹. Un éducateur qui réclamait plus que les autres le mérite d'être conforme à la nature, ne pouvait évidemment que dire de son élève : « Exercez continuellement son corps; rendez-le robuste et sain pour le rendre sage et raisonnable; qu'il travaille, qu'il agisse, qu'il coure, qu'il crie, qu'il soit toujours en mouvement; qu'il soit homme par la vigueur et bientôt il le sera par la raison² ». En cela Rousseau ne prétendait pas être original. Il nous dit lui-même qu'il avait réfléchi sur la manière de vivre des anciens, qu'il avait étudié Montaigne, le sage Locke, le bon Rollin, le savant Fleury, le pédant de Crouzas³.

En Allemagne, nous trouvons les mêmes idées chez Basedow, le père du philanthropinisme, semblable à Ratichius par ses efforts infatigables à chercher des parrains pour ses idées, et à Rousseau par son irritabilité nerveuse et sa jeunesse triste. Plus tard Fichte lui-même, dont les *Discours* ne visaient à rien moins qu'à créer l'état idéal, ne croyait pas pouvoir négliger l'éducation physique. Partout ailleurs qu'en Angleterre pourtant, ces idées se modifièrent en se transmettant de génération en génération. Elles s'adaptèrent aux mœurs des peuples et aux besoins d'une éducation intellectuelle intransigeante. Déjà quand Jahn ouvrit en 1811 son école à Berlin, nous sommes loin de Locke et de Rousseau. Ce n'est plus l'éducation corporelle libre, spontanée et naturelle en somme, mais une éducation réglée, bornée et factice. Pour le dire en un mot, c'est la gymnastique, et aussi le discrédit.

Quoi qu'il en soit, le système des jeux s'est élevé aujourd'hui à la hauteur d'une institution nationale. Depuis les hautes terres de l'Ecosse jusqu'aux verdoyants coteaux du comté de

¹ Cette profession de foi théiste, prêchant une religion naturelle, non révélée, inspira le philanthropinisme en Allemagne et sans doute aussi les théories des écoles neutres. Parmi les attaques dont elle fut l'objet, citons le *Schreiben an den Herrn Vicar in Savoyen, abzugeben bei Herrn Johann Jakob Rousseau*, de Justus Möser (*Patriotische Phantasiun* II, 123. — Leipzig Brockhaus). L'auteur défend la religion positive, par des raisons non intrinsèques, mais opportunistes; parce qu'elle est nécessaire pour maintenir une société civile.

² *Emile*, Livre II.

³ De 1663 à 1748, auteur d'un *Traité de l'éducation des enfants*.

Kent, parmi les mineurs du Northumberland comme parmi les aristocrates du West End, le cricket et le football règnent sur les cœurs et passionnent les foules, à l'instar de controverses confessionnelles ou de certaines éruptions dangereuses de la lutte sociale. Le *cricket-bat* est pour l'Anglais de toute condition un inséparable ami. Il accompagne le marin dans ses voyages, les soldats dans ses expéditions, le colon dans sa nouvelle patrie. N'importe où le navire fait escale, la crosse apparaît pour rompre la monotonie de la vie de bord; elle rappelle au soldat la patrie absente; pour l'émigrant c'est une consolation et surtout un lien.

Je n'insisterai pas sur ce point. Je ne parlerai donc pas des masses énormes de spectateurs qui assistent à certains concours importants, ni des paris qui s'engagent à cette occasion; je ne citerai pas le cas curieux d'un candidat au Parlement sollicitant les suffrages des électeurs, en faisant valoir notamment son adresse au *golf* et la considération qui rejaillit de ce chef sur ses concitoyens¹. Mais à ceux qui pourraient trouver la plaisanterie un peu forte, je demanderai s'ils savent que ce talent est une recommandation essentielle pour être nommé dans une école publique de quelque importance. Je tiens le fait de trop bonne source pour pouvoir en douter un instant: un futur professeur qui, au mépris des jeux, ne vivrait que pour l'étude, ne serait pas respecté de ses élèves et compromettrait son avenir. Il y a mieux encore. Croirait-on que le jeu de foot-ball, par exemple, est devenu aujourd'hui une *profession* lucrative exercée par des gens qui en font leur gagne-pain exclusif? Sait-on que pendant une année, ces "artistes" ont gagné plus de vingt-cinq millions de francs et que le quintuple a été payé en entrées par un public enthousiaste?². En vérité, pour retrouver dans l'histoire un parallèle à cette passion de tout un peuple, il ne suffit point de penser aux grands tournois du moyen âge, il faut

¹ N'a-t-on pas pu dire récemment que la victoire de lord Roseberry au Derby d'Epsom lui assurerait un appoint de plusieurs milliers de voix aux élections? Ajoutons pourtant que de son côté le puritanisme s'est ému aussi.

² *The Nineteenth Century*, Déc. 1893, p. 901.

remonter aux Grands jeux de la Grèce ou aux *circenses* du peuple romain.

Mais rentrons dans le cadre du monde scolaire. Si c'est de là que le mouvement se répandit, on peut dire qu'il n'a pas encore dégénéré. Dans la belle saison, vers cinq heures du soir, tous les jours, les rues d'Oxford qui mènent hors ville ou aux University Parks, présentent un aspect animé. C'est la foule bruyante des étudiants qui reviennent des jeux. Des souliers mous, un pantalon de flanelle blanche, un jersey ou veste bleue portant au cœur les armes du collège, une petite casquette brodée aux mêmes insignes, voilà ce qui constitue l'équipement normal. Il y a de la boue et de la poussière sur les effets, mais les figures brillent de santé, les yeux francs et clairs ont tout l'éclat de la jeunesse, et sous la vivacité des gestes et l'élasticité de la démarche on devine un sang riche et des muscles exercés. On connaît l'importance internationale de la course annuelle entre Oxford et Cambridge, les bleu foncé et les bleu clair. Mais ce qui n'est pas moins curieux à observer, ce sont les longs entraînements qui précèdent le triage final de l'équipe d'élite; c'est la foule des étrangers affluant sur les bords de l'Isis en fête, quand les équipes des divers collèges se donnent la chasse dans les eaux de la rivière, pour mériter le sublime honneur d'être *head of the river*.

Tout cela se retrouve dans les écoles publiques. Quand Tom Brown arrive à Rugby, le premier soin de son ami East c'est d'imaginer un prétexte pour lui proposer une course et se mesurer avec lui; le second c'est de l'initier, avec l'importance voulue, à la terminologie du jeu de foot-ball. Quand il passe en revue tous les personnages remarquables de l'école, nous voyons défiler le meilleur joueur de cricket, le plus agile coureur et le plus solide lutteur de l'établissement. La vérité m'oblige à dire que le vainqueur d'un concours difficile pour l'obtention d'un *scholarship* à Balliol College, en était aussi; mais ce succès avait valu un demi-jour de congé à toute l'école et c'est à ce titre seul que le jeune East le trouve digne d'être mentionné. L'aveu est de l'auteur.

Ces détails de la vie de Tom Brown remontent au temps où le célèbre docteur Arnold dirigeait Rugby. Quoique celui-ci

soit mort en 1841, ces choses-là n'ont pas vieilli, parce qu'elles répondent, non à une institution passagère et fragile, mais à un trait particulier du caractère anglais. Aujourd'hui tout comme autrefois, aux universités comme aux écoles publiques, ceux qui figurent parmi l'équipe du collège ou parmi les onze célébrités du *cricket-team* de l'école, jouissent d'une considération bien plus grande que le premier en thème ou le lauréat en iambes grecs. C'est en général aussi l'opinion des parents, dont la plupart ne tiennent aux langues classiques que par respect pour la tradition. Si l'enfant en retient assez pour arriver tout doucement au baccalauréat, s'il devient en même temps un homme loyal et sincère, l'honneur est sauf et l'avenir aussi. Je me rappelle à ce propos une histoire authentique qui me fut contée par un professeur de l'institut Taylor. Il avait un élève, garçon intelligent et d'avenir, qui devait obtenir une " première classe " à son examen. N'écoutant que ses préférences, le jeune homme fit du canotage, ne travailla pas assez et n'eut qu'un grade inférieur. L'examen fini, le professeur lui fit des remontrances et lui représenta quel serait le mécontentement légitime de son père. " Oh, que non ! répondit le jeune homme en souriant, *I am in the College boat* „ — Cette distinction, fruit de longues épreuves, rachetait tout.

Un jour, un de mes amis, professeur dans l'enseignement moyen à Oxford, m'avait invité à assister à une leçon de français. Les enfants, âgés de douze ans en moyenne, lisaient le *Mateo Falcone* de Mérimée. A l'heure convenue, ce fut mon ami seul qui arriva. J'appris alors que les élèves, au lieu de venir au cours, étaient allés jouer au cricket, avec l'autorisation du directeur.

Cette intervention des exercices physiques jusque dans les programmes régulièrement constitués, n'est pas un fait isolé. Harrow possède un bassin de natation situé en plein air et caché derrière un rideau de verdure. En été l'endroit est charmant; la limpidité de l'eau, doucement caressée par la brise qui murmure à travers les feuilles, tenterait le Pêcheur de Goethe. Aussi les jeunes gens y affluent. Il faut d'ailleurs qu'ils apprennent à nager. Ils ne portent pas de caleçon; en sortant de l'eau ils s'enveloppent dans de longs draps de

laine. Mais ce qu'il y a de curieux c'est que celui qui l'emporte au concours de natation peut avoir, comme récompense, un demi jour de congé ou la permission de s'absenter d'un cours. Ici nous sommes en plein dans les idées anglaises. On se dit que l'adresse à la nage vaut bien quelques heures de leçon, et, ma foi, nous sommes de leur avis.

Qu'on me permette de répéter ici une anecdote qui, si elle n'était pas vraie, mériterait de l'être. On raconte qu'un savant allemand voulut au jour rendre visite à un célèbre collègue de l'université d'Oxford. Les mœurs anglaises lui étaient tout à fait inconnues. Aussi, quand on l'eut conduit hors ville et qu'il aperçut, au lieu du bénédictin rêvé, un homme en pantalon court, en jaquette et en béret, courant et maniant la crosse avec une ardeur toute juvénile, sa figure trahit une stupéfaction dont on se souvient encore.

Après ce rapide aperçu, il me reste à expliquer comment l'Angleterre justifie ce facteur prédominant de son éducation. Ne citons que pour mémoire les avantages qu'on retire d'une éducation physique soignée, au point de vue de la santé et de la vigueur. Il y a plus et mieux. L'âme et le corps se pénètrent et s'influencent, et l'un peut servir à réaliser des vertus qui sont plutôt du domaine de l'autre. Pourquoi St Benoît prescrivit-il à ses disciples un travail constant? Ou n'est-ce pas pour la purification de l'âme que l'ascétisme et la flagellation furent imaginés? Voyons donc en quoi l'éducation physique concourt à l'éducation morale.

Au mois de décembre 1893, la *Nineteenth Century* publiait un article sur *la valeur morale du foot-ball*. Dû à la plume compétente d'un directeur d'école, M. Hely Hutchinson Almond, cet essai mérite de fixer notre attention. Il fut écrit dans le but d'amener une réaction contre certaines habitudes vicieuses, qui sont en train de se propager en minant l'influence morale de ce genre de sport, mais le début contient quelques considérations qui rentrent essentiellement dans notre sujet.

Constatons d'abord, une fois de plus, l'influence de l'antiquité. Nous voyons celle-ci fournir à l'auteur des parallèles et des arguments. En effet, si la Grèce ne courba jamais la tête sous le joug du despotisme oriental, c'est, selon lui, grâce

à l'éducation virile que ses gymnases et ses jeux lui avaient donnée. " C'est ici, dit-il en citant l'illustre Curtius, que furent introduites pour la première fois des règles morales fixes, qui prohibaient toute passion sauvage et imposaient comme un devoir la plus stricte obéissance aux lois du jeu; c'est ici que fut posé le principe enjoignant de préserver l'ambition juvénile de toute souillure par des considérations de lucre; c'est ici que, par opposition aux robes flottantes des Ioniens, naquit l'usage des tuniques courtes et légères, qui venaient en aide à la santé et à l'agilité du corps. „ On ne pourrait dire plus simplement ni mieux faire ressortir le rôle des sports athlétiques comme principe éducateur. En effet, comme on les aime et qu'on les respecte, on en observe aussi les règles : chacun joue pour tous et tous pour chacun, et ainsi se développe l'esprit de solidarité et de discipline. Comme la tricherie y est particulièrement odieuse, l'âme s'habitue insensiblement à la loyauté. Les mœurs elles-mêmes ont pu rester plus pures ¹ : car, tandis que l'étudiant allemand se grise et se bat, que le français et le belge font parfois pis encore, que le hollandais joue, sort en voiture et vit en grand seigneur, l'anglais seul a trouvé, pour occuper ses loisirs, un dérivatif aussi salubre que moral. Les jeux entretiennent aussi une sage émulation, bien supérieure dans ses effets à celle que nous cherchons à faire naître, parce que la fraude y est impossible et parce qu'elle ignore cette inégalité paralysante entre les bien doués toujours vainqueurs est les mal doués battus d'avance. Ils sont encore un antidote énergique contre la mollesse que l'on voit partout et toujours emboîter le pas au luxe issu d'une civilisation avancée. Ils sont une école pratique de courage, car celui qui, dès son

¹ Ce fait m'avait frappé dès le début et je n'ai pas quitté l'Angleterre sans chercher à m'en assurer. Je suis cependant loin d'attribuer aux jeux seuls l'absence relative de corruption. Il faut tenir compte aussi du climat et du sentiment religieux. Ce n'est un secret pour personne que les peuples germaniques et réformés y ont mieux résisté que les nations catholiques et romanes. En Angleterre du reste, l'esprit presbytérien et puritain a encore fortifié cette digue. Rappelons à ce propos que Rousseau aussi, aux approches de la puberté d'Émile, avait recours à la chasse pour dissiper ce qu'il appelle les langueurs de l'amour.

enfance, n'aura pas craint, pour sauver l'honneur du drapeau, de se jeter comme Tom Brown dans une de ces mêlées brutales (*scrummages*) où il est sûr d'être au moins piétiné et écrasé, celui-là sera toujours quelqu'un. Puisqu'enfin la victoire comme la défaite ne sont dues qu'aux seuls efforts des joueurs, l'institution des jeux peut-être considérée comme contribuant essentiellement à fortifier ce viril sentiment du *self help* et de la liberté, base du caractère anglais. Ce sont précisément ces qualités réunies et le sentiment de leur origine qui faisaient dire au duc de Wellington que la bataille de Waterloo avait été gagnée dans la cour des jeux d'Eton; ce sont elles qui ont conquis le monde, et qui ont donné naissance à cette fière parole que jamais le soleil ne se couche sur le territoire britannique.

Cet exposé appelle une conclusion. Celle de l'auteur consiste à déclarer que les jeux athlétiques sont une véritable bénédiction pour le peuple anglais. Pouvons-nous nous associer à cet éloge et dire avec l'écrivain que, *par le temps qui court*, nous n'oserions pas assumer la responsabilité de diriger une école où la passion du foot-ball ne serait pas profondément enracinée? Avant de répondre, notons un aveu qu'il est bon de retenir. Donc le vieil esprit conservateur se relâche aujourd'hui de sa discipline? Des mœurs nouvelles s'infiltrèrent dans le vieil organisme? Oui, réplique le censeur, la mollesse augmente et s'étend, les enfants sont élevés chez eux dans des habitudes de luxe, ils ne craignent plus que leurs nerfs et leurs muscles ne s'amollissent par le défaut d'usage, le système des examens tend à refouler le développement du caractère au second rang¹. Encore une fois, qui est-ce qui parle ici au nom de la tradition menacée? N'est-ce pas un descendant de Lycurgue, ou si vous aimez mieux, une austère Tête Ronde, sans les grimaces pharisaïques de jadis?

Voyons maintenant la réponse. Dans ces sacrifices permanents faits à la déesse Vigueur et à la déesse Santé, il y a un côté qui nous déplaît. C'est dans un livre anglais qu'on a appelé les élèves des écoles publiques les êtres les plus brutaux de

¹ *Nineteenth Century*, p. 903.

l'univers ¹. Il nous semble que cet amour des exercices violents doit engendrer la brutalité et substituer la force au droit. De plus, en admettant que les jeux développent le courage animal ou physique, il n'est pas prouvé qu'ils enseignent aussi le courage moral, la fermeté. Par contre il est question d'enfants nerveux et faibles, dont la sensibilité délicate reçoit dans ces milieux des blessures incurables ou mortelles, à moins de circonstances spéciales ². Enfin les vertus guerrières elles-mêmes sont aujourd'hui d'un placement difficile dans une société amie de la paix, et quand la guerre est devenue une science exacte.

Si nous examinons la question à un autre point de vue, tout en approuvant les jeux, nous devons en excepter le foot-ball, qui n'est rien moins qu'un délassement inoffensif. En règle générale les Anglais affichent à ce propos, en théorie du moins, un dédain assez étonnant. Quand on vient nous dire qu'il n'y arrive que fort peu de cas de mort d'homme par année, et que les accidents dont certaines gens font si grand état, se réduisent surtout à un nombre plus ou moins grand de clavicules brisées (la fracture la plus fréquente, à ce qu'il paraît), nous ne pouvons nous empêcher de trouver ces accidents moins insignifiants que notre interlocuteur. Nous serions plutôt d'avis qu'un jeu qui, indépendamment d'autres conséquences désagréables, présente de tels inconvénients, ne peut être recommandé que sous les plus expresses réserves.

Nous n'insisterons pas davantage sur le revers de la médaille, et nous nous contenterons de constater en terminant que l'éducation physique en Angleterre, tout en offrant d'immenses avantages, peut aussi être accusée d'exagération.

Jusqu'à quel point peut-on s'expliquer la tournure que les choses ont prise en Angleterre?

Nous remarquerons d'abord que l'Anglais semble avoir gardé dans l'histoire certains caractères distinctifs des Germains. Il est robuste et de haute taille; il aime l'activité militante, la chasse; il lui faut beaucoup de nourriture et beaucoup de boisson : c'est donc surtout un bel animal. Qu'est-ce

¹ *The roughest beings in the universe*. Préface de Tom Brown.

² Arthur dans *Tom Brown*. Voyez aussi la préface.

qui tend à accentuer ces traits? Un climat humide, variable et traître; un pays couvert de forêts, de marais ou de montagnes, isolé du monde par l'océan; un état relativement libre, centrifuge, où l'individu est moins sujet qu'associé. Qu'est-ce qui a tendu à les effacer? L'influence sociale du christianisme, le progrès de l'instruction, l'accroissement du bien-être.

Ces traits particuliers se retrouvent à travers les âges, disions-nous. Dans le prologue de ses *Contes de Cantorbéry*, Chaucer nous dit, en faisant le portrait du franc-tenancier, que sa maison était pleine de viandes et de boissons ¹. Le poète insiste à dessein sur ces détails; même il appelle son personnage le propre fils d'Epicure. Il y a là un moine, grand amateur de la chasse, qui, lorsqu'il passait à cheval, faisait résonner les clochettes qui garnissaient sa bride comme la cloche de la chapelle ². C'était là un fait général. Au XVII^e siècle, le gentilhomme campagnard fidèle au roi, à la religion anglicane et au parti tory, ressemblait encore bien fort à ses ancêtres. Grossier dans son langage et dans ses habitudes, quoique foncièrement honnête, il ne savait qu'exploiter ses terres, vendre son bétail, s'enivrer et jurer. C'est Macaulay qui nous le raconte. Pour se convaincre que vers 1750 il avait peu changé, il suffit de lire les romans de Fielding.

Mais l'Anglais a aussi été accoutumé depuis des siècles à un régime de liberté et de participation aux affaires publiques. Depuis la Grande Charte et la guerre de cent ans, le pays, définitivement unifié, a eu des parlements qui, avec le plus grand respect, dictaient leur volonté au pouvoir central. C'est qu'ici l'arme avec laquelle on asservissait ailleurs parlements et insurgés, je veux dire l'armée permanente, faisait défaut aux princes. La position géographique du pays la rendait inutile; presque toujours, les milices suffisaient. C'était la nation armée. Voilà encore une condition qui dut avoir son influence.

¹ A better envyned man was never noon.
With-oute bake mete was nevere his hous,
Of fish and flesh, and that so plentevous,
It snewed in his hous of mete and drinke,
Of alle deyntees that men coude thinke.

V. 342

² *Cant. Tales*, Prol. V. 165 suiv.

En général, on peut dire que le régime de la liberté en cette matière, en empêchant la centralisation de l'enseignement, explique le développement *anormal* des exercices du corps dans les écoles publiques. Quand cette mode survint, elle trouva dans ces milieux favorables un terrain à point de tout temps. En vérité, elle eut le caractère d'une réaction salutaire contre les vices grossiers des classes élevées. Semblable en ce sens au *teatotalism* et au végétarianisme, elle leur fut supérieure parce que, pour combattre des vices nationaux, elle tirait adroitement parti de qualités nationales. La popularité du sport prouve que le remède a été reconnu bon. Après les classes riches, la mode gagna les couches inférieures de la société. C'était, paraît-il, " vers 1860, au moment où l'Angleterre, effrayée de l'attitude de la France, crut le moment venu de se préparer à la guerre, et où surgirent, sur le sol britannique, ces corps de volontaires qui se sont perpétués ¹ „. Quelque chose d'analogue s'était passé en Allemagne après sa mutilation par Napoléon. Aujourd'hui tout le monde est converti. On peut hardiment dire avec M. Leclerc : " Tout Anglais veut se faire des muscles, il redoute l'obésité comme une humiliation, et la combat comme un fléau „. Il devine l'existence de ce que M. Spencer appelait la *moralité* et le *péché physiques* ².

* * *

Les causes que nous avons vues à l'œuvre exercent également leur influence sur l'*éducation morale*. Celle-ci vaut bien un examen attentif. Son objet est manifestement de former des caractères bien trempés, des hommes bons et justes, doués d'assurance, d'énergie, de sens pratique. En théorie, il en est ainsi partout ; car qui nierait la valeur de ces qualités dans la lutte pour la vie ? La différence c'est qu'en Angleterre cet objet constitue l'essence de la pédagogie, à laquelle tout le reste est subordonné, tandis que chez nous c'est l'inverse.

Pour donner une éducation libérale — c'est le terme —,

¹ *L'éducation en Angleterre*, par M. Leclerc, *Revue des Deux Mondes*, du 15 février 1894, p. 891.

² *De l'éducation*, p. 301.

on se sert de moyens libéraux. Un premier point à retenir c'est que les rapports entre professeurs et élèves sont plus étroits que chez nous. Ils ont pour base la confiance et la bienveillance, deux principes bien naturels, quoique assez modernes, dont le dernier du moins a été appliqué d'abord par les Jésuites. L'élève regarde le maître comme un ami plus âgé, donc plus sage, qui le comprend, s'intéresse à lui, le guide sans le surveiller. Cette absence de surveillance, cette liberté en d'autres termes, est le second trait caractéristique de l'éducation des écoles publiques. Locke avait dit de l'élève : *the sooner you treat him as a man, the sooner he will begin to be one*. Est-ce l'application de cette maxime que nous voyons ici, ou bien avons-nous affaire au paradoxe de Rousseau sur la perfection native de l'individu, que la civilisation corrompt? Peut-être. Mais à notre avis c'est autant le milieu qui a déteint sur l'école. Celle-ci est comme un état en raccourci, et la condition des élèves reflète celle des parents, intéressés et habitués au maintien des traditions libres. Quelle que soit l'origine de cette liberté, elle est aujourd'hui érigée en principe.

Chez nous au contraire, comme en France, les élèves sont internés. La discipline est généralement assez sévère pour qu'aux yeux de certains parents affligés de fils insubordonnés le pensionnat fasse l'effet et l'office d'une maison de correction. Les jeunes gens sont l'objet d'une surveillance constante ; jamais on ne les laisse seuls ; on semble se méfier d'eux comme d'êtres enclins au mal et incapables de se bien conduire. Partout le naturel est étouffé sous la règle, le vice se développe, le caractère peu. Quand sonne l'heure de la délivrance, qui est pour l'Anglais celle du chagrin et des larmes, l'adolescent entre dans un monde inconnu ; la réaction arrive, entraînant des conséquences qui brisent parfois la vie. Quelle différence avec l'Angleterre !

En dehors des heures de classe ou d'étude, et sauf l'obligation de se présenter à certains appels nominaux réguliers, les élèves sont libres. Entendons nous pourtant. Il leur est interdit, par exemple, de fréquenter les cafés ; ils savent que ce serait aller *out of bounds* ; et comme leur liberté dépend de la stricte observation des quelques défenses, ils s'y soumettent sans regret et sans difficulté. Il n'y a peut-être pas de pays

en Europe où le respect de la loi et de l'ordre qu'elle consacre soit plus profondément enraciné dans le cœur de l'homme qu'en Angleterre ¹. Avec le temps la loi devient comme sacrosainte; on n'y touche pas; on ne l'abolit jamais, on la laisse tomber dans l'oubli. C'est qu'avec son sens pratique affiné par l'expérience, l'Anglais comprend que la loi est la clef de voûte de l'édifice social, le meilleur souverain qu'il puisse se donner, le gage de sa liberté.

Voyez pourtant comment l'éducation s'y prend pour enseigner adroitement l'usage rationnel de la liberté. Si les élèves aiment le bain ou le canotage, il n'est pas rare que le professeur se baigne et rame avec eux. Après avoir travaillé ensemble, on s'amuse de même. Professeur et élèves vivent un peu en famille. L'accord et la ressemblance entre la famille et l'école, on le sait, est d'ailleurs un trait caractéristique de l'éducation anglaise. La plupart des jeunes gens sont en pension chez les maîtres. Là ils retrouvent comme un reflet joyeux du foyer paternel. Si le professeur a les qualités voulues du cœur et de l'esprit, les autres circonstances aidant, le jeune homme recevra une éducation exemplaire. Mais aussi, dans le cas contraire, si la familiarité outrée et le sans-gêne se substituent à la confiance et la courtoisie, si le prestige et le respect sombrent dans ce contact journalier, c'est la licence, l'anarchie. Cela se voit, c'est certain, et nous en saurions davantage si l'amour-propre des Anglais ne leur dictait la discrétion en cette matière ².

Si par son exemple, son influence quotidienne, le professeur dirige l'élève dans la bonne voie, il s'attache surtout à lui inculquer insensiblement la notion du *devoir*. A ne considérer que l'histoire, on serait tenté de croire que cette idée est particulièrement anglaise. Comparez les paroles de Nelson à Trafalgar avec certaines allocutions de Napoléon, comme

¹ C'était aussi l'avis de M. Hippeau, *L'Instruction publique en Angleterre*, Paris 1872, p. 76.

² J. J. Findlay, *Zur Entwicklung des höheren Schulwesens Englands*, dans les *Neue Jahrbücher für Philologie und Pädagogik*, 1894, p. 120. Ce travail très intéressant fait nettement ressortir les qualités de l'éducation anglaise.

celle des Pyramides; examinez encore la tenue de Wellington et de ses régiments à Waterloo, surtout quand une plume devineresse, comme celle de Victor Hugo, vous la décrit : vous aurez un aperçu, résumé mais curieux, de la diversité des ressorts moraux qui dirigent l'âme de deux grands peuples. Il semble que la morale ait toujours été le champ de prédilection des penseurs, philosophes, essayistes et théologiens, et les masses ne sont guère restées en dehors du courant. Car " l'Anglais, naturellement sérieux, méditatif et triste, n'est point porté à regarder la vie comme un jeu ou comme un plaisir; il a les yeux habituellement tournés, non vers le dehors et la nature riante, mais vers le dedans et vers les événements de l'âme; il s'examine lui-même, il descend incessamment dans son intérieur, il se confine dans le monde moral et finit par ne plus voir d'autre beauté que celle qui peut y luire; il pose la justice en reine unique et absolue de la vie humaine, et conçoit le projet d'ordonner toutes ses actions d'après un code rigide ¹ „. Le développement de ces sentiments de la justice et du devoir remonte probablement au 16^e siècle. Produits des besoins de réforme et des troubles religieux, fortifiés sous la dictature du Protecteur par le zèle des puritains, éclatant plus vivement encore dans les dissidences et dans la réaction qui suivit le libertinage de la Restauration, ils s'ancrèrent solidement dans l'âme anglaise. On ne conçoit guère de religion sans système de morale. Plus le courant religieux sera intense et sincère, plus l'homme sera accessible aux idées rationnelles et surtout à celle de la justice immanente. Or, s'il y a une race travaillée par le souci de se réformer spirituellement, c'est bien la race anglo-saxonne. Mais ce qui la distingue surtout, nous le répétons, c'est, pour parler avec M. Taine, qu' " il y a une foi commune sous toutes ces différences de sectes; quelle que soit la forme du protes-

¹ Taine, *Litt. anglaise*, II, 276. Comparez encore ces paroles significatives de Johnson : " Soit que l'on ait en vue l'action ou la conversation, soit que l'on désire être utile ou agréable, la première condition requise est la connaissance religieuse et morale du bien et du mal Nous sommes perpétuellement des moralistes „ (*Vie de Milton*, Clarendon Press, Oxford, 1892, p. 12).

tantisme, son objet et son effet sont la culture du sens moral¹ „.

Remarquez en passant comme toute conception générale déteint sur le vocabulaire. L'Anglais se sert du mot *devoir* (*duty*) là où nous disons simplement *occupation* ou *service*. Un officier de service est *on duty*; un professeur qui sort de la leçon *leaves duty*. Il est probable que le temps a terni ces phrases comme il fait s'évaporer les parfums les plus pénétrants. Nous ne tenons qu'à relever l'indice.

Il y a nécessairement, dit Spencer, un rapport entre les divers systèmes d'éducation et les états sociaux successifs. On conçoit donc que dans une société ainsi disposée, la pédagogie doit être toute morale. Pourtant il n'y a pas si longtemps que la théorie a passé dans la pratique. De tout temps la violence a régné en souveraine aux écoles publiques. Le droit du plus fort y était toujours le meilleur. C'est le cas où jamais de songer au *Faustrecht*. Réprimer ces instincts brutaux aurait été impossible avant notre époque, parce que c'était dans le sang et dans les mœurs. Tout ce qui était violent plaisait à ces natures. Il n'y a pas deux siècles Londres et sa banlieue était encore un véritable coupe-gorge. Les héros les plus populaires comme Robin Hood étaient de généreux *outlaws*. C'est au 19^e siècle, grâce à l'influence d'un homme supérieur, que l'école a commencé à rompre avec ces traditions. Cet homme c'est le docteur Arnold de Rugby. Son rêve était de transformer en *christian gentlemen* ceux qu'un Anglais a pu appeler " les êtres les plus brutaux de l'univers „. Malgré les sarcasmes qu'il eut à supporter, son influence fut grande. Il paraît qu'à Oxford on reconnaissait ses anciens élèves à leur gravité. Le mot *earnestness*, qui la désigne, est même, dit-on, de lui. Le mouvement gagna les autres écoles publiques, mais après sa mort, son œuvre languit et s'émietta. Nous n'essayerons pas de faire passer ses idées par le tamis d'une classification dûment étiquetée. Comme chez tant d'autres novateurs, le succès dépendit moins d'une idée que d'une personnalité. Un de ses instruments les plus puissants pour agir sur ses élèves était le sermon hebdomadaire, dont il ne confiait le

¹ Ibid., p. 278.

soin à personne. Il agissait lentement, sachant perdre sagement le temps. C'est avec une adresse remarquable qu'il tirait parti des éléments existants en les faisant servir à ses fins. Nous ne prendrons qu'un exemple. Les élèves de la classe supérieure, les *sixth form boys*, avaient toujours joué un rôle prépondérant dans les écoles publiques. En qualité de *prae-postors* ou *monitors*, ils étaient associés à la surveillance des plus jeunes. En revanche, ils avaient le droit de se faire servir par ceux-ci, qui prenaient alors le nom de *fags*. Cette coutume, disparue dans quelques établissements, est expressément maintenue dans d'autres comme moyen éducatif ¹. Le système avait du bon, mais il était aussi une source intarissable d'abus. Il ne fallait pas songer ici à déposséder la tradition. Arnold s'attacha à conquérir cette force pour ses desseins; il l'estimait si haut qu'il avait coutume de dire : Si je puis compter sur ma sixième, je réponds de tout.

Ce système de la collaboration des élèves les plus âgés à la tâche du maître, comme nous le voyons appliquer avec succès en Angleterre, n'est qu'une survivance du passé. A l'époque de l'Humanisme, on peut dire que c'était aussi général que le culte de Térence et des vers latins. A Liège, qui possédait une célèbre école des Frères de la vie commune, nous voyons que les classes nombreuses étaient partagées en décuries, à la tête desquelles se trouvait un décurion, responsable de l'application et de la bonne tenue de sa troupe, qui signalait les négligences au professeur ². Le procédé fut conservé par la pédagogie de la Réforme. Il est mentionné spécialement dans le Règlement édicté en 1559 par le duc Christophe de Wur-

¹ Voici ce qui fut répondu par les directeurs de Charterhouse et de Harrow School à un reporter de la *Pall Mall Gazette* qui était allé leur demander en 1890 la justification du *fagging-system*. C'est M. Lenz qui le raconte, page 37. Le premier dit : " Nous ne pourrions nous en passer. Si je l'abolissais, le résultat immédiat serait que de grands flandrins des classes inférieures s'arrogeraient une autorité qui appartient aux classes supérieures, jalouses de leurs droits. Je reconnais la position sociale de la 6^e classe. Supprimez la 6^e et nous aurions l'anarchie. Le second y ajouta que cet usage " fait immensément de bien à un enfant gâté et que rien n'enseigne sitôt à un individu quelle est sa véritable place „.

² Schiller, *Geschichte der Pädagogik* (1887), pag. 85.

temberg. Nous le retrouvons naturellement dans les écoles suisses, fortement influencées par l'Allemagne¹, et à Strasbourg, où un ancien élève de Liège, le fameux Jean Sturm, était maître souverain. Dans la pédagogie catholique, chez les Jésuites notamment, c'est encore la même chose. Le philosophe Vivès, cet esprit si éclairé et trop peu connu, qui osait nier l'infailibilité d'Aristote, et parler de sciences expérimentales, d'hygiène scolaire, de la nécessité de partir de la langue maternelle de l'élève, etc., recommande également la collaboration des décurions pour la récitation des leçons. Au 17^e siècle Comenius, le dernier évêque des Frères moraves, en parle à propos des répétitions. Fichte lui-même approuvait le principe qui fit fortune lorsqu'il devint la pierre angulaire des systèmes Bell et Lancaster.

Cette rigueur morale qui est à la base et au sommet de la pédagogie anglaise, explique bien des choses qui se rattachent à elle : de là cette aversion pour le mensonge, qui fait du mot menteur l'injure la plus cruelle, et cette pureté de mœurs que je n'ai retrouvée qu'en Hollande. Et à ce propos l'esprit songe comme machinalement à ce passage d'un beau livre déjà cité, où l'auteur nous dépeint la perplexité du Squire Brown, cherchant les paroles d'adieu qu'il adressera à son fils. " S'il revient en Anglais brave, débrouillard, franc et sincère, s'il devient un gentilhomme et un chrétien, je n'en demande pas davantage. „ Et son discours ne fut pas long. " Si les écoles sont ce qu'elles étaient de mon temps, vous verrez commettre bien des choses cruelles et criminelles, et vous entendrez de vilaines et méchantes paroles. Mais ne craignez rien. Dites la vérité, gardez le cœur brave et bon, n'écoutez ni ne dites jamais rien que ne pourraient entendre votre mère et votre sœur, et vous n'aurez jamais honte de revenir à la maison, ni nous, de vous revoir. „ J'avoue que ces paroles si nobles et affectueuses m'ont toujours ému ; mais, je le demande, ne sonneraient-elles pas faux dans plus d'une bouche, en dehors de l'Angleterre ?

(*A suivre*).

G. DUFLOU.

¹ Ibid., pag. 106.

COMPTES RENDUS

G. FERTÉ. — **Aristophane, pièces choisies** (extraits). Paris, Masson, s. d. Prix : 2 fr.

Le programme du 15 juin 1891 pour l'enseignement secondaire moderne en France prescrit comme " livres de lecture et d'analyse ", des extraits des grands écrivains grecs et latins. Dès la 6^e, les élèves ont entre les mains Homère, Hérodote et Plutarque; en 5^e apparaissent Virgile et Tite-Live, auxquels succèdent Xénophon et Salluste en 4^e, les tragiques, Plaute et Térence en 3^e; Aristophane est assigné à la seconde.

Il me paraît superflu d'insister sur l'heureuse idée qui a inspiré les auteurs de ce nouveau code des lycées. Il est au surplus assez piquant de voir introduire dans les classes correspondant à nos professionnelles les traductions des maîtres antiques, à une époque où, en plusieurs pays, et en particulier chez nous, certains professeurs, et parmi eux des philologues, voudraient bannir les originaux de notre enseignement classique. Je n'irai pas jusqu'à réclamer l'application de ce programme à nos " humanités modernes ", que les remaniements n'ont guère atteintes depuis nombre d'années¹, mais je

¹ Le cours de français est resté sensiblement ce qu'il était autrefois; à part les " notions littéraires sur les auteurs expliqués ", qui sont un acheminement bien lent et bien timide vers un cours d'histoire littéraire, c'est toujours Boileau, Buffon, Corneille ou Racine ou Molière (chacun pour une pièce) qui tiennent le haut du pavé, j'allais dire qui barrent la route, ce qui est très vrai des deux premiers; c'est à croire que le XIX^e siècle n'existe littérairement pas; le rhétoricien a parfaitement le droit de s'imaginer que la littérature française commence en 1636 et finit en 1788; je sais bien qu'en fait plusieurs professeurs brisent ces entraves et font au romantisme une part honorable, mais enfin la lettre du programme n'y encourage pas. Je ne veux pas chercher les motifs de ce *cant*; j'ai pu un jour prendre connaissance des questions posées aux examens d'admission aux écoles militaire et navale d'Angleterre : les candidats ont à traduire et à expliquer deux passages assez longs d'auteurs français; l'un des deux est toujours emprunté au XIX^e siècle; Michelet fraternise avec Corneille, et Racine avec Renan; je me souviens qu'un des extraits de Renan était tiré des *Souve-*

serais très heureux de voir adopter ce système dans nos classes latines, et les élèves mis en demeure de s'initier, par de bonnes traductions, aux œuvres des écrivains dont ils n'expliquent pas le texte original. Avouons que c'est peu d'avoir traduit (et Dieu sait avec quelle peine!) quelques chapitres de Xénophon, de Lucien, de Lysias et un millier de vers d'Homère; encore si nous avions un cours systématique, fût-il très concis, d'histoire des littératures anciennes, ce cours que nous voyons en France figurer au programme de la première moderne ...

Mais je ne veux pas récriminer davantage; encore moins parlerai-je de l'enseignement des jeunes filles, qui en France est calqué sur l'enseignement secondaire moderne. C'est ainsi qu'Aristophane est devenu l'objet des méditations de nos studieuses voisines. La chose semble une gageure, et pourtant elle est bien réelle, si j'en crois l'en-tête du livre de M. Ferté. Je me hâte d'ajouter que dans ces deux cents pages traduites, et bien traduites, du vieux comique, il n'y a pas un mot dont la plus stricte morale puisse s'effaroucher. M. Ferté possède l'art de dissimuler les hardiesses du maître; je cite au hasard le début des *Nuées*, où "cet excellent jeune homme ... ronfle de toutes les façons, ... *πέφθεται!*, ou bien la discussion sur le *δάκρυλος* (*Nesp.* 651 ss.), qui devient on ne peut plus chaste.

Cette traduction partielle est faite sur le texte de Bergk, qui a l'avantage, à défaut d'autres, d'être le plus répandu; je

nirs d'enfance et de jeunesse, ce chef d'œuvre; dans quel athénée belge lit-on Michelet, Taine ou Renan?

Nous constatons le même exclusivisme dans l'enseignement du latin en Belgique: à l'époque où florissait la dissertation latine, on pouvait craindre que le commerce des écrivains de la période post-augustine ne nuisît à la correction du style; cette crainte est chimérique aujourd'hui. L'Allemagne, qui a récemment supprimé la dissertation et amoindri le nombre d'heures réservé au latin, semble toute disposée par compensation à faire appel aux prosateurs de la latinité d'argent, qui, au point de vue de l'attrait et de la variété, ne le cèdent en rien à leurs prédécesseurs. Je rappelle dans cet ordre d'idées l'article du Dr. Vogel dans les *Jahrb. für Philol. u. Pädag.* 1891, sect. II, fasc. 5, p. 209-218, ainsi que la *Chrestomathie aus Schriftstellern der sog. silbernen Latinität*, publiée chez Teubner (1893, in-8° de XIV-477 p.) par Opitz et Weinhold. C'est un heureux choix d'extraits de Suétone, Tacite, les deux Pline, Sénèque, Celse, Quintilien et d'autres.

me permettrai de signaler à M. Ferté l'édition récente des *Guêpes*, due à M. Van Leeuwen (Leyde, Brill, 1893), qui a su tirer au clair de nombreux passages, ainsi que le court mais substantiel mémoire où M. Alph. Willems, à l'occasion de cette édition, relève certaines difficultés du texte et les résout avec autant de science que de goût. (*Notes sur les G. d'Ar.*, Bruxelles, Hayez, 1894).

Dans une introduction de 30 pages, M. Ferté étudie le caractère de la comédie ancienne, les idées politiques, sociales, littéraires, religieuses d'Aristophane, enfin l'art de ce " gamin de génie ", comme l'a si bien dénommé Croiset.

Quand j'aurai dit, pour rassurer toutes les pudeurs, que le traducteur a renoncé à donner une idée quelconque de *Lysistrata* et des *Θεσμοφοριάζουσαι*, il ne me restera qu'à souhaiter de nombreux lecteurs et lectrices belges à ce coquet petit volume, d'une impression irréprochable, présenté dans une jolie reliure, et qui nous offre un Aristophane suffisamment ... vêtu, sans qu'il ait perdu de sa verve et de sa fougue.

EM. BOISACQ.

Dictionnaire grec-français, rédigé avec le concours de M. E. EGGER, par A. BAILLY. Paris, Hachette, 1895). (déc. 1894).

Je puis me dispenser de parler ici du plan d'après lequel a été composé cet ouvrage, attendu que l'année passée j'ai anticipativement donné à ce sujet tous les renseignements désirables. Je prie donc le lecteur de vouloir bien consulter les pages 347-48 du tome XXXVII de la *Revue*.

Un dictionnaire n'étant pas un livre qu'on lit comme une dissertation grammaticale ou historique, et sur lequel on peut se former assez rapidement une opinion motivée, il peut sembler prématuré de rendre déjà compte du dictionnaire de Bailly; je crois cependant qu'un usage journalier de ce livre pendant plus de six semaines ainsi que sa comparaison avec les notes inscrites dans mon exemplaire du travail de Liddell and Scott, m'ont mis à même de porter un jugement sur cette œuvre considérable.

Je ne doute pas que tous ceux qui l'ont examinée attentivement n'aient eu l'impression que l'on se trouve en présence d'un livre laborieusement et consciencieusement fait : beaucoup d'erreurs qui se rencontrent dans les meilleurs lexiques, tels que ceux de Pape et de Liddell and Scott, ont disparu; l'auteur a pleinement profité des travaux publiés sur les formes du dialecte attique, enfin, c'est le *premier* dictionnaire grec-français ayant une valeur réellement scientifique et pouvant servir, pour les recherches courantes, aussi bien aux professeurs qu'aux élèves.

M. Bailly connaît trop bien les difficultés inhérentes à la tâche qu'il a entreprise il y a vingt ans, pour croire qu'il ait pu l'achever sans défaillance aucune; dans un ouvrage de ce genre les erreurs sont inévitables et ce n'est que petit à petit que l'auteur parviendra à l'idéal qu'il s'est proposé.

Je me permets d'attirer l'attention de M. Bailly sur les quelques points suivants :

ὁ ἀλήτης] Il conviendrait de dire que le mot est usité dans la prose attique. Cf. Isokr. 11.39 et 14.46.

ἀ γαγνώριζω Plat. Pol. 128 a.] Il faut lire 258A, et on pourrait ajouter Lach. 181. C.

ἀναλαμβάνω] Le sens *apprendre par cœur* n'est pas mentionné. Cf. Agés. 20 *ἔμελλε δὲ λέγειν ἀναλαβὼν ὁ Λύσανδρος. ἀνεγκλητὶ* Isocr. 315 D] On y lit *ἀνεγκλητὶ* d'après l'Urbinas III et le Vaticanus 936.

ἀποζάω] ce verbe se construit avec le génitif. Cf. Luc. Dial. m. 1.5.

ἀδελφός, vocatif *ἄδελφε* non *ἀδελφέ*] Ceci est contraire aux textes bien que conforme aux grammaires. Cf. *Revue de l'instr. publ.*, 1894, p. 3.

ἄετός ὁ] Le sens de *omen* que le mot a dans Théocrite 26.31 et Iliade 12.243 n'est pas mentionné.

ἄπρατος Lys. 108. 44] on y lit actuellement *ἄπρακτος*. Cf. éd. Scheibe.

αὐτόματος] Dans l'expression *ἐκ τοῦ αὐτομάτου* Xén. Anab. 1.3.13 ce mot n'a pas le sens de *hasard* opposé à *τέχνη*.

ἀειθέρης Plat. Crat. 110 b] lisez 410 b.

βασανίζω] D'après l'auteur, seul le part. parf. passif serait employé dans le sens métaphorique de *tourmenté, torturé*, en parlant du style. Cf. cependant Longin de *Subl.* 10, sub fine, *τὸ ἔπος ὁμοίως ἐβασάνισεν*.

βίβημι] La forme *βίβαντι*, 3 p. du sing. conservée par Pollux 4.102 est omise, bien que Pollux soit souvent cité. Veitch en fait à tort une 3 p. du pluriel.

βούλομαι, *vouloir* en général, plutôt au sens de *désirer*, par opposition à *θέλω* qui semble marquer plutôt l'idée de *vouloir* proprement dite.] Un bon exemple à noter serait Dém. de *falsa legat.* § 26 *οὐτ' ἀκούειν ἠθέλετε οὔτε πιστεῖν ἐβούλεσθε*. Contrairement à l'opinion de Schaefer, Shilleto dans son éd. critique traduit : *you were not willing to hear nor were you wishful to believe*.

διατειχίζω Lys. 194.39] Ce renvoi est fautif d'après l'éd. Scheibe, où on lit *τειχιζόντων*, mais on trouve le mot au § 44. Au lieu de l'Epitaphios, je citerais plutôt Isocrate Panég. 93 (59 d), où on lit *διατειχίζόντων τὸν Ἰσθμόν* d'après l'Urbinas CXI. Quand on peut s'appuyer sur un pareil ms., il ne faut pas le négliger.

δίκροτος Xén. Hell. 2.1.18] lire 2.1.28.

δίνη Plat. Phaed. 99^b, *tourbillon de vent*.] Je doute que cet exemple soit exact. Il est fait allusion ici aux théories d'Empédocle. Cf. Aristote de *Coelo* 300 b^s (éd. de Berlin).

διετής] ne conviendrait-il pas de faire une remarque sur l'accentuation? Les composés en *-ετης* de *ἔτος* sont oxytons dans la *κοινή*, mais paroxytons en attique. Or les exemples, bien qu'empruntés à ce dernier dialecte, sont accentués comme des textes de la *κοινή*.

εἴτα] Il n'est pas fait mention du sens adversatif que peut avoir cette particule, surtout après un participe qui peut être converti en un mode personnel. Elle exprime alors le défaut de rapport et peut se traduire par *et toutefois*, *et cependant*. Cf. Soph. O. C. 911-916. Arist. Nuées 524.

ἐπιπλοα τὰ pour *ἐπιπλα* Hérod. 1.94] Je pense que cette forme peut être effacée du texte d'Hérodote et partant des lexiques. Cf. Revue de phil. XV, p. 116.

ἔχειν] Je n'ai pas trouvé l'expression *ἔχειν ἀμφὶ τινα* s'occuper de quelqu'un Xen. Cyr. 7.5.50.

ἐπιφανιδίος, *ος*, *ον* Xén. Eq. 5.1] On lit dans l'édition Sauppe *ἐπιφανιδίας φορβειᾶς*.

ἐπιβολή projet Thuc. 3.45] Cette leçon est douteuse. Classen y lit *ἐπιβουλή*, parce que *ἐπιβολή*, conservé dans la plupart des mss., ne se rencontre qu'à partir de Polybe et que le verbe *ἐπίβαλλειν* est également inconnu aux attiques dans cette acception.

ἔνοπλος Xén. Hier. 10.7] L'éd. Holden³ porte en cet endroit *ἐν ὄπλοις*. Ce renvoi qu'on trouve aussi dans Passow, est supprimé dans la 7^{me} éd. de Liddell and Scott.

ἔμπυος] La quantité de l'*υ* devrait être marquée. Il est bref, de même que dans *πίον* (non *πῶον*). La pénultième est cependant marquée comme longue dans Ellendt et dans Pape; Liddell and Scott ne disent rien. Le vers de Sophocle Phil. 1378 laisse la quantité indéterminée, mais le grammairien Arcadius dit que jamais il ne faut accentuer *πῶος* et Empédocle 336 fait l'*υ* de *πίος* bref, Quant au composé, on trouve dans Galien XIII, p. 876 cette citation d'Andromachus

*καὶ μογερῶν στέρνων ἀπολύσεται ἔμπυον ἰλὺν
πινομένη πολλοὺς μέχρις ἐπ' ἡελίους.*

Ces textes cités par Sandys, Class. Rev. III, p. 408, sont restés inconnus à Chandler, Greek accentuation² p. 97. Morell-Maltby² donne *ἔμπυος*.

ἐκστρατεύω terminer une expédition Thuc. 5.55] Le mot *ἐπανεχώρησαν* qui suit montre que dans ce passage *ἐκστρατεύω* a son sens ordinaire. Cf. le lexique de Bétant. Passow commet la même erreur, qui est partagée par Liddell and Scott.

ἐγώ, ἐγών rarement en attique, Eschyle Perses 931] Ce passage est peu concluant, le vers indiqué faisant partie d'un chœur, où d'ailleurs Dindorf lit *ἐγώ*. Il conviendrait plutôt de citer les suppl. 748 (Wecklein) où le Mediceus a *ἐγών* à la fin d'un trimètre.

ῥῥέως] à côté de *ῥδέως ἔχειν τινί* Dém. 60 fin., ou *πρός τινα* Isocr. 6 A, être bien disposé pour quelqu'un, il conviendrait peut être de citer *ῥδέως ἔχειν ἐπί τινι*, Isocrate 12.201 (Benseler-Blass).

ῥλίκος : *Θαυμαστός ῥλίκος* Dém. 348.24. 469.18.] Je pense que M. Bailly reproduit ici une erreur de Passow, car dans l'édition de *De falsa leg.* de Shilleto on lit *Θαυμάσι ῥλίκα*, leçon donnée aussi par Blass et Weil. D'ailleurs, quatre lignes plus haut, l'auteur cite précisément *Θαυμάσι ῥλίκα*, Dém. 348.24. Dans la Leptinienne il faut lire la même chose et changer le renvoi 469.18 en 469.41. Par contre au mot *Θαυμαστός, Θαυμαστόν ῥλίκον* Dém. 738 est exact, mais au mot *Θαυμάσιος*, le renvoi *Θαυμάσι ῥλίκα* Dém. 348.28 doit être une erreur, car dans le discours XIX on ne trouve cette expression qu'aux §§ 24 et 87.

ῥβη jeunesse] C'est trop vague. On sait que *ῥβη* = 16 ans. Cf. Bekker Anec. 255.15 : *ἐπὶ διετὲς ῥβῆσαι. τὸ γενέσθαι ἐτῶν ὀκτωκαίδεκα, ἵνα ῥβη ῥ τὸ ἐκκαίδεκα ἐτῶν γενέσθαι*¹. M. Bailly l'explique lui-même s. v. *διετής*.

Θεά ῥ] L'auteur ne donne qu'un seul exemple de l'emploi de ce mot en prose attique. Il est fréquent dans Platon; on le trouve dans Eschine I, 188; dans Isocrate 216, b *Θεοῖς* a été substitué au *Θεαῖς* des mss.

Θεός vocatif *Θεός*, post. *Θεέ*] Le vocatif n'est, je pense, justifié par aucun texte, bien que les grammairiens fassent la même observation. Cf. Philogelos ed. Eberhard, p. 68.

¹ Je signale ici ce nouvel exemple de *ἵνα ἐμβατικόν*. Cf. *Revue de l'instr. publ.*, XXXVII, p. 5. Un examen attentif des textes ferait découvrir peut être maint de ces *skulkers*.

ιάλεμος] un bon exemple de ce mot employé comme adjectif est Euripide H. F. 109.

ἱπποθόρος de *ἵππος* et *θορέω*] *θορέω* n'existe pas et M. Bailly n'a garde de le citer. Le verbe est *θορεύω* ou *θόρνυμι*.

κελεύω] ce verbe ne se trouve pas, comme le dit l'auteur, avec le datif de la personne et l'infinitif, du moins en prose. Ainsi l'exemple Xén. Cyr. 1.3.9 est erroné; par *etc.*, je suppose que M. Bailly vise Thuc. 8.38, généralement donné comme exemple, bien que *σφίσι* y dépende de *βοηθεῖν*. Le datif est une construction homérique.

κῆρ : *περὶ κῆρι φιλεῖν* Iliade 4.46] C'est-là un faux renvoi; Liddell and Scott commettent la même erreur. Le texte porte *περὶ κῆρι τιέσκετο*.

λυκοθαρσής Anth. pal. VII, 703 *hardi comme un loup*] Il suffit de lire l'épigramme pour s'apercevoir que le vrai sens est *qui ne craint pas les loups* = *ὁ τοὺς λύκους θαρσῶν*. Dehèque traduit : *qui ne se méfie pas des loups*.

κόρη ἡ, monnaie athénienne à l'effigie de Pallas, Hyp. (Pollux 9.74)] Cette interprétation du passage de Pollux est bien douteuse. *Κορή* ici signifie une poupée. Cf. Cobet, *De auctoritate gramm. vet.* etc., p. 11-12. Barclay Head ne cite pas une telle monnaie dans son *Historia Numorum* Oxf. 1887.

λοιδορέω, au moyen *λοιδορέομαι τινι ἐπὶ τινι*. Xén. Ag. 7.3.] M. Bailly reproduit ici une grave erreur de Passow, qu'on trouve également dans Liddell and Scott. En se basant sur ce passage on enseigne que *λοιδορεῖσθαι* peut avoir, outre le datif de la personne, un second datif dépendant de *ἐπὶ*. Cela est faux. En effet, Xénophon écrit *ἐλοιδορεῖτο μὲν γὰρ ἐπὶ τοῖς ἀμαρτήμασιν* (éd. Sauppe), par conséquent il n'y a pas de datif de la personne. Autre erreur : on ne trouve pas *λοιδορέομαι τινι* Isocr. 154 d, mais bien l'actif de ce verbe, ce qui est fort différent. Il ne reste donc plus qu'un exemple, mais en poésie.

μέμφομαι : *ὥς* Plat. Phaedr. 234 B] L'auteur ne dit pas si *ὥς* est suivi d'un participe ou d'un mode personnel. Le participe se trouve dans le Phaedr. 234 b; Criton 50 d; Xén. Hell. 3.5.8; un mode personnel dans Plat. Gorg. 520 b. Le participe seul, sans *ὥς*, se rencontre chez Xénophon Œc. 2.15.

μετάστασις ἡ, *changement de gouvernement*] M. Bailly cite Xénophon, Platon et Hermogène. Il serait bon d'ajouter que

dans Thucydide le mot n'a pas d'autre sens (d'après Bétant). *μήτερε*] il conviendrait de noter la forme *μητέρος* Eur. Herc. fur. 843 (éd. Paley) et Rhesus 393.

μέλι τὸ] aucun renvoi n'est fait à un prosateur attique. On pourrait citer Plat. Legg. VI 782 C; Io 534 A; Pol. VIII 564 E; Tim. 60 B; Gorg. 493 E; etc. Xén. Hell. 5.3.19.

νεώριον τὸ, d'ordinaire ou pluriel] Cela est vague et même inexact. En effet, dans Thucydide le mot est toujours au singulier, sauf 3.92.6 (Bétant), et le singulier se trouve aussi dans Démosthène 34.37; 47.20.23; 50.36 (d'après l'index de Preuss). Platon emploie régulièrement le pluriel.

νύγλαρος *petite flûte ou fifre*] Liddell and Scott l'entendent de la même manière. Comment accorder cela avec Hesychius *νύγλαροι · τρετίσματα, περίεργα κρούσματα* (éd. Schmidt).

πεῖρα ἡ : πείραν τινος ποιεῖσθαι Thuc. I, 53] Le génitif manque dans Thucydide. *πεῖραν ποιεῖσθαι experiri*.

πειριδεής : τινος Thuc. 3.38] Liddell and Scott font la même erreur. Au lieu de 38, il faut lire 28, et la construction indiquée ne se trouve probablement pas dans Thucydide. Je pense en effet que *Μυτιληναίων* est génitif partitif.

πόσις époux, gén. *πόσεως* sans exemple, poét. *πόσιος*, Eur. Médée 906] Ce texte est douteux. Déjà Porson avait constaté qu'il ne connaissait aucun exemple du génitif de ce mot, et actuellement encore des hellénistes tels que Jebb contestent cette forme.

πυραμῖς et *πυραμοῦς*] Il me semble qu'il y a dans le dictionnaire une confusion constante entre ces deux mots. En effet, *πυραμῖς* *gâteau en forme de pyramide* Athénée 642 f. 647 c, dit M. Bailly, mais *πυραμοῦς* *gâteau fait de miel et de farine qu'on donnait comme prix de la danse*, Athénée 114 b, ou comme prix à celui qui restait éveillé pendant toute une nuit, Athénée 647 C. Or, c'est le *πυραμῖς* qui était donné en prix à celui qui veillait le plus longtemps, de même que c'est le *πυραμῖς* et non le *πυραμοῦς* qui est fait de farine et de miel, ainsi que le prouve clairement Athénée 647, passage cité par M. Bailly s. v. *πυραμῖς* et *πυραμοῦς*. Le *πυραμοῦς* est fait de sésame, cf. Athénée 114 b (éd. Schweighäuser). Il faut donc, ou bien citer d'autres sources, ou bien, s'en tenant à Athénée, donner une explication différente.

παρά avec le datif, rarement avec un verbe de mouvement, exemples.] Pour d'autres exemples et la discussion de cette construction, cf. *Revue de philologie* XVII, p. 187.

Telles sont les quelques observations que j'ai faites pendant ces six semaines sur le lexique proprement dit; je laisse à d'autres plus compétents que moi le soin d'apprécier la liste des racines qui termine le volume. La méthode qui consiste à ne donner qu'une forme unique à chaque racine, p. ex. *λιπ*, me paraît cependant un peu surannée, d'autant plus que la formation des parfaits et des aoristes seconds familiarise les élèves avec la théorie de l'apophonie des voyelles. Il est certain d'ailleurs que l'usage quotidien du dictionnaire provoquera d'autres observations, et il n'y a là rien qui puisse surprendre ni auteur ni lecteurs, si l'on songe aux multiples erreurs que l'on constate encore dans le lexique de Liddell-Scott, qui en est à sa septième édition et dont la première avait Passow pour base.

En tous cas, la supériorité du dictionnaire de M. Bailly est tellement écrasante quand on le compare aux autres dictionnaires grecs-français publiés jusqu'à ce jour, que je me permets, dans l'intérêt de notre enseignement, de terminer cette brève notice par le vœu de le voir bientôt entre les mains de tous les élèves ¹.

J. KEELHOFF.

¹ Il est interdit aux professeurs d'imposer tel dictionnaire plutôt qu'un autre; le conseil de perfectionnement, qui compte des philologues dans son sein, ne pourrait-il utilement intervenir? Quels textes, quels dictionnaires nous devons tolérer dans les classes!

Vocabulaire grec mis en rapport avec les éléments de grammaire grecque de MM. Roersch et Thomas, à l'usage des classes de 5^e, 4^e et 3^e, par E. et J. DELTOMBE, 32 pp. in-8°. Gand, Engelcke, 1893.

Nos élèves des cours de grec savent peu de mots, les oublient rapidement, en cherchant vingt fois la signification au dictionnaire avant de la connaître. Pourquoi? Tout simplement, il ne faut pas le dissimuler, parce que la chose est difficile, parce que les mots grecs ne ressemblent pas à ceux de notre langue, parce que ces mots ne *parlent* ni aux yeux, ni à la mémoire, ni à l'imagination des enfants. Je prends au hasard une série de mots grecs dans un vocabulaire : *βλάβη βοή βουλή βροντή γνώμη δάφνη δέλη δίκη*; pas un seul ne présente la moindre particularité qui aide à le retenir, et je ne les ai pas choisis. Donc c'est difficile à apprendre, je crois d'ailleurs que nous l'avons tous éprouvé. Par conséquent il faut rechercher tous les moyens de faciliter cette étude longue et pénible; il faut des recueils de mots, des vocabulaires, et sur ces mots des exercices nombreux, de tous les jours. Je conseillerais volontiers de faire apprendre par cœur un vocabulaire grec. En voici un très bon : MM. Deltombe ont recueilli, dans une brochure de 32 pages, quelques centaines de mots usuels, indispensables pour commencer la lecture des auteurs et presque suffisants pour lire la plupart des ouvrages expliqués même jusqu'en 3^e et en 2^{de}. Composé avec un soin judicieux et éclairé, ce petit livre, s'il est bien employé, rendra les plus grands services à nos élèves, leur apprendra plus de mots en beaucoup moins de temps et avec plus de sûreté que les gros dictionnaires, dont ils ne savent pas se servir.

Ce vocabulaire est construit sur le plan de la grammaire grecque de MM. Roersch et Thomas, qui heureusement s'introduit peu à peu dans tous nos athénées et collèges; il se prête ainsi fort bien à toute espèce d'exercices de déclinaison et de conjugaison, et de thèmes. Mais les auteurs auraient dû tendre à un autre but encore, fournir un répertoire, un aide-mémoire facile à consulter à tout instant par les élèves même des classes supérieures. Si, comme je l'espère, ce petit livre a le succès qu'il mérite par les services qu'il peut rendre, je

conseillerais, pour une seconde édition, de reprendre tous les mots du vocabulaire dans une liste unique, alphabétique, avec cette restriction que l'on grouperait tous ceux qui se rattachent à un même radical; ce procédé a été employé avec succès par M. J. Lemoine dans le lexique de son excellente édition d'Esope (Charleroi, 1892); la table des racines annexée par M. A. Bailly à son nouveau dictionnaire grec-français (Paris, Hachette, 1895) serait, sous ce rapport, un guide absolument sûr.

Pourquoi, p. 26, ne pas indiquer les différents radicaux des verbes anomaux? Ne trouve-t-on pas à chaque ligne des auteurs *εἶλον ἦλθον εἶδον ἤνεγκον* etc.? Est-ce parce que ces formes sont dans la grammaire? On ne saurait jamais, dans les livres destinés aux élèves, répéter trop souvent la même chose.

L. PREUD'HOMME.

Dr J. L. HALLER. **Keus uit Theokritus Idyllen.** Brussel, 1894. in-8°, 153 bl.

Théocrite est un des poètes grecs dont la traduction, surtout la traduction en vers, présente le plus de difficultés. Ce poète a quantité de manières d'exprimer sa pensée qui lui sont si propres qu'on a du mal à en trouver l'équivalent dans une langue moderne. Des nombreux essais qui avaient été tentés jusqu'ici, c'était encore la traduction allemande de Voss qui était la mieux réussie. Il est vrai que le poète mecklembourgeois était depuis longtemps habitué à surmonter les difficultés des poètes grecs, comme en témoigne sa traduction des poésies homériques. Venu après tant d'autres, M. Haller avait une tâche d'autant plus difficile à accomplir. Ce qui n'empêche qu'on peut dire que le professeur de l'Athénée de Gand a su égaler ses devanciers; peut-être même, pour certains passages, pourrait-on dire qu'il les a surpassés.

La traduction en vers hexamètres est précédée d'une introduction écrite d'un style clair, châtié et élégant. L'auteur n'est pas seulement poète, il connaît aussi le grec et l'histoire littéraire de la Grèce. Après avoir rappelé le peu que

nous savons de la vie du poète de Syracuse, M. Haller émet quelques considérations intéressantes sur l'idylle, sa nature, son caractère propre. L'idylle, qui n'est à proprement parler qu'un petit poème d'un genre quelconque, est la dernière production originale du génie littéraire des Hellènes. Elle se développe surtout en Sicile.

Les deux genres dans lesquels Théocrite a produit ses plus belles œuvres sont le mime et la poésie pastorale.

Dans le mime il suit les traces de Sophron ; mais son originalité se produit surtout dans ses poésies bucoliques. Le premier il comprit le côté poétique de la vie du peuple, le premier il sut, grâce à son génie plastique, assouplir la rude poésie des bergers et en faire de véritables productions artistiques.

M. Haller examine ensuite les diverses appréciations émises sur Théocrite, et insiste longuement sur celle que soutient M. Emile Burnouf dans son *Histoire de la littérature grecque*¹, qui accuse Théocrite d'être un poète d'une grande immoralité. Ce jugement est émis à la légère et d'autant plus immérité que les poésies vraiment immorales du recueil sont précisément celles qu'on ne saurait considérer comme ayant Théocrite pour auteur.

Il est de toute évidence que M. Burnouf est injuste à l'égard du poète sicilien, et M. Haller a raison de le rappeler.

M. Burnouf ne sait adresser assez de critiques à notre poète : " il a fait par ses vers plus de mal que de bien ... ses qualités sont superficielles et ses défauts sont profonds ... „ C'est à peine s'il veut reconnaître que Théocrite avait un certain sentiment de la nature, ce en quoi cependant il se distinguait de la plupart des anciens, chez lesquels ce sentiment n'était guère développé, car le vrai sentiment de la nature est un sentiment moderne. Il y a donc là un mérite indiscutable chez Théocrite, que M. Burnouf aurait dû au moins admettre de bonne grâce. Du reste l'écrivain français semble avoir oublié que le grand critique romain avait déclaré que Théocrite était " admirable en son genre ². „ L'auteur indique enfin les principes qu'il a cru devoir suivre pour sa traduction. Il reproche

¹ Paris, 1885, II, p. 260 et suiv.

² *Admirabilis in suo genere*. QUINT. X. 1.55.

à Voss d'avoir fait une traduction trop littérale, — reproche assez fondé, — la lettre tue et l'esprit vivifie, dit-il. Aussi cherche-t-il à rendre le sens, les idées du poète. Il veut le faire comprendre après l'avoir compris lui-même. En d'autres termes, il cherche à traduire chaque pièce de telle sorte qu'il soit en droit de supposer que le poète de Syracuse n'aurait pas employé d'autres expressions que les siennes s'il avait écrit dans la langue du traducteur. Il est évident que par une traduction trop littérale on arrive souvent à faire dire à l'auteur le contraire de l'idée qu'il voulait exprimer; et c'est même-là ce qui justifie le proverbe *tradutore, traditore*. Pour atteindre le but que poursuit M. Haller il faut une connaissance très profonde de la langue que l'on emploie et aussi de la langue dans laquelle est écrit l'original. M. Haller me semble posséder cette double connaissance. Sa traduction est non seulement exacte, mais il sait si bien manier la langue néerlandaise, il en connaît si bien toutes les richesses qu'il est parvenu bien des fois à rendre en néerlandais les nuances les plus subtiles des idées de Théocrite. Il a fait choix des six plus belles idylles du poète grec : Thyrsis ou le chant de la mort de Daphnis, Pharmakeutria, Thalysia, le Cyclope, les pêcheurs, et les femmes Syracusaines, qui n'est qu'un chant déguisé en l'honneur de Ptolémée Philadelphe et d'Arsinoé, les protecteurs de Théocrite. C'est cette dernière pièce qu'il a peut-être le mieux traduite. Rien de plus vivant, de plus animé, de plus réel, de mieux pris sur le vif que cette rencontre de Gorgo et de Praxinoa, dont l'une vient chercher l'autre pour se rendre ensemble à la fête qui se célébrait annuellement à Alexandrie en l'honneur d'Adonis. On éprouve un véritable plaisir à lire cet aimable caquetage des deux commères qui a conservé dans le texte de M. Haller toute la saveur de l'original.

Nous ne pouvons que souhaiter que M. Haller nous régale encore souvent de pareilles traductions. Elles ont un mérite littéraire de la plus haute valeur.

ADOLF DE CEULENEER.

Henri de Kleist. Sa Vie et ses Œuvres, par RAYMOND BONAFOUS, *Docteur ès-lettres*. — Paris, librairie Hachette et C^{ie}, 1894.

Une des destinées les plus étranges qu'ait enregistrées l'histoire de la littérature allemande est certes celle de l'écrivain auquel M. Bonafous consacre l'ouvrage que nous annonçons. Henri de Kleist mit fin à sa vie en grande partie par désespoir de n'avoir pu obtenir la gloire littéraire qu'il avait espérée; il n'eut pas l'énergie indomptable qui ne se rebute jamais, qui cherche à s'imposer à l'attention du public par des œuvres toujours nouvelles, qui a la foi inébranlable que le jour de la justice viendra une fois.

Pour Kleist il est venu lentement et longtemps après sa mort. Aujourd'hui il est généralement regardé comme un des grands écrivains allemands : il est joué au théâtre, il est beaucoup lu, il est interprété dans les classes, plus peut-être que tout autre écrivain allemand moderne, à l'exception de Goethe, il fait l'objet d'études, de recherches de tout genre. Jusqu'ici cependant on ne s'était occupé de lui sérieusement qu'en Allemagne; le travail important de M. B. prouve qu'il est aussi étudié à l'étranger et qu'il est même parfaitement apprécié dans le pays où il se serait certes attendu le moins à trouver un jour des admirateurs sincères et des juges impartiaux.

M. B. a fait un travail d'ensemble sur K., à l'exemple de MM. Wilbrandt et Brahm. Il a divisé son ouvrage en deux parties; dans la première il raconte d'une façon très détaillée la vie de Kleist et fait connaître l'homme pour faire comprendre le poète, dans la seconde il traite des œuvres de K., les examine dans leur ordre chronologique, en donne une analyse très détaillée, raconte leur genèse, expose les facteurs qui ont contribué à leur formation et détermine pour chacune, quel pas elle a marqué dans le développement de K. et quelle valeur il lui faut encore attribuer aujourd'hui.

M. B. avait, en abordant son sujet, à sa disposition de nombreux travaux, portant, les uns sur des points spéciaux, les autres sur l'œuvre partielle ou totale de K. Il va de soi qu'il a profité largement des travaux de ses prédécesseurs, c'était son droit; il ne s'est cependant pas contenté de reproduire les

résultats des recherches d'autrui. Il a aussi prétendu faire un travail personnel. Il a voulu faire connaître K. en France, où il est probablement peu connu, et il a voulu le faire, non par un simple ouvrage de vulgarisation, mais par une œuvre véritablement scientifique. C'est pourquoi, tout en utilisant ses prédécesseurs, il soumet à un nouvel examen tous les documents à consulter, il les étudie d'une façon très consciencieuse, en faisant preuve d'esprit critique et d'indépendance de jugement, et il parvient ainsi à présenter sur chaque œuvre une opinion personnelle, raisonnée, qu'il a soin de motiver très explicitement, lorsqu'il n'est pas d'accord avec les critiques allemands. Mais tout en se montrant personnel et indépendant, il ne pousse cependant pas ces qualités à l'excès; il reste toujours objectif, il ne se départ pas de la plus stricte impartialité; on ne saurait assez faire ressortir ce rare mérite de M. B. à l'égard d'un auteur qui avait voué une haine si franche à la France. A notre avis même, M. B. aurait dû apprécier K. d'un point de vue plus français : son ouvrage n'y aurait fait que gagner. Abstraction faite des sympathies politiques, qui ne doivent pas percer dans un ouvrage scientifique, le poète K. doit apparaître autrement sous bien des rapports à un Français qu'à un Allemand. Ses créations, qui reflètent les caractères propres à la race à laquelle il appartient, et même à une partie spéciale de cette race, ont quelque chose de si essentiellement allemand, portent même tellement l'empreinte de l'Allemand du nord, que fréquemment un Français se sentira étrangement impressionné et que son sentiment protestera là où un Allemand n'aura rien à redire.

Et puis, on ne saurait le contester, K. est actuellement très en vogue en Allemagne. Les savants qui s'occupent de lui cherchent surtout à mettre en évidence ses mérites et négligent un peu trop de parler de ses défauts; cela se conçoit, se justifie même jusqu'à un certain point. M. B., en sa qualité de Français, n'avait pas à s'inspirer des mêmes considérations qu'eux. Il n'avait pas plus à se préoccuper de l'antipathie d'autrefois que de l'engouement d'aujourd'hui. Aussi à notre avis, sans manquer d'impartialité, il aurait pu faire ressortir plus sévèrement qu'il ne l'a fait, certains défauts capitaux de K., qui expliquent précisément pourquoi il lui a fallu tant de temps pour être apprécié.

K., malgré ses grandes qualités, ne pouvait créer une œuvre de tout premier ordre. Un poète donne jusqu'à un certain point aux personnages qu'il crée, l'empreinte de sa propre personnalité et celle de K. a quelque chose de maladif, qui perce le plus souvent jusque dans ses conceptions les plus heureuses. M. B. n'a, selon nous, pas insisté suffisamment sur le rapport intime qui existe entre l'homme et l'œuvre du poète. Il y avait là le *punctum saliens* par lequel on pouvait expliquer certains traits dominants des caractères qu'il trace, sa composition si souvent relâchée, bien des détails choquants, certaines particularités caractéristiques de sa langue.

Je ne citerai à l'appui de mon opinion que quelques preuves tirées d'une de ses meilleures pièces, Catherine de Heilbronn. Le comte de Strahl, tantôt sentimental, chevaleresque, tantôt violent et brutal, n'est-ce pas K., généreux de sa nature, mais victime de son humeur capricieuse, fantasque, qui l'entraîne à des actes regrettables, le met dans des colères où il agit comme un irresponsable? La donnée, sur laquelle repose toute l'action de la pièce, n'est-elle pas la création d'une imagination qui ne tient nul compte de la vraisemblance et s'affranchit de toute loi naturelle et morale? Maximilien, l'empereur chevaleresque, est fêté par la ville de Heilbronn, par laquelle il passe. Le soir, se trouvant à l'écart dans un jardin public, il lui tombe dans les bras une femme qu'il n'a jamais vue, qui ne le connaît pas. Bien qu'elle eût été jusque là d'une conduite irréprochable, elle s'abandonne aussitôt à Maximilien qui, par un acte de pure bestialité, devient le père de Catherine, la jeune fille pure, ornée de toute les qualités du corps et du cœur. La Providence s'intéresse tout particulièrement à elle à cause de son illustre origine et prend soin, en déléguant à différentes fois un chérubin, qu'elle trouve le mari aristocratique auquel elle a droit en raison de sa glorieuse extraction. La transformation de la conception primitive du caractère de Cunégonde, à la suite de laquelle celle-ci, d'une ondine, d'un être fantastique mais poétique, est devenue un être repoussant et monstrueux, n'est-elle pas une manifestation de la maladie psychique qui ravageait la puissante organisation artistique de K.? Nous pourrions encore citer d'autres exemples, pour prouver le caractère pathologique du génie de K., mais ceux que nous

avons cités nous semblant concluants pour une pièce, nous ne jugeons pas nécessaire de le faire pour d'autres. Nous sommes donc autorisé à dire que M. B., sans manquer à la justice, aurait pu être plus sévère dans ses appréciations; nous ne voudrions pourtant pas insister davantage sur cette critique, pour ne pas être taxé d'injustice nous-même. Pour la même raison nous nous abstenons de mentionner quelques points de détail d'importance secondaire, sur lesquels M. B. professe des opinions erronées ou au moins contestables; nous nous bornons à en relever un seul, à titre de curiosité, qui prouve que, quelque bien qu'on connaisse une langue étrangère, on est exposé à se tromper grossièrement, si dans l'interprétation d'un texte on ne recourt pas continuellement à la logique ou au bon sens.

K. dit Hermannschlacht III, 6 :

In einem Hämmling ist, der an der Tiber graset,
Mehr Lug und Trug, muss ich dir sagen,
Als in dem ganzen Volk, dem er gehört.

Au lieu de traduire : " Dans un mouton qui paît etc. „ M. B. traduit p. 274 : " Dans un eunuque qui fauche au bord du Tibre, il y a plus de fausseté et de duplicité, dois-je dire, que dans tout le peuple auquel il appartient. „ Le contresens est en même temps un non-sens et est tellement étrange qu'il ne doit pas être passé sous silence.

Ces critiques que nous venons d'émettre ne peuvent pas entamer le corps de l'ouvrage.

M. B. a traité son sujet d'une façon si approfondie, il a montré tant de sagacité, tant d'impartialité et de mesure dans ses jugements, que l'on pourra dire, sans crainte d'être démenti, que son travail tiendra une des premières places parmi ceux qui s'occupent de K. et qu'il figurera dignement à côté des ouvrages si appréciés de Wilbrandt et de Brahm.

A. BLEY.

L'Éloquence française, étude sur l'ouvrage de J. REINACH, député : *Le Conciones français; l'Éloquence française depuis la Révolution jusqu'à nos jours avec notices et introduction. Textes de lecture, d'explication et d'analyse pour la classe de 1^{re} (Lettres)*. Paris, Delagrave.

Les professeurs chargés de faire le cours de français dans la classe de Rhétorique ont longtemps regretté de ne pouvoir mettre aux mains des élèves un ouvrage contenant un choix de discours assez complet pour ajouter à la théorie de l'éloquence l'explication et l'analyse détaillée des modèles. Après avoir étudié les préceptes de la rhétorique, nos jeunes gens, s'ils voulaient découvrir sur le vif les procédés des orateurs, dégager les artifices de la parole, apprécier le développement successif des différents genres oratoires, devaient se contenter de quelques discours, souvent même de fragments de discours, sans que d'ailleurs il leur fût possible de combler cette lacune par des lectures particulières recommandées. Pendant de longues années le bagage oratoire du rhétoricien s'est invariablement composé d'une oraison funèbre de Bossuet, de tel exorde de Fléchier complété par telle péroraison de Massillon, auxquels venait parfois s'ajouter le *Discours sur la Banqueroute* de Mirabeau.

La faute n'en était pas du reste aux auteurs de Chrestomathies, que l'abondance des matières oblige à se borner et à n'offrir aux extraits du genre oratoire qu'une parcimonieuse hospitalité. Quelques recueils spéciaux existaient bien, mais ils ne répondaient guère aux desiderata exprimés. Les uns, fermés un peu de parti pris à certains genres, étaient forcément incomplets; tel celui de Broeckaert, consacré surtout à l'éloquence de la chaire; disons toutefois que l'auteur, par une heureuse innovation y avait donné place à deux Belges, Nothomb et Lebeau; — un autre, intitulé *Chefs-d'œuvre de l'éloquence française, anglaise et belge*¹ et formant deux volumes compacts de plus de 1000 pages in-8°, était conçu dans un esprit beaucoup plus large; mais il laissait, lui aussi, à désirer par des lacunes nombreuses, par l'importance exagérée attri-

¹ Louvain, Van Linthout et Vandenzande.

buée aux orateurs belges, auxquels plus de la moitié de l'ouvrage est consacré, et enfin par l'absence de toute annotation historique ou littéraire.

D'autres recueils particuliers avaient été mieux compris, mais, outre que leur prix élevé en rendait l'adoption difficile, ils ne comprenaient que des discours d'un seul genre oratoire. Ainsi : Berryer, *Leçons et modèles d'éloquence judiciaire; L'homme, les Chefs-d'œuvre de la chaire; L'Éloquence académique, choix de discours prononcés en séance de l'Académie française*¹, où l'on trouve bien peu de discours modernes; ainsi encore : Chabrier, *Les orateurs politiques de la France 1302-1830*, choix de discours prononcés dans les assemblées politiques françaises, États-Généraux, Conseils, Parlements, Chambres; excellent livre, très bien composé, qui a le défaut d'être trop touffu, mais dont l'ordonnance, le plan et la méthode ne sauraient être trop loués.

Mais, encore une fois, ce n'étaient là que des "membres épars", sans unité ni cohésion, ne formant pas un tout complet qui pût donner une idée d'ensemble de l'éloquence française². Il fallait un livre qui fût à cette dernière ce que le *Conciones* est à l'éloquence latine, comprenant, présentés avec tous les éléments de clarté nécessaires, des textes ou des fragments de discours des orateurs de toutes les époques littéraires de la France, comme qui dirait *une histoire en action* de l'éloquence française.

Cette tâche — qu'un auteur belge³ a depuis achevée, — a été entreprise plus récemment par un député français, M. J.

¹ Publié par la Société S^t Augustin, Lille.

² Il serait injuste de passer ici sous silence — car elles nous ont souvent été utiles comme lectures à recommander aux élèves, ou comme conférences à leur faire préparer — les brochures à 10 centimes de la collection H. Gautier. Leur choix extrêmement varié nous permettait d'aller du 17^e siècle aux orateurs parlementaires de la Restauration et même aux orateurs contemporains, de Pellisson, Fléchier, Massillon à P. L. Courier, Cormenin, Thiers, Lamartine, Gambetta, J. Simon, Freppel. Les orateurs étrangers n'y ont pas non plus été oubliés et les noms de Démosthène, Cicéron, Burke et Fox, O'Connell, Bismarck montrent assez l'éclectisme bien entendu du directeur de cette collection.

³ DÈGIVE, *Chrestomathie*, tome IV. Éloquence.

Reinach, que ses éditions des *Discours et plaidoyers politiques* de L. Gambetta et des *Discours et plaidoyers choisis* du même avaient préparé à semblable travail. L'œuvre nouvelle répond-elle complètement à l'idéal souhaité? Est-elle supérieure du moins aux œuvres similaires que l'ont précédée, et en particulier à l'œuvre de notre compatriote? c'est ce que nous allons étudier.

A dire vrai, la tâche n'a été qu'à demi entreprise, M. Reinach ayant jugé bon de faire dater l'éloquence française de 1789 et ayant donné comme sous-titre à son livre *L'éloquence française depuis la Révolution jusqu'à nos jours*. Les raisons de ce dédain pour tout ce que l'éloquence a produit depuis les origines jusqu'à la fin du 18^e siècle, tout aussi bien que la prédominance écrasante accordée à l'éloquence politique sur les autres genres oratoires, sont faciles à démêler. M. Reinach est orfèvre, nous voulons dire, député, et à ce titre il semble n'admettre qu'une seule espèce d'éloquence, l'éloquence parlementaire. Or comme l'éloquence politique, d'après lui, a juste en France l'âge de la Révolution, force lui a été de prendre ce point de départ.

M. Ch. Aubertin, qui a étudié de près l'éloquence française avant 1789¹, lui ferait sans doute remarquer que si l'*âge viril* de l'éloquence politique commence en France en 1789, il ne faut pas croire qu'avant cet avènement de la souveraineté nationale, la parole n'ait exercé aucune action efficace sur la conduite des affaires publiques. Les orateurs contemporains, si nous l'en croyons, peuvent aisément retrouver dans ce lointain des siècles des précurseurs et des ancêtres qui ne sont pas toujours indignes d'eux par la vigueur de la pensée, sinon par le talent de l'expression, et l'étude de ces débuts forme l'*introduction, la préface obligée* d'une histoire de la tribune moderne.

De même M. Chabrier, dans l'ouvrage que nous avons cité plus haut, lui prouverait par des extraits fort intéressants que la parole — harangues de carrefour ou discours aux États-Généraux — a joué un si grand rôle au 14^e et au 15^e siècle

¹ CH. AUBERTIN, *L'Éloquence politique et parlementaire en France avant 1789*. Paris, Bélin.

qu'on ne peut passer ces époques sous silence. Le 16^e siècle, période d'agitation et d'orages, n'entendit pas s'élever moins de voix courageuses et éloquentes. Michel de l'Hospital, pour ne citer qu'un nom connu de tous, honnête homme autant que patriote éclairé, orateur à la parole nette, concise, souvent familière, mais toujours digne, soit qu'il préconise une politique de libérale tolérance et d'égale justice envers tous les sujets du roi, soit qu'il donne aux conseillers de graves leçons, de sévères remontrances sur leurs devoirs de juges, ne méritait-il pas au moins une mention? Quelques extraits de Guillaume du Vair ¹, quelques harangues bien françaises, d'une bonhomie souriante et malicieuse, de Henri IV, quelques discours de Richelieu aux États-Généraux ou dans les Assemblées des Notables ², un souvenir encore au Parlement sous la Fronde, à Omer Talon et à Mathieu Molé, n'auraient pas été superflus pour nous donner une idée exacte des origines de l'éloquence parlementaire en France.

Si pressantes au reste que soient les raisons qui ont pu pousser M. Reinach à laisser de côté une partie aussi importante, au point de vue historique seul, de l'éloquence française, nous nous contenterons de faire remarquer que dans ces conditions le titre de *Conciones français* nous paraît quelque peu usurpé. L'auteur, pour ne pas être accusé, nous ne dirons pas d'oubli — le parti pris est manifeste — mais de lèsecourtoisie, voire d'injustice à l'égard des "parlementaires", d'avant 1789, nous devait au moins les motifs d'un ostracisme aussi rigoureux.

¹ " En le lisant, on pense quelquefois à Bossuet ", Chabrier, p. 133.

² Écoutez H. Martin (*Histoire de France*, t. XI, dans Chabrier, p. 176), appréciant le discours prononcé par Richelieu aux États Généraux le 23 février 1615. " L'évêque de Luçon avait été choisi comme orateur du clergé; la harangue qu'il prononça fut la première révélation de son génie et fit entrevoir à la France la véritable éloquence politique, l'éloquence mâle, sobre, nerveuse, affranchie des digressions pédantesques et des ornements parasites, l'éloquence des choses et des idées, non plus des mots. " G. Picot (*Histoire des États-Généraux*, t. III, Chabrier, id.) ajoute : " Son discours, admirablement écrit, ne contenait ni cet abus des images ni ces phrases vides et sonores qui étaient les seules ressources des orateurs de ce temps. Le style était simple et élevé, d'une clarté vraiment éloquente... "

Ces réserves faites, et nous tenions d'autant plus à les faire pour l'éloquence de la tribune que les autres genres oratoires avant 1789 n'ont pas même besoin de cette défense, nous abordons l'examen intrinsèque du livre de M. Reinach.

L'ouvrage s'ouvre par une étude critique sur l'éloquence parlementaire et les évolutions du genre oratoire; viennent ensuite, rangés dans l'ordre chronologique et précédés de courtes notices biographiques, des discours ou des fragments de discours du genre politique, judiciaire, religieux et académique.

L'introduction débute par un éloge quelque peu ampoulé de l'éloquence française " qui a rempli le monde de son bruit; elle a renversé des trônes et failli sauver des monarchies; elle a été à la fois l'épée et le bouclier de la liberté.... chaque fois qu'elle s'est tue, l'humanité a paru sans voix. „ L'auteur se demande ensuite quelle est la valeur *littéraire* de cette éloquence. Si d'une part l'éloquence est de toutes les formes de la littérature celle où il est le plus difficile de séparer la matière de l'âme qui l'anime, d'autre part nous devons voir dans l'*improvisation* le propre, la difficulté et la beauté même de l'art oratoire. Pouvons-nous dès lors, se demande M. Reinach, peser aux mêmes balances le verbe écrit et le verbe parlé? Voici un premier caractère qui distingue les deux styles : l'écrivain est un ciseleur qui présente son bijou tout monté, l'orateur est un forgeron dont l'artifice consiste au contraire à *détailler* son travail en public. Aussi l'*abondance* est-elle une des qualités essentielles de l'orateur, sans que pour cela la *correction* puisse être impunément négligée dans le discours parlé. Car, qu'il s'agisse du discours ou du livre, le style seul sauve, seul il fait durer l'expression des passions, même les plus ardentes, et des pensées, même les plus nobles et les plus hautes. On comprend aisément que ce style oratoire, tout comme le style écrit, varie à la fois selon les sujets traités et les circonstances : cette évolution du genre oratoire depuis un siècle fait l'objet de la seconde partie. L'éloquence française, née de la rhétorique romaine, a été surtout emphatique; les deux mots *passionné* et *académique*, qui semblent jurer de se trouver ensemble, caractérisent très bien dans son ensemble le génie oratoire de la Révolution; d'une part l'inspiration puissante et sincère sans doute, la passion, la flamme;

de l'autre une imitation maladroite de l'antiquité, l'amour du mot noble et de la périphrase à perruque, un excès de parure littéraire dont la préoccupation fait des révolutionnaires les plus farouches des "*gens de lettres* ", jusqu'au pied de l'échafaud. Les plus purs eux-mêmes, tels Mirabeau et Vergniaud, n'en sont pas toujours exempts.

Après une période de silence forcé sous l'Empire, la France recommença avec la Restauration l'apprentissage de la tribune et dès l'abord tomba dans le même travers que les hommes de la Révolution : écrire, lire et réciter ! Mais insensiblement un changement radical s'opère, résultant des mœurs et des idées graduellement modifiées ; " l'habitude plus générale de la parole, les progrès de l'esprit pratique, la circonscription plus rigoureuse des débats, le souci des réalités solides, tout concorde pour simplifier l'éloquence et pour substituer la discussion d'affaires à la rhétorique d'école ", (Préf., p. xxii). Tout au plus les républicains de 1848 s'attardent-ils à calquer encore leur éloquence sur celle des orateurs de la Convention et à l'affubler, non sans quelque ridicule, de ces vieilles défroques dont l'éloquence contemporaine s'est dépouillée définitivement pour en revenir au genre athénien. Pourquoi l'éloquence attique est-elle restée jeune et fraîche ? C'est que, défiant du pathétique, elle se borne au récit, exposant avec méthode les faits, les présentant dans leur ordre logique, dans une forme simple et aisée, amie du mot propre, se permettant la seule élégance de la proportion et de la clarté. C'est, conclut l'auteur, le type qu'il faut proposer à l'éloquence de nos jours, à la seule condition qu'elle n'échoue ni dans la vulgarité ni dans l'américanisme. " La toge est devenue redingote ", écrit M. Reinach ; qu'on prenne garde, ajouterons-nous, qu'elle ne devienne " sarrau ".

Telle est en substance la préface du livre, bonne page d'histoire littéraire, écrite d'une plume alerte et rapide, non toutefois sans quelque recherche ni préciosité. Cette liberté d'appréciation, cette originalité d'aperçus nous font d'autant plus regretter que l'auteur — se cantonnant obstinément dans l'éloquence politique moderne — n'ait pas même fait une allusion rapide aux autres genres d'éloquence qui ont subi cependant eux aussi des transformations profondes, radicales

même, depuis le commencement du siècle. Que de choses intéressantes à dire, par exemple, sur l'évolution de l'éloquence sacrée au début de ce siècle, de l'éloquence judiciaire qui a suivi l'éloquence politique, sur l'éloquence académique même, qui met aujourd'hui tant de coquetterie à éviter le blâme que son nom seul semble impliquer ! Il y a là une lacune regrettable au point de vue pédagogique surtout. A ce même point de vue on pourrait de ci de là — n'oublions pas qu'il s'agit ici d'un livre à l'usage des classes — incriminer l'allure trop pétillante, désinvolte et humoristique de certaines pages, qui paraissent avoir été écrites plutôt pour la distraction momentanée de dilettanti et d'hommes du monde que pour des élèves qui doivent *retenir*. Nous craignons que ces choses excellentes ne défilent, sans qu'il en reste grande trace, devant les yeux des jeunes gens à la façon de ces combinaisons gracieuses et variées du kaléidoscope, évanouies aussitôt que formées ¹. Ces critiques n'enlèvent d'ailleurs rien au mérite général de ces pages qui forment une introduction fort intéressante à la lecture des modèles d'éloquence politique que nous allons examiner.

M. Reinach, fidèle aux idées exclusives qui l'ont guidé dès le début, fait à l'éloquence de la tribune la part du lion ; sur les 467 pages dont se compose le livre, 354 sont consacrées à des extraits d'orateurs parlementaires. On fait ensuite à l'éloquence sacrée l'aumône de 24 maigres pages, l'éloquence judiciaire doit se contenter de 48, l'éloquence académique en obtient difficilement 40 ! Nous nous trompons, car parmi les extraits de ces deux derniers genres, 6 au moins sur 20 ne traitent à proprement parler que des questions politiques. Certes le partage manque de proportion et M. Reinach s'est montré injuste pour des genres qui méritaient plus d'égard, d'autant que les extraits de ces genres oratoires auraient sans

¹ Un dernier scrupule, pédagogique toujours. N'est-il pas déplacé, risqué tout au moins, de laisser dans un ouvrage classique des comparaisons de ce genre : « La liberté était une maîtresse capricieuse qui se reprenait aussi vite qu'elle se donnait et aiguillonnait les désirs ; elle n'était pas encore l'épouse, toujours chère, mais qui n'inquiète plus. » ? (p. XXI).

doute offert plus de variété et au moins autant d'intérêt que les discours politiques.

Étudions d'abord cette première partie consacrée à l'éloquence de la tribune; nous apprécierons ensuite la façon dont les autres genres ont été traités et nous finirons par quelques réflexions sur l'ensemble de l'ouvrage.

En général M. Reinach s'est acquitté avec habileté de cette première partie de sa tâche. Complet, sans tomber dans la prodigalité, il a cité, souvent avec choix et discernement, les orateurs marquants de chaque époque en les classant avec méthode et proportion. C'est ainsi que la Révolution est caractérisée par une série d'orateurs pris dans tous les partis, de Mirabeau à Robespierre en passant par l'abbé Maury. Le premier Empire nous offre des proclamations et des discours de Napoléon. La Restauration, le gouvernement de Juillet, la Révolution de 1848 sont représentés par une pléiade d'orateurs d'où nous détachons les noms de Royer-Collard, de Villèle, Casimir Périer, Thiers, Dufaure, Berryer, Ledru-Rollin, Lamartine, Montalembert, Louis Blanc; parmi les orateurs du second Empire et de la troisième République nous remarquons J. Favre, Falloux, Rouher et surtout, occupant une place privilégiée, Gambetta et Jules Ferry.

Il n'en est pas moins vrai que nous aurons à signaler plus d'un oubli, plus d'une omission bizarre ou peu justifiée, plus d'un choix inattendu. Peut-on, par exemple, donner une idée impartiale et complète des luttes de la Révolution sans citer le nom de Cazalès, qui fut " le champion chevaleresque des privilèges de la noblesse comme Maury était le défenseur intrépide des prérogatives du clergé ¹ ". Ici encore, que M. Reinach passe sous silence les Lameth, Isnard, Gensonné, Barbaroux, Louvet — dont il faut regretter toutefois l'invective enflammée contre Robespierre —, nous le concédons; mais ne devait-il pas rappeler en quelque manière le procès de Louis XVI et donner un souvenir aux courageux défenseurs du roi, Desèze et Malesherbes? Pourquoi dans les périodes suivantes ne pas mentionner des orateurs comme Lainé, un des plus

¹ GÉRUSEZ, *Histoire de la littérature française pendant la Révolution*, p. 11. Cf. p. 337 et seqq. le discours cité de Cazalès.

éloquentes parmi les orateurs de la Restauration, au dire de S^{te} Beuve, et qui plaïda avec une éloquence entraînante la cause de l'affranchissement des Grecs, et surtout comme Dupin aîné, qu'on s'étonne de ne trouver cité ni dans le genre politique ni dans le genre judiciaire. Si l'auteur n'a pu lui pardonner les palinodies fameuses qui firent de Dupin le courtisan de tous les gouvernements qui se succédèrent en France depuis la Restauration, son éloquence, au caractère si original, aurait dû trouver grâce devant la critique. " C'était, dit le président Troplong ¹, le simple bon sens usant de toutes les libertés de la forme, tantôt âpre ou magistral ou familier; tantôt critique ou plaisant, toujours concis, toujours plein de chaleur, de clarté, de naturel et d'originalité. Des traits inattendus, d'heureux mots trouvés et non cherchés; le sel surtout était l'assaisonnement de son bon sens; ... orateur par saillies plutôt que par une perfection soutenue, hardi sans être novateur, et classique quoique singulier. „

Et combien encore nous en pourrions citer, combien dont nous pourrions dire : pourquoi ceux-ci, et non pas ceux-là? C. Jordan, Dupont de l'Eure, Lafitte, Martin du Nord, Molé, Montalivet, Rémusat, Garnier-Pagès, Duvergier de Hauranne, Crémieux, Bethmont qui certes, en tant qu'*orateurs politiques*, auraient pu être mentionnés au même titre que Condorcet, V. Hugo, Jérôme Napoléon, Paul Bert et même Madier de Montjau.

Ainsi encore pour le pamphlet politique : pourquoi ne pas compléter le passage du *Vieux Cordelier* de C. Desmoulins par une riposte des *Actes des Apôtres*, défenseurs de la Monarchie? Pas un mot non plus des pamphlets fameux de P. L. Courier, et, si Cermenin est cité en passant au cours de la préface, c'est pour entendre prononcer que son *Livre des Orateurs* est " insupportable! „ Encore aurait-on pu en tirer quelque portrait d'orateur qui, tout en faisant connaître sa manière, en eût montré en même temps les défauts!

Il faut bien se borner, objectera-t-on, et à cette époque de parlementarisme aigu, il est impossible de faire une place à

¹ Dans CHARPENTIER : *La littérature française au XIX^e siècle*, p. 348.

tous les orateurs qui à un titre quelconque ont occupé avec éclat la tribune publique. Nous reconnaissons volontiers que la sélection doit être sévère et qu'il y a pléthore. Pourtant en reprenant à certains la place qu'ils ont usurpée, en faisant rentrer les autres dans des limites plus étroites, en donnant de l'air de ci de là, bien des lacunes déjà pourraient être comblées. Il y avait un moyen plus simple encore de concilier les choses. Sans se contenter des indications générales de la Préface, M. Reinach aurait pu grouper les extraits sous quelques rubriques très larges : Révolution — Empire — Restauration, etc., qui eussent servi de points de repère aux élèves. Et en tête de ces subdivisions, il eût été facile d'esquisser à grands traits les caractères plus particuliers de ces périodes, de rappeler les faits historiques y afférents et de passer en revue, sans pour cela citer des extraits de chacun, les orateurs et les hommes politiques y jouant quelque rôle.

Voilà pour les orateurs : venons maintenant au choix des morceaux. Ici la tâche de l'auteur se complique et les difficultés s'accumulent. Les morts vont vite, a écrit le poète ; le mot est surtout vrai des orateurs, et particulièrement des orateurs politiques. Rien d'éphémère comme l'intérêt qui s'attache à ces discours ; reproduits immédiatement par la presse, ils ne sont déjà plus que l'ombre d'eux-mêmes, des corps sans âmes et tel mouvement pathétique qui a soulevé toute une assemblée la veille paraît froid ou bien près d'être ridicule le lendemain.

C'est que cette éloquence est toute de vie et d'action. Démosthène assignait à l'action dans le discours le premier rang et le second et le troisième ; n'est-ce pas là en effet ce qui en fait surtout et le charme et la force : la voix, le ton, le geste, les jeux de physionomie, " cette sympathie qui unit l'auditeur à celui qui parle, cet entraînement particulier qui saisit l'orateur lui-même quand sa conviction l'échauffe et qu'il se sent animé par l'émotion du public dominé par sa parole, ces impressions communes qui se multiplient et font battre à l'unisson tous ces cœurs émus ¹ ; „ cet enfantement de l'idée

¹ JAMEY, *Éléments de Rhétorique*. p. 289.

auquel nous assistons, auquel nous coopérons, semble-t-il, idée que nous voyons pour ainsi dire s'élancer — brillante et colorée — du cerveau de l'orateur; cette musique délicieuse, cette séduction enveloppante qui faisait dire à Dupont de l'Eure s'adressant à Martignac: " Tais-toi, Sirène ! ", ou encore ce souffle puissant qui passe sur la foule, courbant tous les auditeurs sous les mêmes impressions, arrachant des cris de rage ou d'enthousiasme, soulevant les peuples, excitant des croisades ou des révolutions.

A cette fascination extérieure qu'exerce sur nous l'éloquence, s'ajoutent l'intérêt du moment, les passions du jour, l'ardeur de la lutte, ce que nous voudrions appeler la griserie de la poudre, enfin toutes ces préoccupations égoïstes que le temps a tôt fait de refroidir. A mesure que les événements reculent, s'estompant dans le passé, les manifestations oratoires les plus bruyantes, les causes les plus célèbres tombent dans l'oubli. Comment irions-nous nous passionner pour des revendications politiques qui n'ont plus de raison d'être pour nous, ou nous indigner contre des criminels qui ont depuis longtemps payé leur dette à la société? Parmi les discours même que nous avons entendus, qui nous ont le plus frappés et émus, combien dont le souvenir se perd dans un lointain vague et indécis!

Il est donc fort malaisé de galvaniser en quelque sorte cette éloquence morte et de réunir un choix de discours qui ne répondent pas seulement à des exigences et à des passions momentanées. On y réussira — à notre avis — en s'attachant exclusivement, tantôt aux discours dont le succès d'action n'a pas été aussi grand et qui valent plus par le raisonnement et l'art de la composition, tantôt aux productions d'un intérêt général et permanent. On s'en tiendra donc, d'une part, aux discours qui dans une forme parfaite traitent les lieux communs, qui à toutes les époques et sous toutes les latitudes passionnent l'humanité : liberté, indépendance, patrie, justice, respect de la loi, etc., en un mot à tout ce qui se rapporte aux grands intérêts permanents de la société; d'autre part aux

¹ PINARD, *Le barreau au XIX^e siècle*, p. 250.

discours qui sont liés d'une façon indissoluble à quelque événement important pour les destinées d'un pays, crise, révolution, guerre, ou qui sont inséparables du nom de quelque grand homme, bref les harangues que l'on pourrait dénommer *historiques*. Quant au reste, d'un intérêt purement documentaire, des résumés ou de simples indications suffisent.

Tels sont, pour les littératures anciennes et étrangères, les *Philippiques* ou le *Discours de la Couronne* de Démosthène, les *Catilinaires* ou les *Philippiques* de Cicéron, les harangues d'O'Connell pour l'Irlande ou les discours de de Moltke sur la guerre. Tels aussi, dans le recueil de M. Reinach, les discours *A la noblesse de Provence, sur le Veto Royal, sur la Contribution du quart* (Mirabeau), *Le droit de paix et de guerre* (Barnave), *La réponse à Robespierre* (Vergniaud), *Les Proclamations et ordres du jour* (Napoléon), *Sur l'inamovibilité de la magistrature* (Royer-Collard), *La liberté de la Presse* (Royer-Collard et De Serre), *L'expédition d'Espagne* (Manuel), *Les sciences dans l'enseignement* (Arago), *Sur les Polonais réfugiés* (Montalembert), *Sur l'expédition du Mexique* (J. Favre), *Sur l'expédition du Tonkin* (J. Ferry) etc., encore que certains d'entre eux soient loin sans doute d'offrir l'intérêt humain que présentent les chefs-d'œuvre cités plus haut.

A côté de ces choix, bien d'autres nous satisfont moins. Que dire par exemple de la *Défense de Ronsin et Vincent* (Danton), des discours *Sur le budget de 1816* (Villèle), *Sur la politique du ministère, 1828* (Martignac), *Sur la politique du gouvernement, 1831* (C. Périer), *id.*, 1867 (Rouher), ou encore *La Revision de la Constitution* (Berryer), *Sur la Réforme* (O. Barrot), *Sur le projet de Constitution* (J. Grévy), *La revision de la Constitution* (Michel de Bourges), *La présidence du Sénat* (J. Ferry)? Nous craignons qu'indépendamment d'une certaine monotonie, ces discours n'offrent ni assez de clarté ni assez d'intérêt pour nos jeunes gens. Quelques pages au sujet de l'indépendance de la Grèce, de la conquête de l'Algérie, des guerres de Crimée ou de 1870, auraient mieux documenté, selon nous, cette revue oratoire des événements marquants de notre siècle.

D'autres fois encore M. Reinach ne paraît pas avoir eu la main assez heureuse dans ses emprunts à des orateurs qui lui

offraient des morceaux bien mieux appropriés aux besoins des élèves. Ainsi au fragment de Sieyès, *Sur la liberté de la Presse*, sujet traité deux fois encore par la suite, pourquoi ne pas substituer un passage du pamphlet célèbre qui a fait vivre le nom de Sieyès? De Mirabeau nous ajouterions le discours *Sur le droit de paix et de guerre*, pour le comparer à la riposte de Barnave; nous supprimerions tout extrait de Condorcet; puisqu'on cite la *Réponse à Robespierre* de Vergniaud, nous tâcherions de reconstituer la lutte et nous remplacerions par l'*Invective de Robespierre* son homélie *Sur la fête de l'Etre suprême*, que nous ne pouvons nous empêcher de trouver aussi emphatique que peu sincère; aux discours cités de Lamartine *Au banquet offert....* et *Sur la Présidence de la république*, nous aurions de beaucoup préféré son plaidoyer contre la Peine de Mort, ou sa réponse à Arago en faveur de l'Enseignement littéraire.

On nous objectera que ces choix sont personnels à M. Reinach, qu'il n'a pas à justifier des préférences particulières, et qu'au surplus dans des ouvrages de ce genre, il est difficile de contenter tout le monde... et la critique. Nous lui répondrons — et ces considérations, nous les faisons valoir ici tout autant pour les autres genres oratoires que pour l'éloquence politique — nous lui répondrons que dans l'élaboration d'une anthologie, l'originalité consiste précisément à sacrifier ses goûts personnels à un éclectisme raisonné. L'auteur d'un recueil doit viser d'abord à être complet, c'est à dire à dresser le catalogue intégral des productions d'une époque ou d'un genre littéraire; ensuite à rechercher avec soin l'œuvre ou le fragment d'œuvre qui, indépendamment des qualités générales exigées plus haut, donnera l'idée la plus nette et la plus adéquate du talent particulier de chaque auteur. Certains choix s'imposent de la sorte, qu'ils répondent ou non à des sympathies ou à des prédilections personnelles.

Plus grave encore est le second reproche que nous ferons à M. Reinach, quand il semble mettre son livre au service de ses idées politiques. Nous abusons-nous peut-être, ou si c'est que la base d'appréciation n'est pas ici la même qu'en France? Mais il nous a paru que le livre de M. Reinach avait parfois des allures de combativité singulièrement déplacées et nous

donnait, ça et là, l'impression d'une sorte d'apologétique... républicaine. Quelles que soient les idées personnelles de l'auteur sur ces points, il est mal venu sans doute de chercher à les défendre et à les exalter dans un ouvrage destiné aux classes. Dieu merci! nous n'avons aucune envie de transformer la chaire du professeur en tribune parlementaire ni d'abandonner les sphères sereines de la littérature et de l'art pour les polémiques passionnées et acerbes de la politique.

Guizot, dont M. Reinach a dû compulser les œuvres, a prononcé un jour sur ce sujet des paroles qui sont à méditer : " Jeunes élèves, dit-il, s'adressant aux lauréats du Concours général, au milieu des agitations publiques, vous avez vécu, tranquilles et studieux, renfermant dans l'enceinte de nos écoles vos pensées comme vos travaux, uniquement occupés de vous former à l'intelligence et au goût du beau et du vrai. Je vous en félicite et je vous en loue. Le monde vous appartiendra un jour. Mais gardez-vous de vous associer, avant le temps, à ses intérêts et à ses passions. Votre âme s'énerverait, votre esprit s'abaisserait dans ce contact prématuré. Vous vivez au sein de vos écoles, dans une région élevée et sereine, où l'élite seule de l'humanité vous entoure et vous parle. Le temps présent est toujours chargé des misères de notre nature, le passé nous transmet surtout ce qu'elle a de noble et de fort, car c'est ce qui résiste à l'épreuve des siècles. Les idées hautes, les actions mémorables, les chefs-d'œuvre, les grands hommes, c'est là votre société familière. Vivez, vivez longtemps au milieu d'elle; consacrez-lui avec affection cette ardeur que n'altèrent point encore les intérêts agités de la vie ¹. „

Or nous nous demandons comment professeurs et élèves pourront suivre ces sages conseils en étudiant des discours tels que celui de V. Hugo *Sur la liberté de l'Enseignement*, celui de J. Napoléon *Sur le pouvoir temporel du pape*, ou encore celui de J. Ferry *Sur l'Instruction laïque et obligatoire*, rouvrant les discussions orageuses du fameux article 7 ²! Fran-

¹ Guizot, Discours prononcé à la distribution des Prix au Concours général le 17 août 1835. — Discours académiques, p. 190 (Paris, Didier).

² Quelques lignes du discours de V. Hugo édifieront complètement le lecteur sur ce point : " Ah!... nous connaissons le parti clérical! C'est un

chement la seule question d'opportunité ne devait-elle pas écarter ces discours, d'autant que les noms de V. Hugo et de J. Napoléon ne nous paraissent pas indispensables dans une revue des orateurs au XIX^e siècle, et que le seul discours de J. Ferry sur le Tonkin (M. Reinach en cite deux autres encore) eût pleinement suffi à caractériser son talent.

Ces prédilections politiques de M. Reinach nous donnent encore l'explication de certains choix et la raison de la faveur vraiment étonnante avec laquelle plusieurs orateurs sont traités. Qu'on nous permette de citer quelques chiffres, ils seront concluants. Alors que Mirabeau occupe 13 pages du livre, Napoléon 5, Royer-Collard 10, Berryer, 13, Dufaure 4, Danton en obtient 10, Robespierre 9, Thiers 24, J. Ferry 17, Gambetta 31, et si l'on y ajoute son oraison funèbre par P. Bert, et le plaidoyer de M^e Allou en sa faveur sous le 16 Mai, on arrive pour le chef de l'opportunisme au total respectable de 45 pages. C'est sans doute d'un disciple dévoué et reconnaissant, est-ce d'un critique éclairé et soucieux de justice distributive ? De même Paul Bert, dont personne d'ailleurs ne songe à contester les mérites scientifiques, est cité comme orateur politique, uniquement pour avoir fait l'éloge funèbre de Gambetta. Nous reconnaissons volontiers que cet éloge est profondément ému et pathétique : nous ne croyons pas que ce titre soit suffisant pour valoir à P. Bert une place parmi les orateurs politiques les plus remarquables de notre siècle.

Cette préoccupation n'est pas moins évidente dans le choix des plaidoyers cités pour l'éloquence judiciaire, nous le montrerons plus loin ; elle n'a pas même désarmé devant l'éloquence académique. C'est ainsi que Littré figure parmi les orateurs académiques en renom de ce siècle. Et sait-on ce qui

vieux parti qui a des états de services. C'est lui qui monte la garde à la porte de l'orthodoxie. C'est lui qui a trouvé pour la vérité ces deux états merveilleux, l'ignorance et l'erreur. C'est lui qui fait défense à la science et au génie d'aller au-delà du missel et qui veut cloîtrer la pensée dans le dogme. Tous les pas qu'a faits l'intelligence de l'Europe, elle les a faits malgré lui. Son histoire est écrite dans l'histoire du progrès humain, mais elle est écrite au verso... » Et les développements de cette thèse continuent pendant deux pages ! (p. 259).

vaut au savant linguiste cet honneur inattendu? C'est d'avoir, à l'ouverture d'un cours professé en 1871 à l'École polytechnique de Bordeaux, exécuté — non sans brio du reste — des variations sur la devise républicaine : Liberté, Égalité, Fraternité!

L'esprit de ces choix, les motifs de ces disproportions étranges ne sont pas seulement à critiquer ici; l'on manque de perspective et de recul — nous parlons des discours purement politiques — pour juger sainement des orateurs aussi rapprochés de nous que Gambetta et Jules Ferry. Il est bien malaisé de dépouiller à leur sujet tout préjugé et toute passion, et de donner sur eux des appréciations suffisamment impartiales. Cherchons plutôt des terrains neutres, où l'apaisement est fait, et excluons de nos choix tout ce qui pourrait fournir matière à des discussions ou à des polémiques de parti. M. Chabrier avait vu le danger et n'avait pas dépassé 1830; M. Reinach l'a soupçonné lui-même, puisqu'il ne cite que les morts. Il n'y a au fond de tout cela qu'une question de pédagogie, ou, si nous osions dire, d'*opportunisme scolaire*, le mot n'est pas pour déplaire à notre auteur.

(*A continuer.*)

OSCAR PECQUEUR.

VARIA.

BELGIQUE. — Nous venons de parcourir les six premiers numéros de *L'Université nouvelle, Organe de l'École libre d'enseignement supérieur et de l'Institut des Hautes Études de Bruxelles*.

Nous empruntons à ce journal quelques renseignements qui éclaireront nos lecteurs sur les tendances de la nouvelle école.

L'établissement a été fondé " pour affranchir l'Enseignement supérieur de la déprimante influence du Doctrinarisme ", (p. 1). Il est " l'expression d'un état des esprits nouveau. Une loi mystérieuse ainsi règle les grandes choses et les fait apparaître à leur heure ", (p. 28).

D'ailleurs, ce n'est pas seulement en Belgique que " le pôle universitaire, est déplacé. " Sauf à de rares intervalles et pour quelques très honorables exceptions, les universités, *dans les pays que peuple la race aryenne*, ont peu à peu pris une allure plutôt conservatrice et parfois rétrograde ", (p. 2). La restriction que nous avons soulignée ne laisse échapper à la réprobation générale que les peuples de race non aryenne, par exemple les Hongrois, les Chinois et les Turcs, ou encore les Sémites et les Marocains.

A l'étranger comme en Belgique, " un mot d'ordre tacite semble régner parmi les administrateurs et les professeurs : neutraliser la science, la destituer de toutes tendances vraiment humanitaires, la dessécher, l'amener à l'état anémique, fatigué, stérile et décourageant d'une simple énumération de notions sans mise en rapport avec la vivante évolution du monde ", (p. 10). Partout ailleurs que dans la nouvelle École, la liberté " est remplacée par une divinité nocturne et malfaisante, sorte de lune rousse qui brûle, engourdit et stérilise ", (p. 34). " On semblait se croire arrivé au but; il fallait crier qu'on n'était qu'à l'étape et sonner résolument le boute-selle ", (ib.).

Le but des universités doit être " en accord avec l'invincible évolution des masses vers le progrès de l'émancipation ... Dans toute la patrie aryenne on est résolu à la lutte ... Le monde des Étudiants se lève ... Ils refusent d'être traités en oiseaux de basse-cour, bien nourris mais enfermés. Ils rêvent les hauts vols des oiseaux libres et migrateurs ", (p. 2).

Les locaux de l'Université nouvelle, comme ses tendances, sont incomparables. Ils ont " des tables légères en sapin clair, d'une silhouette géométrique et simple, avec les bancs confortables et profonds ", (p. 4). Dans les écoles ordinaires, les bancs — qui n'ont, paraît-il, rien de géométrique — " sont odieusement peints en noir, lourds et comme en deuil ", (ib.).

Bref, " l'édifice est complet et son personnel est admirable ", (p. 18).

Les cours ont commencé le 26 octobre " et ils se poursuivent tous les jours dans une paix et avec une sûreté parfaite ... Désormais les cours ne représentent plus la science immobilisée en sa marche et jetée toute faite en pâture aux intelligences comme des boulettes empoisonnées : ils font

entrevoir dans l'univers immense et réel, la vérité, déesse mystérieuse à conquérir, qu'on ne délivre que soi-même après des voyages, des labeurs et des aventures de héros » (p. 21) ... « La science marâtre, despotique et protestante est à nous! Nous en ferons, par notre foi, une belle et fière déesse, humaine et nôtre comme une amante ou comme une sœur » (p. 12).

Admirons la grandeur de ces résultats, obtenus en un tour de main, et étonnons nous avec l'organe universitaire « de la concordance merveilleuse de tous ces efforts, de la paix, de la simplicité, de la volonté calme avec laquelle tous les professeurs ont compris leur mission comme un devoir » (p. 21).

M. le prof. Overbeck vient de publier la 4^e édition de son histoire de la plastique grecque (*Geschichte der Griechischen Plastik*. Leipzig, 1893-94. 2 vol. 40 fr.). Cette nouvelle édition a été complètement remaniée et mise au courant des dernières découvertes.

Nous appelons l'attention de ceux de nos lecteurs qui s'occupent d'histoire romaine sur l'article du prof. E. Ciccotti relatif à l'empereur Auguste, paru dans le 32^e fasc. du *Diz. epigr. di Ruggiero*. On y trouve un résumé exact et complet des faits de la vie d'Auguste tels que les monuments épigraphiques nous les font connaître. L'article se termine par un relevé de toutes les magistratures gérées par Auguste et de tous les titres qui lui ont été décernés. Enfin on y trouve des notices sur tous les membres de la famille d'Auguste.

M. Stéphane Gsell vient de publier une savante monographie de Tipasa, située à 68 kilom. d'Alger (*Mélanges d'arch. et d'hist.*, 1894, oct.). Cette ville de la Maurétanie césarienne, d'origine punique, devint sous Claude une colonie de droit latin. Grâce à son port et à son commerce, la ville se développa surtout au 3^e siècle de notre ère. On y trouve à cette époque une colonie juive et le christianisme y fit alors aussi de grands progrès.

M. Franz Cumont, professeur à l'Université de Gand, vient de publier les deux premiers fascicules de son grand ouvrage : *Textes et monuments figurés relatifs aux mystères de Mithra* (Bruxelles, Lamertin). L'ouvrage sera complet en 4 fascicules. Nous y reviendrons lorsque cette importante publication sera achevée.

M. Waltzing vient de publier une intéressante brochure sur les corporations romaines et la charité (Louvain, 1895. 30 p.). Le savant professeur prouve que les collèges romains étaient avant tout des sociétés amicales, religieuses et funéraires, et qu'elles n'eurent jamais un caractère de bienfaisance ni de charité. Ce ne sont pas même des sociétés de secours mutuel. L'auteur examine longuement le passage de l'Apologétique de Tertullien (ch. 28) dans lequel on a voulu à tort chercher une preuve du caractère charitable des corporations; et quant aux Eranes d'Amisus de Bithynie (PLIN, *Ep. ad Truj.* 97), si tant est qu'ils ont eu un caractère de bienfaisance, on ne saurait comparer ces Eranes aux collèges romains. Les collèges militaires n'avaient pas non plus un but de charité; ils avaient un caractère funéraire et constituaient aussi une caisse d'assurance mutuelle pour subvenir à des dépenses inhérentes à la carrière militaire.

M. Hoernes vient de publier le second volume des *Wissenschaftliche Mitteilungen aus Bosnien und Hercegovina* (Wien, 1894, 692 p. avec nombr. grav. 27 fr.). Cette publication est faite pour le compte du Musée national de Sarajevo et emprunte son importance au fait que chaque article est le travail d'un spécialiste. Nous arriverons ainsi à avoir une description historique et archéologique aussi savante que complète de la Bosnie et de l'Hercegovine, deux pays qui, jusque dans ces dernières années, étaient complètement inconnus. Ce volume-ci, tout autant que le premier, renferme quelques inscriptions funéraires inédites. Elles sont importantes pour l'onomatologie de cette région à l'époque romaine.

Le 20 septembre dernier est mort au château pontifical de Castel Gandolfo l'illustre J. B. de Rossi, un des plus savants archéologues de ce siècle et le créateur de l'épigraphie chrétienne. Le Prof. Gatti vient de publier le 4^e fascicule de la 4^e année de la 5^e série du *Bulletino di archeologia cristiana*. Avec ce fascicule cesse la publication du *Bulletino*, M. de Rossi ayant manifesté le désir que cette revue cessât de paraître après sa mort. " *Che il compianto autore considerava come la maggiore delle sue opere e volle che, essenso tutta personale, con la sua vita cessasse* ", comme le dit le prof. Gatti. Ce *Bulletino* sera, à côté des publications de l'Institut archéologique, classé parmi les plus beaux monuments élevés à la science épigraphique de ce siècle. Désormais tout ce qui concerne l'épigraphie chrétienne sera concentré, je suppose, dans la *Römische Quartalschrift für christliche Alterthumskunde*, de de Waal, qui paraît à Rome depuis 1887. Cette revue a déjà fait ses preuves; seulement son champ d'activité ne se borne pas à la période des catacombes, comme le *Bulletino* de de Rossi, elle s'occupe aussi de l'histoire ecclésiastique du moyen-âge. La dernière livraison du *Bulletino* contient le premier travail de de Rossi, qui était resté inédit et qui date de 1848. C'est un travail des plus intéressants sur les Recueils d'inscriptions chrétiennes des six premiers siècles. On sait que l'auteur a repris le même sujet dans le second volume de ses *Inscriptiones Christianae*.

M. P. Seeck publie le premier volume d'une histoire de la destruction du monde antique (*Geschichte des Untergangs der antiken Welt*. Berlin, 1895). L'ouvrage sera complet en six volumes, ayant chacun un supplément pour les notes. Le présent volume s'occupe de Constantin et de la décadence du monde antique.

M. le Dr Sven Söderberg, professeur à l'Université de Lund, vient d'étudier sous le titre de *Die Thierornamentik der Völkerwanderungszeit* (München, 1894. 15 p. et nombr. grav.) l'origine de l'ornement à figures animales qui se rencontre sur des objets de l'époque mérovingienne. Il prouve que cet ornement, tout autant que la décoration géométrique, est une transformation de l'art décoratif romain. On imita d'abord le lion et le griffon, et on finit par transformer ces deux représentations au point de leur donner la forme du serpent. Tous ces objets appartiennent à l'époque mérovingienne païenne et nous intéressent d'autant plus qu'un grand nombre d'entre eux sont conservés au Musée archéologique de Namur.

Le P. de Smedt, bollandiste, vient de publier une intéressante étude sur les *Origines du duel judiciaire* (Paris, Retaux, 1894. 30 p.). La première trace s'en trouve dans la loi Gombette, donc au 6^e siècle.

M. A. de Witte vient de publier dans les *Annales de l'Académie d'archéologie de Belgique* une histoire numismatique du Brabant (*Histoire monétaire des comtes de Louvain, ducs de Brabant et marquis du Saint-Empire romain*. Anvers, 1894, 4^e de 212 pages et 24 pl., avec 454 reproductions de monnaies). Ce mémoire, un des plus savants publiés dans ces derniers temps sur la numismatique, constitue un véritable monument pour l'histoire monétaire de notre pays.

Albert Pighius (né à Kampen vers 1490 † 1542), l'oncle maternel du célèbre philologue Étienne Wynants Pighius, avait été chargé par François I, quatre ans après sa victoire de Marignan sur les Suisses (1515), de mettre en bon français les premiers livres de la guerre des Gaules, rappelant entre autre les victoires de César sur les Helvètes. Pighius, au lieu de faire une traduction de César écrivit les Commentaires de la guerre gallique, dans lesquels François I rencontre, pendant ses chasses à St-Germain-en-Laye, à Fontainebleau et à Craige (près d'Angoulême), César, qui lui raconte ses expéditions. Ce récit est mêlé de quantité de digressions surtout sur la chasse et n'est qu'une apologie assez transparente des guerres de François I. Le livre avait été splendidement illustré par Godefroid, peintre hollandais, et était resté manuscrit. Ce manuscrit se composait de trois volumes dont un est conservé au British Museum, un autre à la Bibliothèque nationale et le troisième au château de Chantilly. C'est ce manuscrit que vient de publier en 1894 la Société des bibliophiles français. M. de Noirmont en a fait l'objet d'un article publié (*Histoire d'un livre*) dans le numéro de novembre de la *Revue britannique*.

M. Lafenestre vient de publier le second volume de sa collection *La peinture en Europe* (Paris, Quantin, 1894, 10 fr.). Le 1^{er} volume contenait la reproduction photographique des principaux tableaux du Louvre. Celui-ci contient cent photographies des principaux tableaux conservés à Florence. L'auteur oublie de citer, dans sa bibliographie, l'ouvrage si documenté de A. Gotti, *Le Gallerie e i musei di Firenze* (Firenze, 1875); et c'est sans doute par inadvertance qu'à la page XV il parle d'un traité qui aurait concédé aux conquérants français les tableaux transportés à Paris en 1799 et repris en 1815 par les commissaires étrangers.

M. Victor Advielle a publié une curieuse plaquette imprimée par M. Siffer à Gand et éditée à Paris chez M. Lechevalier. Elle est intitulée : *La Bibliothèque de Napoléon à Sainte-Hélène* (1894, in-18 de 38 p.).

L'année cartographique, de M. Schrader, qui vient de paraître pour 1893 (Paris, Hachette, 1894), ne comprend que deux cartes. La plus intéressante est celle de l'Asie centrale qui résume surtout les résultats obtenus par le voyageur américain Rockhill, par son expédition au Tibet. On sait qu'il lui fut défendu, tout autant qu'à l'expédition du prince d'Orléans, d'approcher de Lhasa.

M. Konrad Miller, déjà connu par sa publication de la carte de Peutinger, commence la publication de *Mappae mundi, die ältesten Weltkarten* (Stuttgart, Roth. L'ouvrage sera complet en 5 fascicules à 5 M. chacun). Ce travail remplacera en partie les grandes publications de Jomard et de Santarem, qui sont quasi introuvables, et constituera une contribution importante à la cartographie du moyen âge.

M. J. Cornet a publié dans les *Mittheilungen* de Petermann, une intéressante étude sur les résultats géologiques de l'expédition du Katanga (*Die geologischen Ergebnisse der Katanga Expedition* (Gotha, 1894) et il vient de compléter ce travail par une étude sur *Les Gisements métallifères du Katanga*, paru dans les *Mémoires de la Société des Sciences du Hainaut*. C'est la première fois, à notre connaissance, qu'un Belge est admis à écrire dans les *Mittheilungen* de Petermann, qui constituent, comme on sait, la plus importante des revues géographiques.

Parmi les nombreux atlas de poche, parus dans ces derniers temps, nous recommanderons comme les plus pratiques le *Geographisch Statistischer Taschen atlas* de Hickmann (Wien, 1894. 4 fr.) et le *See atlas* de E. Knipping, publié par la maison de Justus Perthes de Gotha (1893, 3,25).

M. Ratzel commence la publication d'une seconde édition, entièrement remaniée, de son célèbre ouvrage *Völkerkunde* (Leipzig). L'ouvrage sera complet en 28 livraisons à 1 M. chacune.

A l'occasion du trois centième anniversaire de la mort de Mercator (Duisbourg, 2 décembre 1594), la bibliothèque de la ville de Cologne a ouvert une intéressante exposition des œuvres de notre illustre géographe flamand qui sont en sa possession, ainsi que de divers écrits et portraits relatifs à Mercator et de quelques livres de Mercator appartenant à la Bibliothèque de Berlin. Le catalogue, dressé par le bibliothécaire M. le Dr A. Keihser, renferme 27 numéros. Cette collection, quelque intéressante qu'elle fût, est cependant moins complète que celle qui a été réunie par le Dr Van Raemdonck au Musée de St-Nicolas.

M. Th. Coopman vient de publier le 1^{er} volume d'un Dictionnaire général néerlandais des mots techniques. On publiera d'abord des volumes spéciaux relatifs à chaque métier et à chaque industrie avant de composer l'*Algemeen Nederlandsch Vak- en Kunstwoordenboek*. Le livre de M. Coopman est consacré à l'art de la briqueterie. *Vak- en Kunstwoorden. I, Steenbakkerij* (Gent, Siffer, 1894. 8° de viii-93 p.). Cette publication est faite sous les auspices de la K. Vlaamsche Academie.

PÉRIODIQUES.

Revue critique d'histoire et de littérature, recueil hebdomadaire publié sous la direction de M. A. Chuquet.

Sommaire du 4 février 1895 : Maimonide, *La Mishna*, p. Herzog (R. D.). — Crusius, *Les Hymnes de Delphes* (Th. Reinach). — Lucien, II, 1, p. Sommerbrodt (My). — Huguet, *La syntaxe de Rabelais* (A. Delboulle). — Ulmann, Batticelli (Z.). — Baedeker, *Palestine et Syrie* (Clermont-Ganneau).

Du 11 février : Lucien, p. Jacobitz et Buerger (My). — Syrianus, *Commentaires sur Hermogène*, p. Rabe, II (My). — De Maulde, *Louise de Savoie et François 1^{er}*; Crouslé, *Fénelon et Bossuet*, II (Charles Dejob). — Brette, *Les États-Généraux de 1789* (H. Monin). — Gadkin, *Problèmes d'administration municipale*; Bradford, *La réforme des gouvernements des États*; Curtis, *Classification des lois* (Ch. Seignobos). — Catalogue du Musée de Vienne (Z.).

Du 18 février : Graffin, *Patrologie syriaque*, I (Rubens Duval). — Fougères, *La vie publique et privée des Grecs et des Romains* (Salomon Reinach). — Rhétorique à Herennius, p. Marx (Paul Lejay). — Holder, *Dictionnaire du vieux celtique*, V et VI (G. Dottin). — Pischel, *La langue des Tsiganes* (V. Henry). — Hauser, *Une grève au XVI^e siècle* (T. de L.). — Lacombe, *De l'histoire considérée comme science* (Ch. Seignobos). — Croce, *La critique littéraire* (Charles Dejob).

Du 25 février : Meakin, *Les Berbères du Maroc* (René Basset). — Dalman, *Grammaire de l'araméen* (Rubens Duval). — Lewy, *Les mots sémitiques en grec* (V. Bérard). — De la ville de Mirmont, *La Moselle d'Ausone*: Apollonios et Virgile (A. Cartault). — Diehl, *L'art byzantin dans l'Italie méridionale*; Enlart, *Origines françaises de l'architecture gothique en Italie* (Raoul Rosières). — Kerviler, *Répertoire général de bio-bibliographie bretonne*, XVIII et XXX (T. de L.). — Betz, *Henri Heine en France* (F. Baldensperger). — Gioda, *Botero*, II et III (Charles Dejob). — Dayot, *Napoléon raconté par l'image* (Henri de Curzon).

Du 4 mars : Stumme, *Le dialecte chelha* (René Basset). — Hécube, p. Hadley (P. Decharme). — Diodore, III, p. Vogel (My). — Soltau, *Sources de Tite-Live dans la troisième décennie*; Burger, *La Ligue latine* (A. Bouché-Leclercq). — Espérandieu, *Recueil des cachets d'oculististes romains* (La Blanchère). — Krohn, *Le culte finnois* (E. Beauvois). — Gonse, *La sculpture française* (Henri de Curzon). — Lavis, *A propos de nos écoles* (René Marie).

Du 11 mars : Bottu, *Grammaire française à l'usage des Chinois* (Ed. Chavannes). — Apostolidès, *Le premier chœur des Phéniciennes* (My). — Holder, *Le Commentaire de Porphyryon* (Paul Lejay). — Fécamp, *Gudrun* (Henri Lichtenberger). — Staehelin, *Zwingle*, I; Pascal, *Jean de Lasco*; *Annales de Frans van Dusseldorp*, p. Fruin (R.).

Du 18 mars : Lévitique, p. Driver; Samuel, p. Budde (J. B. Chabot). — Harnack, Histoire du dogme, I et II, 3^e éd. (A. L.). — Hehn, Plantes et animaux domestiques (R. Dussaud). — Cagnat et Goyau, Lexique des antiquités romaines (Aug. Audollent). — Gudeman, Histoire de la philologie classique, 2^e éd. (P. L.). — L. Mueller, Biographie d'Horace, trad. Sakellariopoulos (L.). — Horace, Epîtres, p. Krueger, 3^e éd. (P. L.). — Prou, Table des publications des Mémoires de l'Académie celtique et de la Société des Antiquaires (Pl.). — Reymond, L'ange musicien du Bargello; Pinzi, Études sur Viterbe; Delbrel, Juan Bonifacio (Léon Dorez). — Ledieu, Abbeville et le Ponthieu (T. de L.). — Roget, Les contes en prose de Voltaire (René Marie). — Statistique des bibliothèques d'Italie; Morsolin, Le Musée Gualdo (Charles Dejob). — Frisch, Le Maroc (La Blanchère). — Dion Cassius, p. Melber (My).

Wochenschrift für Klassische Philologie, herausgegeben von Georg Andresen, Hans Draheim und Franz Harder. Berlin, R. Gaertners Verlag, H. Heyfelder, 1894.

5. September. — Rezensionen und Anzeigen : W. Büchner, Über den Aias des Sophokles (H. Draheim). — Herondae mimiambi, iterum ed. Crusius (Sp.). — Fr. Fröhlich, Lebensbilder berühmter Feldherren. 1, 2 Cäsar (A. Höck). — H. Levison, Fasti praetorii (W. Liebenam). — St. Gsell, Le règne de l'empereur Domitien (J. Asbach). — W. Henze, De civitatibus liberis quae fuerunt in provinciis populi Romani (W. Liebenam). — Plauti comoediae, rec. Ritschellius. IV, 4 Mostellaria, rec. Fr. Schoell (Langrehr). — S. Günther, Abriss der Geschichte der Mathematik (Handbuch der klass. A. W., herausg. von J. v. Müller. 2. A. V, 1. Anhang) (F. Müller).

12. September. — Rezensionen und Anzeigen : Iw. v. Müller, Handbuch der klassischen Altertums-wissenschaft VI, 1. K. Sittl, Kunstarchäologie, I (P. W.). — Studi italiani II. — Schubert, Geschichte des Pyrrhus, I (J. Kaerst). — E. G. Hardy, Christianity and the Roman government (V. Schultze). — Terenti Phormio, rec. C. Dziatzko, prologum scripsit J. B. Gronovius, accedunt imagines; translated by H. Morgan (H. Draheim). — Ciceros Rede für Archias, erklärt von F. Richter und A. Eberhard. 4. A. von H. Nohl (H. Deiter).

19. September. — Rezensionen und Anzeigen : S. Sepp, Pyrrhoneische Studien, I (H. Schenkl). — A. Demmler, Über den Verfasser der unter Cyprians Namen überlieferten Traktate De bono pudicitiae und De spectaculis (C. Weyman). — Schubert, Geschichte des Pyrrhus, II (J. Kaerst). — Br. Sauer, Der Torso von Belvedere (P. Weizsäcker). — St. Cyllbuski, Tabulae quibus antiquitates illustrantur I. VI. VII. XIV. — E. Eckstein, Lyra Germano-latina.

26. September. — Rezensionen und Anzeigen : Studia Sinaitica, I (A. Hilgenfeld). — S. Sepp, Pyrrhoneische Studien, II (Schenkl). — A. Kalkmann, Die proportionen des Gesichts in der griechischen Kunst (P. Weizsäcker). — P. Serre, Les marines de l'antiquité; Cecil Torr, Ancient ships (M. C. P. Schmidt). — Schubert, Geschichte des Pyrrhus, III (J. Kaerst). — K. Bruchmann, Lateinisches Lesebuch für Sexta und Quinta. 2. A.

3. Oktober. — Rezensionen und Anzeigen: Festschrift für J. Overbeck, Aufsätze seiner Schüler, I (P. Weizsäcker). — C. Pauli, Altitalische Forschungen, II. Eine vorgriechische Inschrift von Lemnos. 2. Abt. (R. Thurneysen). — R. Heberdey, Die Reisen des Pausanias in Griechenland (W. Immerwahr). — A. Pischinger, *De arbitris Atheniensium publicis*, I (O. Schulthess). — E. Wagner, Eine Gerichtsverhandlung in Athen.

10. Oktober. — Rezensionen und Anzeigen: C. Neumann, Die Weltstellung des byzantinischen Reiches (J. Draeseke). — Festschrift für J. Overbeck, Aufsätze seiner Schüler, II (P. Weizsäcker). — B. Diederich, *Quomodo dei in Homeri Odyssea cum hominibus commercium faciant* (C. Rothe). — G. Eichler, Die Redebilder in den Schriften Xenophons (Fr. Reuss). — A. Pischinger, *De arbitris Atheniensium publicis*, II (O. Schulthess). — M. Kleeemann, Ein Tag im alten Athen (E. Ziebarth).

17. Oktober. — Rezensionen und Anzeigen: H. Koesters, *Quaestiones metricae ad Valerium Flaccum pertinentes* (Franke). — Th. Stangl, *Boiensia* (J. Tolkiehn). — F. Reuss, *Isokrates' Panegyrikus und der kyprische Krieg* (G. Friedrich). — H. Gleue, *De homicidarum in Areopago Atheniensi iudicio* (Fr. Cauer). — K. Peters, *Schulwörterburg zu Ovids Dichtungen* (Fr. Harder). — F. Schultz, *Aufgabensammlung zur Einübung der lateinischen Syntax*. 12. A. von J. Weisweiler (Rademann).

24. Oktober. — Rezensionen und Anzeigen: F. Cordenons, *un po' più di luce sulle origini degli Euganei-Veneti* (Sittl). — C. Ganzenmüller, Beiträge zur *Ciris* (M. Sonntag). — C. Morawski, *Petroniana*. — Sallusti *Bellum Castilinae, bellum Jugurthae, orationes et epistulae*, erkl. von Th. Opitz, I (Ed. Wolff). — A. Schmidt, Schülerkommentar zu *Livii libri*, I. II. XXI. XXII (Ed. Wolff). — D. Reichling, *Das Doctrinale des Alexander de Villa-Dei* (M. Manitius).

31. Oktober. — Rezensionen und Anzeigen: A. v. Gutschmid, *Kleine Schriften*, herausg. von F. Rühl. V. (A. Wiedemann). — H. Micheli, *La révolution oligarchique des Quatrecenta à Athènes* (Fr. Cauer). — L. Ganter, *Die Provinzialverwaltung der Triumvirn* (G. Zippel). — *Vergili Bucolica et Georgica, iterum rec.* O. Ribbeck (M. Sonntag). — Fr. Heidenhain, *Zu den Apologi Aviani*. — J. Sitzler, *Präparation zu Herodot VI.* — W. Pöpke, *Präparation zu Caesars Bellum Gallicum I-III.* — A. Ranke, *Präparation zu Homers Odyssee X-VII.* — *Deutscher Universitätskalender 46, Winter 1894/95*, herausg. von F. Ascherson. II.

7. November. — Rezensionen und Anzeigen: A. Hauvette, *Hérodote, historien des guerres Médiques* (A. Bauer). — *Jamblich in Nicomachi arithmetica introductionem liber*, ed. H. Pistelli (F. Müller). — V. v. Schöffer, *Bürgerschaft und Volksversammlung von Athen*, I (J. Lezius) I. — *Lucani de bello civili liber I*, par P. Lejay (Franke). — B. Martiny, *Kirne und Girbe* (Max C. P. Schmidt). — A. Meingast, *Dem 5. deutsch-österreichischen Mittelschultage*; A. Meingast, *Lateinische Stilübungen* (O. Weissenfels).

14. November. — Rezensionen und Anzeigen: *Aristophanis Vespae*, ed. J. van Leeuwen (O. Kaehler). — V. v. Schoeffer, *Bürgerschaft und Volksversammlung von Athen*. I. II (J. Lezius). — E. Lalin, *De particularum comparativarum usu apud Terentium* (O. Plasberg). — B. Drachmann, *Skyll*

og Nemesis hos Aeschylus (B. Risberg). — H. Schreyer, Das Fortleben homerischer Gestalten in Goethes Dichtung (H. Morsch). — G. Stier, Schulreden und Vorträge, Neue Ausg. (O. Weissenfels).

21. November. — Rezensionen und Anzeigen : J. Hilberg, Die Gesetze der Wortstellung im Pentameter des Ovid (H. Magnus). — Plinii librorum dubii sermonis reliquiae, coll. J. W. Beck (O. Froehde). — L. Martin, Catalogue du Médaillier d'Avenches (A. Pfeiffer). — Thucydides, Ausgewählte Abschnitte, bearbeitet von Chr. Harder (Widmann). — Thucydides, Geschichte des Peloponnesischen Krieges, herausg. v. Fr. Müller, I (Widmann). — Matthias, Zur Stellung der griechischen Frau in der klassischen Zeit (H. Morsch).

28. November. — Rezensionen und Anzeigen : G. Friedrich, Horatius (W. Hirschfelder). — Taciti Germania, ed. K. Tücking (U. Zernial). — A. Bonhöffer, Die Ethik des Stoikers Epiktet (O. Weissenfels). — C. Pascal, Il culto di Apollo in Roma (W. H.). — P. Burger, Neue Forschungen zur älteren Geschichte Roms, I (A. Höck). — P. Dettweiler, Untersuchungen über den didaktischen Wert ciceronianischer Schulschriften, II (E. Kraetsch).

5. Dezember. — Rezensionen und Anzeigen : O. Kern, Die Gründungsgeschichte von Magnesia am Maiandros (F. Hiller v. Gaertringen). — W. Headlam, On editing Aeschylus (C. Conradt). — E. Pais, Storia d'Italia. I. Storia della Sicilia e della Magna Grecia. I (R. Lupus) I. — Acta M. Anastasii Persae ab H. Usenero editae (J. Draeseke). — P. Nerlich, Das dogma vom klassischen Altertum (R. Lehmann). — Kautzmann-Pfaff-Schmidt, Lateinische Lese- und Übungsbücher. I. Sexta, 2. A. II. Quinta. III. Quarta (E. Kraetsch).

12. Dezember. — Rezensionen und Anzeigen : Paulys Real-Encyclopädie der klassischen Altertumswissenschaft, herausg. von G. Wissowa. I (Fr. Harder). Le odi di Pindaro, da G. Fraccaroli (C. Haeblerlin). — Euripides, Iphigenie auf Tauris, von F. G. Schoene und H. Koechly. 4. A. von E. Bruhn (K. Busche). Carminum Saliarium reliquiae, ed. B. Maurenbrecher (C. W.). — E. Pais, Storia d'Italia. I. Storia della Sicilia e della Magna Grecia. I (B. Lupus) II. — J. Overbeck, Geschichte der griechischen Plastik. 4. A. IV. Halbband (—r—). — J. Siebelis, Wörterbuch zu Ovids Metamorphosen. 5. A. von Fr. Polle (E. Wartenberg).

19. Dezember. — Rezensionen und Anzeigen : W. Dörpfeld, Troja 1893 (P. W.). — Abhandlungen des Archäologisch-Epigraphischen Seminars der Universität Wien. XI. W. Reichel, Über homerische Waffen (A. Körte). — W. Wunderer, Manibae Alexandrinae (—r—). — H. Morgan, The Art of Horsemanship by Xenophon (E. Pollack). — Prisciani Euporiston libri III ed. a Val. Rose (R. Fuchs). — E. Weissenborn, Aufgabensammlung zum Übersetzen ins Griechische im Anschluss an die Lektüre von Xenophons Anabasis. 3. A. (J. Sitzler). — E. Bachof, Griechisches Elementarbuch. 2. A. (J. Sitzler). — E. Albrecht, Zur Vereinfachung der griechischen Schulgrammatik (J. Sitzler).

26. Dezember. — Rezensionen und Anzeigen : Historische Untersuchungen, Ernst Förstemann gewidmet von der Historischen Gesellschaft zu Dresden. — A. Mayr, Die antiken Münzen der Inseln Malta, Gozo und Pantelleria

(A. Pfeiffer). — J. W. Kubitschek und S. Frankfurter, Führer durch Carnuntum. 3. A. (P. W.). — J. Delamarre, Une dédicace à Némésis. — Homers Odyssee, Schulausgabe von P. Cauer. I. 2. A. (Sittl). — E. Koch, Griechisches Elementarbuch zur Vorbereitung auf die Anabasislektüre (J. Sitzler). — A. Kaegi, Griechisches Übungsbuch. I. 2. A. (J. Sitzler). — Franz Ulrich, Carmina academica (Fr. Harder).

2. Januar. 1895. — Rezensionen und Anzeigen : Griechische Studien, H. Lipsius dargebracht (A. Höck). — L. Preller, Griechische Mythologie. 4. A. von C. Robert. I, 2 (P. Stengel). — Galeni Protreptici quae supersunt ed. G. Kaibel (H. Marquardt). — A. Heisenberg, Studien zur Textgeschichte des Georgios Akropolites (F. Hirsch). — Supplementum apparatus Gelliani ed. M. Hertz (J. Tolkiehn). — W. G. Hale, Extended and remote deliberatives in Greek (J. Sitzler). — L. Valmaggi, Manuale storico-bibliografico di filologia classica (J. Sitzler).

9. Januar. — Rezensionen und Anzeigen : Aristotelis Politica, tertium ed. Fr. Susemihl (Stapfer). — K. Dumon, Etudes d'art grec (G. Oehmichen). — J. Fuchs, Der zweite punische Krieg (E. Egelhaaf). — A. C. Muller, Neugriechische Studien (J. Sitzler). — Oriental studies, a selection of the papers read before the Oriental club of Philadelphia. — Th. Drück, Die vaterländische Altertumskunde im Gymnasialunterricht (P. Weizsäcker).

16. Januar. — Rezensionen und Anzeigen : Sophokles, erklärt von W. Schneidewin. V. Elektra. 9. A. von A. Nauck (H. G.). — Schreiber, T., Die alexandrinische Toreutik (Sittl). — M. Bühlz, De provinciarum Romanarum quaestoribus (F. L. Ganter). — Heisenberg, A., Studien zur Textgeschichte des Georgios Akropolites (J. Draeseke). — F. Arnold, Cäsarius von Arelate und die gallische Kirche seiner Zeit (G. Schepss). — Polaschek, A., Der Anschauungsunterricht mit besonderer Rücksicht auf Liviuslektüre (C. Haupt).

23. Januar. — Rezensionen und Anzeigen : M. Cantor, Vorlesungen über Geschichte der Mathematik. I. 2. A. (F. Müller). — Sophokles' Philoktetes, herausg. von Fr. Schubert. 2. A. (H. Otte). — Ad. M. A. Schmidt, Zum Sprachgebrauch des Livius. I (C. Haupt). — R. Wuensch, De Taciti Germaniae codicibus germanicis (tz). — Fr. Marx, Chauvinismus und Schulreform im Altertum (P. Cauer). — F. Müller, Salve Caesar Germanorum.

30. Januar. — Rezensionen und Anzeigen : S. Reiter, Drei- und vierzeitige Längen bei Euripides (H. G.). — P. Hildebrandt, De scholiis Ciceronis Bobiensibus (J. Tolkiehn). — J. Stiglmayr, Eine alte Regensburger Handschrift des Homer Latinus (C. W.). — C. Kirsten, Quaestiones Choricianae (J. Draeseke). — V. Bérard, De l'origine des cultes arcadiens (W. Immerwahr). — W. Schwarz, Der Schoinos bei den Egyptern, Griechen und Römern (C. F. Lehmann) I. — Virorum clarorum saeculi XVI et XVII epistulae, ed. E. Weber (H. D.).

6. Februar. — Rezensionen und Anzeigen : Omero, L'Iliade, con note del Prof. L. Macinai (P. Cauer). — Lucian, Ausgewählte Schriften, erkl. von K. Jacobitz. 1. Bändchen, 3. A. besorgt von K. Bürger (P. Schulze). — R. Ellis, The fables of Phaedrus (S. Herzog). — Plinius, Ausgewählte Briefe, erkl. von A. Kreuser (tz). — W. Schwarz, Der Schoinos bei den Aegyptern,

Griechen und Römern (C. F. Lehmann) II. — *Studia Sinaitica* No. II. An Arabic Version of the Epistles of St. Paul, ed. by M. D. Gibson (H. Jansen).

13. Februar. — Rezensionen und Anzeigen: A. Hausrath, Untersuchungen zur Überlieferung der Äsopischen Fabeln (O. Crusius). — Th. Thalheim, Zu den griechischen Rechtsaltertümern, II (V. Thumser). — W. Goodwin and W. White, The first four books of Xenophon's *Anabasis*. Rev. ed.; W. White and H. Morgan, An illustrated dictionary to Xenophon's *Anabasis* (W. Vollbrecht). — J. Führer, Zur Felicitas-Frage (C. W.). — W. Schwarz, Der Schoinos bei den Aegyptern, Griechen und Römern, III (C. F. Lehmann). — C. Rethwisch, Jahresberichte über das höhere Schulwesen, VIII (O. Weissenfels).

20. Februar. — Rezensionen und Anzeigen: M. Gitlbauer, Die drei Systeme der Tachygraphie (R. Fuchs). — Homer's *Ilias*, erkl. von F. Ameis. I, 1. 5. A. von C. Hentze (P. Cauer). — Xenophons *Anabasis*, von A. Weidner. 2. A. (W. Vollbrecht). — Fr. Boll, Studien über Claudius Ptolemäus (A. Döring). — Fr. Schmidinger, Untersuchungen über Florus (Th. Opitz). — Paulini Nolani *epistulae*, rec. Guil. de Hartel (M. Petschenig).

27. Februar. — Rezensionen und Anzeigen: Th. Mommsen und H. Blümner, Der Maximaltarif des Diocletian (E. Hübner). — G. Wissowa, Die Säkularfeier des Augustus (W. H.). — H. Wentzel, De infinitivi apud Justinum usu (tz). — C. Pascal, Il culto degli dei ignoti a Roma (H. Steuding). — H. v. Fritze, Die Rauchopfer bei den Griechen (H. Steuding). — W. Nissen, Die Diataxis des Michael Attaleiates (F. Hirsch).

REVUE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE

EN BELGIQUE.

Tome 38.

3^{me} Livraison.

QUESTIONS D'ENSEIGNEMENT, LETTRES ET SCIENCES.

ENCORE L'AUTHENTICITÉ DES ANNALES ET DES HISTOIRES DE TACITE.

*Nouvelle et probablement dernière réponse à M. P. Hochart*¹.

Messieurs,

Quelques uns d'entre vous se rappelleront peut-être qu'à la séance du 12 avril 1890, j'ai essayé de réfuter, au moyen d'arguments qui ne paraissaient décisifs, l'audacieux paradoxe de M. Hochart, homme de lettres à Bordeaux, lequel, à la suite de Ross, prétend que les *Annales* et les *Histoires*, attribuées depuis quatre siècles et demi à Tacite, doivent être considérées comme l'œuvre d'un faussaire du XV^e siècle, le savant libraire Poggio Bracciolini.

Je croyais naïvement que M. Hochart ne s'obstinerait plus à défendre une opinion dont la fausseté avait été, d'après moi, pleinement démontrée. Je me confirmai d'ailleurs dans cette conviction en voyant qu'aucun savant de marque n'avait adopté ses idées. Il en convient lui-même dans le volume qu'il vient de publier sous le titre de *Nouvelles considérations au sujet des Annales et les Histoires de Tacite*, par P. HOCHART. Paris, Thorin 1894, in-8°, XIX et 293 pages.

Voici, en effet, ce qu'il dit dans sa préface, page VII : je crois devoir citer textuellement : " Nous avons été heureux de rencontrer chez plusieurs de nos vieux maîtres, chez d'illustres savants et nobles esprits, devenus nos amis, une

¹ Lecture faite à la séance du 26 décembre 1894 de la *Société pour le Progrès des Études Philologiques et Historiques*.

bienveillante prise en considération de nos travaux, des encouragements à les continuer. Mais nous n'avons été nullement surpris qu'une opinion en si formelle contradiction avec les idées jusqu'ici admises au sujet des *Annales* et des *Histoires*, n'ait généralement pas reçu un accueil favorable de l'orthodoxie universitaire. »

Nous savons depuis longtemps que lorsqu'un paradoxe quelconque n'est pas adopté immédiatement par le monde savant, on s'en prend à " l'orthodoxie universitaire. „ Quant à moi, je puis me rendre cette justice que j'ai examiné la thèse de M. Hochart sans aucun parti-pris. L'auteur veut bien le reconnaître dans la préface de son nouvel ouvrage (p. VIII), en se servant de termes trop élogieux pour qu'il me soit permis de les reproduire. J'ai combattu son paradoxe au moyen de nombreux arguments. Dans leur nombre il n'y en a que deux qu'il ait cru devoir relever, quoique je persiste, après nouvel examen, à les considérer tous comme irréfutables. Ces deux arguments sont, il est vrai, de nature à faire crouler tout l'échafaudage si péniblement construit par M. Hochart. Aussi lui était-il impossible de les passer sous silence.

Pour faire comprendre la suite de cet exposé, je suis obligé de reproduire une partie de ce que j'ai dit ici en 1890 ¹.

I) " Au chap. 53 du 1^{er} livre des *Annales*, Tacite raconte les derniers moments de Julie, fille d'Auguste. Il rapporte à cette occasion qu'un de ses amants, Sempronius Gracchus, relégué par Auguste dans l'île de Cercina (petite Syrté), fut plus tard mis à mort par ordre de Tibère : *Milites in caedem missi Quidam*, ajoute Tacite, *non Roma eos milites, sed ab L. Asprenate, proconsule Africae, missos tradidere*, etc. Tacite est le seul auteur qui rapporte ce fait, le seul aussi qui nous apprenne que L. Asprenas a été proconsul de la province d'Afrique. Poggio donc, d'après le système de M. H., a dû inventer cela. Or, il se trouve qu'en 1878, on a découvert une inscription latine prouvant qu'en effet L. Asprenas a été chargé du proconsulat de l'Afrique. Cette inscription est-elle aussi apocryphe? M. H. devra le soutenir, sinon tout son

¹ *Revue de l'Instruction Publique en Belgique*, année 1890, pages 147 et suivantes.

système est renversé du coup. Personne, à l'époque de Poggio, ni pendant tout le moyen âge, n'a pu connaître un fait d'une importance aussi secondaire. Par conséquent celui qui le rapporte doit avoir écrit à l'époque impériale, ce qui nous ramène tout naturellement à l'époque de Tacite. »

II) " Au livre II, ch. 10 ou 11 (suivant les éditions) de la géographie de Ptolémée, se trouve une liste de 75 villes situées en Germanie..... La première des villes de la *grande* Germanie mentionnée par Ptolémée est *Flevum*, la seconde *Σιατοῦράδα*.

Flevum est un *castellum* que nous connaissons par Tacite (ann. IV, 73). Il était placé dans le voisinage immédiat du Zuiderzee, dont l'embouchure s'appelle encore aujourd'hui *Vlieland*.

Quant à *Σιατοῦράδα*, c'est un endroit qui, d'après Ptolémée, devait se trouver à peu de distance de *Flevum*, dans la direction de l'est, car c'est en allant de gauche à droite que Ptolémée range les villes qui doivent être portées sur ses cartes.

Où peut avoir été situé *Σιατοῦράδα*? On l'a cherché de tous les côtés, sans que personne ait réussi jusqu'ici à trouver une solution acceptable de la question posée en ces termes. Et qui plus est, la terminaison *τοῦράδα* paraît aussi peu germanique que possible. On serait plutôt tenté d'y voir un participe futur passif latin. C'en est un, en effet, et Müller (Marken des Vaterlandes) l'a découvert, dans Tacite, il y a environ un demi-siècle.

Au livre IV, ch. 72, des annales il est dit que le primipilaire Olennius, qui s'était aliéné les bonnes grâces des Frisons, fut obligé de se réfugier dans un *castellum*, appelé *Flevum*. Le propréteur de la Germanie inférieure, L. Apronius, pour dégager Olennius, alla porter la guerre sur le territoire des Frisons: *Vexilla legionum e superiore provincia peditumque et equitum auxiliarium delectos accivit, ac simul utrumque exercitum, Rheno devectum, Frisiis intulit, soluto iam castelli obsidio, et ad SVATVTANDA degressis rebellibus.*

Voilà le texte qui a induit Ptolémée en erreur. Il a pris SVATVTANDA pour le nom d'une ville qui ne pouvait évidemment pas se trouver bien loin de *Flevum*.... Ce qui rend pour nous cette erreur précieuse, c'est qu'elle prouve que Ptolémée, qui vivait dans la deuxième moitié du 2^e siècle

après J.-C., a eu entre les mains un texte des Annales où il était dit que les Frisons, après avoir levé le siège de *Flevum*, étaient partis *ad suatutanda*. „

M. Hochart a essayé de réfuter ces deux arguments. Il l'a fait au moyen de deux articles, insérés d'abord dans les *Annales de la Faculté des lettres de Bordeaux* (années 1890 et 1891) et reproduits ensuite dans ses "Nouvelles considérations".

Je ne veux pas revenir en ce moment sur la preuve tirée de SVATVTANDA. Je crois encore toujours à la vérité de la brillante conjecture de Müller, adoptée sans réserve par von Gutschmid¹, mais je reconnais qu'une conjecture, si ingénieuse et si probable qu'elle soit, ne peut pas, en règle générale, être invoquée comme une preuve irréfragable.

Mais si je consens à faire cette concession à M. Hochart, tout en affirmant bien haut qu'il n'a pas réussi le moins de monde à prouver que la conjecture de Müller doit être considérée comme improbable, je déclare avec une entière conviction que sa longue argumentation destinée à révoquer en doute la force probante de l'objection tirée du proconsulat d'Asprenas, — que cette argumentation, dis-je, est mauvaise d'un bout à l'autre, et que l'objection qu'il a prétendu infirmer se dresse devant lui plus menaçante qu'il y a quatre ans. Cette objection, il ne l'a ni renversée, ni même ébranlée. Je démontrerai, par des preuves certaines, que les subtilités grâce auxquelles M. H. s'est efforcé d'obscurcir la question se dissipent complètement devant l'évidence des faits.

Vous regarderez peut-être, Messieurs, mon affirmation comme téméraire. Mais vous reconnaîtrez bientôt, je l'espère, qu'elle ne l'est pas.

Un de mes amis, auquel j'avais communiqué mon intention de soumettre le paradoxe de M. H. à un nouvel examen, m'engagea à ne pas le faire. Ce paradoxe me dit-il, est mort-né².

¹ *Kleine Schriften von Alfred von Gutschmid*, herausgegeben von FRANZ RUEHL. Erster Band, Leipzig, Teubner, 1889, p. 8. L'opinion de von Gutschmid est formulée dans un discours inaugural inédit, prononcé à Iéna en 1877.

² Qu'il me soit permis d'ajouter que récemment un des plus célèbres

Le fait est que dans le monde savant on n'a pas été tendre pour l'écrivain bordelais. Voici, par exemple, ce qu'on lit dans un ouvrage récemment publié ¹ : " L'incertitude qui règne sur Tacite a rendu possible un livre étrange : *Tacitus and Bracciolini*. The Annals forged in the XVth century, Londres 1878.

" D'après cela, Poggio aurait, moyennant une riche récompense, écrit les Annales de 1422 à 1429. L'auteur de ce roman, qui est une mauvaise action, s'appelle Ross, et un M. Howorth s'est donné la peine de le réfuter. Du reste P. Hochart a de nouveau tâché de reprendre la folie de Ross. "

Ce qui, malgré ce jugement sévère, m'a déterminé à répondre au nouvel ouvrage de M. H., c'est un article qui a paru le 4 novembre dernier dans un *Supplément du Journal de Liège*. Cet article, écrit par un correspondant habituel du journal en question, est signé J. D. Il ne faut pas beaucoup de perspicacité pour voir que ce voile transparent cache — à peine — le nom d'un savant philologue de l'Université de Liège.

Au lieu d'opposer au paradoxe soutenu par M. H. avec une si opiniâtre ténacité, la fin de non recevoir qu'il mérite, M. J. D. en parle avec une complaisance visible. " La conviction, dit-il, avec laquelle il (M. H.) défend ses opinions — au premier abord si paradoxales — finit par faire naître des doutes dans l'esprit du lecteur et par rendre le paradoxe plausible " et plus loin : " si l'opinion de M. H. finit un jour par prévaloir, elle jettera dans une bien grande confusion ceux qui, sur la foi du nom de Tacite et de sa réputation, n'ont pas tari d'éloges sur l'œuvre d'un libraire italien du XV^e siècle. Ah! la critique! de combien de désillusions elle est cause! "

L'honorable professeur qui a écrit ces lignes est un homme sérieux, qui jouit dans le monde scientifique d'une grande et légitime autorité. Somme toute, il croit, ou du moins il a l'air

érudits de France m'écrivait (3 mai 1895). Je dois vous exprimer un autre regret : c'est qu'un savant de votre valeur croie devoir employer tant de temps et de peine pour réfuter les sornettes de M. Hochart, que personne, je crois n'a prises au sérieux.

¹ PÉTRARQUE, *Boccace et les débuts de l'humanisme en Italie*, d'après la « Widerbelegung des classischen Alterthums » de G. Voigt. Traduit sur la 3^e édition allemande par M. A. Le Monnier. Paris, Welher, 1894, p. 240, note 2.

de croire que l'opinion de M. H. pourrait finir un jour par prévaloir et ses lecteurs, parmi lesquels se trouvent peut-être des professeurs d'athénée ou d'université n'ayant ni le temps, ni l'occasion d'étudier à fond les longues élucubrations de M. H., seront tentés d'ajouter foi à l'étonnant paradoxe que M. Le Monnier, ainsi que je l'ai montré plus haut, a taxé tour à tour de mauvaise action et de folie.

C'est dans l'espoir de faire retomber dans le néant, dont elle n'aurait jamais dû sortir, l'incroyable hypothèse de Ross que j'ai cru devoir, une fois encore, répondre à M. H., avec l'espoir d'enterrer définitivement cette erreur persistante, du moins dans l'esprit de ceux qui sont membres de notre Association ou font à la *Revue de l'Instruction publique en Belgique*, l'honneur de la lire.

Je reviens donc à l'inscription relative à Lucius Asprenas.

La force démonstrative de cette inscription n'a pas échappé à M. H.

“ Le premier argument de M. Wagener aurait, dit-il, une force incontestable si, comme il pouvait se croire fondé à l'avancer, une inscription trouvée en Tunisie établissait que le proconsul d'Afrique, à la mort d'Auguste, était Asprenas. Dans les *Annales de la Faculté des Lettres de Bordeaux*, 1891, nous avons fait connaître nos recherches à ce sujet. Il en résulte que le texte donné soulève de graves difficultés et ne permet point de reconnaître, comme on l'a supposé, dans l'Asprenas qui y figure le proconsul dont aurait parlé Tacite. Il est, par suite, indispensable de vérifier l'inscription. Mais quand nous avons voulu nous en procurer le moulage ou la photographie, nous avons eu à constater que la stèle où elle avait été gravée ne pouvait être retrouvée. On ne saurait ainsi affirmer que le récit des *Annales* est confirmé par des inscriptions lapidaires. „

Je me veux certes pas révoquer en doute la bonne foi de M. H.¹, mais je suis obligé de déclarer que si, dans le texte de l'inscription dont il s'agit, il y a quelques menus détails de rédaction plus ou moins insolites, son interprétation ne peut néanmoins soulever aucun doute. *Il n'est donc pas vrai qu'on*

¹ Récemment encore dans la *Revue historique de Paris*, M. Camille Jullian rendait hommage à la bonne foi de M. H. (t. XX, 1895, p. 352).

ait le droit de ne point reconnaître dans l'Asprenas qui y figure, le proconsul dont a parlé Tacite. *Il n'est pas vrai* qu'il soit indispensable, pour en bien saisir la portée, de vérifier à nouveau l'inscription d'Es Segui et que, cette vérification ne pouvant plus se faire, la valeur probante de l'inscription en question doive être révoquée en doute. C'est ce qu'il me sera facile, Messieurs, de démontrer d'une façon que, j'en suis sûr, vous trouverez convaincante.

Le chapitre où M. H. essaye d'annihiler l'argument tiré de l'inscription relative à Asprenas ne comprend pas moins de trente pages in-8°. Il y a dans ces trente pages bien des choses : malheureusement elles sont pour la plupart étrangères à la question. Nous nous bornerons à parler de celles qui entrent dans le cadre de notre discussion.

Ainsi que je l'ai rappelé plus haut, Tacite, au ch. 53 du 1^{er} livre des *Annales*, raconte que Sempronius Gracchus, un des amants de Julie, relégué pendant quatorze ans dans l'île de Cercina, voisine de l'Afrique, fut mis à mort par l'ordre de Tibère, dès la première année de son règne.

D'après les uns, c'était Tibère lui-même qui avait donné des instructions dans ce sens à des soldats envoyés de Rome à Cercina.

D'après d'autres, c'était le proconsul d'Afrique, L. Asprenas, qui, à l'instigation de Tibère, s'était chargé de cette mission.

Rappelons encore que c'est à Tacite seul que nous devons ce récit, c'est à dire, d'après M. H., à la fertile imagination de Poggio Bracciolini. Eh bien, toute cette histoire M. H. la considère comme extrêmement invraisemblable. Les raisons qu'il invoque à l'appui de cette opinion sont, il est vrai, d'une faiblesse extrême, car il en résulte que M. H. ne semble pas même connaître les éléments de la puissance impériale telle qu'elle avait été constituée par Auguste ¹.

Mais là n'est pas la question : que le récit de Tacite soit vraisemblable ou ne le soit pas, il s'agit de savoir comment

¹ Un exemple, p. 72 : « L'Afrique était province sénatoriale et le haut personnage qui en avait l'administration était, durant sa charge, hors de l'administration du prince. » Pour montrer que cette opinion est radicalement fautive, il suffit de citer Ulpien, Dig. I, 16,8 : (*Proconsul*) *maius imperium in ea provincia habet omnibus post principem*.

Poggio a pu tirer de son imagination ce détail accessoire, absolument exact, qu'en l'année 14 après J. C., L. Asprenas était proconsul d'Afrique.

Qu'il y ait eu un Asprenas proconsul d'Afrique, ce fait n'est plus contestable en présence des deux inscriptions trouvées en Tunisie il y a quelques années.

L'une de ces inscriptions a été découverte à Gabès par le major Sir Grenville T. Temple, et publiée par lui dans ses *Excursions in the Mediterranean*, qui parurent à Londres en 1835, t. II, p. 321. La voici :

IMP CAES
TIE AVG
POT
LACPREN
PRO COS
EPVLON
EX CAS
NIS TAC
ENDAI
LEG III

—
CIX

“ Cette inscription, dit avec raison M. H., ne peut constituer par elle-même un document utilisable pour l'histoire de l'Afrique : „ elle n'en est pas moins, comme nous le verrons, très précieuse.

En 1860, M. H. Duveyrier, savant naturaliste français, découvrit à Es Segui, “ sur le chemin direct de Capsa, „ une inscription analogue, qu'il ne crut pas devoir publier, se bornant à la communiquer à quelques savants. La voici :

IMP· CAESAR· AVGVS
TI· F· AVGVSTUS· TRI
POT· XVI
· ASPRENAS· COS· PR
NVM· VIAM· EX· CAST
HIBERNIS· TACAPES·
MVNIENDAM CVRAVIT
REG· III· SIVG.

C

Hâtons nous d'ajouter qu'en 1878, M. Chevarrier, vice-consul de France à Gabès, retrouva la même inscription et en fit la copie suivante :

IMP· CAES· AVGVS
 TI E AVGVSTVS TRI
 POT XVI
 ASPRENAS COS PR
 COS VIIIVIR EPVLİ
 NVM VIAM EX CAST
 HIBERNIS TACAPES
 MVNIENDAM CVRAVIT
 LEG III AVG
 C

M. H. reconnaît franchement " que la transcription de M. Duveyrier venait compléter et rectifier si exactement à point celle donnée par Sir Temple, qu'il n'était pas possible de douter qu'on ne fût en présence d'une même inscription reproduite sur des cippes différents.... Nulle hésitation n'est possible sur le nom du proconsul : c'est bien Asprenas. Mais est-il certain qu'il soit ici question de celui qui, au dire des *Annales*, gouvernait l'Afrique à la mort d'Auguste? „

Nul homme sensé, quelque peu au courant de l'histoire de Rome et de l'épigraphie romaine, ne le contestera. Mais M. H., nous le savons, n'est pas homme à s'incliner devant n'importe quelle autorité. Or, voici comment il cherche à se tirer d'affaire.

En supposant, dit-il (p. 77), que la troisième lettre soit bien un F, comme a lu M. Duveyrier et non un E, comme le veut M. Temple.... — je m'arrête provisoirement à cette supposition, parce qu'elle caractérise la façon d'argumenter de M. H. Il essaie de faire croire qu'il existe en réalité un doute sur le point de savoir s'il faut lire *Augusti F* ou *Augusti E*. Je demanderai si ce doute est sérieux. S'il l'était, il dénoterait de la part de M. H. une telle ignorance en matière d'épigraphie qu'il serait inutile de discuter plus longtemps avec lui. Aussi ne puis-je croire que ce doute soit sérieux. Mais s'il ne l'est pas, à quoi bon le formuler? Il serait fâcheux pour M. H. de faire supposer qu'il a voulu éveiller dans l'esprit des per-

sonnes peu au courant des questions épigraphiques, un soupçon que rien ne justifie. Je serais donc disposé à *a priori* à écarter une pareille hypothèse, si M. H. n'insistait pas itérativement sur ce misérable détail. Voici, en effet, ce qu'il dit, p. 84. " A la deuxième ligne (de la transcription de M. Duveyrier) la troisième lettre n'était pas (d'après la copie de M. Chevarrier) un F, mais un E, comme Sir Temple l'avait vu sur le milliaire de Gabès. En ce cas on ne pourrait en faire l'abréviation de *filius*, et lire *Augusti filius*; il y aurait donc à chercher une autre explication. "

Ceci, Messieurs, n'est plus de la discussion scientifique, c'est de la chicane pure, qu'on pourrait être tenté de qualifier durement. Je défie M. H. de me signaler un seul savant, connu comme tel, qui oserait à cet égard soulever le moindre doute. Les trois copies que nous possédons porteraient toutes les trois *Augusti E*, qu'encore il faudrait lire *Augusti F*, comme le porte d'ailleurs la consciencieuse transcription de M. Duveyrier.

Il faut donc incontestablement lire : *imperator Caesar Augusti filius Augustus*. Mais, dit M. H., peut-on affirmer qu'on doive reconnaître Tibère dans ces qualifications? M. Th. Mommsen déclare carrément qu'en présence des copies de MM. Duveyrier et Chevarrier : *dubitari amplius non potest titulum Tiberii esse*.

Mais l'autorité de M. Th. Mommsen lui-même, devant laquelle s'inclinent respectueusement les savants des deux mondes, n'est pas suffisante pour arrêter M. H. Voyons donc ses arguments.

Tibère, dit-il, ne peut pas être désigné par les mots *imp. Caesar Augusti filius Aug.*, parce que son prénom *Tiberius* n'aurait pas pu être supprimé. " Nulle part ailleurs, ni chez les historiens, ni sur les inscriptions lapidaires il n'a été désigné comme il le serait ici.

Cette assertion est assurément catégorique et pourtant *elle est absolument fausse*, ce qu'il n'était pas permis à M. H. d'ignorer. Voici en effet ce que Th. Mommsen écrivait déjà en 1887 (*Röm. Staatsrecht*, II, 2, p. 769, n. 2) : Quelques inscriptions provinciales, datant du commencement du règne de Tibère, lui donnent le *praenomen imperatoris*, soit seul (C. I. L.

VIII, 10018; Eph. epigr. V, 1336; arch. epigraph. Mittheil. aus Oesterreich, 8,110), soit combiné avec son nom civil (C. I. L., VIII, 685, 10492).

Or, le nouvel ouvrage de M. H. date de 1894.

Ce que M. Mommsen n'avait pas remarqué, mais ce qui, depuis, a été signalé à juste titre par M. H. Dessau (*Inscript. lat. selectæ*, I, p. 41), c'est que dans une inscription trouvée en Espagne (C. I. L. II, 4905) le texte porte : *imp. Caesar divi Aug. f. Aug. Cos II, Trib. potest. XVI, imp. VII, pont. max.* — M II.

Dans ce texte Hübner, l'éditeur du vol. II du C. I. L., a remplacé à tort *imp.* par *Tib.*, parce qu'il croyait devoir s'en tenir strictement à Dion Cassius, lequel affirme (LVII, c. 2) que Tibère refusa le prénom *d'imp.* qui lui avait été décerné par le Sénat. Plus loin M. H. dit encore : " on ne rencontre pas la formule simple *Imp. Tiberius Caesar. Cela aussi est faux*, car on a trouvé en Afrique, ainsi que je l'ai fait remarquer plus haut (C. I. L. VIII, 685) une inscription conçue en ces termes : ROMAE ET IMP TI CAESARI AVGVSTO SACRUM.

Willmanns, dont l'exactitude est à bon droit prônée par M. H., ajoute en note : *Descripti, v. 1 et 2 lectiones certae sunt.* Il appelle même l'attention sur le point spécial qui nous intéresse : *nota Tiberium imperatoris praenomine auctum.*

Voilà donc le premier argument de M. H. qui, d'ailleurs, ainsi que M. Mommsen l'a parfaitement compris, ne prouverait rien, — le voilà complètement détruit.

Son deuxième argument, c'est que dans l'inscription d'Es Segui Auguste n'est pas qualifié de *divus*. Mais cette circonstance, au lieu de constituer une objection contre notre thèse, est pour nous du plus haut prix, parce qu'elle nous fait connaître très approximativement, ainsi que M. Mommsen l'a justement et finement fait observer, la date à laquelle l'inscription d'Es Segui a été gravée. C'est après la mort d'Auguste, décédé le 19 août de l'an 14 de notre ère, et avant que la nouvelle de son apothéose fût connue en Tunisie.

M. H. trouve cette explication ingénieuse mais *invraisemblable*, car il se demande pourquoi le proconsul Asprenas se serait empressé de faire graver l'inscription avant de savoir quels honneurs seraient rendus à la mémoire d'Auguste.

Je demande à mon tour pourquoi Asprenas aurait dû attendre, car il ne pouvait évidemment pas lui entrer dans l'esprit qu'on lui ferait peut être un grief d'ignorer un détail qu'il ne prévoyait pas et qu'il n'était certes pas tenu de prévoir.

L'omission du mot *divus* dont l'inscription d'Es Segui est donc sans portée.

Le troisième argument de M. H., c'est que, d'après Suétone et Dion Cassius, Tibère ne voulut pas d'abord qu'on ajoutât à son nom celui d'Auguste, et que plus tard seulement il se fit appeler *Tiberius Caesar Augustus*.

Cela encore est inexact, car ni Dion Cassius ni Suétone ne disent ce que leur fait dire M. H., dont il est prudent de vérifier les citations. Dion Cassius se borne à rapporter que Tibère ne se donnait pas à *lui-même* le titre d'Auguste, sauf quand il écrivait à des rois, mais qu'il *permettait qu'on lui donnât ce nom*, verbalement et par écrit. Suétone (Tib. 26) dit que dans ses lettres, *in epistolis*, Tibère ne se donnait pas ce titre, sauf quand il écrivait à des rois. Au surplus l'inscription d'Espagne, citée plus haut et qui date incontestablement de la première année du règne de Tibère, porte en toutes lettres : *imp. Caesar divi Aug. f. Aug. Cos. II. trib. potest. XVI*.

Rien ne nous empêche par conséquent de considérer l'inscription d'Es Segui comme datant de la première année du règne de Tibère.

Le quatrième argument de M. H. pour prouver que l'inscription d'Es Segui ne peut pas remonter à Tibère est le suivant. Il convient de le citer en entier, car il en vaut la peine (p. 79). " Il y a lieu aussi d'être surpris que de grandes stèles de marbre aient été élevées alors sur une voie purement stratégique, afin d'indiquer le nombre de pas qui séparaient Tacapa du campement hivernal des troupes. De simples bornes eussent suffi. Les Romains n'avaient guère l'habitude de faire des dépenses d'art ou de luxe inutile en pays barbare et insoumis et tel était le cas de la région avoisinant le marais du Triton, naguère encore sous l'autorité de rois indigènes, et qu'Auguste, par un échange avec Juba, venait de réunir à la province d'Afrique. „

Ainsi M. H., du haut de sa sagesse, déclare qu'il est inad-

missible que sous Tibère on ait érigé en Afrique de grandes bornes milliaires en marbre blanc (hauteur deux mètres, largeur cinquante centimètres, épaisseur quarante-cinq centimètres) et cela parce qu'Auguste *venait* seulement de réunir la Numidie, pays insoumis et barbare, à la province d'Afrique. Or, ce fait s'était passé depuis 39 ans, et la Numidie avait été conquise par les Romains depuis 60 ans.

De pareils arguments ne se réfutent pas : on passe outre. Les autres raisons invoquées par M. H. ne méritent guère davantage qu'on s'y arrête.

“ On remarque, dit M. H., que contrairement aux usages romains, le point de départ du milliaire n'aurait pas été la ville principale de la contrée, mais une station provisoire des troupes : *ex castris hibernis*. „ M. H. n'a donc pas lu la savante note de M. Mommsen qui prouve que les *castra hiberna* de la troisième *legio Augusta* — celle précisément que mentionnent nos inscriptions — étaient établis d'abord dans le voisinage immédiat de la ville de Theveste, pour être transportés plus tard, à l'époque d'Hadrien, dans le voisinage de Lambèse (C. I. L. VIII, 2 p. 860).

“ En outre, dit M. H., le nom de la ville est écrit *Tacapes*, tandis que les Romains d'Afrique disaient ordinairement *Tacapas*. „

Cette dernière observation est sans valeur, parce qu'on trouve dans les auteurs *Tacapa*, *Tacape*, *Tacupae*, comme Wilmanns l'a parfaitement établi (C. I. L. VIII, I, p. 8).

Au surplus, que notre inscription porte *Tacapes*, au lieu de *Tacapas*, c'est là un détail dont M. Mommsen à bon droit n'a pas cru devoir s'offusquer : *in barbaro nomine*, dit-il, *facile excusatur*.

“ Il semble, fait remarquer M. H., qu'il n'y aurait pas dû y avoir de divergence dans l'orthographe d'inscriptions simultanément tracées. Or, sur la première on aurait écrit le nom du proconsul *Acpren.*, sur la seconde *Asprenas*; sur l'une est un C; il n'en est pas ainsi sur l'autre, qui porte un S.

Encore une de ces observations niaises que je ne m'abaisserai pas à réfuter : je me bornerai à dire qu'elle ne fait guère honneur à celui qui l'a formulée.

“ On constate aussi — j'épuise la liste des objections de

M. H. — que le nom de César est au nominatif, que celui du proconsul l'est également, et que cependant le verbe régi par ces deux sujets est au singulier, *curavit*. C'est là une infraction aux règles les plus élémentaires de la grammaire. „

Cette remarque, je suis fâché de devoir le dire, est inepte, car M. H. n'a pas même compris, paraît-il, l'observation de M. Mommsen sur ce qu'il y a de singulier dans le texte de cette inscription. Le pluriel *curauerunt* eût été une absurdité, parce que ce n'est pas, à coup sûr, Tibère qui a fait faire la route en question. Ce qui, à juste titre, a choqué M. Mommsen, c'est que le nom de l'empereur a été mis au nominatif *elliptice* (voilà le terme dont il se sert), c'est-à-dire sans verbe, et que par conséquent il est en quelque sorte suspendu en l'air. Si ce nom avait été mis à l'ablatif, si l'on avait écrit *Augusto* au lieu de *Augustus*, tout serait en règle.

Enfin, dit M. H., les mots REG III (de la copie de M. Duveyrier) et les lettres suivantes de la dernière ligne demeurent énigmatiques. „

Enigmatiques! Décidément M. H. n'eût pas été en état de résoudre l'énigme du Sphinx. Le mot de cette soi-disant énigme ne se trouve-t-il pas dans la copie de M. Chevarrier : LEG III AVG.

M. H. fait observer avec raison qu'il eût mieux valu qu'après *legio tertia Augusta* on eût gravé le mot *fecit*. Cette observation avait déjà été faite par M. Mommsen, qui fait remarquer qu'on aurait pu placer aussi avant *leg. III Aug.* la préposition *per*. Mais, ajoute M. Mommsen, “ quoi qu'on ne se rende pas compte de la raison d'être de ces irrégularités, il n'y a qu'à les enregistrer comme telles. „

Je vous demande pardon, Messieurs, de vous avoir peut-être fatigués en entrant dans tous ces misérables détails; j'ai cru devoir le faire pour ne laisser à M. H. aucune échappatoire.

Il est vrai qu'au fond je ne sais pas même ce qui a pu le déterminer à accumuler péniblement autour des inscriptions de Gabès et d'Es Segui toutes les objections qu'il a essayé de faire valoir contre elles, car leur authenticité est indiscutable; M. H. n'a pas même essayé de la mettre en doute. Qu'elles soient plus ou moins bien rédigées, la question n'est pas là. Sont-elles obscures? M. H. a tâché de l'insinuer; mais com-

ment pourrait-on sérieusement le soutenir? Voici en effet de quelle manière on pourrait les traduire, sans qu'il puisse y avoir la moindre contestation sur leur sens :

L'impérator César Auguste, fils d'Auguste, exerçant pour la seizième fois la puissance tribunicienne. L. ¹ Asprenas, consul, proconsul, membre du collège des Epulons ², a fait construire la route allant du camp d'hiver à Tacapae.

[exécuté par] la troisième légia Augusta

³ C.... mille pas

Prétendre, ainsi que le fait M. H., que cette inscription offre des difficultés d'interprétation inextricables, qui ne pourraient être résolues qu'au moyen d'une photographie ou du moulage de l'inscription d'Es Segui, c'est tout simplement, nous le répétons, se retrancher derrière une mauvaise chicane, qui voudrait se faire prendre au sérieux.

L'inscription est donc authentique et suffisamment claire. Que signifie-t-elle? Et d'abord qui peut être la personne désignée par les mots : *imp. Caesar Augusti filius Augustus*?

M. Th. Mommsen prétend qu'il ne peut y avoir à ce sujet aucun doute, qu'il s'y agit en effet de Tibère.

Cela n'est pas certain, dit M. H., en invoquant des raisons qui, nous l'avons vu, n'ont aucune valeur. Mais, quoiqu'il en soit, il faut pourtant bien qu'on s'explique. Si l'empereur désigné par ces mots n'est pas Tibère, en est-il un autre auquel ils puissent s'appliquer? Nous connaissons la liste de tous les empereurs romains jusqu'à l'époque des Antonins, à laquelle M. H. voudrait attribuer notre inscription, et bien au delà. Eh bien, parmi tous ces empereurs en est-il un seul, en dehors de Tibère, qui puisse être désigné par ces simples mots : l'empereur César Auguste, fils d'Auguste? IL N'Y EN A PAS.

¹ Le prénom d'Asprenas, qui n'est pas reproduit dans les copies de MM. Duveyrier et Chevarrier, est clairement marqué dans la copie de Sir Temple.

² La 5^e ligne de l'inscription d'Es Segui, reproduite d'une façon très approximativement exacte par la copie de M. Chevarrier, a été perdue de vue par M. Duveyrier. La copie de Sir Temple porte : EPVLON.

³ La copie de Sir Temple porte CIX. Mais le deuxième chiffre pourrait être un L, et dès lors le chiffre X aurait pu être suivi d'autres chiffres,

Aussi M. H. n'a-t-il pas même essayé de mettre en avant le nom d'un autre empereur, auquel cette désignation pourrait être appliquée. Répétons donc avec M. Mommsen : *dubitari amplius non potest titulum Tiberii esse*.

Au moment où les inscriptions de Gabes et d'Es Segui furent gravées, Tibère exerçait la puissance tribunicienne pour la XVI^e fois. Or, cette puissance commença le 1^{er} juillet de l'année 14 après J. C., pour finir le 30 juin de l'année 15 après J. C. Et c'est à ce moment que L. Asprenas était proconsul d'Afrique.

D'autre part c'est vers la fin de son récit relatif à l'année 14 après J. C., que le soi-disant Pseudo-Tacite relate le meurtre de Sempronius Gracchus, que quelques-uns, dit-il, prétendent avoir été perpétré par les ordres de L. Asprenas, proconsul d'Afrique. L'identité de l'Asprenas de l'inscription et de l'Asprenas des Annales est donc absolument hors de doute.

Et veuillez remarquer, Messieurs, comme toutes les parties de l'inscription sont d'accord avec la date que nous lui avons assignée. L'Afrique était une province sénatorienne, mais *par exception* le gouverneur de cette province avait sous ses ordres une légion, la *legio III Augusta* (Dion Cass. LV, 23), dont le commandement fut plus tard retiré au proconsul d'Afrique par Caligula, en l'année 37 après J. C. (Dion. Cass. LIX, 10).

Ce fait à lui seul démontrerait au besoin, s'il fallait encore ajouter d'autres preuves à celles que j'ai données, que les inscriptions de Gabès et d'Es Segui sont antérieures à l'année 37 et ne peuvent pas dès lors être reculées, comme le voudrait M. H., jusqu'à l'époque des Antonins.

Ce qu'il y a de plus curieux dans toute cette discussion, c'est que, malgré toute la peine qu'il s'est donné pour établir l'échafaudage compliqué dont j'ai démonté toutes les pièces devant vous, il ne paraît nullement rassuré sur la solidité de son travail. " En fût-il autrement, dit-il p. 89, aurait-on la preuve qu'en l'an 14 de notre ère, un Asprenas était proconsul d'Afrique, il n'en résulterait nullement que le fait rapporté par les *Annales* puisse être, malgré son étrangeté, tenu pour vérité historique (M. H. paraît oublier que là n'est pas la question), ni que le récit en doive être nécessairement attribué

à Tacite, c'est à dire à un écrivain à même de connaître bien sûrement le personnel de l'empire sous Auguste.

En lisant ces lignes, on se demande avec curiosité par quel artifice nouveau M. H. essayera de se tirer de l'hypothèse dans laquelle il s'est placé.

Mais, Messieurs, cet artifice est d'une simplicité extrême. La famille des Asprenas, dit M. H., était célèbre; Pline, Suétone et Dion Cassius en parlent à plusieurs reprises. Poggio devait donc la connaître, et pour différencier par des détails secondaires les faits généraux rapportés par des écrivains byzantins, il ne pouvait manquer de faire usage du nom d'Asprenas. — " Il n'y aurait ainsi rien de surprenant à ce que, dans cette occasion, l'auteur des Annales eût fait une heureuse rencontre. „

Une heureuse rencontre! Ceci, Messieurs, dépasse toutes les bornes, et je m'étonne qu'un homme d'un caractère sérieux n'ait pas eu peur de compromettre sa réputation par un pareil saut périlleux.

C'est là, comme l'a dit un jour M. Mommsen, l'hypothèse du désespoir.

Je crois que je puis m'arrêter dans la réfutation des objections de M. H. Son paradoxe me paraît désormais enterré.

Requiescat in pace.

A. WAGENER.

ὄτι ET ὡς SUIVIS D'UN VERBE QUI EN EST GRAMMATICALEMENT INDÉPENDANT.

Dans le tome XXXVII de la *Revue*, p. 136-138, M. Rutten, à propos d'un passage de Lysias, s'est occupé de certaines constructions généralement considérées comme des anacoluthes. Mon intention n'est pas d'examiner ici les différentes particules qui sont susceptibles d'irrégularités de ce genre : je m'en tiendrai pour le moment à ὄτι ou ὡς suivis de l'infinitif et, accessoirement, du participe.

Mes investigations ne portent que sur des écrivains classiques¹, puisqu'aussi bien, comme nous aurons l'occasion de le constater, personne ne conteste cette construction chez les écrivains de la décadence, par exemple chez Diodore de Sicile, et que d'ailleurs sa genèse doit être cherchée aux origines, non au déclin de la littérature.

Je ne garantis pas que mes statistiques soient complètes, mais dans l'occurrence, elles le sont assez pour démontrer la réalité d'une construction d'ailleurs rarement révoquée en doute, et dont il ne s'agit pas de déterminer toutes les conditions d'existence. Afin de ne pas me répéter dans le cours de cette étude, je donne ici la liste des ouvrages consultés :

1. Adam. *Platonis Apologia Socratis*. 2^d ed. Cambridge, 1889.
2. Archer-Hind. *The Phaedo of Plato*. 2^d ed. London, 1894.
3. Baümlein. *Griechische Schulgr.* 5^{te} aufl. 1876.
4. Bekker. *Platonis dialogi*. Berolini, 1817-23.
5. Bekker. *Oratores attici*. Oxonii, 1823.
6. Bennett. *Xenophon, Hellenica V-VII*. Boston, 1892.
7. Bernhardt. *Wissenschaftliche Syntax der griechischen Sprache*, Berlin, 1829.
8. Blaydes. *Sophocles with english notes*. London, 1859.
9. Breitenbach. *Xenophontis Anabasis*. Halis Saxonium, 1867.
10. Breitenbach. *Xenophon's Hellenika*. Berlin, 1873-74.
11. Buttmann. *Griechische grammatik*. 18^{te} aufl. von K. Lachmann. 1849.
12. Campbell and Abbott. *Sophocles for the use of Schools*. Oxford, 1886.

¹ Y compris Lucien qui, bien qu'artificiellement, est presque un classique.

13. Cavallin. *De modis atque temporibus orationis obliquae apud Herodotum*. Lundae, 1877.
14. Classen. *Thukydides erklärt*. 3^{te} aufl. Berlin.
15. Cobet. *Novae lectiones*. L. B., 1858.
16. Cron. *Platons Verteidigungsrede des Sokrates und Kriton*. 8^{te} aufl. Leipzig 1882.
17. Dindorf. *Sophoclis tragoediae*. Ed. quinta. Leipzig.
18. Foertsch. *Observationes criticae in Lysiae orationes*. Halis Saxonum, 1829.
19. Goebel. *Platons Apologie des Sokrates und Kriton*. 2^{te} aufl. Paderborn, 1893.
20. Goodwin and White. *The first four books of Xenophon's Anabasis*. London, 1885.
21. Hartman. *Analecta Xenophontea*. L. B., 1887.
22. Hertlein. *Xenophons Cyropädie*. 3^{te} aufl. Berlin, 1871-76.
23. Hirschig. *Platonis apologia Socr., Crito et Phaedo*. Trajecti ad Rhenum, 1853.
24. Holden. *The Cyropaedia of Xenophon*. Cambridge, 1887-90.
25. Hug. *Xenophontis expeditio Cyri* (ed. maior). Lipsiae, 1886.
26. Jacobitz. *Luciani Samosatensis opera*. Lipsiae, 3 vol., 1851.
27. Jelf. *A grammar of the greek language*. 5th ed. London, 1881.
28. Jowett and Campbell. *Plato's Republic*. 3 vol., Oxford, 1894.
29. Kampfer. *De anacoluthis apud Thucydidem*. Monasterii, 1868.
30. Keller. *Xenophontis Historia graeca* (ed. maior). Lipsiae, 1890.
31. Klotz. *Devarii liber de graecae linguae particulis*. Lipsiae, 1835-42.
32. Krüger. *Gr. Sprachlehre*. 5^{te} aufl. 1875.
33. Kühner. *Ausführliche gram. der gr. Sprache*. 2^{te} aufl. 1870.
34. Kurtz. *Syntax der griech. Spr.* 5^{te} aufl. Bamberg, 1885.
35. Liddell and Scott. *Greek-english lexicon*. 7th ed. 1883.
36. Madvig. *Syntaxe de la langue grecque*. Paris, 1884.
37. Manatt. *Xenophon, Hellenica I-IV*. Boston, 1888.
38. Matthiae. *Ausführliche gr. gr.* 3^{te} aufl. 1835.
39. Melander. *De anacoluthis Herodoteis commentatio*. Lundae, 1869.
40. Müller. *Observationes de elocutione Lysiae*. Paris, I. *De anacoluthis*. Halis Saxonum, 1877.
41. Pape. *Griechisch-Deut. Handwörterbuch*. 3^{te} aufl. 1880.
42. Passow. *Gr. Wörterbuch*. 5^{te} aufl. 1852.
43. Pretor. *The anabasis of Xenophon*. New ed. Cambridge, 1881.
44. Rauchenstein-Fuhr. *Ausgewählte Reden des Lysias*. 2^{te} aufl. Berlin.
45. Rehdantz. *Lykurgos' Rede gegen Leokrates*. Leipzig, 1876.
46. Riddell. *The apology of Plato*. Oxford, 1877.
47. Rost. *Griech. gr.* 7^{te} aufl. 1856.
48. Schanz. *Platonis opera*. Lipsiae, 1875. Sq.
49. Scheibe. *Isaei orationes*. Lipsiae.
50. Scheibe. *Lycurgi oratio in Leocratem*. Lipsiae.
51. Scheibe. *Lysiae orationes, ed. altera*. Lipsiae.
52. Scheuerlein. *Syntax der griech. Sprache*. Halle, 1846.

53. Schneider. *Platonis republica*. 3 vol. Lipsiae, 1830.
54. Schneidewin-Nauck. *Sophokles erklärt*. 7^{te} Aufl. Berlin.
55. Shilleto. *Demosthenis de falsa legatione*. 5th ed. Cambridge, 1882.
56. Shuckburgh. *Lysiae orationes XIV*. London, 1887.
57. Stein. *Herodotus erklärt*. Berlin, 1877. Sq.
58. Vollbrecht. *Xenophons anabasis*. 7^{te} Aufl. Leipzig, 1887.
59. Wagner. *Plato's apologie and Crito*. Cambridge, 1883.
60. Wagner. *Plato's Phaedo*. 7th ed. Cambridge, 1893.
61. Weber. *Demosthenis oratio in Aristocratem*. Ienae, 1845.
62. Winer and Moulton. *Grammar of the new testament greek*. 3th ed. Edinburgh, 1882.
63. Wohlrab. *Platons Phaedo*. Leipzig, 1879.
64. Zeune. *Vigeri de idiotismus liber, cum animadversionibus Hoogeveeni, Zeunii et G. Hermannii*. Ed. quarta. Lipsiae, 1834.

Les premiers exemples de la construction à l'examen se trouvent, si je ne me trompe, dans Hérodote; on ne la rencontre pas encore chez Homère.

1. Hér. I. 207 (Stein).

εἶπον μὲν καὶ πρότερόν τοι, ὅτι ἐπεὶ με Ζεὺς ἔδωκε τοι, τὸ ἄν ὀρῶ σφάλμα ἐὼν οἴκῃ τῇ σῇ, κατὰ δύναμιν ἀποτρέψειν. [Matthiae Melander et Cavallin]¹.

2. Hér. III. 32 (Stein).

Αἰγύπτιοι δὲ (φασί) ὥς τραπέζῃ περικατημένον λαβοῦσαν θρίδακα τὴν γυναικα περιτίλαι καὶ ἐπανείρσθαι τὸν ἄνδρα. On s'attendrait à περιέτιλε. [Melander et Cavallin].

3. Hér. IV. 179 (Stein).

..... σημήναντα τὸν πάντα λόγον, ὥς ἐπεὰν τὸν τρίποδα κομίσῃται τῶν ἐχθόνων τις τῶν ἐν τῇ Ἀργοῖ συμπλωόντων, τότε ἑκατὸν πόλιν οἰκῆσαι περὶ τὴν Τριτωνίδα λίμνην Ἑλληνίδας παῖσαν εἶναι ἀνάγκη. [Cavallin].

4. Hér. VII. 226.

πυθόμενον ὥς ἐπεὰν οἱ βάρβαροι ἀπίωσι τὰ τοξεύματα, τὸν ἥλιον ὑπὸ τοῦ πλήθους ἀποκρύπτειν.

Cet exemple est donné par Matthiae et Buttmann, mais H. Stein lit ἀποκρύπτουσι. Ne disposant pas d'édition critique, je ne puis que m'en référer aux paroles de Cavallin, p. 31

¹ Les noms mis entre crochets sont ceux des savants qui admettent l'exemple cité.

“ longe plurimi ¹ et *optimi codices*, omnesque editores, quos adii, praeter Steinium in editione commentariis instructa, ἀποκρίπτονται legunt neque ulla videtur esse causa, cur commutemus „ Dans l'édition commentée de 1881, Stein écrit ἀποκρίπτονται sans aucune remarque, et il est donc probable que cet exemple est inexact.

5. Thucydide 1.90 (Classen).

Ἀγλοῦντες ἐς τοὺς Ἀθηναίους, ὥς δὲ τοῦ βαρβάρου, εἰ αὐθις ἐπιέλθαι, οὐκ ἂν ἔχοντος ἀπὸ ἐχτροῦ ποθὲν ὀρμαῖσθαι (= ὥς τοῦ βαρβάρου αὐθις ἐπιελθόντος, οὐκ ἂν ἔχοι).

6. Thucydide II. 102 (Classen).

Λέγεται δὲ καὶ Ἀλκμαίῳ, ὅτι δὴ ἀλᾶσθαι αὐτὸν τὸν Ἀπόλλω τάντην γῆν χρῆσαι οἰκεῖν. [Krüger].

7. Thucydide 3.25 (Classen).

ἔλεγε τοῖς προέδροις ὅτι ἐσβολή τε ἅμα ἐς τὴν Ἀττικὴν ἔσται, καὶ αἱ τεσσαράκοντα νῆες παρέσονται, ἃς ἔδει βοηθῆσαι αὐτοῖς, προαποπεμφθῆναι τε αὐτὸς τούτων ἕνεκα [Rost].

8. Thucydide 4.37 (Classen).

Γνοὺς δὲ ὁ Κλέων καὶ ὁ Δημοσθένης ὅτι εἰ καὶ ὅποσονοῦν μᾶλλον ἐνδύσουσι, διαφθαρσομένους αὐτοὺς ὑπὸ τῆς σφετέρως στρατιᾶς, ἔπασσαν τὴν μάχην. (= διαφθαρήσονται).

Classen trouve l'anacolithe forcée parce que la proposition incidente qui sépare ὅτι du participe est trop courte et pour ce motif il émet un doute sur la légitimité de ὅτι dans le texte. Celui-ci cependant est accepté par Rost, Kühner, Winer, Liddell and Scott, Jelf, Pape, Buttmann, Scheuerlein, Kampfner.

9. Thucydide V. 46 (Classen).

εἰπεῖν ἐκέλευον ὅτι καὶ σφεῖς, εἰ ἐβούλοντο ἀδικεῖν, ἤδη ἂν Ἀργεῖους ξυμμάχους πεποιῆσθαι. [Kampfner].

On s'attendrait à ἐπεποίηντο.

10. Lysias 13.9 (Scheibe).

λέγει ὅτι, εἰάν αὐτὸν ἔλθοι περὶ τῆς εἰρήνης πρεσβευτὴν αὐτοκράτορα, ποιήσειν.

Les éditeurs Rauchenstein-Fuhr², Frohberger-Gebauer²,

¹ On peut s'étonner de voir un savant grammairien, comme Cavallin, invoquer le nombre des manuscrits. Il est heureux que *optimi* corrige cette inadvertance.

Jebb, admettent *ποιήσιν*. Shuckburgh l'admet également, en ajoutant que grammaticalement on ne saurait justifier l'infinitif " hence *ποιήσιν* has been altered, probably rightly, to *ποιήσει* by some editors „ Ce jugement est en contradiction formelle avec celui de Müller, qui a fait une étude particulière de ce genre de constructions chez Lysias, p. 25 note : " Stephanus, Reiske, Bekker, item Kr. 54.6.4. lectionis pravitatem opinantes *falso* commutant *ποιήσει*. „ Frohberger cite aussi Cobet parmi ceux qui ont adopté *ποιήσει* ainsi que " Herw. „ dont je ferais Herwerden. M. Rutten lit Herwig.

11. Lysias 31.15 (Scheibe).

ἰπολείπεται τοίνυν αὐτῷ λέγειν ὥς τῷ μὲν σώματι δι' ἀσθένειάν τιν' ἐπιγενομένην ἀδύνατος κατέστη βοηθῆσαι εἰς τὸν Πειραιᾶ, ἀπὸ δὲ τῶν ὑπαρχόντων ἐπαγγελλάμενος αὐτὸς ἢ χρήματ' εἰσενεγκεῖν εἰς τὸ πλῆθος τὸ ὑμέτερον ἢ ὀπλίσαι κ.τ.λ. On s'attendrait à *εἰσήνεγκεν* et *ὥπλισε*, cependant la leçon des mss. est admise par Rauchenstein-Fuhr et par Frohberger.

12. Sophocle Oed. Col. 385.

ἦδη γὰρ ἔσχες ἐλπίδ' ὥς ἐμοῦ θεοῦς | ὥραν τιν' ἔξιν.

Les principaux éditeurs de Sophocle, Jebb, Schneidewin-Nauck, Campbell and Abbott, G. Dindorf, admettent la leçon sans observation; Blaydes, bien que l'acceptant, ajoute : " Such examples must be carefully sifted. „ Matthiae cite le vers comme exemple, mais c'est le seul que j'aie pu découvrir en poésie.

13. Xen. Anabase 3.1.9 (éd. critique de Breitenbach).

εἵτε δέ, ὅτι ἐπειδὴν τάχιστα ἢ στρατεία λήξῃ, εὐθὺς ἀποπέμψιν αὐτόν.

ἀποπέμψιν est la leçon des deux meilleurs manuscrits, le Parisinus 1640 et 1641. Le Vaticanus a *ἀποπέμπειν*, les autres manuscrits ont *ἀποπέμψει*, que suivent Goodwin and White, Vollbrecht, Pretor, ainsi que Hug (ed maior). Cobetus, dit Breitenbach, nescio qua de causa *ἀποπέμψοι*. Je constate que dans les Novae lectiones* p. 434, il admet *ἀποπέμψει*. Ce qui est certain, c'est que les meilleurs mss. ont l'infinitif.

14. Xen. Anabase 6.1.29.

νομίζω γὰρ ὅτι ὅστις ἐν πολέμῳ ὦν στασιάζει πρὸς ἄρχοντα, τοῦτον πρὸς τὴν ἐαυτοῦ σωτηρίαν στασιάζειν.

Les meilleurs manuscrits ont tous l'infinitif *στασιάζειν*, mais non pas *ὅτι* qu'on ne trouve que dans les mss. inférieurs, suivi

tantôt de *στασιάζει* tantôt de *στασιάζοι*. Krüger § 55. a. 10 adopte *ῥτι* et l'infinitif, ce qui peut se défendre, mais avec le faux renvoi 5.9.29, reproduit par M. Rutten dans son article; Jelf adopte la même leçon au § 804.7, mais avec le faux renvoi 1. 6. 19, déjà donné par Kühner. Les éditeurs Hug, Sauppe, Vollbrecht⁷, Pretor, Breitenbach, suppriment tous *ῥτι*. Le cas est douteux. Citer cette phrase pour argumenter comme le font Krüger, Kühner, Jelf et M. Rutten, c'est pécher contre la méthode. En effet, il est impossible de décider si *ῥτι* est tombé sous l'influence de *ῥστις*, qui suit, et si cette chute a amené l'infinitif *στασιάζειν*, ou bien si *ῥτι* n'est qu'une espèce de dittographie amenée par *ῥστις* et si c'est l'influence de *ῥτι* qui a fait changer l'infinitif en verbe à un mode personnel. Cette dernière hypothèse serait peut-être la plus probable si l'on considère 1° que ce sont les bons manuscrits qui ont l'infinitif, 2° que les manuscrits inférieurs ne sont pas d'accord mais se partagent entre *στασιάζει* et *στασιάζοι*.

15. Xén. Anabase 7.5.8.

Καὶ τέως μὲν αἰεὶ ἐμέμνητο, ὥς ἐπειδὴν ἐπὶ θάλατταν ἀπέλθῃ, παραδώσειν αὐτῷ Βισάνθην κ.τ.λ.

Les meilleurs mss. ont l'infinitif *παραδώσειν*, que Cobet considère comme une conjecture de Dindorf; les autres se partagent entre *παραδώσοι*, *παραδώσω* et *παραδώσει*. Breitenbach adopte l'infinitif, tandis que Vollbrecht, Pretor, Rehdantz et Hug préfèrent *παραδώσει*. Je ne vois pas de motif suffisant pour s'écarter des manuscrits de la première classe, bien que *μέμνημαι* ne prenne l'infinitif que lorsque = memini. cf. Hell. 2.2.2.

16. Xén. Hellen. 2.2.2 (éd. Keller).

εἰδὼς ὅτι ὅσῳ ἂν πλείους συλλεγῶσιν εἰς τὸ ἄστυ καὶ τὸν πειραιᾶ, θάττον τῶν ἐπιτηδείων ἔνδειαν ἔσσεσθαι.

Un seul ms., de qualité inférieure, omet *ῥτι* après *εἰδὼς*, aussi est-il conservé par les éditeurs. Cobet prétend la leçon corrompue mais ajoute " quid sit genuinum non exputo ". Cependant, ce cas est particulièrement remarquable. *οἶδα* je sais, se construit régulièrement avec le participe ou avec *ῥτι*, et ce n'est que lorsqu'il a le sens de *je suis capable de*, qu'il est suivi de l'infinitif. Celui-ci semble donc être dû ici à l'analogie, ce qui ferait supposer que dans la langue familière cette construction était assez fréquente.

17. Xen. Hell. 3.4.27 (éd. Keller).

τοῦτο δ' ἐποίησαν οἱ Λακεδαιμόνιοι τοιῷδε λογισμῷ, ὥς εἰ ὁ αὐτὸς ἀμφοτέρων ἄρχοι, τὸ δὲ πεζὸν πολὺ ἂν ἰσχυρότερον εἶναι. ὥς εἶναι = ὥς ἂν εἴη. (Manatt, Kühner].

18. Xén. Hell. 4.3.1 (éd. Keller).

ἀγγέλλει Δερκυλίδας ὅτι νικῶν τε αὖ Λακεδαιμόνιοι, καὶ αὐτῶν μὲν τεθνάναι ὀκτώ, τῶν δὲ πολεμίων παμπληθεῖς.

L'infinitif est garanti par les bons manuscrits, cependant Cobet et Du Rieu conjecturent *τεθναῖεν*, *fort. recte* dit Keller. Pourquoi? Que la confusion soit possible, je l'avoue, mais il est impossible de la prouver, et elle a contre elle les nombreux exemples de cette construction que l'on trouve chez Xénophon. Aucun éditeur, que je sache, n'a admis la correction de Cobet.

19. Xén. Hell. 5.4.35 (éd. Keller).

ὁ δὲ εἰπὼν ὅτι οὐδὲν ἂν ὅτι τῇ πόλει δοκοίη <ἔχοι> ἀντειπεῖν παρεσκευάζετο εἰς τὴν ἔξοδον.

Dindorf et d'autres suppriment ὅτι après εἰπὼν, Cobet change ὅτι en πρὸς; Hartman p. 378 insère ἔχοι après δοκοίη "Soloeca sententia structura corrigi potest inserendo ἔχοι post ἀντειπεῖν. „ Mais comme le font remarquer Breitenbach et Bennett, la construction n'a rien d'extraordinaire, et les procédés de Dindorf, de Cobet et de Hartman, amenant trois leçons différentes, ne sont pas faits pour nous inspirer confiance dans la critique subjective.

20. Xén. Hell. 6.5.42 (éd. Keller).

ἐλπίζειν δὲ χρὴ ὥς ἀνδρας ἀγαθοὺς μᾶλλον ἢ κακοὺς αὐτοὺς γενήσεσθαι.

D'après Keller " ὥς B C F M, et D. V] del. Cobet, Dindorf, Kurz, def. Sauppe, Breitenbach, Heindorf ad Plat. Phaed. p. 226. „ La particule est également admise par Bennett, de même que par les grammairiens Matthiae, Kühner, Rost, Krüger, Buttmann. Ce qui probablement a engagé certains éditeurs à supprimer ὥς, c'est que d'après les idées reçues, cette particule doit être séparée de son verbe à l'infinitif par une proposition incidente, et qu'elle fait défaut ici ¹.

¹ Matthiae renvoie à Fritzsche : Quaestiones Lucianae p. 172 sq.; je ne parviens pas à découvrir quelque chose dans cette dissertation qui ne compte que 67 pages.

21. Xén. Cyr. 1.6.18 (Hertlein).

λέγεις σύ, ἔφη, ὦ πάτερ, ὡς ἐμοὶ δοκεῖ, ὅτι ὥσπερ οὐδὲ γεωργοῦ ἀργοῦ οὐδὲν ὄφελος, οὕτως οὐδὲ στρατηγοῦ ἀργοῦ οὐδὲν ὄφελος εἶναι.

Holden supprime *ὅτι* mais sans en donner les raisons, de sorte que j'ignore ce qui peut l'avoir amené à pratiquer cette opération chirurgicale. [Kühner, Winer, Jelf, Madvig, Matthiae, Klotz]. Cobet supprime *οὐδὲν ὄφελος εἶναι*.

22. Xén. Cyr. 2.1.23 (Hertlein).

ἄθλα δὲ προύφηγε τοῖς μὲν ταξιάρχους, ὡς τοὺς κράτιστα δόξαντας τὰς τάξεις παρεσκευάσθαι χιλιάρχους ἔσεσθαι.

Holden conserve *ὡς* " as if he were about to use *ἔσονται*, a slight want of sequence, which is more common with *ὅτι*. „ Pourquoi donc avoir supprimé *ὅτι* dans l'exemple précédent?

23. Xén. Cyr. 2.4.15 (Hertlein).

ἀκούω ὅτι καὶ συνθρηνητάς τινας τῶν παιδῶν σοι γενέσθαι αὐτοῦ [Kühner, Winer, Klotz, Pape]. Holden, sans motif aucun, supprime de nouveau *ὅτι*.

24. Xén. Cyr. 5.4.1.

ἐκ δὲ τοῦ Γαδάτα ἱππικοῦ τῶν δυνατῶν τις ἀνδρῶν, ἐπεὶ ἐώρα αὐτὸν ἀφρονητότα ἀπὸ τοῦ Ἀσσυρίου, ἐνόμισεν, ὅτι εἰ τι οὗτος πάθοι, αὐτὸς ἂν λαβεῖν παρὰ τοῦ Ἀσσυρίου πάντα τὰ Γαδάτα.

Cet exemple est douteux. Cobet supprime *ὅτι* comme dû à une dittographie. Ni Hertlein, ni Holden n'ont conservé *ὅτι* après *ἐνόμισεν*, tandis que Klotz p. 692 cite le même passage avec *ὅτι* en ajoutant : " quo in loco pro eo, quo dici potuerat : *ὅτι* — αὐτὸς ἂν λάβοι, eadem dicendi ratione positus est infinitivus. „ Il dit par erreur livre IV au lieu de V. J'ignore pourquoi *ὅτι* a été supprimé, les éditions que j'ai à ma disposition n'en faisant aucune mention. Kühner cependant cite cette phrase comme exemple, de même que Baümlein, mais avec le faux renvoi 5.4.2 tandis que Rost dit 5.4.7, par suite d'une autre erreur.

25. Xén. Cyropédie 7.4.7.

ὁ δὲ Ἀδούσιος ἀπεκρίνατο ὅτι καὶ τῇ παρουσίᾳ ἔχειν ἀλλαχόσε κηρῆσθαι στρατιᾷ. C'est ainsi qu'on lit dans Klotz et dans Pape. Hertlein et Holden écrivent *ἐξείη ἄλλοσε*, d'après le ms. D (alfortinus) qui représente une famille distincte; or, d'après

Hug, (cité par Holden vol. 2 p. 277 " The consensus of C A G May be considered as evidence of the reading of the first family. „ S'il faut en croire Sauppe dans la préface de son édition, tous les mss., sauf D, ont *ἔχειν ἀλλαχόσε*. Donc C A G seraient d'accord, et il serait intéressant de savoir pourquoi la leçon de D est préférée dans ce passage par les éditeurs. Ne serait-ce pas encore l'effet d'une idée préconçue? En tous cas, en l'absence de témoignage formel, je dois considérer l'exemple comme douteux.

26. Xén. Cyrop. 8.1.25 (Hertlein).

ἐλογίζετο ὥς, εἰ πάντες οἱ κοινῶνες θεοσεβεῖς εἶεν, ἥττον ἂν αὐτοῦς ἐθέλειν.

Holden met ὥς entre crochets, mais la raison qu'il en donne est un peu naïve : " the ὥς is of course superfluous before the infinitive. „ Si M. Holden voulait rester conséquent avec lui-même, il devrait, en vertu du principe aussi candidement émis, supprimer net tous les ὥς et tous les ὅτι dans les exemples réunis ici. Et dans ce cas, où s'arrêtera le bon plaisir du critique, où commencera l'autorité des manuscrits? ¹

27. Platon Républ. 501 A. (Schneider).

ἀλλ' οὖν οἷσθ', ὅτι τούτῳ ἂν εὐθὺς τῶν ἄλλων διενεγκεῖν.

La leçon *διενεγκεῖν* est celle des meilleurs manuscrits, celle du Parisiensis A (ainsi que du Venetus II et du Cesenas M.) Jowett, vol. 2 p. XXVIII dit : The authority of Paris. A may be justly said to balance that of all other mss. put together. „ Je ne saurais donc admettre la leçon *διενέγκοιεν* adoptée par Campbell, cf. vol. 2. p. 149 " *διενεγκεῖν*, error of A p. m., corrected to *διενέγκοιεν* by q. „ Etant donnée la haute valeur de A, on ne doit s'en écarter qu'à bon escient. Or, comme cette construction n'est pas un cas isolé chez Platon, il n'y a pas lieu de la révoquer ici en doute. Je conserve donc l'infinitif.

28. Platon Apologie 37 B (Schanz).

ἔχωμαι ² ὥν εὐ οἶδ' ὅτι κακῶν ὄντων (= ἔχωμαι τι τούτων ἅ

¹ Cela est tellement vrai que, Cyr. 2.1.23, Holden se contente de nommer la construction ὥς ... ἔσεσθαι « a slight want of sequence, which is more common with ὅτι. » Or, Cyr. 1.6.18 c'est ὅτι qu'il supprime. Pourquoi? Où est la règle? La critique subjective — on pourrait dire capricieuse — est la pire ennemie de la syntaxe que chaque jour elle fausse davantage.

² Excellente conjecture de Adam pour ἔλωμαι.

εὖ οἶδ' ὅτι κακὰ ἐστίν = τούτων ἃ εὖ οἶδ' ὅτι κακὰ ὄντα, puis, avec l'attraction du relatif κακῶν ὄντων). [Cron, Hirschig, Wagner, Goebel, Adam, Riddell].

29. Platon Phaedon 108 E (Schanz).

πέπεισμαι τοίνυν, ἧ δ' ὅς, ἐγώ, ὡς πρῶτον μὲν, εἰ ἔστιν ἐν μέσῳ τῇ οὐρανῇ περιφερῆς οὐσα, μηδὲν αὐτῇ δεῖν κ.τ.λ. [Matthiae, Hirschig, Wagner, Wohlrab, Archer-Hind].

30. Platon Phaedon 63 C.

νῦν δὲ εὖ ἴστε, ὅτι παρ' ἀνδρας τε ἐλπίζω ἀφίξεσθαι ἀγαθούς· καὶ τοῦτο μὲν οὐκ ἂν πάνν δυσχυρισαίμην· ὅτι μέντοι παρὰ θεοῦ δεσπότας πάνν ἀγαθούς ἤξειν, εὖ ἴστε, ὅτι, εἴπερ τι ἄλλο τῶν τοιούτων, δυσχυρισαίμην ἂν καὶ τοῦτο.

Ce passage est difficile. Hirschig supprime ἤξειν : pessumderunt atticum sermonem explendo ellipsin. Repetendum est et ἀφίξεσθαι (= ἤξειν) et ἐλπίζω : itaque, quod partim exple-runt, eo certius deprehenduntur interpolatores. *Interpretes omnes ineptiunt dum non vident interpolationem*¹. Schanz supprime ἤξειν après Hirschig; Archer-Hind approuve cette suppression. Par contre, Wohlrab conserve l'infinitif qu'il fait dépendre de ἐλπίζω à la suite de Zeune (p. 547), ainsi que Wagner. " Non placet mihi sententia Fischeri, dit Zeune, opinantis ἤξειν regi ab ὅτι. Etenim commodè ex priori mem-bro repeti potest ἐλπίζω, atque ita omnia sunt plana, et omnis constructionis novitas tollitur. "

Examinons de près ce passage; nous remarquerons que nous sommes en présence de deux propositions parallèles :

1. a) εὖ ἴστε, ὅτι παρ' ἀνδρας ἐλπίζω ἀφίξεσθαι ἀγαθούς·
b) καὶ τοῦτο μὲν οὐκ ἂν πάνν δυσχυρισαίμην.
2. a) ὅτι μέντοι παρὰ θεοῦ δεσπότας πάνν ἀγαθούς ἤξειν
εἰ ἴστε.
b) εἴπερ τι ἄλλο τῶν τοιούτων, δυσχυρισαίμην ἂν καὶ τοῦτο.

Le sens général ne peut être que 1° Sachez que j'espère aller auprès d'hommes bons, mais cela je n'oserais l'affirmer; 2° Sachez cependant que j'irai auprès de Dieux souverains et

¹ Ce *ineptiunt* est du Hirschig tout pur, qui me fait penser aux *criticacstri graecitatis imperiti*. Cf. *Revue*, Tome XXXVII, p. 230.

tout à fait bons, cela j'oserais l'affirmer autant que n'importe quelle vérité de même nature.

Par conséquent, *espoir sans certitude* dans le premier membre, *certitude absolue* dans le second.

Partant de là, il est certain que Zeune et tous ceux qui font dépendre ἤξειν de ἐλπίζω sous-entendu, commettent un contre-sens complet, et qu'il n'y a pas lieu de s'occuper d'avantage de cette interprétation. Quant à celle de Hirschig qui veut sous entendre ἐλπίζω ἀφιξέσθαι et considère ἤξειν comme une interpolation, elle est plus compliquée, plus arbitraire et n'est pas plus satisfaisante pour le sens.

En réalité, ἤξειν est nécessaire et dépend de ὅτι qui lui-même dépend de εὖ ἴστε; comme on n'a pas d'infinitif après ὅτι dans le premier membre, le parallélisme n'est pas complet quant à la forme, mais c'est là un détail. Ce qui est remarquable, c'est que toujours dans les constructions doubles du genre de celle-ci, le verbe de la proposition principale précède ὅτι et l'infinitif, tandis qu'ici ce verbe est à la fin. En y regardant de près, on pourrait peut-être justifier cela par le principe d'emphase. La proposition introduite par ὅτι a l'importance la plus grande dans la phrase; or, par cette construction emphatique elle ressort vivement.

31. Platon Epinom. 982.

ἔδοξεν ὅτι τὰ αὐτὰ καὶ ὡσανύτως πράττειν....

Il est à remarquer que depuis Ast on écrit πράττει, bien que d'après Bekker tous les mss. aient πράττειν. Je ne vois donc aucun motif suffisant pour adopter la correction d'Ast.

32. Plat. Philèbe 63 (Bekker).

οἶμαι μὲν πρὸς ταῦτα τόδ' αὐτὰς ἀναγκαιότατον εἶναι λέγειν. τῷ ποῖον; ὅτι, καθὰ περ ἐμπροσθεν ἐρρήθη, τὸ μόνον καὶ ἔρημον εἰλικρινὲς εἶναι τι γένος.

33. Platon Gorgias 481 D (Schanz).

αἰσθάνομαι σου.... ὅτι ὁπόσ' ἂν φη σου τὰ παιδικὰ καὶ ὅπως ἂν φῇ ἔχειν, οὐ δυναμένον ἀντιλέγειν.... [Kühner, Pape, Liddell and Scott].

Deuschle-Cron renvoie en outre à l'apologie 37 B, où nous avons le même cas.

34. Platon Legg. 892 D (Bekker).

εἶπον ὅτι πρῶτον ἐμὲ χρῆναι πειραθῆναι κατ' ἐμαντόν. Mendosus est locus, dit Cobet, qui non uno modo corrigi potest.

35. Isée 6.10 (Scheibe).

προσδιαμεμαρτύρηκεν, ὡς υἱὸν εἶναι γνήσιον τοῦτον.

Kühner cite cette phrase comme exemple; je regrette de n'avoir pu consulter le commentaire de Schömann.

36. Démosthène 19.195 (ed. Shilleto).

(φασίν) ὡς δ' ἀκοῦσαι τοὺς παρόντας, θόρυβον γενέσθαι.

37. Lycurgue § 91 (éd. Bekker) § 90 (éd. Scheibe).

καίτοι γε ἐπεχειρήσεν εἰπεῖν, ὃ καὶ νῦν ἴσως ἐρεῖ πρὸς ὑμᾶς, ὡς οὐκ ἂν ποτε ὑπομεῖναι τὸν ἀγῶνα τοῦτον συνειδῶς ἑαυτῷ τοιοῦτόν τι διαπεπραγμένῳ.

Rehdantz écrit *ὑπέμεινε* et dit : Schaub ä. den infin. nach ὡς spricht Cobet Nov. lect. 432 den classikern ab, wohl mit Recht, trotz Kühner *Gr. Gr.* 2.5.877^b. Il est inutile de s'occuper de cette conjecture puisque la tradition manuscrite est bien certaine.

38. Lucien Bacch. 3.80 (éd. Jacobitz).

Θαροῶν ἐπαγγέλλομαι αὐτοῖς ὅτι, ἦν καὶ νῦν μὴ καταφρονήσωσι ἐκβακχεύσειν καὶ αὐτοὺς καὶ πολλάκις ἐρεῖν.

39. Lucien Cal. 3.150 (éd. Jacobitz).

ἐπομοσάμενος ὅτι δὴ κυνηγετοῦντί οἱ φανέντα ἐναργῇ τὸν θεὸν ἐπισκῆψαι εἰπεῖν.

40. Lucien De Morte Peregr. 3.350 (éd. Jacobitz).

καὶ χρησμούς τινας διεξιεισι, ὡς χρεὼν εἶναι.

41. Lucien Ep. Sat. 3.412 (Jacobitz).

τοῦτο προοθεῖναι ἥξιόν τῃ ἐπιστολῇ, ὡς νῦν γε μόνους ἱμᾶς τρυφᾶν.

Tels sont les quelques exemples que j'ai pu recueillir et dont la plupart sont absolument garantis par la tradition manuscrite. Il serait intéressant maintenant d'examiner l'opinion des grammairiens et des critiques sur cette construction. Et d'abord, ce qui frappe, c'est l'unanimité des grammairiens à admettre sa légitimité. De tous ceux que j'ai pu consulter, un seul conteste la possibilité d'un tel usage chez les *écrivains classiques*, c'est Cobet (Novae lectiones p. 432). Je souligne les mots *écrivains classiques*, parce que l'illustre savant lui-même est forcé d'avouer que chez Diodore de Sicile, p. ex., il est extrêmement fréquent. Mais si tous les grammairiens, sauf Cobet, sont unanimes à admettre la construction en discussion, il s'en faut que tous soient d'accord sur son origine ou ses conditions d'existence.

Dès 1587, Devarius (éd. Klotz) constate une manière semblable de s'exprimer. On peut, écrit-il, dire *λέγεται γενέσθαι* ou *λέγεται ὅτι ἐγένετο*; contingit etiam *rectam orationem* inducere per *ὅτι*. Pendant les deux siècles qui suivent, aucun progrès ne se manifeste. En 1766, Hoogeveen (p. 546 du *De idiotismis* de Viger éd. de 1834) s'exprime comme suit : " Mirum quam liberi in varianda verborum structura sint „ Graeci : quamvis *ὅτι* orationem incipiat, tamen quandoque „ sententiam claudunt infinitivo, praecedente accusativo. „ Hoogeveen se contente donc encore de constater le fait déjà noté par Devarius, en l'étendant à l'infinitif, mais sans en chercher une explication quelconque. Les exemples qu'il cite sont en outre empruntés à la basse grécité et pris dans l'ouvrage, très rare aujourd'hui, de Raphel, sur le grec de la Bible ¹. Onze ans plus tard, Zeune, dans une note ajoutée à la règle formulée par Hoogeveen, cherche le premier à donner une explication du phénomène : " in eiusmodi locis cauti esse debemus, ne statim putemus, infinitivum pendere ab *ὅτι*, cum potius ἀπὸ τοῦ κοινοῦ verbum sit aliquod repetendum, unde regatur ille infinitivus : quae res interdum fefellit viros caeteroqui doctissimos. „ C'est de cette manière notamment qu'il explique ἡξεν, Plat. Phaed. 63 C et, bien que son explication fût manifestement erronée, elle a trouvé crédit, ainsi que nous l'avons vu, auprès de plusieurs commentateurs modernes.

Un grand pas fut fait en 1828 par Blume dans son édition de Lycurgue que je ne possède pas, et dont je cite les paroles d'après Foertsch p. 79 : Haec semper anacoluthia est, cuius quotquot mihi innotuerunt exempla, ita sunt comparata, ut inter particulam et infinitivum sententiam interiectam legamus, quamquam illam non ubique longam, sed tamen propter quam illud dicendi genus excusationis aliquid habeat. „ Ainsi donc Blume constate 1° que cette construction est toujours une anacoluthie, 2° qu'il y a toujours une proposition incidente entre la particule et l'infinitif, 3° que cette incidente est par-

¹ Je ne possède que la 2^e édition : G. Raphelii annotationes in sacram scripturam, ex Xenophonte, Polybio, Arriano et Herodoto collectae. Ed. Nova. L. B. 1747.

fois très courte, mais toujours cependant suffisante pour justifier la construction. Cette théorie de Blume est extrêmement importante, car elle est restée celle de nombreux grammairiens et comentateurs.

Dès l'année suivante cependant, en 1829, Foertsch combattit les assertions de Blume, et non sans raison : " immo permulti extant loci, in quibus inter *ὥς* et infinitivum nulla interiecta est sententia, verum paucula tantum verba ... minus recta igitur hic loquendi usus comparatur cum anacoluthis, quae sententia interposita existunt. Coaluerunt potius hae duae dicendi rationes legitimae *λέγει ὥς (ὅτι) ἔστι* et *λέγει εἶναι* ita, ut tertia prodiret *λέγει ὥς εἶναι*. Aptius igitur hunc usum contuleris cum illo more graecorum, ex quo, ubi ipsa verba, quae nescio quis fecit, directa oratione afferuntur, inter haec et verbum dicendi praemisum interserunt conjunctionem *ὅτι*. „ Nous aurons à revenir sur cette remarquable théorie qui, à mon avis, est la seule qui puisse expliquer logiquement la construction que nous étudions et qui permette d'observer sa naissance dans les textes mêmes, par la méthode philologique, abstraction faite de toute théorie spéculative.

L'opinion que Bernhardt exposa cette même année 1829, est bien moins claire; je la transcris afin que le lecteur puisse s'en rendre compte lui-même : Weit einfacher war der Inf. an Konjunktionen in der indirekten Rede angeschlossen, vorzugsweise an das relative Pronomen, namentlich attisch *ἐφ' ᾧ* dann *ὅτι* und ähnliche anknüpfungen der oratio obliqua. Allein frühzeitig verirrte man sich zu solchen Strukturen, angezogen zum theil durch die Täuschung der mannichfachen bedingten Darstellungsweise : So Isaeus de Philoct. her. p. 57 *διαμεμαρτύρηκεν ὥς νῖδον εἶναι γνήσιον* (worin ein zweifel liegt), und Plat. Charm. 164 D *οὐκ ἂν αἰσχυνθείην ὅτι μὴ οὐχὶ ὁρῶνς γάναι εἰρηκέναι* : aber die Späteren gingen immer weiter in der nachlässigkeit, da sie in jeder Erzählung (wol auch wegen ihrer exzerptweise) *ὅτι* mit inf. zu verbinden pflegen, und sogar unter dunklen voraussetzungen einer subjektiven Betrachtung sich in infinitiven verlieren, wie Pausanias und andere Anhänger der Sophistik.... „ Bei Dichtern ist alles der art ungewöhnlich, daher Soph. El. 422 zu erwähnen.

L'auteur ajoute en note " Die Sammlungen für diesen Theil

sind beträchtlich, die Kritik mittelmässig; genauere Prüfung wird vieles als unhaltbar darthun, *weit mehr noch auf die Späten beschränken*. „ Une théorie aussi vague ne donne guère de prise à la discussion; j'en retiens cependant deux points : 1° que les poètes n'admettent cette construction qu'exceptionnellement, 2° qu'une critique plus sévère aurait pour conséquence de reléguer davantage cette construction dans la littérature de la décadence, en quoi Bernhardy est le précurseur de Cobet.

En 1835 parut la troisième édition de la grammaire grecque de Matthiae; les vues adoptées sont absolument celles de Foertsch, mais l'auteur les corrige en ce sens qu'il n'admet plus comme condition *sine qua non* l'existence d'une incidente entre la particule et l'infinitif. Il constate que cela a lieu le plus souvent, mais que cependant Xen. Hell. 6.5.42 l'infinitif suit immédiatement ὥς sans qu'aucune proposition incidente vienne l'en séparer. Par contre, on peut s'étonner qu'il ne fasse aucune mention de l'observation la plus précise de Bernhardy, à savoir que cette construction est des plus rares chez les poètes. Pour ma part, je n'en ai trouvé qu'un seul exemple. Kühner (éd. 1835) est bien moins exact et complet; pour lui l'intercalation d'une ou de plusieurs propositions incidentes est *nécessaire*, ce qui est contraire aux textes. En 1842, Klotz, commentant la règle de Devarius s'exprime comme suit : “ Verum saepe numero haec constructio apud optimos scriptores graecos habetur, ut post ὅτι particulam illatus sit infinitivus, quasi illa antea posita non esset et accusativus cum infinitivus usitato more dicendi diceretur, quibus tamen in locis ὅτι particula recte relationem indicat. Idque ita frequens est in omnibus scriptis graecorum, ut ea constructio non tam ad genus quoddam ἀνακολούθιας referendum esse videatur, sed ad usitatum dicendi rationem, qua ὅτι nullam vim nisi monstrandi habeas. Conferas Disc. Cyri Xenoph. L. 2 C. 1. § 23, ubi similis particula ὥς ita dicatur. „ Ce qui distingue Klotz, notamment de Bernhardy, c'est qu'il prétend que la construction est *fréquente chez les meilleurs auteurs*; quant à l'explication qu'il en donne, elle est nouvelle. Il ne s'agit pas d'anacoluthie, ὅτι n'a plus d'autre valeur qu'une simple ponctuation. Pour étrange que soit cette dernière

assertion, nous la verrons reprise plus tard par un autre grammairien.

Avec la théorie exposée par Weber en 1845 dans son commentaire sur le Discours in Aristocratem, p. 345, se fait sentir pour la première fois l'influence de la grammaire comparée. " Notus est particulae *ὅτι* usus, ipsis eorum, qui loquuti esse referuntur, verbis praefixae. Krugerus homo doctissimus in eius modi locis duas dicendi rationes conflatas esse statuit, non perpendens, *ὅτι* etiam directae orationi imperativis expressae praemitti, ut Plat. Crit. p. 50 C. Potius in hoc particulae usu vestigium originis eius a neutro pronominis derivandae animadverterim, ut *εἶπον ὅτι* sic explicatur *εἶπον τοῦτο ὅ, τι* — : quae explicandi ratio ibi quoque valet, ubi post *ὅτι* infinita oratio sequitur. Comprobat istam explicationem ὡς eadem ratione Plutarcho aliisque usurpatum. „ Au premier abord cette théorie peut paraître fondée, et elle a trouvé effectivement des partisans, notamment Frohberger. Cependant M. Rutten a fait observer avec beaucoup de raison que si cette explication va pour *ὅτι* et *ὡς*, elle est bien difficile à appliquer aux cas où *εἰ* est suivi de l'infinitif; ce qui me paraît particulièrement grave, c'est que cette construction avec *ὅτι* et *ὡς* n'a pris naissance qu'assez tard, précisément alors que la nature pronominale de *ὡς* ne devait plus guère être sentie. Aussi le raisonnement de Weber n'a-t-il pas convaincu Scheuerlein qui, l'année suivante, dans sa syntaxe de la langue grecque explique la construction tout simplement par une anacoluthie, et c'est encore l'explication à laquelle se rallient Buttmann en 1849 et Passow en 1852. Baümlein en 1855 reprend l'explication de Foertsch; ce n'est pas une anacoluthie, mais une fusion de deux constructions; il faut que *ὅτι* et *ὡς* soient séparés de leur infinitif par une proposition. Cette dernière assertion est un recul sur Matthiae, qui avait montré que cela est inexact; aussi Rost qui en 1856 adopte également la théorie de la fusion ne parle-t-il plus de la nécessité d'une proposition incidente.

Kühner en 1870 se borne à constater l'existence de la construction sans chercher à l'expliquer et observe qu'il y a parfois une proposition incidente qui cependant n'est pas nécessaire. Ce qu'il dit au § 551.4, que souvent la dépendance

de la subordonnée à la principale est marquée par ὅτι (rarement par ὥς) qui alors a la valeur de deux points, pourrait être rapproché de la *Vis monstrandi* dont parle Klotz, et si Krüger en 1875 s'en tient, comme précédemment ¹, à la théorie de la fusion émise par Foertsch, Müller en 1875 semble bien, comme je le disais, avoir rapproché les idées de Klotz et celles de Kühner sur la valeur de ὅτι. Voici comment il s'exprime p. 25 : Particula ὅτι inducitur orationis obliquae sententia principalis structura infinitivi. Lys. XIII.9 λέγει ὅτι ... ποιήσιν ὥστε μὴ ἐλαττώσαι. Stephanus, Reiske, Bekker, item Kr. 54.6.4. lectionis pravitatem opinantes falso commutant ποιήσιν. Etiam hoc loco nihil est nisi colon, quod non ut adsolet oratio sequitur directa sed obliqua ac structura quidem, ut iam supra dictum, infinitivi.

Mais ni Klotz, ni Kühner, ni Müller n'ont fait école. Dès 1880 Frohherger en revient à la théorie de Weber, encore qu'elle me semble inacceptable; cette même année Pape, et en 1883 Liddell and Scott s'en tiennent à la théorie de la fusion de Foertsch. Winer-Moulton en 1883 combina la théorie de Klotz de la vis monstrandi et celle de Foertsch sur la fusion des deux constructions. « This is a mixture of two constructions ... and is found especially after verba sentiendi et dicendi. It occurs so frequently in the best writers, even in short sentences, that the construction had almost ceased to be felt by the greek as an anacoluthon. We care only ascribe to the ὅτι a vis monstrandi, as when it stands before the oratio directa. », Présentée de cette façon, la théorie du colon ou vis monstrandi peut être acceptée, mais elle devient une règle mécanique sans aucune portée. *We can only ascribe ...* En d'autres termes, dans ces constructions, on ne peut considérer ὅτι que comme une ponctuation, par exemple deux points. Madvig en 1884 considère ce phénomène comme une anacoluthie due à l'inadvertance et constate de nouveau qu'ordinairement une proposition incidente est intercalée. Kurtz à cette même époque se borne à signaler la construction, sans entrer dans le moindre détail.

¹ N'ayant pas l'ancienne édition je m'en réfère à ce que dit Weber en 1845.

Telle est, tracée dans ses grandes lignes, l'histoire de la théorie de cette construction. Est-ce à dire que celle-ci ait été admise par tout le monde? Ce serait une erreur de le croire. En effet, en 1858 Cobet écrivait les paroles suivantes dans ses *Novae lectiones* p. 432 sq : Abutuntur viri docti multis multorum locis ad demonstrandum : *εἶπεν ὅτι ἀποπέμψειν* nihil offensionis habere. Acervos annotationum cumulant ubi " plenissime de *ὅτι* infinitivum regente actum esse „ affirmant. Si res auctoritatibus testimoniisque conficienda esset iniquum mihi certamen foret, namque nemo mihi auxilio est, et cum omnibus etiam cum Valckenariis Heindorfiisque, quibus ego plurimum tribuo, video mihi esse pugnandum. Sed si sana ratione et iudicio contendendum est discernendi primum erunt loci scriptorum minimi pretii et solis classicis permittendum testimonia dicere. Quod ubi feceris et singulos locos probatissimi cuiusque scriptoris diligenter excusseris bonam partem vitiis mendisque infectam esse comperies, caeterosque aut per multas ambages longius extractos intricatosque, aut artificiose et laboriose compositos, in quo genere *τὰ ἀνακόλουθα* pullulant et amphora coepit institui currente rota exiit urceus, id est alia forma instituta oratio alia post longiorem verborum ambitum absoluta est. Sed in his quidem nihil est quod quisquam miretur. Hoc est mirabile et portentum instar, si quis serio credet recte dictum esse : *εἶπεν ὅτι, ἐπειδὴν τάχιστα ἡ στρατεία λήξῃ, εὐθὺς ἀποπέμψειν αὐτόν*, id est in tam simplici brevique sententia, ubi nullus sit *ἀνακόλουθός* locus, istam rationem ferri posse. Qui locos a viris doctis indicatos singulos examinabit deprehendet vitium ubicumque non est aliquod *ἀνακόλουθον*.

Suit l'examen des passages sur lesquels Valckenaer et Heindorf s'appuient pour admettre cette construction Cf. Anab. 7.58; Hell. 5.4.35; Cyr. 1.6.18, 5.4.1; Platon Legg. 892 D. Cobet ne l'admet que pour la basse grécité, notamment Diodore de Sicile.

Mais que peut contre les faits, l'affirmation théorique même d'un Cobet? Pour brillante que soit sa critique, elle n'en est pas moins arbitraire. En effet, ce n'est pas seulement à la critique paléographique que s'exerçait l'illustre helléniste, mais aussi à la critique subjective, à celle qui se laisse guider

par un *interior quidam sensus* (p. 292). De là que les esprits brillants ou aventureux admireront sans réserves les *Novae lectiones*, tandis que les esprits plus calmes ou plus timorés se complairont davantage peut-être dans la lecture des *adversaria* de Madvig. C'est que, quelque précaire que soit encore la théorie de la critique, il faut bien admettre l'authenticité de la tradition des bons manuscrits, car, sur quelle base reposer la philologie, s'il est permis de tout y faire dépendre d'opinions subjectives ou préconçues? ¹ Il est heureux que les paroles de Cobet aient eu peu de retentissement malgré la haute autorité qui s'attachait à son nom, sinon que de textes il eût fallu changer!

Pour ce qui concerne le point en discussion, fidèle à la seule méthode que je considère comme licite dans les recherches syntaxiques, je dois faire abstraction de l'opinion de Cobet pour m'en référer uniquement aux leçons des meilleurs manuscrits, qui justifient suffisamment l'existence de la construction dont nous nous occupons.

Une fois cet usage admis, il s'agit d'en chercher l'origine. Ainsi que je l'ai déjà dit, il me paraît que c'est Foertsch qui le premier a compris sa nature et je crois qu'il est possible de saisir sa naissance sur le fait, en se basant uniquement sur les textes et en faisant abstraction de toute théorie hypothétique.

Quand on rapporte en grec les paroles d'autrui, on peut indifféremment avoir recours au discours direct ou au discours indirect. Donc, que je dise *ταῦτα βούλομαι*, on pourra régulièrement répéter cette pensée de trois façons différentes :

- | | |
|--------------------------|-------------------------------------|
| 1 ^o λέγει τις | <i>ταῦτα βούλομαι.</i> |
| 2 ^o λέγει τις | <i>ὅτι ταῦτα βοίλεται.</i> |
| 3 ^o λέγει τις | <i>ταῦτα βούλεσθαι².</i> |

¹ Tous les grammairiens se souviendront du travail de Roeder sur certaines émendations et règles de syntaxe formulées par Cobet, brochure qui avait mis feu Ch. Graux hors de ses gonds. Bien longtemps auparavant cependant Bernhardt déjà avait blâmé cette facilité d'affirmation du professeur de Leide (*Paralipomena* p. 8) : Cobetus " nemo post Alexandrum bene et pure locutus esse audacter dici potest „ Mittimus alias eiusdem coloris sententias parum considerate iactas, quae *declamatorem* potius redoleant quam aequum arbitrum orationis graecae.

² Pour simplifier je ne m'occupe que des verbes qui sont suivis de ὅτι ou de l'infinitif; il va de soi que le même raisonnement s'applique à ceux qui

Toutefois, par suite d'un processus assez naturel, combinant le discours direct et indirect, les grecs disaient encore :

4 ^o λέγει τις	ὅτι ταῦτα βούλομαι.
5 ^o φησί τις	ὅτι ταῦτα βούλεσθαι

La construction n^o 4, celle où le discours direct est introduit par une conjonction, a été étudiée en détail par Spieker dans l'*American Journal of Philology* 1884, p. 221-227. Elle est spécialement usitée en prose, tant historique que philosophique et oratoire. On ne la trouve pas dans Homère, elle commence avec Hérodote, est employée par Thucydide et devient plus fréquente avec Andocide, Lysias et Platon. Comme ce n'est pas cette construction qui nous occupe et que d'ailleurs Spieker ne reste pas seulement sur le domaine de la philologie grecque, je passe au n^o 5.

La flexibilité de la langue grecque est bien connue de tous ceux qui l'étudient, et nous allons en trouver ici un nouveau témoignage. Sans doute afin de varier le style, on trouve parfois les types 2 et 3 réunis dans une même phrase, quand deux propositions dépendent du même verbe. Ainsi Xénophon écrit dans la *Cyropédie* 1.3.13 ἡ δὲ (Μανδάνη) ἀπεκρίνατο, ὅτι βούλοιο μὲν ἅπαντα τῇ πατρὶ χαρίζεσθαι, ἅκοντα μέντοι τὸν παῖδα χαλεπὸν εἶναι νομίζειν καταλιπεῖν. Au lieu de νομίζειν on s'attendrait à νομίζοι. De même Thucydide 1.87 : εἶπον ὅτι σφίσι μὲν δοκοῖεν ἀδικεῖν οἱ Ἀθηναῖοι, βούλεσθαι δὲ καὶ. — Je ne pense pas que βούλεσθαι dépende de ὅτι, mais bien directement de εἶπον. Le même historien 8.78 écrit inversement : (διεβόων) τὸν δ' αὖ Τισσαφέρην τάς τε ναῦς τάντας οὐ κομίζειν, καὶ τροφὴν ὅτι οὐ ξυνεχῶς οὐδ' ἐντελῇ διδοῖς κακοῖ τὸ ναυτικόν. Ce sont là autant de véritables anacoluthes; le changement de construction se remarque à première vue, mais il faut noter que s'il s'opère dans une et même phrase, les deux constructions se trouvent néanmoins dans des propositions différentes. On comprend cependant qu'une

sont suivis du participe ou de ὅτι, par exemple οἷδά σε λέγοντα αἰεὶ et οἷδα ὅτι ἔλεγες αἰεὶ. L'exemple de Xénophon 2.2.2 montre que parfois il y a empiètement d'une construction sur l'autre, évidemment sous l'influence de l'analogie.

fois sur cette voie il s'en faut de peu pour que, commençant par l'une des constructions, on finisse par l'autre dans *une même* proposition, et c'est ce qui est arrivé. Quand Platon, qui employait si volontiers le langage de la conversation, écrit dans les Lois 892 D : *εἶπον ὅτι πρῶτον ἐμὲ χρῆναι πειραθῆναι κατ' ἐμαντόν*, il est bien évident qu'il fusionne les types 2 et 3 : *εἶπον ὅτι ἐμὲ ἐχρῆν πρῶτον* et *εἶπον ἐμὲ χρῆναι πρῶτον*. De même quand Xén. Hell. 6.5.42 écrit : *ἐλπίζειν δὲ χρὴ ὡς ἀνδρας ἀγαθοὺς μᾶλλον ἢ κακοὺς αὐτοὺς γενήσεσθαι*, il fusionne *ὡς γενήσονται* et *γενήσεσθαι*. C'est ce que Foertsch le premier a vu, et cette explication qui s'accorde si bien avec les textes, me paraît la plus simple et la plus logique, parce que cette liberté d'allures est conforme au génie de la langue grecque.

Le dernier exemple offre en outre une particularité qui est digne de remarque; il prouve que certains grammairiens, cités plus haut, ont tort de prétendre que la conjonction doit *toujours* être séparée de son verbe par une proposition incidente.

Des cas plus extraordinaires sont ceux qui se présentent Hell. 2.2.2 et Anabase 7.5.8., parce que ni *εἰδώς* ni *ἐμμένητο* ne pourraient s'y construire avec l'infinitif seul. Ces propositions ne sauraient donc régulièrement s'expliquer par la théorie de la fusion de Foertsch, et force nous est d'avoir recours à un autre principe, celui de l'analogie. On sait le rôle énorme que celle-ci a joué dans l'élaboration des formes tant nominales que verbales; son action a été grande aussi en syntaxe. Lorsqu'un type de proposition s'était formé, il devenait comme une espèce de formule d'après laquelle se construisaient d'autres propositions. C'est ce que B. Gildersleeve a appelé jadis dans l'*Amer. J. of Phil.* 1883, p. 419-20, l'influence des "Crystallized formulae."

J. KEELHOFF.

COMPTES RENDUS

Lexigraphie grecque, par A. VAN BRANDT, professeur à l'institut Saint Louis. — Bruxelles, 1895.

Voici un livre original et bon. Il m'est toutefois assez difficile d'en dire tout le bien que j'en pense, parce que l'auteur, dans sa longue et intéressante préface (xviii pages), le met en quelque sorte sous mon patronage. Comme pour se justifier de sortir des sentiers battus, il invoque mon autorité et reproduit de longs extraits d'une courte étude que j'ai récemment publiée dans cette Revue ¹ sur les *Prépositions en grec*, et où j'insiste sur la nécessité de simplifier la grammaire si l'on ne veut pas voir le grec, déjà si malade, s'acheminer rapidement vers le tombeau. Il y a vingt-cinq ans, je rêvais déjà de composer une grammaire grecque réduite à sa plus simple expression; je cherchai même des collaborateurs, m'adressant de préférence à de jeunes collègues; mes démarches n'aboutirent pas et mon projet tomba à l'eau, comme beaucoup d'autres que j'ai caressés quelquefois pendant longtemps sans jamais mettre la main à l'œuvre. Ainsi que les bonnes intentions, ils doivent servir à paver l'enfer.

M. Van Brandt, lui, a le bonheur d'avoir donné une forme à son idéal. D'abord simplement autographiée, sa lexigraphie est aujourd'hui imprimée en un volume in-8°, qui compte en sus de la préface, une centaine de pages, peu compactes et d'aspect agréable. La déclinaison comporte 16 pages, la conjugaison 60, et les autres notions 16.

Le lecteur veut-il avoir une idée des simplifications introduites par l'auteur?. Qu'il sache que la première et la seconde déclinaison, réunies, sont exposées en quatre pages comprenant en outre l'article, les adjectifs de la première classe et les pronominaux. Le procédé est hardi mais efficace : il consiste

¹ 1893, 5° livr.

à supprimer les paradigmes. Dans les grammaires usuelles, rien que la 1^{re} déclinaison exige dix à quinze paradigmes (cinq dans le vieux Burnouf); la deuxième déclinaison quatre ou cinq (trois dans Burnouf), sans compter les noms contractés et la déclinaison attique. Eh bien, dans la nouvelle lexigraphie, il n'y en a pas, sauf celui de l'article; mais nous y apprenons : 1^o que les masculins et les féminins en $\sigma\varsigma$ se déclinent sur $\acute{o}$ (à remarquer le ς du nominatif et le vocatif en ϵ), les neutres en $\sigma\nu$ sur $\tau\acute{o}$ (à remarquer le ν), les féminins en η sur $\acute{\eta}$; 2^o que certains féminins, dits être en α pur (définition), ont α au lieu de η au singulier, et d'autres, dits en α impur, ont α au lieu de η au nominatif et à l'accusatif; 3^o enfin que les masculins en $\eta\varsigma$ ou en $\alpha\varsigma$ ont un σ au nominatif, $\sigma\nu$ au génitif, et généralement α au vocatif.

Maintenant je m'adresse aux pédagogues : vu le temps consacré au grec, et les minces services qu'on lui demande, n'est-ce pas suffisant? J'oubliais de dire que M. Van Brandt supprime l'accentuation. En quoi je l'approuve. Pourquoi en embroussailler les débuts déjà si pénibles de la lexigraphie, attendu que, dans le cours des études moyennes, on n'en fera pas usage.

Je me borne à cet unique exemple bien propre, je crois, à faire saisir l'esprit de la méthode nouvelle. Après quoi je hasarde quelques observations.

D'abord il y a trop de choses mises dans des notes au bas des pages. En thèse générale, je désapprouve les notes : elles dispersent l'attention, et puis, si elles doivent être apprises par l'élève, qu'elles rentrent dans le texte; si elles peuvent être négligées, qu'on les supprime. En note la déclinaison de $\sigma\acute{\upsilon}\tau\omicron\varsigma$ et la formation du datif pluriel des noms en $\nu\tau$ de la troisième déclinaison! Ensuite l'auteur n'a pas encore assez simplifié à mon gré. Enfin on pourrait lui reprocher quelques inexactitudes ou tout au moins des assertions contestables et par conséquent inutiles. Ainsi, dans la préface, on lit que $\pi\alpha\rho\theta\acute{\epsilon}\rho\omega\nu$ et mis pour $\pi\alpha\rho\theta\epsilon\nu\omega\nu$, et $\delta\acute{\omega}\rho\alpha$ pour $\delta\omega\rho\alpha$. Est-ce bien certain? Je n'insiste pas.

Voici qui est peut être plus important. Nous avons certes l'habitude de prononcer n le γ suivi d'une gutturale; mais n'est-ce pas contrairement aux règles d'assimilation si puis-

santes en grec? Et voyez ce qui en résulte : à la page 42, je lis : " quand la lettre ν finale d'un radical (verbal) vient en contact avec la caractéristique α (du parfait), elle se change en γ : $\pi\acute{\epsilon}\phi\alpha\gamma\kappa\alpha = \pi\acute{\epsilon}\phi\alpha\gamma\kappa\alpha$ — la prononciation en variant pas. „ Alors les Grecs, en substituant un γ au ν auraient tout bonnement introduit dans leur écriture une anomalie orthographique pour le plaisir de faire du bizarre. Je ne puis le croire. Il me paraît plus juste de penser que les Grecs ont en ceci conformé leur orthographe à la prononciation commandée par leur organe vocal. Aussi, si j'avais à parler, par exemple, des parfaits passifs, je ne serais pas éloigné d'en écrire comme suit les paradigmes :

$\lambda\epsilon\lambda\nu\text{-}\mu\alpha\iota$	$\tau\epsilon\tau\rho\iota\beta\text{-}\mu\alpha\iota$	$\gamma\gamma\text{-}\mu\alpha\iota$
$\lambda\epsilon\lambda\nu\text{-}\sigma\alpha\iota$	$\tau\epsilon\tau\rho\iota\beta\text{-}\sigma\alpha\iota$	$\gamma\gamma\text{-}\sigma\alpha\iota$
$\lambda\epsilon\lambda\nu\text{-}\tau\alpha\iota$	$\tau\epsilon\tau\rho\iota\beta\text{-}\tau\alpha\iota$	$\gamma\gamma\text{-}\tau\alpha\iota$
$\lambda\epsilon\lambda\nu\text{-}\mu\epsilon\theta\alpha$	$\tau\epsilon\tau\rho\iota\beta\text{-}\mu\epsilon\theta\alpha$	$\gamma\gamma\text{-}\mu\epsilon\theta\alpha$
$\lambda\epsilon\lambda\nu\text{-}\sigma\theta\epsilon$	$\tau\epsilon\tau\rho\iota\beta\text{-}\sigma\theta\epsilon$	$\gamma\gamma\text{-}\sigma\theta\epsilon$

Je demanderais en même temps à l'élève comment lui-même prononcera les consonnes β et γ devant les terminaisons $\mu\alpha\iota$, $\sigma\alpha\iota$, $\tau\alpha\iota$, etc., comment devaient les prononcer les Grecs, et je lui ferais alors conformer l'orthographe à la prononciation. Il n'y aurait qu'à donner quelques explications sur le θ et sur la disparition du σ devant cette aspirée, quand il est lui-même précédé d'une consonne. En ceci le grec est plus logique que le français qui prononce *apsorption* tout en écrivant par une espèce de compromis *absorption*, et non *absorbition* d'après la racine *absorber*; et qui écrit *obtenir* tout en prononçant *optenir*, comme *opter*. C'est du reste, parce que les Grecs avaient constaté que $\beta\sigma$, $\pi\sigma$, $\varphi\sigma$ représentaient la même articulation qu'ils avaient adopté le ψ . Est-ce que des inscriptions n'établissent pas d'ailleurs qu'ils devaient prononcer $\tau\eta\gamma \gamma\upsilon\nu\alpha\iota\kappa\alpha$, en gutturalisant le ν , et non $\tau\eta\nu \gamma\upsilon\nu\alpha\iota\kappa\alpha$?

Le livre, disais-je, renferme encore des inutilités. Est-il indispensable que l'élève sache que le vocatif de $\acute{o}\delta\omicron\upsilon\varsigma$ est $\acute{o}\delta\omicron\upsilon\varsigma$? (p. 13) Ne suffit-il pas de lui apprendre que le vocatif est en général semblable au radical allégé des consonnes qui ne peuvent terminer un mot grec, et qu'il est semblable au nominatif quand cet allègement rendrait le mot méconnaiss-

sable? Après tout, que faut-il à l'élève? qu'il puisse trouver le mot dans son dictionnaire. Où serait donc le mal s'il commettait l'erreur d'interpeller une dent en lui disant *ὄδον*, comme il dit *γεγον*?

Parlerai-je des accusatifs en *ν*? J'enseignerais volontiers que le *ν* étant la caractéristique de l'accusatif à la première et à la seconde déclinaison, les Grecs l'ont introduit dans la troisième déclinaison à peu près partout où il était possible. Certes ils n'ont pas inventé *Ἑλλήνν* ni *ῥήτορν*, mais ils n'ont vu aucun inconvénient à dire *Σωκράτην, πολιν, πελεκυν, ὄρνιν, κορνν, κλειν, βουν, γρανν, πολυν*. Et quel malheur y aurait-il si dans un thème notre élève fourrait un *ἐλπιν*, un *τριτηρην* ou même un *λαμπαν*? n'a-t-il pas pour excuse *μεγαν*? L'important après tout est qu'il puisse reconnaître un accusatif? Or toute l'économie de la langue grecque repose sur le souci qui semble avoir guidé ceux qui la formèrent, d'éviter des flexions équivoques.

Par de pareilles considérations, des dix pages consacrées à la troisième déclinaison, j'en retrancherais facilement quatre — et je suis porté à présumer que, vu le sens pédagogique dont me paraît doué M. Van Brandt, la prochaine édition de son livre sera plus mince.

Il va de soi que je ferais des coupes sérieuses dans les soixante pages que prend la conjugaison. J'ajouterai que la manière dont l'auteur dispose les paradigmes ne me paraît pas heureuse. Les tableaux sont confus. Les traductions dont il accompagne les formes ne sont pas à l'abri de toute critique. Dans sa préface il annonce qu'il éliminera les traductions, et il les laisse subsister là où elles présentent des inconvénients. Est-il bon que l'élève se mette dans l'esprit que, pour dire *délie*, les grecs se servent indifféremment de *λυε* et de *λυσον* parce que " l'aoriste, à l'impératif, correspond toujours au présent? ¹ „ Est-ce que *λελυκα* signifie vraiment *j'ai actuellement fini de délier*, et *έλυσα* n'a-t-il pas le même sens? Si l'on avait à rendre l'idée que l'on découvre dans les six mots

¹ Page 24. — Il vaudrait certes mieux de dire que le français, faute d'un temps propre, le traduit presque toujours par un présent.

puissé-je avoir fini de délier! devrait-on dire *λελυκοιμι*, et *λυσαιμι* ou *λυσεια* ne seraient-ils pas préférables?

Au lieu de huit pages, les verbes en *μι* s'exposeraient facilement en moins de la moitié. Il suffit de donner les terminaisons générales et quelques règles concernant notamment l'emploi de la brève ou de la longue du radical.

Le tableau des verbes irréguliers est trop complet, tout en manquant d'unité et de cohésion. Pour ma part, j'aimerais mieux exercer l'élève à varier un thème donné et à lui faire dire qu'un radical *βαλ* peut en grec fournir un présent *βλησκω*, *βιβλησκω* ou *βαλλυμι*. Dans le fait, si *τεθνηκα* se rattache à *θνησκω*, *πεπρακα* à *πιπρασκω*, (*ὀλ*) *ωλεκα* à *ὀλλυμι*, qu'est-ce qui empêche *βεβληκα* d'avoir des attaches analogues?

J'ai peu de remarques spéciales à faire à propos de ce que M. Van Brandt nomme les notions complémentaires (16 pages), qui se rapportent aux degrés de comparaison, aux adjectifs de nombre, à quelques pronoms et aux mots invariables. Ces notions, dans leur concision, sont parfois inutilement inexactes. Est-il bien sûr par exemple que *διά* régit " le génitif ou l'accusatif suivant le sens? „ Outre que la remarque n'apprend pas grand'chose, je ne sais s'il serait facile d'indiquer quelle différence il y a entre *δια ταυτην την αιτιαν* et *δια ταυτης της αιτιας*. Relire mon article sur les prépositions.

Je m'arrête. J'en ai dit assez pour montrer tout l'intérêt que j'attache à l'heureuse tentative de M. Van Brandt. Je me suis permis quelques critiques; j'ai énoncé quelques desiderata. Il pourrait à juste titre me faire observer qu'il est plus facile de formuler des préceptes touchant la simplicité à allier à l'exactitude que de les mettre en pratique. Et il aurait cent fois raison contre moi qui, jusqu'à présent, n'ai manifesté que des aspirations — restées à l'état platonique. Il y en a que pareille stérilité mettrait à leur aise : c'est une grande force que de n'avoir rien produit. Moi ça me gêne un peu, je l'avoue.

J. DELBŒUF.

LUDWICH BUCHHOLD. **Die Antikensammlungen des Grossherzoglichen Museums in Darmstadt.** Darmstadt, 1895, 152 pp.

Ce volume n'est pas un simple guide destiné aux voyageurs qui s'arrêteront vingt-quatre heures dans la capitale de la Hesse, ni un inventaire qui doive servir de répertoire aux archéologues casaniers. Le but de l'auteur est plus élevé. Il veut mettre l'étudiant ou même le simple profane en état de tirer tout le profit possible d'une visite au musée de Darmstadt, qui renferme outre une série d'originaux intéressants, une jolie collection de moulages et de reproductions. M. B. ne s'est pas astreint, comme la plupart des auteurs de catalogues, à suivre le numérotage plus ou moins arbitraire des objets dont il s'occupe; il les groupe par catégories et fait à propos de chaque série une courte dissertation, à laquelle les monuments servent en quelque sorte d'illustration. Le visiteur ne se trouvera plus ainsi réduit, comme il arrive, à contempler sans intelligence ou à admirer de confiance des pierres, des bronzes, des plâtres, dont il était incapable de saisir l'intérêt et la valeur. Fût-il totalement dépourvu de sens esthétique, il prendra sous la direction de M. B. mille leçons de choses. Les notices de l'auteur sont toujours puisées aux meilleures sources, et une bonne bibliographie permet à ceux qui désiraient un supplément d'explications, de les trouver sans peine. Les étudiants hessois peuvent s'estimer heureux d'avoir sous la main un *Cicerone*, qui leur permette de s'initier aussi commodément à l'art et à la civilisation antiques. La brochure de M. B. rendra à ses compatriotes les mêmes services que le célèbre ouvrage de Burckhardt aux voyageurs en Italie. Il ne nous a pas paru inutile de signaler ici cette intéressante tentative. Nous avons dans notre pays plusieurs musées archéologiques qui ne le cèdent guère en importance à celui de Darmstadt. Si M. B. trouvait en Belgique des imitateurs, peut-être le public apprécierait-il davantage nos collections, et, comprenant mieux l'antiquité, apprendrait-il à mieux l'aimer.

F. C.

L'Éloquence française, étude sur l'ouvrage de J. REINACH, député : *Le Conciones français; l'Éloquence française depuis la Révolution jusqu'à nos jours avec notices et introduction. Textes de lecture, d'explication et d'analyse pour la classe de 1^{re} (Lettres)*. Paris, Delagrave.

(Suite. — Voir 2^{me} Liv., p. 137).

Les critiques, que nous avons adressées à la 1^{re} partie de l'ouvrage de M. Reinach, ne s'appliquent pas moins aux extraits du genre judiciaire. Sur 7 extraits de ce genre, 4 sont moins des plaidoyers que des discours politiques et le cinquième, *Sur le duel*, nous paraît tout au moins inopportun. Le 1^{er} est la péroraison du discours de Dufaure pour les journaux *l'Indicateur* et le *Mémorial*, attrait en justice pour avoir attaqué un ministre; le 2^e, de Mauguin, défend le journal *Le National*, poursuivi pour outrages au gouvernement; le 3^e est le plaidoyer de Gambetta pour Delescluze, directeur du journal *Le Réveil*, inculpé d'avoir ouvert une souscription afin d'élever un monument à Baudin, et dans le 4^e Éd. Allou plaide pour le journal *La République Française*, qui avait publié le discours prononcé par Gambetta à Lille pendant la période du 16 Mai.

En dehors des préoccupations politiques manifestes que nous constatons plus haut, ces choix ne manquent-ils pas essentiellement de variété? N'y avait-il pas ici place pour un plaidoyer et un réquisitoire, autant que possible contradictoires, un discours de rentrée, une mercuriale, un mémoire judiciaire? A côté d'un plaidoyer d'affaires nous aurions voulu quelque procès littéraire ou artistique, puis quelque cause retentissante de cour d'assises; les annales du barreau n'offrent que trop de ces crimes célèbres, vol, meurtre, assassinat, incendie, empoisonnement, etc. Sans compter l'intérêt et la variété qu'elles auraient présentés, ces causes auraient bien mieux fait ressortir le côté humain de ce genre d'éloquence.

M. Reinach aurait facilement atteint ce résultat, soit en puisant avec plus de variété dans l'œuvre des avocats qu'il cite, soit en comblant les nombreuses lacunes qu'il a laissées ici. Pour ne mentionner que les principaux et sans même nous arrêter à Teste, Marie, Bethmont, Liouville, Marchangy, Hennequin, n'est-il pas surprenant de ne ren-

contrer ni Berryer, ni Dupin aîné, pas plus que Nogent-St-Laurens, Laurier, Crémieux et Berville.

“ Berryer, écrit Charpentier ¹, était roi au barreau comme à la tribune. Nous ne dirons pas les triomphes qu’il remporta au palais où il déploya, dans la mesure que demandait la différence des causes et du lieu, ses grandes qualités d’avocat habile et, quand il le fallait, pathétique. „ M. Reinach n’aurait-il pas trouvé matière à caractériser ce robuste talent dans l’une ou l’autre des innombrables causes que plaïda Berryer? L’illustre orateur assista par exemple son père, avocat distingué, dans le procès du maréchal Ney, il fit ensuite — seul — acquitter Cambronne. Il plaïda pour les généraux Debelle, Carruel et Donadieu; dans l’affaire de la succession du marquis de Vérac, dans celle du fameux empoisonneur Castaing; il défendit le publiciste Lamennais, en 1826, pour son pamphlet *de la religion considérée dans ses rapports avec l’ordre politique et social*, Chateaubriand en 1833, pour son *Mémoire sur le Captivité de M^e la Duchesse de Berry*, Montalembert en 1858, pour son article du *Correspondant* : *Un débat sur l’Inde au Parlement Anglais*; en 1840 le prince Napoléon, arrêté après l’échauffourée de Boulogne. Nous en passons, et des meilleures.

Dupin aîné aurait dû être mentionné aussi, soit comme avocat, soit comme procureur général. Son éloquence familière, mordante, sarcastique, que relevait la connaissance approfondie du droit, méritait d’être rappelée. “ M. Dupin, dit O. Pinard ², sera parmi les hommes du barreau moderne celui de tous dont on aura parlé le plus et le plus longtemps. Citoyen, avocat, magistrat, député, président des assemblées, il a personnifié pendant plus d’un demi siècle les succès de la parole dans ce qu’ils ont de plus vif et de plus éclatant. „ Ici non plus la matière ne faisait pas défaut et parmi les 4000 plaidoyers civils ou criminels que Dupin prononça, on n’eût pas été embarrassé de trouver quelque réquisitoire, quelque discours intéressant, surtout parmi les causes civiles qui ne sont pas du tout représentées dans le *Conciones* ³.

¹ CHARPENTIER, *La littérat. franç. au XIX^e s.*, p. 346.

² O. PINARD, *Le Barreau au XIX^e s.*, I, p. 316.

³ Rappelons au moins deux causes célèbres : la défense du Maréchal Ney,

Les succès de Nogent-St-Laurens en cour d'assises ne furent pas moins retentissants. Là encore on n'avait que l'embarras du choix, qu'il assiste soit le colonel Laborde dans le procès du prince Napoléon après Boulogne, en compagnie de Berryer, J. Favre, etc., soit plus tard le docteur Conneau, qui avait aidé à l'évasion du prince dont il partageait la captivité au fort de Ham. Veut-on une cause plus sensationnelle encore? Nogent défendit contre Chaix d'Est-Ange une institutrice anglaise, Célestine Doudet, accusée d'avoir fait périr par toutes sortes de mauvais traitements, coups, séquestration, privation de nourriture, etc., les petites filles du médecin anglais Mardsey; on pouvait trouver là, avec l'occasion de mettre en parallèle deux grands talents, des plaidoiries particulièrement émouvantes.

Chaix d'Est-Ange, entre autres causes célèbres, plaida contre V. Hugo à propos du *Roi s'amuse*, dont la représentation avait été interdite; il siégea dans l'affaire Orsini, en 1858, comme procureur général en face de J. Favre dont le plaidoyer est cité; mieux encore : il fut en 1832 le représentant de la partie civile dans l'affaire Benoit, accusé d'assassinat sur sa mère. L'accusé avait jusque là nié opiniâtrément. La chaleur, l'émotion, la conviction que Chaix d'Est-Ange mit dans le récit de la scène du crime arrachèrent en pleine séance au misérable l'aveu de sa culpabilité. Nos élèves auraient trouvé là un modèle admirable de narration oratoire. Et par quoi Chaix d'Est-Ange est-il représenté dans le *Conciones*? Par quelques pages fort risquées sur le duel!

Ainsi encore aurions-nous désiré voir citer Laurier, soutenant les intérêts de la famille Victor Noir assassiné par Pierre Bonaparte en mars 1870, ou des chefs arabes insurgés contre la France en 1871; Adolphe Crémieux " une des plus brillantes illustrations du barreau français " obtenant la condamnation des assassins du Maréchal Brune ou faisant acquitter un grand rabbin accusé d'avoir égorgé un moine chrétien pour les cérémonies de son culte; Berville, " un des

avec Berryer, et celle de Béranger en 1828, pour laquelle il prononça un discours célèbre dont Van Bommel cite le spirituel exorde dans son *Cours de littérat. gén.*, p. 284.

avocats les plus aimables de la Restauration ¹, qui défendit P.-L. Courier, dont le *Simple Discours* était poursuivi, puis Béranger et son imprimeur Baudoin (1822), ou encore porta la parole, comme ministre public, dans le procès Lamennais et Lacordaire contre le journal *L'Avenir* (1831).

Mais il faut se borner; la liste de ces compléments et de ces ajoutes menace de s'allonger interminablement et nous craignons qu'elle n'ait paru fastidieuse. On en conservera sans doute l'impression qu'il eût été fort aisé de puiser dans les œuvres que nous venons de citer toute une série d'extraits aussi variés qu'intéressants, pour ce qui concerne l'éloquence judiciaire.

Les pages consacrées à l'éloquence religieuse ne sont pas bien nombreuses : Ath. Coquerel, le père de Ravignan, Lacordaire, Dupanloup et Lavigerie en font tous les frais. Rien entre autres de l'abbé de Frayssinous ni de Mgr. Freppel.

Il s'était cependant passé au commencement de ce siècle un fait qui eût dû attirer l'attention de M. Reinach. Une évolution remarquable s'y accomplit dans l'éloquence sacrée où l'on inaugure un genre nouveau : la *Conférence*. " La conférence diffère du sermon par ses formes moins solennelles, et son caractère particulièrement apologétique; l'orateur cherche moins à édifier qu'à instruire; il se fait l'interprète des besoins et des aspirations de son siècle et se croit même permis de porter dans la chaire chrétienne des sujets qui y sont complètement étrangers, tels que les questions d'économie sociale, etc. ². " Dans son fameux discours sur *l'Indifférence en matière de religion*, l'abbé de Frayssinous ³, qui fut l'initiateur de ce nouveau genre, débutait par ces mots caractéristiques : " Je ne vous dis pas, en commençant, croyez avant d'examiner, mais examinez pour croire. " A part quelques interruptions forcées, de 1803 à 1809, de 1815 à 1822, il continua dans ses conférences de St Sulpice l'œuvre de christianisation que Chateaubriand avait entreprise en littérature. " Ces

¹ O. PINARD, *Le Barreau au XIX^e s.*, II, p. 71.

² BONNEFON, *Les Ecrivains modernes de la France*, p. 360.

³ Plus tard évêque d'Hermopolis, Grand maître de l'Université et Membre de l'Académie Française.

conférences devinrent un événement; un auditoire chaque jour plus nombreux les suivait avec un intérêt passionné ¹; „ elles attirèrent, ajoute Maury ², „ un concours immense „ dans l'église St Sulpice. Ces titres variés méritaient à Fraysinoux mieux que l'oubli, indépendamment du détail d'histoire littéraire qu'il eût servi à remémorer.

Nous en dirons autant de Mgr. Freppel, successivement prédicateur en renom, professeur d'éloquence sacrée à la Sorbonne, évêque d'Angers, membre de la Chambre des Députés, dont M. Reinach a entendu, voire même applaudi, quelque harangue patriotique au Palais-Bourbon, sur les expéditions du Tonkin et de Madagascar, ou sur la question d'Egypte. Son Oraison funèbre de l'amiral Courbet, je passe sous silence son Panégyrique de Jeanne d'Arc et l'Oraison funèbre du général de Sonis, aurait dû être rappelée.

Citons encore le père Félix, qui pendant 18 ans conférencia à Notre-Dame sur le Progrès par le Christianisme, avec grand éclat et succès, le jésuite Mac-Carthy et Adolphe Monod, „ le plus grand prédicateur de la chaire protestante depuis Saurin ³. „

Lacordaire, dont nous ne trouvons ici qu'une citation du sermon *Sur la Foi*, nous paraît insuffisamment représenté dans le *Conciones*; nous aurions ajouté quelques pages de son Oraison funèbre du général Drouot. De même pour Dupanloup : nous regrettons que l'auteur n'ait pas songé à nous donner un fragment du discours prononcé par l'évêque d'Orléans sur la tombe de Berryer, et un extrait d'un des Panégyriques de Jeanne d'Arc (1855 et 1869). Il nous étonne quelque peu d'avoir à rappeler à un député français ces souvenirs patriotiques; l'auteur aurait dû saisir l'occasion qui lui était offerte de raviver, auprès de la jeunesse, le culte des gloires les plus pures de son pays et en particulier celui de Jeanne d'Arc.

Du cardinal Lavigerie, M. Reinach cite un toast à la marine française. Pour intéressant que soit ce morceau, son choix est peut-être inopportun, il est dans tous les cas insuffisant.

¹ NETTEMENT, *Hist. de la litt. franç. sous la Restauration*, I, p. 163.

² MAURY, *L'Éloq. de la chaire*, p. 330.

³ BONNEFON, *Les Écriv. mod. de la France*, p. 456.

M^{gr}. Lavigerie a été l'initiateur et l'âme du mouvement anti-esclavagiste. Nouveau Pierre l'Ermite, il a prêché partout la guerre sainte contre les marchands d'esclaves et il a prononcé dans toute l'Europe des discours admirables par l'élévation des idées, la vérité poignante des détails, la généreuse inspiration du cœur. Ainsi *L'esclavage et le Haut Congo* (Bruxelles), *Les horreurs de la traite des noirs* (Londres), *La croisade anti-esclavagiste* (Paris). Un extrait de ces sermons aurait mieux mis en relief l'œuvre et le talent personnels de l'orateur.

Bien pauvre et bien incomplète est la part faite par M. Reinach à l'éloquence académique et universitaire. Huit extraits la composent : un fragment du discours de L. de Fontanes à la séance de réouverture de l'Académie Française en 1816, deux discours intéressants de distribution de prix, de Jouffroy et Renan, quelques pages de Villemain et Guizot, l'éloge de Lakanal par Mignet, l'éloge de Fermat par Dumont et enfin le discours de Littré, dont nous parlons plus haut, sur la devise républicaine.

Signalons d'abord quelques oublis, dont le premier tout au moins nous semble difficile à expliquer. V. Cousin, professeur à l'École Normale, directeur de cette école, Ministre de l'Instruction Publique, membre de l'Académie, n'est pas cité à côté de Guizot et Villemain. On n'ignore pas cependant que Cousin avec ces deux derniers forma " une sorte de triumvirat intellectuel qui par la parole et par la plume régna sur les idées pendant la Restauration ¹ „. Qu'on nous permette de placer ici le portrait de Cousin, tracé par son élève J. Simon ² : " Représentez-vous un jeune homme de 23 ans, maigre, avec une tête expressive et des yeux flamboyants, l'air d'un mourant, dans les premières minutes, s'enflammant peu à peu, faisant assister l'auditoire au travail de sa pensée, cherchant ses mots, en trouvant d'admirables, assez clair pour qu'on sût à peu près ce qu'on applaudissait, assez nuageux pour donner carrière aux imaginations, doué d'un bel organe, comédien jusqu'au bout des ongles, penseur assurément, encore plus artiste, prédicateur plutôt que professeur, avec des airs de

¹ NETTEMENT, *Hist. de la litt. franç. sous la Rest.*, II p. 379.

² J. SIMON, *Victor Cousin*, p. 7.

tribun et d'apôtre tout ensemble. Il eut des enthousiastes dès le 1^{er} jour et même des fanatiques. „ Est-ce que ce tempérament exceptionnel d'orateur, cette influence qu'il exerça sur la jeunesse de son époque, est-ce que son titre seul d'initiateur de l'éclectisme en France n'eût pas dû sauver ici son œuvre de l'oubli?

Pourquoi ne pas accorder aussi un souvenir, ne fût-ce qu'au point de vue littéraire, à Andrieux et à Ampère, qui défendirent successivement dans la même chaire les idées classiques et romantiques; à Michelet et à Quinet dont les Conférences à l'École Normale, puis au Collège de France furent si mouvementées de 1842 à 1851; à St-Marc Girardin, qui dans son cours de la Sorbonne se montra causeur spirituel, sans prétention et familier autant que moraliste aimable. Quelques pages de ces auteurs auraient heureusement remplacé le discours de Littré ainsi que l'éloge de Fermat — un mathématicien assez obscur — fait par Ch.-A. Dumont dont la notoriété n'est pas non plus assez éclatante. Villemain, à côté du passage très beau d'ailleurs sur le caractère de l'historien, nous aurait fourni quelques pages vibrantes sur l'éloquence de la tribune ¹ ou sur l'éloquence de la chaire ².

Nous regrettons aussi que le discours de réception à l'Académie de Guizot ne fasse pas l'éloge d'un écrivain plus connu que de Tracy. Nous aurions voulu reconstituer ici la physionomie exacte et vivante d'une de ces cérémonies académiques si courues, par l'insertion du discours d'un récipiendaire suivi de la réponse du directeur en fonctions. Les élèves y auraient appris comment sous la coupole de l'Institut les Immortels savent en ces occasions s'apprécier avec autant de justice et parfois de sévérité que de courtoisie, tempérant l'éloge par la malice des restrictions, ou prolongeant la louange en trait épigrammatique. Quel régal par exemple, car nous n'aurions pas craint ici de citer des vivants, quel régal d'entendre V. Hugo jugé par Leconte de Lisle, jugé à son tour par Alexandre Dumas fils!

Nous y aurions ajouté l'une ou l'autre de ces allocutions

¹ Tableau du XVIII^e siècle, 3^e partie, leçons X à XIX.

² Tableau de l'éloquence chrétienne au IV^e siècle.

prononcées chaque année à la distribution des *Prix de Vertu*. On ne saurait trop, à notre époque de scepticisme gouailleux, mettre sous les yeux des jeunes gens ces exemples de vertu aussi simple que sublime, " ce palmarès du dévouement, de la probité et de l'amour chaste „, d'autant que la leçon littéraire se doublerait là d'une excellente leçon morale. Il en est qui eurent un grand retentissement; ainsi ceux de Scribe en 1844, de St^e-Beuve en 1865, de Prévost-Paradol en 1869; ainsi encore, plus proches de nous, ceux d'Alex. Dumas fils et de Fr. Coppée.

Telles sont les réflexions que nous a suggérées le choix des morceaux dans l'ouvrage de M. Reinach. Il nous reste à formuler quelques critiques rapides sur l'économie générale du livre.

La 1^{re} a trait à la façon dont les discours ont été découpés; trop rarement des discours entiers ont été reproduits. Certes il y a ici des nécessités matérielles avec lesquelles on doit compter. Mais s'il n'était pas toujours possible de trouver des œuvres assez courtes, répondant à toutes les conditions exigées, il aurait fallu emprunter à des ouvrages de plus longue haleine le développement *intégral* d'une idée, d'un argument, la narration *entière* d'un fait, en un mot citer des extraits formant un tout complet et indivisible, et non des fragments découpés de ci de là et rattachés péniblement entre eux par des résumés ou des explications manquant souvent de clarté. Tels extraits, exorde ou péroraison, paraissent ainsi singulièrement étriqués, comme dans le plaidoyer de Lachaud pour le docteur Lapommerais, où le sujet même de la plaidoirie, c'est-à-dire l'empoisonnement, n'est pas même effleuré. La narration du fait ou la discussion de quelque argument eût été autrement vivante que ces lieux communs du début et de la fin.

Nous avons aussi remarqué que parfois l'auteur, sans aucune raison apparente ni indiquée, laisse de côté certains fragments des discours qu'il cite, alors qu'il n'y aurait aucun inconvénient, alors plutôt qu'il y aurait avantage à les donner dans leur intégrité. Ainsi pour le discours de Mirabeau *Sur la Contribution du quart*, au lieu de reproduire ou tout au moins d'analyser la discussion dans laquelle l'orateur a pris quatre

fois la parole, il supprime, sans motif, les deux premières phrases du dernier discours, importantes d'ailleurs pour situer le morceau : " Messieurs, au milieu de tant de débats tumultueux, ne pourrai-je donc pas vous ramener à la délibération du jour par un petit nombre de questions bien simples? Daignez, Messieurs, daignez me répondre. „

Il en est de même pour *L'appel au Patriotisme* de Vergniaud dont l'exorde et la péroraison sont écourtés; pour Napoléon dont les trois discours, insuffisants d'ailleurs pour caractériser le talent oratoire de l'Empereur, ne sont pas reproduits complètement. Ainsi encore pour le discours de Chateaubriand *Contre l'établissement de la Monarchie de Juillet* dont plus de trois pages sont supprimées au début et pour le discours *Sur les Sciences* d'Arago dont la première moitié n'a pas trouvé grâce devant l'auteur, sans que celui-ci ait jugé nécessaire de nous donner les raisons de ces étranges mutilations ¹.

Ailleurs il retranche, à dessein sans doute, certains passages qui nous permettraient de suivre les méandres, les zigzags de la discussion, de prendre sur le vif l'éloquence parlementaire avec ses interruptions, ses ripostes, ses vivacités, ses violences même; il en est ainsi entre autres pour le discours du Général Foy et pour la défense de Manuel ². Contrairement à l'opinion de M. Reinach, afin de conserver autant que possible à cette éloquence la vie et l'action qui l'abandonnent si rapidement, non seulement nous n'aurions pas coupé ces passages, mais nous n'aurions pas négligé d'indiquer çà et là les signes d'approbation ou d'improbation manifestés; nous aurions même pris soin, après chaque débat, d'en faire connaître le résultat, contentant de la sorte la curiosité toujours en éveil des lecteurs ³.

Un défaut peut-être plus grave encore dans un ouvrage destiné aux élèves, c'est d'abord que les notices biographiques, sauf celles de certains hommes politiques, sont beaucoup trop

¹ Cf. ROYER-COLLARD, p. 103. La conclusion manque. — MANUEL, pp. 123, 127, 130 : des passages importants sont supprimés, etc., etc.

² REINACH, p. 121 et p. 132.

³ Ces résultats ne sont pas indiqués pp. 31, 117, 148, 193, 203, 236, 268, etc.

courtes ¹. Quelques secs détails se rapportant surtout à la carrière politique du personnage; de l'orateur, pas un mot, pas une appréciation littéraire ni morale, et qu'il s'agisse de Robespierre, Danton, St-Just, ou de Vergniaud, Berryer et Thiers, M. Reinach ne sort pas de son impassibilité. Il y a cependant là, nous semble-t-il, des différences littéraires et morales à indiquer et il n'est peut-être pas sans danger de laisser le jeune homme au hasard de ses appréciations personnelles. Ces jugements seraient sans doute aussi intéressants et plus utiles que des détails de ce genre : " Ses discours ont été réunis en un volume (L. Blanc); ses discours ont été publiés en 1840 en un volume (Michel de Bourges); on a de St-Just un poème épique en 20 chants intitulé *Organt*, " dont nous ne voyons pas bien la nécessité.

Ensuite les notes sont trop peu nombreuses, nous parlons des notes historiques et biographiques nécessaires à l'intelligence du texte, ou indispensables pour replacer le discours dans les circonstances où il a été prononcé, pour éclaircir un fait, un nom peu connus. Prenons quelques exemples caractéristiques : Un discours de Danton sur *Le tribunal révolutionnaire* débute par cette phrase que n'accompagne aucune explication : " Je somme tous les bons citoyens de ne pas quitter leur poste. " Cet exorde n'est pas sans causer quelque surprise. Ouvrons Chabrier ² et nous trouverons au même discours les détails suivants : " la nuit approchait, l'Assemblée était fatiguée et allait se retirer pour prendre un peu de repos lorsque Danton s'écrie : " Je somme tous les bons citoyens de ne pas quitter leur poste. " Tous les membres se remettent en place; un calme profond règne dans l'Assemblée. " Cette note n'est-elle pas un commentaire vivant du texte? Les discours de Ledru-Rollin (2 novembre 1847) et Lamartine (18 juillet 1847), pour être bien compris, devraient être rattachés à la campagne des Banquets qui provoqua la révolution de 48; l'entête du discours de Fontanes : Séance d'*ouverture* de l'Académie Française est inexact et incomplet. Il aurait fallu écrire *réouverture*, et ajouter en note que, supprimée sous la Convention et remplacée par l'Institut, que conserva en partie

¹ Cf. MAUGUIN, p. 358. — LACHAUD, p. 364.

² CHABRIER, *Les orat. pol.*, p. 331.

Napoléon, l'Académie ne fut rétablie qu'avec la seconde Restauration. Le 21 mars 1816 parut l'ordonnance qui en réglementait la nouvelle organisation. La séance d'installation des quatre Académies, où Fontanes prononça ce discours, eut lieu le 24 avril sous la présidence du Duc de Richelieu, Directeur de l'Académie. Cette circonstance explique encore cette phrase du discours dont nous nous occupons : " en voyant à la tête de cette compagnie littéraire un digne descendant du grand ministre qui la fonda, „ détail que M. Reinach n'a pas songé un instant à élucider. Des noms propres comme Ronsin et Vincent (p. 66), les assassins de Basseville (89), de Larcy et Martel (189) M^{me} de Pauw (364); des expressions comme *le nom de Venise* (p. 293) et ce *livre rouge* (119) etc., mériteraient aussi des éclaircissements.

On le voit, les défauts que nous avons relevés dans l'ouvrage de M. Reinach sont assez nombreux, et il nous serait impossible, dans son état actuel, de le recevoir autrement qu'à *correction*. Pour mériter son titre de *Conciones* et rendre de réels services aux élèves, il devrait subir des transformations importantes. Nous demanderions pour cela 1) un volume supplémentaire, présentant le tableau de l'éloquence française avant 1789; 2) une part plus grande accordée aux extraits de l'éloquence du barreau, de la chaire et de l'académie, en restreignant un peu, s'il le faut, les emprunts faits à l'éloquence politique; 3) un choix plus judicieux, dans certains cas, des orateurs et des discours cités, en même temps que des extraits découpés d'une façon plus rationnelle ou plus adroite; 4) une préface, des biographies et des notes plus complètes ou conçues dans un esprit plus pédagogique.

Il est vrai que nous préférons sans doute continuer à nous servir de la bonne Chrestomathie (4^e partie, Éloquence) de notre compatriote M. Degive. Certes elle est loin encore d'être complète et l'on pourrait y relever mainte imperfection; mais comme disposition générale, comme choix de discours, comme variété et intérêt des extraits, intelligence pratique des besoins de l'enseignement, comme ouvrage pédagogique en un mot, nous la croyons supérieure sans conteste au *Conciones* de M. Reinach.

OSCAR PECQUEUR.

Cours supérieur de Grammaire française, par MM. A. BRACHET et J. DUSSOUCHET (Paris, Hachette).

Ah! le beau livre, le livre rare, le livre édifiant et bienfaisant qu'une grammaire française — quand elle est bonne!

Il y a certes des lectures plus attachantes que celle d'une grammaire française; mais il n'y en a pas de plus substantielle; j'ajoute qu'on y prend un plaisir véritable et qu'on y trouve, à certains jours, une sorte de raffraichissement. Lorsqu'on s'est nourri pendant des mois de prose naturaliste et de poésie ultra-décadente, qu'on s'est abreuvé, entre temps, du français des journaux et de celui des assemblées délibérantes, qui sont deux dialectes bien particuliers, on revient à la syntaxe avec une surprise qui n'est pas sans charme. La grammaire " qui sait régenter jusqu'aux rois ", n'est pas toujours respectée dans les Parlements; l'éloquence parlementaire abonde en tropes hardis et en néologismes imprévus; la prose administrative et même la ministérielle se permettent aussi d'étranges libertés.

" Les langues, écrivait Lammenais, ont, comme la société, leurs maladies, et quelquefois mortelles. Lorsqu'elles se corrompent, nul signe plus certain de la corruption intellectuelle et de celle des âmes, bientôt suivie de l'affaiblissement et enfin de la ruine entière de l'Etat miné dans ses bases. " Et il ajoutait : " On ne sait presque plus le français, on ne l'écrit plus, on ne le parle plus. Si la décadence continue, cette belle langue deviendra une espèce de jargon à peine intelligible. Les journaux et la tribune ont surtout contribué à la corrompre, ainsi que certaines coteries de petits auteurs en prose et en vers qui, avec une plénitude sans exemple de confiance en eux-mêmes et d'orgueil, sont venus secouer leurs sottises et leurs ignorances sur ce magnifique idiôme, comme des gueux secoueraient leurs sales haillons sur le tapis d'un splendide salon. "

Le livre nouveau de MM. Brachet et Dussouchet rappellera les règles du bon langage à ceux qui les savent et les enseignera fort clairement à ceux qui les ignorent. La clarté dans la précision, voilà, en effet, le premier mérite de leur grammaire et ce n'est point déjà une qualité si commune. Aussi

n'est-elle pas seulement destinée aux élèves, elle s'adresse à tous ceux que peut intéresser une étude sérieuse et méthodique de la langue française; elle achève et couronne ainsi le *Cours complet de Grammaire française* publié antérieurement par les mêmes auteurs à la même librairie. Tandis que les cours purement didactiques et scolaires des deux premiers degrés avaient pour objet d'initier les enfants à la connaissance élémentaire de la langue et de leur expliquer sommairement les règles du langage écrit que l'usage et le parler n'apprennent point, ce cours supérieur, d'une portée plus haute et plus étendue, considère la langue dans son ensemble, en expliquant les lois qui ont régi le passage du latin au français et en raisonnant les diverses évolutions de notre syntaxe. C'est donc un livre très scientifique. Mais, rassurez-vous, ce n'est pas un livre trop savant. Nous avons été envahis, en ces dernières années, par des grammaires nouvelles à l'allemande, qui ne faisaient pas oublier, mais regretter les anciennes. C'était des puits de science, je le veux bien, mais on s'y noyait. Il ne suffit pas de posséder la grammaire, toute la grammaire, pour être un bon grammairien; il faut peut-être l'avoir enseignée, et enseignée tout d'abord à des enfants, pour l'apprendre ensuite, comme il convient, aux grandes personnes. La science de MM. Brachet et Dussouchet est une science sans prétention; le fond en est, je crois, des plus solides; la forme aimable et engageante; il n'y a rien là de rébarbatif ni d'épineux; rien qui sente l'érudition pédante et gourmée de ces attrape-nigauds qu'on prend, sur leur foi, pour de grands clercs parce qu'ils se donnent la peine de fouiller dans la grammaire préhistorique et qu'ils vous renvoient au sanscrit à tout bout de champ. Même en grammaire, la vulgarisation aisée n'est pas méprisante, et la simplicité, qui n'exclut jamais la profondeur, est la bonne grâce des érudits.

La grammaire dont nous parlons a quatre parties : Introduction, Phonétique, Lexicologie et Syntaxe. L'introduction elle-même comprend trois chapitres : 1° une histoire rapide de la langue française, avec un aperçu des principaux dialectes; 2° une étude sur les doublets, empruntée, d'ailleurs, au livre connu de M. Brachet sur ce sujet intéressant; 3° une histoire de l'orthographe française, si difficile pour les étrangers, avec

le sommaire des changements qu'elle a subis et le programme, un peu timide à notre avis, de ceux qu'elle devrait subir. Comme cette question de l'orthographe est encore aujourd'hui à la mode et partage les grammairiens, c'est sur elle que nous voudrions insister plus spécialement.

„ L'orthographe française, écrivent sévèrement les deux auteurs, a une réputation redoutable et méritée. Il y a peu de gloire à la connaître et beaucoup de honte à l'ignorer; la moindre faute discrédite son auteur et ne pas savoir l'orthographe est à la fois une ignorance et un ridicule. „

J'avoue que *la Grammaire* de Labiche a gagné de bonne heure mon indulgence aux braves gens qui ne sont pas des grammairiens irréprochables. Bien que le temps ne soit plus où le maréchal de Saxe pouvait écrire : „ *Ils veule me faire de la Cadémie, cela miret come une bage à un chas* „, je suis persuadé que l'Académie française ferait volontiers un immortel du général heureux qui sabrerait l'orthographe entre deux victoires. Et puis cette orthographe que nous respectons, nous autres, tant bien que mal, est si capricieuse! Je serais assez partisan de l'abbé de Dangeau (1694), qui demandait qu'elle se conformât autant que possible à la prononciation. Après Dangeau, l'abbé Girard, l'abbé de Saint-Pierre — le bon rêveur —, Dumarsais et de Wailly ont relevé les bizarreries les plus singulières de notre orthographe et proposé successivement d'utiles réformes. C'est de Wailly qui citait comme exemple, à l'appui de sa thèse, la phrase connue : „ *Tranquille avec sa béquille, il entra dans la ville avec sa fille qui perça une anguille avec son aiguille.* „

Marle (1827) a été l'ancêtre, oublié aujourd'hui, des modernes défenseurs de l'orthographe phonétique, qui sont revenus à la charge il y a quelque temps. Il voulait, comme eux — et avant eux — supprimer les lettres qui ne se prononcent pas et il simplifiait l'écriture; il écrivait, par exemple, *sugse* pour *succès*, *qolonel* pour *colonel*, *quourié fransé* pour *courrier français* ... etc., et il déposait 300 francs chez son notaire, M. Bertinot, qu'il offrait à celui qui écrirait sans faute sous sa dictée vingt lignes de mots usuels. Maintenant encore, si les jurys se montraient impitoyables pour les délits d'orthographe, il n'y aurait plus d'élus dans les examens. Et cependant MM. Brachet

et Dussouchet ont raison de s'opposer à l'orthographe phonétique, qui conserve, d'ailleurs, tous ses partisans, les uns convaincus, les autres, hélas! involontaires. " Si l'orthographe, disent-ils très judicieusement, doit être absolument phonétique, si l'on doit écrire comme on prononce, comment le Picard et le Gascon, la Provençal et le Normand pourront-ils avoir une orthographe commune? Comment distinguera-t-on *saint, sain, sein, cinq, ceint*, qui représentent le même son et qui devront avoir les mêmes lettres? Une foule de mots qu'on ne distingue déjà plus par la prononciation seront confondus par l'écriture. Notre langue perdra sa marque originelle et ses titres de noblesse, et, dans cet amas de mots d'un aspect et d'un sens douteux, le français deviendra illisible même pour ceux qui le parlent ... »

On ne saurait mieux dire et voilà l'orthographe phonétique bien condamnée. Mais n'y aurait-il pas de réformes à introduire et de progrès à faire ou à désirer en dehors de ceux que l'Académie a récemment adoptés? Les deux grammairiens que nous citons ici voudraient qu'on se mit à l'œuvre. Il est vrai que la plus récente édition du Dictionnaire de l'Académie a déjà opéré ou plutôt consacré quelques changements. Mais il en est des révolutions grammaticales comme de toutes les révolutions : le temps les amène, la masse y travaille confusément, les uns se louent et les autres se repentent de les avoir faites; le grand nombre se résigne.... quand elles ont réussi, et le monde continue de marcher avec quelques fautes d'orthographe ou quelques solécismes de conduite de plus ou de moins. *Consuetudo loquendi est in motu*, disait Varron, le grand grammairien. On a fait bien des grammaires françaises avant MM. Brachet et Dussouchet; on en fera encore après eux, en se servant de la leur pour la remplacer; ils seront venus à leur jour et ils auront leur place dans ce mouvement perpétuel des grammaires. Nous ne parlons plus comme Vaugelas, mais les Vaugelas seront toujours les bien reçus, tant qu'on tiendra à parler français, que les participes, au moins, s'accorderont et que la syntaxe sera obéie, jusqu'à nouvel ordre.

Louvain, 22 avril 1895.

H. LEJEUNE.

Recueil de Documents relatifs à la convocation des États généraux de 1789, par ARMAND BRETTE. Tome I, Paris, 1894, gr. in-8°, CLIX-534 pages. Imprimerie nationale et librairie Hachette.

L'importante publication de M. Brette, l'auteur de ce "*Serment du Jeu de Paume*," dont nous rendions compte dans une précédente livraison de cette *Revue*, tire à priori tout son mérite de ce qu'elle procède de cet esprit, fait d'impartialité, de précision et de méthode critique, qui anime la science historique française contemporaine, dans l'étude de la période révolutionnaire, et à qui sont dus déjà tant de précieux travaux ¹.

On n'en est plus aujourd'hui en France à ces brillantes "Histoires de la Révolution Française," qui n'étaient au fond que des plaidoyers plus ou moins passionnés pour ou contre les idées et les hommes de 89, et avaient plutôt l'allure d'ouvrages de polémistes que d'œuvres de vrais historiens. On n'en est plus également à ces généralisations, à ces superbes tableaux d'ensemble, à la façon de Thiers, qui courent le risque de perdre en exactitude et en vérité ce qu'ils ont en étendue. Des essais comme ceux de Taine sont une rareté, et nous apercevons déjà aujourd'hui combien il est délicat d'entreprendre l'étude de pareille matière historique au nom d'une conception sociale ou philosophique, et en ne tenant compte que d'une face des choses. Il suffit de comparer les "*Origines*," de Taine à l' "*Europe et la Révolution Française*," de M. A. Sorel, pour apprécier combien ce dernier a mieux vu et mieux compris dans leur réalité et leur caractère les événements de la fin du siècle passé.

Aujourd'hui on se met à considérer d'une façon plus objec-

¹ A savoir les divers travaux de MM. Aulard, Charavay, Guillaume, Brette, Champion, Funck, etc.; les petits livres remarquables de M. Chuquet sur les guerres et les généraux de la Révolution; un grand nombre de monographies parues dans la revue la *Révolution Française*; les publications de la *Société de l'Histoire de la Révolution Française*. Il faut aussi citer, comme caractérisant cette tendance nouvelle, les leçons du "cours fermé," dirigées à la Sorbonne par M. Aulard.

tive la révolution française, et on l'étudie, comme le font les médiévistes pour le moyen âge, les textes à la main, armé des règles de la critique, opérant avec méthode et précision, ne laissant de côté aucun détail, ne négligeant rien de ce qui peut éclairer la route, et faire atteindre le but avec sûreté ¹.

C'est de cette façon que procède exactement M. Brette, et c'est ce qui donnera, nous n'en doutons pas, une véritable autorité à son récent ouvrage.

Chose assez curieuse à constater, les historiens, comme attirés par les débats à la Constituante et les conséquences qui s'ensuivirent, avaient jusqu'ici passé très légèrement sur les faits relatifs à la convocation même de l'assemblée, sur tout ce qui en somme (convocation et cahiers) l'avait fait naître ². C'est cette lacune que le *Recueil* ici mentionné tend à combler, en ce qui concerne les actes de la convocation, véritable *préface à la publication intégrale et méthodique des cahiers et procès-verbaux électoraux*, comme l'éditeur le montre en plus d'un endroit.

L'œuvre est considérable, bien qu'il n'y paraisse pas à première vue, et elle a nécessité de la part de son auteur autant de travail patient et ingrat que d'intelligence et de tact.

De quoi s'agit-il, à considérer les choses de haut? De connaître exactement les contrats passés pendant les élections entre la nation et ses mandataires, et les mandats dont les élus furent chargés; de savoir quels furent ces élus et leur nombre; de définir les conditions dans lesquelles ces actes, contrats et mandats, furent passés; de fixer les limites territoriales formées pour la convocation, en un mot d'apprécier „ le cadre dans lequel s'est agitée, pendant plusieurs semaines, „ cette masse de citoyens, d'électeurs, de députés d'où sortit „ l'assemblée suprême „ (Introduction, t. IV).

La tâche est nouvelle et grande, on le voit, et elle acquiert

¹ " Trop longtemps on a écrit l'histoire de la Révolution avec un défaut absolu de précision, et on s'est contenté d'à peu près. „ GUIFFREY, *Révolution Française*, n° du 15 janvier 1889, page 16.

² Il faut excepter cependant A. CHÉREST, *Étude de l'ancien régime*, qui, au tome II, s'occupe longuement de la convocation et des cahiers.

une importance historique générale, parce qu'elle va nous aider à reconstituer le tableau de l'ancien régime, à la veille de la Révolution.

Comment l'auteur compte-il s'y prendre pour mener à bien cette entreprise? Il étudiera successivement les *actes* émanés de l'autorité royale — et subsidiairement des parlements et de l'Assemblée Nationale — se rattachant d'une façon quelconque à la convocation, depuis les règlements et arrêts de la portée la plus générale jusqu'à ceux n'intéressant que des particuliers; les *agents* du pouvoir central, dont la fonction est d'intervenir directement ou indirectement dans la marche de la convocation (ministres, gouverneurs, baillis, intendants, etc.); les *élus* de la nation; les *documents* (autres que les cahiers et procès-verbaux) se rapportant aux diverses formalités de l'élection: correspondances de ministres, lettres, mémoires, etc.; enfin les ressorts des *circonscriptions électorales* en 1789: bailliages, sénéchaussées, ou justices assimilées.

Ce plan est heureusement conçu, et la façon dont il a déjà été réalisé dans ses deux premières parties, composant le seul tome paru encore, donne l'assurance que les promesses faites par l'auteur seront largement tenues, et qu'on ne pourra plus bientôt dire, comme il le dit de ceux qui ont étudié jusqu'ici l'histoire de la révolution, qu'il manque " un outil de travail indispensable „ pour connaître la genèse des États Généraux.

Le premier volume du Recueil de M. Brette se borne à traiter les deux points désignés plus haut, à savoir ceux qui traitent des actes et des agents ayant rapport à la convocation des États. Il ne comporte pas moins de 534 pages: c'est dire la richesse qu'offre la matière qui y est contenue.

La première partie comprend, reproduites *in extenso*, ou analysées par l'auteur, deux cent quatorze pièces. La première en date est l'arrêt du Conseil du 5 juillet 1788, la dernière est la décision de l'Assemblée Nationale concernant la députation de l'île de France du 12 février 1790. La principale de ces pièces est sans contredit le célèbre Règlement général du 24 janvier 1789 (p. 64 à 101), qui ouvre réellement et officiellement la " période électorale „ et forme la base de tous les règlements ultérieurs. C'est ce qui se voit par la classification même des actes particuliers de convocation: actes concernant

les bailliages des dix-neuf généralités dites d'élection qui ont fait l'objet du règlement général du 24 janvier; ceux concernant les pays d'états ou autres, pour lesquels il ne fut point dérogé à la forme prescrite par ce règlement; ceux concernant les mêmes pays pour lesquels il y fut dérogé. L'auteur n'a pas négligé non plus les décisions intéressant les colonies et les pays n'ayant fait l'objet d'aucune prescription royale. Au début de cette partie sont enfin publiés les actes concernant l'ensemble de la convocation, sans spécification de provinces ou de pays.

La seconde partie est très développée, peut-être même avec excès, penseront ceux qui n'apprécient pas les menues particularités, les minces détails. Certes la matière aurait pu jusqu'à un certain point se trouver allégée. Mais on rencontre ici tous les renseignements désirables sur les principaux fonctionnaires royaux de cette époque si intéressante de l'histoire de France : titres, fonctions, carrière administrative, biographie avec dates nombreuses, ressorts où s'exercent leurs pouvoirs respectifs, etc. C'est ainsi, qu'à titre d'agents de la royauté, ayant eu à jouer un rôle, essentiel ou secondaire, dans la convocation et les opérations électorales, nous passons en revue successivement dans cette seconde partie (p. 347 à 525) les ministres et secrétaires d'état (six), les commissaires dits *de la convocation* (cinq), les gouverneurs généraux militaires des provinces (quarante), les prévôts généraux de la maréchaussée de France (trente-quatre), les commandants en chef et en second dans les provinces (dix-sept), les intendants (trente-deux), enfin les archevêques et évêques (distribués par province), ayant en 1789 juridiction sur le territoire de la France (cent cinquante-trois)¹.

Des notices préliminaires précèdent la liste de chacun de ces groupes de personnages; elles résument parfaitement les diverses questions se rattachant à chaque fonction (origine,

¹ Entre autre pour l'archevêché de Cambrai, l'évêque de Tournai et pour l'archevêché de Malines, les évêques de Bruges, Ypres et Liège (v. p. 494 et 500). Mais c'est par erreur que M. Brette fait de l'évêque de Liège C. de Hoensbroeck (et non Van Hoensbroeck) un suffragant de Malines. Il l'était de Cologne.

caractères, variations, etc.), et leur ensemble, fort précieux, constitue à sa façon une véritable étude des institutions et de l'administration de l'ancien régime, que chacun lira certes avec profit.

Telle est, en résumé — car nous ne pouvons, étant donnés le cadre et le caractère de cette *Revue*, entrer dans le détail — la matière offerte au travailleur dans ce premier volume ¹. Elle est riche, abondante, en même temps que présentée avec méthode et clarté. Rien n'y manque de ce qui doit lui faire rendre tout son effet utile : garantie d'authenticité, intégrale reproduction ou analyse intelligemment conçue, indication des sources manuscrites ou imprimées, commentaires, éclaircissements, notes, bibliographie, en un mot tout cet appareil scientifique qui paraît encombrant, mais qui forme la véritable richesse des éditions de textes d'aujourd'hui, quels qu'en soient l'objet et l'époque.

Mais notre compte rendu ne ferait pas, pensons-nous, apprécier entièrement la valeur historique du recueil édité par M. Brette, si nous ne disions, avant de terminer, quelques mots des conclusions qui se dégagent des documents mêmes, et dont l'auteur a très clairement fait sentir l'importance dans son introduction.

Il ne nous suffit pas en effet de savoir quels furent les règlements, et les agents qui durent les appliquer. Il importe également de connaître la manière dont ces règlements se virent appliqués et dont ces agents les comprirent et les exécutèrent.

A cet égard les résultats auxquels M. Brette arrive sont des plus instructifs, des plus curieux par les révélations qu'ils nous livrent. Nous voyons ainsi, grâce à lui, que ce gouvernement, qui venait de publier le règlement du 24 janvier, n'en connaissait lui-même exactement ni la portée, ni les principes sur lesquels il était basé, ni enfin le nombre et les limites des ressorts judiciaires appelés à la convocation (p. 9).

Il en méconnaissait la *portée* quand il se montrait, un jour, trop rigoriste sur leur application et, le lendemain, accordait toute espèce de latitude, lorsqu'agissait quelque puissante

¹ Pour le détail et les critiques de détails, voir *Revue Critique*, n° du 11 février 1895.

influence (preuves, p. 10 à 14). Il manquait de bases certaines d'application, puisqu'il voulait concilier, contre toute logique, telles décisions et prescriptions du Règlement du 24 janvier avec l'article 2 du *Résultat du Conseil* du 27 décembre 1788, qui portait que le nombre des députés serait formé " en raison composé de la population et des contributions de chaque bailliage „ et qu'au surplus il était évident que le pouvoir royal ne connaissait exactement ni la population du royaume ni les contributions de chaque bailliage (preuves, p. 14 à 19). Le gouvernement, enfin, ne connaissait pas mieux le nombre ni les *ressorts* des baillages royaux ou des justices assimilées. Notre auteur en cite des exemples absolument caractéristiques. Qu'il nous suffise, quant à nous, de dire que le Règlement du 24 janvier reconnaissait lui-même, en la consacrant officiellement en quelque sorte, cette étonnante ignorance : par un de ses articles il était dit que le bailli ou le sénéchal le plus voisin avait le droit de " convoquer les baillages ou „ sénéchaussées ou autres sièges ayant la connaissance de „ tous les cas royaux *qui auraient pu être omis dans le présent „ état!* „ (v. Introduction p. XXI, et p. 100). Une autre preuve est aussi concluante : une lettre royale de convocation était adressée à " M. le lieutenant général du *bailliage de Comminges à Comminges* „. Or dans le comté de ce nom, il n'y avait ni bailliage royal, ni lieutenant général, ni aucun ville s'appelant Comminges! Il ne régnait du reste pas plus de lumière ni d'ordre, paraît-il, dans les parlements et les justices royales (p. 23-24). C'était vraiment, comme dit M. Brette, une ignorance " incroyable „ et que l'on s'imagine malaisément de nos jours.

Notre étonnement continue quand on voit les agents immédiats du pouvoir ne point connaître, ou comprendre imparfaitement, les règlements qu'ils étaient chargés d'appliquer, et ne pas saisir toujours le véritable sens des instructions qu'ils recevaient; quand on voit aussi leurs correspondances officielles présenter le spectacle de maintes contradictions ou erreurs. Et il est à noter que ce reproche doit s'adresser aussi bien aux secrétaires d'État qu'aux simples et modestes juges provinciaux (v. chap. IV et V de l'Introduction).

Ce n'est pas tout encore, et il nous faudrait pouvoir parler,

plus que cela ne nous est permis ici, des conflits et des rivalités d'attributions qui surgirent, nombreux, pour l'application des règlements et la tenue des assemblées électorales, entre les grands baillis ou sénéchaux d'épée et les lieutenants généraux des bailliages, entre les avocats du roi et les procureurs du roi dans les bailliages; des atteintes portées au principe de la liberté des suffrages et des élections, soit par les privilégiés laïcs ou ecclésiastiques, soit par certains agents du pouvoir, méconnaissant ainsi leurs propres devoirs et les droits de la nation ¹.

Quelle conclusion donc se dégage finalement de cet ensemble de faits, de la masse de preuves que nous apporte l'éditeur du Recueil?

C'est qu'on aurait tort désormais de croire que le régime révolutionnaire a fait succéder à une ère d'administration régulière et solide un état d'*anarchie*, spontanée ou non. L'anarchie administrative existait déjà en fait avant 1789, elle ne fit que changer de caractère.

Paris, février 1895.

F. MAGNETTE.

¹ Il y aurait encore bien des choses à relever dans cette Introduction. Mais nous avons voulu nous borner à ce qui était d'un intérêt général.

VARIA.

Durant les années 1891-1893 l'administration générale des Musées prussiens a fait faire, sous la direction de M. Charles Humann, des fouilles importantes à Magnésie sur le Méandre. Ces fouilles ont donné lieu, surtout en matière d'épigraphie, à des résultats inattendus, exposés par M. R. Kekulé dans la séance de mars 1894 de la Société archéologique de Berlin (voir *Archaeologischer Anzeiger*, 1894, 76).

Parmi les inscriptions découvertes à Magnésie il en est une, d'une importance capitale, qui nous fait connaître, à la façon d'Hérodote, les migrations des Magnètes thessaliens avant leur arrivée dans la vallée du Méandre. Elle sera désormais le point de départ des études de tous ceux qui s'occuperont de *Μαγνητίας προϊας*.

Elle n'aurait dû être publiée qu'avec les autres inscriptions de Magnésie. Mais à l'occasion du 6 novembre 1894, c'est-à-dire du 80^e anniversaire d'Ernst Curtius, la Direction générale des Musées royaux de Prusse, grâce à l'intervention de M. le conseiller intime R. Kekulé, autorisa M. Otto Kern à publier la fameuse inscription d'une manière séparée et à y ajouter un commentaire critique et explicatif. C'est cette publication spéciale, destinée à être remise à M. Curtius le 6 novembre dernier, que nous avons sous les yeux et dont nous aurions voulu, dès à présent, communiquer les parties essentielles à nos lecteurs. Malheureusement le temps et l'espace dont nous disposons nous obligent à retarder cette communication jusqu'à la prochaine livraison de la *Revue*.

Ceux d'entre nos lecteurs qui n'auraient pas la patience d'attendre jusque là, pourront se procurer un tiré à part de la publication de M. Kern, à Berlin, chez Weidmann. Elle porte le titre suivant : *Die Gründungsgeschichte von Magnesia am Maiandros*. Eine neue Urkunde, erläutert von Otto Kern, in-4^o, 27 pages et une planche.

Bornons nous aujourd'hui à dire en quelques mots ce qu'il a fallu de temps, de peines, d'efforts et de talent pour mener à bonne fin une publication de ce genre.

La grande pierre qui contient cette inscription (hauteur m. 0,915, largeur m. 0,68 à 0,69) était à tel point couverte d'un épais dépôt calcaire que, dans le principe, M. Kern et tous ceux qui s'en occupèrent désespéraient d'en pouvoir tirer quelque profit. Les moyens habituellement employés pour désencrasser les documents de l'espèce ne produisirent aucun résultat, et si de loin en loin on découvrait une *lettre*, il ne pouvait être question de déchiffrer un seul *mot*.

Après de longues hésitations il fut décidé qu'à tout hasard la lourde pierre serait transportée à Berlin. C'est là que le statuaire Antonio Freres,

qui avait déjà rendu tant de services lors de la mise en état des antiquités de Pergame, fut chargé de s'occuper aussi de l'inscription de Magnésie.

Son ciseau intelligent, travaillant sans interruption pendant deux mois entiers, sous la surveillance constante de M. Otto Kern, opéra véritablement des merveilles. Toute la croûte calcaire fut enlevée, sans qu'aucun caractère de l'inscription fût endommagé, et l'on peut dire que celle-ci se lit maintenant avec la plus grande facilité.

Le texte étant à l'heure qu'il est presque complètement déchiffré, il s'agissait de l'interpréter. M. Kern reconnaît avec gratitude que s'il a, comme il se permet de l'espérer, réussi dans sa tâche, c'est grâce au puissant concours que lui ont prêté MM. Diels et Fr. Von Gaertringen.

Nous ferons dans la prochaine livraison imprimer le texte de la nouvelle inscription (51 lignes, ayant en moyenne soit 40 soit 50 lettres); nous y ajouterons une traduction et nous ferons ressortir les principaux résultats des recherches de M. Kern.

W.

ACTES OFFICIELS.

Par arrêté royal du 25 mai 1895, M. Prinz, Ed., est déchargé, sur sa demande, de ses fonctions d'inspecteur de l'enseignement moyen avec faculté de faire valoir ses droits à la pension.

Il est autorisé à conserver le titre honorifique de ses fonctions.

Par arrêtés royaux du 25 mai 1895.

M. Alexandre, P., docteur en philosophie et lettres, préfet des études à l'athénée royal d'Ixelles, est nommé inspecteur de l'enseignement moyen.

M. Alexandre inspectera plus spécialement les cours d'humanités.

M. Kleyntjens, J.-C., docteur en philologie et lettres, professeur à l'athénée royal de Bruxelles, est nommé inspecteur de l'enseignement moyen.

M. Kleyntjens inspectera plus spécialement les cours de langues modernes.

PÉRIODIQUES.

Revue critique d'histoire et de littérature, recueil hebdomadaire publié sous la direction de M. A. Chuquet.

Sommaire du 25 mars 1895 : Budge, Rabban Hormizd (J.-B. Chabot). — Iliade, p. Edwards (P. Couvreur). — Jean le Géomètre, Éloge de saint Grégoire de Nazianze, p. Tacchi-Venturi (My). — Sarwey et Hettner, Le Limes, I (R. Cagnat). — Mély, Le grand camée de Vienne (T. de L.). — Sabbadini, Une mascarade à Ferrare (Léon Dorez). — Duro, Pro Academia Hispaniensi (Amigo). — Babeau, Le Louvre et son histoire; Alexandre, Histoire populaire de la peinture; Jouin, Les chefs-d'œuvre; Artistes de Cologne; Libonis, Les styles français (Henri de Curzon). — Glaser, Histoire de la littérature slovène (L. L.).

Du 1^{er} avril : Baden-Powell, Le Land Revenue dans l'Inde (A. Bark). — Van Leeuwen, Manuel de la langue épique, II (My). — Études classiques, volume dédié à Henry Drisler (Paul Lejay). — Cornelius Nepos, p. Schuckburg (L.). — Sathas, Chronique de la Grèce médiévale (C. E. Ruelle). — G. Duval, Napoléon III, enfance et jeunesse (Gabriel Syveton). — Stroehlin, L'enseignement secondaire (A.).

Du 8 avril : Bailly, Dictionnaire grec-français (My). — Petitjean et Glachant, Exercices grecs (P. Couvreur). — Études italiennes de philologie classique, II (P. L.). — Peyre, L'Empire romain (R.). — Fichot, Statistique monumentale de l'Aube, III (H. D'Arbois de Jubainville). — Berenson, Lorenzo Lotto (Salomon Reinach). — Soucaille, Béziers pendant la Révolution (T. de L.). — Cunningham et Mac-Arthur, Histoire de l'industrie anglaise (W.).

Du 15 avril : Brugmann, Les mots pour exprimer l'idée de totalité (L. Job). — Plutarque, Périclès, p. Holden (P. Couvreur). — Nerrlich, Le dogme de l'antiquité classique (Salomon Reinach). — Joſſon des Longrais, Jacques Doremet; Jovy, Lettres de Perdoulx de la Périère à Laurent Josse Le Clerc (T. de L.). — Weissenfels, Goethe, I (J. Rouge). — Boulay de la Meurthe, Documents sur le Concordat; Séché, Les origines du Concordat (Paul Viollet). — Rand, Légendes des Micmacs (E. Beauvois).

Du 22 avril : Lecoutre, Du génie de la langue française (A.). — Horace, Odes et Épodes, p. Smith (Paul Lejay). — Fournier et Ch. Engel, L'Université de Strasbourg (R.). — Gorra, Morphologie italienne (Ch. Dejob). — P. de Faucher, Roquesante, un des juges de Fouquet (T. de L.). — Mémoires de Thoury, p. Boy (A. C.). — Bertrand, Histoire des séminaires de Bordeaux et de Bazas (C. Jullian). — Max Leclerc, L'éducation et la société en Angleterre (Ch. Seignobos). — Ajam, La parole en public (Ch. Dejob).

Du 29 avril : Palmieri, Un formulaire d'Irnerius; Fitting, La Summa et les questions d'Irnerius (Paul Viollet). — Études sur Boiardo; Anna Volta,

Histoire poétique de Roland; Solerti, Les poésies de Boiardo (P. N.). — Mellerio, Lexique de Ronsard (Édouard Droz). — Kraemer, Lettres de Pierre de Groot (R.). — Le prince Rhodocanakis et le professeur Émile Legrand (Émile Legrand). — Altamira, Revue critique de l'histoire et de la littérature espagnoles (Alfred Morel-Fatis). — Kohn, Les Sabbathaires en Transylvanie (J. Kont). — Gavard, Lettres et notes (A. C.).

Du 6 mai : Hilgard, Les grammairiens grecs, IV ; G. Schmidt, Du style de Joseph (My). — Krueger, Histoire de la littérature ecclésiastique dans les trois premiers siècles (Paul Lejoy). — Reichling, Le Doctrinale d'Alexandre de Villedieu (A. Pinlocke). — Exposition du Fine Arts Club (B. Berenson). — Lenôtre, Paris révolutionnaire (Henri de Curzon).

Du 13 mai : Tarkaratna, Le Triomphe de Vāsudeva (A. Barth). — Schuberth, Pyrrhus (Th. Reinach). — Riemann et Goelzer, deuxième année de grec (J. Portier). — Springer, Le planh provincial; Teulié, Mémorandum des consuls de Martel (A. Jeanroy). — Henri Lichtenberger, Histoire de la langue allemande (Charles Andler). — Rossel, La littérature française hors de France (Raoul Rosières).

Du 20 mai : Livre de Jubilés, p. Charles (J.-B. Chabot). — Recueil d'études grecques offert à Lipsius; Apollodore, p. Wagner; Bischoff, Calendriers grecs; Albert, Les médecins grecs à Rome (My). — Le Commonitorium de Vincent de Lérins, p. Juelicher (Paul Lejay). — Schoenbach, Hartmann d'Aue (F. Piquet). — H. Hauvette, Les relations littéraires entre France et Italie (Charles Dejob). — Guibert, Registres domestiques limousins; Joret, Basville et l'Épiscopat de Languedoc (T. de L.). — Kahn, Les Juifs de Paris au XVIII^e siècle (Frantz Funck-Brentano). — Charavay, Le Veneur (A. C.). — Mémoires de l'abbé Lambert, p. G. de Beauséjour (H. Baguenier-Desormeaux). — Procès-verbaux du Comité d'instruction publique de la Convention, p. Guillaume; Thiébault, Mémoires, III (Étienne Charavay).

Wochenschrift für Klassische Philologie, herausgegeben von Georg Andresen, Hans Draheim und Franz Harder. Berlin, R. Gaertners Verlag, H. Heyfelder, 1894.

6. März. — Rezensionen und Anzeigen : v. Spruner-Sieglin, Hand-Atlas. I. Atlas antiquus, von W. Sieglin. Lief. 1-3; H. Kiepert, *Formae orbis antiqui*. Lief. 1 (E. Oberhummer). — A. Scheindler, Wörterverzeichnis zu Homeri Iliadis A—J. 3. A.; P. Cauer, Anmerkungen zur Odyssee. I (A. Gemoll). — O. Waser, *Skylla und Charybdis* (H. Lewy). — A. Holder, *Altceltischer Sprachschatz*. Lief. 4—6 (H. Meusel). — R. v. Fischer-Benzon. *Altdeutsche Gartenflora* (O. Schrader).

13. März. — Rezensionen und Anzeigen : F. Hitzig, *Das griechische Pfandrecht* (E. Ziebarth). — W. Botsford, *The development of the Athenian constitution* (O. Schulthess). — A. Förstermann, *Zur Geschichte des Äneasmythus* (W. Immerwahr). — *Fontes iuris Romani*, ed. G. Bruns. Ed. VI. cura Th. Mommseni et O. Gradenwitz (E. Th. Schulze). — Festschrift zur 200 jährigen Jubelfeier der Universität Halle, dargebracht von der Lat. Hauptschule der Franckeschen Stiftungen. — K. Troost, *Seebilder aus Vergil* (H. Morsch).

20. März. — Rezensionen und Anzeigen : Fr. Susemihl, *Quaestionum Aristotelearum pars III* (Goebel). — A. Boerner, *De rebus a Graecis inde ab a. 410 usque ad a. 403 gestis quaestiones historicae* (A. Bauer). — C. Summers, *A study of the Argonautica of Valerius Flaccus* (Francke). — H. Meurer, *Lateinisches Lesebuch*. I. 7. A. II. 8. A. (C. Boetticher). — W. Ribbeck, *Homerische Formenlehre*. 3. A. (Vogrinz). — Kalender für höhere Schulen bis 31. März 1896, von J. Heinemann.

27. März. — Rezensionen und Anzeigen : Euripides, *Ausgewählte Tragödien*, erklärt von N. Wecklein. V. *Phönissen* (K. Busche). — Aem. Koch, *De Atheniensium logistis euthynis synegoris* (O. Schulthess). — Zumetikos, *De Alexandri Olympiadisque epistularum fontibus et reliquiis* (J. Kaerst). — H. Veil, *Justinus des Philosophen und Märtyrers Rechtfertigung des Christentums* (J. Draeseke). — O. Schwab, *Historische Syntax der griechischen Komparation*. II (H. Ziemer). — A. Führer, *Übungsstoff für das zweite Jahr des lateinischen Unterrichts* (H. Ziemer).

3. April. — Rezensionen und Anzeigen . *Historische Grammatik der lateinischen Sprache*, bearbeitet von H. Blase, G. Landgraf, J. H. Schmalz, Fr. Stolz, J. Thüssing, C. Wagener und A. Weinhold. I, 1 *Einleitung und Lautlehre*, von Fr. Stolz (H. Ziemer). — *Taciti Annalium libri*, erkl. von K. Tücking. I. 2. A. II. 2. A. (G. Andresen). — W. Schwartz, *Nachklänge prähistorischen Volksglaubens im Homer* (W. Drexler). — *Herodot, erkl.* von H. Stein. III (Buch 5 und 6). 5. A. (W. Gemoll). — R. Crampe, *Thucydidem nunquam temere usurpare adverbium μόνον adiectivi vicem* (Widmann). — *Platons Phaedon*, von A. Th. Christ (Goebel). — A. Baumstark, *Lucubrations Syro-Graecae* (W. Gemoll).

10. April. — Rezensionen und Anzeigen : *Stobaei anthologium recensuerunt C. Wachsmuth et O. Hense*. III (E. Oder). — *Die Gedichte Homers*. I. *Die Odyssee*, bearbeitet von O. Henke. (W. Ribbeck) I. — *Thucydides III*, by F. Smith (Widmann). — J. Jöhring, *De particularum ut ne quin quominus apud L. Annaeum vi atque usu* (W. Gemoll). — Fr. Neue, *Formenlehre der lateinischen Sprache*. III. *Das Verbum*. 3. A. von C. Wagener. Lief. 1—3 (H. Ziemer). — E. Reinstorff, *Carmina nonnulla poetarum recentiorum Germanicorum* (H. D.).

17. April. — Rezensionen und Anzeigen : S. Reinach, *Antiquités nationales* (Th. Schreiber). — *Die Gedichte Homers*. I. *Die Odyssee*, bearbeitet von O. Henke (W. Ribbeck) II. — *Scholia in Aeschyli Persas*, rec. O. Dähnhardt (E. Fehr). — *Soranus, Gynäkologie*, übersetzt von H. Lüneburg, kommentiert von Chr. Huber (O. Helmreich). — R. Köpke, *Die lyrischen Versmasse des Horaz*. 5. A. (H. Belling). — Guil. Schulze, *Orthographica* (O. Weise).

24. April. — Rezensionen und Anzeigen : G. Friedrich, *Q. Horatius Flaccus* (E. Rosenberg). — E. Drerup, *De codicum Isocratorum auctoritate* (E. Rosenberg). — Guil. Kroll, *De oraculis Chaldaicis* (E. Fehr). — H. Degeering, *Beiträge zur historischen Syntax der lateinischen Sprache* (H. Ziemer). — F. Pätzolt, *Paraphrasen von Briefen Ciceros* (E. Krah).

1. Mai. — Rezensionen und Anzeigen : A. Ludwich, *Briefe von und an Lobeck und Lehrs*, I (P. Stengel). — *Aristophanes, The Wasps*, by W. Merry

(O. Kaehler). — A. Th. Christ, Beiträge zur Kritik des Phädon (Goebel). — K. Schmidts, Lateinische Schulgrammatik. 8. A. von V. Thumser (H. Ziemer). — F. Schultz, Aufgabensammlung zur Einübung der lateinischen Syntax. 12. A. von J. Weisweiler. II (Rademann). — J. Rappold, Gymnasialpädagogischer Wegweiser. 2. A. (O. Weissenfels).

8. Mai. — Rezensionen und Anzeigen: Th. Reinach, Mithridates Eupator (A. Wiedemann). — Epicteti dissertationes ab Arriano digestae, rec. H. Schenkl (K. Praechter). — A. Ludwig, Briefe von und an Lobeck und Lehrs, II (P. Stengel). — Winer, Grammatik des neutestamentlichen Sprachidioms. 8. A. von W. Schmiedel (H. Belling). — L. Cantarelli, Il frammento berlinense de dediticiis (J. Biermann). — K. Kraut und W. Rösch, Anthologie aus griechischen Prosaikern, I (H. D.).

15. Mai. — Rezensionen und Anzeigen: Br. Ehrlich, De Callimachi hymnis (M. Rannow). — M. Belli, Magia e pregiudizi in Tibullo (W. Drexler). — A. Furtwängler, Masterpieces of Greek sculpture, by Eugenie Sellers (H. L. Ulrichs). — O. v. Sarwey und F. Hettner, Der Obergermanisch-Rätische Limes. Lief. I (M. Ihm). — St. Cyburski, Tabulae quibus antiquitates illustrantur. III. Griechische Münzen. — K. Frölich, Adverbiolsätze in Cäsars b. Gall. V—VII. I (H. Ziemer).

22. Mai. — Rezensionen und Anzeigen: K. Fr. Hermann, Lehrbuch der griechischen Antiquitäten. II 1. Rechtsaltertümer. 4. A. von Thalheim (E. Ziebarth). — E. Curtius, Gesammelte Abhandlungen. II (Fr. Rühl). — Herodot, Auswahl von J. Werra, Kommentar von J. Franke (W. Gemoll). — Caesaris commentarii. II. De bello civili. Rec. B. Kübler. Ed. maior. Ed. minor (Ed. Wolff). — Vocabularium iurisprudentiae Romanae, comp. O. Gradenwitz, B. Kübler, E. Th. Schulze. I. (W. Kaly). — K. Brugmann, Die Ausdrücke für den Begriff der Totalität (Bartholomae). — O. Kohl, Griechisches Lese- und Übungsbuch. II. 2. A. (P. Weissenfels).

29. Mai. — Rezensionen und Anzeigen: V. Hehn, Kulturpflanzen und Haustiere. 6. A. von O. Schrader. Mit botanischen Beiträgen von A. Engler (Bartholomae). — A. v. Warsberg, Eine Wallfahrt nach Dodona. Herausg. von J. Frischauf (E. Oberhummer). — Dicta Catonis, iterum ed. G. Némethy (C. W.). — A. Gudeman, Outlines of the history of classical philology. 2. ed. (Fr. Harder). — Verhandlungen der 42. Versammlung deutscher Philologen und Schulmänner in Wien (H. W.). — Deutscher Universitätskalender. 47. (Sommersemester 1895), von F. Ascherson. II.

REVUE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE EN BELGIQUE.

Tome 38.

4^{me} Livraison.

QUESTIONS D'ENSEIGNEMENT, LETTRES ET SCIENCES.

ESSAIS PHILOLOGIQUES SUR LES BELGICISMES.

INTRODUCTION.

SECTION I :

Caractères particuliers de la langue française en Belgique.

Que le français, tel qu'il est parlé et écrit en Belgique se distingue, par quelques traits particuliers, du français, tel qu'il est parlé et écrit en France, voilà qui semble bien établi par les nombreux recueils et traités que des savants belges ont consacrés aux idiotismes de la langue française en Belgique. Le *Vocabulaire du bon langage*, de M. l'abbé Carpentier, les *Wallonismes*, de M. Dory, et les *Recueils d'expressions vicieuses belges*, de MM. Galand et Collinge, ne laissent aucun doute sur ce point. M. Nautet, dans le premier chapitre de sa très remarquable histoire des *Lettres belges d'expression française*, a même donné à son opinion une formule pittoresque qu'il convient de rappeler : " Il n'est certainement pas de pays au monde où la masse de la population s'exprime aussi incorrectement qu'en Belgique.... La bourgeoisie parle.... un mauvais français. On peut citer un haut fonctionnaire, occupant actuellement une situation prépondérante dans les beaux-arts et l'instruction publique et qui, recevant ses invités, leur offre un siège en leur disant : Mettez-vous, Messieurs, mettez-vous. " Ainsi le français belge diffère du français de France.

D'ailleurs, quoi de plus naturel? L'existence en Belgique d'un français qui ne se distinguerait en rien de celui de la métropole linguistique serait un pur contre-sens philologique.

N'est-ce pas, en effet, une loi constante, découlant de la logique même des faits, que toute langue transplantée dans un pays étranger subit — dans sa prononciation, dans son vocabulaire et dans sa syntaxe — des modifications multiples résultant des influences diverses du climat, des dialectes primitifs, ainsi que de ceux qui viennent modifier son développement normal, et de la civilisation du peuple qui reçoit cette langue? La prononciation sera plus claire ou plus rauque, suivant que les nouveaux adeptes de la langue seront favorisés d'un ciel plus ensoleillé ou plus brumeux; certaines tournures grammaticales — celles surtout dont l'emploi est le plus constant — se plieront aux caprices du dialecte primitif qui se vengera de sa défaite, en laissant derrière lui des souvenirs vivants de sa résistance. D'autres dialectes réussiront à infiltrer dans cette langue certaines locutions vicieuses auxquelles l'usage, en les généralisant, finira par donner droit de cité. Tantôt, encore, par le fait d'une civilisation plus hâtive ou plus tardive, et, partant, de besoins différents, certains mots qui continueront à être employés dans le pays d'origine de la langue, seront délaissés par les nouveaux clients — et *vice versa*; tantôt, au contraire, des mots nouveaux, inconnus dans la langue primitive, seront créés à point pour exprimer des idées nouvelles. Tantôt, enfin, il arrivera que, tandis que dans la langue mère, certains mots ou expressions se modifieront dans telle ou telle direction, ces mêmes mots ou expressions resteront immobiles dans la nouvelle langue, où elles survivront sous la forme d'archaïsmes.

On pourrait citer de cette loi des applications à l'infini. L'anglais de l'Amérique du Nord, des Indes et de l'Australie, aussi bien que l'espagnol du Mexique et de l'Amérique du Sud, en fourniraient une ample provision. Mais pourquoi s'exposer au reproche d'*illustrer* sa théorie par des exemples mal choisis, en laissant supposer que l'on établit entre la France et la Belgique les mêmes rapports linguistiques qu'entre l'Angleterre et l'Amérique du Nord, ou qu'entre l'Espagne et l'Amérique du Sud? Certes, ces rapports sont tout autres, en raison même de la distance considérable qui sépare l'Angleterre et l'Espagne des deux Amériques, tandis que la Belgique n'est, pour ainsi dire, au point de vue linguistique, qu'un

simple prolongement de la France, où le français ne peut guère vivre isolément et suivre un développement original, comme le peuvent l'anglais et l'espagnol américains.

Il serait donc peut-être maladroit de citer ces deux langues comme exemples. Ce serait, de plus, inutile. Pas n'est besoin, en effet, d'aller chercher si loin ses exemples, alors qu'on les a tout à côté de soi et que l'on vit, pour ainsi dire, au milieu d'eux. Qu'est-ce donc, en effet, que les *Provincialismes d'une langue*, sinon les résultats de cette loi d'influence climatérique, dialectale et civilisatrice dont on a parlé plus haut ?

Or, chaque langue a ses provincialismes — et, en ce qui concerne la langue française, les Belges n'ont certes pas le monopole de ces locutions vicieuses. Il serait même facile de relever, dans les recueils de M. l'abbé Carpentier, de M. Dory et de M. Galand, bien des expressions qui, loin d'être exclusivement employées en Belgique, auraient leur place toute marquée dans un travail sur les *Provincialismes de la langue française* et même dans le chapitre des *Provincialismes communs à toutes les provinces*¹.

Qu'est-ce à dire ? D'un côté, le français de Belgique ne saurait, à l'égal de l'anglais ou de l'espagnol d'Amérique, être considéré comme une langue vivant de sa vie propre et se développant librement d'une façon originale ; d'autre part, les Belges, en se servant de locutions vicieuses, n'en usent pas envers le français autrement que les indigènes de toute province française. Ne semble-t-il pas, dès lors, inconséquent d'affirmer, comme on l'a fait de prime abord, que le français de Belgique diffère du français de France ? Comment concilier cette affirmation avec deux faits qui paraissent la contredire ?

La réponse à cette objection se trouve impliquée dans les termes même de la phrase qui la résume : en réalité, *la contradiction n'est qu'apparente*.

En effet, quoique le français de Belgique n'ait pas pu, à cause même de son voisinage avec celui de France, s'en affranchir aussi complètement que l'anglais et l'espagnol

¹ Cette observation s'applique aussi à la langue verte, ou *argot*, que l'on ne saurait nullement considérer comme particulière à la Belgique, puisque c'est la banlieue de Paris qui est le berceau de cette langue.

d'Amérique se sont affranchis de leurs prototypes européens, il n'en a pas moins dû et il n'en doit pas moins encore aujourd'hui, par la force même des choses et pour des raisons multiples, conserver dans son développement une liberté d'allure inconnue à la langue provinciale. En d'autres termes, le français de Belgique est à moitié chemin entre l'indépendance complète dont jouissent les langues de l'Amérique vis-à-vis de leurs modèles européens, et la dépendance fatale dans laquelle vit le français provincial vis-à-vis de la langue académique.

Et c'est du fait de cette position intermédiaire occupée par le français de Belgique que découlent les différences qui le séparent de celui de la France.

Quelles sont ces différences?

D'abord, la langue française ne s'est pas développée en Belgique avec la même unité qu'en France. Elle a dû, nécessairement, subir, dans un pays dont l'histoire est une suite de changements politiques et de fusions de races, une influence d'idiomes et de civilisations diverses qu'elle n'a pas subie dans un pays qui s'est développé sous l'action uniforme d'une seule et même race. Par ces faits historiques s'explique la présence, dans le français belge, indépendamment des provincialismes qu'il a en commun avec le langage des provinces françaises, de mots, d'alliances de mots et de tournures grammaticales qui ne sauraient être assimilés à aucun provincialisme français, en un mot, de *belgicisms* à la physionomie vraiment exotique.

En second lieu, l'étendue restreinte de la Belgique, qui favorise le contact presque journalier du français avec le néerlandais et l'allemand — sa vie industrielle et commerciale qui la met en rapports constants avec l'Angleterre — enfin, cette dualité de langues qui établit une pénétration perpétuelle d'un idiome dans l'autre — invitent la langue française, sans que, pour ainsi dire, elle en ait conscience, à se façonner encore aujourd'hui des tournures sur le modèle de ses voisines : de là, de nouveaux *belgicisms*.

La prononciation belge elle-même ne porte-t-elle pas l'empreinte de cette double influence du passé et du milieu ambiant?

La présence seule, dans le français de Belgique, d'expres-

sions qui ne sont pas de simples provincialismes, mais qui appartiennent en propre à cette langue, constitue déjà une différence notable entre elle et celle de la France. Mais ne pourrait-on pas objecter que, tout comme la Belgique, chaque province française a des expressions particulières dont l'usage est inconnu au-delà de ses frontières?

Sans doute; mais, de même que les provincialismes communs à toutes les provinces françaises, les provincialismes particuliers à chacune d'elles diffèrent essentiellement des *belgicismes* en ce qu'ils sont loin d'avoir, dans la province même où ils sont employés, l'autorité et la force de loi que les *belgicismes* ont en Belgique. C'est ce dernier trait qui caractérise d'une façon remarquable la différence entre le français belge et le français de France. Le provincial d'une certaine instruction est très rarement dupe des provincialismes qu'il commet — au point que dans sa conversation avec des gens d'éducation soignée, aussi bien que dans la langue écrite, il s'efforcera d'éviter des expressions “ *qui sentent leur province.* ” — Il est rare, au contraire, de rencontrer des Belges (à part, bien entendu, quelques gens d'élite dont le style pourrait être donné en modèle aux meilleurs d'entre les *francisants*) qui se rendent compte de la valeur exacte, au point de vue grammatical et classique, des expressions vicieuses qu'ils emploient. Le haut fonctionnaire cité par M. Nautet nous est une preuve que même les Belges de la meilleure bourgeoisie prennent pour des expressions très françaises et de très bon aloi des *belgicismes* qu'ils emploient dans la conversation la plus soignée et dans la langue écrite.

De là vient que l'on rencontre, dans la bouche des Belges du meilleur monde et dans des journaux belges qui ont la réputation d'être très bien écrits, ces *belgicismes* en assez grand nombre pour être autorisé à affirmer que le français, tel qu'il est écrit et parlé en Belgique, diffère sensiblement du français, tel qu'il est écrit et parlé en France.

De là vient aussi que les Belges sont de très bonne foi en affirmant que l'on parle mieux le français chez eux qu'en France. Tandis qu'il ne vient jamais à l'idée du Gascon ou de l'Auvergnat de se donner comme modèle de “ *beau langage françois* ”, à cause du sentiment qu'il a de son infériorité, le

Belge n'est pas retenu par le même scrupule dans la confiante expression de la supériorité de son français.

Mais il ne faut pas oublier qu'en matière de langue française, l'Académie doit être regardée, jusqu'à nouvel ordre, comme autorité souveraine. Or, son dictionnaire ne fait aucune mention des *belgicismes*, auxquels il ne donne pas plus de crédit qu'aux *provincialismes* gascons ou auvergnats de la langue ¹.

On espère que de cette dissertation — peut-être un peu pénible à lire, à cause de la confusion apparente que lui a forcément communiquée la nature même du sujet — se dégagera pour le lecteur la notion exacte et précise des quelques faits suivants :

Indépendamment des locutions vicieuses que l'on rencontre dans le français provincial aussi bien que dans le français belge, il y a dans ce dernier des sons et des expressions qui lui sont *propres*. Ces expressions, résultant des influences historiques et du milieu ambiant à travers lesquelles, et dans lequel, s'est développée et vit encore la langue française en Belgique, sont de purs *belgicismes*, qui ne figurent ni dans le dictionnaire de l'Académie française ni même dans celui de l'argot français. Ce qui distingue les *belgicismes* des *provincialismes* particuliers à une seule province française, c'est que, tandis que ceux-ci sont considérés comme des locutions vicieuses même par ceux qui les emploient, ceux-là sont pris pour des expressions de très bon aloi et très françaises. De là vient que, tandis que les provincialismes n'entachent pas la langue académique, les *belgicismes* ont acquis droit de cité

¹ Une nouvelle objection surgit ici; n'y-a-t-il pas un grand nombre de termes (tel que *chic*, *blague*, *flingot*, *gaffe*, etc.) qui, quoique n'étant pas plus cités que les *belgicismes* par le dictionnaire de l'Académie, n'en sont pas moins employés quotidiennement par les journalistes et les écrivains français? Pourquoi ces termes auraient-ils plus de droits que les *belgicismes* à la qualification de français?

La réponse est bien simple : en effet, ces termes, s'ils n'appartiennent pas au dictionnaire de l'Académie, n'en appartiennent pas moins à celui de l'argot, et, partant, non seulement ils ont en France une généralité d'emploi que ne sauraient avoir les *belgicismes*, qui y sont inconnus — mais encore, ils ont cette autorité dont l'usage investit les néologismes destinés à être tôt ou tard consacrés par l'Académie.

jusque dans la langue écrite. C'est cette admission dans la langue française de mots et de tournures exotiques qui constitue de sensibles différences entre le français de Belgique et le français de France.

L'étude de ces belgicismes fera l'objet des quelques pages qui suivent.

SECTION II :

Nature et plan de cette étude.

Par étude des *belgicismes*, on entend des recherches aussi approfondies que possible dans les origines et les raisons d'être des mots et des locutions vicieuses particulières au français de Belgique. On ne se dissimule pas que le mot *étude*, ainsi entendu, laisse espérer des résultats positifs que l'on ne saurait — sans une confiance manifestement exagérée dans ses moyens — se flatter d'atteindre dans tous les cas. A combien de tâtonnements, de conjectures, et, souvent, d'inexactitudes, n'est-on pas exposé dans ce travail si minutieux qui consiste à démêler les fils multiples dont l'assemblage et l'agencement subtils ont — dans le cours des âges et sous tant d'influence diverses — formé le tissu d'une langue?

Dans le cas particulier du français belge, la difficulté est plus grande encore. Comment reconnaître et fixer d'une manière positive la part qui revient, dans la formation des *belgicismes*, à chacune de ces influences diverses qui se sont, dans le cours de l'histoire, superposées les unes aux autres comme autant de couches successives, ou qui, encore aujourd'hui, exercent leurs actions constantes et rivales?

Comment discerner avec certitude et fixer avec précision ce que doit la langue à chacun de ces peuples si nombreux qui se sont tour à tour donné rendez-vous dans ce pays que l'on a pu appeler, à juste titre, *le champ de bataille de l'Europe*? — Que reste-t-il exactement de l'influence de ces Anglais que nous voyons si puissants dans les Flandres du XIV^e et du XV^e siècle, sur la langue romane des sujets des comtes de Flandre et des ducs de Bourgogne? Cette influence est-elle plus ou moins appréciable que celles qu'exercèrent sur le français belge du XVI^e siècle les Autrichiens de Charles-Quint et les Espagnols

de Philippe II? En allant plus loin dans l'examen de la question, est-il aisé, ou même possible, de déterminer l'importance relative des résultats de ces deux genres d'influences, comparés aux résultats de l'influence qu'exercèrent plus tard et qu'exercent encore aujourd'hui sur le français de Belgique le néerlandais et l'allemand? Enfin, entre toutes ces causes, pourrait-on distinguer celle qui a eu plus d'action que les autres sur le ralentissement ou l'accélération du langage — ralentissement et accélération qui ont produit, l'un les *archaïsmes*, l'autre, les *néologismes*?

La tâche paraîtra insurmontable, et l'entreprendre semblera bien téméraire. Cependant plusieurs bons esprits ne se sont-ils pas déjà occupés de la question, et ne peut-on pas retrouver dans leurs travaux un fil d'Ariane capable de diriger dans les mille et un détours d'un aussi inextricable labyrinthe?

Certes, si l'on ne considérait que les difficultés de l'entreprise, l'on renoncerait bien vite à une tâche aussi minutieuse et aussi ardue. Mais l'intérêt d'une pareille étude ne doit-elle pas triompher du découragement que peuvent inspirer ses difficultés? Ne doit-on pas, au contraire, puiser dans cet intérêt cette ardeur toujours vive, ce plaisir toujours nouveau qui entraînent tous les esprits curieux à la recherche de la vérité, dans l'ordre scientifique aussi bien que dans l'ordre moral? D'ailleurs, ce désir d'arriver à la vérité ne peut-il pas suggérer une méthode de recherches présentant quelques garanties de sûreté et d'efficacité?

Il semble qu'ici, comme dans tous les cas de problèmes à résoudre dans le passé ou dans l'avenir, le calcul des probabilités doive être d'un certain secours. Étant donné un terme, une expression ou une tournure propre au français belge, ne semble-t-il pas naturel d'en rechercher tout d'abord l'origine dans l'histoire de la langue française elle-même? Il arrive, en effet, dans l'histoire de toute langue, que les extrémités du domaine de cette langue retiennent des mots et des expressions plus ou moins longtemps, suivant qu'elles sont plus ou moins éloignées du centre de mouvement et du foyer d'activité de la langue ¹.

¹ Si bien que l'on retrouve parfois des locutions identiques aux extrémités

Ce n'est donc que lorsque le *criterium archaïque*, pour ainsi dire, ne donnera pas de résultats, que l'on devra diriger ses recherches du côté de l'influence des autres langues. Or, parmi toutes les langues qui ont exercé leur action plus ou moins durable sur le français belge, celle qui a dû jouer le principal rôle dans ce travail de modification est évidemment le néerlandais; c'est donc le néerlandais qui sera la première langue mise en cause. Après le néerlandais, ce sont le wallon et l'allemand qui semblent devoir être pris comme principales pierres de touche. Enfin, viennent l'espagnol, l'anglais et l'italien.

Que si l'on ne parvient pas, après un examen attentif des faits de la grammaire historique et de toutes ces langues considérées successivement, à pouvoir affirmer avec certitude quelle est celle de toutes ces causes que l'on peut considérer, à l'exclusion des autres, comme la source de tels ou tels *belgicismes* à l'origine inconnue, ne reste-t-il pas la ressource féconde des rapprochements entre ces *belgicismes* et les tournures qui leur correspondent dans les autres langues? Et, sur ces rapprochements si curieux, si intéressants, n'est-on pas autorisé à fonder quelques hypothèses lumineuses, que des recherches ultérieures pourront transformer en affirmations positives?

C'est en s'inspirant d'une telle méthode que l'on a abordé ce travail. Le fait seul que l'on suit un procédé fondé sur l'hypothèse, doit nécessairement montrer que, loin d'avoir la prétention d'être infaillible, ce n'est qu'avec une pénible appréhension de se tromper en maint et maint endroit que l'on a osé soumettre au lecteur ces quelques réflexions personnelles. On a voulu simplement éveiller chez lui et sur une question intéressante un sentiment de curiosité qui l'invitât à poursuivre ces recherches.

On a d'abord consacré un chapitre à la prononciation; puis,

opposées d'un même domaine linguistique; par exemple, on peut entendre en Suisse des *helvétismes* qui rappellent absolument les *belgicismes*. — Ce ne serait pas une étude sans intérêt que celle des *archaïsmes* communs aux diverses dépendances linguistiques d'un même pays.

on a divisé cette étude en deux parties : *Vocabulaire* et *Syntaxe*. De ces deux parties, la plus longue et la plus importante est naturellement la deuxième. En effet, outre que les mots belges inconnus à la langue française sont en somme assez peu nombreux et que ce sont surtout des alliances de mots et des tournures particulières au français de Belgique qui forment le plus gros contingent des *belgicismes*, c'est surtout dans sa syntaxe qu'une langue trahit le mieux l'influence philosophique étrangère qu'elle a subie. Quoiqu'il en soit, toutes les parties du discours ont été examinées successivement dans le *Vocabulaire* et dans la *Syntaxe*; l'ordre que l'on a choisi, comme étant le plus commode et, par conséquent, le seul naturel dans l'espèce, pour passer en revue les *belgicismes* particuliers à chacune de ces parties du discours, est l'ordre alphabétique. Dans cette liste alphabétique, on a énuméré tous les *belgicismes* que l'on a pu relever soit dans la conversation soignée (car on ne devait pas tenir compte ici de la conversation des gens illettrés), soit dans les journaux; mais on a eu soin de laisser de côté les expressions qui, quoique fautives en français, ne sont pas particulières à la Belgique et peuvent se ranger parmi les provincialismes ordinaires¹. En face de chaque belgicisme se trouve la forme française correspondante et, immédiatement au-dessous, l'on a donné toutes les explications et tous les éclaircissements historiques et philologiques que l'on a pu recueillir; mais on a eu bien soin d'établir la distinction nécessaire entre ce qui peut être considéré comme ayant une valeur scientifique positive et ce qui est du domaine de la simple hypothèse.

Après l'étude du *Vocabulaire* et de la *Syntaxe*, vient un chapitre résumant les résultats des observations suggérées par cette étude et exposant les réflexions qui s'en dégagent.

Enfin, une liste alphabétique de tous les *belgicismes* étudiés, et une table bibliographique terminent l'ouvrage.

(A suivre.)

LOUIS LATOUR.

¹ On a également laissé de côté les expressions appartenant *exclusivement* à telle ou telle province belge, et ne méritant pas par conséquent le nom de *belgicismes*, c'est-à-dire, de locutions belges communes à toutes les provinces de la Belgique.

LES ÉCOLES PUBLIQUES ANGLAISES.

(Suite et fin, voir T. XXXVIII, 2^e Livraison, p. 85).

Nous ne pouvons finir cet aperçu sans dire un mot des moyens disciplinaires. Ce qui précède pouvait nous apprendre deux choses : c'est que l'Anglais a des moyens à lui pour le maintien de la discipline, et que l'idée qu'il se fait d'une bonne discipline ne correspond pas à celle que, à tort ou à raison, nous nous en faisons. Les enfants là-bas sont de bonne heure traités comme des hommes. On ne les enveloppe pas dans les mailles serrées d'un règlement minutieux; on fait appel à leur moi meilleur, on tâche de leur inspirer la force morale qui les rend maîtres d'eux-mêmes. Mais cette méthode vraiment propre à former des hommes est aussi la plus longue et la plus difficile. Que d'efforts dépensés en pure perte dans un milieu nombreux, où l'élève n'est pas moins exposé à l'influence douteuse de ses condisciples qu'à celle de ses maîtres!

En matière de punitions, il n'y a pas de règle fixe comme chez nous et ailleurs, où il y a centralisation de l'enseignement public. Pour autant que je puis en juger, ces punitions n'ont pas encore subi l'effet de ce philanthropisme si généreux, mais peut-être exagéré, qui a envahi nos idées en toute matière répressive¹. Un certain nombre de lignes à copier, voilà la tâche mécanique imposée communément. Le docteur Arnold

¹ Nous devons mentionner ce que le programme des cours de l'école annexée à University College, à Londres, dit à propos de la discipline :

« La discipline est maintenue sans châtimens corporels ni punitions. Le *LIVRE NOIR* est un registre *permanent* et à *index*, où sont notées toutes les contraventions à la discipline. Des duplicata des inscriptions sont envoyés aux parents de l'élève.

L'inscription fréquente au *Livre Noir* peut être regardée comme un signe que le séjour de l'élève à l'école n'est pas désirable.

Avant d'être marqué au *Livre Noir*, l'élève est généralement, mais non nécessairement, et à titre d'avertissement, noté dans l'*Appearing Book*.

Les élèves dont le travail (surtout le travail à domicile) laisse à désirer, sont notés au *Task Book* et sont retenus en dehors des heures de classe pour rattraper le temps perdu. »

aimait de faire apprendre par cœur des vers grecs ou latins. Dans les cas graves on recourt au châtiment corporel, la bastonnade (*flogging*), toujours appliquée par le directeur. Que dire de la persistance d'un usage aboli partout comme barbare et indigne d'êtres libres? Que penser du contraste avec les moyens libéraux qui servent à donner l'éducation libérale? Il n'y a ici rien à blâmer ni à imiter. Nous savons que l'Angleterre est le pays des contrastes. Les Anglais jugent autrement que nous et leur expérience leur a donné raison. A notre avis la seule question qui se pose est celle-ci : Cette peine, qui était adéquate hier, le sera-t-elle encore demain? Il y avait un temps où un ministre du roi, lord Holland, était impuissant à sauver de la bastonnade son noble fils en pension à Eton. Aujourd'hui elle a ses adversaires comme ses partisans, et elle n'échappe pas à l'assaut que livrent à l'enseignement anglais ceux qui préfèrent le système continental.

Après tout, la pédagogie anglaise n'est pas si inconséquente qu'elle en a l'air. Comparons un peu. Nous condamnons, par exemple, les jeux de mains comme n'étant que jeux de vilains, pour nous servir d'un dicton connu; nous avons en horreur tout ce qui ressemble à la turbulence, aux voies de fait, en un mot tout ce qui trouble le décorum extérieur. Il est entendu qu'un élève molesté se plaindra et évitera de se faire justice lui-même. L'écolier anglais ne confie la défense de ses intérêts à personne et se sert des armes que lui a données la nature. Il est vrai que M. Arnold aurait voulu voir disparaître ces duels à coups de poings qu'il considérait comme incompatibles avec la notion de chrétien. Mais il semble que la théorie la plus répandue recommande d'intervenir le moins possible dans les querelles entre écoliers, de peur d'ébranler leur confiance en eux-mêmes et leur instinct précieux du *self help*. C'est bien là le but essentiel de l'éducation anglaise, et de quoi qu'il s'agisse, nous y sommes toujours ramenés.

Élargissons un moment notre champ d'observation. En Allemagne aussi, il y a eu des écoles qui ressemblaient particulièrement aux écoles anglaises. Nous voulons parler des *Landesschulen* de Pforta, Grimma et Meissen. Fondées au milieu du XVI^e siècle par le duc Maurice de Saxe et dotées de biens ecclésiastiques sécularisés, — la même chose s'était

passée quelques années auparavant sous Henri VIII —, elles furent les modèles des instituts analogues. C'étaient des internats, n'admettant qu'un nombre limité d'élèves. Lessing et Klopstock y firent leurs études. La règle y était sévère; la canne était le grand moyen de correction. A Schulpforta, par exemple¹, les élèves étaient répartis dans douze chambres, renfermant chacune de trois à cinq tables. A chaque table étaient assis un élève de la classe supérieure, un plus jeune et deux petits. Le premier avait la direction morale et intellectuelle des autres et tous les jours, de quatre heures à cinq, il leur donnait des répétitions classiques. La discipline générale de chaque pièce était confiée à un *primaner*. Deux d'entre eux étaient de semaine à tour de rôle pour surveiller au dehors, à table et aux dortoirs. Les petits étaient tenus de veiller à la propreté de leurs places et des tables, d'allumer les lampes, d'aller chercher de l'eau fraîche, etc. Enfin les deux premiers de chaque classe étaient responsables de l'ordre qui y régnait. Les traits communs avec l'Angleterre sautent trop aux yeux pour qu'il soit nécessaire d'insister. Il y en avait encore d'autres, comme la fixité des programmes et des méthodes liée intimement à la stabilité de la situation financière². Il en sera question ailleurs. Nous nous bornerons ici à ce qui touche immédiatement au présent paragraphe.

* * *

Pour se faire une idée de l'éducation intellectuelle d'un peuple, on peut commencer par examiner les programmes de ses écoles. Nous voyons ainsi qu'en Angleterre la matière enseignée et obligatoire n'est pas aussi encyclopédique ni les exigences aussi élevées que chez nous. L'école publique n'est ni le lycée français, où l'art de bien écrire est le pivot de l'enseignement, ni le gymnase allemand, qui vise à donner une connaissance approfondie de l'antiquité. C'est un descendant des écoles humanistes, mais un descendant qui a renoncé en partie à ses prétentions primitives, qui a repris en échange la théorie de

¹ Cf. C. Kirchner, *Kurze Nachricht von der königlichen Landesschule Pforta*, 1839.

² En 1839, Schulpforta avait un revenu de 42000 thalers.

F. A. Wolf, qui lâche le moins possible le fil de la tradition, qui cultive un idéal propre et n'aime pas d'en être distrait par des extensions du programme. Comme on le voit, la ressemblance avec les écoles des Jésuites est remarquable. Au reste, quoique la question soit peu étudiée, l'influence de ceux-ci est indéniable. Tâchons à présent de saisir les raisons d'être de cette situation.

Nous avons déjà montré ailleurs ce qu'était dans une vieille université anglaise la faculté des arts. Nous avons vu qu'elle avait retenu quelque chose de son caractère propédeutique et que le système collégial et tutorial constituait une sorte d'enseignement moyen approfondi, tandis que l'enseignement supérieur des professeurs était délaissé. Or il est notoire que ces deux enseignements sont intimement liés, l'un donnant à l'autre ses professeurs, ses méthodes et son niveau scientifique. Tout changement affectant la faculté des lettres a son contre-coup dans l'enseignement moyen : c'est inévitable. Chez nous comme ailleurs, la loi exige certaines garanties de ceux qui veulent enseigner dans les établissements publics. Dans les anciennes écoles normales et aujourd'hui dans les facultés, l'État fournit aux intéressés les moyens d'acquérir ce qu'on leur demandera. En Angleterre il n'y a rien de tout cela. L'État ne peut rien exiger, puisque l'enseignement moyen échappe à son contrôle. L'université n'exige rien non plus. Quiconque a obtenu le grade de bachelier ès arts est *ipso facto* à même d'enseigner. C'était la théorie du moyen âge, c'est encore celle d'aujourd'hui. Nous autres, et nos voisins de l'Est surtout, nous sommes d'un avis contraire. Un premier effet de cet état de choses est l'absence de méthode bien définie et étudiée. La concentration de l'enseignement, qu'admirent au gymnase de Giessen tous ceux qui l'ont visité, paraît ici bien difficile. Deux choses y remédient jusqu'à un certain point : la prédominance catégorique de certaines parties du programme et le fait que le professeur enseigne souvent plus d'une branche à la fois. Mais cela n'est guère une compensation suffisante. Au reste le manque de préparation des professeurs fait encore sentir ses effets ailleurs. Qui dit ignorance dit indifférence. On peut estimer peu le flot de discours, d'articles et de comptes-rendus pédagogiques que l'Allemagne

déverse annuellement dans ses nombreuses revues: il n'en est pas moins vrai que cela dénote un travail intérieur de perfectionnement auquel prend part l'ouvrier comme l'artiste. Ailleurs nous ne voyons guère cela, et il nous semble que celui qui en conclurait à une certaine forme de stagnation, aurait chance de dire la vérité.

En conséquence, nous avons le droit de nous défier *a priori* des résultats auxquels le professeur anglais peut arriver. Cela ne veut pas dire que le mathématicien qui est classé parmi les *wranglers* à Cambridge, ou le philologue qui obtient une excellente cote à Oxford, ait à redouter la comparaison de qui que ce soit. Mais les docteurs des universités continentales ont souvent quelque chose de plus qu'eux, à savoir le goût des recherches et la préparation technique. Ils disposent de ressources que l'étudiant anglais n'a point.

Mais pourquoi l'Angleterre n'imité-t-elle pas l'Allemagne, comme elle commence à le faire dans la réorganisation lente de son enseignement primaire?

La résistance vient des écoles publiques mêmes, et leur indépendance permet de la prolonger indéfiniment. Nous l'avons déjà constaté, la liberté est ici toute conservatrice. La clientèle riche de ces instituts a toujours été satisfaite: pourquoi changer alors? En effet, on ne demande pas que les écoles produisent des savants en herbe: on veut qu'elles forment des jeunes gens bien élevés, à leur manière, s'entend, et l'éducation physique et morale prime la culture intellectuelle.

Voilà le point de vue qui règle les programmes et la préparation des maîtres. Pour ma part, j'y vois une nouvelle survivance. Pourquoi nos athénées ont-ils un programme étendu et exigeant? Parce qu'ils sont comme l'antichambre obligatoire d'une foule de carrières. Jadis la plupart de celles-ci étaient ouvertes à tout venant; c'était au public à reconnaître un médecin d'un marchand d'orviétan. L'État et l'Église étaient seuls à exiger des garanties de capacité de leurs serviteurs. La base de l'enseignement étaient les langues classiques, legs de l'Humanisme, puis le trivium, et plus tard, selon le cas, un peu d'histoire, de mathématiques, de langues modernes, de sciences politiques, etc. Que voulez-vous qu'on enseignât dans le passé, quand les sciences naissaient à peine?

Or nous trouvons encore des traces de cet état de choses en Angleterre. Là aussi le grade universitaire n'est guère une condition *sine qua non* pour l'exercice d'une profession libérale. Ce n'est même pas la coutume de faire son droit ou sa médecine à l'université. Seule la faculté des arts est bien fréquentée, et nous la connaissons. Or, si tel est le rôle de l'université, celui de l'école publique pourrait-il être bien différent de ce qu'il est?

Ainsi donc, la tradition, la naissance, le tempérament tourné vers l'activité extérieure, tout concourt à déprécier ici la science pure et la vie casanière. On ne rencontre pas en Angleterre des gens qui sont avant tout philologues et n'adorent que ce fonds d'humanité qui est de tous les âges (*das allgemein Menschliche*); chacun est d'abord homme, citoyen et chrétien. Le *posse* est regardé comme supérieur et préféré au *nosse*. Depuis Bacon déjà, la science n'a de valeur que pour autant qu'elle augmente la puissance de l'homme. L'utilité pratique sert de critérium. Le contraste avec l'Allemagne, où ce côté des choses est plutôt négligé, est frappant. Après cela on s'attend à voir proclamer la supériorité des sciences expérimentales sur les sciences historiques, ou, pour parler avec Spencer, la supériorité des sciences à valeur intrinsèque sur celles à valeur conventionnelle, et en général de l'étude des sciences sur celle des langues. Inutile de faire observer que les écoles publiques n'ont guère poussé la logique si loin. Cependant l'antinomie entre la théorie du *posse* et un enseignement presque exclusivement classique est trop évidente pour ne pas avoir attiré aux écoles publiques quelque reproche mordant. " S'il n'y avait jamais eu chez nous d'autre enseignement que celui des écoles publiques, écrivait naguère Spencer, l'Angleterre serait encore ce qu'elle était dans les temps féodaux ¹ „ C'est dur. Notons à ce propos une analogie curieuse. C'est que les écoles qui ont le plus ressemblé aux *public schools*, les *Fürstenschulen* de Saxe, furent également traitées de restes de la barbarie du moyen âge par la pédagogie de l'*Aufklärung* ².

¹ *De l'éducation*, p. 39.

² Paulsen, *Geschichte des gelehrten Unterrichts* (Leipzig, 1885), p. 642.

A la même page, M. Paulsen parle de la pédagogie de Thiersch, le réfor-

Nous parlions tantôt de survivances. Mais, à la bien considérer, toute la différence entre les écoles publiques et les gymnases et athénées du continent réside en ce fait que ces derniers ont subi de profondes modifications en ce siècle, tandis que les premières sont, si je puis ainsi dire, à cheval sur les siècles passés et le nôtre.

Rien n'a plus ressemblé aux *public schools* que les *Fürstenschulen* de Saxe, nous le savons. Écoutons donc la description de l'enseignement tel qu'il fut donné au début de ce siècle à Schulpforta. C'est Thiersch, un ancien élève, qui parle : " Les élèves étaient abandonnés à eux-mêmes en ce qui concerne l'arrangement interne de leur vie. Les exigences des maîtres n'étaient pas énormes, leur enseignement souvent pauvre; mais il s'agissait pour chacun de s'orienter soi-même dans les études, d'abord sous la direction d'un plus âgé, qui surveillait le nouveau venu, puis selon son propre jugement. On travaillait partout ferme, quoique sans beaucoup d'ordre, et l'émulation était grande. Ce qui l'entretenait surtout, c'étaient les travaux qui devaient être remis aux professeurs tous les six mois en vue des examens, et qui consistaient principalement en essais poétiques grecs et latins et en traductions. Ce programme, simple et imparfait comme le vieux temps, avait pourtant le grand avantage de ne pas surcharger le jeune homme, tout en l'engageant à voler de ses propres ailes¹ ". Écoutons encore Döderlein : " L'enseignement à Pforta durant

mateur de l'enseignement dans l'Allemagne du Sud. Celui-ci trouvait les programmes prussiens chargés de trop de choses à la fois; le but du gymnase, selon lui, était non de fournir des connaissances, mais de rendre l'élève à même de *pouvoir* (*ein Können erzeugen*). Ce *pouvoir*, dans un domaine restreint, valait toujours mieux que le *savoir* passif le plus étendu. Quant à ce domaine, *il ne pouvait être que celui des langues classiques*. — La similitude avec la théorie des écoles anglaises est frappante, on en conviendra. Mais est-elle réelle? A notre avis, le *posse* de tantôt et le *Können* de Thiersch ne sont pas synonymes. Si je saisis bien, le second n'est qu'un *savoir* plus réel, plus approfondi par opposition à un savoir plus étendu, plus varié, mais plus superficiel : *non multa, sed multum*, en un mot. Le *posse* des Anglais, au contraire, est la synthèse des vertus diverses, activité, assurance, énergie, endurance, etc., qui forment l'homme par excellence et le rendent apte à la lutte pour la vie.

¹ Paulsen, pag. 644.

la période saxonne¹ doit incontestablement paraître exclusif et borné : tout se concentrait autour des langues anciennes. Quiconque voulait valoir quelque chose aux yeux des professeurs et des élèves, devait posséder ces langues et avoir de la lecture dans les classiques. A la vérité les mathématiques étaient enseignées par un professeur spécial et très estimé, mais celui qui n'en voulait rien apprendre n'y était pas contraint; il suffisait d'assister aux leçons. Un élève qui s'y appliquait spécialement, pourvu qu'il fût un garçon sérieux, était estimé, mais il nous semblait singulièrement combiner des études incompatibles. Au contraire celui qui s'adonnait à l'histoire et à la géographie, matières qui n'étaient pas enseignées, du moins jusqu'en 1808, celui-là était considéré comme une intelligence superficielle, ne s'intéressant qu'aux choses de la mémoire ou à des lectures amusantes sans effort intellectuel. Les vers grecs et latins étaient fort en honneur; mais quiconque s'essayait à faire des vers allemands, surtout rimés, était traité de freluquet sentimental et vain. A côté de la plus grande sévérité dans l'arrangement de la vie interne, régnait dans les classes supérieures la plus grande liberté en ce qui regarde les études. Dès la dix-septième année, on était regardé comme un adulte, chez qui l'on pouvait supposer des mobiles propres; à défaut de ceux-ci, le contrôle, la contrainte et l'excitation violente ne servaient à rien. Cette liberté était la source d'un caractère libéral; l'amour de la chose et l'éloge d'un professeur estimé, non l'espoir d'une récompense ou la crainte du châtiment, voilà les raisons de cette application qui fut de tout temps un signe distinctif de l'école².

Ce tableau n'est plus entièrement applicable aux écoles anglaises. L'ancienne discipline claustrale, ou, pour répéter l'expression de tantôt, la sévérité dans l'arrangement de la vie externe, a fait place à un régime de liberté unique; l'intensité des études a été bien affaiblie par le sport et l'utilitarisme; les mathématiques, l'histoire, les langues modernes, les sciences ont aujourd'hui leur place dans les programmes comme dans les *schools* de la faculté des arts; les devoirs

¹ Depuis le traité de Vienne, Schulpforta appartient à la Prusse.

² Paulsen, p. 645.

réguliers et contrôlés ont été substitués comme ailleurs aux heures de loisir consacrées au travail personnel. Mais, d'un autre côté, l'enseignement classique est toujours le seul réellement considéré et estimé; la section des humanités modernes (*modern side*) se recrute notamment parmi les élèves renvoyés de la section classique (*classical side*) pour incapacité; le but de l'enseignement des langues mortes est encore jusqu'à un certain point l'antique *imitation*, atteignant son apogée dans les vers latins, ce vieil exercice humaniste que Seyffert appelait " le plus libéral des moyens éducateurs, l'artère vitale des célèbres et vieilles écoles de Saxe et d'Angleterre ¹ "; la méthode employée ressemble encore très fort à celle qui fut en usage dans les pensionnats catholiques et protestants depuis le moyen âge jusqu'en notre siècle, et que l'Autriche a connue jusqu'à la réforme de 1849 ². Cette méthode, — comme elle a été bien définie —, consiste à faire apprendre par cœur plutôt qu'à faire comprendre et à assimiler ³. Ce n'est assurément plus le *magister praelegit, discipuli repetunt* des Jésuites; le professeur indique la veille ce qui sera su ou préparé et s'en assure le lendemain. L'élève s'habitue ainsi à répéter passivement, tandis que la libre réflexion et le travail personnel lui restent inconnus. Pour se faire une idée des trucs auxquels le système donnait le jour, c'est encore à *Tom Brown* qu'on peut recourir.

Il est évident que cette méthode a ses bons côtés absolument comme les anciens collèges humanistes et les *public schools*. Ceux-là ne connaissaient guère ce qu'a engendré l'extension obligée des programmes, jointe au désir assurément légitime de maintenir les exigences de jadis, je veux parler du *surmenage*. C'est en 1827, je pense, que le cri d'alarme fut entendu pour la première fois. Dans un ouvrage connu, Thiersch avait critiqué le vaste programme des gymnases prussiens tel que l'avait organisé Joh. Schulze, le directeur de l'enseignement supérieur et moyen en Prusse depuis 1818 sous le ministère Altenstein. Il ne manqua pas de gens

¹ Cité chez Paulsen, p. 717.

² Ibid., p. 698.

³ Cité chez Paulsen, p. 698.

pour proposer en exemple les *Fürstenschulen* saxonnes et les grandes écoles anglaises. L. Wiese, qui dirigea l'enseignement moyen de 1852 à 1875, avait visité ces dernières en 1850 et en avait rapporté des impressions très favorables, consignées dans ses *Briefe über englische Erziehung*. Or, voici ce que la comparaison avec la Prusse apprenait au point de vue de l'éducation intellectuelle. La question s'est posée chez nous aussi. Le gymnasiaste allemand, comparé à son condisciple anglais, possédait une somme de connaissances beaucoup plus grande, et ce dernier paraissait aisément ignorant à côté de lui; mais, écrasé sous le fardeau des pensums imposés, l'Allemand perdait ses moyens et cette lucidité du regard prompt à saisir les choses. Ainsi survenait une variété nouvelle de ce *stupor paedagogicus* qu'Ernesti avait déjà décrit un siècle auparavant. Quand le jeune homme entrait dans la carrière de la vie, il n'avait plus cette élasticité du corps et de l'esprit sans laquelle rien de grand n'est possible, et on peut dire qu'il était usé à un âge où l'Anglais n'avait encore rien perdu de sa vigueur et de son énergie¹. Il ne fallait même pas sortir de l'Allemagne pour vérifier l'expérience. Le siècle dit philosophique avait vu se dresser à côté de la Saxe conservatrice une Prusse amie du progrès. L'université de Halle faisait pièce à celle de Leipzig, d'où les Francke, les Wolf, les Thomasius se voyaient forcés d'émigrer. Dans l'enseignement moyen, nous le savons, le contraste était encore très frappant en ce siècle. Derrière Schulze il y avait Thiersch. D'un côté, pour parler avec G. Hermann, on trouvait la *notitiam rerum plurimarum sine ullius rei scientia*, de l'autre le culte presque exclusif des langues anciennes. Ici, des jeunes gens chauffés à blanc, terrassés par les examens, nerveux, agités; là, du calme, des loisirs pour digérer et faire passer dans le sang la nourriture intellectuelle. Herbart était d'avis que la première preuve de la bonne condition d'une école, c'est l'humeur sereine des professeurs et des élèves. Or, en 1836, il arriva qu'un professeur de médecine de Berlin, ne rencontrant dans les universités du sud que des jeunes gens vigoureux, aux allures aisées, à la mine saine et réjouie, tandis

¹ Wiese, *op. cit.*, 69.

qu'à Bonn et à Berlin les étudiants avaient l'air ou bien mou ou bien agité, la figure fatiguée et pâle, chercha les motifs de cette nervosité fébrile dans la différence du régime scolaire ¹. On peut dire que dans l'enseignement supérieur et moyen la différence entre l'Angleterre et le continent n'a pas encore entièrement disparu.

Depuis un bon quart de siècle pourtant, il y a eu du changement chez nos voisins d'Outre-Manche. La population des grandes écoles publiques s'est accrue depuis lors, rendant ainsi de plus en plus difficile la grave question de l'éducation et de la discipline. Pour parer aux dangers que la cohabitation d'un trop grand nombre de jeunes gens finirait par entraîner nécessairement, on a surtout recours à deux remèdes. On fatigue les corps et on tâche de tenir les esprits constamment occupés. Veiller à ce que les élèves n'aient pas à eux un instant où l'influence du mal serait à craindre, voilà ce qui paraît être devenu la préoccupation essentielle des directeurs ².

En même temps les programmes s'étendaient pour se rapprocher de plus en plus du type continental.

Qu'en est-il résulté? Sans doute ni les études, ni les jeux pris isolément ne justifient le reproche de surmenage. Mais il est certain que l'élève qui, obéissant aux stimulants variés par lesquels l'école encourage l'entraînement physique et l'étude, tenterait de combiner les deux avec une égale ardeur, risquerait fort de succomber à cette tâche surhumaine. Quant aux heures de loisir si chères aux générations antérieures, ces heures que l'on passait à lire ou à rêver,

viridi membra sub arbuto stratus,

ces loisirs qui, s'ils étaient perdus pour beaucoup, gardaient un prix inestimable pour les esprits vifs et curieux, ils ont dû être graduellement occupés. Pour m'en rapporter encore une fois à l'autorité compétente de M. Browning, je dirai avec lui qu'on n'aime pas le *loafer*, l'âme errante qui n'a du zèle pour

¹ Paulsen, p. 625.

² P. Browning, *Educational Theories* (London, Kegan Paul, Trench and Co., 1881), p. 187.

rien et passe le temps à ne rien faire. " Mais il ne faut pas le confondre avec l'étudiant sérieux, bien que excentrique peut-être, qui fuit les chemins fréquentés et se plaît le long de la rivière, sur le talus gazonné, sous le frais ombrage des ormes protecteurs ¹ „

quo pinus ingens albaque populus
umbram hospitalem consociare amant
ramis, quo et obliquo laborat
lympa fugax trepidare rivo,

comme le disait dans son style aimable le vieil Horace, un connaisseur. C'est là le danger et la difficulté. Il est inutile de faire remarquer que dans les pays où, comme chez nous, l'externat est la forme type des établissements d'enseignement moyen, c'est à la famille qu'il incombe de résoudre la majeure partie des questions que l'éducation des enfants met sur le tapis.

**

Arrivé au terme de cette étude, il n'est que juste de se demander ce que l'Angleterre même pense de son enseignement moyen. Commençons par faire abstraction des écoles privées; bien que leur niveau se soit bien haussé depuis l'époque funeste où des êtres comme Squeers étaient possibles, il est évident que les conditions précaires de leur existence sont un obstacle insurmontable au progrès. Je ne sais si le nombre de leurs partisans convaincus est fort grand; malheureusement elles pourvoient à un besoin réel, et à ce titre leur sort est lié à celui des écoles publiques. Où se recrute la population de ces dernières? Dans les rangs de l'aristocratie du sang et de l'or, ainsi que dans les " classes professionnelles „, terme synonyme de professions libérales. Il y a des familles dont toutes les générations mâles se sont succédé sur les bancs de la même école. A l'université comme au collège, on s'y prend souvent des années à l'avance pour arrêter les places. Il y a là un lien séculaire forgé par

¹ *Ibid.* p. 188.

la tradition, qui explique le *tolle* soulevé par toute tentative de réforme.

Disons-le carrément, malgré la légalité de la situation, celle-ci est un anachronisme. Une nation ne se compose pas uniquement de lords, de riches financiers, d'avocats célèbres et de prélats bien pourvus. Il y a des milliers de gens qui travaillent pour un salaire plus humble et dont les enfants ont des droits à une instruction secondaire. Ceux-là, incapables de supporter les frais exagérés d'une bonne éducation, doivent se contenter de celle qu'ils savent payer.

Il y a beau temps que le fameux publiciste Matthew Arnold appelait l'attention de ses compatriotes sur un état de choses aussi néfaste pour la classe moyenne, la base de la société. Revenant fréquemment à la charge, il comparait cette classe à moitié inculte, terre à terre, âpre au gain, incapable de sentiments élevés, telle qu'il la trouvait en Angleterre et que Schleiermacher l'avait caractérisée dans le premier de ses *Discours sur la religion*, avec la même espèce de gens à l'étranger. La conclusion s'imposait. *Porro unum est necessarium*¹... et cette chose c'était l'éducation d'une classe entière laissée à l'abandon.

A mesure que les Anglais se familiarisent sans opinion préconçue avec les organismes du continent, le désordre et le gaspillage de leur enseignement moyen saute plus aux yeux. Leur affection bien compréhensible pour le système des écoles publiques auquel ils doivent tant, lutte péniblement contre l'idée que l'externat est la seule forme sous laquelle l'enseignement puisse être répandu sur une vaste échelle. On se dit bien que, malgré les avantages de la vie en commun, le foyer familial est une chose qui ne se remplace point. Mais la question est loin d'être résolue.

Cependant la transformation des écoles publiques dans le sens du type continental est manifeste. Si le cours suivi jusqu'ici permet de deviner ce qu'il sera demain, nous dirions que la métamorphose ne fera que s'accroître. Ira-t-elle jusqu'au bout et se terminera-t-elle par la création d'un

¹ M. Arnold, *Mixed Essays* (London, Smith, Elder & Co., 1879), p. 143-179.

ministère spécial, la réglementation de l'enseignement et le retrait des privilèges et de l'indépendance? Il faudrait presque une révolution dans l'opinion publique, dans le caractère des habitants et dans leur conception du rôle de l'État. En effet, qu'on se figure la question du retour des biens ecclésiastiques à l'État devant être résolue sans Révolution française. Pourtant que ne voit-on pas aujourd'hui? La vieille Chambre des Lords, traitée d'arriérée, d'égoïste, d'obstinée, est menacée dans sa commode existence. Le Capitole tremble, la foule se presse au pied de la Roche Tarpéienne dans l'espoir d'assister à la ruine des vieilles institutions. Hâtons-nous d'ajouter qu'en s'occupant activement de l'enseignement primaire, dont l'importance est la plus générale, le gouvernement anglais a ouvert une soupape de sûreté dont tout le monde profite.

Le moment est venu de désigner les desiderata de notre enseignement moyen et le meilleur moyen de les satisfaire par des emprunts faits à nos voisins d'Outre Manche, tâche pour laquelle une longue expérience de l'enseignement, la notion claire de la raison d'être de toute chose et une connaissance sûre des caractères des deux races pourraient seules qualifier. Nous ne pouvons avoir la prétention de l'assumer sérieusement, nous n'oserions même pas tenter l'aventure, si le sujet ne réclamait pas absolument une conclusion.

Et d'abord, au point de vue des méthodes, le peu que nous en savons ne nous a pas donné l'idée d'une divergence qui fût à notre désavantage. Il serait peut-être téméraire de vouloir préciser plus. Il nous semble en effet que la méthode la plus intéressante et la plus propre à rendre l'esprit éveillé n'est pas celle qui conduit toujours le plus sûrement au but, à savoir, administrer une certaine dose de connaissances dans un temps donné. Au contraire, ce but est souvent fort bien atteint par le moyen tout mécanique de la répétition par cœur. Le commun défaut des méthodes rapides et perfectionnées, c'est de supposer tacitement chez l'élève toute la bonne volonté et l'intelligence désirables. En outre, à tort ou à raison, nous nous figurons qu'une méthode ne se laisse pas disséquer jusque dans ses moindres parties, comme une pièce anatomique. Il nous semble que si, en parodiant le mot de Buffon, la pédagogie moderne paraît dire : la méthode, c'est l'homme, on pourrait, comme en

Angleterre, intervertir aussi l'ordre des termes. C'est peut-être une hérésie. Pourtant M. Paulsen constate que jadis, quand tout était laissé à l'initiative individuelle, il y avait des recteurs célèbres, tandis qu'aujourd'hui, où tout est soigneusement prévu et réglé, cette race vaillante d'hommes qui, comme un Arnold, imprimaient un cachet inoubliable à tout un établissement, a disparu entièrement avec la liberté. Soyons donc réservé dans notre jugement. Au surplus la population de nos athénées et des écoles anglaises n'est pas la même; l'esprit qui y règne est différent; nous n'avons ni les jeux qui distraient, ni les récompenses de toute sorte qui sont censées ramener au travail; la relation entre l'école et la famille, entre l'élève et le professeur sont autres que chez nous; et après toutes ces divergences, dont la méthode est solidaire après tout, nous irions faire des comparaisons? Nous croyons que le profit serait maigre.

Passons outre pour considérer les programmes. Les nôtres sont plus chargés, c'est certain. Ils le sont peut-être trop. En cas de dégrèvement, qui cèdera la place? La question ne paraît plus douteuse. Mais au moins qu'on ne se presse pas trop de remplir les vides. Ce sera le moment ou jamais de savoir perdre sagement le temps.

Un mot encore de l'éducation. Ici nous sommes plus à l'aise. Les principes qui guident les Anglais en cette matière sont profondément bons. Mais ce serait s'exposer à de cruels mécomptes que de vouloir les transplanter chez nous. Nous constatons tout d'abord que le droit de l'école à l'éducation des enfants est un point contesté. Qu'on se rappelle le paragraphe du règlement qui dit que les professeurs ont autorité sur leurs élèves au dehors comme au dedans de l'établissement.... et son exécution. Comme nos écoles sont des externats, c'est à la famille qu'il appartient de résoudre les questions les plus difficiles de l'éducation. Puis ce qui s'oppose à l'introduction d'un régime de liberté, c'est la situation de nos écoles au sein des villes, où les tentations peuvent surgir à chaque pas. Essayer du " flogging „ comme moyen disciplinaire, il ne faut pas y songer, je pense. Faudrait-il importer chez nous le culte du cricket et du foot-ball? En admettant que l'idée fût pratiquement réalisable, ce qui est douteux,

encore serait-il à craindre que l'accessoire n'eût une tendance accentuée à devenir l'essentiel. Ensuite, nos écoles ont-elles un passé séculaire et personnel? Peut-on raisonnablement compter chez nos élèves sur la même tendresse et la même pitié envers l'athénée dont ils suivent les cours, ainsi que nous le voyons en Angleterre? Quelle différence partout!

Certes, faire de la sympathie la base de la discipline, être indulgent pour les faiblesses, inexorable pour le parti pris, tâcher d'inculquer aux élèves la notion de la légalité, c'est parfait. Mais sont-ce là des théories inconnues chez nous?

C'est surtout l'éducation physique qui réclame des soins. Encore y a-t-il peu à faire sans introduire des changements trop violents. Il faudrait relever l'enseignement de la gymnastique, le faire compter pour les prix généraux. Il serait bon d'avoir toujours des cours plantées d'arbres; rien n'égaye tant l'école que la verdure. On pourrait songer davantage à réduire les devoirs à domicile qui, après l'immobilité inévitable de la classe, courbent les jeunes poitrines pendant de longues heures devant une table de travail. Les enfants des villes ne semblent pas forts; leur pâleur est de règle, les larges épaules et la poitrine solide sont l'exception. Intervertissons tous ces rapports contre nature. Et si l'on nous demandait ce que les enfants feraient du temps qu'ils auraient gagné, je répondrais : les plus jeunes joueront et prendront un bain d'air et de lumière, les autres feront de même ou apprendront à goûter le charme du travail personnel. Inspirer l'amour de la lecture, par exemple, c'est donner au jeune homme un talisman puissant contre l'oisiveté. Aussi je suis d'avis que l'institution des bibliothèques de classe, alimentées par les cotisations des élèves, et donnant lieu à de petits comptes-rendus, deux choses essentielles, est une des meilleures mesures qui aient été jamais prises dans l'enseignement moyen.

Ici se termine la tâche que nous avons entreprise. Nous avons essayé de donner une idée complète et exacte de ces fameuses écoles publiques qui font l'orgueil de l'Angleterre. Recherchant, autant que nous en étions capable, les raisons de ce que nous voyions, nous avons été entraîné plus d'une fois à des digressions historiques ou à des comparaisons. Nous avons pu constater ainsi quelles sont — ne disons point les

qualités et les défauts de ces vieilles écoles —, mais les différences enracinées dans le passé qui les séparent de nos établissements sans histoire. Si, de notre point de vue, nous avons cru rencontrer un certain désordre dans l'enseignement, une certaine exagération dans les théories éducatrices, il nous appartient d'ajouter avec l'aimable poète de Venouse :

*Hic error tamen et levis haec insania quantas
Virtutes habeat, sic collige.*

G. DUFLOU.

COMPTES RENDUS

J. BIDEZ. **La biographie d'Empédocle.** Gand, Engelcke, 1894. Prix : 5 fr.

Les publications philologiques sont rares dans notre pays. C'est la première fois qu'il m'arrive de parler dans cette revue d'un ouvrage belge. Je le fais avec d'autant plus de plaisir que j'aurai à en dire beaucoup de bien.

Le livre de M. Bidez est un travail de philologue, au sens le plus spécial du terme; il est en grande partie consacré à l'examen très minutieux de problèmes de source, d'authenticité, d'attribution, de critique, bref à toutes sortes de discussions où se complaisent les philologues de métier et que le public non initié ne comprend et ne lit guère. Cependant, si je laissais croire que M. Bidez n'est qu'un philologue au sens étroit du mot, je lui ferais tort peut-être dans l'opinion de certaines personnes. Celles-ci, sachant qu'Empédocle fut un des plus grands philosophes du cinquième siècle, exigent avec raison une préparation philosophique chez ceux qui veulent parler de lui. Je me hâte donc d'ajouter que M. Bidez est arrivé à la philologie en passant par la philosophie, et que, sans délaisser entièrement ce second domaine, il a prouvé qu'il qu'il était devenu maître dans le premier en conquérant avec son livre le titre de docteur spécial en philologie classique devant la Faculté de philosophie et lettres de l'Université de Gand.

Si je ne me trompe, le travail de M. Bidez est la première dissertation philologique qui ait paru en Belgique depuis la thèse sur *Les dialectes doriens*, soutenue par M. Boisacq devant l'Université de Bruxelles, et publiée en 1891. Ces deux travaux, dans des domaines différents de la philologie, sont également excellents; pour la rigueur de la méthode et pour la sincérité de l'application, ils donnent de bons modèles aux jeunes docteurs que l'amour de la science et l'intérêt même de leur carrière pousseront sans doute dans un avenir prochain à fournir par des œuvres originales la mesure de leur

valeur. Il dépend d'eux que la règle s'introduise enfin de ne plus admettre dans l'enseignement supérieur que des hommes dont les publications auront démontré le mérite. Les deux docteurs spéciaux que je viens de nommer ont été attachés à leur enseignement par les Facultés de Gand et de Bruxelles. Ce résultat n'est pas fait pour décourager les imitateurs.

Le livre de M. Bidez comprend deux parties : d'abord une série de recherches où les documents sont classés par époques et par catégories d'auteurs; ensuite une reconstruction de la vie d'Empédocle fondée sur les témoignages que l'examen des sources a permis de conserver. L'auteur étudie donc séparément la tradition et la biographie. En réunissant dans la première partie les discussions souvent arides des questions de source et d'authenticité, il a pu alléger la seconde partie de l'ouvrage, et écrire une vie d'Empédocle dont la lecture est facile et intéressante pour la plupart des personnes cultivées.

L'un des plus grands mérites du livre de M. Bidez est l'étude et le classement des sources relatives à la biographie, l'examen et la critique méthodique de toute la tradition. Avant lui, ce travail était à faire à peu près tout entier, comme c'est le cas d'ailleurs pour un nombre d'auteurs anciens beaucoup plus grand qu'on ne croit généralement. Pour Empédocle, on citait trop souvent pêle-mêle les témoignages des Timée, des Galien, des Suidas et d'une foule d'autres, sans que l'on eût essayé une bonne fois de retrouver l'origine, la succession et l'enchaînement de tant de données souvent contradictoires. M. Bidez n'a rien négligé dans les sources, depuis les fragments mêmes d'Empédocle jusqu'aux derniers Byzantins, en passant par Héraclide Pontique, Aristote et cinquante autres. Il a critiqué un à un tous les renseignements, retenu les uns, corrigé ou rejeté les autres, et il aboutit à un classement qui, dans ses éléments essentiels, est définitif.

Grâce à ce travail préparatoire, M. Bidez a pu écrire une vie d'Empédocle qui l'emporte certainement en vérité sur toutes les biographies antérieures. Quelques traits de la légende y perdent bien un peu de leur charme, en nous étant expliqués et rationalisés : l'histoire des pantouffles d'airain, la mort dans l'Etna, la léthargique ressuscitée, quelques autres miracles d'une jolie ampleur théâtrale. En revanche, l'impression que

M. Bidez nous donne d'Empédocle, en devenant plus juste, est vraiment imposante et belle. Au lieu du thaumaturge un peu louche dont l'image indécise flottait dans notre mémoire, nous apprenons à connaître, dans les diverses phases de sa vie inquiète et tourmentée, un des plus nobles esprits du cinquième siècle, un riche habitant de la " blonde Agrigente ", qui, négligeant le soin des chars que son aïeul avait fait courir à Olympie, passe sa jeunesse dans l'étude des sciences et de la philosophie, un aristocrate généreux que l'arrogance et les privilèges de ceux de sa classe érigent en éloquent défenseur de la cause populaire, un penseur hardi et génial pour qui l'Amour et la Haine universels donnent de la nature une explication à la fois large et profonde, un lyrique éclatant et grandiose, poète enthousiaste en même temps que rhéteur adroit, dialecticien subtil, médecin, physicien et savant encyclopédique. Qu'on s'imagine l'action d'un tel homme, se présentant aux masses comme un réformateur, un fondateur de religion, un guérisseur des misères humaines, au milieu de la Sicile du cinquième siècle, toute pleine alors de querelles sociales et de luttes de classes, parmi des populations qui n'avaient point retrouvé leur équilibre moral depuis l'échec de la grande rénovation religieuse du sixième siècle. L'on comprendra avec quel intérêt le lecteur d'aujourd'hui suit le récit que fait M. Bidez de la carrière d'Empédocle, carrière si étrange et si unique que, tout vivant, le personnage est entré dans la légende, et qu'avec son aveu et peut-être sa propre croyance, cet apôtre magnifique, ce grand hypnotiseur des foules est devenu pour ses contemporains un magicien, un thaumaturge et un dieu. En une seule vie, ce croyant de la métempsychose semble avoir conduit son âme au terme divin des transformations qui demandent pour les autres une série d'existences.

En raison de la pénurie des sources sûres, l'auteur a dû nécessairement accorder une place assez considérable à l'hypothèse dans sa reconstruction. Il ne me paraît pas que, dans cette tâche délicate, il ait jamais manqué de prudence, ni dépassé les limites de la hardiesse permise. L'art de juxtaposer et de combiner des données éparses, et de tirer de ces frères assises, à force de pièces de rapport, un fondement pour élever

toute une reconstruction, est pratiqué aujourd'hui avec une assurance déconcertante et une virtuosité merveilleuse, par quelques maîtres en Allemagne. Certains de leurs élèves ont imité cette tendance jusqu'à la manie, et il y a lieu de louer M. Bidez d'avoir évité l'écueil où d'autres sont tombés.

Dans le cours de son étude, M. Bidez a apporté la lumière sur beaucoup de points obscurs, et il aboutit fréquemment à des résultats nouveaux. Ces résultats sont même plus nombreux qu'il n'y paraît au premier abord, l'auteur n'ayant pas toujours eu le soin de mettre suffisamment en relief ce qui, dans ses conclusions, était uniquement le fruit de ses recherches personnelles.

J'indique brièvement quelques-uns de ces résultats nouveaux. Tout le monde admettra, je pense, que M. Bidez a démontré péremptoirement qu'Hippobotos est l'auteur de la vie d'Empédocle conservée chez Diogène Laërce. Le premier chapitre du livre est une véritable monographie qui nous a révélé l'importance de cet Hippobotos dont le rôle de compilateur était ignoré. Je n'ai pas besoin de dire que cette découverte est d'une grande portée pour la question des sources de la compilation de Diogène toute entière.

Le chapitre consacré à Héraclide Pontique apporte des éclaircissements précieux sur l'un des écrits perdus de ce curieux écrivain. Il est vraiment intéressant de voir combien, dès le quatrième siècle, l'attention des savants s'était portée sur ces phénomènes particuliers de sommeil qui ont fait éclore de nos jours toute une littérature hypnotique. Peut-être l'auteur aurait-il dû ne pas craindre de se laisser entraîner à une digression sur ce sujet. En élargissant la question, en s'arrêtant plus longuement sur les théories d'Héraclide Pontique, préparées déjà par Platon dans le mythe d'Er et ailleurs, M. Bidez aurait eu l'occasion de mettre en lumière comment ces romans mêmes sur les voyages des âmes ont contribué pour une part au développement de la doctrine de l'immortalité de l'âme.

Dans un autre chapitre, M. Bidez s'inscrit avec raison contre la thèse trop absolue de M. Kern qui voit trop souvent dans des vers d'Empédocle la copie d'on ne sait quels orphiques oubliés. Tout au contraire, il se peut que les vers des recueils orphiques se soient eux-mêmes souvent formés sur le modèle

des vers du philosophe. Je signale encore quelques pages intéressantes et neuves sur l'origine de la rhétorique, dans lesquelles l'auteur prend position contre l'opinion généralement admise.

Un résultat tout à fait inattendu des recherches de M. Bidez est son affirmation de l'antériorité chronologique du livre des Purifications sur le poème de la Physique. A coup sûr, dans toute sa thèse, c'est là le point de vue le plus contraire aux idées reçues, et aussi celui qui sans doute sera le plus contesté. Personnellement, après un examen attentif de la question, je suis enclin à donner raison à M. Bidez contre tous ses prédécesseurs, mais le problème devra cependant encore être longuement discuté, et il appartiendra à l'auteur de donner une démonstration plus fournie de sa thèse, lorsqu'il étudiera en elles-mêmes les idées philosophiques d'Empédocle.

La nécessité de limiter son sujet a obligé l'auteur de publier en premier lieu son travail sur la légende et la biographie d'Empédocle, séparant ainsi cette étude de celle des doctrines. Je crois bien que, s'il avait pu donner du même coup les deux études, certains passages de la biographie auraient encore gagné en intérêt pour le lecteur. Les chapitres sur l'éducation d'Empédocle ne sont pas les plus attachants de la seconde partie parce que l'on sent trop que l'auteur ne dit pas tout ce qu'il aurait à dire, et qu'il réserve pour un autre endroit l'exposé approfondi de la genèse des idées philosophiques. Nous espérons qu'après avoir étudié l'homme, M. Bidez nous exposera bientôt dans un livre nouveau l'œuvre et la doctrine du philosophe. Il serait à désirer qu'il couronnât tous ces travaux en publiant une édition critique des fragments d'Empédocle, dans le genre de celle que Bywater a donnée pour Héraclite. L'édition de tous les fragments des philosophes, annoncée par M. Diels, ne doit point le détourner d'entreprendre ce travail, un tel ouvrage d'ensemble n'étant point destiné à rendre inutiles les éditions particulières. En se vouant à cette tâche, M. Bidez prendrait une belle place parmi les philologues qui s'occupent spécialement des philosophes anciens; c'est là un genre d'étude qui n'est représenté par personne en Belgique.

LÉON PARMENTIER.

Albii Tibulli libri quatuor. Les élégies de Tibulle, Lygdamus et Sulpicia, texte revu d'après les travaux de la philologie, avec une traduction littérale en vers et un commentaire critique et explicatif, par PH. MARTINON. Paris, Thorin, 1895. Un vol. in-8° de LXIV-304 pages. Prix : 10 francs.

Tibulle, traduit en vers français par M.... Ces mots ne vous reportent-ils pas bien loin en arrière, au temps des Dorat, des Parny, des Delille? Involontairement, on se représente un texte emprunté à une vulgate surannée, une " belle infidèle ", due aux loisirs studieux de quelque amant des Muses, une phraséologie galante d'une élégance banale et fade, des rimes pauvres et montrant la corde, une notice déclamatoire où le traducteur fait preuve d'une âme sensible, des notes littéraires dans le goût de Marmontel et de Laharpe. Ceux que ce mouvement irréfléchi de l'imagination détournerait de lire le livre de M. Martinon auraient grand tort, car il n'offre rien de tout cela ou plutôt il en offre justement le contraire. Texte, traduction, introduction et commentaire répondent aux exigences de l'esprit moderne, et permettent de constater le changement qui s'est produit en France depuis un siècle dans la manière de populariser les auteurs de l'antiquité.

L'introduction renferme une étude détaillée sur la vie de Tibulle et sur la chronologie de ses ouvrages. M. Martinon aborde résolument la question si compliquée de la date des différentes élégies *déliennes*. Nous ne voudrions pas assurer que son système soit à l'abri de toute critique, mais il est habilement présenté et il a tout au moins un air de vraisemblance. Le roman d'amour de Tibulle avec Délie aurait duré deux ans, de 31 à 29 av. J.-C., et ce petit drame se diviserait en deux actes : 1^{er} acte, Délie est libre, Tibulle l'aime, se voit trompé, et rompt avec elle; 2^e acte, Délie est mariée, Tibulle renoue avec elle, est de nouveau trompé, et rompt définitivement. M. Martinon passe plus rapidement sur les autres pièces du grand élégiaque et sur celles de Lygdamus, de Sulpicia, etc., qui ont été jointes au recueil. Il n'a pas cru devoir juger le poète; il se borne à le disculper de deux reproches : celui de n'avoir aimé la nature que comme un cadre poétique à ses amours, et celui d'avoir

été le chanfre du plaisir. C'est un peu court; quand on possède un sentiment aussi vif de la poésie de Tibulle (M. Martinon le prouve par sa traduction et par son commentaire), on doit avoir quelque chose d'intéressant à en dire, et il y a une modestie outrée à s'en rapporter "à de plus compétents. „ — Une notice sur les sources du texte, les éditions et les traductions françaises de Tibulle termine l'introduction. Cette notice témoigne de l'intérêt que le traducteur a pris au côté philologique de sa tâche; toutefois elle n'est pas exempte de légèretés : par exemple, il est fâcheux que M. Martinon ne se soit pas donné la peine de consulter l'édition de Hiller, qu'il est pourtant facile de se procurer. Nous nous garderons de lui faire un grief de n'avoir pas connu toute la " littérature „ sur Tibulle, qui contient évidemment bien des non-valeurs; mais il pouvait nous faire grâce de sa petite tirade contre les abus et la surproduction de la philologie allemande, lui qui a si largement mis à contribution les travaux allemands.

M. Martinon ne s'est pas proposé de faire une édition critique de Tibulle; il s'est contenté de donner un texte suffisamment épuré d'après les recherches des savants. Le choix qu'il a fait parmi les variantes et les conjectures est en général judicieux. Il a hasardé deux ou trois corrections personnelles, dont l'une (*gratus* pour *laetus*, l. IV, él. 4, v. 24) est digne d'attention.

Le commentaire, sobre et nourri, sera certainement utile aux lecteurs désireux d'approfondir le sens de leur auteur. Nous devons ajouter qu'il n'est pas sans défauts; parfois il témoigne d'une certaine indécision, parfois il glisse sur des difficultés sérieuses ou y apporte des solutions par trop expéditives.

Mais il est temps d'en venir à la traduction elle-même. M. Martinon s'est efforcé d'être à la fois exact¹ et élégant. Souvent il y réussit : bon nombre de ses vers sont bien

¹ Nous avons relevé un contre-sens regrettable, l. I, él. 3, v. 19-20 :

Un faux pas que je-fis fut un fâcheux présage
Auquel j'ai bien souvent pensé dans le voyage.

Le latin dit tout autre chose.

frappés et rendent pleinement la pensée de l'original. En comparant le français au latin, on peut constater que M. Martinon s'est tiré habilement de maint pas difficile. Sa versification est d'ordinaire correcte, assez variée, et il a des trouvailles en fait de rime. La loi qu'il s'est imposée de ne rien ajouter à son modèle et de n'en rien retrancher donne par-ci par-là à son style un air de contrainte ou une allure prosaïque ; mais, en somme, sa traduction se lit avec agrément.

Citons, comme un des meilleurs morceaux, la 13^e élégie du livre IV :

Nulle autre ne saurait me dérober à toi :
 De l'amour qui nous joint c'est la première loi.
 Oui, toi seule me plais ; pas une autre dans Rome
 Ne mérite à mes yeux qu'après toi je la nomme.
 Hélas ! que ne peux-tu plaire à moi seul aussi ?
 Déplais au monde entier, j'aurai moins de souci.
 Je fuis la renommée, et crains qu'on ne m'envie :
 Quand il est sage, l'homme heureux cache sa vie.
 Ah ! que je vivrais bien dans l'ombre des forêts,
 Loin des sentiers foulés et des yeux indiscrets !
 Étoile de mes nuits, charme de ma souffrance,
 Un désert est peuplé par ta seule présence.
 Le ciel même aurait beau compter sur les appas
 Des déesses : Vénus ne me séduirait pas ;
 Oui, j'en prends à témoin ta Junon familière,
 Qui des divinités est potir moi la première.
 Insensé, qu'ai-je fait ? contre elle imprudemment
 Je me suis désarmé par ce fatal serment.
 Sois sans peur maintenant ; va, tourmente et maltraite.
 Un malheureux trahi par sa langue indiscrete.
 Va, tu n'as qu'à vouloir, j'obéis désormais ;
 Je t'appartiens, je suis ton esclave à jamais.
 Mais je prierai Vénus, aux suppliants propice,
 Et Vénus punira ta cruelle injustice.

Il nous a semblé qu'à mesure qu'on avance dans le volume, les vers prennent une allure plus vive, plus dégagée, et que la langue devient plus souple et plus précise : il se fait ainsi que Lygdamus est mieux partagé que le Tibulle des belles élégies à Délie.

M. Martinon a, nous l'avons dit, compris son rôle de traducteur à la façon moderne. Nous nous demandons même s'il ne " modernise " pas un peu trop. Sans doute il convient de

féliciter les traducteurs français d'avoir rompu avec les traditions de fausse délicatesse qui énervait leur style et les obligeaient à affaiblir la physionomie de l'original. Mais l'excès contraire a aussi ses inconvénients : la langue française de nos jours a un caractère réaliste, familier, démocratique, qui est peu en harmonie avec le ton de la poésie du siècle d'Auguste, et nous avons cru remarquer que, sous la plume de M. Martinon, le doux, le tendre, le délicat, le discret Tibulle s'exprime quelquefois avec la verdeur d'un contemporain et d'un émule de M. Richepin. Du reste, infidélité pour infidélité, nous aimons mieux celle-ci que l'autre.

L'ouvrage, tiré à cinq cents exemplaires seulement, est imprimé avec luxe et avec goût sur un papier admirable. Nous le recommandons aux amateurs de beaux et bons livres, et nous souhaitons que M. Martinon mène à bien le travail analogue qu'il a entrepris sur les autres élégiaques latins.

PAUL THOMAS.

C. CALÌ, **Studi su i Priapea e le loro imitazioni**. Catane, Giannotta, 1894. VIII-80 pp. in-8°. Prix : 3 fr. — Id., **La vita e le opere di L. Cornelio Sisenna**. (Catane), Giannotta, 1895. 36 p. in-8°. Prix : 1 fr.

Les érudits de la Renaissance se sont beaucoup occupés des *Priapea*. On ne s'y intéresse plus guère aujourd'hui, et bien que le texte en eût été fixé par les recensions de Bücheler, de Lucien Müller et de Bährens, nul philologue moderne n'en avait fait jusqu'ici l'objet d'une étude critique et littéraire. C'est cette étude que nous apporte M. Calì : disons tout de suite qu'elle est rigoureusement scientifique et n'a rien qui puisse affriander les amateurs d'obscénités ou effaroucher les âmes timorées.

Après avoir passé en revue les opinions et les travaux des savants sur les *Priapea*, M. Calì esquisse rapidement l'histoire de la poésie priapéenne. Il examine ensuite les échantillons du genre qui nous sont parvenus. Nous en possédons, comme on sait, une collection anonyme comprenant quatre-vingts épigrammes. M. Calì essaie de déterminer l'origine et la date

approximative des différentes pièces qui composent ce recueil. Il estime qu'une douzaine au plus appartient à l'époque classique; la plupart sont postérieures, et les ressemblances qu'on a relevées entre quelques-unes d'entre elles et certaines épigrammes de Martial ne prouvent pas que Martial soit l'imitateur, mais bien plutôt le contraire. A la collection anonyme on joint d'ordinaire trois pièces de l'*Appendix Virgiliana* et deux autres attribuées à Tibulle. M. Calh en discute l'authenticité, démontre qu'elles sont l'œuvre de poètes inconnus et indique comment elles ont pu être mises sous le nom de Virgile et de Tibulle. Enfin il consacre quelques pages aux imitations qui ont été faites des *Priapea* dans les temps modernes; il a été fort bien servi dans ces recherches par sa connaissance étendue de la poésie italienne et de la poésie latine de la Renaissance. Il donne en appendice la description et la collation d'un curieux manuscrit du couvent des Bénédictins de Catane qui contient entre autres les *Priapea*.

* * *

Sisenna est une figure secondaire mais intéressante de l'histoire de la littérature romaine. Orateur, historien, commentateur de Plaute, traducteur des *Milésiennes* d'Aristide, il jouit d'une assez grande réputation. L'étrangeté de son style, bariolé d'archaïsmes et de néologismes, trouva des railleurs et aussi des imitateurs, parmi lesquels on compte l'historien Salluste.

M. Calh a donc eu une idée heureuse en prenant Sisenna pour sujet d'une monographie, mais il nous semble qu'il n'a pas tiré de sa matière tout ce qu'il en pouvait tirer. Il ne suffisait pas, à notre avis, de réunir et de discuter toutes les données que nous possédons sur la vie et les œuvres de Sisenna: il aurait fallu montrer plus nettement, plus complètement que ne l'a fait M. Calh, la place que cet écrivain occupe dans la littérature romaine, le rôle qu'il a joué, l'influence qu'il a exercée, et cette influence ne laisse pas d'être considérable: n'est-il pas le premier de ces "antiquaires" de lettres dont les théories ont fini par triompher avec Fronton et son école? Si M. Calh avait envisagé les choses d'un point de vue

plus élevé, sa dissertation, d'ailleurs solide et pleine d'érudition¹, aurait gagné en intérêt.

P. T.

PAUL GUIRAUD. La Propriété foncière en Grèce jusqu'à la conquête romaine. *Ouvrage couronné par l'Académie des sciences morales et politiques (Prix Bordin 1890).* Paris, imprimerie nationale, 1893.

La propriété, ses origines, ses formes primitives, son organisation, ses modes de transmission et d'exploitation ont de tout temps été l'objet des préoccupations spéciales des économistes et des historiens. De nos jours surtout, ces questions sollicitent l'attention, depuis que l'on attaque, si pas la propriété en elle-même, du moins son mode d'organisation et son régime. Le savant ouvrage de M. G. nous a donc paru présenter, outre ses autres mérites, un très vif intérêt d'actualité. C'est pourquoi nous avons cru devoir en présenter aux lecteurs de la *Revue* une analyse très détaillée, qui dépassera de beaucoup les proportions ordinaires d'un compte rendu.

LIVRE I.

Les Grecs ont-ils commencé par la propriété collective? C'est aux faits qu'il faut demander la solution de cette question, et ceux-ci la résoudre négativement.

Tout d'abord, il convient de dissiper une équivoque. Le droit de propriété privée peut être conçu de deux façons différentes, et être exercé soit par l'individu isolé, soit par la famille. Même dans le second cas, il n'a pas, en réalité, le caractère communiste; car il se transmet par héritage dans le sein de chaque groupe, et les étrangers n'y participent en rien. Sous ce régime, la famille a sur la terre, du moins à l'égard des tiers, toutes les prérogatives d'un propriétaire véritable. Elle doit sans doute la léguer intacte aux générations suivantes; mais, sauf cette réserve, son domaine est pour elle, dans toute la force du terme, un bien patrimonial et personnel. Il n'y a communauté que si la terre appartient à tout un peuple, à toute une tribu, à tout un village, sans distinction d'individus ni de familles. Alors, de deux choses l'une: ou elle est cultivée en commun,

¹ Certaines assertions de M. Cali nous paraissent hasardées; par exemple, il nous est impossible d'admettre que l'épisode du banquet de Trimalchion dans Pétrone soit une *Milésienne* (p. 24).

ou elle est partagée chaque année par ce peuple, cette tribu, ce village. L'individu qui en détient un lot n'y possède qu'un droit de culture ou de jouissance temporaire. Il ne peut ni vendre, ni faire donation, ni laisser à ses enfants. Nul n'hérite, et il n'y a pas de testament.

Néanmoins plusieurs auteurs, entre autres MM. Viollet et de Laveleye, ont défendu l'opinion qui voit le communisme aux origines de la société hellénique, mais leur argumentation est basée soit sur des impressions toutes subjectives, soit sur une interprétation erronée des textes et de certains faits; aussi :

« La thèse du collectivisme hellénique n'est pour l'instant qu'une conjecture. En tous cas, si les Grecs ont vécu sous ce régime, ils n'ont pas dû longtemps s'y attarder, ce qui n'a rien d'étonnant de la part d'une race si éminemment progressive; et c'est peut-être la raison qui explique qu'il n'ait laissé dans les documents aucune trace. »

Dans le chap. II, M. G. recherche les origines du droit de propriété foncière en Grèce. Il établit d'abord que la famille, le régime patriarcal, est antérieur à l'État. Ce qui le prouve, c'est l'existence du droit de vengeance privée, c'est le témoignage de Platon et d'Aristote, c'est, enfin, le fait que

« Chacune de ces familles patriarcales était une société parfaitement organisée avec son chef, son culte, ses lois, et que leur indépendance réciproque était telle que le droit de mariage n'existait pas entre elles à moins pourtant d'une convention spéciale.

C'est vers l'époque de Thésée que s'opéra le groupement définitif de tous ces éléments épars et que la société athénienne se forma. »

Les familles, avant de se rapprocher, connaissaient-elles le droit de propriété foncière? Aristote l'affirme de la façon la plus positive, et, du reste, il ne pouvait en être autrement.

« Supposez un *γένος* qui soit tenu de se suffire à lui-même, qui n'ait rien à attendre de ses voisins, indifférents ou hostiles, ni de la cité, qui n'est pas encore née; il faudra bien qu'il ait un coin de terre à lui pour en tirer sa subsistance; il faudra qu'il s'arroge un droit de propriété, temporaire, si l'on veut, mais exclusif à l'égard d'autrui, sur le sol nourricier. Par conséquent, si la famille, comme nous avons essayé de l'établir, est plus vieille que l'État hellénique, c'est aussi avant la création de l'État qu'a été inauguré en Grèce, le droit de propriété foncière. »

Qu'est-ce qui rendit cette propriété inviolable? Ce n'est pas l'occupation, qui ne fut jamais chez les Grecs un moyen légal

d'acquérir; ce n'est pas davantage le travail, celui-ci étant généralement servile : ce fut la religion, dit l'auteur, qui reproduit textuellement la démonstration de Fustel de Coulanges (*Nouvelles recherches historiques*, pages 18 à 20.)

Lorsque l'État exista, ce fut lui qui assigna les terres désertes ou conquises, et l'on procédait à cette distribution par voie de tirage au sort.

La répartition, une fois faite, était définitive. La famille à laquelle le lot était dévolu avait sur lui un véritable droit de propriété et non un droit de jouissance pour un certain nombre d'années; M. G. l'établit d'une façon irréfutable dans son troisième chapitre. Le nouveau partage opéré, d'après Plutarque, par Lycurgue n'est qu'un pur accident dans l'histoire économique de Sparte; on ne peut y voir une pratique ordinaire et la marque du régime collectiviste. Si, par la suite, le nombre primitif des lots fut porté de 4500 à 6000, puis à 9000, cela s'explique par les progrès de la conquête. On partagea les territoires nouvellement acquis, et ces nouveaux lots devinrent immuables comme les anciens.

Chap. IV. *La propriété familiale en Grèce.* — Il est difficile de savoir comment étaient constituées la famille et la propriété dans les premiers siècles de la Grèce. Les poèmes homériques eux-mêmes sont fort sujets à caution, car il y a des dissemblances notables entre les institutions de l'Iliade et celles de l'Odyssée, et, dans l'Iliade même, on rencontre un mélange assez disparate de coutumes très anciennes et de coutumes plus modernes. On peut aussi consulter les documents comme la loi de Gortyne et les textes qui reproduisent plus ou moins exactement les lois de Solon, celles de Sparte et celles de la Grande Grèce. On peut, en effet, y découvrir des vestiges du droit antérieur; mais c'est un procédé d'investigation dont on doit user avec la plus grande prudence.

“ Enfin, il subsiste dans certaines contrées de l'Europe moderne, notamment chez les Slaves méridionaux, des familles qui sont restées fidèles à l'organisation primitive, et le tableau qu'on nous trace de ces communautés jette un jour singulier sur le *yévos* et sur la *gens* romaine. Mais il faut réfléchir que ces familles ont pu être modifiées par la longue action des siècles et par le milieu même où elles ont vécu, que, d'ailleurs, elles sont aujourd'hui en voie de décomposition, et qu'une institution en décadence n'est pas toujours la même qu'au moment de sa pleine prospérité. „

Voilà pourtant les seules données de la question; elles sont vagues, obscures, parfois contradictoires. Néanmoins le trait le plus saillant de la famille patriarcale, c'est d'être fort nombreuse. Dans ces petites sociétés, les enfants même mariés, du moins les mâles, quittent rarement leur père; les frères ne se séparent pas volontiers les uns des autres, et il arrive souvent que trois ou quatre générations successives sont représentées chacune par plusieurs individus auprès du foyer. C'est ce que l'on rencontre fréquemment en Croatie, en Hongrie et en Styrie, c'est ce qui existait dans les temps anciens de la Grèce; on en a pour preuve la description que nous fait Homère du palais et de la famille de Priam et de celle de Nestor.

“ Le *γένος* était la réunion de personnes toutes issues d'un ancêtre commun. Mais ces personnes n'en faisaient partie et n'étaient parentes entre elles que si elles se reliaient par les mâles à cet aïeul éloigné. Les enfants du frère et ceux de la sœur étaient les uns pour les autres des étrangers. La parenté, en un mot, était purement agnatique. „

Le chef de famille, c'est-à-dire le père, ou à son défaut un de ses fils, avait sur toute la famille un pouvoir despotique. Le père pouvait vendre ou chasser ou mettre à mort ses enfants même innocents. De là, entre tous les membres de la famille, une forte cohésion qui empêchait le groupe de se disloquer. Dans un pareil système, l'individu n'est rien par lui-même; il n'a de valeur ni de sécurité que par l'appui que lui prêtent tous les siens; sa force, ses droits, ses ressources lui viennent de sa famille. Un lien d'étroite solidarité le rattache à elle.

La propriété familiale est strictement héréditaire; elle est inaliénable et indivisible, l'auteur en cite des preuves nombreuses et péremptoires tirées d'Homère, d'Eschyle et d'Aristote. Le testament était inconnu à Athènes avant Solon et, à Sparte, avant Épitadée. La vente était également interdite dans les temps anciens. La femme était exclue de la succession; si la loi de Gortyne accorde à la fille une demi-part de fils, c'est là une innovation manifeste. Sans doute, la fille emportait quelque chose avec elle; mais son père ne lui donnait jamais de terre. Ce qu'il lui donnait n'était pas un avancement d'hoirie; ce n'était même pas un don à proprement parler, car, si le mariage se rompait, la fille, en retournant chez son père, lui rapportait la dot.

La coutume primitive distinguait-elle les propres et les acquêts? La défense d'aliéner la terre s'étendait-elle à toutes les propriétés foncières ou à une partie d'entre elles? D'après Héraclide, il était honteux à Sparte de vendre la terre; quant à l'*ἀρχαία μοῖρα*, c'était défendu. La propriété familiale a donc eu en Grèce les mêmes caractères que partout ailleurs.

« Le chef avait la gestion des biens du *γένος*, mais c'était le *γένος* tout entier qui avait la propriété, et ni le père ni aucun des siens n'en possédait individuellement la plus petite partie. Le père n'était le maître du domaine que parce qu'il représentait la famille; il l'avait, pour ainsi dire, en dépôt, et, à sa mort, il devait le restituer au moins tel qu'il l'avait pris. Bien plus, chacune des générations qui s'y succédaient était assujettie à la même obligation, car chacune n'était en réalité qu'un moment dans l'existence de la famille. Nulle d'entre elles n'avait le droit d'accaparer le fruit du long travail qu'avaient fourni les précédentes; elles étaient toutes libres d'en bénéficier, mais à la condition que les suivantes pussent en profiter à leur tour. C'était rendre hommage aux ancêtres que de respecter l'œuvre qu'ils avaient accomplie à cet égard, et c'était mériter la reconnaissance de la postérité que de lui transmettre intact le patrimoine des aïeux. Platon, qui a souvent lu dans l'âme des premiers hommes, a fidèlement reproduit leurs idées sur la matière : je ne vous regarde, dit-il, ni vous ni vos biens comme étant à vous-même; c'est à toute votre famille qu'ils appartiennent, à vos ancêtres et à vos descendants. »

La propriété était d'abord protégée par la religion ou, à son défaut, par la force brutale. Plus tard, l'État la protégea. La sanction du droit de propriété était très énergique; exemple: les lois de Dracon, qui ne furent que la codification des coutumes antérieures.

Chap. V. *Régime des terres*. — L'auteur s'efforce de déterminer l'étendue moyenne et la nature du patrimoine. D'après lui, le domaine se divisait en deux parties; l'une comprenait les cultures proprement dites, l'autre les pâturages. Les premières n'avaient pas, en général, une superficie bien considérable. Les pacages, au contraire, étaient plus vastes; mais il importe de noter que ces terres n'étaient pas toujours possédées en propre, que le détenteur n'avait habituellement sur elles qu'un droit d'usufruit et que souvent ses bestiaux s'y trouvaient confondus avec ceux du voisin.

L'exploitation n'exigeait pas un grand nombre de bras, étant donné le peu d'étendue des terres arables. Dans ces conditions, le régime agricole était celui de l'exploitation directe.

Le trait caractéristique de l'ancienne Grèce fut la prédominance de la vie rurale. Les villes étaient des lieux de refuge en cas d'invasion; c'était là aussi que se tenaient les marchés, que siégeaient les pouvoirs publics, que se célébraient les fêtes nationales. Mais le gros de la population n'y habitait pas. Les nobles résidaient dans leurs terres, qu'ils exploitaient eux-mêmes. Ils utilisaient pour cela des esclaves et des ouvriers libres. Les esclaves étaient alors peu nombreux; ils jouissaient d'une condition assez douce, comme le prouve l'exemple d'Eumée.

Les ouvriers libres, ou thètes, étaient des gens salariés qui s'engageaient pour un temps déterminé ou même à forfait, c'est-à-dire à charge d'accomplir une certaine tâche pour un prix convenu; généralement, outre ses gages, le thète était nourri et logé.

Quant au servage, les poésies homériques n'y font pas la moindre allusion, et l'on est amené à penser qu'au IX^{me} siècle il était ignoré des Grecs ou, du moins, qu'il était peu répandu. Ce qui augmente la valeur du témoignage d'Homère, ce sont les légendes qui nous ont été conservées par Éphore, Hellanicus et Pausanias sur les hilotes de la Laconie.

Dans le chapitre suivant (chap. VI), M. G. montre comment l'état primitif de la propriété hellénique favorisa le mouvement de colonisation que l'on constate chez tous les Grecs sans distinction de races, mouvement qui débute au XI^{me} siècle et se termine aux environs de l'année 600. Une des causes principales fut, de l'aveu des anciens, le manque de terres. Cette pénurie s'explique, non par une densité excessive de la population, mais par le mode d'exploitation du sol couvert d'immenses pâturages ou de terrains vagues, et par la forme de la propriété. La terre abondait; mais beaucoup d'individus n'en détenaient et n'en pouvaient acquérir la moindre parcelle. En effet, tout bien foncier était possédé par une famille et se transmettait intégralement dans son sein sans être jamais démembré. Or, il n'était pas rare qu'un homme fût amené à rompre avec ses parents ou fût expulsé par le chef de famille. Cet homme *séparé*, que l'on rencontre fréquemment en Grèce, était dans une situation des plus précaires; il ne pouvait pas posséder de terres; il ne pouvait même pas faire paître ses

bestiaux sur la terre commune appartenant à l'État, le droit de pâture étant réservé aux familles de la cité. Il était donc obligé de s'expatrier.

On peut encore signaler comme une des causes de l'émigration l'existence du droit d'ainesse qui attribuait à l'aîné l'administration de la propriété familiale. On constate, en effet, que, parmi les individus qui s'expatriaient, beaucoup occupaient dans leurs familles un rang inférieur : c'étaient des cadets; souvent un essaim de colons se composait surtout de jeunes gens qui n'étaient pas mariés. " C'est donc la constitution de la propriété foncière qui, dans la Grèce primitive, donna naissance à tant d'établissements coloniaux. "

Il en résulte que les colonies fondées du XI^e au VII^e siècle furent des entreprises privées. La métropole fournissait le feu sacré, le chef du convoi, peut-être des subsides et des navires; mais elle laissait à la colonie la liberté de s'organiser à sa guise; elle s'interdisait toute immixtion dans ses affaires, et ne lui demandait, dans la suite, que certaines marques de respect et de déférence. Parfois la métropole venait en aide à une colonie en détresse ou travaillait à y apaiser des troubles intérieurs, mais son intervention, pour être acceptable, avait besoin d'être sollicitée. La colonisation n'avait pas pour but l'extension de l'empire ou du commerce de la métropole. Les colons n'avaient d'autre objectif que d'améliorer leur position et surtout de se procurer des terres.

Chap. VII. *Dissolution de la propriété familiale.* — Après plusieurs siècles de durée, le régime de la propriété familiale fut remplacé par celui de la propriété individuelle. Ce changement s'opéra peu à peu et sans que l'on puisse assigner une date précise à ce grand fait.

Les documents ne nous indiquent pas les motifs qui provoquèrent cette grave innovation, mais on peut les découvrir. D'abord, il y eut incompatibilité entre le *γένος* et l'État. Celui-ci exerça sur son rival une action dissolvante et il finit par en triompher parce qu'il répondait mieux aux besoins de la société. A mesure que la force de l'État s'accrut, celle de la famille et de ses chefs diminua. Le père de famille perdit une partie de son prestige par cela seul qu'il fut obligé d'obéir à un étranger. L'ancienne forme de la propriété fut ainsi menacée.

Une seconde cause fut l'organisation individualiste de la propriété dans les colonies qui réagit sur la Grèce propre.

Comment s'opéra la transformation? il est difficile de le dire.

Le droit de propriété individuelle s'appliqua d'abord aux objets mobiliers, y compris le bétail. Un second progrès s'accomplit. Il consistait à confier, soit à un individu isolé, soit à un ménage, l'exploitation et la jouissance exclusive d'une portion des terres de la communauté. Sans doute, ces champs ainsi détachés continuaient à faire partie intégrante du bien familial, et le père les reprenait chaque fois qu'il le jugeait à propos; néanmoins cette coutume préparait le démembrement ultérieur de la propriété patriarcale.

Une distinction profonde s'établit à la longue entre les biens propres et les acquêts. Ceux-ci, même les champs, étaient la propriété exclusive de l'acquéreur, qui pouvait en disposer à son gré. De là, deux espèces de biens : les propres ou *κληρος* inaliénable et indivisible, propriété collective de la famille, et les acquêts, propriété personnelle et aliénable de leur possesseur. L'existence et l'aliénabilité des acquêts donna naissance au droit de tester qui n'existait pas primitivement, la propriété étant strictement héréditaire. Mais le droit de tester fut soumis à certaines réserves; Plutarque et Aristote attestent qu'avant Solon les biens, quels qu'ils fussent, restaient dans la famille du mort. Si le père n'avait pris aucune disposition, les fils se partageaient la succession, réserve faite des propres.

“ Si les réformes s'étaient arrêtées là, la propriété aurait eu encore à divers égards le caractère familial. Mais, insensiblement, elles furent poussées plus loin et chaque jour on s'éloigna davantage du système antique. „

On en arriva à assimiler les propres aux acquêts. Toutefois, une certaine défaveur s'attachait à celui qui gaspillait la succession paternelle. Partout, sauf à Sparte, où la vente de l'*ἀρχαία μοῖρα* resta défendue, mais où on imagina des détours pour violer la loi, la vente des terres, longtemps interdite d'une façon absolue, devint licite. On connut bientôt la vente à réméré et l'hypothèque; puis on introduisit le partage égal des biens de toute nature entre les fils à l'exclusion des filles. Celles-ci ne purent hériter qu'à défaut de fils, et la loi régle-

menta le mariage des épicières. Enfin, l'atteinte la plus grave qui ait été portée à l'ancien état des terres, ce fut l'institution du testament.

« Telles sont les modifications que le droit de propriété subit en Grèce. Le point de départ avait été le régime familial : le point d'arrivée fut le système individualiste quelque peu tempéré, comme on le verra plus loin, par la survivance de certaines croyances religieuses. Cette grande révolution concorda avec celle qui dans le même temps détruisit l'ancien *γένος* ; elles marchèrent l'une et l'autre de front. Au fur et à mesure que la famille patriarcale se désagrégeait, la propriété familiale allait se démembrant de plus en plus, et, quand le *γένος* ne fut plus qu'un souvenir, cette forme de propriété cessa elle-même d'exister.

Or, ce fut la réforme de Clisthène qui brisa les vieux cadres de la société en leur en substituant d'autres où les citoyens étaient répartis non d'après la naissance, mais d'après le domicile. « Ce fut le coup de grâce pour l'antique organisation du *γένος* et pour l'antique conception de la propriété. »

Chap. VIII. *Rapports entre l'évolution de la propriété et la succession des régimes politiques en Grèce.* — Les cités helléniques eurent d'abord des rois à leur tête. Mais ce roi, quoique jouissant de grands privilèges, n'était pas absolu, et ses prérogatives étaient limitées par celles du *γένος*. Ces *γένη*, avec la cohésion que donnent la communauté des intérêts et de longues habitudes d'autonomie, constituaient une classe qui n'était pas faite pour obéir à un despote.

L'autorité du roi ne s'exerçait que dans des cas nettement déterminés concernant les intérêts de la cité ; mais chaque *γένος* administrait à sa guise ses affaires particulières. Le roi avait enfin à compter avec l'agora et le conseil. La première comprenait tous les hommes libres, mais, n'ayant le droit ni de discuter ni de voter, elle était peu importante. Quant au conseil, composé d'un certain nombre de chefs des maisons nobles, il avait des pouvoirs très étendus. Il partageait avec le roi le gouvernement de l'État ; il délibérait sur les affaires publiques et il jugeait. En réalité, le roi n'était donc que le seigneur des seigneurs.

Après plusieurs siècles, la royauté fut remplacée par un régime oligarchique. Le pouvoir appartint à une aristocratie composée de propriétaires fonciers et, par conséquent, hos-

tiles à la transformation de la propriété. L'aristocratie constituait de plus la classe militaire par excellence.

Enfin sa puissance s'accrut encore par l'extension de la classe servile. Celle-ci semble poindre dans l'Odyssée :

“ L'esclave Eumée dit que si Ulysse était revenu de Troie, il lui aurait donné une maison, un lopin de terre, une femme, et il ajoute que c'est là la récompense qu'on accorde tôt ou tard à un bon serviteur. Je présume que la libéralité dont il s'agit ici n'est pas une donation pure et simple et qu'Eumée n'aspirait guère qu'à la condition de serf. „

Le servage pouvait seul mettre l'affranchi à l'abri du besoin dans une société où l'homme tirait presque toutes ses ressources de la terre, et où celle-ci était non seulement possédée, mais encore exploitée en grande partie par quelques familles et par leurs esclaves. Il n'est pas impossible que des hommes de naissance libre aient parfois consenti à se faire serfs volontairement. Parmi cette multitude d'aventuriers et de vagabonds, de mendiants, de bannis que l'on aperçoit dans les poésies homériques, il y en avait peut-être qui se décidaient finalement à échanger leur misérable existence contre le servage. Ils y perdaient, sans doute, la liberté, mais ils y gagnaient la sécurité.

D'autres hommes libres devinrent serfs malgré eux ; c'étaient les débiteurs insolvables. Or, les dettes étaient une véritable plaie à cette époque.

Enfin, quand l'institution du servage fut bien entrée dans les mœurs, il arriva plus d'une fois que l'autorité publique assujettit à cette condition, non plus des individus isolés, mais tout un ensemble de population : par exemple, les premiers hilotes, puis les Messéniens.

“ Mais ce n'est pas la conquête qui l'a introduit dans le monde hellénique. Le servage est né en Grèce, dès l'époque homérique, par suite d'une série de contrats privés, et il a d'abord existé à l'état sporadique. Puis il s'est étendu progressivement, au point d'englober une bonne partie de la plèbe ; il a même fini par devenir, pour certains peuples, la conséquence presque nécessaire de leur défaite. Mais, si la guerre a favorisé l'extension de la tenure servile, elle ne l'a point créée, et même cette cause n'a commencé à exercer son action que dans le cours du VIII^e siècle. „

L'aristocratie favorisa le servage, qui augmentait sa puissance sur le peuple. Cette transformation du travail libre en travail servile eut pour conséquence que les riches en vinrent à

mépriser le travail et à considérer même l'agriculture comme une occupation dégradante. L'aristocratie ne s'occupa désormais que des choses du gouvernement et fit peser un joug très lourd sur le peuple.

Malgré sa puissance énorme, l'oligarchie finit par disparaître presque partout. La cause principale de sa chute fut la formation d'une bourgeoisie riche qui prétendit partager le pouvoir avec elle. C'était la classe commerçante et industrielle qui, peu importante à l'origine, se développa graduellement et ne tarda pas à acquérir une grande richesse mobilière.

En outre, la terre elle-même cessa d'être accaparée par l'aristocratie. Il y eut pour les roturiers plusieurs façons différentes de l'acquérir : d'abord, on exécuta en Grèce, aux VIII^e, VII^e et VI^e siècles, de grands travaux de défrichement qui donnèrent naissance à une classe de petits propriétaires ruraux; en outre, un certain nombre de roturiers acquirent des terres soit par leur mariage avec des filles nobles, soit en achetant des terres lorsque la vente en devint licite; enfin, les révolutions politiques entraînèrent dans beaucoup d'États la spoliation au moins partielle de l'aristocratie.

La bourgeoisie, s'étant ainsi fortifiée partout, réclama et obtint de participer au gouvernement. Ce fut là l'origine du mouvement qui poussa désormais les Grecs dans la voie de la démocratie. A une aristocratie de naissance succéda une aristocratie censitaire fondée sur la possession de la terre. Ce n'était là qu'un premier pas, et, dans plusieurs États, on en arriva à une égalité absolue. Cependant la classe des propriétaires fonciers et des riches continua d'occuper jusque dans les démocraties une situation quelque peu privilégiée en matière politique. Si, en principe, aucun cens n'était requis pour aspirer aux magistratures ou pénétrer dans les assemblées, si même on alla jusqu'à allouer des jetons de présence à ceux qui siégeaient dans le jury, dans le conseil ou dans l'ecclésiast, il n'en n'est pas moins vrai que, les magistratures étant gratuites et onéreuses, les riches seuls purent y aspirer.

„ Au fond, conclut M. G., il existait, même dans la démocratie athénienne, une classe dirigeante composée en grande „ partie de possesseurs du sol. „

(A suivre.)

ADH. MOTTE.

L'antidosis en droit athénien, par HENRI FRANCOTTE, professeur à l'Université de Liège. Paris, Bouillon, 1895. 60 pp.

Ce travail a été inséré au tome LI des *Mémoires publiés par l'Académie de Belgique*. M. Francotte y fait connaître cette curieuse institution financière que les Athéniens appelaient *ἀντίδοσις*. On sait qu'à Athènes beaucoup de dépenses publiques étaient imposées aux citoyens riches sous le nom de *liturgies* : telles étaient la chorégie ou fourniture d'un chœur pour les représentations dramatiques, la triérarchie ou équipement et entretien d'un navire de guerre, etc. Les citoyens les plus riches étaient désignés pour supporter ces frais. Quand un contribuable se croyait injustement mis sur la liste et trouvait qu'un autre plus fortuné que lui avait échappé, il avait le droit de le prendre à partie au moyen de l'antidosis pour rejeter le fardeau sur lui.

Comment ce recours était-il organisé? Voilà la question toujours discutée et jamais résolue d'une manière satisfaisante.

La solution de Boeckh paraît à première vue la plus simple et elle a eu longtemps cours. Selon lui, le citoyen imposé s'adresse à un citoyen exempté qu'il estime plus riche et le somme de prendre sur lui la liturgie ou de faire un échange des patrimoines (*ἀντίδοσις*). S'il accepte, tout est dit. Dans le cas contraire, une procédure s'engage. On dresse inventaire des biens, qui sont mis sous séquestre de part et d'autre. Le tribunal décide qui des deux plaideurs est le plus riche. Le défendeur qui succombe peut choisir entre la liturgie et l'échange des biens; s'il préfère l'échange, le demandeur s'acquitte de la liturgie avec les biens du défendeur.

Thalheim attaqua le premier la dernière partie de la théorie de Boeckh; il soutient que le défendeur, s'il succombe, doit toujours accomplir la liturgie. Après l'arrêt du tribunal, l'échange n'est plus permis.

Dittenberger et Fraenkel, suivis par Ch. Lécrivain (*Revue historique*, 1889), vont plus loin. Pour eux, dans toute cette instance, l'offre d'échange n'est pas obligatoire, et il n'y a jamais d'échange réel : le danger, au début comme dans le cours du procès, serait trop grand pour le demandeur, qui

risquerait d' " acheter un chat dans un sac „ ; l'offre donnerait trop de prise à la chicane et on ne peut admettre que la loi forçait un citoyen de se séparer d'un bien qui pouvait avoir pour lui une grande valeur d'affection outre la valeur matérielle. L'*ἀντίδοσις* consisterait simplement en ce que, les inventaires une fois dressés et la mise sous séquestre accomplie, le demandeur acquerrait une certaine autorité sur les biens du défendeur et réciproquement. C'est un échange provisoire, auquel le jugement met un terme. Bref, l'*ἀντίδοσις* n'est que la mise sous séquestre préalable et réciproque des patrimoines : c'est une simple mesure de procédure destinée à éviter la fraude et à faciliter aux juges la comparaison des deux patrimoines.

Telles étaient les opinions émises jusqu'ici. M. Francotte a examiné les travaux de ses devanciers et il commence par faire brièvement l'historique de la question. Puis il reprend sur nouveaux frais l'étude des points controversés et il discute successivement les passages des auteurs qui parlent de l'*antidosis* :

DÉMOSTHÈNE, *Disc. contre Phainippos*, en entier; *Contre Aphobos*, II, § 17, R., p. 841; *Contre Midias*, §§ 78-80; *Contre Leptine*, p. 469.

LYSIAS, XXIV, § 9; III, § 20 et IV, § 1.

ARISTOTE, *Politeia des Athéniens*, §§ 56-61.

XÉNOPHON, *Économiques*, VII, 3.

ISOCRATE, XV, 4.

PLUTARQUE, *Moralia*, p. 839 c.

Nous ne suivrons par l'auteur dans cette discussion très approfondie et très intéressante. Il ne se rallie complètement à aucune des opinions antérieures; en effet, voici ses conclusions :

Primitivement, quand les patrimoines étaient encore composés de biens de même nature, de terres, d'esclaves, de bestiaux, un échange réel des patrimoines était facile et pouvait avoir lieu. L'offre d'échange, autorisée par la loi ou par l'usage, ou même obligatoire, était un moyen facile qu'on avait trouvé pour en finir, quand les parties ne s'entendaient pas sur la valeur comparative de leurs fortunes. On offrait alors patrimoine contre patrimoine.

Plus tard, l'échange cessa d'être praticable : se figure-t-on

un industriel qui devient tout à coup cultivateur et réciproquement? La loi fut modifiée par la force des choses, mais l'usage garda les formes et la terminologie anciennes, et voici ce qui ressort, selon M. Francotte, des textes cités plus haut.

A l'époque de Lysias et de Démosthène, le demandeur en antidosis n'est pas obligé de formuler une proposition d'échange; généralement il y recourt comme à un moyen de plaidoirie, c'est-à-dire pour prouver la conviction qu'il a d'être moins riche que le défendeur, ou dans l'espoir d'arriver à une entente, ou simplement comme à une mesure d'instruction. Il lui est loisible de limiter l'étendue de son offre et d'excepter une partie de son patrimoine; il peut déterminer les objets qu'il présente et ceux qu'il prétend recevoir, par exemple quand les parties sont d'accord sur l'équivalence d'une partie des deux patrimoines. Généralement l'offre se produit après le dépôt des inventaires. Elle peut être acceptée et la procédure est finie. Après la sentence des juges, le défendeur ne peut plus réclamer l'échange; le jugement ne porte que sur la liturgie.

Le système de Boeckh, d'après lequel le défendeur conserve jusqu'à la fin le droit de choisir entre la liturgie et l'échange, est donc écarté. Contrairement à Dittenberger et à Fraenkel, M. Francotte admet que l'offre d'échange se produit généralement et peut être acceptée. Contrairement à Thalheim, il croit que cette offre n'est pas obligatoire.

Plusieurs listes de décisions judiciaires rendues en matière d'antidosis, que l'épigraphie nous a conservées (p. 57, note 1), prouvent que ces décisions étaient chaque année nombreuses; mais elles ne nous apprennent rien sur la nature de cette institution.

Signalons enfin aux lexicographes les résultats de ce mémoire quant à l'emploi et aux sens divers des mots *ἀντιδίδοναι*, *ἀντιδοσις*. Le sens premier d'*ἀντιδίδοναι* est : vouloir donner, offrir en échange. Primitivement cette offre a lieu et l'échange peut se faire aussi. Plus tard, l'offre continue d'être l'un des actes de la procédure et ces deux mots sont encore employés pour désigner cet acte. Mais ils prirent un sens plus étendu et désignèrent toute l'institution dans son ensemble, dans la série des actes qu'elle comprenait : *ποιεῖ τὰς ἀντιδόσεις*, l'archonte

procède aux antidosis, c'est-à-dire autorise les contribuables à recourir à cette institution (ARIST., *Polit. des Athén.*, 56. 61); de même: *ἐποιοῦν οἱ σιρατηγοὶ τοῖς τριακοσίοις τὰς ἀντιδόσεις* (*Contre Phain.*, § 2, p. 1040). *Contre Aphobos*, l. l.: *εἰ μὲν ἀντιδῶν*, si je consentais à l'antidosis; *ἀντίδωκα μὲν*, je consentis à la procédure en antidosis. En parlant des deux parties, *τοὺς ἀντιδιδόντας ἀλλήλοις* signifie: ceux qui engagent la procédure de l'antidosis. Dès que le procès est engagé, l'antidosis est une chose accomplie: *εἰ μὴ γὰρ οὗτος (Σόλων) ἡμῖν σάφως διώρισε, τί πρῶτον δεῖ ποιεῖν τοὺς ἀντιδεδωκότας* (ceux qui ont engagé la procédure de l'antidosis), *καὶ τί δεύτερον, καὶ τὰλλα δ' ἐφεξῆς* (*Contre Phain.*, § 1, p. 1038). Dans la Phainippée, on reproche au défendeur d'avoir vendu son bois, *μετὰ τὴν ἀντίδοσιν* (p. 1048), c'est-à-dire quand la procédure était entamée; il l'avait vendu après la mise sous séquestre.

Le sens premier, celui d'échange ou d'offre d'échange (du patrimoine), est encore plus effacé dans ces trois passages où l'objet de l'action est la liturgie. Nous traduirions: XÉNOPH., *Écon.*, VII, 3: *ὅταν γέ με εἰς ἀντίδοσιν καλῶνται τριηραρχίας ἢ χορηγίας*, quand on me prend à partie pour rejeter sur moi (pour me sommer d'accepter) la triérarchie ou la chorégie. DÉM., *Contre Midias*, 78: *ἀντιδιδόντες τριηραρχίαν* (ils entrèrent chez moi), me sommant d'assumer la triérarchie à leur place. ISOCR., XV, 4: *ἀντιδόσεως γενομένης περὶ τριηραρχίας καὶ περὶ ταύτης ἀγῶνος*, une sommation m'ayant été adressée d'accomplir la triérarchie à la place d'un autre et un procès étant engagé à ce sujet. Dans ce dernier exemple, et sans doute aussi dans les deux premiers, c'est l'acte initial, la sommation faite à quelqu'un de supporter la charge à la place d'un autre, qui prend le nom d'*ἀντίδοσις*, réservé ordinairement soit à la proposition d'échange des patrimoines, soit à toute la procédure: c'est ainsi que ce mot peut avoir pour complément la liturgie.

J. P. WALTZING.

OSCAR PYFFEROEN, *chargé de cours à l'Université de Gand, avocat à la Cour d'Appel. Les réformes communales. Électorat, fonctionnaires, police.* Bruxelles, Société belge de Librairie, 16, rue Treurenberg. 1895.

Le travail de M. Pyfferoen nous présente, pour en résumer le caractère en quelques mots, une étude pratique de réformes communales au triple point de vue de l'électorat, du fonctionnarisme et de la police, faite à la lumière de l'expérience des législations étrangères. L'auteur s'est livré à une judicieuse enquête sur les résultats qu'ont donnés en France, en Prusse, en Angleterre les lois d'organisation communale, et a cherché à découvrir en quel sens pourrait agir l'application dans notre pays de principes analogues.

L'ouvrage débute par une introduction sur les divisions administratives, dans les trois pays de l'Europe occidentale, Angleterre, France, Prusse, sur lesquels M. P. a plus spécialement porté son examen : provinces, communes, groupements intercommunaux intermédiaires, tels que unions de paroisses, associations et syndicats de communes, par lesquels le législateur a cherché à suppléer de façon efficace à l'insuffisance des budgets des localités peu peuplées. De cette étude sur les institutions municipales des pays étrangers, l'auteur a voulu dégager la nécessité de certains principes qui semblent, à son avis, résulter autant de la logique des choses que de l'expérience des faits : organisation différente du pouvoir local dans les villes et dans les campagnes, création de fédérations intercommunales obligatoires ou libres, fractionnement de l'autorité municipale dans les centres importants, formés du fusionnement de plusieurs communes, par la restauration de l'autonomie administrative primitive des éléments agglomérés qui les composent.

L'électorat communal est la première des réformes auxquelles M. P. consacre une étude plus détaillée. Un examen comparatif l'amène à répartir en cinq classes les systèmes électoraux dont nos différents pays d'Europe ont, avec des succès divers, tenté l'application : suffrage censitaire, suffrage censitaire-capacitaire, vote plural, vote par classes, suffrage universel. Pour chacun d'eux, il donne à grands traits une analyse de ses résultats.

La solution du problème, — l'ouvrage de M. P. est antérieur au vote de la loi du 11 avril 1895 — l'auteur la trouve dans un système d'économie complexe. Pour les petites communes, où le nombre des électeurs est restreint, il réclame une gestion directe, non déléguée, des intérêts locaux par l'assemblée des habitants. Ici pas d'élection nécessaire pour la désignation des mandataires à l'administration communale. Pour les autres, où une population trop étendue ne permet plus cette participation aux affaires, renouvelée des cités antiques de la Grèce et de Rome, il se prononce nettement contre l'identification de l'électorat communal avec l'électorat politique. La société locale est un syndicat privé, dont les intérêts essentiellement économiques réclament, d'après M. P., un corps d'électeurs qui proportionne aux charges supportées la part d'influence de chacun dans l'administration intérieure. Et cela à *fortiori* des sociétés commerciales, où la coopération est libre, au lieu d'être imposée, comme elle l'est dans la vie municipale, et où les droits des associés se mesurent cependant aux apports faits à l'entreprise.

Inspiré de ces principes, que M. P. appuie adroitement de l'autorité de Taine, il ne cache pas ses préférences pour un électorat très voisin de celui des classes, en vigueur en Prusse pour les élections communales et celles au *Landtag*. Chaque catégorie d'électeurs — il y en aurait trois — nommerait directement un tiers des conseillers communaux. A la différence du régime prussien, qui fait du cens la condition *sine qua non* du droit de vote, le système préconisé trouverait une note plus démocratique, aujourd'hui nécessaire, dans l'adjonction des non-contribuables à la troisième classe. Dans le même esprit, comme développement logique de sa conception de l'électorat dans la société locale, l'auteur demande que le corps des électeurs soit complété par les contribuables non domiciliés dans la commune, mais y possédant des immeubles, et par les représentants des personnes civiles. Enfin toutes les garanties d'indépendance à exiger de l'électeur seraient assurées par l'exclusion des assistés de la bienfaisance publique. L'examen de quelques questions de procédure électorale — formation des circonscriptions, mode de scrutin, obligation du vote, représentation proportionnelle, etc. — complète cette première partie.

Un danger, parmi d'autres, menace nos budgets modernes, tant d'État que des provinces ou des communes : l'extension croissante du fonctionnarisme amenée par un développement toujours plus considérable des nécessités administratives. A cette situation certains pays ont cherché un remède dans une participation directe plus généralisée des habitants dans la gestion des affaires locales. Sans doute les fonctionnaires de carrière resteront toujours indispensables pour certains emplois, mais il est nombre de charges municipales d'ordre divers, pour lesquelles, à l'exemple des commissions des hospices, des bureaux de bienfaisance, des comités de patronage, il serait possible de faire appel à la collaboration désintéressée, libre et gratuite, des administrés eux-mêmes. Dans certains cas, l'acceptation obligatoire des postes communaux paraît à M. P. une réforme à imiter de la législation prussienne. Quant au corps de fonctionnaires rétribués, il importe autant d'en relever le niveau par les capacités exigées (diplômes et examens de stage), que d'en garantir l'indépendance contre l'arbitraire de leurs chefs par l'institution d'une juridiction disciplinaire appelée à juger les infractions aux devoirs administratifs.

En matière de police, M. P. est partisan d'une centralisation de la police judiciaire, comme de la police générale, entre les mains de l'État. Il demande que la même séparation de pouvoirs que celle qui est intervenue il y a un siècle entre les attributions judiciaires et les attributions exécutives s'opère aujourd'hui entre les attributions administratives et les attributions policières sur le terrain communal. Il faut soustraire la police aux influences locales et électorales qui énervent l'application des lois, supprimer un fractionnement qui la désarme devant la progression inquiétante des infractions, prévenir enfin les dangers d'une autonomie qui deviendrait funeste chez une municipalité révolutionnaire.

Si l'œuvre de M. P. se ressent des inquiétudes et des alarmes de l'heure présente, si l'auteur se montre peut-être trop défiant des couches nouvelles appelées à la vie politique, elle a le mérite certain d'être un travail d'étude et de bonne foi. Elle a l'avantage non moins grand d'apporter à nos ignorances ou à nos demi-connaissances, faites trop souvent de préjugés, des législations européennes, un exposé complet, précis

pratique, des systèmes électoraux et des organes administratifs de grandes nations telles que l'Angleterre, la France et la Prusse. Bien des lecteurs de M. P. ne voudront pas souscrire aux conclusions que son enquête a dictées à l'auteur. Ce n'est point ici le lieu de les discuter. Les objections d'ordre politique que soulèverait pareil débat enlèveraient à cette analyse le caractère strictement objectif des comptes rendus de cette revue. Tous apprécieront dans son œuvre la parfaite science du sujet traité, l'exactitude de son exposé des lois étrangères, le souci constant enfin d'étudier sous ses faces diverses, dans sa complexité singulière, le problème des réformes administratives, électorales et policières, que réclamait et réclame encore notre régime communal.

HENRI BODDAERT.

VARIA.

Nous avons déjà signalé l'intérêt des *Studi italiani di filologia classica* (Florence, 1893 sqq.), qui comptent maintenant trois volumes. Le dernier, qui est digne de prendre place à côté de ses aînés, comprend comme eux des articles sur les sujets les plus divers. Le catalogue des manuscrits grecs de Bologne de M. Olivieri complète heureusement ceux des bibliothèques de Florence parus précédemment. M. Puntoni a fourni deux études sur la Théogonie d'Hésiode; M. Nencini une série de corrections au texte de Plaute et à celui de Lucrèce. Les scolies de l'Eunuque de Térence sont rééditées par M. Sabbadini, M. Piccolomini s'occupe de celles de l'Anabase et M. de Stefani des manuscrits des Helléniques. M. Muccio montre que le *Codex Barberinus* de Salluste le philosophe, le seul connu jusqu'ici, est une copie d'un *Ambrosianus* du XIII^e siècle. Nous ne pouvons tout citer, mais on nous en voudrait de ne pas dire que M. Vitelli a encore enrichi ce volume de cinq notes importantes. Les philologues italiens vivent au milieu de trésors, et ils y puisent aujourd'hui à pleines mains. Il faut leur savoir gré de l'usage qu'ils ont appris à en faire pour le plus grand bien du public.

QUELQUES RÉFLEXIONS SUR LES FIGURINES EN TERRE CUITE DITES
" TANAGRAS „.

Quand on songe à l'immense quantité de statuettes en terre cuite, communément appelées aujourd'hui " Tanagras „, qui sont conservées dans la plupart des musées publics de l'Europe et de l'Amérique, ainsi que dans un grand nombre de collections particulières, — quand on se rappelle en outre que déjà du temps de Jules César, qui avait envoyé à Corinthe, pour la repeupler, une colonie composée principalement d'affranchis (Strabon, p. 382), la ville de Rome fut en quelque sorte envahie par les terres cuites (*δοτταχνὰ τορεύματα*) que les nouveaux colons recueillirent dans les ruines et les tombeaux et qui dans le principe, lorsqu'on n'en connaissait pas encore le nombre, n'étaient pas moins estimées dans la capitale que les petits bronzes corinthiens, — le premier sentiment qu'on éprouve est celui d'une véritable stupéfaction. Comment en effet, se demande-t-on, est-il possible que tant d'œuvres de valeur, parmi lesquelles les chefs-d'œuvre ne sont pas rares, aient pu être produites par de modestes artisans, des fabricants de poupées (*χοροπλάσται* ou *χορλλιοπλάσται*), que les inscriptions nous montrent groupés en corporations?

On s'expliquerait jusqu'à un certain point cet étonnant phénomène si tous les coroplastes appartenaient à la Grèce propre; les bons ouvriers de

Paris sont en effet de beaucoup supérieurs à ceux de la province : chacun sait cela. Mais les coroplastes sont répandus le long de la Méditerranée. On en rencontre dans le Bosphore Cimmérien, en Asie-Mineure, dans les îles de la mer Égée et même en Cyrénaïque. Or, on ne peut guère supposer qu'ils soient tous originaires de l'Hellade. D'ailleurs le fussent-ils, on comprendrait qu'ils eussent reproduit avec une certaine perfection les œuvres des grands sculpteurs de leur époque, les Praxitèle, les Lysippe, les Scopas. Mais non, chez eux ce ne sont pas les sujets mythologiques ou héroïques qui dominent. Le milieu dans lequel nous introduisent les Tanagras est plutôt celui de la vie ordinaire ; ce sont principalement des jeunes gens et surtout des jeunes filles se livrant à leurs occupations favorites, s'intéressant aux mille et un détails de leur toilette, tenant un miroir, nouant leurs sandales, devisant entre elles, jouant aux osselets. Voici une jeune mère allaitant son enfant, en voilà une autre qui cherche à l'amuser. Parmi les statuettes de Tanagra on voit même figurer un boulanger et un coiffeur. Bref, nous avons à faire ici à ce que de nos jours on appelle le *genre*, dont les variétés d'application sont en quelque sorte infinies. Eh bien, dans cette catégorie de figurines, qui nous ont révélé un monde nouveau, le monde bourgeois, les coroplastes n'ont montré ni moins de talent, ni même de génie que dans celles qui reproduisent les œuvres des grands maîtres.

Comment expliquer cela ?

Il y a des savants qui, dans les cas de l'espèce, ont à leur disposition une réponse toujours prête : ils se retranchent derrière l'incomparable supériorité, en matière d'art, du génie hellénique. Quel peuple, s'écrie-t-on, que le peuple grec, où de simples artisans produisaient des chefs-d'œuvre comme les plus grands artistes !

Qui donc songe à contester le talent exceptionnel des Hellènes en matière artistique ? Mais ce talent, si grand qu'on le suppose, doit après tout avoir eu des limites.

Quant à nous, qui n'avons aucune tendance à nous lancer d'emblée dans le dithyrambe, qui aimons au contraire, autant que possible, à nous rendre compte de la manière dont les faits se sont produits, nous voudrions pouvoir suivre le coroplaste dans son atelier et voir si effectivement il n'a eu aucun modèle à sa disposition.

A ce point de vue la lecture d'une communication faite récemment par M. Winter à la Société d'Archéologie de Berlin (séance de mai) a été pour nous une véritable révélation à laquelle nous croyons utile de faire participer les lecteurs de la *Revue de l'Instruction publique*. Voici de quoi il s'agit.

Parmi les mosaïques trouvées à Pompéi il en est une qui porte le nom de Dioskouridès de Samos. Elle représente une scène musicale dont l'exécution est confiée à trois individus de la plus basse condition, auxquels a été adjoint un jeune esclave. Le même sujet est traité d'une façon identique dans un tableau de Stabies. Or, l'un de ces quatre personnages est reproduit avec une telle exactitude dans une terre cuite découverte à Myrina, qu'il faut l'examen le plus attentif pour découvrir entre la figure peinte et la terre cuite de très légères différences. Le personnage copié est celui qui joue des cymbales.

Mais ce qui est encore plus étonnant, c'est qu'un deuxième personnage du même groupe de Dioskouridès, le joueur de tambourin, a été également reproduit en terre cuite et appartient, comme le premier, aux figurines découvertes à Myrina.

Une réplique de cette deuxième statuette figure depuis des années à l'*Antiquarium* de Berlin.

Cette fois encore la ressemblance est absolue; les très légères modifications apportées par le coroplaste à l'œuvre du peintre résultent de la nature des matériaux employés.

Voilà donc un fait incontestable : parmi les " Tanagras ", il en est qui ont été reproduites d'après des tableaux de genre plus ou moins célèbres; ce qui prouve en effet que le groupe de musiciens de la mosaïque de Dioskouridès était relativement célèbre, c'est qu'on le trouve à la fois à Pompéi et à Stabies. Certes, il faut un grand talent pour reproduire en terre cuite les figures d'un tableau avec la perfection qu'ont su y mettre les anciens coroplastes. Mais le miracle qui d'abord nous stupéfiait a disparu, et nous nous retrouvons dans la réalité.

Les choses se seront donc passées probablement de la manière suivante :

Les coroplastes, en vue de se procurer constamment de nouveaux modèles, auront été à la piste de tout ce qui en fait de peinture de genre obtenait le plus de succès. Or, nous savons que c'est l'époque dite hellénistique qui, à partir d'Apelle, a été sous ce rapport d'une très grande fécondité. De même qu'on voit Ménandre remplacer Aristophane, les mimes d'Héronidas et les idylles de Théocrite succéder aux vastes œuvres littéraires de jadis, on constate qu'en peinture et en sculpture, les tableaux de genre où domine la grâce se substituent aux compositions grandioses et sévères de l'ancienne école.

Certes, il n'est pas permis de tirer des conclusions absolues de l'exemple unique que jusqu'ici nous avons rencontré et de dire avec le poète latin : *ab uno disce omnes*. Mais on est autorisé, ce semble, à affirmer que, selon toute probabilité, neuf fois sur dix les choses se seront passées comme nous l'avons constaté dans un cas particulier. Une masse de figurines qui se trouvent dans des attitudes dont la portée exacte nous échappe faisaient apparemment partie de tableaux célèbres dans leur temps, mais perdus pour nous.

Plus d'une fois d'ailleurs la reproduction a pu être plus ou moins libre. Des figurines découvertes à Myrina rappellent étonnamment certains personnages du tableau connu sous le nom de " Noces d'Aldobrandini ". Il serait aisé de multiplier ces exemples. Mais cette ressemblance, constatée depuis longtemps, n'est, en somme, pas assez complète pour qu'on pût la prendre comme point de départ d'une théorie.

Désormais nous pouvons être plus hardis et considérer comme infiniment probable qu'en modelant leurs gracieuses figurines, les coroplastes ne se sont pas seulement inspirés des œuvres de quelques grands sculpteurs, mais aussi et surtout des tableaux de genre de l'époque hellénistique.

Cette supposition n'enlève rien au talent des coroplastes, qui reste considérable, mais elle le rend compréhensible.

A. WAGENER.

ACTES OFFICIELS.

MINISTÈRE DE L'INTÉRIEUR ET DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE.

ADMINISTRATION DE L'ENSEIGNEMENT SUPÉRIEUR ET MOYEN, ET DES SCIENCES ET DES LETTRES.

Application de la loi du 10 avril 1890. — Université de Liège. — Modifications au programme de l'examen de docteur en philo- sophie et lettres.

Le Ministre de l'intérieur et de l'instruction publique,

Vu la loi du 10 avril 1890-3 juillet 1891 sur la collation des grades académiques et le programme des examens universitaires;

Vu l'article 1^{er} de l'arrêté royal du 6 octobre 1890, portant règlement organique pour les examens à subir dans les universités de l'État, en exécution de cette loi;

Revu l'article 1^{er}, § 2, de l'arrêté ministériel du 15 octobre 1890, déterminant le programme de ces examens;

Considérant qu'il y a lieu de modifier, en ce qui concerne l'université de Liège, la répartition des matières prévues par la loi entre les deux épreuves que peut comporter l'examen de docteur en philosophie et lettres;

Vu les propositions de la faculté de philosophie et lettres de l'université susdite, le conseil académique entendu,

Arrête :

Art. 1^{er}. Par modification à l'article 1^{er}, § 2, de l'arrêté ministériel du 15 octobre 1890, le programme de l'examen à subir, à l'université de Liège, pour l'obtention du grade légal de docteur en philosophie et lettres, est déterminé de la manière suivante :

L'examen fait l'objet d'une épreuve unique ou de deux épreuves, au choix du récipiendaire, et de deux années d'études au moins.

La première épreuve comprend un examen, soit sur l'ensemble, soit sur une partie seulement, à déterminer par le récipiendaire, des matières énumérées ci-dessous :

GROUPE A. — *Philosophie.*

- 1° L'encyclopédie de la philosophie;
- 2° L'histoire de la philosophie;
- 3° Le droit naturel;
- 4° La métaphysique;

- 5° L'étude approfondie de questions de psychologie, de logique ou de morale;
- 6° L'analyse critique d'un traité philosophique;
- 7° La traduction, à livre ouvert, d'un texte grec et d'un texte latin, et l'explication approfondie d'auteurs grecs et latins;
- 8° L'histoire de la pédagogie et de la méthodologie;
- 9° Une matière choisie par le récipiendaire en dehors de celles des branches énumérées ci-dessus qui auront fait partie de l'examen.

GROUPE B. — *Histoire.*

- 1° L'encyclopédie de l'histoire;
- 2° L'histoire de la philosophie;
- 3° La géographie et l'histoire de la géographie;
- 4° Les institutions grecques et les institutions romaines ou les institutions du moyen âge et des temps modernes;
- 5° La critique historique et l'application à une période de l'histoire;
- 6° L'épigraphie grecque et latine ou la paléographie et la diplomatique du moyen âge;
- 7° L'histoire de la littérature grecque et de la littérature latine ou l'histoire des littératures modernes;
- 8° L'histoire de la pédagogie et la méthodologie;
- 9° Une matière choisie par le récipiendaire en dehors de celles des branches énumérées ci-dessus qui auront fait partie de l'examen.

GROUPE C. — *Philologie classique.*

- 1° L'encyclopédie de la philologie classique;
- 2° Les institutions grecques et les institutions romaines;
- 3° L'histoire de la philosophie ancienne;
- 4° L'histoire de la littérature grecque et de la littérature latine;
- 5° La grammaire comparée et spécialement la grammaire comparée du grec et du latin;
- 6° Les éléments de paléographie grecque et latine;
- 7° La traduction, à livre ouvert, d'un texte grec et d'un texte latin et l'explication approfondie de deux auteurs grecs et de deux auteurs latins;
- 8° L'histoire de la pédagogie et la méthodologie;
- 9° Une matière choisie par le récipiendaire en dehors des branches énumérées ci-dessus.

GROUPE D. — *Philologie romane.*

- 1° L'encyclopédie de la philologie romane;
- 2° La grammaire comparée et spécialement la grammaire comparée des langues romanes;
- 3° L'histoire des littératures modernes;
- 4° L'histoire approfondie des littératures romanes;
- 5° La grammaire historique du français;
- 6° L'explication approfondie d'auteurs français (moyen âge et temps modernes);
- 7° L'histoire de la philosophie moderne;

8° La traduction, à livre ouvert, d'un texte latin et l'explication approfondie de deux auteurs latins;

9° L'histoire de la pédagogie et la méthodologie;

10° Une matière choisie par le récipiendaire en dehors des branches énumérées ci-dessus.

GRUPE E. — *Philologie germanique.*

1° L'encyclopédie de la philologie germanique;

2° La grammaire comparée et spécialement la grammaire comparée des langues germaniques;

3° L'histoire des littératures modernes;

4° L'histoire approfondie de la littérature flamande et de la littérature allemande ou anglaise;

5° La grammaire historique du flamand et de l'allemand ou de l'anglais;

6° L'explication approfondie d'auteurs flamands et allemands ou anglais (moyen âge et temps modernes);

7° Une matière choisie par le récipiendaire en dehors de celles des branches énumérées ci-dessus qui auront fait partie de l'examen.

La deuxième épreuve comprend éventuellement un examen sur les matières qui n'ont pas été comprises dans la première épreuve et la défense publique d'une dissertation, manuscrite ou imprimée, sur une question scientifique se rapportant au groupe de matières dont le récipiendaire a fait choix pour l'examen.

La dissertation sera transmise au jury quinze jours au moins avant la date fixée pour l'ouverture de la session.

La deuxième épreuve ou l'épreuve unique comprend, en outre, pour les récipiendaires qui se destinent au professorat de l'enseignement moyen, une leçon publique sur un sujet désigné d'avance par le jury et choisi dans le programme des athénées. Les docteurs sont admis, sur leur demande, à subir une épreuve semblable.

Art. 2. Le présent programme sera applicable dès la session de juillet 1895.

Art. 3. Le présent arrêté sera inséré au *Moniteur*.

Bruxelles, le 25 juin 1895.

F. SCHOLLAERT.

INSTRUCTION MOYENNE. — ATHÉNÉES ROYAUX. — NOMINATIONS.

Par arrêté royal du 15 juin 1895, M. Absolonne (A.), docteur en sciences physiques et mathématiques, professeur de mathématiques inférieures à l'athénée royal de Hasselt, est nommé définitivement à ces fonctions.

Par arrêté royal du 17 juin 1895, M. Lamotte (V.), professeur agrégé de l'enseignement moyen du degré supérieur, surveillant à titre provisoire à l'athénée de Chimay, est nommé définitivement à ces fonctions.

Par arrêtés royaux du 19 juin 1895 :

M. Salmon (A.), professeur agrégé de l'enseignement moyen du degré supérieur pour les humanités, professeur de cinquième latine à titre provisoire à l'athénée royal de Bruxelles;

M. Adant (O.), docteur en philosophie et lettres, professeur de sixième latine à titre provisoire à l'athénée royal de Bruxelles;

M. Schwindt (J.), docteur en philosophie et lettres, surveillant à titre provisoire à l'athénée royal de Bruxelles;

M. Janssens (R.), professeur agrégé de l'enseignement moyen du degré supérieur pour les sciences commerciales, professeur de sciences commerciales à titre provisoire à l'athénée royal de Charleroy;

M. Michiels (H.), docteur en sciences naturelles, surveillant à titre provisoire à l'athénée royal de Liège,

sont confirmés dans ces fonctions.

Par arrêté royal du 27 juin 1895, M. Beernaert (E.), gradué en lettres, porteur de diplôme spécial de capacité pour l'enseignement du flamand, professeur de flamand à titre provisoire à l'athénée royal d'Anvers, est nommé définitivement à ces fonctions.

PÉRIODIQUES.

Revue critique d'histoire et de littérature, recueil hebdomadaire publié sous la direction de M. A. Chuquet.

Sommaire du 27 mai : Wildeboer, La littérature de l'Ancien Testament (J.-B. C.). — Saïd-el-Khouri, Supplément au Dictionnaire arabe; Diwan poétique (O. Houdas). — Thalheim, Antiquités juridiques de la Grèce, 4^e éd. (Albert Martin). — Platon, République, p. Jowett et Campbell (P. Couvreur). — Bennett, Grammaire latine (L.). — Rosières, L'évolution de l'architecture en France (C. Enlart). — Picavet, L'éducation nationale (Charles Dejob). — Farinelli, Grillparzer et Lope de Vega (Alfred Morel-Fatio). — Saint-Simon, p. Boislisle, X (T. de L.). — Curti, Charles Emmanuel I; Ceretti, Le comte Forni (Charles Dejob). — Hennet, Canrobert (A. C.).

Du 3 Juin : Delafosse, Manuel dahoméen; Guiraudon, La langue foule; Vocabulaire Dyebyali (O. Houdas). — Aristophane, Guêpes, p. Graves (Albert Martin). — Hausrath, Le texte des fables d'Esope (My). — C. Lambros, Les ventouses chez les anciens (Robert Fuchs). — Gauckler, Le Musée de Cherchel (J. Toutain). — Suchier, Une Diététique provençale (E. B.). — Lettres de Sainte-Beuve à Gaullieur, p. Ritter (T. de L.). — Vachon, Les arts et les industries du papier en France (H. de Curzon). — Errico, Petits esclaves blancs (Charles Dejob).

Du 10 juin : Lieblein, Le livre égyptien, Que mon nom fleurisse (Paul Pierret). — Joubert, En dahabieh (E. Chassinat). — Wildeboer, Les origines du canon de l'Ancien Testament (A. L.). — Odyssée, I, p. Cauer. — Odyssée, p. Henke (My). — Huit, La vie et l'œuvre de Platon (C. E. R.). — Birt, La littérature romaine en cinq heures (Émile Thomas). — Pline, p. Beck (E. T.). — Summers, Les Argonautiques de Valerius Flaccus (E. T.). — Fuehrer, La question de sainte Félicité (Paul Lejay). — Craon et Staufenberg, p. Schroeder (A. C.). — Instructions des ministres de France en Espagne, p. Morel-Fatio et Léonardon (A. C.). — Cruppi, Linguet (Raoul Rosières). — Laurent, Du Merbion (A. C.).

Du 17 juin : Delitzsch et Muss-Arnolt, Lexique assyrien (A. Loisy). — Aristote, Politique, p. Susemihl (My). — Nogara, Les noms de personnes en Lombardie (Paul Lejay). — Dom Cabrol, Le pèlerinage de Silvia (G. Lacour-Gayet). — Étienne, Grammaire de l'ancien français (E. Bourriez). — Van Malderghem, Les fleurs de lis (Raoul Rosières). — Bamberger, Écrits politiques (A. C.).

Du 24 juin : Wimmer, Les monuments runiques. (E. Beauvois). — Sabbadini, Le commentaire de Donat sur l'Eunuque; Cali, Les priapées; La vie et le rôle de Sisenna (Émile Thomas). — Mommsen, Petites chroniques, II (Paul Lejay). — G. Paris, La poésie du moyen âge (T. de L.). — Foucart, Condé-sur-l'Escaut (A. C.). — Publications de l'Académie de Philadelphie,

Clark, Patten, Ward, Johnson, Lewis, Hobson, Ross, Merriam, Hadley, Macvane, Dawson, Brooks, Reed, Holmes (Ch. Seignobos). — Weithase, Histoire de l'Union postale (Ch. S.).

Du 1^{er} juillet : Brockelmann, Lexique Syriaque, III-VII (J.-B. Chabot). — Plaute, p. Goetz et Schoell, III et IV (P. L.). — Lettres de Caelius à Cicéron, p. Antoine (Paul Lejay). — Delehaye, Les Stylites (P. L.). — Boye, Les cercueils de chêne dans l'âge de bronze (E. Beauvais). — Jeanjaquet, La conjonction " que ", (E. Bourciez). — Toldo, La Nouvelle française des xv^e et xvi^e siècles (Henri Hauvette). — De Belleval, Un capitaine au régiment du roi (A. C.). — Kont, Lessing et l'antiquité, I (A. C.). — De Bojanowski, Charles-Auguste, colonel prussien (A. C.). — Soubies, La Comédie française depuis l'École romantique (A. C.). — Gosset, La cathédrale de Reims (Henri de Curzon).

Du 8 juillet : Mayr, Les monnaies de Malte (Th. Reinach). — Sophocle, Philoctète, p. Schubert (My). — Ficker, La question d'Hippolyte (Paul Lejay). — Kulakowsky, Une chambre funéraire de Kertsch (P. L.). — Voretzsch, La légende héroïque française (A. Jeanroy). — Passolini, Les parents du Tasse; Les annotations du Tasse au traité de Nobili sur l'amour; M^{lle} Banti, L'Amyntas du Tasse et l'Astrée d'Urfé (Charles Dejob). — Aulard, Recueil des Actes du Comité de salut public, VII; Registre du Consulat provisoire; Charavay, L'assemblée électorale de Paris, II; Correspondance de Carnot, II; Tuetey, Répertoire des sources manuscrites de l'histoire de Paris, III; Tourneux, Bibliographie de l'histoire de Paris pendant la Révolution; Procès-verbaux de la Commune de Paris; Kaulek, Papiers de Barthélemy, V; Reuss, L'Alsace pendant la Révolution, II (A. C.). — Doumic, La vie et les mœurs au jour le jour (A. C.).

Berliner Philologische Wochenschrift, herausgegeben von Chr. Belger und O. Seyffert. 1894. Calvary.

Rezensionen und Anzeigen :

24. November. — B. Apostolidès, Étude critique du premier chant chorique des Phéniciennes d'Euripide (Wecklein). — F. Horn, Platonstudien (O. Inmisch). — V. Lundström, Quaestiones Papinianae (F. Skutsch). — Ciceros Reden für Q. Ligarius und für den König Deiotarus, von H. Nohl; Ciceros Rede für den Oberbefehl des Cn. Pompeius, von H. Nohl (G. Landgraf). — E. Cocchia, Napoli e il Satyricon di Petronio Arbitro (C. Haeblerlin). — Th. Birt, Eine römische Litteraturgeschichte in fünf Stunden gesprochen (M. Hertz). — H. Micheli, La révolution oligarchique des Quatre-cents à Athènes et ses causes (Holm). — G. W. Botsford, The Athenian constitution (Thumser). — Th. Reinach, Juifs et Grecs devant un empereur Romain (Fr. Krebs). — K. Mühlefeld, Die Lehre von der Vorstellungsverwandschaft und ihre Anwendung auf den Sprachunterricht (C. Nohle). — J. A. Heikel, Åbo Universitets Lärdomshistoria (K. Wotke).

1. Dezember. — G. Setti, Leonida Alessandrino (H. Stadtmüller). — J. Geffcken, Stimmen der Griechen am Grabe (M. Rubensohn). — E. Wetnek, Xenophon in effingenda Persicae civitatis imagine quatenus Lacedaemonio-

rum instituta expressit? (Löschhorn). — M. Prokowsky, Studien zur Athenischen Politie des Aristoteles (V. v. Schoeffer). — G. Lafaye, Catulle et ses modèles (H. Magnus). — Ciceros Rede für den Dichter Archias, erklärt von Fr. Richter und A. Eberhard. 4. Aufl. von H. Nohl; Ciceros vierte Rede gegen Verres, erklärt von W. Fickelscherer (G. Landgraf). — Acta apostolorum ante Hieronymum latine translata, edidit J. Belsheim (C. Haebler). — Ad. Boerner, De rebus a Graecis inde ab anno 410 usque ad annum 403 a Chr. n. gestis quaestiones historicae (G. Hertzberg). — L. Havet et Th. Reinach, Une ligne de musique antique (C. v. Jan). — H. C. Müller, Neugriechische Studien und neugriechische Dialektforschung (H. Moritz). — Ph. Melanchthon, Declamationes. Ausgewählt u. herausg. von K. Hartfelder (K. Wotke). — R. Klusmann, Systematisches Verzeichnis der Abhandlungen, welche in den Schulschriften sämtlicher an dem Programmaustausche teilnehmenden Lehranstalten erschienen sind (R. Weil).

8. Dezember. — Sophokles, erklärt von Schneidewin-A. Nauck, 5. Bänden: Elektra. 9. Aufl.; Sophokles, erklärt von G. Wolff-L. Bellermann, 2. Teil: Elektra. 4. Aufl.; Sophokles. The plays and fragments, by R. C. Jebb. Part VI: The Electra (Wecklein). — G. Vitelli, I manoscritti di Palefato; F. Wipprecht, Quaestiones Palaephataeae; J. Schrader, Palaephataeae (E. Schwartz). I. — A. Lange, Auswahl aus Ciceros Briefen (L. Gurlitt). — Titi Livi ab urbe condita liber XXIX, erkl. Fr. Luterbacher (F. Fügner). — Dom. Bassi, L'epitome di Quintiliano di Francesco Pratrizi Senese (Meister). — F. Haverfield, Roman inscriptions in Britain (F. Haug). — C. Torr, Ancient ships (E. Assmann). — L. Ganter, Die Provinzialverwaltung der Triumvirn (L. Gurlitt). — Fr. Scerbo, Caratteristiche del greco e del latino (G. Meyer).

15. Dezember. — G. Vitelli, I manoscritti di Palefato; F. Wipprecht, Quaestiones Palaephataeae; J. Schrader, Palaephataeae (E. Schwartz). II. — F. Cumont, Chroniques Byzantines du MS. 11876 (C. E. Gleye). — P. Höhn, Beiträge zur Auslegung Horazischer Oden (J. Häussner). — L. Hervieux, Les Fabulistes Latins depuis le siècle d'Auguste jusqu'à la fin du moyen âge. Avianus et ses imitateurs (Keller). — K. Dumon, Ad Vitruvii V 8 (W. Dörpfeld). — Studi di storia antica pubblicati da G. Beloch (Holm). — K. Baedeker, Ägypten, I (—r). — J. Cavalli, Reliquie latine raccolte in Muggia d'Istria (G. Meyer). — E. Nestle, Bengel als Gelehrter (A. Hilgenfeld).

22. Dezember. — Sofocle Antigone con note per le scuole di Dom. Bassi (Wecklein). — Herodotos, erkl. von J. Sitzler. VI. B. (E. Krah). — E. Stemplinger, Strabons litterarhistorische Notizen (A. Häbler). — F. Leo, Miscella Ciceroniana (L. Gurlitt). — Livy books XXI and XXII, by J. K. Lord (F. Fügner). — P. Cornelii Taciti ab excessu divi Augusti quae supersunt. I. Par L. Constans et P. Girbal (K. Niemeyer). — O. Hense, Die Synkrisis in der antiken Litteratur (C. Haebler). — K. Dumon, Études d'art grec (W. Dörpfeld). — C. Lecoutere, L'archontat Athénien d'après la *πολιτεία Ἀθηναίων* (V. Thumser). — M. Lacava, Istoria di Atena Lucana (Holm). — C. Rethwisch, Jahresberichte über das höhere Schulwesen. VII (C. Nohle).

1. Januar 1895. — Die Mimiamben des Herodas, herausg. und erklärt von R. Meister (W. Schulze). — T. Macci Plauti Asinaria, by J. H. Gray (O. S.). — H. Belling, Quaestiones Tibullianae (H. Magnus). — L. Preller, Grie-

chische Mythologie. 4. Aufl. von C. Robert (H. Steuding). — E. Bernheim, Lehrbuch der historischen Methode. 2. A. (Fr. Rühl). — M. v. Wolff, Leben und Werke des Antonio Beccadelli gen. Panormita (R. Sabbadini).

5. Januar. — Ausgewählte Tragödien des Euripides. Zweites Bändchen: Iphigenie von Tauris, erklärt H. Köchly u. F. G. Schöne. 4. Aufl. von E. Bruhn (Wecklein). — Thukydides, erklärt von G. Boehme-Widmann (G. Behrendt). — L. Goetzeler, Animadversiones in Dionysii Halicarnassensis Antiquitates Romanas (K. Jacoby). — K. Ganzenmüller, Beiträge zur Ciris (A. Zingerle). — C. Taciti Germania. 8. Aufl. von K. Tücking (U. Zernial). — S. Aureli Augustini De Genesi ad litteram libri duodecim, eiusdem libri capitula, De Genesi ad litteram imperfectus liber, Locutionum in Heptateuchum libri septem ex rec. Iosephi Zycha (K. Wotke). — J. Durm, Handbuch der Architektur. II, 2. (R. Borrmann). — Giac. Tropea, Storia dei Lucani (Holm). — Sammlung von Keilschrifttexten, hrsg. von H. Winckler (Br. Meissner). — Meyers Reisebücher: Ägypten (—r.).

12. Januar. — K. Weissmann, Die scenische Aufführung der griechischen Dramen des V. Jahrhunderts (W. Dörpfeld). — C. Boetticher, Eros und Erkenntnis bei Plato (O. Apelt). — E. Nestle, Die dem Epiphanius zugeschriebenen Vitae prophetarum (A. Hilgenfeld). — P. Terenti Afri Phormio (Φ.). — O. Hense, Seneca und Athenodorus (C. Haeblerlin). — Fr. Zöschbauer, Antikritische Untersuchungen zu den Annalen des Tacitus (K. Niemeyer). — E. Bauby, De la mancipation en droit romain (J. Baron). — V. Hehn, Kulturpflanzen und Haustiere etc. 6. Aufl., neu herausgeg. von O. Schrader und A. Engler (H. Lewy). — R. Schwartz, Esther im deutschen und neulateinischen Drama des Reformationszeitalters (K. Wotke).

19. Januar. — G. Kaibel, Stil und Text der *Πολυτεία Ἀθηναίων* des Aristoteles (Val. v. Schoeffer). — A tract of Plutarch on the advantage to be derived from one's enemies. The Syriac version, edited by E. Nestle (Ed. Kurtz). — The correspondance of M. Tullius Cicero, by R. Y. Tyrrell and L. Cl. Purser. Vol. IV. (L. Gurlitt). — Tacitus Agricola and Germania ed. by H. M. Stephenson (K. Niemeyer). — L. Cantarelli, Il frammento Berlinese "de dediticiis", (Geib). — H. Schiller u. M. Voigt, Die römischen Staats-Kriegs- und Privataltertümer. 2. Aufl. (M. Zoeller). — G. Wissowa, Die Säkularfeier des Augustus (H. Schiller). — H. v. Fritze, Die Rauchopfer bei den Griechen (P. Stengel). — Historische Untersuchungen, E. Förstemann gewidmet (G. Hertzberg).

26. Januar. — O. Crusius, Die Mimiamben des Herondas; S. Mekler, Herodas Mimiamben (O. Immisch). — G. Castellani, Qua ratione traditum sit M. Tullium Ciceronem Lucretii carminis emendatorem esse (M. H.). — G. Kob, Q. Horatius Flaccus im Lichte des Evangeliums (J. Häussner). — G. Boissière, Notions de prosodie et métrique latine à l'usage de l'enseignement secondaire classique (L. Mueller). — E. Bodensteiner, Scenische Fragen über den Ort des Auftretens und Abgehens von Schauspielern und Chor im griechischen Drama (W. Dörpfeld). — R. Pöhlmann, Geschichte des antiken Kommunismus und Sozialismus. 1. Bd. (F. Dümmler). — E. Shirley Shuckburgh, A History of Rome to the battle of Actium (H. Schiller). — A. Alex. Lincke, Bericht über die Fortschritte der Assyriologie

in den Jahren 1886-93; Assyrien und Ninive in Geschichte und Sage der Mittelmeervölker (P. Jensen). — G. Stier, Schulreden und Vorträge aus der Zeit seit 1862 (P. Schiller).

2. Februar. — J. Klein, Die Mythopöie des Sophokles in seinen Thebanischen Tragödien. II. Teil. (Wecklein). — H. Reinhold, Griechische Örtlichkeiten bei Pindaros (L. Bornemann). — The Philocalia of Origen, by J. A. Robinson (A. Hilgenfeld). — H. Mueller, Studia Statiana (Fr. Vollmer). — Titi Livi ab urbe condita libri, ed. G. Weissenborn-M. Müller. II, 2. (A. Zingerle). — Die Apologie des Apuleius von Madaura, übersetzt von Fr. Weiss (M. Hertz). — E. Curtius, Gesammelte Abhandlungen (Chr. B.). — M. Kleeemann, Ein Tag im alten Athen; E. Wagner, Eine Gerichtsverhandlung in Athen (V. Thumser). — W. Ridgeway, The origin of metallic currency and weight standards (C. F. Lehmann). — A. Biese, Die Philosophie des Metaphorischen (—y—).

9. Februar. — Luciani Samosatensis libellus qui inscribitur *Περὶ τῆς Περεγρίνου τελευτῆς*. Rec. L. Levi (E. Schwartz). I. — P. Kretschmer, Die griechischen Vaseninschriften (A. Furtwängler). — H. Muzik, Lesarten zweier Wiener Handschriften zu Ciceros "De inventione", (Ed. Ströbel). — Theodori Prisciani Euporiston libri III cum Physicorum fragmento et additamentis Pseudo-Theodoreis editi a Val. Rose (J. Ilberg). — H. Kiepert, Formae orbis antiqui (J. Partsch). — Ém. Laroche, Questions chronologiques concernant la première carte historique (P. Jensen). — P. Herthum, De Megalopolitarum rebus gestis et de communi Arcadum republica (Holm). — C. P. Burger jr., Neue Forschungen zur älteren Geschichte Roms. I. (L. Holzapfel).

16. Februar. — Luciani Samosatensis libellus qui inscribitur *Περὶ τῆς Περεγρίνου τελευτῆς*. Rec. L. Levi (E. Schwartz). II. — Philostrati maioris imagines rec. seminariorum Vindob. sodales (W. Gurlitt). — P. Langen, Quaestionum ad Valerium Flaccum spectantium part. I (O. Rossbach). — Ferd. Regelsberger, Pandekten (J. Baron). — Th. Wiegand, Die Puteolanische Bauinschrift (A. Mau). — H. Gleue, De homicidarum in Areopago Atheniensi iudicio (V. Thumser). — Königliche Museen zu Berlin, Katalog der ägyptischen Altertümer (—r). — Dit zijn Seneka Lehren, uitgegeven door W. H. D. Suringar (M. Hertz).

23. Februar. — P. Decharme, Euripide et l'esprit de son théâtre (Wecklein). — A. Bonhöffer, Die Ethik des Stoikers Epictet (P. Wendland). — T. Macci Plauti comoediae. Rec. Fr. Ritscheli. Tom. IV fasc. V: Cistellaria rec. Fr. Schoell. Deperditarum fabularum fragmenta rec. G. Goetz (F. Skutsch). — P. Vittorio, La Battaglia del Metauro (Raim. Oebler). — Fondation Eugène Piot, Monuments et Mémoires publiés par G. Perrot et R. de Lasteyrie (A. Furtwängler). — P. Nerrlich, Das Dogma des klassischen Altertums in seiner geschichtlichen Entwicklung (G. Behncke).

2. März. — P. W. Forchhammer, Homer (Rud. Menge). — Claudii Galeni Protreptici quae supersunt ed. G. Kaibel (J. Ilberg). — Fr. Zimmer, Der Text der Thessalonicherbriefe (A. Hilgenfeld). — A. Schmidt, Zum Sprachgebrauche des Livius in den Büchern I, II, XXI und XXII (F. Fügner). — P. J. Österberg, De structura verborum cum praepositionibus composito-

rum, quae exstant apud Silium Italicum, commentatio (Ludw. Bauer). — Studi Italiani di filologia classica (E. Schwartz). — G. Wolff u. Fr. Cumont, Das dritte Mithraeum in Heddernheim und seine Skulpturen (G. Sixt). — Kleine Schriften von Alfred von Gutschmid, herausg. von Fr. Rühl. IV. V (Ed. Meyer). I.

9. März. — Epicteti, Dissertationes ab Arriano digestae ad fidem cod. Bodleiani, rec. H. Schenkl (Wendland). — Des Q. Horatius Flaccus Satiren und Episteln, erklärt von G. T. A. Krüger. 13. Aufl., besorgt von G. Krüger (J. Häussner). — Kleine Schriften von Alfred von Gutschmid, hrsg. von Fr. Rühl. Bd. IV. V (Ed. Meyer). II. — R. Lepsius, Geologie von Attika. — Geologische Karte von Attika, begonnen von R. Lepsius u. H. Bücking, fortgeführt und herausg. von R. Lepsius (J. Partsch). — Historische Grammatik der latein. Sprache, bearbeitet von H. Blase, C. Landgraf, J. H. Schmalz, Fr. Stolz, J. Thüssing, C. Wagener, A. Weinhold. I. Bd., 1. Hälfte: Einleitung u. Lautlehre, von Fr. Stolz (Fr. Skutsch). I. — J. Heinsch, Reiseskizzen aus der Türkei und aus Griechenland (B).

16. März. — C. Borromeo, Le donne ai tempi di Aristofane e dopo assistevano alle rappresentazioni della commedia (O. Bachmann). — H. Weissenborn, Die Berechnung des Kreisumfanges bei Archimedes und A. Pisano (S. Günther). — P. Sakolowski, De Anthologia Palatina quaestiones (H. Stadtmüller). — C. Iulii Caesaris commentarii cum A. Hirtii aliorumque supplementis ex recensione B. Kübleri. Vol. II: Commentarii de bello civili (R. Menge). I. — Historische Grammatik der latein. Sprache, bearbeitet von H. Blase, G. Landgraf, J. H. Schmalz, Fr. Stolz, J. Thüssing, C. Wagener, A. Weinhold. I. Bd., 1. Hälfte: Einleitung u. Lautlehre, von Fr. Stolz (Fr. Skutsch). II. — H. L. Krause, Die Amazonensage (W. H. Roscher). — A. Philippson, Der Kopaïssee in Griechenland und seine Umgebung (L. Büchner). — A. C. Headlam, Ecclesiastic sites in Isauria (R. W.). — Briefe von der Wanderung und aus Paris von C. B. Hase, hrsg. von O. Heine (M. Hertz).

23. März. — Homers Iliad, books XIII-XXIV, by D. B. Monro (R. Peppmüller). — Hipparchi in Arati et Eudoxi Phaenomena commentariorum libri tres, rec. C. Manitius (A. Häbler). — Fr. Reuss, Des Isokrates Panegyrikus und der kyprische Krieg (Holm). — Die Politik des Aristoteles. Neubearbeitung der Übersetzung Garves, hrsg. von M. Brasch (M. Wallies). — C. Iulii Caesaris commentarii cum A. Hirtii aliorumque supplementis ex recensione B. Kübleri. Vol. II: Commentarii de bello civili (R. Menge). II. — Paulys Real-Encyclopädie der klassischen Altertumswissenschaft, hrsg. von R. Wissowa. 2 Halbbd.: Alexandros-Apollokrates (M. Hertz) — A. Mayer, Die antiken Münzen der Inseln Malta, Gozzo und Pantelleria (R. Weil). — A. Berliner, Geschichte der Juden in Rom (H. Willrich). — Oriental Studies. A selection of the papers read before the Oriental Club of Philadelphia (Ferd. Justi). — Meyers Reisebücher: Palästina und Syrien (B.).

30. März. — Th. Reinach, L'Espagne chez Homère (H. Lewy). — W. Büchner, Über den Aias des Sophokles (Wecklein). — V. Zanchi, L'Ecuba e le Troiane di Euripide (Wecklein). — Sammlung ausgewählter kirchen- und dogmengeschichtlicher Quellschriften, hrsg. von G. Krüger. 5. Heft:

Leontios von Neapolis, Leben des heiligen Johannes des Barmherzigen, Erzbischofs von Alexandrien, hrsg. von H. Gelzer (A. Hilgenfeld). — R. Sabbadini, Gli scolii Donatiani ai due primi atti dell' Eunuco di Terenzio (P. Wessner). — Corpus poetarum latinorum a se aliisque denuo recognitorum et brevi lectionum varietate instructorum edidit Ioh. Perc. Postgate. Fasc. I (L. Traube). — C. Pauli, Vorgriechische Inschrift von Lemnos II (G. Meyer). — R. Peppmüller und W. Hahn, Register zu Th. Bergks griech. Litteraturgeschichte.

6. April. — O. Kern, Die Gründungsgeschichte von Magnesia am Maiandros (Ed. Meyer). — H. de la Ville de Mirmont, Apollonios de Rhodes et Virgile (C. Haeblerlin). — E. Nordenstamm, *Studia syntactica*. I. *Syntaxis infinitivi Plotiniana* (Fr. Stolz). — G. Friedrich, Q. Horatius Flaccus. *Philologische Untersuchungen* (J. Häussner). — J. Bahl, *De epistularum latinorum formulis* (L. Gurlitt). — M. Manitius, *Philologisches aus alten Bibliothekskatalogen* (F. Rühl). — W. Wunderer, *Manibiae Alexandrinae* (Sittl). — W. Creizenach, *Geschichte des neueren Dramas*. 1. Bd.: *Mittelalter und Frührenaissance* (L. Traube).

13. April. — W. Reichel, Über homerische Waffen (M. Mayer). — G. Castellani, *Del mito di Medea nella tragedia Greca* (Wecklein). — G. Maisel, Beiträge zur Würdigung der Handschriften des Cassius Dio (U. Ph. Boissevain). — *Acta S. Ioannicii, monachi in Bithynia*, ed. J. v. d. Gheyn (W. Schnupp). — R. Menge, *Emendationes Caesarianae* (R. Schneider). — W. Soltau, Die Quellen des *Liuius* im 21. und 22. Buch (L. Holzapfel). — *Anthologia latina sive poesis latinae supplementum*, ed. Fr. Buecheler et A. Riese. Pars I, Fasc. I (L. Traube). — A. Förstemann, *Zur Geschichte des Äneasmythus* (Fr. Cauer). — Fr. Cumont, *Textes et monuments figurés relatifs aux mystères de Mitra*. Fasc. I (Wolff). — A. Weiske, Beiträge zur griechischen Grammatik (G. Meyer). — K. Weinhold, Mitteilungen über K. Lachmann (M. Hertz).

20. April. — W. Reichel, Über homerische Waffen (M. Mayer). II. — Griechische Studien, H. Lipsius zum sechzigsten Geburtstag dargebracht (C. Haeblerlin). — G. Buning, Zu Ciceros Briefen. I. Teil (L. Gurlitt). — T. Livi *ab urbe condita libri* ed. A. Zingerle. VI (F. Fügner). — Alice Walton, *The cult of Asklepios* (H. Steuding). — Ausgewählte Briefe von und an Chr. A. Lobeck und K. Lehrs nebst Tagebuchnotizen (M. Hertz).

27. April. — Homers *Odyssee*, Schulausgabe von P. Cauer. I. Teil. 2. A. (R. Peppmüller). — *Aristotelis Politica*. III. edidit Fr. Susemihl (M. Wallies). — P. Hildebrandt, *De scholiis Ciceronis Bobiensibus* (L. Gurlitt). — W. M. Müller, *Asien und Europa nach altägyptischen Denkmälern* (G. Steindorff). — Ausgewählte Briefe von und an Chr. A. Lobeck und K. Lehrs nebst Tagebuchnotizen (M. Hertz). II.

4. Mai. — *Ioannis Stobaei Anthologium recensuerunt C. Wachsmuth et O. Hense*. Vol. III. *Anthologii librum tertium ab O. Hense editum continens* (F. Lortzing). — O. Ribbeck, *Geschichte der Römischen Dichtung*. I. 2. Aufl. — *Ruggero della Torre, La quarta egloga di Virgilio commentata secondo l'arte grammatica* (M. Seibel). — R. v. Ihering, *Entwicklungsgeschichte des römischen Rechts* (O. Geib). — Fr. Cumont, *Textes et monuments*

figurés relatifs aux mystères de Mithra. II. I. part. (G. Wolff). — Winteler, Über einen römischen Landweg am Walensee (G. Wolff). — H. Degering, Beiträge zur historischen Syntax der lateinischen Sprache; J. Jöhring, De particularum ut ne quin quominus apud L. Annaeum Senecam philosophum vi atque usu (J. H. Schmalz). — Th. Ziegler, Geschichte der Pädagogik (C. Nohle).

11. Mai. — A. Ludwich, *Batrachomachiae Homericæ archetypon ad fidem codicum antiquissimorum restitutum*; A. Ludwich, *De codicibus Batrachomachiae dissertatio* (R. Peppmüller). — L. Parmentier, *Anecdota Bruxelensia II. Les extraits de Platon et de Plutarque du manuscrit 11360-63* (O. Apelt). — P. Vergili Maronis opera, rec. O. Ribbeck. Vol. I. *Bucolica et Georgica* (A. Zingerle). — *Commentarii notarum Tironianarum*, edidit Guil. Schmitz (G. Gundermann). I. — M. Zoeller, *Römische Staats- und Rechtsaltertümer*. 2. Aufl. (H. Schiller). — *La collection Tyszkiewicz. Choix de monuments antiques avec texte explicatif* de W. Fröhner (G. Körte). — E. v. Starck, *Palästina und Syrien von Anfang der Geschichte bis zum Siege des Islam* (J. V. Prasek). — K. Brugmann, *Die Ausdrücke für den Begriff der Totalität in den indogermanischen Sprachen* (Fr. Misteli). — G. Voigt, *Die Wiederbelebung des klassischen Altertums*. 3. Aufl. besorgt von M. Lehnardt (L. Geiger). — *Carmina nonnulla poetarum recentiorum Germanorum in latinum convertit* E. Reinstorff (Löschhorn).

18. Mai. — J. Vahlen, *De versibus nonnullis Sophocleis* (Wecklein). — L. Couve, *Inscriptions de Delphes*. — O. Crusius, *Die Delphischen Hymnen* (C. v. Jan). — W. C. Summers, *A study of the Argonautica of Valerius Flaccus* (P. Langen). — *Commentarii notarum Tironianarum*, edidit Guil. Schmitz (G. Gundermann). II. — S. Aurich, *Das antike Mysterienwesen in seinem Einfluss auf das Christentum* (P. Wendland). — E. G. Hardy, *Christianity and the Roman government* (A. Hilgenfeld). — Iwan Télyf, *Chronologie und Topographie der griechischen Sprache* (G. Meyer).

25. Mai. — Homer, *The Iliad* edited by A. Platt (A. Ludwich). — E. Pridik, *De Alexandri Magni epistularum commercio*; A. M. Zimetikos, *De Alexandri Olympiadisque epistularum fontibus et reliquiis* (Fr. Cauer). — *Strassburger theologische Studien*, hrsg. von A. Ehrhard, *Die altchristliche Litteratur und ihre Erforschung seit 1880* (A. Hilgenfeld). — F. Nencini, *Emendationi Plautine* (O. S.). — Luciani Muelleri, *De re metrica poetarum Latinorum praeter Plautum et Terentium libri septem* (H. Magnus). — *La collection Barracco publiée par* Fr. Bruckmann, *Barracco, Helbig* (Fr. Studniczka). I. — R. Wäntig, *Haine und Gärten im griechischen Altertum* (Keller). — Nils Flensburg, *Zur Stammabstufung der mit Nasalsuffix gebildeten Praesentia im Arischen und Griechischen* (Bartholomae). — B. Duhr, *Ratio studiorum et institutiones scholasticae societatis Jesu*. Vol. IV (Wotke).

1. Juni. — Fr. C. Conybeare, *Philo about the contemplative life or the fourth book of the treatise concerning virtues* (P. Wendland). — I. Hilberg, *Die Gesetze der Wortstellung im Pentameter des Ovid* (R. Ehwald). I. — *Vocabularium iurisprudentiae Romanae*, comp. O. Gradenwitz, B. Kuebler, E. Th. Schulze (E. Grupe). — F. Bassermann, *Griechische Musik und die Apollo-Hymne von Delphi* (C. v. Jan). — L. Valmaggi, *Manuale storico-*

bibliografico di filologia classica (Fr. Rühl). — La collection Barracco publiée par Fr. Bruckmann, Barracco, Helbig (Fr. Studniczka). II. — G. Capone, Di alcune parole indo-europee significanti 'diritto' 'legge' 'giustizia' (Bartholomae).

8. Juni. — Scholia in Aeschyli Persas, edidit O. Dähnhardt (Wecklein). — Die Gynäkologie des Soranus von Ephesus. Übersetzt von H. Lüneburg. Commentiert von J. Ch. Huber (J. Ilberg). — C. Kirsten, Quaestiones Choricianae (W. Kroll). — I. Hilberg, Die Gesetze der Worstellung im Pentameter des Ovid (R. Ehwald). II. — A. Engelbrecht, Das Titelwesen bei den spätlateinischen Epistolographen (Fr. Rühl). — Classical Studies in honour of Henry Drieler (C. Haeblerlin). — Jeanjaquet, Recherches sur l'origine de la conjonction 'que' et des formes romanes équivalentes (G. Meyer). — W. Schrader, Geschichte der Friedrichs-Universität zu Halle; G. Hertzberg, Kurze Übersicht über die Geschichte der Universität Halle a. S. bis zur Mitte des 19. Jahrhundert (M. Hertz). I.

15. Juni. — R. Herberdey, Die Reisen des Pausanias in Griechenland (W. Gurlitt). — Iamblich in Nicomachi arithmetica introductionem liber ed. H. Pistelli (Fr. Hultsch). — P. Thomas, Remarques sur quelques passages de Térence et de Sénèque (E. Hauler). — H. de la Ville de Mirmont, De Ausonii Mosella (C. Hosius). — N. Kondakof, J. Tolstoi et S. Reinach, Antiquités de la Russie méridionale (A. Furtwängler). — A. Billerbeck u. A. Jeremias, Der Untergang Ninevehs und die Weissagungsschrift des Nahum von Elkosch (F. Justi). — J. Topolovsek, Die basko-slavische Spracheinheit. 1. Band. — G. v. d. Gabelentz, Die Verwandtschaft des Baskischen mit den Berbersprachen Nordafrikas, herausg. durch A. C. Graf v. d. Schulenburg (G. Meyer). — W. Schrader, Geschichte der Friedrichs-Universität zu Halle. — G. Hertzberg, Kurze Übersicht über die Geschichte der Universität Halle a. S. bis zur Mitte des 19. Jahrhunderts (M. Hertz). II.

22. Juni. — E. Hauler, Zur Geschichte des griechischen Mimus (H. Stadtmüller). — Anonymi Londinensis ex Aristotelis Iatricis Menoniis et aliis medicis eclogae. Edidit H. Diels (J. Ilberg). — Sammlung auserwählter kirchen- u. dogmengeschichtlicher Quellenschriften, hrsg. von G. Krüger. 9. Heft : Des Gregorius Thaumaturgos Dankrede an Origenes, hrsg. von P. Kötschau (A. Hilgenfeld). — P. Siewert, Plautus in Amphitruone fabula quomodo exemplar graecum transtulerit. — A. Holder-O. Keller, Scholia antiqua in Q. Horatium Flaccum. Vol. I (L. Adamek). — Die Mosella des D. Magnus Ausonius, hrsg. und erklärt von C. Hosius (O. Rossbach). — Th. Schreiber, Die alexandrinische Toreutik (A. Furtwängler). — Ernst Krause (Carus Sterne), Die nordische Herkunft der Trojasage (F. Duemmler). — K. Lehmann, Der letzte Feldzug des hannibalischen Krieges (L. Holzapfel). I.

29. Juni. — J. Bidez, La biographie d'Empédocle (F. Lortzing). — O. Maass, Kleitarch und Diodor (Fr. Cauer). — T. Lucreti Cari de rerum natura libri sex. Edidit Ad. Brieger (A. Kannengiesser). — W. Gemoll, Die Realien bei Horaz. Heft 2—4. (O. Güthling). — Festschrift für Johannes Overbeck (Milchhöfer). — K. Lehmann, Der letzte Feldzug des hannibalischen Krieges (L. Holzapfel). II.

REVUE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE EN BELGIQUE.

Tome 38.

5^{me} Livraison.

QUESTIONS D'ENSEIGNEMENT, LETTRES ET SCIENCES.

LE TESTAMENT DE GAIUS LONGINUS CASTOR.

Le document dont nous voulons dire quelques mots est un papyrus haut de 22 centimètres, large de 53 centimètres 1/2, découvert à Fayum.

Il est divisé en deux colonnes et contient la version grecque du testament d'un certain Gaius Longinus Castor, en date de l'an 189 après J. C. Le testament est suivi d'un codicille et de la mention de l'accomplissement des formalités relatives à l'ouverture et à la lecture de ces actes.

Le Musée égyptien de Berlin possède deux exemplaires de cet intéressant document : le premier, coté P. 7820, est le plus complet, le second, P. 7047, ne contient que les lignes 4 à 22 de la seconde colonne du testament.

Notre testament, bien que peu important au point de vue des dispositions d'un usage assez fréquent qu'il renferme, ne manque cependant pas d'intérêt.

En effet, du commencement de l'Empire jusqu'au règne de Dioclétien, il ne nous reste, en dehors du document nouveau, que deux testaments authentiques de droit romain ¹. Ce sont : 1° le testament bien connu de Dasumius, en date de l'an 109 après J. C.; 2° un testament d'un Gallo-romain de Langres, qu'on s'accorde à placer à la fin du 1^{er} siècle ou au début du 2^{me} siècle après J. C.

Notre document a fait l'objet des savantes recherches de

¹ KARLOWA, *Römische Rechtsgeschichte*, I, p. 806 s.

MM. Mommsen ¹ et Scialoja ². Nous avons comparé les résultats de ces études, en y ajoutant quelques explications puisées dans les travaux de juristes distingués ³.

Le texte que nous transcrivons plus loin est celui de Mommsen. Nous indiquerons, comme il le fait, par le signe < > les passages du document appartenant au second exemplaire, et nous mettrons entre parenthèses [] les lacunes tantôt complétées par Mommsen, tantôt laissées en blanc et figurées par des points. Chaque fois que le texte de Scialoja s'écartera de celui de Mommsen, nous l'indiquerons en note.

Le document que nous possédons n'est que la traduction d'un original latin, ainsi que le prouvent les mots *Ἐμπύρια διαθήκης*, placés en tête du document, et la mention du traducteur de l'acte.

Sur le dos du papyrus nous trouvons d'abord l'indication de l'auteur de l'acte :

Γ[αί]ου Λογγίνου Κ[άσ]τορος.

" De Gaius Longinus Castor. „

Testament et codicille émanent d'un Gaius Longinus Castor, vétéran de la flotte de Misènes. Le nom du testateur indiqué sur le dos de l'acte et au commencement du testament est fort mutilé à ces endroits; sa reconstitution a cependant été facile, grâce au second exemplaire, dans lequel, au commencement du codicille (col. II, 15-16), le nom et la qualité de l'auteur sont parfaitement conservés.

Le testateur appartenait à la classe ordinaire de la population, comme l'indiquent le peu d'importance de sa succession et sa qualité de vétéran.

Notre document comprend deux parties : un testament et un codicille.

I. Le testament occupe toute la 1^{re} colonne et les dix pre-

¹ *Sitzungsberichte der königlich preussischen Akademie der Wissenschaften zu Berlin*, 1894, 1^{re} livraison, p. 47.

² *Bullettino dell' istituto di diritto romano*, 1894, fascicule 1-3, p. 1.

³ VAN WETTER, *Cours élémentaire de droit romain*. Gand, 1871. — A. RIVIER, *Traité élémentaire des successions à cause de mort en droit romain*. Bruxelles, 1878. — O. KARLOWA, *Römische Rechtsgeschichte*. Leipzig, 1885.

mières lignes de la seconde; nous verrons plus loin qu'il est fait dans la forme de droit commun : *per aes et libram*.

Remarquons que le document est à la troisième personne (*ἐποίησεν*)¹ au commencement du testament, alors que dans les parties dispositives du testament² et dans le codicille³, l'auteur s'est servi de la première personne. C'est là une preuve que le testament a été dicté; cet usage est d'ailleurs confirmé par de nombreux témoignages⁴.

MM. Mommsen et Scialoja remarquent que souvent le nom de l'écrivain, appelé *testamentarius* au temps classique, se trouve mentionné dans l'acte dicté. Bien qu'il n'en soit pas ainsi dans notre cas, la dictée n'en demeure pas moins probable.

En tête du testament, l'auteur commence par décliner ses nom et qualité :

1 [Ἐρμηνί]α διαθ(ή)κης).

2 [Γάιος Λογγίνος Κάστωρ οὐ]ε]τρανὸς ἐντίμως ἀπολυθε[ι]ς

3 [ἐκ κλάσσης πραιτωρί]ας Μισηνῶν [δια]θήκην ἐποί[η]σεν.

" Traduction du testament. — Gaius Longinus Castor honorablement congédié de la flotte prétorienne de Misènes a fait ce testament. „

Vient ensuite la première disposition, qui est naturellement l'institution d'héritiers :

4 [Ἐλευθέρας εἶναι βούλομαι]⁵ Μαρκέλλαν δοῦ[λ]ην μ[ο]ν μίζονα ἐ[τ]ῶν

5 [τριᾶκοντα καὶ Κλεοπάτραν] δοῦλῃν μου μ[ι]ζονα] ἐτῶν τριᾶκ[οντ]α,

6 [καὶ ἐκάστη ἕστω κληρο]νόμος⁶ ἐξ ἑσῶν μ[έ]ρους] ἐμοῦ κληρον[όμ.] ν.⁷

" Je veux que Marcella mon esclave, âgée de plus de trente ans, et Cléopâtre, mon esclave, âgée de plus de trente ans, soient libres, et que chacune soit mon héritière en part égale. „

Comme on le voit, les héritiers de Longinus Castor sont deux femmes *esclaves*. Aussi Mommsen et Scialoja sont-ils d'accord pour reconnaître la nécessité de combler la lacune

¹ Voyez col. I, 3.

² Voyez col. I, 4, 12, 13.

³ Voyez col. II, 16.

⁴ SCIALOJA, p. 7, note 4 : Dig. 1 § 8, 14, 15, 22 *ad legem Corneliam de falsis* 48.10 et Dig. 40 *de test. mil.* 29.1.

⁵ Scialoja laisse la lacune, il préférerait *ἐλευθέρας εἶναι κελεύω*.

⁶ Scialoja, estimant cette conjecture peu certaine, laisse subsister la lacune.

⁷ Ce mot doit être supprimé dans le système de Mommsen.

relative à l'affranchissement. Cette formule était exigée; ce n'est qu'en droit nouveau que l'affranchissement se présume : ainsi Justinien suppose que ce n'est qu'en considérant l'esclave comme libre que l'on a pu songer à l'instituer d'une manière efficace ¹.

Dans quels termes le testateur a-t-il opéré cet affranchissement? Mommsen et Scialoja sont en désaccord à ce sujet.

Mommsen, nous l'avons vu, propose le texte : *ἐλευθέρως εἶναι βούλομαι*. Scialoja pense que, si cette restitution est possible, elle n'est cependant ni certaine ni même vraisemblable. Voici la double objection qu'il fait au texte de Mommsen : D'abord le mot *βούλομαι* signifie *volo*; or, dans les autres passages de notre document, *volo* se trouve rendu par *θέλω* ²; donc ce même mot devrait se retrouver ici, et le mot *θέλω*, en raison de son sens spécial, ne convient pas au cas d'affranchissement direct. En second lieu, le verbe latin *volo* n'est pas correct dans un affranchissement direct, et bien moins encore dans une institution d'héritiers ³; or, notre testament paraît conforme aux règles romaines; Scialoja ajoute que cependant il est probable que le mot *volo* a été d'usage pour l'institution d'héritiers. Pour ces motifs, le savant italien ne veut pas exclure d'une façon trop absolue le mot *volo*, mais il lui paraît excessif d'affirmer qu'on puisse établir sûrement dans aucun texte classique que *volo* ait été employé en cas d'affranchissement direct.

Voici la solution que propose Scialoja :

La formule classique de l'affranchissement direct testamentaire, dit-il, est “ *liber esto, liberi sunt*o, „ mais celle-ci n'est pas admissible ici en présence des accusatifs *Μαρκέλλαν, Κλεοπάτραν*. Il faut donc chercher autre chose. Dans Gaius nous trouvons la forme *liberum esse jubeo* donnée comme équivalente de la forme *liber esto* ⁴, et l'usage de cette forme résulte de nombreux témoignages ⁵. Scialoja conclut qu'il est

¹ V. Van Wetter, II, 263.

² V. col. I, 12, 13.

³ Gaius II, 267 et 177, Ulpien II, 7, 21, disent *jubeo*, non *volo*.

⁴ Gaius II, 267.

⁵ Ulpien II, 7; Dig. 52 *de manumissis testamento* 40.4. V. Scialoja, p. 9, note 1.

donc très probable que c'est cette formule, qu'on traduirait en grec par : *ἐλευθέρως εἶναι κελεύω*, qui a été adoptée par Longinus Castor.

Les uniques héritiers du testateur sont deux femmes. Remarquons que le testateur n'avait pas à tenir compte des prescriptions de la loi Voconia, en supposant que cette loi fût encore en vigueur à cette époque ; cette loi, en effet, ne visait que les citoyens de la 1^{re} classe. Pour le surplus, le droit d'hériter des femmes n'était soumis à aucune restriction.

La mention de l'âge des deux esclaves, âge supérieur à trente ans, répondait aux exigences de la loi Aelia Sentia, en vertu de laquelle les esclaves de moins de trente ans ne pouvaient être affranchis sans une cause légitime approuvée par un conseil *ad hoc* ¹. A propos de la qualité d'esclave des héritières, Mommsen fait remarquer l'étrangeté de la dénomination d'affranchie, donnée à Cléopâtre au cours du testament ²; cette expression n'est cependant pas fautive, ajoute-t-il, puisque le testament n'entre en vigueur qu'après la mort de son auteur.

L'institution d'héritiers forme la partie principale, essentielle, de tout testament romain; sans elle pas de testament, mais un simple codicille. Dans l'ancien droit romain, la place et les termes de l'institution étaient rigoureusement déterminés; Constance et Justinien ont aboli cette rigueur. Si, en général, l'hérédité civile ne s'acquiert que par un acte d'acceptation, les esclaves cependant, institués par leur maître, deviennent héritiers de plein droit, au moment de l'ouverture du testament et en dehors d'une acceptation préalable, même à leur insu; mais en usant plus tard des bénéfices d'abstention ou de séparation des patrimoines, ils se rendent matériellement étrangers à la succession ³.

Les termes employés dans notre testament, en ce qui concerne l'institution d'héritiers, font l'objet d'un avis différent de la part de Mommsen et de Scialoja. Mommsen comble la

¹ La loi Junia Norbana accorda la latinité à ces esclaves affranchis irrégulièrement. Gaius I, 17, 22-24.

² Col. I, 17.

³ Van Wetter, II, 344.

lacune en lisant *καὶ ἐκάστη ἔστω κληρο*] νόμος ἐξ...., ce qui est la traduction de la formule classique : *heres esto*. Scialoja estime que cette restitution présente des difficultés; elle ne s'accorde pas avec la suite de la phrase : *ἐξ ἴσου μ[έρους] ἐμοῦ κληρον[όμ.]ν*, qui laisserait plutôt supposer *εἶναι κελεύω*. Aussi Mommsen doit-il, dans son système, supprimer le mot *κληρον[όμ.]ν*, qui serait une erreur. Scialoja estime que ce procédé est forcé et inadmissible : puisque le document que nous possédons n'est qu'une traduction, s'il s'est trouvé *heres esto* dans l'original, comment admettre que l'interprète grec ait introduit le mot *κληρον[όμ.]ν* là où nous le trouvons ?

Immédiatement après l'institution vient la formule d'exhérédation :

7 [Λοιποὶ δὲ πᾶ]ν[τε]ς ἀποκληρόνομοι [.....] ¹ ἔστωσαν.

« Et que tous les autres soient exhéredés. »

L'exhérédation, dans notre cas, n'était pas nécessaire, elle ne constitue qu'une formule d'usage superflue; nous pensons, en effet, que le testateur n'avait pas de *sui* à exhéredér. D'après un rescrit de Trajan, l'exhérédation, quand elle est nécessaire, doit précéder l'institution et commencer le testament. Jamais l'exhérédation ne doit se faire *nominatim*, si ce n'est pour le fils *suus*, qui seul peut faire annuler le testament; les réclamations des autres *sui* ne donnaient lieu qu'à une rectification du testament.

L'institution d'héritiers est suivie de plusieurs dispositions qui ne sont pas de l'essence des testaments. Les lignes 8 et 9 donnent lieu à de grandes difficultés, en ce qui concerne leur portée, à raison des lacunes qu'elles renferment :

7 προσ[ε]λέσ-

8 [θωσαν?] ² μου ἐκάστη ὑπὲρ τοῦ ἰδίου μέρους ἀπὸ τ[ῶ]ν

9 [.....] ³

“ Qu'elles se choisissent chacune de moi sur sa propre part des ”

¹ Devant ἔ(?) *στωσαν* se trouve, selon la remarque de Krebs, une lacune de trois lettres. Scialoja propose de combler la lacune par le mot *μον* : il y est autorisé, dit-il, par ce fait que la même forme grecque est employée dans le testament de Grégoire de Nazianze.

² Scialoja laisse subsister toute la lacune. Malgré *θωσαν* il manque encore 14 lettres.

³ Lacune de 19 lettres.

Selon Mommsen, ces lignes se rapporteraient à une nomination de tuteur : ces mots, dit-il, ne peuvent se rapporter qu'à l'invitation faite aux héritières de se choisir un tuteur dans un cercle déterminé de personnes, probablement parmi les affranchis du testateur. Mommsen fait remarquer, à ce sujet, qu'il est bien vrai que le *manumissor* ne pouvait imposer par testament un tuteur à la femme. Celle-ci devait le demander au magistrat alors que le *manumissor* mourait sans *sui*; cependant, ajoute Mommsen, eu égard au peu d'importance effective de cette tutelle *muliebris*, le magistrat prenait, sans aucun doute, en considération la proposition du tuteur faite par la femme intéressée, ou, le cas échéant, par le patron de l'affranchie dans son testament.

La tutelle du sexe ne disparut que plus tard; Justinien ne la connaît plus.

Scialoja ne pense pas que le passage que nous discutons soit relatif à la tutelle; il estime que peut-être il est question d'un *praelegatum*, mais la lacune est si considérable qu'il n'est guère possible de la combler avec quelque certitude.

La disposition suivante contient une défense d'aliéner imposée aux héritiers :

9 [.....] ῥᾶσθαι ἑαυτὴν ἐμοῦ κλ[η]ρονόμον εἶναι, μὴ ἐξί-
10 [ναι δ]ὲ π[ε]π[ρ]ᾶσιν μὴδὲ ὑποτίθεσθαι.

« être elle-même mon héritière, qu'il ne soit permis ni de vendre ni d'engager. »

Pareille défense, très fréquente, comme le dit Scialoja, à l'égard de la *familia* et des affranchis, n'a de force juridique que lorsqu'elle est accompagnée d'un fidéicommiss indiquant au profit de qui l'interdiction est faite; hors ce cas, elle ne constitue qu'un *nudum praeceptum*. C'est ce dernier caractère que lui donne Mommsen, tandis que Scialoja, croyant voir un fidéicommiss dans la phrase suivante du testament, en fait un précepte juridique rigoureux. Voici l'opinion de Scialoja à ce sujet : l'erreur de Mommsen consiste en ce qu'il a considéré les lignes 10-13 comme contenant une substitution vulgaire, alors qu'il y a là en réalité un fidéicommiss. Les mots *καταντῆσαι θέλω*, que nous trouvons fréquemment dans les sources, y sont employés dans le sens d'un fidéicommiss; si parfois une forme semblable se retrouve pour la substitution vulgaire ou

pupillaire, ce cas est facile à reconnaître à la forme *heres esto* que l'on trouve alors.

Nous préférons cependant la version de Mommsen. Les mots *Ἀλλ' εἴ*, par lesquels commence la phrase qui suit la défense, semblent indiquer un changement d'idées, tandis que dans le système de Scialoja cette phrase doit être mise en rapport avec la précédente.

Pour nous donc la disposition suivante est une substitution; elle est conçue en ces termes :

- 10 *Ἀλλ' εἴ τι ἐάν ἀν[θ]ρώπιν[ο]ν πά-*
 11 *[θῆ] Μαρκέλλ[α] ἢ προγεγραμμένη, τότε τὸ μέρος τῆς κληρονομίας ἐαντῆς*
 12 *[πρὸς Σαραπίωνα καὶ Σωκράτην καὶ Λόγγον καταντῆσαι θέλω. Ὅμοίως*
 13 *[Κλε]οπάτραν τὸ μέρος αὐτῆς πρὸς Νεῖλον καταντῆσαι θέλω.*

“ Mais si Marcelle prénommée vient à mourir, alors je veux que la part de sa succession aille à Sarapio, à Socrate et à Longus. De même pour Cléopâtre : je veux que sa part aille à Nilus. „

Scialoja émet l'avis que les mots *ἀν[θ]ρώπιν[ο]ν πά[θῃ]* ne se rattachent pas, ou du moins pas uniquement, à la mort précédant l'ouverture du testament, mais à la mort de l'héritier qui donne lieu à la restitution de l'héritage.

Suit la formule fidéicommissaire renforçant l'important legs fait à Sarapias, que nous verrons après :

- 13 *Ὅς ἐάν μου κλη-*
 14 *[ρον]όμος γέ[νητ]αι, ὑπεύθυνος ἔστω δῶναι ποιῆσαι παρασχέσθαι αὐ-*
 15 *[τῷ] πάντα, [ἃ] ἐν ταύτῃ τῇ διαθήκῃ μου γεγραμμένα εἴη, τῇ τε πίστι*
 16 *[α]ὐτῆς παρακατατίθεμαι.*

“ Que quiconque sera mon héritier soit obligé de donner, faire et prêter tout ce qui est écrit dans mon testament, je me confie à la bonne foi de chacune de mes héritières. „

Cette formule est d'un usage fréquent. Comme on le voit, l'ordre du testateur n'a qu'une sanction purement morale, caractéristique du fidéicommiss. Scialoja fait remarquer à ce sujet que la réunion du legs et du fidéicommiss est chose fréquente. Il ne peut, dit-il, échapper à celui qui parcourt les testaments qui nous sont conservés de cette époque ou de l'époque postérieure que souvent la forme du legs est unie à celle du fidéicommiss, et c'est peut-être là une cause pour laquelle les conceptions de legs et de fidéicommiss se sont peu à peu confondues. On s'étonne de l'usage, fait indistinctement

par les jurisconsultes, des mots se rapportant au legs et au fidéicommiss, et il ne paraît pas que pareille confusion puisse être attribuée entièrement aux compilateurs de Justinien.

Nous trouvons ensuite le legs important fait à Sarapias :

17 [Σαρ]απιάς δούλη μου, θυγάτηρ Κλεοπάτρας ἀπελευθέρως μου ἐλευθέρῃ
ἔστω

18 [ἦ κ]αὶ δίδωμι καταλίπω ἀρούρας σιτικὰς πέντε, ἃς ἔχω περὶ κώμην Κα-

19 [ρα]νίδα ἐν τόπῳ λεγομένῳ Στρουθῶ· ὁμοίως ἄρουραν μίαν τέταρτον

20 [πο]ίλαδος· ὁμοίως τρίτον μέρος οἰκίας μου καὶ τρίτον μέρος ἐκ τῆς αὐ-

21 [τ]ῆς οἰκίας, ὃ ἡγόρασα πρότερον παρὰ Πραπεθεύτος μητρὸς Θασεύτος.

22 [δ]μοίως τρίτον μέρος φρονικῶνος, ὃν ἔχω ἐγγιστά τῆς διαίτης, ὃ καλεῖται
col. II.

1 παλαι[α] διῶρυξ.

“ Que Sarapias, fille de mon affranchie Cléopâtre, soit libre. Je lui donne et lègue cinq *aruræ* de terre arable, que je possède près du bourg Caranidien, au lieu dit Struthos : de même une *arura* quart du ravin : de même le tiers de ma maison, et le tiers de cette autre maison, tiers que j'ai acheté jadis à Prapetheus, mère de Thaseus : de même le tiers du champ de palmiers que je possède près de la fosse dite vieille fosse. „

Le legs fait à Sarapias est précédé de son affranchissement; Mommsen remarque que celui-ci est fidéicommissaire, puisque la mention de l'âge fait défaut.

Ce legs paraît, d'après l'ensemble des indications, s'élever au tiers de la succession : en fait de terres arables, il est de cinq *aruræ*, c'est-à-dire d'un hectare 31 ares 25 centiares, puisque l'*arura* est de 26 ares 25 centiares¹. Le lieu dit où cette terre se trouve : Struthos, se retrouve également dans un document de l'an 202². L'importance relative du legs semble indiquer, comme Scialoja le suppose, que Sarapias était une fille naturelle du testateur.

La désignation du précédent propriétaire, telle que nous la trouvons faite (col. I, 21), est d'un usage plus répandu en grec qu'en latin, c'est là une influence de l'usage des lieux où se trouvaient les biens.

La disposition qui suit est relative aux funérailles :

1 Ἐκκο[μ]ισθῆναι περιστ[αλ]ῆναι τε ἐμαυτό[ν] θέλω τῇ φροντίδι
καὶ εὐσεβείᾳ

¹ L'*arura*, mesure égyptienne, avait une contenance de 26 ares 25 centiares.

² V. *Documents égyptiens du Musée de Berlin*. 5^{me} livraison, n° 139.

2 τῶν [κ]ληρονόμων μου.

“ Je veux que mes obsèques et mes funérailles soient faites par les soins et la piété de mes héritiers. „

Disposition semblable est d'un usage courant.

Vient ensuite une réserve relative aux dispositions codicillaires que pourra prendre le testateur, suivie d'une disposition concernant la bonne foi :

2 Εἰ τι ἐὰν ἐγὼ μετὰ ταῦτα γεγραμμένον καταλίπω τῇ ἐμῇ χειρὶ
γεγραμμένον
3 οἷψ δὴ[π]οτε τρόπῳ, βέβα[ι]όν μοι εἶναι θέλω. Ταύτῃ τῇ διαθήκῃ δόλος
πονηρὸς ἀπέστη.

“ Je veux que, si après ceci je laisse un document écrit de ma main, de toute façon quelconque il soit valable. La fraude a été absente de ce testament. „

La réserve codicillaire est répétée deux fois dans notre document : une première fois ici, une seconde fois col. II, 9.

La teneur de cette disposition ressemble à celle de la clause codicillaire que nous retrouvons non seulement dans le Digeste mais aussi dans les testaments qui nous sont conservés. La clause codicillaire est celle par laquelle le testateur exprime que, si son testament ne peut valoir comme tel, son désir est qu'il vaille toujours comme fidéicommiss ; par la réserve codicillaire le testateur confirme ses codicilles à venir. La phrase ταύτῃ τῇ διαθήκῃ δόλος πονηρὸς ἀπέστη est comparable à la formule des inscriptions funéraires : *huic monumento dolus malus abesto*, ainsi que le remarque Mommsen, et il ajoute que cette forme ne lui est pas autrement connue. Seulement, dans ce cas, il ne faudrait pas ἀπέστη (*abstetit*), expression peu propre, mais l'impératif ἀπέστω (*abesto*), et, avec Wilcken et Mommsen, nous croyons que le copiste a commis une erreur d'orthographe. En effet, l'intention du législateur n'a certes pas été de dire que le testament a été fait sans fraude, mais d'ordonner que la fraude soit absente du testament, c'est-à-dire de son exécution.

Le testament contient ensuite les formes sacramentelles indispensables à tout testament *per aes et libram* :

3 Οἰκετιανὴν χρή-
4 ματα τ[αύ]της διαθήκης γενομέν<ης ἐπρίατο> Ἰούλιος Πετρωνιανὸς σὺν
τετρίῳ νούμμου ἐνός, ζυ

5 γοστα[το<ῦ]ντος Γαίου> Λουκρητίου Σατορνείλου¹, ἐπέγνοι. Ἀντεμαρτύ-
 6 ρατο Μάρκον Σεμπρώνιον Ἡρα-
 κλία[νόν], ἐπέγνοι.

¹ Ce testament étant fait, Julius Petronianus a été l'acheteur de la *familia*, de l'argent, pour un sesterce, Gaius Lucretius Saturninus étant portebalance. Il a reconnu. Il a pris comme *antestatus* Marcus Sempronius Hérachianus. Il a reconnu. „

Notre testament est fait dans la forme de droit commun : *per aes et libram*, forme qui s'était absolument implantée à Rome à raison des difficultés inhérentes aux testaments plus anciens.

Le testateur, un *vétéran*, n'a pu avoir recours à la forme privilégiée dont les militaires avaient le droit de se servir². En effet, le testament non conforme aux règles du droit ne vaut que de la part du soldat mort dans le camp ou dans l'année de son congé³.

La *familiae emptio* constitue une pure formalité du testament *per aes et libram*, le prix d'un sesterce établit son caractère fictif. Anciennement, le *familiae emptor* était l'héritier lui-même; plus tard il n'en fut plus ainsi.

Notre document, par la place qu'il accorde à l'*antestatus*, compris parmi les sept témoins, prouve définitivement, selon la remarque de Mommsen, que ce personnage faisait partie des sept témoins du testament et était même le chef de ceux-ci⁴.

Quel sens convient-il d'attribuer au mot *ἐπέγνοι* que nous retrouvons dans le testament à côté du nom du *libripens*, de l'*antestatus*, du premier des quatre autres signataires, et dans le codicille à côté du nom du 1^{er} et du 3^{me} signataire? Le grec classique ne connaît pas cette forme; ce ne peut être, ce nous semble, qu'une forme populaire du grec égyptien pour *ἐπέγνω*, *agnovit*⁵. Ce mot a dû être ajouté lors de l'ouver-

¹ Saturnilus, forme populaire par dissimilation pour Saturninus.

² Inst. § 3. *De mil. test.* 2, 11.

³ Ulpien XXIII, 10. Ce droit a été restreint par Justinien (loi 17) aux soldats en campagne.

⁴ Voir à l'égard de cette controverse Karlowa, p. 778.

⁵ Parmi les autres formes populaires du testament nous avons remarqué : pour *ει* dans *μίζονα* col. I. 4; *ἐξῆναι* col. I. 9; *πιπράσκιν* col. I. 10; *πίστι* col. I. 15; la forme *δῶναι* pour *δοῦναι* col. I. 14; *συμφωνῶν* pour *συμφωνοῦν* col. II. 23; *εἶν* pour *εἶναι* dans *εἴ τι εἶναι* col. I. 10, et col. II. 2, dans *ὅς εἶναι* col. I. 13; *Σατορνείλος* pour *Σατορνείνος* col. II. 5.

ture de l'acte et avoir été destiné à la reconnaissance de la signature par les témoins.

Le *familiae emptor*, le *libripens*, l'*antestatus* constituent trois des sept témoins du testament; leur nom n'est plus rappelé dans la suite du testament.

Remarquons ici que la reconnaissance de la signature des témoins devait être faite par la *major pars* de ceux-ci. Or, Mommsen remarque que dans notre document la reconnaissance n'est faite que par trois témoins et qu'en conséquence les prescriptions de la loi ne sont pas remplies. Scialoja ne professe pas une opinion aussi rigoureuse: la *major pars*, dit-il, doit être interprétée dans un sens fort large. Il faut défalquer les absents et ceux dont l'intervention coûterait trop cher; d'ailleurs le refus de comparaître ne met pas obstacle à l'ouverture du testament; de plus, certains signataires peuvent être morts avant le testateur.

Le testament se termine par l'indication du lieu et de la date, suivie, pour la seconde fois, d'une réserve codicillaire :

- 6 Ἡ δια[θη]κη ἐγένετο ἐν κ[ω]μη <Καρανίδι νομῶ Ἀρσινο> εἴη πρό
 ἱς Καλανδῶν Νο-
 7 εμβρ[ι]ῶν θησι Σιλάνοις ὑ<πάτοις, ἧλ' αὐτοκράτορος> Καίσαρος Μάρ-
 [κο]ν Αὐρηλίου Κο[μ]όδου Ἀντωνε[ι]νου
 8 εὐσεβ<οὺς εὐτοχοῦς Σεβαστοῦ> Ἀρμενιανοῦ Μηδικοῦ Παρθικοῦ Σαρματι-
 κ<οῦ Γερμανικοῦ Ἀθύρ κα>. εἰ δέ
 9 τι πε[ρ]ισσὰ γράμματα τῇ χειρὶ μου γεγραμμένα <καταλίπω, βέβαια
 εἶναι> θέλω.

“ Le testament a été fait dans le bourg de Caranides, dans la région d'Arsinoé, le 18 octobre, sous le consulat des deux Silanus, la trentième année du règne de l'empereur César, Marc Aurèle, Commode, Antonin, pieux, heureux, Auguste, Armeniacus, Medicus, Parthicus, Sarmaticus, Germanicus, 21^{me} jour du mois d'Athyr. Si je laisse, d'autre part, d'autres documents écrits de ma main, je veux qu'ils soient valables. „

L'énonciation de la date du testament n'était pas requise; elle avait cependant lieu d'habitude.

D'après une loi de Justinien, toutes les indications que nous trouvons ici doivent être faites en tête de l'acte; plus anciennement, comme c'est le cas ici, elles se plaçaient au pied de l'écrit.

Il y a certainement une erreur dans l'indication de l'année du règne de Commode. ἧλ', dit le texte de Mommsen : ce serait la trentième année. Or, Commode n'a pas régné 30 ans et les

noms des consuls indiquent l'an 189 après J. C., c'est-à-dire la 10^{me} année du règne de Commode. Il y a donc, comme le dit Scialoja, erreur dans le manuscrit ou dans la copie. Il faudrait *τ*. La titulature de l'Empereur n'est pas exacte non plus. Mommsen fait remarquer que certains titres mentionnés ne lui reviennent pas et que d'autres, qui lui appartiennent, ne sont pas mentionnés. De plus, il y a désaccord quant au mois entre l'indication romaine et l'indication égyptienne. Le texte dit d'une part XV Kal. Nov., c'est-à-dire le 18 octobre, d'autre part, *Ἀθύρ* XXI, c'est-à-dire le 17 novembre. Le traducteur grec égyptien ne se sera pas trompé dans l'indication égyptienne; l'erreur se trouve sans aucun doute dans l'indication romaine. Le texte latin aura donné XV Kal. Dec., qui est précisément le 17 novembre, le traducteur aura remplacé erronément Dec. par Nov. Il faudrait donc lire avec Mommsen *πρὸ τῆς καλανδῶν Δεκεμβριῶν*.

Nous avons déjà parlé de la réserve codicillaire que nous trouvons, pour la seconde fois, après l'indication de la date du testament.

Selon toute apparence, comme Mommsen le fait remarquer, tout ce qui précède, se trouvait dans la partie interne du testament. Il est cependant contraire à la nature de l'acte de placer dans la partie interne la nuncupation et la mancipation, et d'ailleurs dans le testament dasumien, qui termine par la date, il n'y a pas de place pour les formules solennelles; lorsqu'on faisait cette indication, celle-ci appartenait à la partie extérieure de l'acte. Il est probable qu'originellement on s'est contenté, dans le cas qui nous occupe, du nom et du sceau des participants à l'acte, et que plus tard, alors que cette indication a paru insuffisante, la relation de la mancipation a été incorporée dans l'acte. Nous en trouvons le premier exemple dans notre document. C'est dans le même sens qu'il faut interpréter sans doute les termes d'un testament de l'an 474 : *ego in hoc testamento interfui, agnosco anuli mei signaculum, superscriptionem meam, sed et infra* (lisez plutôt avec Mommsen *intra*) *subscripti*¹.

Le testament est suivi de la mention de la date et du lieu de

¹ Bruns, *Fontes*, p. 280 (note de Mommsen, p. 57).

l'ouverture et de la lecture, ainsi que de l'indication des quatre témoins non cités dans le corps de l'acte :

- 10 Ἡνύτη καὶ ἀνεγνώσθη Ἀρσινόει τῇ μητροπόλει ἐν τῇ Σε<βαστῇ ἀγορᾷ ἐν
τῇ> στατιῶνι τῆς εἰκοσ-
11 τῆς τῶν κληρονομιῶν καὶ ἐλευθερ<ῶν προῦθ<α> καλανθῶν> Μαρτιῶν
ὑπάτοις τοῖς οὖσι Λβ
12 αὐτοκράτορος Καίσαρος Λουκίου<ν Σεπτιμίου Σεουήρου> Περτίνακος Σε-
βαστοῦ Μεχείρ κτ. Οἱ λοιποὶ σφραγιστ<αῖ>¹
13 Γάιος Λογγίνος Ἀκύλας>, ἐπέγνοι, Ἰούλιος Βολύσσιος, Μᾶρκος Ἀντίστιος
Πετρωνιανό<ς>, Ἰούλιος
14 Γεμέλλος οὐτε[ρ]α[ν]ός>.

“ Le testament a été ouvert et lu dans la métropole d'Arsinoé, au forum Auguste, dans le bureau de l'impôt du vingtième sur les successions et les affranchissements (IX kal. Mart.), le 21 février, sous le consulat actuel, la seconde année du règne de l'empereur César Lucius Septime-Sévère, Pertinax Auguste, 27^e jour du mois Mecheir. Les autres signataires : Gaius Longinus Aquila, il a reconnu, Julius Volusius, Marcus Antistius Petronianus, Julius Gemellus vétéran. „

L'ouverture et la lecture ont eu lieu dans la métropole d'Arsinoé le 21 février de l'an 194 après J. C. Ce qui concerne la procédure de l'ouverture et de la lecture des testaments nous est connu par les sources et les exemples des *gesta de aperiendis testamentis* ².

Le premier mot de ce passage du document présente une grande difficulté qui n'a été éclaircie ni par Mommsen ni par Scialoja : Ἡνύτη καὶ ἀνεγνώσθη, qu'il faut comparer aux mots qui suivent le codicille (II, 21) ἡνύτησαν καὶ ἀνεγνώσθησαν. Le texte de Mommsen dans le premier passage donne :

Ἡνυτήθη. Ἀνεγνώσθη.

Mais une nouvelle revision du papyrus, faite par Krebs, prouve, d'après une communication faite par Mommsen à Scialoja, qu'il faut lire :

Ἡνύτη. Καὶ ἀνεγνώσθη.

Mommsen et Scialoja placent un point après ἡνύτη. Ils ponctuent de même : ἡνύτησαν. Καὶ ἀνεγνώσθησαν.

Ils sont dans le doute sur le point de savoir si les termes

¹ Dans le 1^{er} exemplaire, le mot est abrégé. Dans le second, il a dû se trouver en entier.

² Paul IV, 6, Bruns, 6^e éd., p. 280 s. V. Scialoja, p. 20, note 2.

ἡνύτη, ἡνύτησαν se rapportent à ce qui précède (l'acte du testament et des codicilles) ou à ce qui suit (la lecture). Scialoja traduit ἡνύτη par (*testamentum*) *perfectum est*, ἡνύτησαν par (*codicilli*) *perfecti sunt*. Mommsen donne pour ἡνύτηθῃ *perfectum est* et pour ἡνύτησαν *perfecerunt*. Ces mots, dit Mommsen, ne peuvent désigner que la clôture formelle de l'acte et sont comparables aux termes : *dixi* et *recitavi* par lesquels l'orateur ou le juge termine son discours ou la lecture de la sentence. Toutefois, puisque les formules de l'ouverture suivent immédiatement, il est permis aussi, continue Mommsen, de lier ces mots à ces formules, bien qu'un des signataires du codicille soit le testateur lui-même.

Seulement ni Mommsen ni Scialoja ne se sont arrêtés aux difficultés que présentent les formes grecques ἡνύτη[θῃ], ἡνύτη, ἡνύτησαν, qui, à première vue, nous semblent inexplicables. Nous ne voyons pas comment elles peuvent être dérivées de ἀνύω ou de sa forme secondaire ἀνύτω, qui signifient *perficere*, *properare*.

Qu'en faire?

En premier lieu, il ne nous semble pas douteux que la liaison καί, réunissant, dans les deux endroits où la formule se présente, ἡνύτη et ἡνύτησαν à ἀνεγνώσθῃ et ἀνεγνώσθησαν, n'indique que ces deux termes doivent être intimement liés.

En second lieu, le sens qui se présente naturellement en ce cas est celui-ci : (*Testamentum*) *apertum et recitatum est*; (*codicilli*) *aperti et recitati sunt*. Je ne serais pas étonné qu'une nouvelle révision du texte fit lire : **HNYTH, HNYTHΣAN**, au lieu de **HNYTH, HNYTHΣAN**. Ἡνύτην serait (par confusion populaire des sons *oi* et *v*, comme cela existait dans l'ancien dialecte béotien), mis pour ἡνοίγην, aor. II passif de ἀνοίγω, ἀνοίγνυμι (*aperire*), qui se rencontre dans la langue grecque de date plus récente.

La lecture a été faite dans le bureau des impôts sur les successions et les affranchissements. La relation entre l'ouverture du testament et l'impôt est connue, elle résulte notamment, comme le relève Mommsen, de ce que Paul dans les *Sentences* traite de l'ouverture des testaments sous le titre de la *vicesima* (IV, 6).

Mommsen s'étonne de ce qu'Arsinoé ait un bureau propre

pour les impôts sur les successions. A ce sujet, il appelle l'attention sur la réunion du bureau des impôts sur les successions et de celui des impôts sur les affranchissements, et il en conclut, avec vraisemblance, que les stations appelées du seul nom de *vicesima* étaient des bureaux doubles également.

Le testateur a soin de qualifier de ville Arsinoé afin d'éviter la confusion avec la région du même nom.

Mommsen relève la singularité de l'omission des noms des consuls à cet endroit, remplacés par les mots : *ἰπάτοις τοῖς οὖσι*. L'Égypte, qui, au témoignage de différents *ostraka*, était au pouvoir de Pescennius Niger dans l'été de 193 après J. C., appartenait déjà, d'après d'autres sources, à Sévère dans l'automne de la même année. Cet état de choses est confirmé par notre document pour le mois de février suivant. On ne peut discerner, ajoute Mommsen, si c'est par négligence ou par ignorance du nom des consuls que notre document les passe sous silence. Ces consuls étaient : l'empereur Septime Sévère et le César Albinus.

Suivent les noms des quatre témoins non indiqués dans l'acte. Comme le remarque Mommsen, les noms des sept témoins ont dû se trouver sur le dos de l'acte, à côté du sceau. Ces noms sont rappelés ici à l'effet de les faire reconnaître au moment de l'ouverture du testament. Comme on le voit, cette formalité n'a été remplie que par un des quatre témoins dont il est ici question.

II. Le testament est suivi d'un codicille :

15 Ἐμνηρία κωδικίων διπτύχων.

“ Traduction des codicilles diptyques. „

Remarquons que la confirmation du codicille se faisait souvent par avance d'une manière générale, pour l'avenir, ainsi que nous avons pu le constater dans notre testament : *εἰ τι ἐὰν ἐγὼ μετὰ ταῦτα γεγραμμένον καταλίπω τῇ ἐμῇ χειρὶ γεγραμμένον, οἷψ δὴ ποτε τρόψω, βέβαιόν μοι εἶναι θέλω* (col. II, 2, 3).

Cette confirmation avait de l'importance; seul, en effet, le codicille confirmé pouvait contenir des nominations de tuteur, des affranchissements, des legs; en cas de non-confirmation, il ne pouvait contenir que des fidéicommiss et des libertés fidéicommissaires.

M. Laboulaye, dans son étude sur le testament de Dasumius¹, fait remarquer qu'en général le codicille débute par une adresse aux héritiers. Cependant il n'y a rien de semblable dans notre document.

En tête du codicille nous retrouvons la mention des nom et qualité de son auteur :

15 Γάιος Λογγίνος Κάστωρ <ὡς οὐτετρανὸς ἀπολυθεὶς> ἐν-
16 τήμῳ ἐκ κλάσσης πραιτωρίας Μισήνων κωδικίλλους <ἐποίησα.

" Gaius Longinus Castor, vétéran honorablement congédié de la flotte prétorienne de Misènes, j'ai fait ce codicille. „

Le codicille contient une double disposition. Nous y trouvons d'abord la nomination d'un ἐπίτροπος :

16 Μάρκον Σεμ<π>πρώνιον Ἡρα-
17 κλιανὸν φίλον καὶ ἀξιόλο[γ]ον ἐποίησα <ἐπίτροπον τῇ ἰδίᾳ πίστι.

" J'ai institué Marcus Sempronius Héraclianus mon ami et homme honorable, exécuteur testamentaire, confiant en sa bonne foi. „

Quelle est la portée de cette nomination? La question est difficile à résoudre. Le mot ἐπίτροπος éveille l'idée d'une triple qualité : celle de *tutor*, *curator*, *procurator*.

Remarquons que le sens ordinaire du mot n'est certes pas celui qui convient ici. En effet, en droit privé, le mot signifie le tuteur pupillaire et non celui de la femme; en droit public, d'autre part, il signifie le procureur impérial. Il nous faut donc chercher autre chose.

Longinus Castor a-t-il voulu instituer un tuteur à la femme, un curateur, ou un procureur de droit privé, à savoir ici un exécuteur testamentaire?

Mommsen et Scialoja sont d'accord pour rejeter le sens de *curator*; ce mot ne s'accorde pas avec le verbe : *facere ἐποίησα*; de plus, nous ne trouvons aucun exemple d'ἐπίτροπος traduit de cette manière; enfin ce curateur n'aurait aucune portée ici.

S'agit-il donc d'un tuteur de la femme? Mommsen ne l'admet pas. Ἐπίτροπος ne s'applique qu'au tuteur pupillaire; pour

¹ ED. LABOULAYE, *Testament de Dasumius*. Extrait de la Revue de législation et de jurisprudence. Paris, 1845.

désigner le tuteur de la femme, le terme propre en grec est *κύριος* lorsqu'il s'agit des non-romaines; pour les Romaines, on ne connaît aucun exemple de l'emploi ni de l'un ni de l'autre de ces termes. Par conséquent on pourrait, à la rigueur, prendre ici *ἐπίτροπος* pour signifier le tuteur de la femme, si deux objections ne s'y opposaient, à savoir : d'une part, qu'un pareil droit ne peut être reconnu au *manumissor*, d'autre part, que le sens de l'ordre donné aux héritiers cadre peu avec la nomination d'un tuteur.

Scialoja maintient cependant le sens de *tutor*. Il reconnaît, il est vrai, la difficulté résultant de l'emploi du verbe *ἐποίησα* : *tutorem feci*. Il faudrait *tutorem do*. L'expression *tutorem facio* se rencontre une fois chez Ulpien¹; mais là il ne s'agit pas de la nomination du tuteur, mais de l'attribution de la qualité légale. Néanmoins Scialoja conserve sa manière de voir : soit, dit-il, que la forme employée fût propre au vétéran qui a peut-être écrit son codicille sans le secours de jurisconsultes; soit que la forme *tutorem do* réclamât la désignation de la personne à laquelle est faite la *datio*, et que dans le codicille cette désignation manque, en sorte que la disposition assumerait plutôt le caractère d'une attribution de la qualité légale. Enfin, conclut Scialoja, cette forme peut encore s'expliquer, si l'on considère que cette nomination n'avait qu'une valeur purement indirecte, celle d'une indication faite au magistrat. Quoi qu'il en soit, nous préférons rejeter le sens de tuteur, ainsi que le fait Mommsen. On peut, en effet, ajouter aux objections déjà faites qu'à l'endroit du document où est mentionnée la nomination d'un *ἐπίτροπος*, on s'attend moins à la désignation d'un tuteur qu'à celle d'un exécuteur testamentaire, *procurator*. Mais cette signification soulève également des difficultés. Généralement, dit Mommsen, le langage technique du droit privé romano-grec emploie les termes latins *curator*, *procurator*. Le terme grec *ἐπίτροπος*, bien qu'en droit public il désigne le *procurator* impérial, est spécialisé en droit privé. Si donc le traducteur s'est servi du mot *ἐπίτροπος* pour traduire *procurator*, il s'est trompé.

D'un autre côté, nouvelle difficulté : Le *procurateur* ici ne

¹ ULP IEN D. 5 de *legitimis tutoribus*, 26,4.

peut être qu'un exécuteur testamentaire, personnage inconnu au droit romain : en effet, le mandat cessant à la mort du mandant, il ne peut certes pas seulement entrer en vigueur lors de cette mort.

Et cependant Mommsen finit par admettre que l'on pourrait peut-être accepter ici cette signification. Voici ce qu'il dit : " Plus tard cette rigueur concernant le procureur ne s'est pas maintenue; en particulier, le mandat, donné par un défunt, de lui ériger après sa mort un monument funéraire, est indiqué au Digeste comme actionnable pour et contre les héritiers, bien que le scrupule juridique perce encore là dans des ajoutes comme celle-ci : *maxime si jam quædam ad faciendum paravit* ¹. „ Partant, conclut Mommsen, il est permis d'admettre qu'il s'agit ici d'un exécuteur testamentaire.

Tel est aussi notre avis, d'autant plus que, dans cette interprétation, le terme *feci* est parfaitement employé, que la place du document où il en est question, convient à cette désignation et que déjà l'ancien droit égyptien connaissait l'institution des exécuteurs testamentaires ².

Le texte ajoute que la fonction doit être accomplie *fide ipsius*, ce qui, selon la remarque de Mommsen, signifie *opera fidei*.

La seconde disposition du codicille est un legs :

17 Συγγενεῖ > Ἰουλίῳ Σερήνῳ δίδωμι
18 καταλίπω σηστερτίους ν<οῦμους δ' ³.

" Je donne et lègue quatre sesterces à mon parent Julius Serenus. „

Scialoja fait remarquer la réunion des deux mots : *do lego*, appliqués au legs d'une seule somme d'argent. Scialoja et Mommsen font également ressortir la ténuité du legs; ces auteurs changent le 4 en 4000 supposant que le traducteur a négligé la barre qui devait surmonter le quatre : IIII. S'il n'en est pas ainsi, on ne peut voir là qu'une moquerie de l'auteur du codicille à l'adresse du légataire.

¹ GAIUS D. 17. 1. 13.

² MOMMSEN, p. 53 n° 1.

³ 2^{me} exemplaire : τεσσαρες.

Viennent ensuite la date de l'acte et la mention de l'écriture autographe :

18 *Πρὸς ἔ̄ ειδῶν* > *Φεβρουαρίων τῇ ἰδίᾳ μου χειρὶ ἔγραψα.*

“ J'ai écrit (le présent) le 7 février, de ma propre main. „

L'écriture autographe était d'un usage général en matière de codicilles. Cependant elle n'était pas nécessaire ; le codicille gardait sa valeur bien qu'il fût écrit par un tiers, et alors même que, dans son testament, l'auteur aurait expressément dit que le codicille non écrit ni signé de sa main ne devrait avoir aucune portée.

Le codicille se termine par la nomenclature des témoins et la mention de la lecture :

18 *Ἐσφρά-*
19 *γισαν* < *Λογγῖνος Ἀκύλας*¹ *καὶ Οὐαλέριος* > *Πρίσκος. σφραγισταὶ Γάιος*
Λογγῖνος Ἀκύλας, ἐπέγνο < *ι, Ἰού-*
20 *λιος Φιλόξενος, Γάιος Λοικρή* > *τιος*² *Σατορνείλος, ἐπέγνοι, Γάιος Λογγῖ-*
νος Κάστωρ, Ἰούλι < *ος Γεμέλλος οὐε-*
21 *τρανός. Ἠνύτησαν*³ *καὶ ἀνεγνώσθησαν τῇ αὐτῇ ἡμέρᾳ, ἐν ᾗ καὶ ἡ δια*
*<θήκη*⁴ *ἐλίθη.*

“ Signèrent Longinus Aquila et Valerius Priscus. Signataires : Gaius Longinus Aquila, il a reconnu, Julius Philoxenus, Gaius Lucretius Saturninus, il a reconnu, Gaius Longinus Castor, Julius Gemellus vétéran. Les codicilles ont été ouverts et lus le même jour où a lieu l'ouverture du testament. „

Trois signataires du codicille, et même quatre, si Julius Volusius et Julius Philoxenus ne forment qu'un personnage⁵, sont les mêmes que pour le testament.

Remarquons que la signature du codicille n'est pas requise, et cependant l'auteur est revenu deux fois sur ce sujet, en omettant la seconde fois un des deux témoins indiqués d'abord.

¹ 2^{me} exemplaire : *ακυλλας*.

² 2^{me} exemplaire : *λοικρη*.

³ Voyez, au sujet de *ἡνύτησαν*, que nous remplacerions par *ἡνύγησαν*, ce qui a été dit plus haut, à propos de la col. II. 10.

⁴ 2^{me} exemplaire : *θη*.

⁵ Telle est l'opinion de Mommsen et de Scialoja, bien que leur manière de motiver diffère : Mommsen veut corriger *Βολύσιος* en *Φιλόξενος*, Scialoja pense que ce témoin se serait appelé : *Ἰούλιος Βολύσιος Φιλόξενος*.

Le nom du testateur, ajouté ici, était destiné à augmenter la valeur de l'acte.

La lecture du codicille a eu lieu, suivant l'usage, le jour de celle du testament.

Notre document se termine enfin par la mention du nom du traducteur.

22 Γάιος Λούκιος > Γεμινι[ανός] νομικός Ῥωμαῖκός ἡρμήνευσα τὸ <προκει-
μενον ἀντίγραφον καὶ ἔστιν > συμφω-
23 ρῶν τῇ αὐθεντικῇ διαθήκῃ.

“ Gaius Lucius Geminianus, versé en droit romain, j'ai interprété ce document et il est concordant avec le testament véritable. „

La traduction a été faite par un νομικός Ῥωμαῖκός, c'est-à-dire par un juriste versé dans le droit romain. Le terme νομικός se rencontre fréquemment pour désigner le *juris peritus*, le *juris consultus*. L'épithète Ῥωμαῖκός n'est mentionnée qu'ici¹.

JOS. WILLEMS
Docteur en droit.

¹ Voyez la note de Mommsen p. 50.

COMPTES RENDUS

Das Monument von Adamklissi (Tropaeum Traiani)
unter Mitwirkung von O. BENNDORF und G. NIEMANN, herausg.
 von GR. G. TOCILESCO. Vienne, 1895, Alfred Holder, 149 pp.
 134 fig. et 3 planches.

La première impression que l'on éprouve en parcourant ce superbe volume, est celle de l'étonnement. On se demande comment un monument aussi remarquable que celui d'Adamklissi a pu rester ignoré jusqu'à nos jours, comment ces ruines romaines qui comptent parmi les plus importantes de l'Europe, n'ont pas depuis longtemps attiré l'attention des archéologues. Elles s'élèvent, il est vrai, dans les solitudes de la Dobrudja, où leur masse imposante couronne un mamelon de ce plateau aride, dont l'aspect est aussi désolé aujourd'hui qu'à l'époque où Ovide exilé le peignait dans ses Tristes (III, 10, 75) :

*Aspiceres nudos sine fronde, sine arbore campos,
 Heu loca felici non adeunda viro!*

Seuls, quelques rares voyageurs (parmi lesquels le futur maréchal de Moltke), qui parcoururent ces contrées inhospitalières, signalèrent la présence de ces restes antiques, mais ces courtes notices passèrent inaperçues. Ce fut seulement lorsque le traité de Berlin eut donné la Dobrudja à la Roumanie, que l'exploration systématique du pays commença et que cet édifice délabré sortit brusquement de sa longue obscurité. Le « Trophée de Trajan » rappelait glorieusement les origines lointaines du peuple roumain ; aussi M. Tocilescu, directeur du Musée de Bucharest, qui le premier devina le caractère de cette construction, trouvait-il dans son pays un concours empressé, qui lui permit d'en retrouver et d'en rassembler au prix de difficultés sans nombre les morceaux enfouis ou dispersés. A l'étranger, MM. Benndorf et Niemann lui prêtèrent le secours de leur savoir et de leur expérience dans l'étude architectonique et archéologique de ces curieux débris. Le volume qui vient d'être publié après

plusieurs années de préparation, est le fruit de cette collaboration, et le nom des deux savants viennois, une fois de plus réunis dans une œuvre commune, suffirait à nous en garantir l'importance et la valeur.

En l'an 105 ap. J. C., Trajan débarquait en Thrace avec une armée pour soumettre définitivement les Daces, déjà vaincus dans une première campagne, mais toujours menaçants, et après une lutte sanglante qui se poursuivit des bords de la mer Noire jusqu'au cœur des Carpathes, il ajoutait une province nouvelle à l'empire : il voulut alors perpétuer le souvenir de ce triomphe, dans le pays même qui en avait été le théâtre, par un édifice qui fût digne de succès aussi éclatants. Son architecte ordinaire, Apollodore de Damas, dressa les plans d'un trophée qui devait s'élever non loin de la triple muraille qui protégeait la frontière, sur une hauteur dominant au loin le pays, et les légionnaires furent sans doute les ouvriers qui élevèrent ce monument de leurs victoires. Ils s'y employèrent avec ardeur, et la construction fut rapidement terminée. En l'an 109, comme nous l'apprend une inscription, elle était, au nom du prince, consacrée à Mars Vengeur.

Une plateforme circulaire, à laquelle on accédait de tous côtés par sept marches, servait de base à une sorte de tour massive de trente mètres de diamètre, dont le noyau de libage était revêtu à la partie inférieure d'un parement composé de six assises de blocs lisses de calcaire. La septième formait une frise richement décorée de rinceaux entre deux chapelets d'oves. Au dessus alternaient, sortes de triglyphes et de métopes, une série de piliers cannelés ou historiés et de plaques sculptées en relief. L'architrave, ornée de spirales et de palmettes, supportait une corniche fort simple, couronnée d'un cercle de créneaux, dont les merlons étaient rehaussés de figures de captifs, tandis que dans leurs intervalles prenaient place des lions accroupis servant de gargouilles. Le toit, fortement incliné, recouvert de tuiles de calcaire imbriquées, entourait un piédestal élevé dont le fût hexagonal portait l'inscription dédicatoire. Au sommet se dressait enfin, au milieu de prisonniers enchaînés, un trophée colossal auquel tout l'édifice servait en quelque sorte de base monumentale. Le cimier de l'énorme casque qui le surmontait, a dû s'élever à trente-deux mètres du sol.

L'effet de cette construction extraordinaire sur la hauteur où

elle était placée, devait être grandiose. Mais quel que soit l'intérêt que présente sa reconstitution, il est dépassé par celui des morceaux de sculpture retrouvés en grand nombre dans les fouilles et qui ont été tous transportés à Bucharest — non sans peine : quarante bœufs attelés aux fragments du trophée, placés sur des rouleaux, ne les faisaient avancer que d'une centaine de mètres par jour (p. 82). Sur les créneaux, de curieuses figures de barbares liés à des troncs d'arbre sont sans doute des victimes destinées au sacrifice, et rappellent discrètement ces immolations de captifs que le droit de la guerre permettait alors au vainqueur. Une composition plus mouvementée appelle et retient notre curiosité sur les métopes qui surmontaient la frise circulaire. Elles racontaient en cinquante-quatre tableaux (cinq sont aujourd'hui perdus) la double défaite des Daces. Fantassins casqués et cuirassés, cavaliers couverts de cottes de mailles, légionnaires et prétoriens portant le bouclier avec le *pilum* ou le glaive, sonneurs de cor et porte-enseignes, c'est toute l'armée romaine que nous passons en revue. Les barbares demi-nus, armés de simples arcs ou de sabres recourbés, sont incapables de résister à ces adversaires tout bardés de fer. On les voit abattus sur le sol ou taillés en pièces sur leurs chars, ou bien ils s'avancent suppliants vers l'empereur ou sont emmenés prisonniers avec femmes, enfants et bestiaux, pour être vendus sur quelque marché de Grèce ou d'Italie. Pas un seul Romain n'a mordu la poussière dans cette merveilleuse campagne, et l'on comprend qu'on nous montre pour finir Trajan rendant grâces aux dieux de ce succès sans précédent.

La comparaison s'impose entre ces bas-reliefs et ceux qui couvrent la fameuse colonne Trajane élevée peu de temps après (113 ap. J. C.) au pied du Quirinal. Sur la bande sculptée qui s'élève en spirale jusqu'au sommet du monument romain, c'est, il est vrai, un récit suivi des guerres daciques qui se déroule, tandis que les métopes d'Adamklissi n'en représentent forcément que des épisodes choisis. Mais, au fond, c'est le même sujet qui a été traité simultanément dans la capitale de l'empire et sur les confins des pays barbares ; ici et là, ce sont les mêmes problèmes de composition qui ont dû être résolus. Une étude détaillée, qui mettrait en lumière les points de contact et les côtés dissemblables de ces sculptures, et tenterait d'expliquer l'une par l'autre, sera prématurée tant que la grande publication

de la colonne Trajane qui se prépare à Leipzig, n'aura pas paru, et MM. Benndorf et Torilesco ont sagement renoncé à s'engager dans cette voie scabreuse ; mais un simple rapprochement des deux œuvres analogues ne laisse pas d'être déjà fort instructif. Au point de vue esthétique, les métopes d'Adamklissi sont d'une infériorité déplorable. On a peine à admettre que ces représentations lourdes, empêtrées, presque enfantines, soient contemporaines de cette célèbre composition pleine de vigueur et de mouvement, où se révèle encore une prodigieuse habileté technique. C'est que la seconde a été exécutée dans un grand centre de culture, rendez-vous des artistes comme des littérateurs grecs, où des écoles dépositaires des traditions antiques formaient en grand nombre, à défaut de talents originaux, des praticiens exercés. Au contraire, les bas-reliefs du trophée Danubien ont pour auteurs des sculpteurs d'occasion, recrutés on ne sait où, peut-être même, comme le pense M. Benndorf, sont-ils dus simplement aux légionnaires, qui après avoir taillé les pierres du monument se sont essayés à un travail plus délicat. Mais l'inexpérience même que trahissent ces naïves figures, n'est pas sans leur donner à notre point de vue une certaine supériorité sur celles, plus parfaites, de la colonne Trajane. Les statues romaines, dans la pleine maîtrise de leur art, ne se sont pas astreintes à une reproduction exacte de la réalité. Ils prennent avec elle des libertés extrêmes, ils imaginent autant ou plus qu'ils ne copient, et s'abandonnant à leur inspiration, ils appliquent les procédés et profitent des trouvailles de leurs prédécesseurs alexandrins. A Adamklissi, nous n'avons pas à craindre de ces réminiscences classiques : on sent partout un effort, souvent maladroit, mais toujours consciencieux, pour reproduire le modèle dans toute sa vérité. Il n'y a ici rien de convenu, aucun poncif, et si l'effet d'ensemble est en général sacrifié au souci du détail, cette fidélité minutieuse fait du moins des métopes de Bucharest les documents les plus précieux que nous possédions pour connaître l'armement et la façon de combattre des troupes qui ont fait les conquêtes de Trajan et rendu le nom de l'empereur légendaire sur les rives du Danube comme sur celles de l'Euphrate.

Ces rapides indications, quelque incomplètes qu'elles soient, suffiront, j'espère, à faire apprécier à sa valeur la grande découverte d'Adamklissi, et à montrer l'intérêt de l'ouvrage qui lui

est consacré. Nous ajouterons que ce volume est édité avec ce soin et ce goût qui sont de tradition dans la typographie viennoise. Un mécène généreux, émule du comte Lanckoronski, M. Nicolas Dumba, s'est chargé des frais de cette luxueuse publication, qui paraît à la fois en allemand et en roumain. Il eût été difficile de trouver entreprise plus digne d'une pareille libéralité.

FRANZ CUMONT.

G. WISSOWA : **Pauly's Real-encyclopädie der classischen Alterthumswissenschaft**. Stuttgart, 1895, t. III, coll. 1440.

Nous avons déjà signalé aux lecteurs de cette revue ¹ la grande encyclopédie dont la publication se poursuit en Allemagne sous la direction de M. Wissowa. Le tome III, qui nous mène jusqu'au mot *Artemis*, mérite à tous égards les mêmes éloges que les deux premiers. Si l'ouvrage tient jusqu'au bout les promesses de son début, ce sera un instrument de travail vraiment indispensable aux philologues classiques et aux historiens de l'antiquité. Aucun dictionnaire spécial n'est aussi complet que ce vaste répertoire, que l'épigraphie et l'archéologie ont enrichi de leurs découvertes les plus récentes. Je trouve énumérées dans ce volume 100 cités ou bourgades appelées *Aquae*, 50 personnages portant le nom d'Arrius, 60 Ariston, 128 Apollonios, etc. Mais c'est surtout dans les articles étendus que se révèle la valeur de cette œuvre. Il suffit de les parcourir pour s'assurer qu'ils reposent en grande partie sur des recherches originales, et que leurs auteurs étaient familiarisés depuis longtemps avec le sujet qu'ils traitent. Il serait aisé sans doute de relever de ci de là une omission ou une erreur ², de constater certaines répétitions, ou certaines inégalités que le grand nombre des collaborateurs rendait presque inévitables, mais en somme — et c'est là le point important — la masse de renseignements précis, d'indications

¹ Voyez *supra*, p. 16.

² L'article *Appenninus* 2) aurait dû renvoyer aux *Arch. epig. Mitth. aus Oester.* XIV (1891) p. 110. — Coll. 473-4 lisez : Guiraud, *Les assemblées provinciales* (et non *nationales*).

utiles, et même d'idées nouvelles que cet ouvrage mettra à la portée de tous est énorme.

Je ne m'attarderai donc pas à des critiques minutieuses, et, je me confesse d'ailleurs incapable d'émettre une appréciation sur toutes les parties de ce livre, qui porte les signatures de tant de spécialistes éminents. Je me contenterai modestement de mentionner les articles qui m'ont paru les plus remarquables sans prétendre aucunement faire passer mon silence pour une condamnation. Il faut mettre hors de pair l'*Apollon* et l'*Artemis* de M. Wernicke, (p. 1-111 et 1335-1439) : ce sont de véritables monographies, bourrées de faits et bien disposées. Dans son *Appianus* et son *Arrianus* (216-237 et 1230-1247), M. Schwartz nous donne deux chapitres de cette histoire de la littérature grecque impériale qui nous manque. Sous le mot *Archontes* (565-599), M. von Schoeffer insère une listeco mplète des magistrats de ce nom à Athènes. L'*Archimedes* et l'*Arithmetica* de M. Hultsch m'ont beaucoup appris, mais je me récusé comme juge. M. Seeck montre dans son *Arkadios* et son *Arbogaste* (1137-1153 et 415-419) sa profonde connaissance de l'époque des Théodose. Il nous faut abréger; citons cependant encore au hasard de la plume les articles *Arabia* (344-362) de von Rohden, *Archiereus* de Brandis, *Archilochos* (487-507) de Crusius, *Ares* (642-667) de Tumpel et Sauer, *Argei* de Wissowa, *Argonautai* (746-787) de Jessen, *Aristophanes* de Kaibel, *Aristoteles* (1012-1055) de Gercke, etc.

Cette rapide énumération ne peut donner qu'une idée très imparfaite du contenu de ce volume et de l'intérêt multiple qu'il présente. On ne saurait exagérer les services que rendra cette grande œuvre de vulgarisation scientifique à laquelle M. Wissowa a attaché son nom.

F. C.

PAUL GUIRAUD. **La Propriété foncière en Grèce jusqu'à la conquête romaine.** *Ouvrage couronné par l'Académie des sciences morales et politiques (Prix Bordin 1890).* Paris, imprimerie nationale, 1893.

(Suite. V. 4^e livraison, p. 258).

LIVRE II.

Ce livre est consacré à l'étude, au point de vue juridique, du régime de la propriété foncière individuelle.

Chap. I. *Des personnes capables de posséder en Grèce.* — Ces personnes constituaient une faible minorité eu égard au chiffre total de la population. D'après les calculs de M. G., le droit de propriété foncière paraît avoir été réservé en Attique à 65,000 hommes, c'est-à-dire au sixième seulement de la population. Étaient exclus de ce droit : les esclaves, les serfs, les affranchis et les métèques ou étrangers domiciliés. Les citoyens seuls, y compris les femmes libres et citoyennes, pouvaient posséder la terre. L'*ἐγκτησις γῆς καὶ οἰκίας* constituait une partie essentielle des droits du citoyen. C'est au point que, à Athènes, les colons restant citoyens continuaient à pouvoir être propriétaires fonciers. Cette règle fut quelquefois suivie par des peuples autres que les Athéniens, quand la colonie était fondée par l'initiative, avec les ressources et dans l'intérêt de la métropole. Tel fut le cas pour la colonie locrienne de Naupacte.

La collation du droit de cité entraînait celle du droit de propriété. Très souvent, ce dernier seul était conféré à des étrangers, soit individus isolés, soit immigrants en bandes, comme les Naupliens et les Éginètes par exemple. Mais ce droit était soumis à certaines restrictions. A Athènes, l'étranger ne pouvait posséder qu'une quantité déterminée de terre. Habituellement, l'*ἐγκτησις* était héréditaire; mais elle pouvait n'être que viagère, parfois même concédée pour une durée moindre. Ainsi des réfugiés Acarnaniens et Thessaliens l'obtinrent à Athènes jusqu'à leur retour dans leur patrie, mais ils n'avaient que l'*ἐγκτησις οἰκίας*.

Il pouvait aussi arriver qu'un traité mit sur le même pied les citoyens de deux États alliés en ce qui touche le droit de propriété.

Dans les confédérations, le citoyen de chaque État n'avait le droit de propriété dans un autre État confédéré que si on lui accordait personnellement l'*ἔγκτησις*.

Chap. II. *Les Périèques*. — C'étaient des populations admises à posséder la terre sans avoir des droits politiques. Elles doivent leur origine à des perturbations politiques qui suivirent la conquête; du moins en est-il ainsi pour les Périèques lacédémoniens, ceux que nous connaissons le mieux.

Ces Périèques étaient libres; ils habitaient des bourgades qui portaient le nom de *πόλεις*, ils avaient donc des magistrats choisis par eux et parmi eux; mais ils étaient étroitement surveillés par des harmostes et nous savons qu'il y avait dans l'île de Cythère un *Κυθηροδίκης*. Ils servaient dans l'armée, même comme hoplites.

Leur classe était donc très supérieure à celle des hilotes. Le seul trait qui leur fût commun était la privation des droits politiques. Quant aux droits civils, ils les avaient tous, même celui de propriété immobilière; mais ils ne pouvaient posséder la *πολιτικὴ χώρα*.

Leurs lots étaient héréditaires et transmissibles de père en fils; mais rien ne prouve qu'ils fussent inaliénables, les raisons qui provoquèrent l'inaliénabilité des lots des citoyens n'existant pas pour eux.

La *περιοικίς* n'était pas tout entière aux mains des Périèques. On y trouvait les domaines de la couronne, et, de plus, il est possible que les citoyens pouvaient y acquérir des biens. Enfin, il s'y trouvait des terres publiques que l'État concédait parfois à des étrangers. En outre, les Périèques devaient payer tribut au roi.

Les Spartiates rapprochaient volontiers de cette classe celle des Néodamodes, qui pouvaient également être propriétaires.

On rencontre également des Périèques en Élide, à Cyrène, en Argolide et en Crète.

“ Les Périèques portent fréquemment dans la langue officielle le titre d'alliés, *σύμμαχοι*. S'ils étaient envisagés comme tels, c'était en vertu de la fiction qui conduisit les Romains à appeler *socii* les Italiens vaincus. ”

Comme l'assujettissement des Périèques avait son origine

dans un fait de conquête, et qu'il se maintenait par la force, il était naturel que leur condition suivit les vicissitudes de la puissance qui les avait conquis.

Il y eut des Périèques intermittents, toujours à l'affût des circonstances qui pouvaient les affranchir, toujours prêts à se soulever, sauf à retomber bientôt sous le joug.

Les Périèques existèrent en Laconie jusqu'à la conquête romaine; Auguste finit par les grouper en une confédération qui s'appela les Éleuthérolaconiens.

Chap. III. *Caractères généraux du droit de propriété au IV^e siècle.* — Après avoir fait observer que les Grecs se sont occupés plus de la pratique que des théories en matière de propriété, et que, par conséquent, leur législation ne constitue pas un ensemble de doctrines, un système, comme le droit romain et le droit français moderne, M. G. s'occupe :

1^o *Des objets sur lesquels portait le droit de propriété.* Ces objets se divisaient en meubles et en immeubles, et les Grecs connaissaient également les immeubles par nature et les immeubles par destination. Ils plaçaient dans la première catégorie les fruits du sol tant qu'ils n'ont pas été cueillis, et les conduites d'eau; dans la seconde, les instruments aratoires, les esclaves et probablement les bestiaux. Ils classaient les biens d'après leur origine. Ils ne confondaient pas les propres et les acquêts, ni les biens que l'on avait reçus en héritage de son père avec ceux dont on avait hérité de toute autre façon, et la législation qui en réglait la vente était différente.

La propriété du sol emportait la propriété du dessus et du dessous. Seulement, les mines étaient toutes propriété de l'État alors même que la superficie appartenait à un particulier; l'État en concédait l'exploitation et le propriétaire du terrain n'avait droit à aucune redevance. Le droit d'accession existait aussi au profit des riverains. Enfin, la propriété d'un immeuble donnait encore droit sur tout ce qu'il produisait, sur les fruits naturels ou récoltes, sur les fruits civils ou loyers.

2^o *Des facultés inhérentes au droit de propriété.* Le propriétaire avait l'usage et la jouissance de son bien; il pouvait cultiver ses champs à sa guise ou même les laisser incultes. Il pouvait en outre les louer, les donner, les vendre ou les

grever d'hypothèques; mais, dans plusieurs États, l'aliénation des terres était soumise à certaines restrictions, voire même interdite, du moins antérieurement au IV^e siècle. Certaines restrictions étaient également apportées en matière de succession et de dispositions testamentaires.

Enfin le propriétaire avait le droit de revendiquer et de s'assurer effectivement l'exercice exclusif de ses prérogatives dans toute l'étendue de son domaine. Il pouvait enclore ses terres et en fermer l'accès à ses voisins, pourvu qu'il respectât les servitudes établies. Le droit de vaine pâture était inconnu.

Chap. IV. *Du droit de propriété dans ses rapports avec les fonds voisins.* — 1^o *Du bornage.* — Depuis les temps les plus reculés, les Grecs délimitaient soigneusement leurs propriétés au moyen de bornes en pierre, de fossés, de haies vives ou de murs. La mitoyenneté n'existait pas, mais des voisins pouvaient établir une clôture à frais communs. Les bornes qui entouraient les biens des temples ou ceux de l'État portaient des inscriptions indiquant que l'immeuble appartenait à telle divinité ou à l'État. Celles des particuliers étaient muettes. La destruction, le déplacement ou la suppression de ces pierres étaient des délits que toutes les législations punissaient, alors même qu'ils n'avaient été suivis d'aucune usurpation.

2^o *Des règles relatives aux plantations, aux fouilles et aux eaux.* — La loi déterminait la distance qui devait être maintenue entre les limites d'un fonds voisin et les plantations d'une terre, le forage d'un puits, l'établissement de ruches d'abeilles; elle réglementait également le régime des eaux.

3^o *Des servitudes.* — La loi établissait des servitudes de passage, d'écoulement des eaux, d'aqueducs et de puisage. Elles étaient constituées véritablement au profit d'un immeuble, et non pas au profit d'une personne, sauf le puisage qui avait pour but de se procurer l'eau nécessaire à la consommation des hommes et des bestiaux, non à l'irrigation.

L'auteur nous fait connaître d'une façon détaillée les dispositions législatives qui régissaient l'exercice de ces différents droits.

Chap. V. *Du droit de propriété dans ses rapports avec l'État.*

« L'État avait en Grèce une puissance qu'il n'a plus dans les sociétés

modernes. Les lois ne se bornaient pas à régler les rapports des citoyens entre eux ; elles étendaient encore leur empire à la vie privée des individus, à leurs croyances, à leurs sentiments les plus intimes, et elles donnaient aux devoirs civiques une extension et une rigueur dont nos mœurs ne s'accommoderaient plus : il est donc assez naturel que l'État hellénique se soit attribué sur les propriétés particulières des droits que nous ne lui reconnaissons plus. ,

Ainsi, lorsqu'il concédait des terres, l'État avait le droit d'obliger le concessionnaire à y résider et à les exploiter en personne. C'est ce que firent notamment, au V^e siècle, les Locriens lorsqu'ils colonisèrent Naupacte, et, au VI^e, les Athéniens lorsqu'ils établirent une colonie à Salamine. Le décret, dont le texte a été rétabli par M. Gomperz, frappe d'une amende les colons qui n'habiteraient pas leur lot de terre et le loueraient. Cette interdiction de louer était, du reste, conforme à l'esprit général de la politique des Athéniens :

“ Le but qu'on se proposait dans tous ces envois de clérrouques était double. On voulait d'une part fortifier la domination extérieure d'Athènes, et, de l'autre, diminuer le paupérisme en Attique. Or, il est clair que pour atteindre ces deux objets, il fallait que l'émigration des colons fût réelle et que ceux-ci fussent astreints à la résidence. ,

Lorsqu'il assignait une terre, l'État imposait parfois un mode de culture. C'était même un droit qu'il s'arrogeait volontiers sur les terres qui ne venaient pas de lui ; mais on ne sait s'il agissait par voie de contrainte ou par la persuasion.

L'auteur démontre ensuite qu'il n'est nullement établi, comme on a voulu l'inférer d'un document cité par Dittenberger, que les Grecs connaissaient la propriété bénéficiaire. Le cas, en effet, n'est nullement concluant et, s'il était établi, on ne pourrait tirer de là aucune induction relativement aux institutions helléniques ; car la pratique signalée par ce document est toute macédonienne, et on n'en découvre pas le moindre vestige en Grèce.

M. G. réfute ensuite d'une façon péremptoire l'opinion de M. Foucart, d'après lequel les Grecs n'auraient octroyé aux citoyens envoyés dans leurs colonies que la jouissance héréditaire du sol et en auraient réservé à l'État la propriété. Il démontre ensuite que l'on pratiquait l'expropriation pour cause d'utilité publique.

L'État confisquait fréquemment les biens des particuliers,

soit en temps de révolution, soit en temps ordinaire en vertu de certaines dispositions légales. Il en était ainsi en cas de condamnation pour meurtre, incendie, vol sacrilège, pour certains crimes politiques, en cas également de non paiement de l'impôt; on punissait aussi de la sorte le délit très vague d'injustice (*adikia*) envers le peuple. Mais, le droit de propriété privée était aussi inviolable dans le monde hellénique que chez nous.

Il y avait toutefois un principe qui dominait tous les intérêts et toutes les institutions. Le salut de l'État était considéré comme la loi suprême. Aussi, dans les moments de crise, on n'hésitait pas à recourir à l'abolition des dettes privées, voire même à une nouvelle répartition de la propriété. Un État obéré pouvait obliger de simples particuliers à cautionner les emprunts contractés par lui et les déclarer personnellement responsables du remboursement de la dette.

Chap. VI. *Des successions.* — Les héritiers étaient les descendants directs ou leurs enfants ou leurs petits-enfants; la représentation existait jusqu'au 3^{me} degré inclusivement. Les fils héritaient seuls à condition de doter convenablement leurs sœurs. En Crète, on réservait, d'après la loi de Gortyne, aux fils les immeubles urbains garnis de leur mobilier, ceux des immeubles ruraux qui n'étaient pas occupés par un serf, et le bétail; le reste, c'est-à-dire les capitaux, était partagé entre tous les enfants. Toutefois la part de chaque fille était moitié moindre que celle de chaque fils. Les filles n'avaient droit aux immeubles que si la succession ne comprenait qu'une maison.

On a prétendu qu'à Ténos les filles héritaient concurremment avec leurs frères. M. G. démontre que c'est une erreur; dans le document invoqué à l'appui de cette assertion, il s'agit non d'un bien acquis par héritage, mais d'un immeuble donné par le défunt à sa femme, à sa fille et à un de ses fils.

Du fait que les filles confirmaient parfois l'affranchissement d'un esclave, on a conclu à tort que la loi conférait aux enfants des deux sexes un droit égal sur le patrimoine du père. M. G. établit que les sœurs n'intervenaient que pour le cas où les frères, venant à mourir, les laisseraient seules héritières.

M. G. signale ensuite le fait que, d'après Nicolas de Damas, en Lycie, les filles héritaient de préférence aux fils, et que, d'une inscription datant du 1^{er} siècle de l'empire romain, on peut conclure qu'à Panticapée et dans le royaume du Bosphore les filles héritaient à cette époque avec leurs frères. Mais ce sont là des dérogations à la règle qui prévalait dans tout le monde grec.

Les enfants adoptifs étaient assimilés, en matière de succession, aux enfants légitimes. Quand, l'adoption une fois faite, il naissait un fils à l'adoptant, on se gardait de la révoquer, sauf par consentement mutuel. A Gortyne, elle était révocable au gré de l'adoptant; mais, dans ce cas, l'adopté congédié avait droit à une indemnité.

Si l'adoption était maintenue, les deux frères se partageaient les biens à la mort du père. A Athènes, les parts étaient identiques; à Gortyne, l'adopté n'avait qu'une part de fille.

Un discours de Démosthène nous signale une coutume singulière, celle des adoptions posthumes, c'est-à-dire qu'on attribuait au défunt un fils adoptif.

Si le défunt ne laissait pas d'autre enfant qu'une fille, celle-ci était héritière, ou plutôt elle était adjointe à l'héritage, comme le prouve le mot *ἐπίκληρος* qui servait souvent à la qualifier. Lorsqu'il laissait plusieurs orphelines, elles étaient toutes épiclères au même titre, et elles jouissaient toutes des mêmes droits. Leur mariage était soigneusement réglementé par la loi. Elle déterminait l'ordre des prétendants, les obligations de ceux-ci dans le cas où ils renonceraient à faire valoir leurs droits. L'épiclère n'avait pas, à proprement parler, la propriété de la succession paternelle; elle n'en n'avait guère qu'une possession de fait. Le véritable héritier était son fils, le *θυγατρίδου*. Il était censé continuer la descendance de son aïeul maternel. C'est à ce titre qu'il hérite de lui dès sa majorité et qu'il enlève à sa mère les biens dont celle-ci n'avait eu jusque-là que le dépôt et la garde.

A défaut de descendants directs, le patrimoine était dévolu aux collatéraux paternels, d'abord aux frères consanguins du défunt et à leurs descendants. Après les frères du défunt venaient ses sœurs et leur postérité. Les collatéraux mater-

nels formaient le troisième ordre de successibles. La mère du défunt n'héritait pas; c'était au frère de celui-ci d'abord, puis à sa sœur qu'était dévolue la succession. Dans l'une et dans l'autre branche, du reste, on ne descendait pas au delà de la 3^{me} génération; après quoi, on retournait à la ligne paternelle et les biens étaient attribués au parent le plus proche parmi ceux qui se rattachaient au défunt par son bisaïeul, son trisaïeul, etc. S'il y avait un conjoint survivant, il était complètement écarté.

Un Grec se trouvait rarement à sa mort sans héritier; car il fallait que le culte domestique fût perpétué. On paraît ordinairement à cette éventualité par l'adoption. S'il arrivait pourtant qu'un foyer fût désert, l'État ne s'appropriait pas la succession en déshérence, mais chargeait un magistrat de choisir, peut-être dans la phratrie du mort, un citoyen qui consentit à recueillir l'héritage et à continuer les sacrifices de la famille.

Pouvait-on répudier une succession? M. Caillemer prétend que le fils n'avait pas ce droit, attendu qu'il était strictement obligé d'acquitter les dettes de son père envers l'État. Mais M. Dareste, auquel se rallie M. G., prétend qu'il y avait là une dérogation au droit commun, un privilège du trésor public, et qu'aucun autre créancier n'était autorisé à l'invoquer. Il invoque ensuite contre M. Caillemer un texte de Démosthène qui est concluant en sa faveur. A Gortyne, le fils adoptif était libre de renoncer aux biens s'il répugnait à remplir les devoirs de l'adoptant à l'égard des dieux et des hommes. Peut-être en était-il de même du fils né du sang, mais la loi ne le dit pas. En dehors de la ligne directe, les successibles pouvaient tous s'abstenir. Les Grecs n'avaient rien qui ressemblât au bénéfice d'inventaire.

Le père pouvait partager de son vivant entre ses enfants, mais n'y était pas obligé. A Gortyne, pourtant, la loi le forçait de délivrer sa part à celui de ses héritiers naturels qui était frappé d'une amende. " On voulait, sans doute, éviter que „ la famille entière fût responsable et victime des fautes commises par un de ses membres. „

Le père pouvait aussi partager son avoir par testament, sinon les héritiers partageaient eux-mêmes.

Ceux-ci pouvaient rester dans l'indivision; mais ils n'y étaient pas obligés, et si l'un des héritiers se refusait au partage, son opposition pouvait être levée par l'action *εἰς διατητῶν ἀφῆσιν*. En Crète, si, parmi les ayants droit, les uns voulaient sortir de l'état d'indivision et les autres non, le juge remettait les biens aux premiers jusqu'à ce que les seconds cédassent.

Il semble toutefois à M. G. que dans quelques cités une portion du patrimoine était indivisible. Aucun texte ne le dit positivement mais cela ressort d'une foule d'indices. Pour Sparte, M. G. se fonde sur le passage de Plutarque, Lyc. XVI : " Si l'enfant était bien constitué et vigoureux, ils (les anciens) ordonnaient de l'élever lui attribuant un des neuf mille lots. „ D'où M. G. conclut que tous les fils recevaient à leur naissance des droits égaux sur le lot paternel. M. G. se fonde ensuite sur le fait que, après la mort du père, ses fils continuaient à vivre sous le même toit et poussaient parfois le communisme jusqu'à ne prendre qu'une seule femme pour eux tous afin de diminuer les charges du domaine, qui, capable de nourrir un ménage, ne suffisait plus pour en entretenir trois ou quatre. Enfin M. G. voit dans le développement de la grande propriété la preuve que le *κλήρος* ne se morcelait pas à chaque génération en autant de parts qu'il y avait d'enfants, ou tout au moins d'enfants mâles, dans la maison.

En Crète, le domaine était également indivisible. La loi de Gortyne, en effet, exclut du partage entre les fils les habitations rurales occupées par les serfs, ce qui entraînait l'indivisibilité du sol sur lequel elles étaient construites.

Enfin, d'un passage d'Aristote (Pol. II, 4, 4.), on peut conclure que de semblables dispositions existaient dans d'autres cités. Mais cette institution était particulière aux États aristocratiques. Partout ailleurs, il n'existait aucune différence juridique entre les divers éléments du patrimoine, et les biens, quelle qu'en fût la nature, étaient tous distribués entre les successibles.

Pour former la masse partageable, on commençait par dresser l'inventaire de la fortune du défunt. Les sommes empruntées par un ou plusieurs des héritiers devaient être rapportées; il en était de même des dons faits en avancement

d'hoirie, mais non de tous les dons quelconques. Le partage de la masse successorale se faisait par parts égales, sauf dispositions contraires du père; on partageait par souche dans le cas où la représentation était admise. D'après M. Dareste, on faisait entrer dans chaque lot la même quantité de meubles et d'immeubles; mais M. G. démontre que cela n'était exigé par aucune disposition légale. Si les Grecs agissaient ainsi, ils le faisaient par suite de convenances ou d'intérêts personnels.

En cas de désaccord entre héritiers, on avait recours à des arbitres qui fixaient les parts. En Crète, les biens étaient vendus aux enchères et le prix réparti entre les héritiers. Lorsqu'ils procédaient à l'amiable, ils formaient eux-mêmes les parts et les tiraient au sort, ou les choisissaient. Ce choix était souvent un privilège réservé à l'ainé.

Il va de soi qu'en acceptant une succession, on assumait du même coup toutes les charges dont elle était grevée. Il fallait payer les dettes du défunt, remplir les obligations contractées par lui et, par dessus tout, accomplir les cérémonies religieuses qu'il réclamait tant pour lui que pour ses ancêtres. La sanction de ces devoirs était purement morale quand nul ne se présentait pour en exiger l'observation. Mais si la négligence de l'héritier avait pour effet de léser les intérêts d'une tierce personne, celle-ci trouvait dans les lois les moyens de contrainte contre lui.

Telles étaient, en Grèce, les règles essentielles du droit successoral. Elles découlaient de deux principes distincts, le principe familial et le principe individualiste, qui finirent par s'amalgamer dans des proportions variables selon les États. En vertu du principe familial, originellement les biens se transmettaient dans la famille, en bloc et à l'état d'indivision, parce qu'ils étaient regardés comme la propriété collective de tous les êtres humains qui la composaient et la composeraient à l'avenir. Plus tard, ce caractère ne fut reconnu qu'à une partie du patrimoine, et encore dans les cités peu nombreuses qui s'immobilisèrent dans les vieux usages. Dans les autres, le principe individualiste triompha et la règle fut le partage égal des successions. Mais le principe familial ne disparut pas tout à fait. On se préoccupa d'empêcher les biens de passer dans une famille étrangère :

“ On stipula que l'enfant adopté perdrait tous droits sur les biens de la famille qu'il quittait; la fille étant nécessairement destinée à sortir de la famille par le mariage, on la déclara incapable de succéder quand elle aurait des frères, ou, comme en Crète, on lui accorda une part moindre. Quand elle n'avait pas de frère, on consentit à la laisser succéder, mais à condition qu'elle épousât un membre de la famille et qu'elle abandonnât les biens à son fils dès qu'il serait majeur, en sorte qu'elle n'était guère en ce cas qu'une machine à procréer un héritier. On stipula que la ligne masculine passerait toujours avant la ligne féminine. En somme, les règles successorales des Grecs avaient pour but de maintenir, parmi les règles inspirées par le principe familial, toutes celles qui ne répugnaient pas trop au sentiment des populations. Loin de demeurer immuables, elles avaient suivi l'évolution des esprits, et, sans rompre entièrement avec le passé, elles s'étaient accommodées aux mœurs nouvelles. Elles se montraient favorables à l'individu pour répondre aux exigences qui prévalaient au IV^e siècle; mais elles n'oubliaient pas les intérêts communs de la famille si bien garantis par les institutions anciennes. Plutôt que d'adopter exclusivement l'un des deux principes en lutte et de l'appliquer dans toute sa rigueur, les Grecs s'efforçaient de les concilier, de les tempérer l'un par l'autre et de corriger ce que chacun d'eux avait d'exclusif. „

Chap. VII. *Des donations entre vifs.* — Les Grecs connaissaient plusieurs sortes de donations. Il y avait d'abord la donation pure et simple, c'est-à-dire faite sans condition. Telles étaient les libéralités faites aux dieux après une victoire, à un citoyen ou même à un étranger en récompense de services éminents rendus à l'État. Mais, entre particuliers, les donations gratuites, du moins celles d'immeubles, étaient rares.

Les Grecs pratiquaient la donation à cause de mort telle que la définissent les Institutes de Justinien : “ Quelqu'un donne de manière que, s'il lui arrive malheur, la chose demeure au donataire, et que, par contre, elle revienne au donateur s'il survit ou s'il se repent de sa générosité ou si le donataire décède le premier. „ On pouvait y insérer d'autres clauses résolutives, borner la donation à un simple usufruit et même déterminer d'avance l'emploi qui serait fait de la chose ou de ses produits.

Quand le donateur stipulait que le capital demeurerait intact et que les intérêts seuls seraient affectés à tel objet, la donation prenait la forme de fondation. Si le donataire négligeait de remplir les conditions de l'acte, la donation était annulée. Ces fondations, étant perpétuelles, étaient habituellement établies, non au profit d'un individu, mais au profit d'une

personne morale qui ne mourrait jamais, par exemple une cité, un dieu, une corporation.

Les donations entre époux étaient autorisées, mais elles étaient limitées par la loi.

La constitution de dot n'est qu'une variété de la donation entre vifs. Le père n'était pas obligé de doter sa fille, mais il le faisait généralement. Le fils, devenu chef de famille, devait, par contre, doter ses sœurs : M. G. le démontre clairement.

Les dots n'étaient jamais très élevées, sauf peut-être à Sparte du temps d'Aristote. A Gortyne, elles pouvaient être égales à la part que la fille aurait eue si elle avait succédé, c'est-à-dire une demi-part d'enfant mâle; mais, dans ce cas, la fille n'avait plus rien à prétendre sur l'héritage paternel. Généralement, les dots consistaient en argent ou en objets mobiliers. Cependant on pouvait aussi donner des immeubles; c'était notamment le cas à Sparte à l'époque d'Aristote.

La dot devait être constituée par le Kyrios ou représentant légal de la jeune fille; c'était, suivant le cas, le père, le frère ou quelque parent. Les biens dotaux étaient soigneusement estimés, et le mari devait donner des sûretés en prévision de circonstances où il aurait dû les restituer. Jamais ils ne tombaient en sa possession; il pouvait les administrer, mais il ne pouvait en disposer.

- En cas de divorce, le mari rendait la dot ou en payait l'intérêt à raison de 18 %, intérêt qui se réduisait à 10 % dans le cas où le divorce était imposé par la loi. Il semble pourtant qu'à Éphèse la dot était adjugée au mari si la femme avait été convaincue d'adultère.

La femme pouvait exercer des reprises quand son mari était frappé d'une sentence de confiscation. Lorsqu'elle mourait sans postérité, ses biens faisaient retour à ceux qui les lui avaient donnés ou à leurs représentants. Si elle laissait des enfants mineurs, le père avait la garde de la dot et il en percevait les revenus. À leur majorité il devait leur restituer les biens ou, s'il en gardait l'administration, il ne pouvait les aliéner sans le consentement des ayants droit.

Quand la femme survivait au mari, si elle retournait auprès de celui que l'avait dotée, celui-ci recouvrait la dot. En cas de nouveau mariage, elle emportait son ancienne dot ou une

nouvelle due à la générosité du mari défunt ou à celle du Kyrios. La veuve ayant un fils majeur restait ordinairement avec lui; dès lors, il devenait propriétaire des biens de sa mère.

La constitution de dot était la condition presque nécessaire de tout contrat de mariage. Le régime dotal était seul connu; les acquêts de la femme étaient considérés comme dotaux par la loi. Ces précautions avaient pour but d'empêcher que les biens de la famille où la femme était née ne fussent transférés par le mariage dans une famille étrangère. La femme n'en était propriétaire que vis-à-vis de son mari; mais elle ne pouvait en disposer et, en cas d'existence d'enfants, la dot appartenait réellement à ceux-ci, de telle sorte que la constitution de dot était moins une donation qu'une substitution, la fille n'étant qu'un intermédiaire qui servait à transmettre un bien de l'aïeul au petit-fils.

Chap. VIII. *Des donations testamentaires.* — Plusieurs conditions étaient requises pour qu'un testament fût valable.

Il fallait avant tout que le testateur fût en pleine possession de lui-même et agit en toute liberté.

Étaient incapables de tester : tout citoyen qui avait eu à manier les deniers publics, avant que ses comptes fussent apurés, les mineurs et l'enfant adoptif mourant sans postérité. La femme pouvait tester avec l'autorisation de son Kyrios; mais celle-ci n'était pas nécessaire quand la donation avait une destination religieuse, tout au moins M. G. le suppose avec raison en basant son opinion sur de nombreux textes.

Aucune forme particulière n'était prescrite pour le testament. L'acte était ordinairement rédigé par le testateur, scellé devant témoins et déposé chez un ou plusieurs amis. Témoins et dépositaires en ignoraient le contenu; c'était donc ce qu'on appelle aujourd'hui un testament mystique. On avait toujours le droit de modifier un testament par des codicilles; on pouvait même le révoquer.

A Sparte, à partir du IV^e siècle, la liberté de tester fut absolue; mais M. G. est " tenté de croire que la réforme ne „ s'étendait pas au *κληρος*. „

A Athènes, le père ne pouvait tester en faveur d'un étranger que s'il ne laissait pas de fils. Quand un individu n'avait

pas d'enfant mâle, il pouvait en adopter un par testament et lui léguer tout ou partie de ses biens en même temps que son nom. On pouvait même adopter un enfant à naître de tel ou tel mariage désigné par le testateur, par exemple de celui d'une de ses filles. Si le père n'avait qu'une fille, il était libre de tester, mais il fallait qu'il imposât au légataire le devoir d'épouser celle-ci.

Les Grecs pratiquaient la substitution sous ses deux formes essentielles, la substitution vulgaire et la substitution pupillaire. Ils faisaient également usage des fidéicommiss. Ceux-ci n'étaient garantis par aucun lien de droit, mais seulement par l'honneur de ceux qui en étaient priés. Le fidéicommiss permettait d'échapper à certaines entraves de la loi.

Souvent le père ne testait que pour partager également ses biens entre ses enfants; mais il pouvait avantager celui qu'il préférait. Il pouvait aussi instituer à côté de ses fils un individu ou une corporation quelconque. Mais la loi fixait presque partout une quotité disponible que le père ne pouvait dépasser. La liberté de tester n'était complète que si le testateur n'avait pas d'enfant; dans ce cas, il répartissait son bien à son gré.

Les Grecs se servaient volontiers du testament pour instituer une fondation. Ils inséraient aussi dans leurs actes de dernières volontés une foule de clauses accessoires : on désignait le tuteur des enfants mineurs; le père choisissait un mari à sa fille; même on désignait le futur époux de sa veuve, ce que fit, entre autres, le père de Démosthène.

Chap. IX. *De la vente.* — Pour pouvoir vendre ou acheter de la terre il fallait être en pleine possession de soi. Il fallait, en outre, être investi du droit de propriété. Donc ne pouvaient vendre ni les *ἄτιμοι*, ni les étrangers qui n'avaient pas l'*ἐγκτησις γῆς καὶ οἰκίας*. Les mineurs ne pouvaient contracter, les femmes non plus, sauf autorisation de leur Kyrios.

On ne pouvait mettre en vente qu'un objet susceptible d'être vendu. Il fallait, en outre, que le vendeur eût sur l'objet un droit de propriété, ou eût reçu du propriétaire légitime mandat de vendre. Quand un immeuble était en litige, il était inaliénable. Il en était de même des biens hypothéqués, sauf consentement du créancier. Les ventes étaient annoncées plusieurs

jours à l'avance, soit par des affiches, soit par le crieur public, afin que les ayants droit pussent y faire opposition.

Dans quelques cités, l'acte était passé devant un magistrat; mais, presque toujours, on se contentait d'appeler des témoins. Ceux-ci étaient responsables : 1° s'ils ne voulaient pas prendre la pièce de monnaie qui attestait leur présence au contrat; 2° s'ils favorisaient la fraude de l'individu qui vendait deux fois le même objet; 3° si, après avoir assisté à la vente, ils refusaient de divulguer le nom de l'acquéreur. Les clauses de l'acte étaient habituellement consignées par écrit. Là où existait un bureau d'enregistrement, l'acte était porté au fonctionnaire compétent. Il y avait un droit de mutation que l'acquéreur devait acquitter; il était généralement de 1 %.

Le prix d'achat était payable à l'instant, ou à quelques jours d'intervalle, ou à une date arbitraire fixée d'un commun accord. Il était productif d'intérêts si l'échéance était quelque peu éloignée. Le vendeur et l'acquéreur donnaient des arrhes destinées à assurer l'exécution du contrat. Celui-ci était parfait du moment où le vendeur avait reçu les arrhes. En droit strict, le transfert de la propriété n'avait lieu qu'après le paiement intégral du prix; mais le vendeur était libre de délivrer l'objet avant d'en avoir obtenu le montant. L'acquéreur pouvait enjoindre au vendeur d'en recevoir le prix et, en cas de refus, lui réclamer des dommages-intérêts ou lui intenter une action en justice. Généralement, le transfert de la propriété se faisait sans aucune cérémonie symbolique semblable à la *traditio* des Romains.

Le vendeur devait non seulement livrer la chose vendue, mais encore garantir l'acquéreur contre toute chance d'éviction; il pouvait être appelé en garantie dans le cas où l'acquéreur était troublé dans sa possession. Celui-ci, de son côté, recevait la propriété avec toutes ses charges et servitudes, devait payer le prix d'achat et les intérêts s'il y avait lieu.

Presque toujours le vendeur présentait à l'acquéreur sous le nom de covendeur, provendeur, confirmateur de la vente ou simplement vendeur, un ou plusieurs individus solvables qui se portaient caution pour lui. Ces garants étaient responsables solidairement dans le cas où le vendeur ne pouvait ou ne voulait pas remplir ses obligations.

Les ventes pouvaient être résiliées à l'amiable; elles pouvaient également l'être en cas de vice rédhibitoire.

Dans les républiques où la loi ne limitait pas le droit de vendre, la propriété foncière se déplaçait très fréquemment. A Ténos, il y avait de véritables marchands de biens, achetant ici, vendant là par spéculation. Des opérations semblables avaient lieu en Attique à l'époque de Xénophon.

Chap. X. *Du contrat de prêt et de l'hypothèque.* — Les Grecs connaissaient le prêt à usage, *χεῖρις*, et le prêt à intérêt, *δανεισμός*; celui-ci était le plus fréquent, et, contrairement au premier, il produisait un intérêt, ordinairement de 12 % ou plus, rarement moins. Les conditions du prêt étaient généralement écrites dans un acte que l'on déposait chez un tiers. Habituellement, l'emprunteur fournissait des cautions ou un gage. Dans le principe, c'était sa propre personne qui répondait de la dette; plus tard, la garantie consistait en un cheval ou un esclave, et le plus souvent en un immeuble.

Dans ce dernier cas, la sûreté pouvait revêtir des formes très diverses.

L'une d'elles était la vente à réméré ou à pacte de rachat (*πραῖσις ἐπὶ λύσει*). Le créancier hypothécaire avait sur l'objet engagé un droit complet de propriété. Si le débiteur gardait l'immeuble, il n'en n'était plus que locataire.

Une seconde espèce de gage immobilier était l'antichrèse. Celle-ci diffère de la vente à réméré en ce sens que le créancier n'est pas le propriétaire des biens hypothéqués; il ne le devient que si le débiteur ne le paye pas à l'échéance; jusque-là il le détient et en jouit.

Ces deux formes d'hypothèques étaient fort onéreuses pour le débiteur. Le créancier, en effet, se bornait à tirer de l'immeuble un produit égal à l'intérêt du capital, mais il ne faisait rien pour en augmenter la valeur. Aussi, on eut recours à une troisième forme d'hypothèque qui se rapprochait sensiblement de la nôtre : le bien hypothéqué demeurait la propriété de l'emprunteur qui en gardait la jouissance et en recueillait les fruits; mais si, à l'échéance, il n'acquittait pas sa dette, l'immeuble passait à son créancier. — L'hypothèque servait à la garantie de prêts d'argent. Le mari donnait hypothèque à sa femme sur ses biens à lui en garantie de la dot. Si la dot

n'était pas versée, le mari recevait une hypothèque sur les biens du père. Avant le 1^{er} siècle de notre ère, l'hypothèque dotale ne semble pas une hypothèque légale; elle résulte d'un accord conclu entre les parties.

On se servait encore de l'hypothèque pour protéger les biens des mineurs affermé par le tuteur, pour garantir le privilège du vendeur et celui du copartageant.

Pour assurer la publicité des hypothèques, à Athènes et dans ses colonies ainsi que dans quelques îles de la mer Égée, on avait coutume d'enfoncer dans le sol une stèle en pierre (*ὄρος*) portant une inscription indiquant la nature de l'immeuble, le nom du créancier et le montant de la créance. Dans d'autres villes on inscrivait les hypothèques sur des registres ad hoc.

Le créancier pouvait donner main levée de l'hypothèque, la céder à un tiers; le débiteur avait le droit d'aliéner le gage avec la charge dont il était grevé. On pouvait donner le même bien en hypothèque pour garantir des créances différentes.

Quand le débiteur ne payait pas à l'échéance, il abandonnait le gage au créancier. Celui-ci avait le droit de le vendre, et, tandis qu'il avait la faculté d'exiger une indemnité s'il le vendait à perte, il ne remboursait rien à son débiteur s'il réalisait un bénéfice. Ces règles naturellement ne s'appliquaient qu'aux hypothèques spéciales. Il est clair, par exemple, que lorsque la ville d'Amorgos mit en gage toutes les propriétés publiques et privées, elle ne conféra pas aux créanciers le droit de tout saisir en bloc.

Quant à la liquidation, les créanciers pouvaient charger le débiteur de vendre lui-même l'immeuble et de leur en distribuer le prix, ou bien ils pouvaient vendre tous ensemble le gage ou confier ce soin à l'un d'entre eux. Enfin il n'était pas rare qu'un seul s'appropriât le gage en désintéressant tous les autres.

Quant au rang des hypothèques, parmi celles qui étaient de même date il pouvait y en avoir une de privilégiée, par exemple celle qui garantissait une dot. Mais quand il y avait plusieurs hypothèques de date différente, on les remboursait par rang d'ancienneté.

Quant aux cautions, s'il y en avait, ce qui n'était nullement indispensable ni même habituel, si la vente du gage produisait

une somme inférieure à la créance, elles étaient tenues de combler le déficit de leurs propres deniers. La responsabilité des cautions était engagée dans le cas où l'immeuble avait subi une dépréciation notable et où il y avait à l'échéance un écart sensible entre sa valeur nominale et sa valeur réelle. Si le débiteur ne payait pas les intérêts, il se formait, à côté de la dette principale, une nouvelle dette qui grossissait très vite; les cautions étaient également responsables.

Chap. XI. *De la garde des titres de propriété.* — Comme les Grecs ne connaissaient rien qui ressemblât à nos notaires, on avait coutume de rédiger les actes en double ou en triple expédition, mais il résultait de là un sérieux inconvénient : les actes pouvaient être perdus, supprimés ou altérés. Aussi on choisissait ordinairement un temple comme lieu de dépôt; cela avait surtout lieu quand l'État ou un dieu était intéressé à l'acte.

Dans un grand nombre de cités cependant, il existait un local spécialement affecté au dépôt des titres de propriété, créances hypothécaires, chirographaires, actes d'adoption; parfois même la loi ordonnait l'enregistrement des actes. Ceux-ci étaient tantôt gravés sur des stèles isolées, tantôt réunis sur de grandes plaques de marbre, puis affichés en public; tout citoyen pouvait en prendre connaissance, sauf des actes qui concernaient des intérêts purement privés.

Les actes étaient confiés à la garde de magistrats qui devaient s'assurer de leur validité; le serment de l'acquéreur, en matière de vente, suffisait pour couvrir la responsabilité de l'employé de l'enregistrement.

L'enregistrement était considéré comme une espèce de participation de l'État au contrat lui-même, et les actes ainsi enregistrés ou déposés pouvaient servir de moyen de preuve en justice. Mais si cette précaution avait été omise et que l'acte eût été simplement confié à une tierce personne, il était sujet à caution.

Les textes grecs font souvent allusion, sinon à des cadastres proprement dits, du moins à des espèces de livres fonciers où les propriétés étaient minutieusement décrites et où l'on mentionnait le nom du propriétaire. C'était là une solide garantie de son droit pour celui-ci.

Chap. XII. *Des garanties légales du droit de propriété.* — Ce droit était garanti par un ensemble d'actions civiles et pénales.

En matière de succession, il y avait la *διαδικασία*. Les prétendants déposaient d'abord leurs demandes respectives entre les mains de l'archonte éponyme. On les affichait en public, et, dans la *κυρία ἐκκλησία* qui suivait, on en donnait lecture.

Parfois un des plaideurs soulevait la question préjudicielle : il soutenait que l'héritage était *ἀνεπίδικος*, c'est-à-dire que lui plaideur était héritier nécessaire. S'il avait gain de cause, le procès s'arrêtait là; sinon, l'affaire suivait son cours, le tribunal examinait les titres des candidats et prononçait en conséquence. La *διαδικασία* était encore admise dans les contestations relatives aux épiclères.

Quand la revendication n'était pas une pétition d'hérédité, on employait la *δίχη οὐσίας*; mais on recourait d'abord à la *δίχη ἐνοικίου* pour les maisons, et à la *δίχη καρποῦ* pour les terres. On avait recours à ces deux *δίχαι* parce que le droit attique imposait aux plaideurs téméraires une peine proportionnelle à la valeur de la chose demandée; on s'exposait donc à un risque moindre en se bornant à revendiquer le droit au loyer d'une maison ou celui aux fruits d'un champ qu'en réclamant l'immeuble lui-même. Comme la décision relative à la propriété des fruits préjugait infailliblement la question de la propriété du fonds, l'action s'arrêtait généralement là, la partie déboutée renonçait à aller plus loin; aussi la *δίχη οὐσίας* devait se présenter rarement.

Si la partie condamnée continuait à occuper l'immeuble, le propriétaire avait recours à la *δίχη ἐξούλης*, action qui garantissait également toutes les ventes.

C'était une action à la fois civile et pénale, car, en cas de condamnation, le défendeur était frappé de deux peines : il devait restituer l'objet en litige, et payer au trésor, à titre de pénalité, une amende égale à la valeur de l'objet.

Dans les procès en revendication, la possession jouait un rôle assez important; elle créait une présomption en faveur du détenteur; néanmoins, celui-ci devait fournir la preuve de son droit.

La possession, si prolongée qu'elle fût, n'engendrait jamais

en principe le droit de propriété. Mais, pour enlever à celle-ci tout caractère de précarité, on admit la prescription extinctive (*προθεσμία*), c'est-à-dire un terme après lequel le possesseur, même illégitime, ne pouvait plus être inquiété. Ce terme était de cinq ans.

Celui qui usurpait les terres d'autrui était puni d'une peine laissée à l'arbitraire du juge. Celui qui labourait la terre d'autrui devait payer le double du dommage en vertu de la *δίκη βλάβης*. La loi défendait également de chasser sur le domaine d'autrui, d'y faire paître des bestiaux: tout cela donnait ouverture à la *δίκη βλάβης* (action en dommages et intérêts).

Le maître était responsable des dégâts occasionnés par ses esclaves ou ses animaux. Tout détournement était puni et le vol l'était par des lois fort rigoureuses. Enfin l'incendie volontaire était déféré à l'aréopage et puni de mort. Quant à l'incendie par imprudence, il ne donnait lieu qu'à l'action en dommages et intérêts.

Chap. XIII. *Protection donnée aux biens des mineurs.* — Dans tous les États, les mineurs étaient spécialement protégés par la loi. A Athènes, ils étaient sous la garde de l'archonte éponyme; ailleurs, sous celle de magistrats spéciaux, *συνοργανισται* à Éphèse, *ὀργανοδικασται* à Gortyne, magistrats dont les attributions ne sont pas déterminées, mais qui semblent chargés de la surveillance des tutelles.

Le tuteur était désigné par le défunt, et, à son défaut, par le magistrat. Ses pouvoirs étaient nettement définis soit par le testament du père décédé, soit par le législateur.

La loi ordonnait de convertir tous les biens des pupilles en immeubles parce que ceux-ci ne peuvent pas être dissimulés et qu'ils constituent la plus solide des possessions. Mais, bien qu'aucun texte ne reconnaisse formellement au tuteur le droit d'aliéner ces biens, M. G. conclut d'un passage de Diogène Laërce (III, 41) qu'il avait ce droit à Athènes, à moins que le testateur n'eût stipulé le contraire.

" Il était même loisible au tuteur, ajoute M. G., de se rendre acquéreur des biens de son pupille. Isée nous en fournit un exemple dans une de ses plaidoiries. Il blâme sans doute le tuteur de sa conduite; mais ce qu'il lui reproche, ce n'est pas tant d'avoir acheté la maison paternelle du mineur

que de l'avoir démolie pour agrandir son propre jardin, sans respect pour les souvenirs de famille qui y étaient attachés. »

Le tuteur avait également le droit d'hypothéquer les biens du mineur; cela est impliqué par le droit d'aliéner.

Le père ordonnait parfois, avant de mourir, que les immeubles fussent mis en location, parfois il le défendait. Le tuteur devait se conformer à sa volonté. Dans le premier cas, la location devait avoir lieu aux enchères publiques et par le ministère de l'archonte séant en son tribunal. Le preneur était obligé de fournir un gage en garantie du loyer, et l'archonte envoyait sur place des experts pour estimer le gage, sur lequel on fixait une stèle.

Le père devenu veuf administrait le bien maternel de ses enfants; mais, en Crète, il ne pouvait ni le vendre, ni l'hypothéquer; le tuteur ordinaire ne le pouvait pas davantage.

D'après la législation de Charondas, qui avait été adoptée par la plupart des villes de la Grande Grèce, la garde des orphelins incombait aux parents maternels, et la gestion des biens, aux parents paternels.

La loi de Gortyne s'occupe longuement de l'épiclère. Jusqu'à son mariage la jeune fille demeure auprès de l'ayant droit, c'est-à-dire celui qui doit l'épouser plus tard; s'il n'y en a point, auprès de sa mère et, à défaut de celle-ci, auprès de ses oncles maternels. Quant à la tutelle des biens, elle est confiée à l'ayant droit, s'il est majeur, ou aux oncles paternels, s'il est mineur. Dans l'un et l'autre cas, les revenus sont partagés par moitié entre l'épiclère et l'ayant droit. A défaut d'ayants droit elle a les biens et les fruits. La tutelle de l'héritage est alors exercée conjointement par l'oncle paternel et par l'oncle maternel, ceci d'après l'hypothèse très vraisemblable de M. Zitelmann, dans le cas où il y aurait plus d'épiclères que d'oncles paternels, lesquels étaient des ayants droit.

Dans le système crétois et dans celui de Charondas, il y avait donc distinction des deux tutelles, celle de la personne et celle des biens. Il était défendu au tuteur de vendre ou d'hypothéquer les biens de l'épiclère.

Dans le cas où les mineurs étaient lésés par leurs tuteurs, ils avaient à leur disposition, une fois majeurs, outre les actions

énumérées plus haut, la *δίκη ἐπιτροπῆς*; le tuteur devait rendre compte de sa gestion, et si le mineur avait subi quelque dommage, il intentait cette action purement civile, dont l'objet exclusif était de provoquer des restitutions. De plus, tout préjudice porté à un orphelin pouvait être qualifié de *κάκωσις*, et donnait ouverture à une *γραφή*, action à la fois civile et pénale que pouvait introduire le premier venu.

La loi encourageait le plus possible les tiers à intervenir en faveur des orphelins et les exemptait de tous les risques que couraient communément les plaideurs, c'est-à-dire de l'amende dans le cas où ils n'auraient pas gain de cause. Elle ouvrait au premier venu la voie de l'*εἰσαγγελία*, qui n'exposait à aucun danger l'auteur de la plainte. Cette action était de mise quand le mineur avait subi quelque mauvais traitement ou quand il avait été lésé dans ses biens. C'était la plus dangereuse pour le défendeur, car la peine était laissée à l'arbitraire des juges qui pouvaient non seulement frapper le coupable dans ses biens, mais même lui infliger un châtimement corporel ou la perte d'une partie de ses droits de citoyen.

Chap. XIV. *Comment la justice était rendue en Grèce.* — Dans les États aristocratiques, il n'y avait d'abord qu'un seul juge; à la longue, le juge unique fit presque partout place au jury; mais celui-ci n'était accessible qu'à la classe dirigeante, le peuple en était donc exclu.

Dans les démocraties, à Athènes entre autres, tout citoyen âgé de trente ans et possédant tous ses droits civiques pouvait faire partie du tribunal que l'on appelait l'Héliée. Depuis Périclès, les Héliastes recevaient une indemnité de présence. Ce salaire, augmenté successivement par Cléophon et par Cléon, fut supprimé par les Quatre Cents, rétabli après leur chute, puis rétabli une seconde fois après la tyrannie des Trente.

Entre l'archontat de Solon et la guerre du Péloponèse, les progrès de l'Héliée allèrent de pair avec ceux de la démocratie. Ce tribunal empiéta de plus en plus sur les autres juridictions, et finit par accaparer presque toutes les affaires civiles et criminelles. C'était un tribunal d'autant plus redoutable qu'il décidait sans appel en droit et en fait. Le nombre des juges était toujours considérable; il variait suivant la nature des affaires.

M. G. montre qu'il en était de même à Chio, à Milet, à Cnide et à Mégare. Il expose ensuite les avantages et les inconvénients des deux systèmes pour les plaideurs. Les juges choisis des États aristocratiques avaient, sans doute, plus de connaissances que les Héliastes; mais ils étaient accessibles à la corruption et trop préoccupés de leur intérêt personnel ou des intérêts de leur classe pour être impartiaux quand il s'agissait de juger un homme du peuple.

Les jurés athéniens, au contraire, étaient incorruptibles à cause de leur grand nombre; mais ils étaient ignorants du droit, impressionnables, passionnés, accessibles à la flatterie; ils se laissaient souvent guider par leurs sympathies ou leurs antipathies à l'égard des personnes qui comparaissaient devant eux et ils jugeaient de la façon la plus capricieuse. Aussi, on aimait souvent mieux recourir à un arbitrage que de s'engager dans un procès en forme. " Un trait commun à toutes " les cités helléniques, c'était la lenteur de la justice et " l'imperfection de la procédure d'exécution. " M. G. en donne un exemple très intéressant en exposant le procès de Démosthène contre Aphobe.

Chap. XV. *Du domaine de l'État.* — Dans toutes les villes grecques, il y avait un domaine public qui comprenait, entre autres biens, des maisons, des forêts, des pâturages, des champs de culture. Comment l'État en avait-il fait l'acquisition? A l'origine de la plupart des États helléniques, un partage du sol avait été opéré; mais une partie, le plus souvent les bois et les prairies naturelles, restait propriété commune de la cité. C'était là le domaine de l'État. Ce domaine pouvait être augmenté par la conquête, l'État se réservant une partie des terres conquises. Il ne pouvait recueillir de succession par voie de déshérence, mais il pouvait recevoir des donations et des legs. Il pouvait acheter des terres, mais " il est digne de remarque que, si l'État achetait parfois des " immeubles, ce n'était jamais pour agrandir son domaine ni " pour placer ses capitaux; c'était toujours par nécessité qu'il " le faisait et avec la pensée d'en disposer aussitôt, sauf peut-être lorsqu'il tenait à supprimer quelque enclave gênante. "

Quand l'État prêtait de l'argent, il prenait hypothèque sur les biens du débiteur pour l'exproprier à l'occasion.

C'est surtout par la confiscation que s'étendaient les propriétés publiques. La confiscation n'était pas seulement une mesure politique à laquelle on avait recours en temps de révolution, c'était encore une peine régulière que la loi appliquait à une multitude de délits. Le condamné tâchait pourtant de se soustraire au fisc le plus possible. Il y réussissait aisément pour les capitaux et les meubles; pour les immeubles, c'était plus difficile, mais il parvenait à en sauver une partie en faisant élever par ses parents et ses amis des prétentions plus ou moins légitimes, car l'État ne confisquait que les biens libres.

Tout citoyen avait le droit de dénoncer les fraudes en cette matière; il devait pour cela intenter un procès devant un tribunal présidé par les Onze. S'il obtenait gain de cause, il recevait une somme équivalente aux $\frac{3}{4}$ de la valeur de l'objet en question, mais, si son adversaire était acquitté avec une majorité supérieure aux $\frac{4}{5}$ des votants, la loi lui infligeait une amende de 1000 drachmes et lui défendait d'intenter dorénavant aucune action de ce genre. Ces fraudes des condamnés, les vols des voisins, les primes à payer aux délateurs, tout cela faisait que l'État ne recueillait guère qu'une faible partie de ce qu'il confisquait.

Le domaine d'une cité grecque était dans un perpétuel état de transformation. La loi ne faisant aucune distinction entre le domaine *public* et le domaine *privé* de l'État, celui-ci pouvait vendre indistinctement une partie de l'un ou de l'autre, et il le faisait souvent; il réalisait notamment les biens confisqués. Ces ventes étaient irrévocables. En cas de trouble dans sa possession, l'acquéreur était protégé par l'État qui se substituait à lui en justice et le faisait mettre hors de cause. Lorsque la sentence de confiscation avait été rendue à propos d'un crime de droit commun, ces garanties étaient efficaces; mais, s'il s'agissait de biens saisis à la suite de troubles civils, la possession en était toujours précaire; car un retour de fortune pouvait ramener dans la ville et même au pouvoir les bannis de la veille, et ceux-ci s'empressaient de reprendre leurs propriétés, malgré les titres parfois très réguliers des nouveaux possesseurs. Aussi, ces biens étaient, en général, adjudés à vil prix.

Il y avait un autre mode d'aliénation du domaine : c'était l'hypothèque. Mais, comme les particuliers engageaient en même temps leurs biens, la ville n'était pas sérieusement menacée d'expropriation; les habitants, ayant leurs biens hypothéqués comme elle, étaient intéressés au remboursement de la dette, et, aux approches de l'échéance, ils s'arrangeaient de façon à procurer au trésor les fonds dont il avait besoin. Dans la pratique donc, les cités ne s'appauvrirent guère par l'hypothèque.

En revanche, les donations faisaient de larges brèches dans leurs domaines. A chaque instant elles faisaient des donations pour rémunérer des services rendus. Parfois même elles accueillèrent sur leur territoire des populations entières que les hasards de la guerre avaient chassées de leur patrie. La plupart de ces donations étaient perpétuelles; parfois, cependant, on se bornait à une concession d'usufruit.

L'accès des pâturages de l'État semble avoir été ouvert aux bestiaux de tous les citoyens, et aussi à ceux des étrangers gratifiés de l'*ἐπινομία*, moyennant une redevance par tête de bétail. Les terres de culture étaient affermées. Les données que nous avons sur l'étendue des terres domaniales en Grèce sont fort vagues; mais il semble que la propriété publique était fort étendue.

L'État avait grande peine à défendre ses biens contre la cupidité des voisins. On déplaçait assez volontiers les bornes qu'il plantait pour délimiter ses terres. Aussi on trouve presque partout des magistrats chargés d'empêcher les empiètements. Le seul fait de déplacer les bornes était sévèrement puni; le détenteur illégitime était expulsé; s'il résistait, il était condamné par les tribunaux, il devait payer le double de la valeur de l'immeuble, et, jusqu'à ce qu'il se fût acquitté, il était frappé d'atimie. S'il n'avait pas payé à la neuvième prytanie, il était incarcéré et ses biens, confisqués jusqu'à concurrence de sa dette.

L'administration du domaine public incombait à l'assemblée du peuple et, sous son contrôle, à des agents temporaires ou permanents responsables de leur gestion. Parfois même, la personnalité de la cité s'efface derrière celle de ses magistrats ou de ses habitants, et ceux-ci sont responsables vis à vis des créanciers de l'État.

Chap. XVI. *De la propriété sacrée.* — Le dieu protecteur d'une cité en était réputé, à quelques égards, le propriétaire; des contrées tout entières, l'Élide par exemple, avaient un caractère sacré. Ce n'était là, à vrai dire, qu'un droit de propriété tout à fait fictif qui se superposait aux droits des particuliers sans les annuler et même sans les amoindrir.

Mais les dieux étaient aussi propriétaires au même titre et dans les mêmes conditions que les mortels. Comme ceux-ci, ils possédaient des biens personnels, meubles et immeubles, dont ils avaient la propriété exclusive et sur lesquels personne n'avait rien à prétendre. Leur domaine avait à peu près les mêmes origines que celui de l'État. Chaque fois qu'une ville nouvelle se fondait, l'usage était de mettre à part des terres pour les dieux. Ils recevaient une partie du butin fait à la guerre; on leur attribuait également une part du produit des confiscations judiciaires. Les particuliers leur faisaient souvent des donations soit en pleine soit en nue propriété. Enfin ils acquéraient par hypothèque et par achat.

La propriété sacrée comprenait des temples, des maisons, des bois, des pâturages, des terres arables, des vignes, des plantations et même des terrains en friche d'où toute culture était bannie.

La propriété religieuse avait, en Grèce, un caractère tout à fait original qui tient au caractère de la religion hellénique. Cette religion était instituée par la cité et dans l'intérêt de celle-ci. Chaque cité honorait plusieurs dieux; mais il y en avait un principalement qui était l'objet de sa vénération et de son culte : c'était le dieu protecteur, la divinité poliade. Pour participer aux cérémonies sacrées, pour exercer un sacerdoce, il fallait être citoyen; l'étranger ne se croyait nullement obligé de respecter des dieux qui n'étaient rien pour lui.

Les Grecs n'avaient pas de clergé, c'est-à-dire de corps sacerdotal constitué en dehors de la société civile. Le prêtre était un magistrat nommé presque toujours par le sort et pour un temps très court; aucune connaissance technique n'était requise, aucun sacrement n'était exigé. Il n'y avait pas non plus de séparation de l'Église et de l'État, mais au contraire union intime et pour ainsi dire confusion. Les dieux n'exer-

çaient leur action sur les affaires publiques que par l'intermédiaire des magistrats de l'État, et nul ne s'étonnait que le corps des citoyens réglât les choses de la religion.

Il suit de là que les Grecs considérèrent la propriété sacrée sous un jour tout autre que nous. L'autorité religieuse n'avait, à l'égard du temporel des temples, qu'un pouvoir insignifiant d'administration :

« Après des sanctuaires importants se trouvaient une ou plusieurs commissions permanentes, qui assistaient le prêtre et lui ôtaient toute initiative. Les membres en étaient élus pour un an ou désignés par le sort. C'étaient des magistrats comme les autres ; ils délibéraient sous l'œil vigilant de la cité ; ils devaient se conformer aux ordres du peuple et étaient responsables devant lui. Tels étaient les amphictyons ou *Hiéropes* de Délos, qui, d'après un acte officiel, avaient la garde du bien sacré et des différents revenus du dieu. A Athènes, les trésors des dieux étaient gérés par un collège de fonctionnaires qui, vers 400 avant J.-C., se réunirent en un seul pour se dédoubler à nouveau ultérieurement. Des comités analogues existaient dans la plupart des villes, à Amorgos, à Éphèse, à Myconos, à Ialysos, à Siris, à Ségeste, à Tauroménion, à Halicarnasse, à Andanie. En beaucoup d'endroits, chaque fois qu'il fallait faire un inventaire, acheter ou vendre, louer une terre, prêter de l'argent, réparer un édifice, on chargeait de ce soin une commission temporaire choisie parmi les citoyens et sortie de l'élection. Enfin, les pouvoirs publics avaient la haute main sur toutes ses opérations, et rien n'était décidé sans leur ordre ou leur approbation. »

M. G. montre ensuite par quelques exemples bien choisis comment tous ces rouages fonctionnaient.

La propriété religieuse n'était en somme, dans tout le monde grec, qu'une annexe de la propriété publique. Cela est si vrai qu'on allait souvent jusqu'à les confondre l'une avec l'autre.

Toutefois les biens des dieux demeuraient habituellement distincts de ceux de l'État. Mais, en réalité, les dieux n'en avaient que la nue propriété ; c'était l'État et ses agents qui les administraient et disposaient des revenus.

Deux conséquences découlaient de là. D'abord la gestion de la propriété sacrée était telle que l'exigeait, non pas l'intérêt personnel du dieu, mais l'intérêt de l'État. En second lieu, celui-ci à force d'administrer les domaines des dieux arrivait à s'attribuer sur eux, sinon en théorie, du moins en pratique, un véritable droit de propriété. Parfois, l'État vendait ou hypothéquait un domaine appartenant aux dieux ; mais

la vente était rare, car l'État eût encouru le reproche d'impiété.

Les domaines des dieux étaient presque toujours mis en location, sauf certains terrains de pâture dont les dieux gardaient la jouissance directe et où ils envoyaient leurs troupeaux.

Malgré leur caractère sacré, les biens des dieux n'étaient pas à l'abri d'usurpations. Pour empêcher celles-ci, on avait pris toutes espèces de mesures : on appelait par des imprécations terribles la colère divine sur le coupable, et, lorsqu'on avait recours aux pénalités usuelles, c'était en les aggravant. Le vol sacrilège était puni d'une amende dix fois plus forte qu'un vol ordinaire et, s'il avait été commis dans un temple, il entraînait la mort et la confiscation des biens. La destruction d'un olivier sacré était puni de la même peine, etc.

En aucun cas, la prescription n'était opposable aux revendications des dieux. Quelle que fût l'ancienneté de leur possession ou leur bonne foi, les détenteurs illégitimes étaient de tout temps exposés à des procès en restitution d'après les règles du droit commun; en outre, ils étaient sous le coup de la terrible *γραφὴ ἀσεβείας*.

Chap. XVII. *Propriétés des associations*. — Chez la plupart des Grecs, la liberté d'association était reconnue et pratiquée dans la plus large mesure. Chaque corporation avait des capitaux et même des immeubles; elle jouissait de la personnification civile dans toute sa plénitude; elle exerçait toutes les prérogatives inhérentes au droit de propriété sans que l'État intervint jamais dans ses affaires.

Parmi ces corporations, il y en avait qui n'étaient composées que de parents; c'étaient les *γένη*, dont les membres se réunissaient pour honorer des ancêtres ou pour remplir un rôle public.

Puis il y avait des communautés créées par testament. Par exemple, Epicteta de Théra lègue à sa fille tous ses biens; mais, en même temps, elle fonde une corporation qui sera chargée d'honorer sa mémoire, celle de son mari et celle de ses deux fils prédécédés. Cette société comprendra tous ses parents mâles, présents et futurs, et, accessoirement, les femmes et les enfants. Epicteta lui lègue une certaine somme dont les intérêts doivent être payés par sa fille au taux de

7 %. La nue propriété du temple et des monuments funéraires appartient à cette dernière.

Diomédon de Cos crée une corporation du même genre à laquelle il confie le culte d'Héracles et qui se compose de tous ses descendants à perpétuité. Il lègue au dieu des terres et des capitaux dont la corporation aura la gestion; mais, en fait, ce sont les descendants de Diomédon qui en sont collectivement propriétaires.

Les sociétés de tout genre qui pullulaient dans le monde grec avaient toutes d'emblée le droit de propriété foncière, alors même qu'il n'y avait entre leurs adhérents aucun rapport de parenté. Ces sociétés accueillaient dans leur sein des étrangers, des affranchis et même des esclaves. Individuellement, ces personnes ne pouvaient pas exercer le droit de propriété. Mais, aussitôt qu'elles se trouvaient réunies en corporation, elles étaient aptes à devenir tout au moins copropriétaires d'un bien indivis.

Ce n'était pas les *collegia religiosa* seuls qui jouissaient de ces privilèges. Toute société quelconque, société commerciale ou autre association absolument dépourvue de caractère religieux, jouissait des mêmes droits.

Les membres d'une société n'avaient personnellement aucun droit sur les propriétés de celle-ci. Elles appartenaient, en effet, à la collectivité; celle-ci seule pouvait les aliéner, sauf dans le cas où le fondateur lui en interdisait la vente ou le partage.

(*A suivre.*)

ADH. MOTTE.

VARIA.

CORRESPONDANCE.

Monsieur le Directeur de la Revue de l'Instruction publique,

Le texte latin que les élèves de la Rhétorique avaient à traduire cette année au concours de l'enseignement moyen présente une regrettable lacune. Ils y ont trouvé la phrase suivante : *Ilia* (la femme de Sénèque) *contra sibi quoque destinatum mortem asseverat, simul amore, ne sibi unice dilectam ad injurias relinqueret, " Vitæ, inquit, delenimenta monstraveram tibi, tu mortis decus mavis; etc. "* Or, le texte de Tacite (*Annales*, XV, 63) porte ce qui suit : *Ilia contra sibi quoque destinatum mortem asseverat manumque percussoris exposcit. Tum Seneca gloriæ ejus non adversus, simul amore, ne sibi etc.* L'on voit à présent que *simul amore, ne etc.* est parallèle à *gloriæ ejus non adversus*, et que le sujet de *relinqueret* et de *inquit* est *Seneca* : ainsi, tout devient clair. Au contraire, le texte qui a été donné aux concurrents est inintelligible : il se peut que quelques-uns en aient plus ou moins deviné le sens, mais pas un vraisemblablement ne l'aura bien compris, malgré tout le mal qu'il se sera donné.

Dans la phrase : *Hortantibus militibus servi libertique obligant brachia, premunt sanguinem incertum an ignaræ*, n'aurait-il pas convenu, pour prévenir toute confusion, de mettre après *sanguinem* la virgule que présentent les éditions de Tacite en cet endroit ?

X.

Nous avons déjà signalé aux lecteurs de cette *Revue*¹ le splendide ouvrage où M. le comte Tyszkiewicz publie les principaux monuments de son admirable collection. La quatrième livraison, qui vient d'être distribuée, n'est ni moins luxueuse, ni moins intéressante que ses aînées. En dehors d'une aryballe à reliefs polychromes, dont les personnages rappellent la frise de Phigalie, et d'un disque portant une inscription grecque du VI^e ou VII^e siècle (Collitz, n° 3025), ce fascicule ne reproduit que des bronzes italiques. Sur un miroir nous voyons un jeune homme et une gracieuse jeune fille jouant aux dés et échangeant les mots ironiques *devincam te — opeior*. Une ciste de Palestrina avec scènes de cuisine porte d'autres légendes en latin archaïque, que M. L. Duvau a élucidées autrefois dans un de ses trop rares articles. Une déesse en métal plein, de style très ancien, sollicite l'attention des mythologues, et une remarquable figurine d'adolescent, quoique d'origine étrusque, décelez l'influence de l'école de Phidias. — Les notices qui accompagnent ces planches sont dues comme précédemment à M. Froehner. Il a joint à son introduction une photographie de la coupe de Néphélée qui a donné lieu à de si vives polémiques.

¹ V. *Revue*, t. XXXVII, p. 220.

ACTES OFFICIELS.

CONCOURS GÉNÉRAL DE L'ENSEIGNEMENT MOYEN DU 1^{er} DEGRÉ *23 Juillet 1895.*

COMPOSITION FRANÇAISE.

I. Rhétorique. Humanités anciennes et modernes (Sections réunies).

Tout accroissement de puissance matérielle ou intellectuelle est pour l'homme un instrument de bien ou de mal.

II. Seconde. Humanités anciennes.

Le vice porte sa punition en lui-même.

III. Quatrième. Humanités modernes.

Lettre à un ami pour lui faire connaître a satisfaction et l'utilité qu'on peut retirer de l'étude de la botanique.

24 Juillet 1895.

Rhétorique. Humanités anciennes et Humanités modernes (Sections réunies).

HISTOIRE.

1. Exposez les causes, les faits principaux et les résultats de l'insurrection des colonies espagnoles en Amérique.
2. Exposez les institutions au moyen desquelles les ducs de Bourgogne cherchèrent à restreindre la liberté des villes et à centraliser le pouvoir.
3. Exposez et appréciez les mesures prises, à partir du 18^e siècle, pour entraver ou favoriser la libre navigation de l'Escaut. Rappelez succinctement les événements qui les ont provoquées.

GÉOGRAPHIE.

1. Exposez et développez les causes et les effets des courants généraux.
 2. Exposez sommairement l'organisation du pouvoir judiciaire en Belgique.
 3. Tracez la carte physique et politique du Limbourg.
-

Seconde. Humanités anciennes (Sections réunies).**HISTOIRE.**

1. Exposez les faits principaux du règne de Philippe-le-Bel.
2. Quel était l'état politique de l'Espagne au milieu du 15^e siècle? — Exposez le but poursuivi par Ferdinand-le-Catholique et Isabelle. Comment ces deux souverains cherchèrent-ils à l'atteindre?
3. Esquissez le rôle de Catherine de Médicis dans les guerres de religion en France.
4. Quelles causes et quelles mesures favorisèrent ou arrêtèrent, dans les différents États de l'Europe au 16^e siècle, le développement des nouveautés religieuses?
5. Indiquez les faits qui, pendant le 18^e siècle, portèrent préjudice à la royauté et préparèrent la révolution française.

GÉOGRAPHIE.

Tracez la carte physique et politique de l'Australie.

Quatrième. Humanités modernes.**HISTOIRE.**

1. Donnez une idée du régime de la Terreur. — Comment a-t-il commencé, comment a-t-il fini?
2. Exposez le règne de la comtesse Richilde.
3. A quelles nations la Belgique a-t-elle été soumise pendant le 17^e et le 18^e siècle? Fixez la durée de chaque domination, et faites en connaître l'origine.
4. Quelle fut la conduite des Belges pendant les " Cent jours "?

GÉOGRAPHIE.

1. En comparant les continents entre eux, quels rapports constatez-vous, 1^o dans leur superficie, 2^o dans leur situation, 3^o dans leur forme?
- 2^o Tracez la carte physique et politique de l'Entre-Sambre-et-Meuse.

25 Juillet 1895.

Rhétorique. Humanités anciennes (Sections réunies).**THÈME LATIN** (sans dictionnaire).

Autant il faut louer Régulus d'avoir respecté la foi jurée, autant les dix Romains qui, après la bataille de Cannes, furent envoyés au Sénat par Annibal, avec serment de revenir dans le camp dont les Carthaginois s'étaient rendus maîtres, s'ils n'obtenaient pas le rachat des prisonniers, seraient à blâmer, s'ils n'y sont pas revenus. Il s'en faut de beaucoup, en effet, que le fait qui les concerne ait été raconté de la même manière. Il ne me paraît pas douteux que le récit de Polybe ne doive être préféré à celui

des autres historiens. Selon Polybe donc, sur dix envoyés de la plus haute distinction, neuf revinrent, après avoir échoué auprès du Sénat ; un seul qui, un peu après être sorti des retranchements, y était rentré, sous prétexte d'y avoir oublié quelque chose, resta à Rome. Il prétendait avoir été délié de son serment par son retour dans le camp. Le Sénat ne fut pas de cet avis ; aussi ordonna-t-il de le reconduire enchaîné au camp d'Annibal.

Mais voici ce qu'il y a de plus grand. Annibal tenait prisonniers huit mille hommes, qu'il n'avait pas pris sur le champ de bataille, qui n'avaient pas fui pour échapper à la mort, mais qui avaient été laissés dans le camp par les consuls. Le Sénat ne fut pas d'avis de les racheter, bien qu'il le pût à peu de frais, afin que les soldats se pénétrassent de l'idée qu'il faut vaincre ou mourir.

VERSION LATINE (sans dictionnaire).

Dernier entretien de Sénèque avec sa femme. Elle veut partager son sort, mais elle en est empêchée.

Ubi haec atque talia disseruit, complectitur uxorem et paululum adversus praesentem fortunam mollitus rogat oratque, temperaret dolorem aeternum suscipere, sed in contemplatione vitae per virtutem actæ desiderium mariti solatis honestis toleraret. Illa contra sibi quoque destinatam mortem asseverat, simul amore, ne sibi unice dilectam ad injurias relinqueret, "vitæ", inquit, "delenimenta monstraveram tibi, tu mortis decus mavis : non invidebo exemplo. Sit hujus tam fortis exitus constantia penes utrosque par, claritudinis plus in tuo fine." Post quae eodem ictu brachiorum venas exsolvunt.

Seneca saevis cruciatibus defessus, ne dolore suo animum uxoris infringeret atque ipse visendo ejus tormenta ad impatientiam delaberetur, suadet in aliud cubiculum abscedere.

At Nero nullo in Paulinam propriis odio, ac ne glisceret invidia crudelitatis, jubet inhiberi mortem. Hortantibus militibus servi libertique obligant brachia, premunt sanguinem incertum an ignaræ. Nam, ut est vulgus ad deteriora promptum, non defuere qui crederent, donec implacabilem Neronem timuerit, famam sociatæ cum marito mortis petivisse, deinde oblata mitiore spe blandimentis vitæ evictam ; cui postea addidit paucos annos, laudabili in maritum memoria et ore ac membris in eum pallorem albensibus, ut ostentui esset multum vitalis spiritus egestum fuisse.

TACITE. Annales XV.

Seconde. Humanités anciennes (Sections réunies).

I. THÈME LATIN (sans dictionnaire).

Cependant Télémaque donnait des preuves de son courage au milieu des plus grands périls de la guerre.

En partant de la ville, il s'appliqua à gagner l'affection des vieux capitaines, dont la réputation et l'expérience étaient au comble. Nestor, qui l'avait déjà vu à Pylos et qui avait toujours aimé son père Ulysse, le

traitait comme s'il avait été son propre fils. Il n'est personne qui ignore que Nestor, par ses conseils, fut tellement utile aux Grecs qu'Agamemnon n'hésitait pas à avouer qu'il se fût emparé en beaucoup moins de temps de la ville de Troie, s'il avait eu la chance de posséder dix Nestors dans son armée. Telle était son éloquence que l'on disait que les discours coulaient de sa bouche plus doux que le miel. Or il donnait à Télémaque des instructions qu'il appuyait de divers exemples et lui racontait les aventures de sa jeunesse et tout ce qu'il avait vu faire de plus remarquable aux héros de l'âge passé. La mémoire de ce sage vieillard, qui avait vécu trois âges d'homme, était comme l'histoire des anciens temps gravée sur le marbre et sur l'airain.

Philoctète était loin d'abord d'éprouver les mêmes sentiments que Nestor pour Télémaque, sa haine contre Ulysse l'éloignant de son fils. Mais bientôt il ne put se défendre d'aimer aussi cette vertu douce et modeste et de lui dire qu'il voyait plutôt maintenant avec plaisir qu'avec peine tout ce qu'il semblait que les Dieux préparaient en sa faveur, pour le rendre égal aux héros qui avaient renversé la ville de Troie.

II. VERSION LATINE (sans dictionnaire).

Dévouement et mort de la famille des Fabius.

Haec fuit illa dies, in qua Veientibus arvis
 Ter centum Fabii ter cecidere duo.
 Una domus vires et onus susceperat urbis :
 Sumunt gentiles arma professa manus.
 Egreditur castris miles generosus ab isdem;
 E quis dux fieri quilibet aptus erat.
 Ut celeri passu Cremeram tetigere rapacem,
 Turbidus hibernis ille fluebat aquis;
 Castra loco ponunt : destrictis ensibus ipsi
 Tyrrhenum valido Marte per agmen eunt;
 Non aliter, quam quum Libyca de rupe leones
 Invadunt sparsos lata per arva greges;
 Diffugiunt hostes, inhonestaque vulnera tergo
 Accipiunt. Tusco sanguine terra rubet :
 Sic iterum, sic sæpe cadunt; ubi vincere aperte
 Non datur, insidias armaque cæca parant.
 Campus erat : campi claudebant ultima colles
 Silvaque montanas oculere apta feras.
 In medio paucos armenta que rara relinquant :
 Cætera virgultis abdita turba latet.
 Ecce, velut torrens undis pluvialibus auctus,
 Aut nive, quæ Zephyro victa repente fluit,
 Per sata, perque vias fertur; nec, ut ante solebat,
 Riparum clausas margine finit aquas :
 Sic Fabii latis vallem discursibus implent
 Quosque vident sternunt : nec metus alter inest.
 Fraude perit virtus : in apertos undique campos

Prosiliunt hostes, et latus omne tenent.
 Sicut aper, silvis longe Laurentibus actus,
 Fulmineo celeres dissipat ore canes;
 Mox tamen ipse perit : sic non moriuntur inulti.

Quatrième. Humanités modernes.

Texte à traduire en allemand, pour les élèves dont la langue maternelle est le flamand.

Niet verre van de stad Châlons kwamen beide legers elkander nabij. Zes à zeven honderd duizend strijdbare mannen stonden daar vergaderd, en bereidden zich tot een der schrikkelijkste veldslagen, die ooit in de wereld geleverd zijn. De Koning der Westgoten had het bevel over den rechter vleugel, en de Franken hielden het midden. Attila, van zijnen kant, had ook deze laatste plaats verkozen aan het hoofd zijner Tartaren, terwijl de bondgenooten en volksstammen, die hij op zijnen tocht had medegesleept, hem wederzijds steunden. De aanval begon tusschen de Franken en de Hunnen; deze werden met den eersten schok verbroken en achteruit gedreven; maar Attila wist hun nieuwen moed in het hart te spreken en kwam aldaar terug, om met dubbele woede den strijd te hernemen.

Texte à traduire en flamand et en allemand, pour les élèves dont la langue maternelle est le français.

Le vieillard prit l'Anglais par la main, le rassura par ses caresses, et le conduisit à sa cabane, où il le traita avec une douceur qui ne se démentit jamais; il en fit moins son esclave que son compagnon; il lui apprit la langue des Abénakis et les arts grossiers en usage chez ces peuples. Ils vivaient fort contents l'un de l'autre. Une seule chose causait de l'inquiétude au jeune Anglais : quelquefois le vieillard fixait les yeux sur lui, et, après l'avoir regardé, il versait des larmes. Au retour du printemps, les sauvages reprirent les armes. Le vieillard, qui était encore assez robuste pour supporter les fatigues de la guerre, partit avec eux accompagné de son prisonnier.

Rhétorique. Humanités modernes (Section scientifique).

Une composition (sans dictionnaire) *obligatoire, flamande et allemande*, une composition (sans dictionnaire) *facultative, anglaise*, à l'exclusion de la langue maternelle.

Section industrielle et commerciale.

Une composition (sans dictionnaire) dans les *trois* langues germaniques (à l'exclusion de la langue maternelle de l'élève).

Sujet à traiter.

Een steen, dien men veel verlegt, wordt van geen groen bewassen.
 Wälzender Stein wird nie moosig.
 The rolling stone never gathers moss.

26 Juillet 1894.

Rhétorique. Humanités modernes (Section scientifique) et **Humanités anciennes** (Section latine).

MATHÉMATIQUES.

I. Géométrie analytique.

En un point M d'une parabole on mène la normale, qui rencontre en N l'axe de la parabole : de N comme centre, avec NM pour rayon, on décrit une circonférence à laquelle on mène une tangente passant par le foyer de la parabole : trouver le lieu géométrique du point de contact de cette tangente quand le point M se déplace sur la parabole.

Après avoir résolu cette question par les coordonnées rectangulaires, on cherchera directement l'équation polaire du lieu, en prenant le foyer pour pôle et l'axe de la courbe pour axe polaire.

II. Trigonométrie sphérique.

Démontrez que la tangente de la moitié de la surface d'un triangle sphérique rectangle est égale au produit des tangentes des moitiés des côtés de l'angle droit.

III. Géométrie descriptive.

Trouver la distance d'un point donné à un plan déterminé par deux droites qui se coupent.

On résoudra cette question sans déterminer ni les traces du plan donné ni celles des plans auxiliaires.

IV. Arithmétique.

Démontrer que le produit

$$2, 6, 10, \dots \dots \dots (4n - 2)$$

est égal au produit

$$(n + 1)(n + 2) \dots \dots \dots 2n.$$

Rhétorique. Humanités anciennes (Section grecque-latine).

A. MATHÉMATIQUES.

I. Géométrie.

Dans quel rapport sont les volumes de deux pyramides semblables ?
Démontrer.

Couper une pyramide par un plan parallèle à la base, de manière que le volume de la pyramide obtenue soit le septième du volume du tronc.

A quoi est égal le volume engendré par un triangle isocèle tournant autour d'une droite extérieure passant par son sommet ?

Trouver le volume d'une sphère dont la surface est un mètre carré.

II. Trigonométrie.

Trouver la hauteur AD d'un triangle ABC, connaissant la base $BC = a$ et les deux angles B et C.

B. PHYSIQUE.

1. Comment se forment les images dans les lentilles biconvexes ?

2. Qu'arrive-t-il lorsqu'un nuage orageux passe à une faible distance du sol?

3. Comment détermine-t-on la direction et l'intensité d'un courant électrique?

C. CHIMIE.

1. Phosphore, propriétés, usages.

2. Comment fabrique-t-on la chaux? — Propriétés. — Chaux vive — chaux éteinte. — Diverses espèces de chaux.

Seconde. Humanités grecques-latines.

MATHÉMATIQUES.

I. Géométrie.

Trouver le rapport des surfaces du carré et de l'octogone régulier, inscrits dans le même cercle.

Démontrer que, dans un angle trièdre, l'un des angles plans est plus petit que la somme des deux autres.

II. Algèbre.

Résoudre l'équation

$$x^4 + px^2 + q^2 = 0$$

et exprimer la valeur de x en radicaux simples.

Deux sommes valent ensemble 10,000 francs; quelles sont ces deux sommes si, placées à intérêts composés l'une à 4 p. %, l'autre à 3,5 p. %, elles ont la même valeur au bout de 20 ans?

III. Trigonométrie.

Une échelle de 10 mètres de longueur est placée contre un mur de 10 mètres de hauteur et inclinée sur l'horizon de $79^\circ, 46'$; à quelle distance l'extrémité de l'échelle se trouve-t-elle du faite du mur?

PHYSIQUE.

1. Qu'appelle-t-on poids spécifique d'un corps? Comment détermine-t-on le poids spécifique d'un liquide?

2. En quoi l'évaporation diffère-t-elle de l'ébullition? Quelles sont les causes qui font varier la rapidité de l'évaporation?

3. Que savez-vous de la chaleur produite par les actions mécaniques? Qu'appelle-t-on équivalent mécanique de la chaleur? à quoi est-il égal?

4. Expliquez comment on obtient l'image d'un point lumineux situé au dehors de l'axe principal d'un miroir concave. Quand l'image devient-elle virtuelle?

Seconde. Humanités latines.

MATHÉMATIQUES.

I. Algèbre.

1. Quelle valeur doit avoir l , pour que $\frac{1}{2}$ soit le maximum de la fraction

$$\frac{3 - 2x}{x^2 + lx + 7}$$

Comment varie la fraction obtenue pour cette valeur de l , quand x croît de $-\infty$ à $+\infty$?

2. Si on a les deux suites de n nombres entiers

$$\begin{array}{ccccccc} 1 & 2 & 3 & \dots & n-1 & \dots & n \\ 2n-1 & 2n-3 & 2n-5 & \dots & 3 & \dots & 1 \end{array}$$

calculer la somme des produits que l'on obtiendra en multipliant chaque nombre de la première ligne par le nombre correspondant de la seconde.

II. Géométrie.

1. On a deux cercles o et c tangents extérieurement en D , on leur mène la tangente commune extérieure AB , puis on joint AD et BD : démontrer que, si on fait tourner la figure autour de OC , le volume engendré par le triangle rectiligne ADB sera double du volume engendré par le triangle mixteligne ADB .

2. Dans un triangle ABC , si on abaisse de B et de C des perpendiculaires sur la bissectrice de l'angle A , le pied de chacune de ces perpendiculaires sera le pôle de l'autre par rapport au cercle inscrit et au cercle exinscrit dans l'angle A .

III. Trigonométrie.

Par le sommet A d'un triangle ABC , on mène aux côtés AB , AC des perpendiculaires qui rencontrent BC en B' et C' ; calculer, en fonction des éléments du triangle ABC , la distance $B'C'$ et le rayon du cercle inscrit dans le triangle $AB'C'$.

Quatrième. Humanités modernes.

MATHÉMATIQUES.

I. Arithmétique.

Si A , B , R , sont le dividende, le diviseur et le reste d'une division, démontrer que le plus grand commun diviseur entre A et B est le même que celui qui existe entre B et $B-R$.

II. Algèbre.

Quand deux équations du premier degré à deux inconnues sont-elles incompatibles? — Démontrer.

Déterminer les valeurs de l pour lesquelles les deux équations

$$\begin{array}{l} (1-2)x + ly = 1 \\ -3x + (1+2)y = 1 \end{array}$$

sont incompatibles. — Vérifier.

III. Géométrie.

Démontrer que si C' et B' sont les centres des carrés construits extérieurement sur les côtés AB , BC d'un triangle ABC , et D , le milieu du côté BC , les droites $C'D$, $B'D$ sont égales et perpendiculaires l'une sur l'autre.

Si un trapèze est circonscrit à un cercle, le rayon de ce cercle est moyen proportionnel entre les deux segments déterminés par le point de contact sur l'un des côtés non parallèles.

Rhétorique. Humanités modernes (Section industrielle et commerciale).**CHIMIE.**

Donnez la métallurgie du cuivre et les caractères des sels de cuivre.

Comment extrait-on l'or et l'argent d'un alliage d'or, d'argent et de cuivre ne renfermant que peu d'or?

Trouver la formule de l'éther éthylique, sachant que la densité de sa vapeur est 2,586, et que sur 100 il renferme 65,81 de carbone, 13,33 d'hydrogène et 21,36 d'oxygène.

Donnez la fabrication de la bière sans décrire les appareils. Quels sont les principaux produits que l'on extrait de la distillation du bois en vases clos? Comment en retire-t-on l'acide acétique? ses usages.

27 Juillet 1895.

CONCOURS SPÉCIAL DE FLAMAND ET D'ALLEMAND.**Rhétorique. Humanités anciennes et Humanités modernes**
(Sections réunies).*Sujet à traiter.*

De tong is het weldadigste en het verderfelijkste lid des menschen.

Die Zunge ist das wohlthätigste und das verderblichste Glied des Menschen.

Seconde. Humanités anciennes.*Sujet à traiter.*

Vergelijking van het menschelijk leven met eenen stroom.

Vergleichung des menschlichen Lebens mit einem Flusse.

Quatrième. Humanités modernes.

De Herfst. a) Kenmerken van dit jaargetijde; b) Wat leert ons dit jaargetijde?

Der Herbst. a) Eigentümlichkeiten dieser Jahreszeit; b) Was lehrt uns diese Jahreszeit?

**ACADÉMIE ROYALE DES SCIENCES, DES LETTRES ET DES
BEAUX-ARTS DE BELGIQUE.****Classe des Lettres.***Programme de Concours pour l'année 1897.*

Première question. — On demande une étude critique sur les sources de l'histoire du pays de Liège pendant le moyen âge.

Deuxième question. — On demande une étude sur les croyances et les cultes de l'île de Crète dans l'antiquité, d'après les découvertes des dernières années.

Troisième question. — Étudier le *style* de Tertullien, en examinant surtout si ce style est le produit d'une improvisation hâtive ou d'une élaboration raffinée.

Quatrième question. — Établir la méthode de la psychologie humaine eu égard à l'état actuel de cette science.

Cinquième question. — Quel est le fondement du droit de propriété individuelle? La suppression de ce droit serait-elle compatible avec l'existence d'un État régulièrement organisé et avec le développement de la richesse publique?

L'auteur analysera et discutera les principales théories socialistes et collectivistes modernes.

Sixième question. — Exposer les théories de la colonisation au XIX^e siècle et étudier le rôle de l'État dans le développement des colonies.

La valeur des médailles d'or présentées comme prix sera de *six cents francs* pour chacune des questions.

Les mémoires devront être écrits lisiblement et pourront être rédigés en français, en flamand ou en latin. Ils devront être adressés, francs de port, avant le 1^{er} novembre 1896, à M. le secrétaire perpétuel, au palais des Académies, à Bruxelles.

L'Académie exige la plus grande exactitude dans les citations; elle demande, à cet effet, que les auteurs indiquent les éditions et les pages des livres qu'ils citent.

Les auteurs ne mettront point leur nom à leur ouvrage; ils y inscriront seulement une devise, qu'ils reproduiront dans un billet cacheté renfermant leur nom et leur adresse. Faute par eux de satisfaire à cette formalité, le prix ne pourra leur être accordé.

Les ouvrages remis après le terme prescrit, ou ceux dont les auteurs se feront connaître, de quelque manière que ce soit, seront exclus du concours.

L'Académie croit devoir rappeler aux concurrents que dès que les mémoires sont soumis à son jugement, ils sont et restent déposés dans ses archives. Toutefois, les auteurs peuvent en faire prendre des copies, à leurs frais, en s'adressant, à cet effet, au secrétaire perpétuel.

UNIVERSITÉ DE LIÈGE. — PERSONNEL ENSEIGNANT. — NOMINATIONS.

Par arrêté royal du 5 juillet 1895, M. Bischoff (Henri), docteur en philosophie et lettres, est chargé de faire, dans la faculté de philosophie et lettres de l'université de Liège, en remplacement de M. le professeur Wagner, décédé, les cours d'explication d'auteurs allemands, d'histoire approfondie de la littérature allemande et d'exercices de philologie allemande.

Par arrêté royal de la même date, les cours de grammaire comparée des langues germaniques et de grammaire historique de l'allemand, également délaissés par feu M. le professeur Wagner dans la faculté de philosophie et lettres de l'université de Liège, sont placés dans les attributions de M. Orth (Oswald), déjà chargé de cours dans la susdite faculté.

INSTRUCTION MOYENNE. — ATHÉNÉES ROYAUX.

Par arrêté royal du 19 juillet 1895, M. Gob (A.), professeur agrégé de l'enseignement moyen du degré supérieur pour les sciences physiques et mathématiques, professeur de mathématiques supérieures à titre provisoire à l'athénée royal de Hasselt, est nommé définitivement à ces fonctions.

Par arrêté royal du 20 juillet 1895, M. Duqué (J.), professeur agrégé de l'enseignement moyen de degré supérieur pour les langues modernes, est nommé professeur de flamand, à titre définitif, à l'athénée royal d'Arlon.

Par arrêté royal de la même date, M. Outer (A.), professeur agrégé de l'enseignement moyen du degré supérieur, est nommé définitivement aux fonctions de surveillant à l'athénée royal d'Ixelles.

Par arrêté royal du 3 août 1895, M. Dumont (H.), professeur agrégé de l'enseignement moyen du degré supérieur pour les humanités, est nommé définitivement à la chaire de 4^e latine à l'athénée royal d'Ixelles (section gréco-latine).

Par arrêté royal de la même date, M. Van Driessche (P.), docteur en philosophie et lettres, est nommé définitivement à la chaire de 4^e latine dédoublée au même établissement.

Par arrêté royal de la même date, M. Gilles (L.), candidat en philosophie et lettres, porteur du certificat constatant qu'il a satisfait à la 1^{re} épreuve du doctorat en philosophie et lettres, dispensé de la condition du diplôme légal par arrêté royal du 28 avril 1890, est nommé définitivement professeur de 5^e latine à l'athénée royal d'Ixelles.

Par arrêté royal de la même date, M. Nicaise (A.), professeur agrégé de l'enseignement moyen du degré supérieur pour les humanités, est nommé définitivement professeur de 6^e latine au même établissement.

Par arrêté royal du 16 août 1895, M. Van Ryckelen, docteur en philosophie et lettres, second professeur de français à titre provisoire à l'athénée royal de Hasselt, est nommé définitivement à ces fonctions.

PÉRIODIQUES.

Revue critique d'histoire et de littérature, recueil hebdomadaire publié sous la direction de M. A. Chuquet.

Sommaire du 15 juillet : Foucart, Les mystères d'Eleusis (Salomon Reinach). — Le Protrepticus de Galien, p. Kaibel (My). — A. de Gutschmid, Petits écrits, V (Paul Lejay). — Liebermann, La législation forestière de Canut (Ch. Bémont). — Marchot, Les Gloses de Cassel et de Vienne (E. Bourciez). — Osborn, Les livres du diable au XVI^e siècle (A. C.). — L. Geiger, Caroline de Guenderode, (A. C.). — Bing, Novalis (A. C.). — Pelissier, Quelques pages des Mémoires de Fauris de Saint-Vincens le fils; Souvenirs du collégien Mahul (T. de L.). — Goette, L'époque de la délivrance allemande (A. C.).

Du 22 juillet : Seybold, Deux ouvrages du P. Restivo sur le Guarani (Lucien Adam). — Navarre, Dionysos (C. E. R.). — Jamblique, III, p. Pistelli (My). — Térrence, Heautontimorumenos, p. Gray (Paul Lejay). — Dodu, Le royaume latin de Jérusalem (C. de la Roncière). — Un dialogue scénique, p. Sabbadini (Léon Dorez). — Valois, Inventaire des arrêts du Conseil d'État, II (Fr. F.-B.). — Lloyd, Les campagnes de Maurice de Saxe (A. C.). — G. de Humboldt, Journal de voyage, p. Leitzmann (A. C.). — Bonafous, Henri de Kleist (A. C.). — Pouillet, La Belgique et la chute de Napoléon (A. C.). — Kluge, La langue des étudiants (A. C.). — Castellani, La novelle de Roger I (Léon Dorez).

Du 29 juillet : Lueders, La Vyasa-çiksha (V. H.). — G. Thomas, En Égypte (H. G.). — Brown et Driver, Dictionnaire hébreu et anglais de l'Ancien Testament, I-IV (J.-B. Chabot). — Lease, La grammaire de Prudence (P. L.). — Muntz, Histoire de l'art pendant la Renaissance; La fin de la Renaissance, Michel-Ange, le Corrège, les Vénitiens (Charles Dejob). — L. Geiger, Annuaire de Goethe, XV (A. C.). — Souvenirs de guerre du baron Pouget (A. C.). — Havard, La France artistique et monumentale (Henri de Curzon). — Godefroy, Dictionnaire de l'ancienne langue française, complément, lettre B (A. Delboulle). — Hoepli, Bibliothèque historique italienne (Charles Dejob).

Du 5-12 août : Lammens, Le chantre des Omiades (J.-B. Chabot). — Budge, Les discours de Philoxène (J.-B. Chabot). — Christ, De la critique du Phédon (My). — Entretiens d'Épictète, p. Schenkl (My). — Fuchs, Sur un manuscrit d'Hippocrate et sur le texte de Siméon Seth (My). — Les commentaires d'Hipparque, p. Manitius (My). — Torr, Les navires anciens (A. Cartault). — Lucrèce, p. Brieger (P. L.). — Robert de Blois, œuvres, III, p. Ulrich (A. Jeanroy). — Neubauer, Le Juif-Errant (ψ). — Bernouilli, Les marques des imprimeurs bâlois (Émile Picot). — Janssen, L'Allemagne et la Réforme, trad. E. Paris (Charles Dejob). — Levasseur, L'Agriculture aux États-Unis (Bertrand Auerbach).

Du 19-26 août : Huth, Les inscriptions de Tsaghan Baichinh (L. Feer). — Cumont, Textes et monuments figurés relatifs aux mystères de Mithra, I et

II (Salomon Reinach). — Lumbroso, L'Égypte des Grecs et des Romains, 2^e éd. (Isidore Lévy). — Holmes, Les verbes composés avec des prépositions dans Thucydide (P. Couvreur). — Holzner, Études sur Euripide (P. D.). — Hale, Les propositions délibératives en grec (My). — Engelbrecht, *Analeetes patristiques* (Paul Lejay). — Bapat, *Essai sur l'histoire du théâtre* (A. C.). — Somogyi, Kossuth (J. Kont).

Du 2-9 septembre : Bose, *Histoire de la civilisation hindoue sous la domination britannique* (A. Barth). — Huth, *Catalogue du Tandjour* (L. Feer). — Koenig, *Grammaire hébraïque*, II (J.-B. Chabot). — La vulgate de saint Jean, p. White (Paul Lejay). — Pernice, *Les poids grecs* (My). — Tobler, *Contributions à la grammaire française* (A. Jeanroy). — De Beaurepaire, *L'abbé du Resnel* (T. de L.). — Simond, *La Tour d'Auvergne* (A. C.). — De Grandmaison, *Napoléon et les cardinaux noirs* (P. V.). — Melegari, *Lettres inédites de Mazzini* (Charles Dejob). — Hunfalvy, *Histoire des Valaques-Roumains* (J. Kont).

Du 16-23 septembre : Bennett, *Le Livre de Josué* (J.-B. Chabot). — Cornill, *Le Livre de Jérémie* (J.-B. Chabot). — Gerth, *Grammaire grecque* (P. Couvreur). — Th. Reinach, *Textes relatifs au judaïsme* (Paul Lejay). — Merguet, *Lexique de Cicéron* (Paul Lejay). — Postgate, *Manuscripts de Properce* (A. Cartault). — Risberg, *Corrections au texte de Properce* (A. Cartault). — Malnory, *Les moines de Luxeuil* (L.). — Brun, *L'alouette* (A. C.). — Vasenius et Grotenfelt, *Catalogues de la littérature finnoise* (E. Beauvois). — Boselli, *La Réforme* (Charles Dejob). — Frantz Funck Brentano, *La Devineresse* (Henri Carré). — Contades, *Émigrés et Chouans* (H. Baguenier Desormaux). — *Souvenirs du général baron Paulin* (A. C.). — Combarieu, *Les rapports de la musique et de la poésie* (E.).

Wochenschrift für Klassische Philologie, herausgegeben von Georg Andresen, Hans Draheim und Franz Harder. Berlin, R. Gaertners Verlag, H. Heyfelder, 1895.

Rezensionen und Anzeigen :

5. Juni. — Giac. Lumbroso, *L'Egitto dei Greci e dei Romani*. 2^a ed. (A. Wiedemann). — H. W. Smyth, *The sounds and inflections of the Greek dialects: Ionic* (P. Kretschmer). — W. Gardner Hale, *The anticipatory subjunctive in Greek and Latin* (J. Golling). — C. Pascal, *La tavola osca di esecrazione* (W. Deecke). — *Acta apostolorum. Editio philologica auctore Fr. Blass* (J. Draeseke). — *Anecdota Maredsolana*, III 1. *Hieronimi commentarioli in Psalmos*, ed. G. Morin (G. Pfeilschifter).

12. Juni. — E. Pridik, *De Alexandri Magni epistularum commercio* (Ad. Ausfeld). — *Livi ab u. c. libri*, ed. Gu. Weissenborn-M. Müller. II. 2. *Libri XXI-XXIII* (Ed. Wolff). — R. E. Ottmann, *Die Mosella des Ausonius* (C. Hosius). — L. Ceci, *Contributo alla fonistoria del latino* (J. Golling). — Fr. M. Austin, *Outline lessons for the study of Ancient Geography*. — Gyraldus, *De poetis nostrorum temporum*, herausg. von K. Wotke.

19. Juni. — P. Weizsäcker, *Polygnots Gemälde in der Lesche der Knidier in Delphi* (Sittl). — E. Boetticher, *Troja im Jahre 1894* (C. Rothe). — P. Brandt, *Von Athen zum Tempethal* (A. Höck). — Macrobius, *Fr. Eyssenhartd iterum recognovit* (G. Wissowa). — E. Irmischer, *Vergils Äneide*, IV übersetzt (H. Mersch). — Fr. Ulrich (Fr. Müller), *Carmina varia* (F. H.).

26. Juni. — K. Lehmann, Der letzte Feldzug des hannibalischen Krieges (O. Meltzer). — Caesar, Gallischer Krieg, herausg. von Fr. Fügner (Ed. Wolff). — Cicero, Philippische Reden, I. II. III. VII. Herausg. von H. Nohl (H. Deiter). — H. Freericks, Der Apoll von Belvedere (B. Sauer). — Hippokrates, Sämtliche Werke. Übersetzt und kommentiert von R. Fuchs. I (G. Helmreich). — B. Gerlinger, Die griechischen Elemente in Schillers Braut von Messina. 4. A. von E. Einhauser (H. Morsch).

3. Juli. — G. Anrich, Das antike Mysterienwesen (V. Schultze). — Fr. Blaydes, *Adversaria in tragicorum Graecorum fragmenta* (E. Holzner). — Dionis Cassii *historia Romana*, rec. J. Melber. II. (K. Jacoby). — H. Maisel, Beiträge zur Würdigung der Handschriften des Cassius Dio (K. Jacoby). — Ad. Ausfeld, Zur Kritik des griechischen Alexanderromans (B. Kübler). — Geyza Némethy, *Novae emendationes in Firmicum Maternum* (H. Dressel). — Eucherii Lugdunensis opera, I. rec. C. Wotke (M. Petschenig).

10. Juli. — Knötel, Homeros, der Blinde von Chios (C. Rothe). — L. Cwiklinski, Einige Bemerkungen über die Komposition des sophokleischen Philoktet (H. Otte). — W. Heraeus, Präparationen zu Cäsars gallischem Krieg (Ed. Wolff). — W. Soltan, Livius-Quellen in der 3. Dekade; Die Quellen des Livius im 21. und 22. Buche (A. M. A. Schmidt). — K. Schenkl, Griechisches Elementarbuch, 16. A. von H. Schenkl (J. Sitzler). — Neuwagener, Formenlehre der lateinischen Sprache. III. 3. A. 4.—6. Lief. (H. Ziemer).

17. Juli. — E. Holzner, Platos Phädrus (A. Th. Christ). — N. Wecklein, Die Komposition des Horaz und die epistula ad Pisones (W. Hirschfelder). — *Anthologiae Latinae supplementa*. I. Damasi epigrammata, rec. M. Ihm (C. Weyman). — Tacitus, *Dialogus de oratoribus*, ed. by E. Bennett (Ed. Wolff). — A. Sonnenschein, *A Greek grammar* (J. Sitzler) — Fr. Nielländer, Der faktitive Dativ bei den lateinischen Prosaikern und Dichtern (H. Ziemer).

24. Juli. — Festschrift, zum 50jährigen Doktorjubiläum L. Friedländer dargebracht (M. Ihm). — E. Holzner, Studien zu Euripides (K. Busche). — *Hyperidis orationes*, ed. Fr. Blass. Ed. III (K. Fuhr). — O. Glaser, *De ratione quae intercedit inter sermonem Polybii et eum qui in titulis sacc.* III, II, I apparet (C. Haeblerlin). — R. Novák, Grammatisch-kritische Studien zu Livius (Ed. Wolff). — Taciti *Dialogus de oratoribus*, ed. by A. Gudeman (Ed. Wolff). — R. Herkenrath, *Gerundii et Gerundivi apud Plautum et Cyprianum usum comparavit* (J. Golling). — *Acta Andreae repet.* M. Bonnet (J. Draeseke). — D. Joseph, Die Paläste des homerischen Epos (A. Th. Christ). — N. Hussoviani carmina, ed. J. Pelczar (Z. Dembitzer).

7. August. — Lucreti de rerum natura libri VI. Ed. Ad. Brieger (Fr. Susemihl). — *Hyperidis orationes*, ed. Fr. Blass. Ed. III (K. Fuhr) II. — E. Ziegeler, *Aus Pompeji* (A. Höck). — P. Östbye, Die Zahl der Bürger von Athen (Beloch). — A. Kaegi, Griechisches Übungsbuch. II (J. Sitzler). — L. Cwiklinski, Clemens Janicius.

14. August. — O. Navarre, Dionysos (G. Oehmichen). — Aeschylus Agamemnon, herausg. von R. Enger. 3. A. von Th. Plüss (E. Fehr). — M. Schunck, Besprechung einiger Stellen des Thukydides (Widmann). — Fr. Hofmann, Kritische Untersuchungen zu Lucian (P. Schulze). — Des

Q. Horatius Oden und Epoden, erklärt von C. W. Nauck, 14. A. von O. Weissenfels (H. Belling). — H. Gomperz, Tertullianea (C. W.). — C. Pascal, Acca Larentia (H. Steuding). — H. Lewy, Die Semitischen Fremdwörter im Griechischen (H. Jansen). — Nils Flensburg, Zur Stammbastufung der mit Nasalsuffix gebildeten Präsens im Arischen und Griechischen (P. Kretschmer). — W. M. Lindsay, The Latin Language (P. Kretschmer).

28. August. — U. v. Wilamowitz-Moellendorf, Aristoteles und Athen (O. Schulthess). — Mythographi Graeci. I. Apollodori bibliotheca. Pediasimi libellus. Ed. R. Wagner (E. Oder). — K. Sehrwald, Der Apollonmythus und seine Deutung (—g.). — Ed. Arens, Quaestiones Claudianae (M. Petschenig). — O. Seeck, Geschichte des Untergangs der antiken Welt. I. (A. Höck). — Alexandri Lycopolitani contra Manichaei opiniones disputatio, ed. A. Brinkmann (C. W.).

4. September. — G. Bernhardt, Grundriss der griechischen Litteratur. I. Fünfte Bearbeitung von R. Volkmann (R. Peppmüller). — H. Stein, Herodotos. Auswahl. I. Text. u. Anmerkungen (W. Gemoll). — P. Schwenke, Apparatus criticus ad Ciceronis libros de natura deorum; O. Dieckhoff, De Ciceronis libris de natura deorum recensendis (A. Goethe). — C. Pascal, Tre questioni di fonologia (W. Deecke). — H. Bohatta, Erziehung und Unterricht bei den Griechen und Römern (A. Höck).

11. September. — A. Gehring, Index Homericus, appendix hymnorum vocabula continens (R. Peppmüller). — O. Ribbeck, Geschichte der römischen Dichtung. I. Dichtung der Republik. 2 A. (P. W.). — Catonis de agri cultura liber, rec. H. Keil (C. W.). — W. Gemoll, Die Realien bei Horaz. Heft 4 (M. Schneidewin). — A. Rébelliau, De Vergilio in informandis muliebribus personis inventore (H. Morsch). — Studia Sinaitica No. III. Catalogue of the Arabic mss. in the convent of S. Catharine on Mount Sinai, compiled by M. D. Gibson (H. Jansen).

18. September. — Berliner Abhandlungen zur klassischen Altertumswissenschaft. I, 1. Joh. Schrader, Palaephatea (E. Oder). — P. Foucart, Recherches sur l'origine et la nature des mystères d'Eleusis (H. Steuding). — P. de Winterfeld, De Rufi Festi Avieni metaphrasi Arateorum (J. Tolkiehn). — H. Blase, Geschichte des Plusquamperfekts im Lateinischen (J. Weisweiler). — Fr. Fröhlich, Lebensbilder berühmter Feldherren. 1, 3: P. Cornelius Scipio Africanus; P. Cornelius Scipio Aemilianus Africanus (A. Höck). — H. Lewy, Die Semitischen Fremdwörter im Griechischen. (Zusätzliche Bemerkungen von H. Jansen) I.

25. September. — Dissertationes philologiae Vindobonenses. V. A. Gaheis, De troporum in Senecae tragoediis generibus. C. Prinz, Quaestiones de Theocriti carmine XXV et Moschi carmine IV. F. Podhorsky, De versu Sotadeo (Franke). — Des Horatius Episteln, erklärt von G. T. A. Krüger. 13. A. von G. Krüger (O. Weissenfels). — Des Sallustius bellum Catilinae, herausg. von A. Scheindler. 2. A.; Des Sallustius bellum Iugurthinum, herausg. von A. Scheindler. 2. A. (Th. Opitz). — Fr. Hommel, Geschichte des alten Morgenlandes (—g.). — H. Lewy, Die Semitischen Fremdwörter im Griechischen (Zusätzliche Bemerkungen von H. Jansen) II.

REVUE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE

EN BELGIQUE.

Tome 38.

6^{me} Livraison.

QUESTIONS D'ENSEIGNEMENT, LETTRES ET SCIENCES.

LES COLLÈGES DE VÉTÉRANS DANS L'EMPIRE ROMAIN.

I. INTRODUCTION.

Ce qui rend intéressante l'étude du mouvement corporatif chez les Romains, c'est que celui-ci ne s'est pas limité à une catégorie de citoyens, ni à une partie déterminée de l'empire, mais s'est fait sentir à tous les degrés de l'échelle sociale, sous des formes parfois différentes, il est vrai, mais avec un caractère évident d'universalité. Le besoin d'association s'empara surtout des classes industrielles et y donna naissance à des corporations d'artisans, d'artistes et de commerçants; dans le bas peuple, il produisit les innombrables collèges funéraires; enfin, au sein des armées romaines se constituèrent des collèges militaires composés de sous-officiers et de spécialistes. Sans conteste, les associations industrielles sont les plus importantes, à cause de leur grand nombre et du rôle qu'elles ont joué; aussi ont-elles été étudiées d'une manière approfondie dans ces derniers temps ¹. Les inscriptions du camp de Lambèse ont fourni l'occasion de travaux récents sur les collèges militaires ². On s'est moins occupé des collèges de vétérans; c'est une lacune non seulement dans le tableau du

¹ Il faut encore compter au nombre des associations professionnelles les *décuries* et collèges d'employés subalternes. Les corporations professionnelles en général ont été étudiées surtout par LIEBENAM, *Zur Geschichte und Organisation des römischen Vereinswesens*, Leipzig, 1890, et par J. P. WALTZING, *Étude historique sur les corporations professionnelles chez les Romains*, Louvain, tome I, 1895. Les collèges funéraires ont fait l'objet d'un travail de TR. SCHIESS, *die römischen Collegia funeraticia nach den Inschriften*, Diss. inaug., München, 1888.

² Cf. LIEBENAM, *o. c.*, p. 297 sq. : *Die Militär-Vereine*; R. CAGNAT, *L'armée romaine d'Afrique*, etc., Paris, 1892, pp. 457 à 477, et le compte rendu qui a paru de cet ouvrage dans cette *Revue*, en 1893, pp. 39-54 et 340-346.

développement des corporations romaines, mais encore dans l'étude de la condition des vétérans, et nous allons essayer de la combler.

Pour attacher le soldat à l'armée, les empereurs avaient pris diverses mesures destinées à assurer son avenir. Quand il avait accompli honorablement son temps de service, qui était de vingt années pour les légionnaires, de seize pour les prétoriens et de vingt-cinq pour les auxiliaires, il obtenait à titre de récompenses des décorations et des avantages pécuniaires. Ces derniers étaient de différentes espèces : d'abord, chaque légion possédait une caisse funéraire formée par les cotisations particulières pour assurer une sépulture convenable à ceux qui mouraient sous les enseignes; le vétéran, en quittant l'armée, recevait le montant des cotisations qu'il avait versées. Il y avait aussi une caisse d'épargne où chacun devait déposer la moitié des gratifications impériales, jusqu'au moment de prendre sa retraite. En outre, depuis Auguste, on accordait souvent au vétéran une somme de 12,000 ou de 20,000 sesterces selon qu'il avait été légionnaire ou prétorien. Enfin, sur son diplôme étaient consignés des privilèges importants qui variaient suivant sa condition, et parmi lesquels il faut citer, pour les Latins et les pérégrins, le droit de cité.

Que devenaient alors les vétérans? Ils pouvaient d'abord rentrer volontairement sous les drapeaux et y servir jusqu'à la fin de leur vie; parfois aussi, ils y étaient retenus pendant un certain temps et formaient les corps privilégiés appelés *vexilla veteranorum*, en attendant leur congé ou leur établissement dans une autre contrée; car depuis Sylla, c'était l'habitude de transporter les vétérans, soit dans des *vici* qui acquéraient dès lors le *jus coloniae*, soit le long des frontières pour y constituer des colonies militaires. Ces déductions durèrent jusqu'au III^e siècle et firent alors place à des distributions de terres à cultiver que choisissaient les intéressés eux-mêmes ¹.

¹ Cf. MARQUARDT, *Röm. Staatsverwaltung*, 2^e édit., II, p. 434-463 et suiv.; MADVIG, *L'État romain*, trad. MOREL, 1883-1884, III, p. 38; IV, p. 150, 233 et 250; SCHILLER, *Die Kriegsaltertümer*, dans le *Handb.* de MÜLLER, IV, p. 728 et 742 (1887); CAGNAT, *o. c.*, p. 457 et pp. 478-491; DAREMBERG, *Dict. des Antiq.*, s. v. *colonia*, *exercitus*.

Mais à cette époque où les camps étaient devenus permanents sur bien des points de l'empire, ils préféraient souvent ne pas en quitter le voisinage et ils s'établissaient à proximité, au milieu d'une agglomération formée par les vivandiers et les autres citoyens romains que le commerce y avait attirés; ils ne tardaient pas à former avec ceux-ci des associations (*canabae*) dont l'importance ne fit que s'accroître au cours des siècles; c'est ainsi qu'à partir d'Hadrien ces *canabae*, qui n'étaient dans le principe que des espèces de collèges dirigés par des *magistri* et des *curatores*, finirent par obtenir l'organisation et les privilèges des municipes ¹.

Enfin, ceux des vétérans qui retournaient dans leur patrie ou qui se fixaient dans les villes de l'empire recouraient fréquemment à l'association et constituaient, à eux seuls cette fois, des corporations semblables à celles qui étaient répandues en si grand nombre dans tout le monde romain. Nous avons l'intention de faire, dans les pages qui vont suivre, l'étude de ces corporations, c'est-à-dire de montrer leur répartition entre les diverses provinces, et d'exposer leur organisation et le but qu'elles se proposaient.

Ce travail n'est pas aisé; la principale difficulté provient de l'extrême pauvreté de nos sources : les auteurs ne citent jamais les collèges de vétérans, le *DIGESTE* n'en atteste l'existence que par une décision prise contre eux ²; seule l'épigraphie nous est d'un réel secours, à cause des documents de première valeur qu'elle nous fournit et grâce auxquels, en nous aidant de l'analogie avec d'autres associations, nous

¹ Sur les *canabae*, cf. MOMMSEN, *Die römischen Lagerstädte* (*Hermes*, VII, 1873, p. 299 sq.). KARLOWA, *Römische Rechtsgeschichte*, t. I, p. 615-616 (1885). KOERNEMANN, *de civibus Romanis in provinciis imperii consistentibus* (*Berliner Studien*, XIV, 1892), p. 80 et sq. SCHULTEN, *de conventibus civium Romanorum*, etc. 1892, p. 82 sq. DE RUGGIERO, *Dizionario epigrafico di antichità romane*, s. v° *canaba*, par VAGLIERI, t. II, pp. 59-63. DAREMBERG, *Dict. des Antiq.*, s. v° *canaba*, par SAGLIO. BERGK, *die Verfassung von Mainz in römischer Zeit* (*Westdeutsche Zeitschr.*, 1882), pp. 498 à 515. — Sur ces vétérans dans les *canabae*, cf. LIEBENAM, *o. c.*, p. 299. SCHULTEN, *Das territorium legionis* (*Hermes*, t. XXIX, 1894), pp. 481 à 516.

² *DIG.*, XLVII, 11, 2 (MARCEN); cf. *infra*, p. 299.

croyons qu'il est possible de se faire une idée suffisamment exacte de ce que furent les collèges de vétérans.

II. LISTE DES COLLÈGES DE VÉTÉRANS.

Voici d'abord la liste de ceux de ces collèges qui nous sont connus, avec l'indication de la ville où ils étaient établis, et les textes épigraphiques qui nous ont révélé leur existence :

En Italie.

1. Aquileia : **Collegium veteranorum.**

C. I. L., V 784 = WILM., 90 : *J(ovi) O(ptimo) M(aximo), collegium vteranor[um] posuit sub patre Titiano; scripsit Ul[pius] Amantius s(criba).*

2. Ibidem : **Gentiles veterani :**

C., V 884 = WILM., 1490 : *Locus sepultura[e] gentilium veteranor(um), in fr(ontem) p(edes) XXV, in partem posterior(em)*

3. Ateste : **Collegius veteranorum Aug(ustorum duorum).**

C., V 2475 = OR., 6835 : *J(ovi) O(ptimo) M(aximo) D(is) D(eabus) sac(rum), pro sal(ute) dom(i)norum n(ostorum) Aug(ustorum) imp(eratorum duorum), coll[eg]ius vetera(norum) Aug(ustorum duorum) v(otum) s(olvit) l(ibenti) a(nimo).*

4. Concordia : **Vetranes :**

C., V 8755 : *Fl(avius) Masuetus Biarcus, qui militabit in numero leonum seniorum, de proprio suo arcam sibi posuit; si quis eam apere (sic) voluerit, dabit fisci viribus argenti pondo decem; quem (sic) arcam vetranibus (sic) commendavi.*

5. Garda : **Sodales (veterani cujusdam).**

C., V 4001 : *[L(ucio)] Scaevinio L(ucii) f(ilio) Capitoni [v]et(erano) M(arcus) Turallasius et Satyrio Culicionis sodales posuer(unt).*

6. Ostia : **Veterani Augusti.**

C., XIV 409 = OBELLI, 4109 = WILM., 1727 : *Cn(eio) Sentio Cn(ei) fil(io) Cn(ei) n(epoti) Ter(etina) Felici, dec(urionum) decr(eto) aedilicio adl(ecto), d(ecurionum) d(ecreto) d(ecurioni) adl(ecto), q(uaestori) a(erarii) Ostiens(ium), II vir(o) — patrono — veteranor(um) Aug(usti) —, Cn(eus) Sentius Lucilius Gamala Clodianus f(ilius) patri indulgentissimo.*

7. Puteoli : **Veterani corporati.**

C., X 1881 = OR., 6111 = WILM., 685 : *L(ucio) Licinio Primitivo ornamentis decurion(alibus) honorato, curator Augustal(ium) perp(etuo), Augustales corpor(ati) ob perpetuam et plurifariam munificentiam ejus et quod res negotiaque eorum integre administret. Cujus dedic(at)ione decurionibus sing(ulis) sestertios XII, Augustalib(us) sestertios VIII, ingenuis et veteran(is) corp(oratis) sestertios VI, municipib(us) sestertios IV, n(ummos), et epulum decurionib(us) et Augustalib(us) ded(it), item pr(idie) idus febr(uarias) die pervigilii dei patrii alterum tantum dedit. L(ocus)*

d(atus) d(ecreto) d(ecurionum). Dedicat(um) III K(alendas) Aug(ustas) Pudente et Orfito co(n)s(ulibus) (a. 165), curante L(ucio) Laecanio Primitivo.

8. Ravenna : Convibium veteranorum sive Martensium.

C., XI 136: *Julius Martianus sibi vivo posuit et conjugii obsequentissimae suae Aeliae Cassiae; si qui vero post mortem nostram eandem arcam aperire voluerit, inferet convibio veteranorum sive Martensium (denarios) C.*

Dans les Provinces.

9. Carnuntum (Pannonia superior) : Collegium veteranorum (et?) centonariorum.

C., III 4496a = 11097: *Julius V]ale(n)s e[t Flavius] A]dauct[us, m]agistri col(legii) vet[er]anoru(m) centonarioru(m) i(m)pensis) s(uis) p(osuerunt).*

10. Ibidem : Collegium conveteranorum.

C., III 11189. *Pro salute d(ominorum) n(ostorum) imp(eratorum duorum) (Maximini et Maximi nomina erasa). Aug(ustorum duorum) totiusque domus divinae, in honorem col(legii) conveter(anorum), L(ucius) Cass(ius) Flor[e]ntinu[s] vet(eranus) leg(ionis) XIII Gemi(nae) M(aximini)anae, ex c(ustode) a(rmorum), mag(ister) coll(egii) s(upra) s(cripti) devotu[s] numini majestati (sic).*

11. Isca (Britannia) : Veterani et honorati (?) legionis II Augustae :

C., VII 105 = WILM., 1491: *Im[p(eratori) Caes(ari)] M(arco) Au[relio] Anto[nino] Aug(usto) [Pio], vete[rani] et ho[norati] leg(ionis) II A[ug(ustae)].*

12. Lambaesis (Numidia) : Cultores veterani.

C., VIII 2618 = WILM., 1488: a) *I(ovi) O(ptimo) M(aximo) cons(ervatori) Aug(ustorum) n(ostorum duorum) pien(tissimorum) fratrum (a. 211-212) totiusq(ue) domus divinae. — b) M(arcus) Acutius Ingenu(u)s ex (centurione) leg(ionis) h(onesta) m(issione) m(issus). Cultores veterani : C(aius) Jul(ius) Honorat(us) ex sig(nifero), Rutilius Julianus ex immune, fl(amines duo). Suivent les noms d'une douzaine de membres du collège, avec l'indication de la date de leur licenciement et de leur ancien grade dans l'armée.*

13. Ibidem : Veterani.

C., VIII 2626 = WILM. 1489: a) *I(ori) O(ptimo) M(aximo) F(ulguri) p(ro) s(alute) d(omini) n(ostri) Aureliani Aug(usti). Album vet(eranorum) : ex l(ibrario) Livius Fortunatus. — Suivent les noms d'une cinquantaine de vétérans du collège, avec l'indication du grade qu'ils avaient occupé.*

14. Ibidem : Conveterani.

C., VIII 3228: *D(is) M(anibus) s(acrum), C(aio) Rutil(io) Bellico vet(erano), convet(erani) ejus fec(erunt).*

15. Ibidem : Collegium veteranorum (?) legionis III Augustae.

C., VIII 3284: *[Hi]c situs est [qui tes]tamento [suo col(legio) veter(anorum) (?) leg(ionis) III Aug(ustae) [tot millia n(ummu) reliquit ut e]x usuris [ejus summae].... um quod.... [septe]mbrium.... ...[p]arentarent ...[c]etera cor.... cum con...¹.*

¹ La plupart des suppléments sont de CAGNAT, *Armée romaine d'Afrique*, p. 489.

16. Simitthus : **Veterani morantes Simittu.**

C., VIII 14608 : *L(ucius) Silicius Optatus vix(it) an(nis) L, interceptus in itinere; huic veterani morantes Simittu de suo fecerunt.*

Ce qui frappe d'abord dans ce tableau, c'est la diversité des noms que portent les corporations de vétérans; à peine y en a-t-il deux ou trois qui se ressemblent sous ce rapport; mais c'est là, comme l'on sait, un phénomène commun à tous les collèges romains que l'on a étudiés jusqu'à présent; il n'indique pas nécessairement des différences dans leur composition et dans leur organisation : ce ne sont, si l'on peut ainsi parler, que des différences d'étiquette. L'appellation la plus naturelle est celle de *collegium* (C., V 784, 2475; III 4496^a, 11189; VIII 3284), qui est le plus ordinairement employée pour désigner toute espèce de corporation; celles de *convibium* (C., XI 136), *sodales* (C., V 4001, cf. VIII 3228), *corporati* (C., X 1881), *cultores* (C., VIII 2618) sont aussi très significatives : les nuances qu'elles expriment seront expliquées plus loin. Quant aux autres collèges (*veterani*, *conveterani*), le titre qu'ils portent sur notre liste ne suffirait pas à prouver que nous sommes en présence d'associations, si les termes des inscriptions qui nous les font connaître, ne justifiaient d'une façon certaine cette manière de voir, ainsi que la suite de notre travail le montrera.

Il serait très intéressant de pouvoir déterminer exactement la date de ces inscriptions; mais nous devons nous borner pour le plus grand nombre d'entre elles à des estimations approximatives.

La certitude n'est possible que pour les collèges de Puteoli (C., X 1881, en l'an 165), d'Isca (C., VII 105, sous Caracalla ¹), d'Ostie (C., XIV 409, au II^e siècle ²), de Lambèse (C., VIII 2618, en 211/212, et C., VIII 2626, sous Aurélien), de Carnuntum (C., III 11189, sous Maximin), et pour celui d'Aquilée qui est mentionné dans une inscription probablement antérieure à Constantin (C., V 884). Il est vraisemblable que les autres collèges datent également de cette période qui s'étend du commencement du II^e siècle de l'empire jusqu'au début

¹ L'inscription ne peut se rapporter, comme le pensait HÜBNER, à Antonin le Pieux, parce qu'il s'appelait Titus, ni à Marc-Aurèle, comme le proposait Willmanns, du moins dans l'hypothèse où l'on admettrait le complément *Pio*. Voyez BURSIAN (I. MÜLLER), *Jahresber*, 1884, p. 152.

² MOMMSEN, *Ephem. epigr.*, III, p. 324.

du IV^e, et qui fut signalée par un riche épanouissement du régime corporatif ¹.

Les associations de vétérans se rencontrent sur différents points de l'empire, et il est probable, malgré la pénurie de nos sources, qu'il y en avait dans la plupart des provinces. On remarquera le nombre relativement grand des collèges établis en Italie; peut-être n'est-ce qu'un effet du hasard dont on ne doit jamais négliger de tenir compte dans les travaux qui sont basés sur l'épigraphie. Mais ce fait peut aussi s'expliquer par l'existence dans les provinces, et particulièrement dans celles où la présence des troupes était nécessaire, de ces groupements spéciaux connus sous le nom de *canabae* et dont nous avons dit un mot précédemment; la grande majorité des soldats licenciés, qui, pour des raisons privées ou autres, préféraient à leur patrie même, le séjour dans ces villes embryonnaires et à demi militaires encore, ne sentaient pas la nécessité de se fédérer entre eux, puisqu'ils trouvaient là des associations analogues aux collèges, dans lesquelles il leur était avantageux d'entrer. Dans les villes d'Italie, au contraire, ils devaient se grouper en collèges s'ils voulaient jouir des bienfaits de l'association.

III. LÉGISLATION CONCERNANT LES COLLÈGES DE VÉTÉRANS.

Il faut nous demander maintenant si ces collèges de vétérans se formaient librement, en d'autres termes, quelles étaient, à cet égard, les prescriptions législatives en vigueur sous l'empire.

Nous ne possédons qu'un texte du Digeste qui se rapporte directement à cette question et qui est ainsi conçu :

DIG., XLVII, 11, 2 (MARCIEN) : " *Sub praetextu religionis, vel sub specie solvendi voti cœtus illicitos nec a veteranis tentari oportet.* " — Sous prétexte de religion ou d'accomplir un vœu, il est défendu, aux vétérans aussi, de tenter de former des " *cœtus illiciti* ".

Que faut-il entendre ici par les mots *cœtus illiciti*? Étaient-ce

¹ Le collège d'Ateste (C., V 2475, supra p. 296, n° 3) porte le titre de *coll[eg]ius veteranor(um) Aug(ustorum duorum)*, et n'est par conséquent pas antérieur à l'an 162, époque à laquelle on vit pour la première fois deux empereurs co-régnants, Marc Aurèle et Vérus.

des collèges à tendances dangereuses pour la sûreté publique et que l'intérêt de l'État commandait d'interdire? C'est l'opinion adoptée par COHN : pour lui, les associations de vétérans, contrairement aux autres, ne rencontraient aucun obstacle à leur institution, aussi longtemps qu'elles ne se servaient pas de la religion ou d'un vœu à accomplir comme de prétextes pour poursuivre un but illicite ¹.

Il est facile de prouver que telle n'était pas la portée de cette prescription du Digeste. On sait que le droit d'association subit de nombreuses variations : après avoir été octroyé sans réserve pendant les premiers siècles de la république, il fut considérablement restreint par le sénat en l'an 64 avant J.-C.; César eut aussi recours à des mesures répressives; enfin, au début de notre ère, probablement en l'an 7 ², une *lex Julia* d'Auguste supprima tous les collèges à l'exception de ceux qui étaient établis en vertu de la loi et utiles, et exigea pour chaque nouveau collège une autorisation préalable accordée par un sénatus-consulte voté sur l'avis favorable de l'empereur. Cette loi fut confirmée et étendue aux provinces par des constitutions impériales. Désormais donc tout collège nouvellement fondé et non autorisé était un *collegium illicitum*; une seule exception fut faite en faveur des collèges funéraires qu'un sénatus-consulte général de date incertaine, mais rendu probablement dans le cours du I^{er} siècle, dispensa de la permission spéciale ³. Or, nous sommes précisément en présence d'une de ces prescriptions, qui assimilait les vétérans aux autres citoyens au point de vue du droit d'association; les *cætus illiciti* désignent donc ici les collèges constitués par des vétérans, sans en avoir obtenu l'autorisation ⁴.

¹ M. COHN, *Zum römischen Vereinsrecht*, 1873, p. 112.

² Cf. WALTZING, *Les inscriptions relatives aux collegia fabrum tignariorum de Rome et d'Ostie* (*Revue de l'Instruction publ. en Belgique*, 1888, p. 158).

³ Sur l'histoire du droit d'association chez les Romains, voyez les ouvrages déjà cités de LIEBENAM (1^{re} partie) et de WALTZING, *Corpor. profess.*, I, 1^{re} partie, pp. 62-160.

⁴ Cf. WALTZING, *Corp. prof.*, I, p. 133, n. 2. — Remarquons d'ailleurs qu'en admettant même l'opinion de Cohn sur le sens des mots *cætus illiciti*, il n'en résulterait pas que les vétérans auraient pu, sans aucune autorisation préalable, constituer un collège religieux. — L'expression *cætus illiciti*

IV. ORGANISATION DES COLLÈGES DE VÉTÉRANS.

Quand ils s'étaient mis en règle avec les pouvoirs publics, ces anciens soldats, qui d'ordinaire appartenaient aux classes laborieuses, établissaient leurs collèges avec le plus grand soin, et ils y apportaient cet esprit d'ordre et de méthode qui caractérisait le Romain de toutes les époques et de toutes les conditions. Aussi, à l'exception de certaines particularités inévitables, résultant de la différence du genre de vie de leurs membres, tous les collèges se ressemblaient-ils dans leurs lignes principales; si bien qu'on est parvenu par des études comparatives à retracer d'une manière suffisamment complète leur organisation générale¹. D'ordinaire, chacun d'eux avait un règlement, un *album*, des *magistri* ou présidents, puis d'autres dignitaires moins importants tels que les *curatores* ou administrateurs, les *quaestores* et les *arcarii* ou caissiers, les *scribae* ou secrétaires, et enfin un patron.

Les *collegia veteranorum*, eux aussi, possédaient sans doute leurs statuts ou règlement organique, leur *lex collegii*, bien qu'aucune de nos inscriptions n'en parle. Par contre nous avons conservé, du moins pour ce qui regarde les corporations de Lambèse, deux *alba* ou listes matriculaires des membres : l'une contient encore une douzaine de noms avec ces mots : *Cultores veterani* (C., VIII 2618); l'autre est plus étendue et disposée en trois colonnes comprenant quarante-sept noms d'associés, dont l'énumération est précédée de cette rubrique : *alb(um) vet(eranorum)* (C., VIII 2626).

Ces deux inscriptions nous permettent aussi de déterminer la composition des corporations de vétérans et la condition de leurs membres. Sans doute, chacun portait le titre uniforme de *veteranus*, mais cette dénomination qui, aux yeux de leurs concitoyens, les plaçait tous au même niveau, n'empêchait pas qu'ils eussent obtenu jadis dans la hiérarchie militaire des

désigne peut-être aussi les *réunions* non autorisées des collèges; dans ce cas, ce texte défendrait aux vétérans de tenir sous un prétexte religieux des assemblées pour lesquelles ils n'auraient pas reçu l'autorisation nécessaire; à plus forte raison leur avait-on interdit comme aux autres la formation arbitraire de collèges.

¹ G. BOISSIER, *La religion romaine d'Auguste aux Antonins*, 2^e éd., II, p. 255 sq. LIEBENAM, *o. c.*, Abhand. III. WALTZING, *o. c.*, I, pp. 334-515.

grades élevés et rempli des postes de confiance. Il ne sera peut-être pas sans intérêt de faire ici le relevé des différentes fonctions dont les vétérans des deux collèges de Lambèse avaient été revêtus; voici les termes par lesquels elles sont indiquées dans celui des *Cultores veterani* (C., VIII 2618) :

ex armatu(r)a, l. 18.
d(iscens) ar(maturae), l. 34.
candidatus, l. 20.
ex candidato, l. 23, 38.
ex centurione, l. 2.
ex immune, l. 7, 12; cf. c, l. 2.
ex marso, l. 25.
ex pol(ione), l. 16.
ex sig(nifero), l. 5; cf. c, l. 6.

L'autre collège, qui est plus considérable, contient aussi une plus grande variété de grades (C., VIII 2626).

ex a(ctario), a, l. 5, 6, 8, 10, 18; b, l. 3-6; c, l. 5.
ex a(ctario) e(vocatus), b, l. 12.
ex a(ctario) l(egati), a, l. 20.
ex d(ispensatore?), a, l. 12.
ex d(ispensatore) f(isci), a, l. 7.
ex l(ibrario), a, l. 1-14, 9, 11, 13, 15, 17, 19, 21-23; b, l. 1, 7-10, 15-17; c, l. 1-4.
ex l(ibrario) a(rcarii) e(vocatus), b, l. 14.
ex l(ibrario) c(ohortis), b, l. 13.
ex l(ibrario) l(egati), a, l. 3.
ex l(ibrario) l(egionis et) t(ribuni?), a, l. 14.
ex l(ibrario) t(ribuni), b, l. 12.
ex sig(nifero), c, l. 6.

La tendance égalitaire reprenait donc tous ses droits quand les soldats avaient quitté le service : gradés et subordonnés étaient placés sur la même ligne : ils avaient les mêmes intérêts, les mêmes devoirs et les mêmes droits.

Il y avait cependant au sein des *collegia veteranorum* quelques dignitaires qui étaient nécessaires à la bonne administration de leurs intérêts. Ainsi l'*album* des *Cultores veterani* mentionne, en tête de la liste des membres, un ancien centurion,

M. Acutius Ingenu(us), et ensuite deux flamines, C(aius) Julius Honorat(us) et Rutilius Julianus. Nous sommes évidemment en présence des autorités, auxquelles on accordait dans l'*album* une place d'honneur : à côté des prêtres chargés, comme on le verra, de procéder aux cérémonies du culte, figure le président; cette inscription de Lambèse ne nous donne pas le titre que ce dernier portait; c'était probablement celui de *magister*, très usité à toutes les époques et que nous retrouvons d'ailleurs appliqué aux chefs de deux autres collèges de vétérans, à Carnuntum ¹.

Dans les collèges professionnels et funéraires, les membres qui avaient rempli une fonction collégiale recevaient, après l'expiration de leur mandat, le titre d'*honorati*; or, à Isca, si nous admettons les compléments proposés par les éditeurs du *Corpus I. L.*, nous trouvons précisément un exemple de cette appellation (C., VIII 105) ².

On trouve très souvent, dans les documents épigraphiques, des personnages revêtus du titre de *curator veteranorum* ³, de *quaestor veteranorum* ⁴, ou de *centurio veteranorum* ⁵; il ressort des recherches de E. KORNEMANN qu'il faut les rattacher à l'organisation des *vexilla veteranorum* ⁶. Sans doute, les collègues

¹ C., III 4496^a et 11189; cfr. supra, p. 297, n^{os} 9 et 10.

² MOMMSEN qui avait d'abord proposé de lire : *vete[rani] et ho[norati leg. II A[ug.]* adopta dans la suite la restitution suivante : *vete[rani] et ho[m]ines* ou *ho[spites ad] leg. II A[ug. cons(istentes)]*; de la sorte, Isca, quartier général de la *legio II Augusta*, aurait été aussi le siège de *Canabae* (HERMES, VII, p. 308). T. BERGK a rejeté cette façon de compléter l'inscription; d'après lui, il faudrait lire : *vete[rani] et ho[nesta m(issione) m(issi)] leg. II A[ug.]*. Mais si l'on admet que les vétérans aient pu constituer à Isca, des collèges à eux seuls nous ne voyons pas en quoi la lecture *ho[norati]* laisserait à désirer.

³ C. I. RH., 717; C. I. L., V 3375, 5832, 7005; WILM., 1492 (?). L'inscription C. I. RH., 1049 doit être lue : *c(urator) v(ici)*; cf. BERGK, *die Verfassung von Mainz in römischer Zeit* (*Westdeutsche Zeitschrift*), 1882, p. 511, n. 2.

⁴ C., III 4858 = WILM., 1441, à Virunum en Norique.

⁵ C., III 2817 = WILM., 1493, à Scardona en Dalmatie.

⁶ E. KORNEMANN, *De civibus Romanis in provinciis imperii consistentibus*, Berlin, 1892, p. 83. — TH. MOMMSEN (HERMES, VII, p. 317 et suiv.) regardait les *curatores veteranorum* comme les administrateurs des *canabae* que les vétérans auraient fondées et organisées militairement auprès

de vétérans possédaient aussi des *curatores* et des *quaestores*, mais il résulte des termes des inscriptions que nous venons de citer que ce n'est pas à eux qu'elles font allusion ¹.

Il semble que les *Cultores veterani* de Lambèse avaient un *arcarius*, P. Tamudius Venustus, chargé de gérer la caisse commune et de percevoir les cotisations et les autres revenus qui l'alimentaient ². Le collège d'Aquilée confiait la rédaction de ses actes à un secrétaire qui a signé une de ses inscriptions : *scripsit Ul[pius] Amantius s(criba)*, (C., V 784).

Dans cette hiérarchie de fonctionnaires, il est aisé de remarquer combien les collèges poussaient loin l'imitation de l'organisation municipale. Très souvent ils ne s'arrêtaient pas là et se choisissaient, toujours à l'exemple des villes, un patron qui pouvait les protéger au besoin et en tout cas rehausser leur considération; ainsi les *Veterani Augusti* d'Ostie (C., XIV 409) avaient comme patron un certain Cn. Sentius Felix, citoyen très influent à ce qu'il semble, puisqu'il remplissait le même poste honorifique auprès d'une douzaine de corporations de la colonie. A Aquilée, le patron est appelé *pater* et est éponyme, car on se sert de son nom pour indiquer la date à laquelle une inscription sacrée a été dédiée à Jupiter Optimus Maximus (C., V 784). Ajoutons enfin que les collèges de vétérans se plaçaient parfois sous la protection spéciale de l'empereur en lui empruntant son nom : à Ostie nous trouvons des *Veterani Augusti* (C., XIV 409) et à Ateste un *collegius* (sic) *veteranorum Aug(ustorum duorum)* (C., V 2475). En prenant ce nom, ils exprimaient leurs sentiments de fidélité

des camps. Mais cette opinion a été réfutée entièrement par KORNEMANN, *o. c.*, p. 80 sq., et surtout par A. SCHULTEN, *De conventibus civium Romanorum*, etc., Berlin, 1892, p. 86 sq.

¹ C'est cependant la thèse que soutiennent R. CAGNAT, *o. c.*, p. 487, et A. SCHULTEN, *Das territorium legionis*, HERMES, XXIX, 1894, p. 506; mais ces auteurs ne nous paraissent pas avoir donné des preuves assez convaincantes en sa faveur, ni réfuté l'opinion de KORNEMANN que nous avons adoptée.

² C., VIII 2618, l. 34, 35; la pierre porte DAR/ARCAR. L. RENIER proposait : *d(iscens) a r(ationibus) arcar(ii)*. WILMANN'S (*Exempla*, 1488) conjecturait : *d(iscens) ar(maturae), arcar(ius), scilicet collegii veteranorum*; dans le Corpus, il lit : *d(iscens) ar(maturae), Ar(niensi), Car(thagine)*.

et de loyalisme envers le prince. A l'exemple de la plupart des autres associations ils lui élevaient, ainsi qu'à la *domus divina*, des statues accompagnées d'inscriptions, soit en son honneur, comme à Isca (C., VII 105), soit, comme à Lambèse (C., VIII 2626), à Carnuntum (C., III 11189) et à Ateste (C., V 2475), pour demander sa conservation aux dieux qu'ils vénéraient plus particulièrement.

(*A suivre.*)

Liège.

LÉON HALKIN

Docteur en philosophie et lettres.

ESSAIS PHILOLOGIQUES SUR LES BELGICISMES.

(Suite, V. 4^e livr., p. 221.)

DE LA PRONONCIATION BELGE.

Qu'un provincial fraîchement débarqué à Paris s'avise seulement d'ouvrir la bouche et de prononcer quelques mots : immédiatement, n'importe quel Parisien lui dira non seulement qu'il l'a reconnu à son accent comme provincial, mais encore de quelle province il est originaire. Chacun sait, en effet, à Paris, que le Normand se reconnaît infailliblement à sa façon antique de prononcer la diphtongue *oi* : *ouè*, au lieu de *oua* (pour ne citer qu'une particularité de l'accent normand), tandis que le Méridional trahit son origine par l'intensité qu'il donne à l'accent tonique et par ce léger *port de voix* dont il agrmente sa prononciation et qui n'est qu'un écho lointain de la prononciation musicale des anciens. Cette modulation, qui choque les habitudes des hommes du Nord, leur fait dire que le Méridional *chante* en parlant.

Outre ce caractère commun à la prononciation de tous les Méridionaux, il en est beaucoup d'autres qui permettent à une oreille quelque peu exercée d'établir bien vite les variétés de Méridionaux. Le Bordelais se reconnaît à son grasseyement rocailleux, le Toulousain au roulement terrible de ses *r* qui fait parfois ressembler son langage au bruit d'un torrent des Pyrénées; le Marseillais, à ce zézaïement qui lui permet, avec l'aide du légendaire " *té, mon bon!* ", de relever le piquant de son élocution. Enfin, qui ne connaît la prédilection instinctive des Auvergnats pour les sons chuintants?

Tels sont quelques-uns des caractères que les Parisiens se plaisent à reconnaître, à juste titre, comme les marques indélébiles de l'origine de tels ou tels provinciaux.

Le Belge, lui, n'est pas reconnu comme provincial. Est-ce donc à dire que son langage le fasse prendre pour un Français de la capitale? Hélas! il faut croire qu'en dépit des statistiques, l'invasion de Paris par les Belges n'a pas été encore assez forte pour familiariser la généralité des Parisiens avec la façon de parler belge, puisqu'un Belge est généralement

pris pour un étranger — un étranger qui parle très bien le français sans doute; mais, somme toute, pour un étranger. Cette affirmation qui, de prime abord, peut paraître exagérée, se trouve justifiée par un examen attentif des caractères généraux et des particularités de la prononciation belge.

Caractères généraux de la prononciation belge.

Ce qui donne à la prononciation d'une langue sa physionomie propre, c'est l'*accent tonique*, ou ce renforcement spécial de la voix sur une syllabe que l'on prononce, dans un mot, avec plus d'intensité que les autres. A tel point que l'altération d'une langue dans la bouche des étrangers provient presque toujours du déplacement de l'accent tonique, et que l'embarras de connaître cette syllabe perfide qu'il faut prononcer avec une insistance particulière, est la grande pierre d'achoppement dans l'étude d'une langue étrangère. Il est vrai que toutes les langues sont loin d'offrir à cet égard les mêmes difficultés. Les langues germaniques, et particulièrement l'anglais, sont beaucoup plus difficiles à accentuer que les langues latines; et, parmi ces dernières, la plus simple de toutes est incontestablement le français.

“ En français, l'accent tonique occupe toujours une de ces deux places : la dernière syllabe, quand la terminaison est masculine (*chanteur, aimer, finir*); l'avant-dernière, quand la dernière est féminine (*raïde, pörche, voyage*) „ ¹.

Or, le Belge n'observe pas toujours cette règle, pourtant si absolue que son uniformité — s'ajoutant à la faiblesse de l'accent tonique — a pu faire reprocher avec raison à la langue française d'être la plus monotone de toutes. Il semble, au contraire, qu'il défigure la langue comme le ferait un étranger, par un léger déplacement de l'accent tonique. Ce déplacement, pour être presque imperceptible, n'en existe pas moins. Il est très rare que dans les mots de trois syllabes à terminaison masculine (comme *cavalier, pharmacien*, etc.) — ainsi que dans les mots de plus de trois syllabes (comme *difficile, certitude*, etc.) — le Belge s'affranchisse de la loi d'accentuation des langues

¹ BRACHET ET DUSSOUCHET. — *Grammaire française, Cours supérieur*, 6^e édition. Hachette, Paris, 1894.

germaniques, qui fait porter l'accent sur la syllabe radicale du mot. Ce changement d'accentuation ne se fait naturellement pas sentir dans les mots prononcés isolément; mais on ne peut que le remarquer si l'on écoute attentivement une phrase tout entière dite par un Belge. Il est particulièrement sensible dans la prononciation des écoliers, qui obéissent plus fatalement à la loi de l'instinct. Un écolier parlera toujours, en effet, du genre *féminin*, et se plaindra que son devoir est trop *difficile*¹. L'accent tonique étant " l'âme du mot ", il suffira naturellement, dans une phrase, de deux ou trois mots mal accentués pour donner à la prononciation une apparence légèrement exotique.

La cause de ce léger déplacement que le Belge fait subir à l'accent tonique français ne peut être attribuée qu'à l'influence de la loi d'accentuation des langues germaniques, qui, par cela même qu'elle fait porter l'accent sur la syllabe radicale, le recule, en général, le plus possible de la fin du mot. Cette influence est même trop évidente pour qu'il soit besoin d'insister autrement sur ce point.

Aussi bien, elle se manifeste d'une façon encore plus originale dans l'emploi que font les Belges de cette insistance particulière sur certains mots de la phrase qui prend, en poésie et en éloquence, le nom d'*accent oratoire* (ou *emphatique*). L'accent oratoire est à la phrase ce que l'accent tonique est au mot : de même que celui-ci est l'élévation de la voix sur la syllabe d'un mot, de même, celui-là est l'élévation de la voix sur le mot d'une phrase. Cet accent, qui constitue la variété du sentiment dans la lecture ou dans le débit, est, pour ainsi dire, naturel à tous les hommes et se retrouve dans toutes les langues. Mais, il est, comme l'accent tonique, très faible en français — ce qui contribue encore à la monotomie de la langue — et, de plus, il est d'un emploi très rare dans cette langue, où l'on est obligé le plus souvent, pour produire l'effet

¹ De même, les enfants n'observent que très rarement la loi d'accentuation qui régit les monosyllabes en français : c'est ainsi qu'au lieu de dire : " *je ne sais pas* ", ils disent : " *je ne sàis pas* ", conformément à la loi germanique qui veut que dans les phrases composées de monosyllabes, le mot qui porte le sens porte également l'accent.

attendu de l'accent oratoire, d'avoir recours à des périphrases telles que celle qui est formée avec *c'est ... qui* (ou *que*), comme dans ces exemples de Racine et de Molière :

“ *C'est toi qui l'as nommé ...* „, RACINE, *Phèdre*, I, 3;

“ *C'est à vous, s'il vous plaît, que ce discours s'adresse.* „, MOLIÈRE, *le Misanthrope*, I, 2.

Il est, au contraire, d'un usage très fréquent et très commode dans les langues germaniques, où il porte un nom beaucoup plus expressif : *Emphasis*¹, en anglais; *Redeton*², en allemand. Grâce à cet accent, l'Anglais et l'Allemand peuvent se dispenser de la périphrase et traduire, par exemple, les deux citations ci-dessus en mettant l'*Emphasis*, ou le *Redeton* sur **You, to you; Du, an Sie**.

La commodité de cet accent est d'autant plus grande dans les langues germaniques que son emploi, au lieu d'être presque spécial, comme en français (son nom même l'indique) au style soutenu, est du style de la conversation, c'est-à-dire, journalier et à la portée de tout le monde.

C'est précisément cet emploi que font les Belges, dans la conversation, de l'accent oratoire, qui contribue à distinguer leur prononciation de celle des Français. L'exemple suivant rendra cette différence très sensible. Supposez un Anglais voulant exprimer cette idée : “ *C'est mon livre que je veux et non le vôtre* „; il dira : “ *I want my book and not yours* „. Un Belge, exprimant la même pensée, dira : “ *Je veux mon livre et non le vôtre* „, calquant ainsi sa phrase sur le modèle germanique. C'est en vertu de cette tendance à l'accent oratoire qu'un Belge disait un jour en parlant de deux convives qu'il avait invités et qui hésitaient à accepter son invitation : “ *L'un veut venir, l'autre ne veut pas* „.

La troisième trace d'influence germanique sur la prononciation belge est dans le caractère guttural de cette prononciation et dans la confusion que font les Belges des consonnes fortes avec les consonnes douces et, réciproquement, des consonnes

¹ Pour l'*Emphasis*, voir EARLE. — *The Philology of the English Tongue*, Fourth edition. Oxford, At the Clarendon Press, 1887 (page 604).

² Pour le *Redeton*, voir HEYSE. — *Grammaire allemande*, 17^e édition. Hanovre, 1851 (page 28).

douces avec les fortes. Le son rauque et guttural de la prononciation belge frappe immédiatement l'oreille de l'étranger.

Quant à la confusion des consonnes, M. l'abbé Carpentier remarque justement dans son *Dictionnaire du bon langage* qu'il importe aux Belges soucieux de se former une bonne prononciation de conserver à chaque consonne sa véritable valeur. " Or, les Wallons et les Flamands, en ceci, pèchent précisément par les défauts contraires : les Wallons tendent à renforcer les douces, tandis que les Flamands sont exposés à adoucir les fortes : ainsi une *grive* chez un Wallon, deviendra une *griffe*, et, chez un Flamand, une *griffe* deviendra une *grive* „¹.

La confusion de consonnes la plus connue en France comme étant habituelle aux Belges est celle du *g* avec le *ch*. C'est, en effet, une plaisanterie classique en France, d'un goût et d'un esprit d'ailleurs fort douteux, que de désigner les Belges sous le nom de " *petits Belches* „. On peut prendre sur le vif un exemple de cette confusion, à l'époque des asperges, sur les menus de certains restaurants dont les patrons ou gérants, partisans inconscients de l'orthographe phonétique, offrent à leurs clients des " **asperches** à l'huile et au vinaigre „.

Cette tendance ne diffère nullement de celle que les Français aiment tant à relever, en guise de moquerie, chez les Allemands qui apprennent la langue d'outre-Rhin et pour qui un *beau chapeau* devient un *pot jabot*. Il est vrai de dire que cette tendance est naturelle et ne devient ridicule que par ce qu'elle a d'excessif; car ne se trouve-t-elle pas dans la prononciation française elle-même, où le *b* notamment a souvent la valeur de la forte correspondante *p* comme dans *absurde*, *absolu*, etc.?

Vient enfin, comme dernier caractère général de la prononciation belge, l'allongement de la plupart des mots à terminaison féminine et surtout de ceux terminés par *é* ou un de ses équivalents, par un son intermédiaire entre *ée* et *ei*. Cet allongement particulier et bizarre se fait surtout entendre dans la bouche des gens de la basse classe qui prononcent : *mais* : *méei*; *porter* : *portéei*, etc. On ne peut cependant pas affirmer

¹ CARPENTIER. — *Dictionnaire du bon langage*, Grandmont-Donders. Liège, 1860 (p. 391).

que toute trace de ce vice de prononciation disparaisse complètement dans la bouche des gens de meilleure éducation.

Le fait qu'il est surtout habituel aux gens du peuple indique assez clairement l'origine populaire de ce son. Les deux dialectes employés en Belgique, le flamand et le wallon, semblent ici avoir concouru vers le même but phonétique, c'est-à-dire à cette sorte de " *délayement* " de la finale française *é* en *ée*. En effet, en flamand, " on écrit avec *ei* les mots qui en français ont le son *é*, *ée*, *ai*. Ex. *karwei* (corvée), *pastei* (pâté); *fontein* (fontaine), etc. " ¹. Or, en wallon, par un phénomène analogue, *volée* se dit *volée*, *pavé* = *pavée*, etc. Dès lors, il est naturel que Flamands et Wallons aient, lorsqu'ils parlent français, une tendance presque irrésistible à conserver aux mots français la prononciation finale qu'ils ont été habitués à leur donner dans leur propre idiome.

Quoi qu'il en soit de l'origine de ce son, il ralentit, pour ainsi dire, l'élocution, et lui communique une sorte de lourdeur qui rappelle involontairement la nonchalance des flâneurs dans les rues des grandes villes du pays.

Pour résumer en quelques mots les pages qui précèdent, l'on peut dire que les caractères généraux de la prononciation belge sont : un léger déplacement de l'accent tonique, un emploi exagéré de l'accent *oratoire* (ou *emphatique*); le son rauque et guttural de l'élocution; la confusion des consonnes douces avec les fortes et réciproquement — et enfin, l'allongement du son final *é* par un son intermédiaire entre *ée* et *ei*. L'influence germanique est évidente dans tous ces caractères généraux.

Particularités de la prononciation belge.

A côté de ces caractères généraux, se trouvent dans la prononciation belge des particularités dont les plus saillantes sont : la prononciation de la diphtongue *ui*, celle de certains noms propres, et la confusion, dans certains mots, d'*h* aspirée avec *h* muette.

La plupart des Belges ne distinguent pas, dans la pronon-

¹ D. CLAES. — *Cours de langue flamande*, 8^e édition. Wesmael-Charlier. Namur, 1892 (page 350).

ciation le son *ui* du son *oui*, de sorte que dans leur bouche *puis*, *huit*, deviennent respectivement *pouis*, *houit*, et que, par suite du phénomène inverse, les mots s'écrivant par un *oui* (comme *fouine*) deviennent, sous la plume des gens de moyenne éducation, des mots à diphtongue *ui* : ainsi, *fouine* deviendra *fuine*. Nouvelle application, aussi heureuse que *asperche*, de l'orthographe phonétique!

La difficulté qu'éprouvent les Anglais et les Espagnols, par exemple, à prononcer l'*u* français est presque légendaire, et elle s'accroît encore davantage lorsqu'à l'*u*, il faut joindre *i*, de façon à prononcer la diphtongue *ui*. Or, la façon dont ces étrangers la prononcent ne diffère pas de celle des Belges : comme eux-ci, ils disent *pouis* et *houit*.

Il n'est pas cependant probable qu'il faille attribuer à l'influence anglaise ou espagnole l'origine de cette particularité de la prononciation belge. En réalité, cette confusion de *ui* avec *oui* est surtout particulière aux Wallons; car, tandis qu'il est à peu près impossible de rencontrer un seul Wallon prononçant *u-i*, l'on peut, dans les Flandres, entendre parfois très bien prononcer ce son par un Flamand de bonne éducation. Si l'on rapproche de ce fait l'absence du son *ui* dans l'alphabet wallon, l'on sera fondé à supposer que la prononciation *oui* a eu pour berceau les provinces wallones, d'où elle s'est répandue dans les autres parties du pays, grâce au privilège que donne aux Wallons leur réputation, d'ailleurs méritée, d'être les meilleurs modèles de langue française en Belgique.

Les noms propres affectés par les Belges d'une prononciation différente de celle des Français sont assez rares. Il importe cependant d'en relever quelques-uns et de faire à leur sujet les réflexions grammaticales que comporte la matière.

Un des noms géographiques qui reviennent le plus souvent dans la bouche d'un Belge, en raison même de l'importance de la ville qu'il désigne, est assurément *Anvers*. A la façon dont le Belge fait sonner l'*s* de ce mot, qu'il prononce *Anversse* — tandis que le Français le prononce *Anvère* — on reconnaît immédiatement sa nationalité. L'on ne peut pas dire cependant qu'il pêche absolument contre une règle de prononciation française, puisqu'il est admis que pour la prononciation des noms propres, l'on doit se conformer à l'habitude des gens du pays auquel appartiennent les personnages ou les lieux désignés par

ces noms. Dans l'espèce, ce serait donc le Belge qui ferait autorité, et tous les Français qui ne prononceraient pas comme lui *Anversse*, commettraient la faute que commettent ceux qui prononcent *Montaigne*, en tenant compte de l'*i*, au lieu de *Montagne*, ou bien *G(u)ise* (sans tenir compte de l'*u*) au lieu de *Gu-ise*. Mais la prononciation de *Villers-l'Evêque*, prononcé par les Belges *Vilé*¹, est un peu faite pour dérouter les Français, qui seraient naturellement tentés de prononcer *Villersse* comme *Anversse*. Ne serait-il pas préférable, dès lors, pour les Belges parlant en France et soucieux de ne pas trahir leur nationalité devant des Français, d'uniformiser la prononciation de ces deux noms propres et de leurs similaires à la façon française, c'est-à-dire, de les prononcer *Anvère* et *Vilère*, en se conformant à la règle de prononciation des noms communs : *s* précédé de *r* devient nulle : ex. *discours*, *secours*, *envers*, *vers*, etc., comme le font les Français dans *Mamers*, *Flers*, etc.²?

Dans le même ordre d'idées, on peut citer la prononciation du mot *Bruxelles*, que la plupart des Belges et un assez grand nombre de Français d'instruction médiocre prononcent *Brukselles*, mais qu'il semble plus grammatical de prononcer *Brusselles*, par analogie avec *Auxerre* qui doit se prononcer *Ausserre*.

Un autre défaut de prononciation assez ordinaire aux Belges est la confusion de l'*h* muette avec l'*h* aspirée, confusion d'autant plus remarquable qu'elle ne s'applique guère qu'à la langue parlée. Il est très rare qu'un Belge écrive l'*Hollandais* pour le *Hollandais*; mais il n'est pas aussi rare de l'entendre prononcer l'*Hollandais* et les *Zhollandais* pour le *Hollandais* et les *Hollandais*.

L'origine de cette confusion s'explique aisément par la réelle difficulté que présente la langue française concernant ce chapitre spécial de l'*h* muette et de l'*h* aspirée. Les gram-

¹ CARPENTIER, *Dictionnaire du bon langage*, (ouvrage déjà cité), page 432.

² Ce serait une grosse erreur que d'assimiler la prononciation des mots *Anvers*, *Villers*, *Mamers* et *Flers*, à celle des mots tels que *Angers*, *Verviers*, *Poitiers*, etc. : dans ceux-ci, la syllabe finale *ers* doit se prononcer *é*, parce que, dans cette syllabe, *e* a le son de *é* fermé comme étant suivi de *r* muette, tandis que dans *Anvers* et *Villers*, *r* est sonore.

mairiens eux-mêmes ne sont pas d'accord sur le nombre des mots dans lesquels l'*h* doit être aspirée ou muette. On lit dans la grammaire de Brachet et Dussouchet (*ouvrage déjà cité*) à la page 59 : " Le Dictionnaire de l'Académie compte environ 730 mots, commençant avec *h*; 450 ont l'*h* muette; 280 l'*h* aspirée. „ D'autre part, un autre grammairien dit : " On compte 340 mots commençant par l'*h* aspirée et 178 par l'*h* muette „ ¹.

Dans tous les cas, cette question de l'aspiration ou de la non-aspiration de l'*h* est si complexe qu'il arrive que des mots de la même famille ont tantôt l'*h* muette et tantôt l'*h* aspirée : ainsi, tandis que *h* est aspirée dans *héros*, elle est muette dans (*h*)*éroïque*, (*h*)*éroïne*, (*h*)*éroïsme*. Aussi, y a-t-il fort peu de Français qui seraient capables, dans tous les cas, d'aspirer ou de ne pas aspirer l'*h* initiale à bon escient — et cette confusion de l'*h* aspirée avec l'*h* muette est loin d'être spéciale aux Belges. Mais le mot *Hollandais* donne à ces derniers de plus fréquentes occasions de se tromper sur ce point à cause de la proximité de leurs voisins du Nord qui a rendu le mot d'un usage tout à fait courant en Belgique ².

Tels sont les caractères généraux et les particularités de la prononciation belge qui permettent au Parisien de reconnaître le Belge comme étranger sans qu'il lui soit possible de localiser cette prononciation. L'énumération est assurément loin d'être complète; mais quoi de plus insaisissable que la phonétique d'une langue? et puis, ne serait-on pas exposé, si l'on voulait noter tous les défauts de prononciation qui frappent l'oreille de l'étranger en Belgique, à considérer comme particuliers à ce pays des défauts qui se retrouvent certainement sur d'autres territoires de langue française? C'est pourquoi, il importait de ne noter que les particularités que l'on pouvait donner d'une façon positive comme spéciales à la Belgique.

¹ LAPORTE et RAGUET. — *Cours supérieur de grammaire et de langue française*, 6^{me} édition. Paul Delaplane, Paris (page 59).

² Les Belges font aussi généralement la faute d'élision devant les mots *onze* et *ouate*, qui doivent cependant être considérés comme des mots à *h* aspirée : il faut donc dire : *le onze* (et non *l'onze*), et *la ouate* (et non *l'ouate*).

VOCABULAIRE.

AVERTISSEMENT.

On n'a étudié dans le *Vocabulaire* que les mots — considérés isolément — particuliers au français de Belgique. On peut, d'une manière générale, ranger sous ce titre : 1° les mots vieillis et démodés en France, et survivant en Belgique à l'état d'*archaïsmes*; 2° les mots français qui ont été *détournés de leur signification première* et auxquels le Belge attache, par conséquent, un sens différent de celui qu'ils ont en France; 3° les mots complètement inconnus à la langue française et employés par les Belges, ou, en d'autres termes, les *néologismes*. Or, les néologismes sont de deux sortes : ou bien, ils ont été créés par les Belges sur le fonds même de la langue française au moyen de mauvais procédés de formation, la notion exacte des procédés réguliers ayant disparu sous l'influence des langues étrangères; ou bien, ils ont été empruntés directement à ces langues.

La matière du *Vocabulaire* est relativement peu étendue : ce ne sont que quelques parties du discours qui renferment des mots exclusivement belges. En effet, l'article, le pronom, l'adverbe, la préposition, la conjonction et l'interjection n'offrent presque aucune particularité de vocabulaire. Il ne reste donc à examiner longuement que le nom, l'adjectif et le verbe. De ces trois parties du discours, ce sont la première et la troisième qui ont la plus grande importance numérique. On les passera successivement en revue ¹.

Quant à l'ordre alphabétique annoncé dans l'*Introduction* (voir *Section II : Nature et plan de cette étude*), il a été suivi, dans le *Vocabulaire* comme dans la *Syntaxe*, aussi scrupuleusement que possible. Mais il importe d'attirer d'ores et déjà l'attention du lecteur sur l'observation suivante, qui s'applique à la *Syntaxe* aussi bien qu'au *Vocabulaire*.

Malgré l'éloignement que l'ordre alphabétique peut avoir mis entre certains mots, certaines alliances de mots ou cer-

¹ Quant aux autres parties du discours, elles ne formeront toutes ensemble qu'une seule section.

taines expressions, on les a rapprochés les uns des autres afin de les étudier sous la même rubrique, chaque fois qu'ils obéissent à une seule et même loi de formation, de dérivation ou de décomposition. C'est ainsi qu'on a étudié sous le même titre, dans le *Vocabulaire*, les verbes tels que : *buser*, *carter*, *loqueter* et *ovationner*, etc..., et dans la *Syntaxe*, les verbes tels que : *baigner*, *coucher*, *promener*, pour *se baigner*, *se coucher* et *se promener*, etc.

A vrai dire, ce procédé par groupement de mots ou expressions obéissant à une même loi est évidemment le plus logique de tous. Malheureusement, il n'est applicable qu'à fort peu de cas : pour cinq ou six mots ou expressions se rangeant logiquement sous un même titre, il y en a un aussi grand nombre qui, quoique pouvant se ranger sous une même rubrique générale, ne dépendent d'aucune règle particulière commune. Aussi, était-il préférable d'adopter l'ordre alphabétique qui a, d'ailleurs, la supériorité d'être le plus commode comme moyen de référence. C'est pourquoi les mots et expressions étudiés par groupement n'en ont pas moins conservé la place qui leur est faite par l'ordre alphabétique : on s'est seulement contenté, à cette place, de renvoyer à la page et au titre où ces mots et expressions ont été étudiés.

SECTION I :

Noms ou substantifs.

Ajoute, pour : **Allonge** (de jupe), ou : **Rallonge** (de table).

Ce terme est un néologisme évidemment dérivé du verbe *ajouter*. C'est un exemple de la dérivation populaire impropre, celle qui consiste à créer des mots par changement de fonction, sans adjonction de suffixe. Cette dérivation donne fréquemment des substantifs tirés des verbes au présent de l'indicatif, surtout des verbes de la première conjugaison, et c'est parmi ces exemples de substantifs ainsi créés qu'il faut ranger le mot *ajoute*, en le rapprochant de *adresse* et *amende*, dérivés respectivement de *adresser* et *amender*, 3^e personne du singulier du présent de l'indicatif des verbes *adresser* et *amender* — ou encore de *casse* et *gratte* dans les expressions

populaires *payer la casse et faire la gratte*¹. Il faut cependant observer que les substantifs ainsi formés ont généralement une signification abstraite, tandis que le nom *ajoute* est concret; et c'est peut-être en quoi les Belges ont péché contre le procédé de dérivation populaire ordinairement employé dans ce cas.

Quant au mot *ajoutage*, substantif français dérivé de *ajouter*, qui signifie *chose ajoutée à une autre*, il appartient à la langue des arts mécaniques.

Articulet (en style de journalisme), pour : **Entrefilet**.

Nouvel exemple de néologisme produit par la règle de dérivation. Mais ici, la dérivation est propre. La dérivation propre est, en effet, celle qui consiste à dériver des mots par un changement de forme qui se produit par l'adjonction d'un suffixe. Or, un des suffixes qui, en français, expriment l'idée de petitesse et servent, par conséquent, à former des diminutifs, est le suffixe *et*, que l'on voit dans les mots tels que : *pauvret*, *bosquet*, etc. *Articulet* est donc un diminutif de *article*; mais l'on doit observer que la création abusive de diminutifs est un élément d'affaiblissement de la langue française — en ce qu'ils contribuent à lui donner de la mièvrerie, au détriment de sa vigueur nerveuse. Il est donc regrettable que les Belges aient obéi à cette loi de décadence de la langue. En outre, *article* devrait donner régulièrement *articlet*; et l'*u* de *articulet* semble trahir l'influence du verbe *articuler* dans la formation d'un diminutif qui ne devait régulièrement dépendre que du substantif *article*.

Athénée, équivalent de **Lycée**.

Les dictionnaires de l'Académie française, de Littré et de Bescherelle définissent ainsi le mot *Athénée* : " Établissement où des savants, des gens de lettres, font des lectures, des cours publics, mais non officiels. „ C'est dans ce sens seul que ce mot est connu en France; certaines villes, telles que Bordeaux et Toulouse, possèdent, en effet, des *athénées* répondant à la définition académique du terme. Quant au sens

¹ Voir F. BRUNOT. — *Grammaire historique de la langue française*. Paris, Masson, 1887 (pages 145 et suivantes).

d'*athénée*, signifiant *établissement d'instruction publique*, il n'est signalé que par le Dictionnaire de Larousse qui dit : " En Belgique, établissement d'instruction publique analogue à nos *lycées* „. Il est assez curieux de rechercher comment ce mot *lycée*, qui fut connu en Belgique à l'époque où ce pays faisait partie du premier empire français, a cédé la place à *athénée*. En 1808, par le décret du 17 mars, Napoléon organisa l'Université impériale. La Belgique eut deux *académies* (Bruxelles et Liège) et 121 établissements (*lycées*, collèges, etc.) organisés absolument de la même façon que les autres académies et établissements du reste de l'empire. Cette organisation disparut naturellement sous le régime hollandais qui créa dans les provinces du Sud (Belgique actuelle) trois universités, Gand, Liège et Louvain, pour faire pendant aux trois universités des provinces du Nord, Leyde, Utrecht et Groningue. " Dans les provinces où il n'existait pas d'université, l'un des collèges communaux prenait le titre d'*athénée* et constituait une sorte de petite université de la bourgeoisie et des gens du monde „ ¹. Presque immédiatement après la Révolution de 1830, un décret du 22 octobre décida l'ouverture immédiate des *athénées* et des collèges subsideés par l'État. Le mot créé par le régime hollandais eut donc une meilleure fortune que celui que le régime français avait implanté en Belgique.

Le délaissement du mot *lycée* par les Belges ², peuple de même langue que les Français, paraît d'autant plus surprenant quand on songe qu'en Italie, où ce mot fut importé à la même époque qu'en Belgique et par suite de la même organisation impériale de l'instruction publique, en 1808, il s'est conservé jusqu'à nos jours sous la forme *liceo*, en dépit des révolutions successives qui ont agité la Péninsule et de la différence de

¹ Voir PATRIA BELGICA (3^e partie : La Belgique morale et intellectuelle). Bruylant-Christophe, Bruxelles, 1875 (page 282).

² Cependant, il n'est pas vrai de dire que ce mot ait été complètement délaissé : il existe, en effet, à Bruxelles, un établissement d'instruction dont le nom confond les deux désignations de *lycée* et d'*athénée*. C'est le *Lycée International* ou *Athénée libre*. On peut s'en convaincre en se reportant aux annonces des principaux journaux de Bruxelles d'août et septembre 1895.

mœurs et de langue qui sépare ses habitants de ceux de la France.

Quoiqu'il en soit, il est à peine utile d'ajouter que le mot *lycée* (dont Condorcet eut le premier l'idée, en 1792) vient du grec *Λύκειον*, mot qui désignait, à Athènes, le lieu consacré à l'instruction de la jeunesse — et que *Athénée* vient également du grec *Ἀθηνᾶ*, nom de Pallas (ou Minerve) déesse de la guerre, de la science et des beaux-arts. — *Athénée*, en français belge, est donc un *néologisme*.

Aubette, pour : **Kiosque** (de journaux ou de stations de tramway).

Le Dictionnaire de l'Académie ne fait aucune mention de ce nom, que l'on trouve cependant dans Littré et Larousse avec cette signification : “ *Terme militaire*; bureau où les sous-officiers d'une garnison vont à l'ordre. „ Bescherelle est encore plus précis : “ Ce terme désignait, dans le siècle dernier, le lieu de réunion où se faisait, dans les places de guerre, le tirage des billets de service. „ Quant à sa dérivation, c'est un diminutif de *aube*, “ à cause qu'on va à l'ordre de grand matin „. (Littré). — Il est probable que ce mot fut répandu en Belgique au 18^e siècle par les armées françaises, et qu'il s'y est conservé dequies cette époque pour désigner tout bâtiment rappelant par ses dimensions et sa structure le bâtiment militaire qu'il désignait à l'origine. Quoiqu'il en soit, la disparition de ce mot est une perte pour la langue française; il éveille, en effet, une image poétique, dont le mot turc *Kiosque* ne saurait nous donner l'idée. — A propos du mot *Kiosque*, il faut, d'ailleurs, ajouter que ce mot a en français, outre le sens d'*aubette*, celui que les Belges lui donnent de “ pavillon turc décorant les jardins et servant d'emplacement aux musiciens d'un orchestre. „

- Bac** { 1^o (au sens le plus général), pour : **Baquet à charbon** et : **Cendrier du poêle**.
 2^o (en style d'argot, terme péjoratif), pour : **Caboulot** (également “ *argotique* „ et dépréciatif).
 3^o (au sens le moins fréquent), pour : **Jacquet** (jeu de tritrac).

Le mot *bac* n'est employé dans aucune de ces trois acceptions en France, où il signifie : ou bien, “ un grand bateau

destiné à passer les voyageurs d'un bord d'une rivière à l'autre „; ou bien, en terme d'argot de joueurs, “ baccara „. Il signifie encore, en terme de technologie : “ cuve en pierre pour recevoir l'eau de pluie „, ou, au sens général: “ baquet en usage dans diverses professions. „ (Larousse).

1° C'est évidemment en détournant le mot *bac* de cette dernière acception que les Belges en sont arrivés à lui donner le sens de *baquet à charbon*. Il est assez curieux de les voir suivre ici le procédé contraire à celui qui leur a dicté la création du mot *articulet* : au lieu du diminutif *baquet* employé par les Français en pareil cas, c'est le mot racine *bac* qu'ils emploient. — Le *cendrier du poêle* étant le récipient qui contient le déchet du charbon, il était assez naturel de le confondre avec le *baquet à charbon* et de lui donner le même nom.

2° Il est aussi facile d'expliquer par l'analogie le nom de *bac* donné au bouge que le Français appelle *caboulot* : de même que le *baquet à charbon* est un récipient destiné à recevoir, outre le charbon, les choses de rebut et de peu de valeur; de même, le *caboulot* est généralement le lieu de rendez-vous de l'écume de la société.

3° Dans le mot *bac* signifiant *jacquet*, c'est évidemment l'idée de *récipient* qui seule a prévalu.

Bac, au sens de *caboulot* et de *jacquet*, est donc un double néologisme, tandis que dans le sens de *baquet à charbon*, il n'est qu'un mot détourné de son sens primitif.

Baes, pour : Patron d'Estaminet, ou : Mastroquet.

Ce terme, inusité dans le pays wallon, n'a droit au nom de *belgicisme*, qu'en tant qu'il est couramment employé dans les journaux de la capitale qui ne peuvent manquer de le vulgariser tôt ou tard dans le reste du pays.

Il a pour équivalent français exact *mastroquet*, c'est-à-dire *patron d'estaminet*. Les Belges ont en effet restreint aujourd'hui à ce sens le mot néerlandais *baas* qui signifie *patron* (non seulement d'estaminet, mais au sens le plus large du mot). Ce sens général du néerlandais *baas*, que renferme le français *patron*, se retrouve dans le mot populaire anglais *boss*, dont la prononciation rappelle, d'ailleurs, d'une façon saisissante, celle que les Flamands donnent à *baes*.

Baise, pour : Baiser.

Il semble que l'on se trouve ici en présence d'un néologisme de dérivation impropre, dont la formation rappelle celle du mot *ajoute* étudié plus haut (voir page 11). A rapprocher cependant de la forme *baise* la forme *bise*, diminutif affectueux de *baiser* qui est employé dans un grand nombre de provinces françaises.

Berce pour : Berceau.

Malgré la ressemblance qu'on pourrait être tenté d'établir entre le mode de formation de *berce* et celui des termes tels que *ajoute*, il est plus probable que ce mot vient du bas-latin *bersa*, qui signifie *claie d'osier* et qui a donné, dans le vieux français, *bers*, que l'on rencontre dans Chastelain; chroniqueur bourguignon du 15^e siècle (étymologie citée par Dory, dans ses *Wallonismes*¹). Ce dernier mot *bers* aura donné le diminutif *berce*, qui s'est perpétué jusqu'à nos jours dans le pays wallon, d'où il s'est répandu dans les autres parties de la Belgique.

Bourgmestre, équivalent de Maire.

Des anciennes dénominations qui servaient à désigner le chef d'une municipalité en France avant 1789 (dénominations qui étaient très nombreuses : *maire*, à Paris; *mayer*, à Amiens et Abbeville; *vicomte-mayer*, à Dijon et à Besançon; *bourgmestre*, ailleurs), c'est la première, *maire*, qui a prévalu en France, et c'est la dernière, *bourgmestre*, qui a prévalu en Belgique. On s'explique la prédominance exclusive du terme *maire* en France par le fait de l'organisation administrative de l'Assemblée Constituante qui imposa à tout le pays ses mots aussi bien que ses lois.

D'autre part, le terme *bourgmestre* a prévalu en Belgique à cause de la popularité qu'avait attachée à ce nom le rôle de défenseur des libertés municipales et communales (si chères aux Belges) qu'a joué dans le cours de l'histoire celui qui le portait. Il est même curieux que la popularité de ce mot ait été assez forte pour lui permettre de triompher du mouvement de

¹ I. DORY. — *Wallonismes*. Vaillant-Carmanne, Liège, 1878 (page 47).

recul que dut forcément lui imprimer l'emploi exclusif du mot *maire* en Belgique, de 1795 à 1816. Depuis le 20 avril 1795, date de la nomination des *maires* en Belgique par arrêté des représentants du peuple, jusqu'en 1816, c'est en effet le mot *maire* qui a été employé au lieu de *bourgmestre*. Il est facile de s'en rendre compte en se reportant aux *ordonnances municipales* de l'époque. La suivante a été relevée parmi celles de la *Ville de Bruxelles* :

“ ORDONNANCE DE POLICE RELATIVE AUX GLACES.

Le maire de Bruxelles, comte de l'Empire, officier de la Légion d'honneur,

Ordonne que l'arrêté du 7 décembre 1811 soit réimprimé, publié et affiché, et charge les commissaires et agents de police de veiller à sa stricte exécution.

(Signé) CHARLES D'URSEL.

Bruxelles, le 12 décembre 1812. „

La chute de l'Empire français et sa désorganisation territoriale et administrative, n'entraînèrent pas la disparition immédiate du mot *maire* en Belgique : en 1814-1815, nous trouvons, en effet, à Bruxelles, un *maire*, nommé par le gouverneur général de la Belgique au nom des puissances alliées, et, en 1816, une *Commission municipale*¹. Ce n'est qu'en 1817 que nous retrouvons le mot *bourgmestre* employé de nouveau pour la première fois depuis 1794. C'est ce mot qui, après la séparation de la Belgique d'avec la Hollande, a continué à désigner le chef de la municipalité dans les villes et les communes belges.

Ce mot vient de l'allemand *Burg* (*bourg*) et *Meister* (*maître*) : il se trouve dans tous les dictionnaires français (y compris celui de l'Académie), qui en donnent la signification suivante : “ Premier magistrat des villes de Belgique, de Suisse et de Hollande. „ Mais, étant complètement inusité en France, il peut être considéré comme un *archaïsme*.

¹ Voir ALPHONSE WAUTERS. — *Liste par ordre chronologique des magistrats communaux de Bruxelles depuis 1794 jusqu'en 1883*. Ville de Bruxelles, 1884.

- Buse** { 1° (au sens propre), pour : **Tuyau**.
 2° (signifiant *chapeau de soie*), pour : **Tuyau de poêle**, ou : **Tube**.
 3° (signifiant, en argot d'écolier, *échec*), pour : **Colle** (également terme d'argot).

1° Employé au sens de *tuyau*, le mot *buse* constitue un *archaïsme*. La Curne de Sainte-Palaye, dans son *Dictionnaire de l'ancienne langue française*, dit de *buse* : " Ce mot signifie, en général, ouverture, bouche, tuyau; ex. : " Une fontaine ... courait moult vive sans *buse* ne ...tive. " (FROISSART).

" De là, il s'est employé pour désigner le tuyau d'une cheminée. "

La racine du mot *buse*, signifiant *ouverture*, se retrouve dans la plupart des langues européennes : en espagnol, *buzón* (trou de la boîte aux lettres); en italien, *bugio* (trou); en néerlandais, *bus* (boîte); en anglais, *box* (boîte); en allemand, *Büchse* (boîte).

Aujourd'hui, le mot *buse* n'est plus employé en France que pour désigner l'oiseau célèbre par sa stupidité; quant au sens de *tuyau de poêle*, il l'a quasi-complètement perdu, et les dictionnaires qui le citent encore avec ce sens, tels que ceux de Littré, Larousse et Bescherelle le font suivre de la mention : *technologie*. C'est probablement à l'influence du wallon qu'il faut attribuer la persistance du mot *buse* dans le français belge avec son sens primitif.

2° En désignant le *chapeau de soie* sous le nom de *chapeau buse*, les Belges n'ont fait que se confirmer à la loi d'analogie qui a suscité partout les mêmes comparaisons pour ce produit de la mode du Directoire. Comme les Français, qui ont nommé ce couvre-chef *tuyau de poêle*, ils ont considéré la couleur aussi bien que la forme du chapeau, en le nommant *chapeau buse*. De même, les Anglais l'ont désigné sous le nom de *chimney-pot-hat*¹. Les Allemands, au contraire, semblent n'avoir tenu compte que de sa forme, en le baptisant *Cylinder*. Il est vrai que les Français semblent n'avoir aussi considéré que la forme en le nommant *tube* aussi bien que *tuyau de poêle*.

3° La *buse* étant remarquable par sa stupidité, il est assez

¹ Ils disent aussi, simplement, *chimney-pot*; mais *top-hat*, et même *topper*, sont plus usités.

naturel d'expliquer par l'analogie l'expression *attraper une buse*, employée par les écoliers belges au sens de *essuyer un échec*. En pareil cas, les écoliers français disent *attraper une colle*.

L'on peut dire que ces deux expressions sont aussi pittoresques l'une que l'autre : aussi bien celle qui fait dire que l'on a attrapé l'emblème de la stupidité que celle qui fait rester un candidat empêtré (comme s'il y était *collé*) dans des questions dont il ne peut pas surmonter les difficultés.

(*A suivre.*)

LOUIS LATOUR.

COMPTES RENDUS

ERNEST DISCAILLES. **Charles Rogier (1800-1885), d'après des documents inédits.** *Tomes II-IV.* Bruxelles, J. Leblègue et C^{ie}, 1893-1895. In-8°, II-446, II-440 et 390 pp. Prix de l'ouvrage complet : 12 francs.

Le deuxième volume du *Charles Rogier* de M. Discailles est consacré à l'histoire des luttes que la Belgique eut à soutenir pour conquérir son indépendance, de 1830 à 1839 : les combats de Septembre, le Gouvernement provisoire, le Congrès national, la Régence, les débuts du règne de Léopold I^{er}, le premier ministère de Rogier, enfin son rôle dans la discussion du Traité des XXIV articles, où, avec Devaux et Lebeau, il se résigna à l'abandon de territoires exigé par les grandes puissances. La troisième partie de l'œuvre, consacrée à Rogier depuis le traité de paix avec la Hollande jusqu'à sa mort (1839-1885), occupe le troisième et le quatrième volume : c'est l'histoire de nos divers ministères, depuis le premier cabinet libéral, de 1840-1841, jusqu'au dernier, celui de 1878-1884.

Grâce au large cadre qu'il a assigné à cette biographie, l'auteur a pu y faire entrer quasi toute notre histoire contemporaine. Vouloir résumer les douze cents pages, bourrées de faits et de documents, de ces trois volumes, comme j'ai donné ici une esquisse des matières contenues dans le premier¹, serait certes abuser assez inutilement de l'attention des lecteurs de la *Revue*, qui liront avec plus de profit et d'attrait l'ouvrage lui-même.

Je n'ai rien à retrancher aux éloges que j'adressais, il y a deux ans, à ce beau travail, étude complète d'un de nos plus grands hommes d'État. Rogier aimait les " petits papiers " ;

¹ V. *Revue de l'Instruction publique*, tome XXXVI, 1893, p. 194.

il en avait conservé énormément, et M. Discailles a su heureusement les mettre en œuvre. Il y a là quantité de lettres inédites de Léopold I^{er}, de Léopold II, ainsi que d'autres personnages marquants de notre temps, dont le caractère intime rend la révélation des plus piquantes. Il ne faudrait pas, d'ailleurs, taxer M. Discailles d'indiscrétion, car il fait preuve d'un tact rare. Son impartialité lui a valu des éloges unanimes; on serait même tenté de lui reprocher d'avoir parfois, été un peu trop circonspect. C'est ainsi qu'il aurait pu relever plus explicitement les attaques violentes que certains journaux lancèrent contre Rogier et qui aboutirent à un procès, afin d'en faire justice définitive. Malgré l'abondance de documents, le livre demeure d'une lecture agréable. Les rapprochements ingénieux, les déductions saines n'y manquent point, et ceux qui s'occupent de la politique actuelle y trouveront plus d'un enseignement à méditer. Dans le style alerte et coulant, se reflète, tout entière, la séduisante parole de l'éloquent professeur.

Il faut signaler particulièrement les dernières pages du quatrième volume, consacrées à une synthèse de la personnalité de Rogier, *cet esprit large et ce cœur généreux*, comme l'appelait le P. Desmet, missionnaire au Canada, et qui semblait avoir pris pour devise : *Sois bon!* L'auteur fait ressortir l'intelligence éclairée de notre grand patriote, son amour profond de la liberté, pour laquelle il se montre prêt à tous les sacrifices, sa tolérance, la tendance sagement progressive de sa politique, empreinte de son rare bon sens, son intégrité et sa modestie. Il montre en lui la personnification du libéralisme, dans l'acception la plus large du mot, celle qui permettait au P. Desmet de dire : *J'aime de pareils libéraux.*

Pour me résumer, le livre de M. Discailles constitue un ouvrage fondamental pour l'histoire contemporaine de la Belgique. C'est une source sûre, à laquelle les historiens futurs devront toujours recourir pour connaître et apprécier convenablement les événements de notre temps.

PAUL BERGMANS.

PAUL GUIRAUD. **La Propriété foncière en Grèce jusqu'à la conquête romaine.** *Ouvrage couronné par l'Académie des sciences morales et politiques (Prix Bordin 1890).* Paris, imprimerie nationale, 1893.

(Suite. Voir 5^e livraison, p. 320).

LIVRE III.

Chap. I. *Répartition de la propriété foncière en Grèce.* — A l'époque où l'aristocratie dominait, le sol cultivable était tout entier dans les mains de quelques familles patriarcales.

La propriété était donc très concentrée; mais il arriva un moment où la famille patriarcale se démembra et où la propriété perdit son vieux caractère familial. Dès lors naquit la propriété personnelle.

La vente, la donation, le testament, le partage égal des successions, toutes ces pratiques entrèrent insensiblement dans les mœurs, comme dans les lois, avec les atténuations assez légères qu'y apportèrent les idées religieuses. Par là, le sol se morcela de plus en plus, et la petite propriété prit chaque jour plus d'importance. En Attique, la propriété était éparpillée, les fonds de terre avaient une très petite étendue: M. G. le démontre d'une façon très intéressante. Dans les États aristocratiques, au contraire, il subsista toujours une classe de grands propriétaires terriens, tandis que dans les démocraties la situation était la même qu'en Attique. Aristote constate partout un développement excessif de la petite propriété.

Pendant les deux siècles qui suivirent, la population libre diminua dans toute la Grèce, et cela pour plusieurs raisons :

1^o Les guerres presque permanentes qui troublèrent cette période et qui firent de grands vides parmi les citoyens.

2^o Le grand courant d'émigration résultant de la formation du royaume d'Alexandre, qui amena sans cesse en Égypte, en Asie, jusqu'aux bords du Tigre et de l'Indus, des flots de mercenaires grecs, de négociants grecs, de littérateurs et de savants grecs, qui rarement retournaient ensuite chez eux.

3^o La rareté des mariages et leur peu de fécondité. Polybe constate qu'on limitait autant que possible le nombre des

enfants afin de les laisser plus riches et que cette pratique était répandue par toute la Grèce.

“ Il va de soi qu'elle dut être en faveur surtout dans la haute classe et dans la classe moyenne. „

Cet état de la population eut son contre-coup sur l'état des terres. Moins il y avait d'habitants dans une république dont le territoire ne changeait pas, et plus les parts de chacun devaient être étendues. De là, concentration des propriétés.

C'est aussi à ce résultat qu'aboutit le fléau des dettes. La Grèce du III^e et du II^e siècle était encombrée d'une masse incroyable de débiteurs. Dans les démocraties, cet état de choses avait été amené par l'émiettement graduel du sol.

“ C'est, en effet, une loi historique que le progrès excessif „
 „ de la petite culture engendre, à la longue, le paupérisme „
 „ agricole. Chaque propriétaire en vient à n'avoir dans ses „
 „ mains qu'une parcelle absolument insuffisante pour les be- „
 „ soins de sa famille, et si, comme en Grèce, il lui est difficile „
 „ de se procurer par quelque travail industriel des ressources „
 „ supplémentaires, il est fatalement condamné à emprunter. „
 „ Dans les États aristocratiques, une cause toute différente „
 „ produisit les mêmes effets. Ici, il ne fut pas nécessaire que „
 „ la terre se morcelât pour qu'il y eût un grand nombre de „
 „ pauvres. De tout temps, les hommes de la classe inférieure „
 „ n'avaient eu à se partager qu'une portion très restreinte du „
 „ territoire. Comme chaque lot leur fournissait à peine de „
 „ quoi vivre, ils se trouvaient à la merci du moindre accident. „
 „ Une incursion ennemie, une mauvaise récolte, les mettaient „
 „ dans la gêne, et, si l'on ajoute que les prix ne cessaient de „
 „ s'élever tandis que le goût du bien-être ne cessait de se „
 „ répandre, on comprendra que la plaie des dettes se soit de „
 „ plus en plus étendue. „

Pour rentrer dans leurs fonds, les créanciers saisissaient les biens de leurs débiteurs et reconstituaient ainsi la grande propriété.

C'est surtout à Sparte que l'on peut le mieux étudier ce phénomène. Pendant longtemps, chaque Spartiate possédait un *κλήρος* de peu d'étendue. Au temps d'Aristote, le sol était allé à quelques individus, et, soixante ans plus tard, on ne compte guère à Sparte qu'une centaine de propriétaires fon-

ciers; le reste, pauvre et frappé d'atimie, végétait dans la ville.

Aristote voit dans cette situation les effets de la loi d'Épistadée et la conséquence de l'habitude de donner aux filles de grosses dots, d'où il résulta que les deux cinquièmes du sol appartenaient aux femmes. Enfin, une autre cause de cette concentration de la propriété c'est la rareté des naissances. A en croire Fustel, il faudrait encore y ajouter l'abus de l'atimie, mais M. G. pense avec raison que Fustel a peut-être exagéré l'importance de cette pratique.

On rencontre le même phénomène dans presque tous les États.

Chap. II. *Le servage*. — L'auteur donne la liste à peu près complète des républiques où l'on en constate l'existence : Laconie, Thessalie, Crète, Locride, Héraclée Pontique, Byzance, Héraclée Trachinienne, Argolide et Sicyone. C'est sans motif valable qu'on a essayé de joindre quelques noms à cette nomenclature.

On n'a guère de renseignements précis que sur les serfs de la Laconie, de la Crète, de la Thessalie et d'Héraclée Pontique.

“ Les Hilotes de Sparte paraissent avoir été, dans le principe, des Périèques que la force avait transformés en esclaves. Il est donc naturel que l'État ait tenu à conserver quelques droits sur cette classe qu'il avait créée. Chacun d'eux avait bien un maître particulier; mais l'État était le maître de tous, et c'était lui qui déterminait la nature exacte des pouvoirs que leurs propriétaires avaient sur eux. Il n'était pas non plus permis de les affranchir; l'État seul avait qualité pour les arracher à la servitude et l'on remarque dans les textes que cette faveur, c'est toujours l'autorité publique qui l'accorde. „

D'après Pausanias, ils étaient *δοῦλοι τοῦ κοινοῦ*.

Ils étaient chargés d'exploiter les terres des Spartiates. D'après Tyrtée, ils devaient payer une redevance égale à la moitié de la récolte; d'après Plutarque, ils étaient redevables d'une rente fixe, non d'une rente proportionnelle. M. G. fait observer que :

“ Tyrtée ne prononce pas ici le nom des Hilotes, et il se pourrait que ce passage concernât des personnes tout autres. Ce qui confirme cette hypothèse, c'est d'abord que la culture à mi-fruit eût été très avantageuse pour des serfs, puisqu'on voit une foule de paysans libres s'en accommoder

fort bien, même chez nous. De plus, le langage de Tyrtée est en contradiction manifeste avec celui de Plutarque. »

Pausanias (IV, 4), d'après M. G., nous fournit un moyen de tout concilier. Il raconte que, après la première guerre de Messénie, une partie des vaincus resta dans le pays et conserva ses terres, mais à la condition de payer un tribut qui atteignait la moitié de la récolte. C'est à ce tribut que Tyrtée fait allusion, et l'on conçoit sans peine qu'il l'ait jugé excessif. Un siècle plus tard, les indigènes se soulevèrent et furent vaincus une seconde fois; c'est alors qu'on les dépouilla de leurs terres et qu'on les convertit en Hilotes.

« Pausanias n'ajoute pas quelle fut la redevance qu'on leur imposa; il dit seulement qu'ils furent identifiés aux Hilotes Laconiens. Mais il ressort de tout son récit qu'elle fut supérieure à la moitié des fruits. »

Il est probable que chaque *κληρος* formait en général une seule tenure cultivée héréditairement par un ménage de serfs. La redevance annuelle ne variait jamais, et la fixité en était garantie par la loi religieuse. Les Hilotes étaient aptes à posséder des biens mobiliers. Néanmoins leur condition était très dure; ils étaient l'objet d'une surveillance étroite, car les Spartiates en avaient une extrême défiance, les sachant toujours prêts à se révolter.

Ainsi le servage créa aux Spartiates autant d'embarras qu'il leur procura d'avantages. Par lui, le citoyen fut délivré de toute préoccupation matérielle et put vaquer librement à ses devoirs civiques et militaires; mais, par contre, la sécurité de l'État était perpétuellement menacée par une population nombreuse, hostile, et qui n'était dominée et contenue que par la force.

Les auteurs ne fournissent que peu de détails sur les serfs crétois, les *κληρωται* ou encore *ἀφραμιῶται*; mais la loi de Gortyne jette une lumière imprévue sur leur situation juridique. Les serfs de la Crète, comme les Hilotes, occupaient un rang intermédiaire entre l'esclavage et la pleine liberté. Le Clarote épousait d'ordinaire une serve, et il avait la faculté d'aller la chercher hors du domaine de son maître. Il avait même le droit d'épouser une femme libre; mais alors ses enfants restaient serfs. Rien ne montre qu'il dût pour se marier se pourvoir au préalable de l'autorisation de son maître; il

n'avait pas besoin non plus de son consentement pour divorcer. La serve non mariée demeurait chez son père et dépendait de lui. Si le père était mort, elle vivait auprès de ses frères.

Le serf crétois avait donc une famille organisée sur le modèle de celle des hommes libres et régie par les mêmes règles. Toutefois, son maître exerçait sur toute sa famille le droit de propriété qu'il exerçait sur lui. Si une jeune fille serve devenait enceinte et accouchait, l'enfant appartenait au maître du père de la jeune fille ou au maître de ses frères. Dans tout mariage régulier, les enfants légitimes appartenaient au maître des parents. L'enfant né d'une femme divorcée était présenté au maître de l'ancien mari; si cet homme refusait de le recevoir, l'enfant passait au maître de la femme. Ce détail nous atteste qu'après le divorce la serve retombait sous l'autorité du maître qu'elle avait quitté pour se marier.

Le serf n'avait pas seulement une famille, il avait encore des biens. La loi, par exemple, le frappait personnellement d'une amende s'il commettait un délit. La femme apportait à son mari des objets mobiliers qu'elle reprenait lors de la dissolution du mariage par divorce ou par décès. Dans un passage du document il est question " des moutons et du gros bétail qui sont la propriété d'un serf. „ Cela n'implique pas qu'il fût apte à posséder le sol; car il se pouvait que son cheptel ait eu accès dans les pâturages de son maître ou dans ceux de l'État. Les immeubles ruraux que la loi lui attribue, il ne les occupe que comme tenancier.

A la mort d'un citoyen, on ne partageait ni le *κληρος* ni les serfs, mais seulement la somme des redevances perçues sur l'ensemble du *κληρος*. Les biens propres du serf suivaient-ils les mêmes règles que ceux du citoyen? Les parts des filles étaient-elles deux fois moindres que celles des fils? Nous l'ignorons. Il n'y a qu'un point certain : le patrimoine était dévolu intégralement aux enfants, et le maître n'avait rien à y prétendre.

" Si une femme avait à la fois des enfants libres et des enfants serfs, l'héritage était réservé aux premiers. „

On rencontre en Thessalie une classe analogue aux Hilotes et aux Clarotes, c'est celle des Pénestes, anciens habitants qui avaient été réduits à travailler les terres des citoyens et à

leur payer une rente. Le taux n'en était pas fort élevé, car beaucoup de ces serfs étaient plus riches que leur maître. Ils servaient dans les armées comme cavaliers; sur les flottes, comme matelots. Ils pouvaient être affranchis.

Enfin les Mariandyniens, assujettis par les Héracléotes, formaient une classe analogue à celle des autres serfs dont il a été question plus haut.

Le servage suivit la fortune de l'oligarchie; il fut entraîné dans le tourbillon qui emporta tout le système aristocratique. Ce fut à Sparte, en Thessalie et en Crète qu'il se maintint le plus longtemps. Il disparut lors de la conquête romaine.

Chap. III. *Le fermage*. — Le plus ancien mode de location de la terre semble avoir été le métayage, du moins à Athènes. Les documents n'en font plus mention à partir de Solon; il fut insensiblement remplacé par le fermage, sur lequel nous possédons une foule de renseignements précis.

Le contrat de louage se faisait généralement par écrit; c'était la règle quand il s'agissait d'un immeuble domanial parce que l'acte devait être affiché. Les biens domaniaux et ceux des temples étaient affermés aux enchères, d'après un cahier des charges très minutieux et, souvent, sous la réserve d'approbation de l'assemblée du peuple. Ces contrats étaient affichés. Parfois aussi, on avait recours à une sorte d'adjudication sur soumissions cachetées.

La durée des baux était très variable. Les terres sacrées se louaient ordinairement pour dix ans, quelquefois pour un terme plus long. Il y avait aussi des baux perpétuels et des baux à durée indéterminée.

Les baux emphytéotiques concernaient des terres appartenant à une cité, à un temple ou à une association. On ne connaît guère qu'un exemple de bail d'emphytéose relatif à un bien propriété d'un individu.

Le bailleur devait procurer au preneur la paisible jouissance de l'immeuble. Si le preneur était expulsé par un tiers, c'était à lui à se défendre par les voies de droit usuelles; mais, dans certains cas, le bailleur devait protéger son fermier ou le dédommager de ses pertes; c'est ce qui avait notamment lieu en cas d'invasion du territoire par une armée ennemie.

Il y avait un grand avantage à affermer un terrain sacré;

car la religion prêtait main forte à la loi pour maintenir le fermier dans ses droits. Il en résulta que souvent des propriétaires vendaient leurs biens à des temples et les reprenaient immédiatement en emphytéose.

Le contrat de bail définissait avec précision les différentes obligations du fermier. Celui-ci devait acquitter régulièrement une rente annuelle, soit en argent, soit en nature, suivant les localités. Cette rente était invariable pendant la durée du bail; elle ne pouvait être diminuée que si le fermier était mis par un trouble extérieur dans l'impossibilité de cultiver l'immeuble. Le prix du fermage variait de 12 % à 8 %. Dans les baux emphytéotiques, la rente était beaucoup moindre: de 4 à 2 et même à 1-60 %. Les contributions publiques étaient à la charge du propriétaire ou du locataire suivant les stipulations du bail. Ordinairement, le mode de culture était déterminé, et le fermier ne pouvait rien y changer sans l'agrément du bailleur. Toute infraction entraînait une indemnité ou même une amende. En cas de non paiement, le bailleur pouvait faire déguerpir le preneur dont la dette se trouvait parfois immédiatement doublée. Le bail était résilié et la terre remise en location jusqu'à la date qui marquait la fin du bail antérieur. S'il n'y a preneur, qu'avec rabais, le précédent adjudicataire est responsable du déficit. Enfin si le preneur ne peut se libérer, il doit en faire la déclaration sous serment, et il est inscrit sur le registre des débiteurs publics. A Athènes, " ceux qui seront en retard d'acquitter les fermages des terrains sacrés seront frappés d'atimie, eux, leurs enfants et leurs héritiers, jusqu'à parfait paiement. „

Pour sûreté du prix, le bailleur pouvait exiger une hypothèque et, en outre, des cautions. La dation des cautions était une condition essentielle du bail lorsqu'il s'agissait d'un immeuble loué par l'État ou par un temple. Les cautions répondaient de l'exécution de toutes les clauses du contrat, en particulier du paiement des fermages échus et des dommages et intérêts.

Le fermier ordinaire ne pouvait se substituer une autre personne. Sa mort entraînait la résiliation du bail, sauf dans le cas où son fils était cité dans l'acte. Il en est autrement dans les baux perpétuels; les héritiers légitimes restaient de plein droit en possession du bail. Dans certains endroits et

sous des conditions déterminées, le fermier avait la faculté de céder son lot à un tiers, de vendre pour un temps plus ou moins long le droit aux fruits; mais il ne pouvait hypothéquer le sol et les constructions.

On ne trouve pas trace de reconduction tacite. Le bail expiré pouvait être renouvelé ou prolongé; généralement il était augmenté de 10 %, quelquefois davantage.

Le locataire partant devait restituer l'immeuble tel qu'il l'avait reçu ou tel qu'il était convenu dans le contrat; il était passible de dommages-intérêts s'il s'était rendu coupable de négligence ou avait commis des dégâts. Il n'avait droit à des dommages-intérêts que si le bail était résilié par la faute du propriétaire. Enfin, les Grecs connaissaient le bail à cheptel.

Chap. IV. *L'exploitation directe du sol.* — Il y avait deux espèces d'exploitants directs du sol : 1° les paysans, petits propriétaires qui cultivaient à l'aide de leur famille et de leurs esclaves; ils étaient fort nombreux et on les rencontre dans toutes les parties de la Grèce; 2° des propriétaires plus riches ou seulement plus aisés qui résidaient en ville et faisaient exploiter leurs terres par des esclaves placés sous la surveillance d'un régisseur, esclave lui-même.

Certains de ces propriétaires habitaient la campagne et exploitaient eux-mêmes au moyen d'esclaves. D'après M. G., ceux-ci étaient fort nombreux pendant la guerre du Péloponèse :

« Quand les Lacédémoniens eurent installé une garnison permanente à Décélie, plus de 20,000 esclaves passèrent de leur côté, et une partie seulement provenait des districts miniers. »

On pouvait louer les esclaves d'autrui.

A côté des esclaves, on employait des ouvriers libres qui se louaient pour un temps plus ou moins long, mais sans cesser pour cela d'être libres.

Chap. V. *De l'agriculture hellénique.* — L'auteur nous initie aux moyens employés par les Grecs pour créer le sol arable, l'arroser, le fumer, le dessécher, le labourer, l'ensemencer, cultiver la vigne et les arbres fruitiers, combattre les dégâts causés par les insectes et par les maladies des plantes.

Dans le chapitre VI, *Les productions du sol*, M. G. nous montre que les Grecs connaissaient l'olivier, le figuier, le

poirier, le pommier, le grenadier, le cognassier, l'amandier, le prunier, le noyer, le cormier, le châtaignier, le noisetier et le cerisier des oiseaux.

La culture maraîchère comprenait : la fève, la lentille, le pois chiche, le haricot, le chou, l'artichaut, le navet, les radis, le raifort, la laitue, le céleri, l'oignon, l'ail, la ciboule, le poireau, le cornichon, la betterave, la carotte, le potiron et le melon ou la pastèque.

Dans certaines contrées, il y avait du lin; dans d'autres on élevait des vers à soie. Il y avait aussi de vastes forêts de sapins, d'yeuses et de chênes.

Comme bétail, on rencontrait le cheval, l'âne, le mulet, le bœuf, le mouton, la chèvre et le porc; comme volaille : le paon, la pintade, le faisan, le poulet, l'oie et le canard. Les Grecs élevaient aussi des abeilles.

On cultivait le blé, l'orge, l'avoine, l'épeautre et le millet. La vigne était cultivée à peu près partout en Grèce et les vins y étaient de qualités très diverses. L'énumération des différents crus serait trop longue. Les Grecs falsifiaient leurs vins; ils vendaient volontiers comme vin de Chio ou de Thasos, deux des crus les plus estimés, des vins que ces îles n'avaient jamais produits. Aussi on avait jugé nécessaire de prendre des précautions contre la fraude. Les amphores destinées au transport des vins de Cos, de Thasos et de Rhodes étaient souvent marquées d'une estampille qui avait les caractères d'un certificat de date et d'origine.

Chap. VII. *Des charges de la propriété foncière.* — Il y en avait de deux sortes; les unes étaient perçues au profit des dieux, les autres pour le compte de l'État; mais, dans les deux cas, c'était la loi qui les avait établies.

A Athènes, on payait une dime de $\frac{1}{600}$ pour l'orge et de $\frac{1}{1200}$ pour le blé en faveur de Déméter et de Coré. Cette dime était payée par les Athéniens, leurs colons et leurs sujets. Les biens des dieux eux-mêmes y furent assujettis. Il existait des dimes semblables presque partout en faveur des divinités qui étaient adorées d'une façon spéciale.

En somme les dieux étaient peu exigeants. L'État l'était davantage. D'après Böckh, dit M. G.,

“ Le fisc frappait non pas le revenu de la terre, mais le capital immo-

bilier, et on déterminait celui-ci en multipliant le revenu brut du sol par 12, c'est-à-dire par le chiffre qui indiquait le taux normal de l'intérêt. Toutefois, quand il fallait taxer un citoyen, on avait égard au rang qu'il occupait dans la hiérarchie sociale. Le rapport entre le capital de chacun et sa part d'impôt variait d'une classe à l'autre. Aux Pentacosiomédimnes on réclamait, je suppose, un pour cent de la totalité du capital; aux cavaliers, un pour cent des $\frac{5}{6}$ du leur; aux Zeugites, un pour cent des $\frac{5}{9}$; quant aux Thètes, ils étaient exemptés.

On a objecté qu'un système si compliqué ne convient guère à une société où la science financière était encore dans l'enfance. On remarquera, en effet, que c'est à la fois un impôt foncier, un impôt progressif et un impôt des classes. Or de pareilles taxes n'apparaissent que dans les sociétés où la civilisation est déjà très raffinée et où l'administration est très savante en même temps que très forte. Il est donc peu probable que cette réforme remonte à Solon.

Il se trouve dans Pollux un passage d'où l'on pourrait à la rigueur tirer un système analogue à celui de Böckh, mais même en adoptant cette interprétation, la phrase ne prouverait rien dans l'espèce. L'auteur, en effet, ne dit pas que l'impôt dont il parle ait existé dès l'époque de Solon; il dit simplement qu'il existait à Athènes, sans spécifier la date. Au surplus, nous savons exactement ce que fit Solon dans cet ordre d'idées. Il créa quatre classes censitaires, non dans une intention fiscale, mais dans une intention politique.

Sa pensée véritable fut de proportionner les droits de chacun à sa richesse, et les diverses catégories des citoyens ne furent rien de plus que des listes de notabilités. Aristote ne laisse subsister aucun doute sur ce point. Solon voulut régler les conditions d'admissibilité aux différentes magistratures et non les principes d'après lesquels l'impôt serait réparti. L'hypothèse de Böckh a donc contre elle la vraisemblance et elle n'a point pour elle les documents. „

L'opinion la plus plausible est que l'impôt foncier fut au début une sorte de dime.

Sous Pisistrate et ses fils, le trésor fut alimenté principalement par une taxe de 10 % ou de 5 % sur les produits du sol. M. G. voit là une preuve que la dime existait antérieurement; car le système de Böckh frappant lourdement les riches et exemptant les pauvres sur lesquels les tyrans s'appuyaient, eût été bien plus favorable aux intérêts de Pisistrate, et celui-ci eût été singulièrement maladroit en détruisant l'œuvre de Solon et en la remplaçant par une dime uniforme; si ce dernier impôt a été perçu par lui, c'est qu'il était déjà en vigueur.

Cet impôt fut aboli dès le VI^e siècle et remplacé par le produit des mines et le tribut des alliés. A partir de 484,

les mines fournissaient un revenu annuel de 100 talents (590,000 francs); peu après 430, le chiffre du tribut des alliés s'éleva jusqu'à 1200 talents (7,000,000 de francs). Il faut croire que tout cela suffit largement à couvrir les dépenses; car, à l'origine de la guerre du Péloponèse, Athènes possédait une réserve métallique d'une quarantaine de millions.

S'il n'existait pas d'impôt foncier, il y avait des impôts directs qui incombait exclusivement aux riches; c'étaient les liturgies, souvent très onéreuses.

En 428, on établit une taxe nouvelle, l'*εἰσφορά*. Cet impôt avait une affectation purement militaire; il était perçu d'une façon intermittente et atteignait non seulement la terre, mais l'ensemble de la fortune.

La question de l'eisphora soulève une foule de difficultés peut-être insolubles. M. G. se borne à insister sur les points les plus certains.

Il fallait d'abord déterminer les fortunes, puis fixer d'après quelles proportions elles seraient taxées. On utilisa les classes de Solon et on inscrivit respectivement parmi les Pentacosiomédimnes, les chevaliers et les Zeugites ceux des citoyens qui possédaient un talent, un demi talent ou un sixième de talent en terres ou en valeurs mobilières.

Au IV^e siècle, on fit une évaluation officielle de toutes les propriétés, c'est ce que Démosthène appelle *τίμημα τῆς χώρας*. Ce timéma ou capital imposable était le cinquième du capital réel. M. G., pour expliquer ce grand écart, suppose que le timéma était toute la portion du capital que les citoyens mettaient à la disposition du trésor. Dans la pratique, l'État ne s'en appropriait qu'une faible partie; mais, théoriquement, il pouvait la réclamer tout entière.

Quand le chiffre de l'eisphora était fixé, l'impôt était réparti entre des groupes de citoyens nommés symmories, groupes dont seuls les contribuables faisaient partie. D'après Démosthène, il y en avait 20; d'après Clitodème, 100; c'est à ce dernier chiffre que M. G. se rallie. Les membres de la symmorie répartissaient entre eux la somme que l'État réclamait; les plus riches assumaient plus que leur part, car on trouvait tout naturel que quelques individus acceptassent de plein gré une surcharge d'impôt pour alléger d'autant le fardeau

des autres, et parfois le réduire presque à rien. Il arrivait ainsi que l'eisphora, sans cesser d'être en principe un impôt proportionnel, devenait au fond fortement progressive par le libre consentement des gros censitaires.

Jusqu'en 362, l'eisphora fut perçue en régie; mais, à dater de cette année, on choisit les trois cents plus riches des symmorites et on les chargea du service de la proeisphora, c'est-à-dire qu'ils durent verser immédiatement au trésor la somme totale de l'impôt, sauf à la recouvrer ensuite sur les contribuables.

Excepté dans les circonstances critiques, l'eisphora était une taxe assez légère. Il n'en n'était pas de même d'une autre espèce de charge: les liturgies, dont quelques-unes, la chorégie et la triérarchie surtout, étaient souvent fort coûteuses.

Le système fiscal des autres cités helléniques offrait beaucoup de similitude avec celui d'Athènes. M. G. constate l'existence de liturgies dans presque tous les États.

Les Grecs connaissaient, en outre, diverses sortes d'impôts directs: la dime; un impôt sur le capital, impôt permanent ou intermittent suivant les cités; le tribut annuel que l'on payait pour faire partie d'une confédération afin de créer un trésor fédéral. Enfin les Périèques étaient assujettis à un impôt spécial.

Chap. VIII. *Revenu et valeur vénale de la terre.* — M. G. fait observer que les anciens Grecs obtenaient du sol une production bien supérieure à celle du siècle présent, cela grâce aux soins qu'ils prenaient de fumer les terres, de les irriguer, etc., soin que l'on négligea pendant le moyen âge et dans les temps modernes sous la domination turque.

Le degré de fertilité était fort différent. Tandis que les plaines de la Messénie et de la Thessalie, entre autres, étaient renommées pour leur richesse agricole, nombre d'autres contrées étaient stériles ou à peu près. Mais, même dans les terrains maigres et rocailleux, il était possible d'obtenir des rendements élevés en y plantant des vignes.

Malheureusement, les indications précises, se traduisant en chiffres, manquent dans les documents. M. G. s'efforce de suppléer à cette lacune et, par une série de déductions ingénieuses, il conclut que le sol donnait, suivant les cas, de 17 à

34 hectolitres par hectare. Quant aux vignes, le chiffre de 21 hectolitres indiquait leur rendement moyen; mais souvent ce niveau était franchi.

Quels étaient en argent les prix des denrées agricoles et, par conséquent, le revenu des terres? M. G. se livre pour le déterminer à une série de calculs compliqués dont il résulte que l'exploitant avait en moyenne un bénéfice net de 40 % environ.

Quant à la valeur vénale des terres, elle est difficile à déterminer. On pourrait conclure d'un passage de Lysias que l'hectare de terre valait 861 francs. En tenant compte du fait que l'argent, dans le monde hellénique, valait deux ou trois fois plus que chez nous, les terres auraient atteint en Grèce le prix moyen actuel de celles du midi de la France, mais le prix des terres était sujet à de grandes fluctuations suivant leur emplacement, leur fertilité, et la situation économique et politique de la cité.

(A suivre.)

ADH. MOTTE.

HERBART. — **Principales œuvres pédagogiques** (*Pédagogie générale. — Esquisse de leçons pédagogiques. — Aphorismes et extraits divers.*) traduites et fondues en un seul volume par A. PINLOCHE, professeur à la Faculté des lettres de Lille, lauréat de l'Académie française. (= *Travaux et mémoires des Facultés de Lille, tome IV. — Mémoire N° 15.*) Paris, Alcan; Lille, Talandier. 1894.

M. A. Pinloche, déjà connu chez nous par son excellent ouvrage sur Basedow et le philanthropisme, offre aujourd'hui aux lecteurs français la traduction des principales œuvres pédagogiques du philosophe Herbart (1776-1841). Tous ceux qui s'occupent de pédagogie, doivent lui savoir gré d'avoir entrepris cette traduction. Car Herbart mérite vraiment l'attention de l'étranger tant par l'influence qu'il continue d'exercer dans les pays de langue allemande, que par la valeur absolue de ses théories, dont plusieurs resteront acquises pour toujours. " Les doctrines pédagogiques de Herbart, „ comme le

dit bien le traducteur dans sa préface, " ont pris une telle importance en Allemagne, en Autriche et en Suisse, qu'il n'est plus possible à quiconque s'intéresse à l'histoire de l'éducation de les ignorer. "

Mais rendre cet auteur accessible aux Français était une tâche ardue. En effet, le texte possède des particularités qui le rendent souvent obscur aux Allemands eux-mêmes et qui devaient présenter de grandes difficultés à la traduction. Ce sont surtout un style abrupt, très concis, très abstrait, et puis une langue propre, personnelle, inspirée par une philosophie originale qui forme le fond des idées et qui modifie quelquefois jusqu'à la signification des termes les plus usuels. Il fallait donc créer aussi en français toute une terminologie nouvelle.

A cette difficulté de traduction s'ajoutait l'embarras du choix des ouvrages. Herbart a laissé beaucoup d'écrits pédagogiques. Dans les éditions allemandes, ils remplissent ordinairement deux gros volumes. Il aurait été inutile et même désavantageux d'offrir le tout au public français, d'autant plus que certains opuscules et mémoires n'ont plus guère d'intérêt à l'heure actuelle. Mais il s'agissait de choisir les ouvrages de manière qu'on acquit réellement une idée juste et exacte des doctrines essentielles de l'auteur. Pour y réussir, M. Pinloche a procédé d'une façon tout à fait particulière. Il ne nous donne complètement aucun des ouvrages, mais adoptant un plan qu'il dit avoir été indiqué, mais non toujours suivi par Herbart, il réunit " sous une même rubrique toutes les parties d'un même sujet qui se trouvent disséminées dans les différents traités originaux ". Voici ce plan, qui peut en même temps montrer au lecteur les matières contenues dans la traduction :

PÉDAGOGIE GÉNÉRALE.

LIVRE I^{er}.

Considérations générales sur la pédagogie.

- I. — Définition de la pédagogie.
- II. — Rapports de la pédagogie et de la philosophie.
- III. — Plan de la pédagogie générale.
- IV. — De l'éducation proprement dite.

LIVRE II.

Du gouvernement des enfants.

- I. — Nécessité et but du gouvernement.
- II. — Procédés du gouvernement.
- III. — Rapports du gouvernement et de l'éducation.

LIVRE III.

De l'instruction.

- I. — L'instruction considérée comme complément de l'expérience et du commerce des hommes.
- II. — Rapports de l'instruction avec le gouvernement et la culture morale.
- III. — But de l'instruction (culture multiple et intérêt).
- IV. — Conditions de la culture multiple.
- V. — Matière de l'enseignement.
- VI. — De la manière dans l'enseignement.
- VII. — Marche de l'enseignement.
- VIII. — Des plans d'études.
- IX. — Résultat de l'enseignement.

LIVRE IV.

De la culture morale.

- I. — De la culture morale en général.
- II. — Du caractère.
- III. — Formation naturelle du caractère.
- IV. — Procédés de la culture morale en général.

LIVRE V ¹.*Résumé de pédagogie générale adaptée aux différents âges.*

De un à trois ans. — De quatre à huit ans. — Age moyen : de huit ans à l'adolescence. — Adolescence.

¹ A partir du livre V, M. Pinloche reproduit l'ordre et le texte de *Esquisse*.

PÉDAGOGIE SPÉCIALE.

LIVRE I^{er}.

Remarques pédagogiques relatives aux matières spéciales d'enseignement.

- I. — De l'enseignement religieux.
- II. — De l'enseignement historique.
- III. — Mathématiques et sciences naturelles.
- IV. — Géographie.
- V. — Enseignement de la langue maternelle.
- VI. — Langues grecque et latine.
- VII. — Des cas spéciaux en matière d'enseignement.

LIVRE II.

Des défauts des élèves et de la manière de les traiter.

- I. — Distinction des défauts en général.
- II. — Les effets de la culture morale.
- III. — De certains défauts particuliers.

LIVRE III.

L'État et la famille.

- I. — L'éducation par rapport à la famille et à l'État.
- II. — Des écoles.

On ne saurait nier que ce plan ne convienne parfaitement au sujet et qu'il ne tienne compte des intentions de Herbart lui-même. Mais pour quelle raison le traducteur n'a-t-il pas cru devoir reproduire dans son ensemble aucun des traités originaux? Cette raison se trouve dans un défaut de composition, " dans la structure parfois bizarre „ de ces traités. Citant un mot de l'auteur, qui demandait qu'on lût sa pédagogie deux fois, il ajoute (*Préf.*, p. XIII) : " Ceci explique pourquoi il nous a paru impossible de songer à reproduire en français, en conservant l'ordre et la forme que l'auteur leur a donnés, les différents traités ou extraits que nous avons réunis et fondus dans ce volume : c'eût été rebuter à plaisir un lecteur qui aime avant tout la clarté et un ordre facile à saisir. „

Sans vouloir contester la valeur scientifique du travail de M. Pinloche, laquelle est très considérable, nous croyons que,

justement au point de vue de la clarté et de la facilité d'une première étude, il aurait mieux valu traduire simplement les ouvrages principaux. Car voyez ce qui arrive maintenant. Les extraits qui sont réunis dans un même chapitre, ont beau se rapporter à un même sujet, on ne s'aperçoit que trop vite qu'on n'a pas affaire à un véritable ensemble. Cela ne nuit pas seulement à l'impression esthétique, dont il n'était évidemment pas besoin de tenir compte dans une œuvre de pure science, mais cela nuit également à l'intelligence et exige en tout cas des efforts plus grands. D'abord, les passages d'un extrait à l'autre n'étant pas aplanis par la rédaction, il faut, à chaque transition, une attention et une réflexion particulières pour ne pas perdre le fil des idées. Ensuite, cette difficulté de suivre la marche de l'exposé et l'obscurité sont encore augmentées par le fait que, très souvent, les morceaux n'étaient pas composés pour la place qu'ils occupent et qu'ils sont séparés entre eux par une grande différence de date. Le plan qu'un auteur a adopté peut être singulier ou mauvais, mais du moment que les pensées sont développées logiquement et bien enchaînées, il sera toujours malaisé, sinon impossible, de les rendre plus claires par un ordre différent sans changer aussi le texte. A l'appui de cette affirmation, je ne citerai qu'un seul exemple. Il s'agit des chapitres où Herbart parle de l'instruction (*Péd. gén.*, L. 2, ch. I, II, III; *Esquisse*, § 62-94). Après avoir déterminé le but de l'instruction, qui est la direction multiple de l'intérêt (*Vielseitigkeit des Interesse*), il examine d'abord les conditions de la culture multiple, puis celles de l'intérêt et y ajoute enfin les principaux genres d'intérêt. M. Pinloche a cru devoir changer cet ordre, qui est cependant le même dans la *Pédagogie générale* et dans l'*Esquisse de leçons pédagogiques*, en disposant comme suit ¹: Ch. III. But de l'instruction : 1. De la culture multiple; 2. Conditions de l'intérêt; 3. Des principaux genres d'intérêt. — Ch. IV. Conditions de la culture multiple. On peut sans doute discuter la question de savoir s'il n'aurait pas mieux valu exposer les conditions de l'intérêt avant celles de la culture multiple, mais puisque Herbart avait préféré la marche contraire, il me semble qu'il y avait avantage à le

¹ Cf. p. 260.

suivre. En effet, le chapitre qui traite des conditions de l'intérêt contient tant d'allusions et même de citations se rapportant aux conditions de la culture multiple, qu'il est très difficile de l'entendre sans l'étude préalable de celles-ci ¹.

D'ailleurs, on remarquera aussi que le nouvel arrangement introduit une division défectueuse, qui ne se trouve pas dans l'original. Car, évidemment, les conditions de l'intérêt et celles de la culture multiple sont des notions coordonnées et qui indiquent chacune les *moyens* de réaliser l'un des deux objets constitutifs de l'enseignement, tandis que M. Pinloche place les premières dans le chapitre III qui est intitulé : But de l'instruction, et assigne un chapitre à part (IV) aux dernières.

Enfin, nous sommes affermis dans notre opinion par la considération des extraits eux-mêmes. Herbart a exposé ses idées pédagogiques plus d'une fois avec des développements différents et quelquefois avec des changements de détail. Ainsi les traités principaux, la *Pédagogie générale* et l'*Esquisse de leçons pédagogiques*, s'occupent à peu près des mêmes questions. Il n'y a que cette différence entre les deux que le second, tout en résumant le premier qu'il suppose, tâche de le compléter. Ce sont aussi ces deux traités que le traducteur a surtout fondus dans son volume. Pour la plupart des chapitres qui leur sont communs, il nous donne les deux exposés l'un à la suite de l'autre. Nous avons constaté que, sauf quelques passages plus étendus (notamment § 20-28; § 148-150; § 304-313), quelques paragraphes et quelques phrases sautés par-ci par-là, toute l'*Esquisse de leçons pédagogiques* a passé dans son travail. En ce qui concerne la *Pédagogie générale*, il a supprimé beaucoup plus de choses (surtout livre 2, ch. I, II, III, V, 2, 3 (les tableaux), VI, 1; livre 3, ch. II, III, VI). Partout il a omis de préférence les parties philosophiques. Comme il l'explique dans la préface (p. xiii), il n'a pas cru " devoir grossir inuti-

¹ Dans le chapitre de l'*Esquisse* sur les conditions de l'intérêt et sur ses principaux genres, Herbart renvoie trois fois expressément au chapitre précédent sur les conditions de la culture multiple, et p. 128 § 31 *Pinl.* il dit : " Ici s'applique en général ce qui a été dit sur les conditions de la culture multiple. „ Mais, dans le texte français, on n'a pas encore vu ces conditions.

lement ce volume en y insérant les développements purement philosophiques qui ne... semblaient pas indispensables à l'intelligence de la partie exclusivement pédagogique de l'œuvre, la seule qui nous intéresse aujourd'hui. „ Évidemment, ce principe était excellent. Mais la pédagogie de Herbart est tellement imprégnée de sa philosophie, elle en dépend, la suppose et s'y confond à un tel degré qu'elle reste nécessairement lettre close pour quiconque ignore les idées essentielles de cette philosophie. Et comme elle est exposée dans un style extrêmement concis, il y avait à craindre qu'en rayant les explications philosophiques, on ne la rendit encore plus obscure. Par cette raison nous sommes justement d'avis que la plupart de ces explications auraient dû être conservées. Il serait trop long et trop fastidieux de montrer la chose pour tous les passages. Nous nous contenterons donc de motiver notre avis pour les chapitres sur les conditions de la culture multiple et de l'intérêt, dont il a déjà été question.

M. Pinloche a reproduit l'exposé de l'*Esquisse* et a pris dans la *Pédagogie générale* seulement le paragraphe (I. 2, ch. IV, 2) qui traite des degrés de l'instruction. Or, ce paragraphe est absolument inintelligible sans la connaissance des chapitres précédents (ch. I, II, III), qui ont été supprimés. Nous y entendons parler de concentration (*Vertiefung*), de réflexion (*Besinnung*), de clarté, d'association, de système, de méthode; mais, ne sachant pas quelles idées précises sont désignées par ces termes herbartiens, nous n'acquérons que des notions vagues, confuses, qui sont à peine éclaircies assez par les définitions succinctes du chapitre de l'*Esquisse*. Encore si celui-ci précédait, nous pourrions peut-être nous tirer quelque peu d'affaire, mais, dans l'arrangement de M. Pinloche, il suit l'extrait de la *Pédagogie générale*. Il y avait, de plus, une raison historique de ne pas omettre le chapitre qui fixe et développe les concepts tantôt cités. On sait en effet qu'il contient l'ébauche des " degrés formels „ dont la théorie a été reprise et modifiée tant de fois dans la suite, et qui, sous une forme ou sous une autre, sont reçus par presque tous les pédagogues contemporains. Quant à l'analyse de l'intérêt, elle ne pouvait pas manquer non plus, puisqu'elle seule nous fait comprendre et voir dans leur source les quatre degrés de

l'activité : l'attention, l'attente, la recherche (? *Fordern*, le désir?), l'action.

D'ailleurs, même sans considérer la nécessité de ces analyses pour l'intelligence d'un texte déterminé, nous nous persuadons aisément qu'elles étaient indispensables quand nous pensons que, d'après Herbart, *culture multiple et intérêt* sont les pivots sur lesquels roule toute sa théorie de l'instruction. Cela étant, devait-on négliger la moindre chose qui pût y jeter de la lumière, tant sur eux-mêmes que sur leurs conditions?

Nous concluons donc qu'au point de vue de la clarté et de la facilité d'une première étude, le traducteur aurait mieux fait de présenter au public les deux traités principaux de Herbart dans leur entier. S'il voulait préparer le lecteur et lui venir en aide, il y avait un moyen plus propre que le changement d'ordre et la suppression des parties philosophiques; c'était une petite introduction sur la psychologie et la morale de l'auteur ainsi que des notes plus abondantes que celles qu'il donne.

Mais, bien que nous soyons convaincu que telle aurait été la meilleure façon de procéder, nous reconnaissons volontiers tous les mérites et la grande utilité de l'ouvrage de M. Pinloche, qui a réussi réellement à condenser dans un seul volume les idées essentielles du pédagogue allemand.

Les difficultés de la traduction et particulièrement de la terminologie, qui étaient énormes, ont été presque partout heureusement vaincues. Le texte français, tout en ne s'écartant jamais sans nécessité de l'original, se lit couramment et agréablement. Toutefois, il y a quelques bévues, dues sans doute à une distraction momentanée produite par la fatigue. Nous signalons les deux suivantes :

1. Herbart, *Péd. génér.*, l. 3, ch. V, 2, t. X, p. 151, éd. Hartenstein.

Nicht eher kommt die Zucht in den rechten Schwung, als nachdem sie Gelegenheit gefunden hat, dem Zöglinge sein besseres Selbst durch einen tief eindringenden Beifall (nicht eben Lob!) hervorzuheben.

Pinloche, *Herbart*, p. 248, § 7.

La culture morale ne prend sa véritable allure que lorsqu'elle a trouvé l'occasion de relever le moi de l'enfant à ses propres yeux par une approbation (et non par un éloge!) qui pénètre profondément.

Erst dann findet der Tadel offene Ohren, wenn er aufgehört hat als eine Minusgrösse allein zu stehen; er muss nur den schon gewonnenen Beifall zum Teil aufzuheben drohen. So fühlt auch nur derjenige den Nachdruck innerer Vorwürfe, welcher zur Achtung für sich selbst gekommen war und hiervon etwas zu verlieren fürchtet.

Le blâme n'est entendu que par l'enfant qui a cessé d'être une quantité négative isolée, et il ne doit tendre qu'à amoindrir l'approbation déjà méritée. En effet, celui-là seul peut sentir la force des reproches intérieurs, qui était arrivé à gagner l'estime de soi-même et qui craint d'en perdre quelque chose ¹.

Le sens de ce passage n'est pas douteux. Herbart compare le blâme à une quantité négative. L'approbation et l'éloge seront donc pour lui des quantités positives. Or, aussi longtemps qu'il n'y a que blâme, on n'obtient presque aucun résultat dans l'éducation. Pour que le blâme fasse de l'effet et opère en faveur de la culture morale, il faut qu'il tende à diminuer une quantité positive, une propriété acquise et estimée, il faut donc que l'enfant ait pris conscience de son meilleur moi par une approbation qui va jusqu'au cœur et ainsi qu'il craigne de perdre cette approbation. Le même état de choses existe si le blâme, qui est alors simplement reproche, vient de l'agent lui-même; car là aussi on ne sent la force des reproches que quand on était déjà arrivé à l'estime de soi-même.

Il y a trois erreurs dans la traduction. L'expression " relever le moi de l'enfant à ses propres yeux ", ne rend pas assez bien l'allemand "*sein BESSERES Selbst hervorheben.* ". Puis, ce n'est pas l'enfant qui a cessé d'être une quantité négative isolée, mais c'est le blâme qui est la quantité négative et qui a cessé d'être seul, puisque, après l'approbation, il y a aussi une quantité positive. Enfin, la dernière phrase ne contient pas une raison directe du fait constaté, mais le confirme par une analogie. Nous proposerions la version que voici :

La culture morale ne prend sa véritable allure que

¹ C'est nous qui soulignons ici et au passage suivant, à l'exception du mot *moi*, qui est souligné dans la traduction de Pinloche.

lorsqu'elle a trouvé l'occasion de relever le meilleur moi de l'enfant à ses propres yeux par une approbation (pas précisément par un éloge!) qui pénètre profondément. Le blâme n'est écouté que quand il n'est plus seul comme une espèce de quantité négative; il suffit qu'il menace d'amoinrir l'approbation déjà acquise. De même, celui-là seul sent la force des reproches intérieurs, etc.

2. *Esquisse*, § 178, éd. Hartenstein.

Ferner sind die Kinder in ihren Spielen zu beobachten. Je mehr freies Phantasieren, je mehr Abwechslung, desto weniger Bedenklichkeit; wenn aber einerlei Spiel sich oft, nach bleibenden Regeln wiederholt,... so kann Leidenschaft entstehn.

Pinloche *Herbart*, p. 276, § 55.

Il faut en outre observer les enfants dans leurs jeux. Plus leur imagination sera libre et les changements fréquents, moins on obtiendra d'eux la réflexion; mais lorsqu'un certain jeu se répète souvent, d'après des règles fixes,... il peut dégénérer en passion.

C'est le mot *Bedenklichkeit* qui n'a pas été bien rendu. Puisqu'il est question dans ce passage de la culture morale considérée en tant qu'elle doit maintenir dans l'âme le repos et la sérénité, il est clair qu'il faut l'interpréter comme suit : Plus les enfants s'abandonneront à imaginer librement, plus ils changeront souvent de jeu, moins il y a de danger; mais s'ils s'attachent à des jeux qui sont toujours les mêmes..., ... la passion peut surgir et jeter le trouble dans leur âme.

Heureusement ces taches et quelques autres qui font singulièrement contraste avec la netteté parfaite du reste, ne peuvent pas détruire l'utilité scientifique de la traduction de M. Pinloche, à laquelle nous souhaitons tout le succès qu'elle mérite.

P. HOFFMANN.

VARIA.

UNE EXCURSION A MAGNÉSIE DU MÉANDRE.

L'explorateur des ruines de Pergame, M. Humann, s'est acquis récemment une notoriété nouvelle par ses fouilles de Magnésie du Méandre. Une série de travaux qui se préparent doivent en exposer bientôt les résultats. Ce que nous a dit M. Humann fait présager qu'ils enrichiront beaucoup notre connaissance du passé de l'Asie. Nous ne pouvons songer à divulguer ici des informations d'ailleurs incomplètes. Un simple récit de la visite que nous avons faite aux ruines offrira peut-être quelque intérêt, nul voyageur n'ayant pu les décrire dans l'état où nous les avons trouvées.

Un voyage en Asie Mineure est loin de présenter les difficultés qui rebutaient encore le touriste ordinaire il y a peu d'années. Un train de la ligne de Dinair quitte Smyrne vers huit heures du matin et amène en deux ou trois heures à Balachik, la gare la plus voisine de l'ancienne Magnésie. Le train s'arrête à Ayasoulouk, et le voyageur peut donner une journée aux ruines d'Éphèse. Les prétendues fouilles des Anglais ont laissé le temple et la nécropole d'Éphèse, dans un déplorable état. Heureusement les fouilles vont être reprises par le Gouvernement autrichien. La campagne de cette année a été employée à reconnaître le terrain. A la prière des Autrichiens, Berlin leur avait prêté M. Humann. Il s'est d'abord assuré qu'il n'y avait rien à trouver dans l'enceinte du temple d'Artémis. On a creusé une tranchée très profonde, allant jusqu'au dessous des fondements. Ceux-ci eux-mêmes ont disparu en grande partie. Cela n'est pas étonnant si l'on songe à combien de dévastations l'édifice a été exposé, depuis les premières destructions des chrétiens. A l'époque où Justinien bâtit S^{te} Sophie, l'Artémision lui avait servi encore de carrière, mais les Seldjoucides n'y trouvèrent déjà presque plus rien à enlever lorsqu'ils construisirent à Ayasoulouk la belle mosquée dite de Sélim.

Tout autres ont été les résultats des sondages que M. Humann a fait exécuter à trois kilomètres de là, près de l'ancien port, sur l'emplacement de l'agora d'Éphèse. Ces premières tentatives ont immédiatement fait trouver des centaines de fragments de sculptures et d'inscriptions, et ont révélé l'existence d'un champ de ruines d'une richesse extraordinaire. On suppose que la ville a été détruite d'un seul coup, par la guerre et par l'incendie (peut-être lors de l'invasion des Goths). On s'est contenté de niveler l'amas des ruines lorsque plus tard on reconstruisit là une ville byzantine. C'est au dessous des ruines de celle-ci que l'on retrouvera donc l'ancienne agora d'Éphèse, conservée dans l'état où elle se trouvait le lendemain de la catastrophe. M. Benndorf viendra bientôt reprendre les travaux qu'aura rendus possibles un canal d'assèchement creusé sur les indications de M. Humann.

En même temps que les Autrichiens fouilleront Éphèse, les Français

continueront leur recherches à Didyme, et les Allemands remettront au jour les restes de Priène et après ce travail, qui prendra trois années, ils entreprendront l'exploration de Milet. On voit que le lustre prochain réserve un riche butin à l'archéologie.

D'Ayasoulouk à Balachik, la voie suit en partie l'ancienne route d'Éphèse à Magnésie. On a longtemps une échappée sur le Coressus et, à ses pieds, sur les ruines qui se groupent autour d'une des portes d'Éphèse, appelée *porte de Magnésie*. Bientôt on quitte les champs de figuiers; la rampe devient très forte; on longe pendant un certain temps un ruisseau encaissé, et une vallée profonde que traverse un aqueduc bien conservé. Les coteaux sont couverts de petits taillis et forment des paysages beaucoup plus riants que les montagnes du Caïcos et de l'Hermos. La végétation n'a pas un aspect méridional; c'est en plus grand et sous un ciel magnifique les sites de certaines collines des bords de l'Ourthe. Seulement, de temps à autre, on voit la fumée d'un incendie: pour se faire un pâturage ou un peu de charbon, les habitants continuent à lutter contre la nature et à empêcher un reboisement qui serait si salulaire au pays. Par ci par là, de grands troupeaux de chèvres parsèment les coteaux de taches noires; le bruit de tous leurs grelots, perçu par instants à quelque arrêt du train, fait l'effet d'un carillon qui viendrait d'une ville cachée.

Après avoir traversé deux tunnels, on arrive à la gare d'Azizieh, un bourg en plein développement; il est situé sur la ligne de faite qui sépare les eaux du Caïstre de celles du Méandre. Le train descend ensuite rapidement le long d'un nouveau torrent. Le vallon très boisé s'élargit sans cesse et bientôt réapparaissent les cultures d'oliviers et de figuiers.

Balachik est une petite localité sans intérêt spécial. La Magnésie des ruines est à cinquante minutes de la gare de Balachik. Le voyageur trouvera facilement la chaussée de Sokhia qui conduit en droite ligne vers le sud, sur le champ des ruines, en longeant à quelque distance l'embranchement qui va de Balachik à Sokhia.

La route des ruines descend en pente douce sur une longueur de deux kilomètres; elle traverse des plantations de maïs et de figuiers, entre deux haies surchargées de verdure et de fleurs sauvages. Brusquement, on se trouve devant une plaine nue, formant l'arène d'un vaste cirque. La ceinture des montagnes s'élargit à l'est, entourant un coin de vallée couvert de grands arbres. La ligne de l'horizon s'abaisse au sud, là où coule le Léthéos, un affluent du Méandre. C'est de ce côté que se marque bientôt l'emplacement des ruines.

Toute la plaine est recouverte d'une couche épaisse d'alluvions, sur laquelle ont poussé des touffes d'un jonc aux pointes dures et aiguës. L'aspect uniforme des marécages est par place semé de plaques grises formées par un sol entièrement nu. L'impression que donne le paysage n'est cependant pas celle d'un site désolé. De nombreux oiseaux se lèvent à tout instant des bords du chemin, et l'on rencontre de vastes troupeaux de chèvres, de chevaux, de vaches et de buffles qui paissent dans la plaine.

Nous arrivons à Léthéos, à l'endroit où l'on a retrouvé les restes d'une ancienne enceinte. Du pont que l'on a construit récemment en même temps que la chaussée, il ne reste déjà plus que les piles; voitures et piétons

doivent passer à gué la rivière, dont le lit encaissé conserve même en été un petit courant d'eau. Les paysans ont l'habitude de traiter les travaux modernes de la même façon que les ruines; les ponts, les chaussées leur servent de carrière pour leurs constructions.

Au delà du pont, la route incline un peu à gauche, et l'on voit devant soi un mur qui, à droite, s'interrompt pour reprendre une direction à peu près parallèle à celle de la route. De ce même côté, on rencontre bientôt une tranchée profonde, creusée pour emmener l'eau des fouilles. Le fond est couvert d'une eau stagnante et les parois laissent voir au milieu de débris entassés quelques fragments de colonnes.

Un sentier longe la tranchée et se dirige vers le centre des ruines. On le dépasse, et bientôt la route traverse la muraille que l'on a aperçue d'abord. Ce mur, de construction assez grossière, appartient à une enceinte presque entièrement conservée et qui n'est point d'origine antique : elle comprenait seulement l'Artémision, une église byzantine, et un assez large espace au sud-est, où l'on ne voit plus qu'un cimetière turc délabré et une mosquée. L'enceinte reliait ces ensembles à un grand édifice romain qui a pu servir de forteresse.

Aussitôt après avoir passé le mur, on découvre un amoncellement de marbres qui indique l'emplacement de l'Artémision et plus loin devant soi, à gauche, un groupe de constructions assez élevées. On y arrive après avoir laissé derrière soi les derniers restes visibles à l'est de l'enceinte. On prend pour les visiter un petit sentier qui traverse la voie du chemin de fer de Sokhia. Il est aisé de se représenter les lignes de ce grand édifice quadrangulaire, dont les murs sont en majeure partie conservés. L'édifice se termine à son extrémité nord, que nous voyons en premier lieu, par une rangée d'arcades au dessus de laquelle étaient percées des fenêtres en face, à court intervalle, d'autres arcades, et les restes d'un édifice dont nous n'oserions dire avec certitude s'il avait la même destination que le premier. Les environs sont couverts de plantes de réglisse.

On quitte ce groupe de ruines par le sentier qui y avait conduit, et l'on retrouve l'enceinte. En la suivant, on arrive à un chemin qui, vers la gauche, traverse un petit bief. On laisse derrière soi des maisons en ruines, occupées il y a peu de temps encore. Le gouvernement turc avait établi sur l'emplacement de Magnésie, comme dans beaucoup d'autres endroits, des familles tcherkesses d'émigrés. En dix-huit ans la fièvre causée par les marais et le manque absolu d'hygiène les a emportés tous. La mosquée qu'on leur avait construite est intacte avec ses peintures barbares et mérite un coup d'œil.

Après avoir passé le bief, on découvre bientôt les restes du théâtre, dans le premier pli du mont Thorax.

La nature n'avait pas préparé pour le constructeur de ce théâtre le moyen d'encadrer la scène dans un décor fastueux comme les paysages de Pergame; la vue n'offre pas les perspectives que l'on trouve à Hiérapolis, à Tralles et même à Laodicée, ni la variété des aspects qui se déroulaient au devant de l'immense théâtre d'Éphèse. Le panorama néanmoins participait aux charmes qu'ont toujours les paysages grecs. A l'époque où la construction romaine qui se trouve derrière la scène n'était pas encore

venue masquer en partie l'horizon, le spectateur, tourné vers l'ouest, avait sous ses yeux une partie du panorama de la ville et au loin les pentes verdoyantes des montagnes qui se trouvent entre Magnésie et Éphèse. Les gradins sont mal conservés. Une des curiosités de ces ruines est qu'elles laissent parfaitement reconnaître l'ancienne structure de la scène grecque, au milieu des débris provenant de la transformation romaine. Les assises de l'édifice qui fermait la scène antique sont à un niveau plus bas que les fondations romaines; il en reste trois rangées de dix colonnes et leurs fûts sont brisés à différentes hauteurs. On ne se rend pas très bien compte de la façon dont ces colonnes avaient dû être engagées dans la construction romaine. Un conduit souterrain à plafond, également sans différence de niveau, passait sous les assises de la scène et de l'orchestre primitifs; il avait au milieu de l'orchestre et de la scène des ouvertures qui servaient évidemment à la machinerie du théâtre.

On va retrouver le chemin que l'on a dû quitter pour venir au théâtre. Arrivé à ce chemin, on doit tourner vers la gauche pour atteindre les ruines du côté ouest de la ville. Le chemin moderne suit à peu près le tracé de la rue principale de Magnésie. On rencontre, après dix minutes de marche, sur la droite, une puissante construction, dans laquelle M. Humann a reconnu un château fort romain. Lorsque le testament d'Attale leur eut donné l'Asie, les Romains établirent ainsi dans les points les plus importants des constructions militaires, à la fois citadelles et casernes, qui permettaient à quelques centaines de soldats de garder tout un pays.

De ce castel romain on découvre tout près vers le sud l'ancien stade. Il n'a rien qui le distingue des édifices du même genre et il est moins intéressant par ses ruines que celui d'Éphèse; ici les constructions qui se trouvaient à l'entrée ont complètement disparu.

En continuant à suivre la rue principale au delà du château romain, on traverserait l'ancien mur d'enceinte de la ville et l'on arriverait à la nécropole; c'est de la même façon qu'à Éphèse la nécropole commençait au delà de la porte de Magnésie et qu'à Hiéropolis elle forme l'aboutissement de l'artère principale de la ville si étonnamment conservée.

Le mur de la grande enceinte date des rois grecs. De la porte ouest, il gravissait derrière le stade le mont Thorax et en couronnait la crête, à la façon dont le mur de Lysimaque suit à Éphèse l'arête du mont Coressus. Le mur descendait ensuite dans la plaine; il ne semble pas que là on en ait retrouvé des traces, si ce n'est près de la chaussée de Balachik, dans le lit même du Léthéos.

Si l'on ne veut pas s'égarer parmi les marais, il faut revenir sur ses pas jusqu'au bief; de là en quelques secondes, on atteint la partie sud de l'agora.

L'agora est de beaucoup la partie la plus intéressante des ruines. La découverte et la mise au jour de cet ensemble presque unique de constructions anciennes est un des plus beaux triomphes de M. Humann. Au point de vue de notre connaissance des mœurs et de la vie privée des Grecs, l'archéologie ne doit pas moins ici à M. Humann que l'histoire de l'art ne lui devait déjà pour ses trouvailles de Pergame. Le succès de ses recherches

ne vient pas seulement d'un bonheur particulier. Il faut avoir visité le terrain pour se rendre compte de la science et de la méthode qui ont dirigé les fouilles. Lorsque quelques premiers sondages ont donné des résultats, il n'y a pour ainsi dire plus de tâtonnements; la pensée qui a conduit les travaux se lit sur le terrain; il n'existe pas plus de confusion dans l'aspect des terres remuées qu'il n'y a eu d'obscurité dans les plans de l'explorateur.

Ainsi les fouilles ne sont point faites au petit bonheur des trouvailles; elles visent avant tout à reconstituer la topographie. Même à Magnésie, où les ruines mises au jour sont à quatre ou cinq mètres de profondeur, on se rend parfaitement compte de la disposition des lieux dans l'ancienne ville.

Nous avons eu la chance d'assister à Priène au début de fouilles conduites par M. Humann avec sa décision et sa netteté de vue ordinaires. Soixante quinze ouvriers avaient, sur la terrasse la moins élevée, déblayé la porte de l'ouest; de là, creusant toujours jusqu'au roc, ils remontaient en gravissant la route ancienne qui traversait la ville d'un bout à l'autre. De distance en distance, M. Humann lançait à droite et à gauche des tranchées d'exploration. Ces travaux renseigneront complètement sur la topographie ancienne de Priène, et auront l'avantage de créer une voie pour emmener les décombres sous lesquels se cachent les restes du temple d'Athéna Polias. Il ne faudrait pas s'étonner qu'ici les fouilles ne nous valent des surprises au moins égales à celles de Pergame. Près de la porte dans l'intérieur de la ville, nous avons été témoins de trouvailles tout-à-fait inattendues. Priène sera déblayée en entier comme l'a été Pergame. L'économie avec laquelle M. Humann mène ce genre de recherches n'est pas la moindre preuve de sa sûreté de méthode. On sait en effet que les fouilles de Pergame n'ont coûté au gouvernement allemand qu'un demi-million. Il suffit d'avoir passé au musée de Berlin pour comprendre qu'à ce prix l'affaire a été bonne.

Il nous souvient d'avoir lu quelque part cette opinion de Renan, que les villes grecques de l'Orient ne différaient pas essentiellement de ce qu'elles sont aujourd'hui. Si Renan avait eu la chance de voir l'agora de Magnésie ressuscitée par M. Humann, il lui serait devenu impossible d'associer dans sa pensée le souvenir de la vie antique avec les labyrinthes de bazars infects, de cours étroites et sales, de constructions provisoires, qui forment les grandes villes levantines. A Magnésie, les marchands avaient leurs négocees installés dans un imposant édifice pour lequel leurs architectes n'ont pas moins prodigué le marbre et le luxe que dans les temples.

L'agora est un vaste rectangle à peu près deux fois plus long que large, entouré d'une colonnade double d'ordre ionique.

Derrière le second rang de colonnes, s'ouvraient de petits magasins adossés au mur extérieur de la place publique. Le passant longeant la colonnade pouvait voir les marchandises étalées. Les compartiments occupés par les négociants n'étaient pas tous de mêmes dimensions. Il y avait, nous semble-t-il, une trentaine de ces compartiments sur le long côté, et une vingtaine sur les autres. Vers l'Artémision, là où le mur d'enceinte longe en partie l'agora, il n'y avait pas de place entre les colonnes et le mur extérieur pour une semblable disposition de boutiques. Il semble, d'après le résultat des fouilles, que la place elle-même était décorée seulement de

deux édifices, un petit temple de Zeus, et un tombeau assez riche, qui datent de l'époque romaine.

Une grand'rue traversait l'agora le long du petit côté sud. A l'angle ouest de ce côté, les fouilles ont mis au jour tout un groupe d'édifices. Nous ne savons pas jusqu'à quel point les inscriptions dont les Allemands tiennent en réserve la publication, apporteront des renseignements certains sur la destination de ces édifices. En attendant, ils sont bien faits pour intriguer la sagacité des visiteurs. Les galeries étant élevées de plusieurs marches au dessus du niveau de la place, on voit immédiatement l'endroit où la rue pénétrait dans l'agora. Le pavement même de la rue est sous nos yeux, avec les degrés qui la longeaient de chaque côté. A gauche de l'entrée, les pas ont profondément usé les degrés ; ils ont surtout creusé une dernière marche qui était l'entrée d'une fontaine où les Magnésiennes venaient puiser de l'eau. A droite, au delà de la colonnade, les échoppes sont remplacées sur une certaine étendue par des édifices qui forment le côté nord d'un petit emplacement carré, entouré d'une colonnade. C'est là que l'on a retrouvé la bibliothèque. Cette série de salles, où se concentrait une partie de la vie intellectuelle et religieuse des anciens habitants, produit une impression d'élégance, d'harmonie et de confort. Derrière les salles qui forment le côté est de cette série d'édifices, passait une rue, et plus loin encore une autre rue parallèle quittait l'agora pour conduire droit au théâtre.

Sur les murs de l'agora, M. Humann a trouvé les inscriptions que les quelques détails déjà connus ont rendues fameuses avant leur publication. Elles datent de deux siècles avant notre ère. A cette époque les gens de Magnésie, rendus attentifs par la vogue de la grande Artémis des Éphésiens et par la prospérité des lévites de Priène, accueillirent avec ferveur une apparition de leur patronne Artémis-Leucophryne. La faveur était rare, elle inspira la piété des prêtres. Des messagers allèrent publier l'affaire dans toutes les régions du monde grec, invitant les princes et les républiques à un grand pèlerinage. Nous possédons cinquante-deux des réponses en différents dialectes, dont plusieurs seront des révélations linguistiques. Curieuse aussi, paraît-il, sera la comparaison du ton et du style de toutes ces adresses, les princes de marque et les cités puissantes exprimant une piété de bonne éducation, et marquant dans leur adhésion une condescendance polie, les moindres seigneurs et les communautés obscures manifestant un enthousiasme pieux et une joie naïve d'être comptés parmi les invités.

Si du côté est, on traverse les propylées que les Romains construisirent à l'entrée de l'agora, on arrive immédiatement à l'enceinte de l'Artémision.

Nous ne décrirons pas ce temple célèbre, le plus grand de l'Asie après celui de Didyme et celui d'Éphèse. Il est bien connu depuis Texier, qui a, comme on sait, emporté au Louvre les sculptures représentant le combat des Amazones, comme la frise de Phigalie. Le temple a été bien nettoyé. La plupart des bases des colonnes ioniques sont encore *in situ*, et il est facile de suivre sur les lieux la description que beaucoup d'ouvrages en ont donnée. Les anciens ont laissé sur cet édifice des indications telles que les dimensions en étaient connues avant même qu'il ne fût exploré.

FRANCE. — Dans sa dernière *Chronique d'Orient*, M. S. Reinach annonce la publication prochaine d'un *Clarac de poche* qui est destiné à rendre de grands services. Pour un prix très modique, les archéologues trouveront réunis en un volume tous les bas-reliefs et les statues antiques des 617 planches comprises dans le grand recueil de Clarac. Un deuxième volume suivra plus tard contenant environ 4000 statues antiques ne figurant pas dans le Clarac, puis un troisième et dernier donnera un texte et de copieux index.

En attendant qu'un de nos collaborateurs s'occupe plus longuement de ce beau travail, nous voulons annoncer ici sans tarder la savante édition des Fables de Phèdre (Phaedri Fabulae Aesopiae, recensuit L. Havet, Paris, Hachette) que vient de publier M. L. Havet. L'auteur, s'appuyant sur la belle édition diplomatique du manuscrit de Rosanbo donnée naguère par M. U. Robert, nous présente une édition critique accompagnée d'appendices étendus sur la vie, l'œuvre et la métrique du fabuliste latin.

Nous avons déjà attiré l'attention de nos lecteurs sur la grande *Histoire de la littérature grecque* publiée par MM. Alfred et Maurice Croiset (Paris, Thorin). Le quatrième volume, dû à M. Alfred Croiset, vient de paraître et comprend l'histoire de la prose attique pendant la période classique. Les lecteurs retrouveront ici les qualités qui distinguent les volumes précédents : forme élégante, sentiment juste, information complète et sûre.

ALLEMAGNE. — Il n'est pas trop tard pour signaler ici le nouveau livre de M. P. Cauer : *Grundfragen der Homerkritik* (Leipzig, Hirzel, 1895). L'histoire du texte d'Homère, les problèmes difficiles que présente le dialecte, la question de la civilisation Mycénienne dans ses rapports avec la civilisation homérique, la composition des deux poèmes sont traités dans une série de chapitres intéressants, bien ordonnés et parfaitement au courant de la science. Ce volume offre ainsi aux étudiants, pour un prix peu élevé, une excellente introduction à l'étude de l'une des questions fondamentales de la philologie classique.

M. A. Kirchhoff vient de réunir en un volume intitulé : *Thukydides und sein Urkundenmaterial* (Berlin, W. Hertz, 1895) les articles qu'il avait publiés sous le même titre dans les *Monatsberichte* (1880) et dans les *Sitzungsberichte* (1882, 1883 et 1884) de l'Académie de Berlin. Il y a joint les *Bemerkungen zu Thukydides*, V, 21-24, qui ont paru dans les *Sitzungsberichte* de 1890. On sera très heureux de trouver réunis dans un format commode ces travaux importants, mais on regrettera que l'auteur n'ait pas cru devoir y ajouter un index ou au moins une table des matières.

Le manuel de la langue néo-grecque de M. A. Thumb, professeur à l'Université de Fribourg (Suisse), annoncé depuis longtemps, a paru tout récemment chez Trübner à Strasbourg ; il est intitulé : *Handbuch der neugriechischen Volksprache*. A une grammaire très claire et très précise, de laquelle il a sagement écarté l'appareil de la grammaire comparée, l'auteur a joint une chrestomathie très variée et très intéressante et un glossaire contenant tous les mots du texte.

ACTES OFFICIELS.

OFFICE INTERNATIONAL DE PUBLICITÉ.

ARRÊTÉ ROYAL.

Art. 1^{er}. Il est créé à Bruxelles, sous le nom d'Office international de bibliographie, un bureau ayant pour objet l'établissement et la publication d'un répertoire bibliographique universel, le service de ce répertoire et l'étude de toutes les questions relatives aux travaux bibliographiques.

Art. 2. L'Office international de bibliographie se compose de membres effectifs et de membres associés belges ou étrangers.

Art. 3. Le nombre des membres effectifs de l'Office est fixé à cinq.

Ces membres sont nommés par Nous.

Il sera pourvu par Nous, l'Office entendu, aux vacances qui viendraient à se produire dans le corps des membres effectifs.

Art. 4. Les nominations des membres associés belges ou étrangers, dont le nombre n'est pas limité, sont faites par les membres effectifs et soumises à Notre approbation.

Art. 5. L'Office nomme directement le personnel rétribué nécessaire à ses travaux.

Art. 6. Le gouvernement mettra à la disposition de l'Office un local approprié et subviendra, dans une mesure à déterminer par Nous, aux frais occasionnés par ses travaux.

Art. 7. Chaque année l'Office fait rapport au gouvernement sur la marche de ses travaux et rend compte de l'emploi des fonds mis à sa disposition.

Art. 8. L'Office arrête son règlement d'ordre intérieur qui sera soumis à l'approbation de Notre Ministre de l'intérieur et de l'instruction publique.

Art. 9. Notre Ministre de l'intérieur et de l'instruction publique est chargé de l'exécution du présent arrêté.

Donné à Bruxelles, le 12 septembre 1895.

LÉOPOLD.

Par le Roi :

Le Ministre de l'intérieur
et de l'instruction publique,
F. SCHOLLAERT.

PRIX JOSEPH GANTRELLE FONDÉ POUR LA PHILOGIE CLASSIQUE.

(Troisième période : 1895-1896.)

Préparer une édition critique des « Vies des douze Césars », par Suétone.

(Quatrième période : 1897-1898.)

Étude sur l'art oratoire, la langue et le style d'Hypéride.

Un prix de trois mille francs est attribué à la solution de chacune de ces questions.

Ne seront admis à concourir que des auteurs belges ; les membres et les correspondants de l'Académie sont exclus du concours.

Le délai pour la remise des manuscrits en réponse à la troisième période expirera le 31 décembre 1896 ; et pour les manuscrits en réponse à la quatrième période, le 31 décembre 1898.

Les mémoires envoyés devront être rédigés en français, en flamand ou en latin.

Ils devront être adressés, francs de port, à M. le secrétaire perpétuel, au palais des Académies, à Bruxelles.

L'Académie exige la plus grande exactitude dans les citations ; elle demande, à cet effet, que les auteurs indiquent les éditions et les pages des livres qu'ils citent.

Les auteurs ne mettront point leur nom à leur ouvrage ; ils y inscriront seulement une devise, qu'ils reproduiront sur un billet cacheté renfermant leur nom et leur adresse. Faute par eux de satisfaire à cette formalité, le prix ne pourra leur être accordé.

Les ouvrages remis après le terme prescrit, ou ceux dont les auteurs se feront connaître, de quelque manière que ce soit, seront exclus du concours.

L'Académie croit devoir rappeler aux concurrents que dès que les mémoires ont été soumis à son jugement, ils sont et restent déposés dans ses archives. Toutefois, les auteurs peuvent en faire prendre copie, à leurs frais, en s'adressant, à cet effet, au secrétaire perpétuel.

ADMINISTRATION DE L'ENSEIGNEMENT SUPÉRIEUR ET MOYEN, DES SCIENCES ET DES LETTRES.

UNIVERSITÉ DE GAND. — PERSONNEL ENSEIGNANT.

Un arrêté ministériel du 30 septembre 1895 accepte la démission offerte par M. Micheels (J.), de ses fonctions de chargé de cours à la faculté de philosophie et lettres de l'université de Gand.

Par arrêté royal du 30 septembre 1895, M. de Vreese (Guillaume), docteur en philosophie et lettres, est chargé de faire, dans la faculté de philosophie et lettres de l'université de Gand, en remplacement de M. Micheels (J.), démissionnaire, le cours de traduction, à livre ouvert, de textes flamands et d'explication d'auteurs flamands (en partage).

Aux termes de trois arrêtés royaux du 28 octobre 1895 :

M. Swarts (Th.), professeur ordinaire à la faculté des sciences, est déchargé, sur sa demande, du cours de chimie générale destiné aux élèves du doctorat en sciences naturelles ; ses autres attributions lui sont conservées.

M. Delacre (M.), professeur extraordinaire, est déchargé, dans la faculté des sciences, du cours de chimie analytique au doctorat en sciences naturelles et à l'école spéciale des arts et manufactures, ainsi que la direction des travaux pratiques inscrits au programme de cette école ; dans la faculté de médecine, du cours d'éléments de chimie analytique qualitative et quantitative et d'éléments de chimie toxicologique et du cours des falsifications des denrées alimentaires.

Il est chargé de faire, dans la faculté des sciences, le cours de chimie générale destiné aux élèves du doctorat en sciences naturelles, et, dans la faculté de médecine, indépendamment du cours de chimie pharmaceutique (partie organique) dont il est titulaire, les travaux pratiques relatifs à ce cours et au cours de falsifications des médicaments de nature organique.

M. Gilson (E.), chargé de cours, est déchargé, dans la faculté de médecine, des travaux pratiques relatifs aux cours de chimie pharmaceutique (partie organique) et de falsifications des médicaments de nature organique.

Indépendamment de ses autres attributions, qui lui sont conservées, il est chargé, de faire, dans la faculté de médecine, le cours d'éléments de chimie analytique qualitative et quantitative et d'éléments de chimie toxicologique et le cours de falsifications des denrées alimentaires; dans la faculté des sciences, le cours de chimie analytique du doctorat en sciences naturelles.

Par arrêté ministériel du 29 octobre 1895, M. Rottier (D.), professeur à l'école du génie civil, est chargé de faire, à l'école spéciale des arts et manufactures, le cours de chimie analytique. La direction des travaux pratiques se rapportant à ce cours lui est également confiée.

INSTRUCTION MOYENNE. — ATHÉNÉES ROYAUX.

PERSONNEL. — NOMINATIONS.

Par arrêtés royaux du 16 juillet 1895, sont nommés définitivement à ces fonctions :

M. Bontinck (A.), professeur agrégé de l'enseignement moyen du degré supérieur pour la philologie germanique, professeur d'anglais, à titre provisoire, à l'athénée royal de Bruges.

M. Luyckx (F.), professeur agrégé de l'enseignement moyen du degré supérieur, pour le flamand et l'anglais, professeur d'anglais, à titre provisoire, à l'athénée royal de Charleroi.

CONSEIL DE PERFECTIONNEMENT DE L'ENSEIGNEMENT SUPÉRIEUR.

SECRÉTAIRE.

Par arrêté royal du 10 octobre 1895, M. Van Overberghe (C.), directeur à l'administration des affaires provinciales et communales et chef du cabinet, est nommé secrétaire du conseil de perfectionnement de l'enseignement supérieur, en remplacement de M. Giron (H.), démissionnaire.

Par arrêtés royaux du 13 septembre 1895, sont déchargés de leurs fonctions respectives, sur leur demande :

M. Van Aubel (H.), professeur de mathématiques supérieures à l'athénée royal d'Anvers ;

M. Thomas (L.), professeur de 7^e latine à l'athénée royal de Huy ;

M. Juncker (G.), professeur d'allemand à l'athénée royal de Verviers ;

M. Sepult (J.), professeur dans les athénées royaux, provisoirement détaché au collège communal de Dinant.

Ces titulaires sont admis à faire valoir leurs droits à la pension et sont autorisés à conserver le titre honorifique de leurs fonctions.

Par arrêté royal du 28 septembre 1895, M. Harlaux (C.-C.), est déchargé, sur sa demande, de ses fonctions de préfet des études de l'athénée royal de Namur, avec faculté de faire valoir ses droits à la pension.

Il est autorisé à conserver le titre honorifique de ses fonctions.

Des arrêtés royaux du 30 septembre 1895 acceptent les démissions offertes par MM. Duykers (J.-H.), professeur de rhétorique latine à l'athénée royal d'Anvers; Courtoy (A.), professeur de rhétorique latine à l'athénée royal d'Ath, et Marchandise (G.-J.), directeur à l'école moyenne de l'État à Alost, avec faculté de faire valoir leurs droits à la pension.

Ces titulaires sont autorisés à conserver le titre honorifique de leurs fonctions respectives.

Par arrêté royal du 30 septembre 1895, M. Micheels (J.-J.-M.), est déchargé sur sa demande, de ses fonctions de professeur de flamand à l'athénée royal de Gand, avec faculté de valoir ses droits à la pension. Il est autorisé à conserver le titre honorifique de ses fonctions.

INSTRUCTION MOYENNE. — INSPECTION.

Par arrêté royal du 30 octobre 1895, M. Gilles (D.), est déchargé, sur sa demande, de ses fonctions d'inspecteur général de l'enseignement moyen, avec faculté de faire valoir ses droits à la pension.

Il est autorisé à conserver le titre honorifique de ses fonctions.

Des arrêtés royaux du 11 septembre 1895 acceptent sur leur demande, la démission de :

M. Bernimoulin (E.), préfet des études de l'athénée royal de Liège ;

M. Smets (L.), préfet des études de l'athénée royal de Louvain ;

M. Destrée (O.), professeur de sciences naturelles à l'athénée royal de Charleroi ;

M. Dussart (J.), directeur de l'école moyenne de l'État pour garçons, à Andenne ;

M. Colonval (A.), instituteur et professeur de gymnastique à l'école moyenne de l'État, à Philippeville.

Ces titulaires sont admis à faire valoir leurs droits à la retraite et sont autorisés à conserver le titre honorifique de leurs fonctions respectives.

ORDRE DE LÉOPOLD.

Par arrêté royal du 7 octobre 1895, ont été nommés chevaliers de l'ordre de Léopold :

MM. Alexandre (P.) et Kleyntjens (J.-C.), inspecteurs de l'enseignement moyen ;

M. Gillet (N.), préfet des études à l'athénée royal de Mons ;

M. Harlaux (C.), ancien préfet des études à l'athénée royal de Namur ;

M. Lamarche (L.), préfet des études à l'athénée royal d'Anvers;
M. Raskop (J.-H.-G.), préfet des études à l'athénée royal d'Ostende;
M. Valentin (G.-E.-J.-M.-G.), préfet des études à l'athénée royal d'Ixelles;
M. Wets (G.-A.), préfet des études à l'athénée royal de Tongres;
M. Gary, ancien professeur à l'athénée royal de Tournai;
M. Guénair (V.-J.), ancien professeur à l'athénée royal de Bruxelles;
M. Hallet (M.), professeur à l'athénée royal de Bruxelles;
M. Orth (O.), ancien professeur à l'athénée royal de Liège;
M. Tilman (Ch.), professeur à l'athénée royal de Louvain;
M. Van Aubel (H.), ancien professeur à l'athénée royal d'Anvers;
M. Van Aertselaer, professeur à l'athénée royal d'Anvers;
M. Verhelst (E.-J.), professeur à l'athénée royal de Bruxelles.

DÉCORATIONS CIVIQUES.

Par arrêté royal du 30 septembre 1895, la croix civique de 1^{re} classe est décernée à M. Duykers (J.-H.), professeur de rhétorique latine à l'athénée royal d'Anvers, en récompense des services qu'il a rendus dans le cours d'une carrière de trente-cinq années.

PÉRIODIQUES.

Revue critique d'histoire et de littérature, recueil hebdomadaire publié sous la direction de M. A. Chuquet.

Sommaire du 30 septembre 1895 : Hirt, L'accent indo-germanique (A. Meillet). — Paul Guiraud, La propriété foncière en Grèce (Théodore Reinach). — Thucydide, I, p. Forbes (Am. Hauvette). — Babelon et Blanchet, Catalogue des bronzes antiques de la Bibliothèque nationale (La Blanchère). — Lettres de saint Augustin, p. Goldbacher, I; S. Eucher, Œuvres, I, p. Wotke (Paul Lejay). — Merson, Les vitraux (C. Enlart). — Dorez, L'hellénisme de Politien (P.). — André Lichtenberger, Le socialisme au XVIII^e siècle (H. Monin). — Levertin, Les œuvres dramatiques de Gustave III (E. Beauvois). — Lavissee, Un ministre, Victor Duruy (René Marie). — Kuelpe, Introduction à la philosophie; Cimbali, Spencer et le droit naturel (Charles Andler).

Du 7 octobre : Hubschmann, Études perses (A. Meillet). — Dumon, Études d'art grec (Am. Hauvette). — Schreiber, La toreutique alexandrine (Salomon Reinach). — Hypéride, p. Blass (Am. Hauvette). — Solmsen, Études de phonétique latine (Paul Lejay). — Voegelé, Le style de la statuaire monumentale au moyen âge (C. Enlart). — Pascal, Œuvres, II, p. Faugère (A. Gazier). — Bellanger, Les gardes-du-corps; Jollivet, La Révolution en Corse (A. C.). — Havard, Le peintre décorateur Galland; Em. Michel, Études sur l'histoire de l'art; Bouchot, La lithographie (Henri de Curzen). — Larroumet, Études de littérature et d'art, III (Raoul Rosières).

Du 14 octobre : Mayr, Les monnaies de Malte (Clermont-Ganneau). — Térénce, l'Eunuque, p. Fabia (A. Cartault). — Guidi, Tables du Kitâb al Agâni (Hartwig Derenbourg). — Roman, Les mémoires de Pontis (T. de L.). — D'Hauteroche, La vie militaire sous le premier Empire en Italie (A. C.).

Du 21 octobre : Stoecklein, Recherches de sémantique (V. H.). — Varnhagen, Bagatelles italiennes (Charles Dejob). — Du Bourg, Missions diplomatiques de Claude du Bourg; Tauzin, Chroniques landaises, la Fronde; Léotard, Lettres de Moquin-Tandon à Saint-Hilaire (T. de L.). — E. Daudet, Police et chonans (H. Baguenier Desormeaux). — Krause, Aphorismes (B. Auerbach). — Dubois, Systèmes coloniaux et peuples colonisateurs (Bertrand Auerbach). — Zimmermann, Études d'histoire coloniale (B. A.). — Boissonnade et Bernard, Le collège d'Angoulême (Charles Dejob). — J. de Witte, J.-B. de Rossi (Ch. D.).

Du 28 octobre : D'Eichthal, Souveraineté du peuple et gouvernement (Théodore Reinach). — Brun, Dictionnaire syriaque (J.-B. Chabot). — Boll, Ptolémée (My). — Krumbacher, Glykas (Jean Psichari). — Kerviler, Répertoire de bibliographie bretonne, XXI (T. de L.). — Schweizer, Histoire de la

neutralité suisse (De Crue). — Bertin, La campagne de 1812; I. Saint-Elme, Les Mémoires d'une contemporaine, p. N. Ney; Hiller, La campagne de 1814; Bondonio, Napoléon et la Société de son temps; Duquet, Les batailles de la Marne (A. C.). — G. Meyer, Les mots romans en néo-grec (Jean Psichari).

Du 4 novembre: Stumme, Poésie et poèmes berbères (René Basset). — Amélineau, Pistis Sophia, œuvre gnostique de Valentin; Les manuscrits coptes de la Bibliothèque nationale (J.-B. Chabot). — Rhoïdis, Les idoles (Jean Psichari). — Brenous, Les hellénismes dans la langue latine (Paul Lejay). — P. Thomas, Corrections au texte des Lettres de Sénèque; Pro Archia (P. L.). — Paget Toynbee, Une biographie de Dante; Table des noms propres des œuvres en prose et du Canzoniere de Dante (L. Auvray). — Frati, Lettres de Tiraboschi à Affo (L. G. Pélissier). — Thirria, Napoléon III avant l'Empire (Ch. Seignobos). — Finzi, Leopardi et la littérature contemporaine; D'Onufrio, Les hymnes de Manzoni; Peroni, Les relations franco-italiennes actuelles (Charles Dejob). — Pascoli, Myrmedon (L.).

Du 11 novembre: Strong, Histoire de Kiloa (René Basset). — Smyth, Sons et flexions du dialecte ionien (My). — L. Mueller, Métrique latine, 2^e éd. (Paul Lejay). — Coville, Les États de Normandie (Ch. Seignobos). — Ph. Meyer, Les documents sur l'Athos (Ch. Diehl). — Creizenach, Histoire du drame moderne, I; Lettres de Mazarin, VIII, p. d'Avenel; Ségur, Le maréchal de Ségur; Paroy, Mémoires, p. Charavay; Marcaggi, Une genèse; De Broc, La vie sous le premier Empire (A. C.).

Du 18 novembre: Loisy, Histoire critique du texte et des versions de la Bible (J.-B. Chabot). — Les Psaumes de Salomon, p. O. de Gebhardt; Resch, Le troisième Évangile; Poznanski, Ibn Chiquitilla (A. Loisy). — Le Goff, Grammaire latine (F. Antoine). — Woelfflin, La règle de saint Benoît (Paul Lejay). — Ruidiaz y Caravia, La Floride (H. Léonardon). — Courteault, Gaston IV, comte de Foix (P. Boissonnade). — Herrmann, Albert d'Eyb; Cottin, Le comte de Charolais; Rabany, Souvenirs de Kotzebue; Grouchy, Mémoires de Langeron; Mautort, Mémoires; Krebs et Moris, Campagnes des Alpes, II; Hueffer, L'assassinat des plénipotentiaires de Rastatt; Pulitzer, Le roman du prince Eugène (A. C.).

Wochenschrift für Klassische Philologie, herausgegeben von Georg Andresen, Hans Draheim und Franz Harder. Berlin, R. Gaertners Verlag, H. Heyfelder, 1895.

Rezensionen und Anzeigen:

2. Oktober: Homers Ilias, erkl. von F. Ameis, bearb. von C. Hentze, I, 3. A. II, 2. 3. A.; Homers Odyssee, erkl. von F. Ameis, besorgt von C. Hentze, I, 1. 10. A. II, 2. 8. A.; Anhang zu Homers Odyssee, Schulausg. von F. Ameis. 3. Heft. 5. A., besorgt von C. Hentze (P. Cauer). — Incerti auctoris de ratione dicendi ad C. Herennium libri IV, ed. Fr. Marx (W. Friedrich). — R. Bonafous, De S. Propertii amoribus et poesi (H. Belling). — Th. Weidlich, Die Sympathie in der antiken Litteratur (W. Drexler). — P. Wessel, Lehrbuch der Geschichte (A. Höck).

9. Oktober: C. Wachsmuth, Einleitung in das Studium der alten Ge-

schichte (Fr. Rühl). — Ed. Meyer, Die wirtschaftliche Entwicklung des Altertums (Poehlmann). — T. Mommsen, Beiträge zu der Lehre von den griechischen Präpositionen (H. Kallenberg). — Fr. Ballin, Das amöbäische Hochzeitslied des Catull (H. Winther). — C. Sollius Apollinaris Sidonius, rec. P. Mohr (Petschenig). — P. Waltzing, Les corporations romaines (W. Liebenam). — K. Krumbacher, Michael Glykas (F. Hirsch).

16. Oktober : W. Rein, Sprichwörter und sprichwörtliche Redensarten bei Lucian (P. Schulze). — H. Collitz und F. Bechtel, Sammlung der griechischen Dialektinschriften. III, 4. 2. Die Inschriften von Kalymna u. Kos, bearbeitet von P. Müllensiefen u. F. Bechtel (P. Cauer). — B. Risberg, Emendationes et explicationes Propertianae (H. Belling) I. — Cornelius Nepos, The lives, ed. by J. Flagg (F. Fügner). — M. Laplana, Summa syntactica (H. Ziemer). — G. Ottino e G. Fumagalli, Bibliotheca bibliographica italica. II (L. Traube).

23. Oktober : P. Kretschmer, Die griechischen Vaseninschriften (P. Cauer). — G. Türk, De Hyla (K. Tümpel). — J. L. Haller, Keus uit Theokritus' Idyllen (J. Keelhoff). — B. Risberg, Emendationes et explicationes Propertianae (H. Belling) II. — S. Piazza, Horatiana (W. Hirschfelder). — Publili Syri sententiae edited by H. Bickford-Smith (C. W.). — V. Dessi, Descrizione d'una statuetta militare. — L. Levy und H. Luckenbach, Das Forum Romanum der Kaiserzeit (G. Zippel). — K. Kraut und W. Rösch, Anthologie aus griechischen Prosaikern. II. III. (H. D.). — W. Herz, Lateinisches Übungsbuch. I (C. Boetticher).

30. Oktober : Euripides Herakles, erklärt von U. v. Wilamowitz-Moellendorf. 2. Bearb. (C. Haeberlin). — Studia Sinaitica, IV. A tract of Plutarch, by E. Nestle (H. Hilgenfeld). — R. Holland, Heroenvögel in der griechischen Mythologie (H. Steuding). — C. Gerstenberg, Ist Sallust ein Parteischriftsteller? (Th. Opitz). — G. Scaramella, Dove sia sorto il nome d'Italia (A. Höck). — K. Koch, Die Geschichte des Fussballs im Altertum und in der Neuzeit. 2. A. (H. G.). — J. Steiner und A. Scheindler, Lateinisches Lese- und Übungsbuch. II. 2. A. (H. Ziemer). — H. Lübke, Neugriechische Volks- und Liebeslieder in deutscher Nachdichtung (H. D.). — Deutscher Universitätskalender. 48. Ausg. Winter-Semester 1895/1896. Herausg. von F. Ascherson. II.

6. November : Hippocratis opera, I. rec. H. Keuhlewein. Prolegomena conscripserunt J. Ilberg et H. Kuehlewein (R. Fuchs). — D. H. Holmes, Die mit Präpositionen zusammengesetzten Verben bei Thukydides (Widmann). — J. Schultz und J. Geffcken, Altgriechische Lyrik in deutschem Reim (H. G.). — Th. Schiche, Zu Ciceros Briefwechsel im Jahre 51 (W. Sternkopf) I. — Horaz, Auswahl für den Schulgebrauch von K. P. Schulze. I—II (O. Weissenfels). — H. St. Sedlmayer und A. Scheindler, Lateinisches Übungsbuch für die oberen Klassen. I. II. (H. Ziemer).

13. November : M. Holleaux, Sur une inscription de Thèbes (F. Hiller von Gaertringen). — Homer, The Illiad, ed. by A. Platt (P. Cauer). — D. Bassi, De Pediasimi libello περί τῶν δωδεκα ἄθλων τοῦ Ἡρακλέους (W. Immerwahr). — Th. Schiche, Zu Ciceros Briefwechsel im Jahre 51 (W. Sternkopf) II. — P. Thomas, Notes critiques sur Manilius, Sénèque, Firmicus Maternus, Paulin de Périgueux et Orientius (H. Dressel). — E. Ciccotti, Donne e politica negli ultimi anni della repubblica romana (A. Höck).

20. November : Th. Bergks Griechische Litteraturgeschichte. Register von R. Peppmüller und W. Hahn (K. Zacher). — Aristotelis *Πολιτεία Ἀθηναίων*, iterum ed. Fr. Blass (Schneider). — Horace, The odes and epodes, by C. L. Smith (W. Hirschfelder). — Codex Festi Farnesianus, ed. Aem. Thewrewk de Ponor (Ch. Hülsen). — F. Neue, Formenlehre der lateinischen Sprache, III. Das Verbum. 3. A. von C. Wagener, 4.-6. Lief. (H. Ziemer). — A. Söderström, Valda dikter (Fr. Müller).

M543044

124
R4
Seriz
v.38

